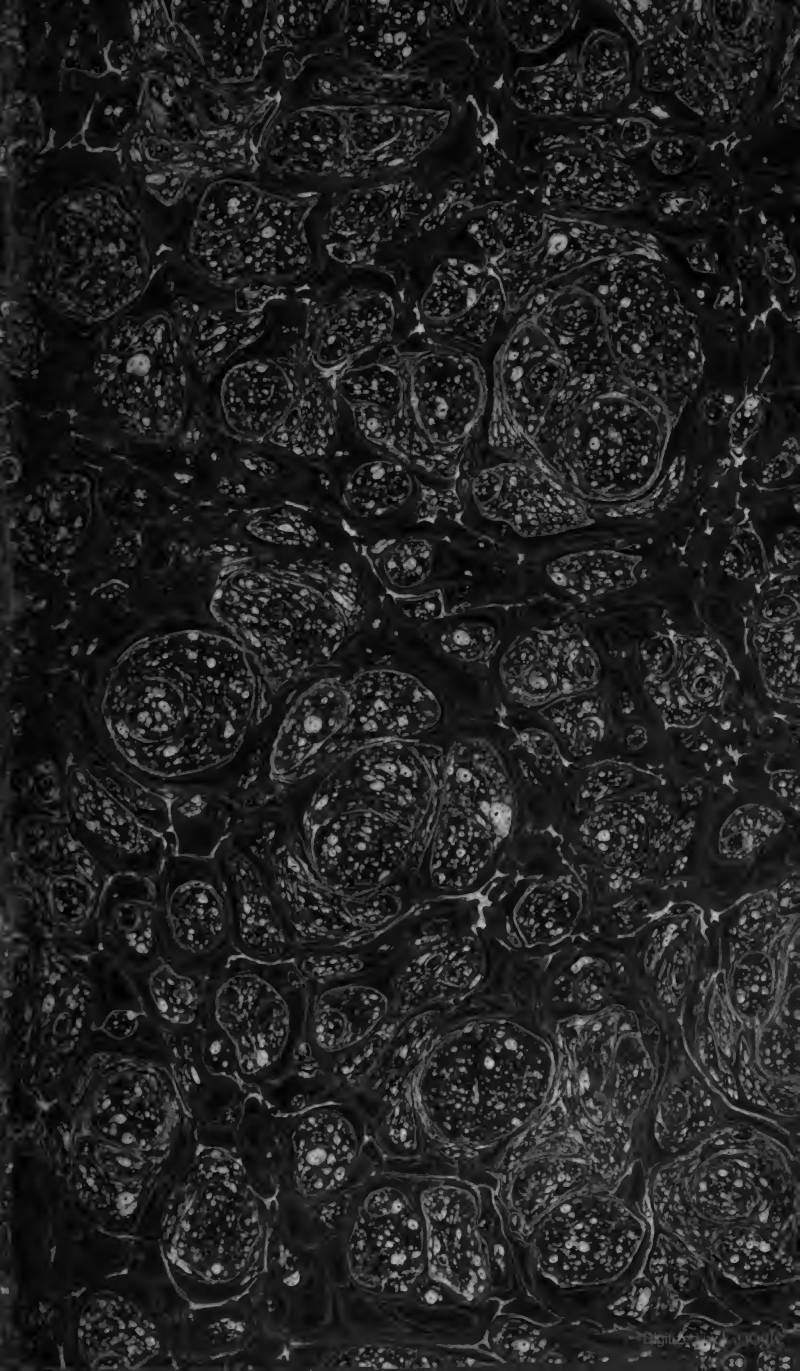




I H S
DOMUS ARGENTINENSIS
SOC. JESU.

Dedit

Loc. Bibl.



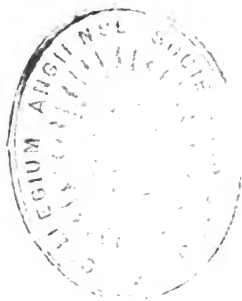
Biblioth. des Frères.

V 28/41

Publication de la Société de Saint-Victor.

VIES DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE



APPROBATION.

Nous, Hugues-Robert-Jean-Charles DE LA TOUR-D'Auvergne-Lauragais, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint-Siège apostolique, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de Sainte-Agnès extra mœnia, évêque d'Arras, grand'croix de l'ordre de la Légion-d'Honneur, décoré du Pallium,

Avons fait examiner avec attention les *Vies des Saints pour tous les jours de l'année*, que la Société de Saint-Victor avait soumis à notre approbation.

Nous sommes heureux de pouvoir déclarer que cet ouvrage a été lu avec intérêt et plaisir, et qu'il ne peut qu'édifier les fidèles qui s'appliqueront à cette lecture.

Arras, le 21 août 1849.

† CH., cardinal DE LA TOUR-D'Auvergne-Lauragais,
évêque d'Arras.

Par mandement de Son Eminence,
Terninck, ch. sec.-gén.

VIES DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

SUIVANT L'ORDRE DE L'OFFICE ROMAIN

Traduites

DES LÉGENDES DU BRÉVIAIRE

ET DE DIVERS SUPPLÉMENTS APPROUVÉS

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

60500 CHANTILLY

PLANCY

Société de Saint-Victor pour la propagation des bons livres
et des arts catholiques.

—
1849
—

PROPRIÉTÉ.

Arras typ. E. Lefranc & C^{ie}

AVANT-PROPOS.

Le travail que nous livrons au public est un des résultats du mouvement qui ramène les diocèses de France à l'usage de la liturgie romaine. A présent que la liste des Saints à qui nous rendons un culte public s'est enrichie de tant de noms glorieux, il est devenu important de faire connaître aux fidèles les nouveaux protecteurs qu'ils ont à honorer. Or, il nous a semblé que ce besoin serait suffisamment rempli par un livre dans lequel, sans rien donner de notre fonds, nous nous bornerions à mettre à la portée des fidèles, par une traduction exacte, les légendes si pleines d'intérêt que renferme le Bréviaire romain. Pussions-nous avoir réussi à faire passer dans notre langue les charmes de cette littérature si touchante dans sa simplicité !

Afin d'offrir à la piété de nos frères une lecture pour chaque jour, alors même que le Bréviaire romain ne célèbre la fête d'aucun saint, nous avons eu recours

à divers suppléments approuvés par le Saint-Siège, et nous avons ainsi complété le cadre qui nous était tracé par la nature de notre ouvrage. De la sorte, outre la vie de tous les bienheureux que vénère dans son office général l'Église universelle, on trouvera dans ce recueil le récit édifiant des actions de beaucoup de saints qui sont honorés en différents diocèses d'Italie, de France, de Belgique, d'Espagne, d'Angleterre, d'Irlande. La prière qui suit chaque légende n'est autre que l'oraison même que le prêtre récite dans l'office divin.

NOTA. — L'abréviation *Mart. Rom.* qui se trouve en tête de plusieurs vies, signifie *Martyrologe Romain*.



VIES DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

1^{er} JANVIER. — LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Le huitième jour, auquel l'Enfant devait être circoncis, étant arrivé, on l'appela Jésus, du nom que l'ange lui avait donné avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère. (*Evangile selon saint Luc.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné au genre humain, par la virginité féconde de la bienheureuse Marie, le prix du salut éternel, faites-nous ressentir, nous vous en supplions, l'influence favorable de celle par qui nous avons reçu l'auteur de la vie, notre Seigneur Jésus-Christ, votre Fils. Ainsi soit-il.

LA FÊTE DU SAINT NOM DE JÉSUS.

Ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit compare à l'huile le nom de l'époux, lorsqu'il dit que l'épouse s'écrie en parlant de celui qu'elle aime : *Votre nom est comme de l'huile répandue.* L'huile, en effet, éclaire, nourrit et oint. Elle entretient le feu, nourrit le corps, calme la douleur. C'est une lumière, un aliment, un remède. Voyez s'il n'en est pas ainsi du nom de l'époux. Il brille quand on le prêche ; quand on le médite il nourrit ; il oint et adoucit les maux lorsqu'on l'invoque. Examinons chacune de ces propriétés. D'où pensez-vous qu'une si vive et si soudaine lumière de la foi soit venue dans le monde, si ce n'est de la prédication du nom de Jésus ? N'est-ce pas en la lumière de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable clarté, qui nous illumine, et qui fait que, jouissant de la vraie lumière, nous sommes de ceux de qui saint Paul disait à juste titre : *Vous avez été ténèbres autrefois ; mais à présent vous êtes lumière dans le Seigneur ?* C'est ce nom que le même apôtre a reçu l'ordre de porter aux rois, aux nations et aux enfans d'Israël ; et il le portait comme un flambeau par lequel il éclairait sa patrie, criant partout : *La nuit a précédé ; mais le jour est venu ; dépouillons-nous donc des œuvres de ténèbres et revêtons-nous des armes de lumière. Vivons dans*

L'honnêteté comme des hommes qui marchent en plein jour. Il montrait à tout le monde la lampe sur le chandelier, annonçant en tout lieu Jésus, et Jésus crucifié. Combien resplendissait cette lumière ! comme elle éblouissait les yeux de quiconque la regardait, lorsque, sortant comme un éclair de la bouche de Pierre, elle affermit les jambes d'un boiteux et rendit la vue à tant de personnes qui étaient des aveugles spirituels ! N'est-ce pas du feu que cet apôtre a répandu quand il a dit : *Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche ?*

Mais le nom de Jésus n'est pas seulement une lumière ; c'est encore une nourriture. Ne vous sentez-vous pas fortifié toutes les fois que vous vous en souvenez ? Qu'y a-t-il qui rassasie aussi bien l'esprit de celui qui y pense ? Quelle nourriture répare également les forces épuisées ? Qui davantage augmente la vertu, fomenté les bonnes et louables habitudes, entretient les affectueux honnêtes ? Tout aliment de l'âme est sec s'il n'est trempé de cette huile ; il est insipide s'il n'est assaisonné de ce sel. Un livre n'a point de goût pour moi si je n'y trouve le nom de Jésus. Une conférence ou un entretien ne me plaît pas si on n'y parle de Jésus. Jésus est du miel à la bouche, une mélodie aux oreilles, un chant d'allégresse au cœur. Il est, de plus, un remède. Quelqu'un de nous est-il triste ? que Jésus vienne dans son cœur ; que de là il passe à sa bouche ; ce nom adorable n'est pas sitôt prononcé, qu'il produit une lumière resplendissante qui chasse les ennuis et ramène le calme. Quelqu'un est-il tombé dans le crime ? court-il à la mort, poussé par le désespoir ? s'il invoque ce nom de vie, il commence aussitôt à respirer et à revivre. (*Saint Bernard.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez établi votre Fils unique sauveur du genre humain, et qui avez voulu qu'il fût appelé Jésus, accordez à nos prières que nous jouissions dans le ciel de la vue de celui dont nous invoquons le nom sur la terre. Ainsi soit-il.

2 JANVIER. — SAINT ODILON, ABBÉ ET CONFESSEUR.

L'AN 1049.

Odilon naquit en Auvergne, d'une famille qui appartenait à l'ordre des chevaliers ; mais il devint plus illustre par l'excellence de sa vie toute céleste qu'il ne l'était par l'éclat de son origine temporelle. N'étant encore que petit enfant, il fut subitement atteint d'une langueur de presque tous les membres, qui l'empêchait de marcher. Un miracle le guérit de cette infirmité. Dans un âge un peu plus avancé, il reçut la tonsure cléricale, et se mit sous la conduite de saint Mayeul. Guidé par un maître aussi habile, il arriva à ce degré de perfection que, méprisant les richesses du monde et les délices du siècle, il ambitionna d'être admis au nombre des moines de Clugny. Il n'avait fait profession que depuis quatre ans à peine, lorsque Mayeul mourut dans le Seigneur. Ce saint homme, avant de quitter le monde, avait

choisi et institué Odilon comme son successeur dans sa dignité et sa charge pastorale; et personne ne trouva à redire à cette élection, tant étaient grandes les espérances que faisait concevoir la sainteté du nouvel abbé. Sa conduite fut telle, en effet, que chacun reconnut bientôt qu'il surpassait tous les autres par son assiduité à la prière, par ses jeûnes perpétuels, et les veilles multipliées qu'il joignait aux autres pratiques de mortification corporelle. Tous les jours, il versait une incroyable quantité de larmes en offrant le très saint sacrifice de la messe. C'est lui qui le premier institua la Commémoration des fidèles trépassés, pour le jour qui suit la fête de tous les saints. Il fit célébrer dans tous les monastères de son ordre cette solennité que l'Eglise universelle a approuvée et adoptée dans la suite.

Odilon était si charitable envers les pauvres, qu'il donnait en aumône non seulement ce qui était à son usage, mais même ce qui appartenait au monastère dont il était abbé. Dans ses voyages, il gagnait l'affection de tout le monde. Il rendit la vue à des aveugles-nés, changea de l'eau en vin, marcha à pied sec sur les eaux, et multiplia par sa prière quelques petits poissons et du vin dans une circonstance où on n'en possédait qu'une insuffisante quantité. L'eau dans laquelle il s'était lavé les mains eut quelquefois la vertu de guérir de la fièvre; elle rendit aussi la parole à des soldats qui en avaient perdu l'usage. Le saint homme persévéra constamment dans la contemplation des choses divines; et jamais on ne vit diminuer son zèle à bâtir ou à réparer des églises. Étant allé à Rome pour vénérer les restes des apôtres, il demanda à Dieu instamment la grâce de mourir devant les reliques de ces saints, si telle était sa volonté. Mais il fut obligé de revenir dans sa patrie, où il vit arriver dans une extrême vieillesse le terme heureux de sa vie, objet de ses ardents désirs. Il avait depuis longtemps prédit sa fin à ses frères, et il reçut la mort avec la joie la plus vive. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé Odilon nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

3 JANVIER. — SAINTE GENEVIÈVE, VIERGE. — L'AN 512.

Geneviève naquit à Nanterre, près de Paris. Son père s'appelait Sévère, et sa mère Géronte. Sa vertu brilla dès ses jeunes années d'un éclat extraordinaire. Saint Germain d'Auxerre, sur le point de passer dans la Bretagne avec saint Loup de Troyes, pour détruire les restes de l'hérésie pélagienne, vit cette jeune fille, la considéra, et déclara qu'elle deviendrait chère à Dieu et illustre par sa sainteté. Il lui demanda si elle était disposée à consacrer à Dieu sa virginité. Geneviève répondit modestement que c'était là l'objet le plus ardent de ses vœux. L'évêque entra donc dans l'église, et en présence d'une nombreuse

assemblée, lui imposa les mains et la consacra au Seigneur, au milieu des chants d'allégresse et des prières prolongées dont la joie des fidèles faisait retentir le sanctuaire. Le jour suivant, Germain ayant demandé à la fille de Sévère si elle se souvenait de son vœu, elle répondit qu'elle se le rappelait très bien, ajoutant qu'avec la grâce de Dieu elle espérait tenir son serment. Alors le saint ramassa une médaille de cuivre sur laquelle était gravé le signe de la croix, et que, par la permission divine, il venait d'apercevoir à terre. Il donna cette médaille à Geneviève, lui commandant de la porter à son cou, et l'avertit de renoncer dès ce moment à toutes les vaines parures qui ne conviennent pas à une épouse de Jésus-Christ.

Geneviève devint célèbre par la multitude et la grandeur de ses miracles. Elle avait surtout une grande puissance contre les démons, qu'elle chassait des corps en faisant sur les possédés des onctions avec de l'huile bénite. Plus d'une fois elle se montra animée de l'esprit prophétique; ce qui arriva principalement quand, à l'approche d'Attila, roi des Huns, elle empêcha les habitants de Paris de quitter leur ville et d'emporter ailleurs leurs richesses, assurant que la cité ne succomberait pas aux attaques de celui qui avait cependant emporté d'assaut des places mieux fortifiées. Ce fut, en effet, ce qui arriva; et on attribua cet heureux événement à la protection de Geneviève. Dans une famine pendant laquelle on pouvait à peine avoir des vivres à grand prix, elle procura miraculeusement à Paris une immense quantité de froment, et distribua du pain à une multitude innombrable de pauvres. Tant de miracles ne l'empêchèrent pas d'avoir des ennemis qui la poursuivaient de leur haine et de leurs outrages. L'évêque Germain vint la visiter quand il passa par Paris pour aller une seconde fois en Bretagne. La trouvant accablée de toutes sortes de calomnies, il lui donna de pieuses consolations. Dans un discours qu'il adressa au peuple, il ne craignit pas de déclarer quel était devant Dieu le mérite de la vierge de Nanterre, et il montra encore tout imprégnée de larmes la place de l'église où elle avait coutume de prier.

Depuis quinze ans jusqu'à cinquante, Geneviève jeûna tous les jours, excepté le dimanche et le jeudi. Elle ne mangeait que du pain d'orge avec quelques aliments grossiers qu'elle faisait cuire quinze jours à l'avance, et qu'elle arrosait avec de l'eau froide pour leur laisser moins de saveur. Plus tard, d'après le conseil des évêques, à qui elle se serait fait un scrupule de résister, elle se permit les petits poissons et le laitage. Sa renommée ne put se renfermer dans les Gaules. Saint Siméon Stylite entendit parler de ses miracles, et se recommanda à ses prières. Le bruit de ses étonnantes vertus se répandit au loin, comme nous l'apprenons du vénérable Bède; et elle vécut, servante dévouée de Jésus-Christ, jusqu'à l'âge de 99 ans. Voici ce que dit à son sujet Grégoire de Tours: « Sainte Geneviève, qui, pendant sa vie, a mérité par ses vertus de ressusciter un mort, fut enterrée à Paris, dans la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Les prières qu'on fait à son tombeau obtiennent souvent, par son intercession,

d'être exaucées du Seigneur. On l'invoque surtout avec succès en faveur de ceux qui sont atteints de la fièvre des *ardents*. » (*Supplément pour la France.*)

PRIONS. — Répandez sur nous, Seigneur, l'esprit d'intelligence et d'amour dont vous avez rempli votre servante Geneviève, afin que vous servant avec dévotion, et nous appliquant à imiter ses exemples, nous arrivions à vous plaire par notre foi et par nos œuvres. Ainsi soit-il.

4 JANVIER. — SAINT GRÉGOIRE DE LANGRES, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 541.

Le bienheureux Grégoire appartenait à l'ordre des sénateurs, et jouissait d'une haute considération dans le pays d'Autun. Il avait exercé, de manière à mériter les plus grands éloges, la charge de préfet dans sa ville natale pendant près de quarante années, lorsque ses mérites et sa réputation d'intégrité le firent élever sur le siège épiscopal de Langres. Le jour même de sa consécration, il délivra plusieurs possédés, en faisant sur eux le signe de la croix. Dieu lui donna la vertu des miracles, à ce point qu'il suffisait de placer un malade sur son lit pour lui rendre la santé. Il était d'une abstinence tout-à-fait extraordinaire, et changeait contre des pains d'orge ceux de froment qu'on lui donnait pour son usage de tous les jours. Il ne buvait que de l'eau pour apaiser sa soif, et, afin qu'on ne pût le remarquer, il se servait d'une coupe qui donnait à la clarté de l'eau l'apparence même du vin. Lorsqu'il se trouvait à Dijon, où sa maison tenait au baptistère, il se levait la nuit et allait prier à l'église, n'ayant que Dieu pour témoin de ses oraisons. Faisant ainsi succéder sans relâche à ses prières du jour les veilles de la nuit, il se levait encore dès le matin pour célébrer l'office avec les clercs.

Le saint évêque confirmait, par les exemples d'une vie très sainte, les avis qu'il ne cessait de donner dans les discours qu'il prononçait fréquemment et dans ses continuelles exhortations; aussi ne doit-on pas être étonné du nombre de païens qu'il a amenés à la foi du Christ, et de chrétiens à qui il a persuadé de mener une vie meilleure. Il assista à plusieurs conciles dans la Gaule, et fut représenté dans quelques-uns par ses envoyés. Dieu lui fit connaître par révélation le sépulcre de saint Bénigne, cet apôtre de la Bourgogne pour qui il avait toujours eu une très grande dévotion. Grégoire transféra le saint corps du martyr dans un endroit plus convenable, et fit cette cérémonie au milieu d'un grand concours de personnes religieuses, parmi les cierges allumés, avec des chœurs qui chantaient la gloire de Dieu et celle de l'apôtre. Ensuite il éleva une église au-dessus du sépulcre.

La fièvre atteignit le serviteur de Dieu pendant qu'il revenait pour célébrer à Langres la fête de l'Épiphanie; et il alla s'unir à Jésus-Christ à l'âge de 90 ans, dont il avait passé 33 en qualité d'évêque.

• Son visage, dit Grégoire de Tours, était si radieux après sa mort, qu'il paraissait éclatant comme des roses. Il était d'une rougeur ravissante, tandis que le reste du corps avait la blancheur des lis. Vous eussiez cru que le bienheureux jouissait déjà de la gloire qui suivra la résurrection future. — Le corps, transféré à Dijon, dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, comme Grégoire l'avait demandé, fut enterré avec honneur par cinq évêques. De nombreux miracles ont été opérés, par les mérites du saint, à l'époque de sa sépulture et depuis. (*Supplément de Langres.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife Grégoire de Langres; et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

5 JANVIER. — SAINT SIMÉON STYLITE. — III^e SIÈCLE.

Siméon naquit à Sisan, en Cilicie. Il fut d'abord berger. Ayant un jour entendu à l'église ces paroles de l'Evangile : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu*, il demanda à un vieillard comment on devait vivre pour pratiquer ces saintes paroles des livres divins. Cet homme lui répondit que c'était en jeûnant et en priant; que, de plus, il fallait supporter la faim, la soif, la nudité, les outrages, ne prendre que peu de sommeil, renoncer à tout et supporter la persécution sans se plaindre. Siméon, qui n'avait alors que 13 ans, pria Dieu de lui donner la vraie piété, et se retira dans un monastère, parmi des religieux très austères, que bientôt il surpassa tous par la rigueur de sa pénitence. Il ne mangeait qu'une fois par semaine, et vécut d'une manière si mortifiée, que le supérieur l'engagea à quitter cette communauté, de peur que son exemple n'entraînât les autres religieux à des austérités excessives. Le saint se retira alors dans une cabane solitaire, où il entreprit d'imiter le jeûne rigoureux de Moïse, d'Elie et de Jésus-Christ, et de passer les quarante jours du carême sans manger, ce qu'il fit ensuite pendant beaucoup d'années.

Après avoir vécu trois ans dans sa cabane, Siméon s'en alla sur le haut d'une montagne, dans une enceinte de pierres, où il demeura exposé, le jour et la nuit, aux injures de l'air. Il portait une chaîne longue de vingt coudées, attachée par un bout à une grosse pierre, et par l'autre à son pied droit. Il quitta cette chaîne dans la suite, quand on lui eut fait remarquer que ce qui devait l'attacher à sa solitude était plutôt sa volonté que le frein d'une chaîne de fer. Devenu célèbre par la sainteté de sa vie, Siméon voyait accourir auprès de lui des malheureux de toute sorte qui lui demandaient du soulagement. Ce fut pour se garantir de leurs importunités qu'il monta sur une colonne haute de six coudées. Il l'éleva ensuite à douze, puis à

vingt-deux, enfin à trente-six ; c'est de là que lui est venu le nom de *Stylite*, qui signifie *habitant de la colonne*.

Un genre de vie si extraordinaire trouva de nombreux contradicteurs. Les uns se moquaient du saint ; les autres le regardaient comme un imposteur. Les solitaires d'Égypte lui envoyèrent demander pourquoi il s'écartait du genre de vie tracé par les anciens, et lui commandèrent de descendre de sa singulière retraite. Ils avaient cependant ordonné à leur envoyé de le laisser dans son asile, s'il paraissait disposé à obéir à la volonté de ses frères. Celui-ci n'eut pas plus tôt intimé à Siméon l'ordre qu'il lui apportait, que le saint se mit en devoir d'obéir. Mais l'envoyé l'empêcha de descendre, et lui dit : *Persévérez, mon frère, dans le genre de vie que vous avez embrassé. Dieu vous a mis où vous êtes ; demeurez-y.*

Siméon passa environ trente-sept années sur sa colonne, et devint un objet de vénération pour tout le pays d'alentour. Sa réputation se répandit au loin. Il était consulté par les empereurs et par les évêques ; il guérissait les malades, et disait à ceux qu'il avait délivrés de leurs maux : *Si l'on vous demande qui vous a guéris, dites que c'est Dieu, et ne parlez point du pécheur Siméon.* Il mourut vers l'an 460. Son saint corps, porté à Antioche, fut l'occasion de beaucoup de miracles. L'empereur Léon le demanda aux habitants de cette ville ; mais ils lui envoyèrent pour réponse une lettre ainsi conçue : *Notre ville n'ayant point de murailles, nous avons placé au milieu de nous le très saint corps de Siméon, afin qu'il nous tienne lieu de fortifications et de défenses.* L'empereur déféra à ces raisons, et laissa les citoyens d'Antioche en possession de leur trésor. (*D'après Théodoret.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux saint Siméon Stylite nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

6 JANVIER. — L'ÉPIPHANIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST.

Jésus étant né à Bethléem, au temps du roi Hérode, des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et ils demandaient : Où est le roi des Juifs, qui vient de naître ? Car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Ceci étant arrivé à la connaissance d'Hérode, il en fut troublé, et toute la ville de Jérusalem avec lui. Ayant assemblé tous les princes des prêtres, et les scribes du peuple, le roi s'enquit d'eux où devait naître le Messie. Ils lui dirent : Dans Bethléem de Juda, selon ce qui a été écrit par le prophète : *Et toi Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la moindre entre les principales villes de Juda, car c'est de toi que sortira le chef qui conduira Israël, mon peuple.* Alors Hérode, ayant appelé les mages en secret, les interrogea avec le plus grand soin sur le temps où l'étoile leur était apparue ; et les envoyant à Bethléem, il leur dit : Allez, infor-

mez-vous exactement de cet enfant; et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aie aussi moi-même l'adorer.

Les mages ayant entendu le roi, partirent; et en même temps l'étoile qu'ils avaient vue en Orient allait devant eux, jusqu'à ce qu'étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Lorsqu'ils virent l'étoile, ils furent transportés d'une joie extrême, et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère; et se prosternant, ils l'adorèrent: puis ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Et ayant reçu en songe un avertissement de Dieu de n'aller point retrouver Hérode, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin. (*Evangile selon saint Mathieu.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, par le moyen d'une étoile, avez aujourd'hui révélé aux nations votre Fils unique, accordez-nous, dans votre miséricorde, qu'après vous avoir connu par la foi, nous arrivions à contempler la nature même de votre grandeur. Ainsi soit-il.

7 JANVIER (au Mart. rom.)—SAINT RAYMOND DE PENNAFORT,
CONFESSEUR. — L'AN 1275.

Le bienheureux Raymond naquit à Barcelone, de la noble famille de Pennafort. Il se pénétra des principes de la religion chrétienne; et, par l'élévation de son caractère, comme par la noblesse de son extérieur, il sembla dès sa jeunesse présager quelque chose de grand. Après avoir professé les belles-lettres dans sa patrie, il se rendit au sortir de l'adolescence à Bologne, pour s'y appliquer avec soin à l'accomplissement des devoirs de la piété et à l'étude du droit canonique et civil. Il reçut dans cette ville le titre de docteur, et il y expliqua les saints canons aux applaudissements de ses auditeurs. Attiré par la réputation toujours croissante de ses vertus, Béranger, évêque de Barcelone, retournant de Rome à son église, passa par Bologne pour le voir, et réussit par ses sollicitations à le ramener avec lui dans sa ville natale, où Raymond, qui ne tarda pas à être promu à un canonicat, fit l'admiration du clergé et du peuple par son intégrité, sa science et la suavité de ses mœurs. La Vierge Mère de Dieu, pour qui son affection et sa piété avaient une vénération extraordinaire, trouva en lui un zélé promoteur de sa dévotion et de son culte. A l'âge d'environ 45 ans, il fit profession solennelle dans l'ordre des Frères-Prêcheurs; et dès lors, avec toute l'ardeur d'un soldat nouvellement enrôlé, il s'exerça à la pratique de toutes les vertus, principalement à l'exercice de la charité pour les pauvres, et au soulagement des chrétiens captifs chez les infidèles. Saint Pierre Nolasque, dont il était confesseur, ayant cédé à ses exhortations, et consacré tout son bien à cette œuvre si pieuse, la sainte Vierge lui apparut ainsi qu'au bienheureux Raymond et à Jacques I^{er}, roi d'Aragon. Elle leur dit que ce serait une œuvre infiniment agréable à elle-même et à son

filis que d'instituer un ordre religieux qui s'appliquerait à délivrer les captifs de la tyrannie des Musulmans. Ayant donc conféré ensemble à ce sujet, ils établirent l'ordre de la Merci pour la rédemption des captifs. Le bienheureux Raymond composa la règle, dont il mit tous les points en rapport avec la mission générale de l'institut. Quelques années après il fit approuver cette association par le pape Grégoire IX, et donna de ses propres mains l'habit religieux à saint Pierre Nolasque, dont il fit le premier général de l'ordre. Appelé à Rome par Grégoire IX, qui le fit son chapelain, puis son pénitencier et son confesseur, Raymond recueillit par le commandement du pape les décrets des souverains-pontifes qui se trouvaient épars soit dans leurs lettres, soit dans les actes des conciles, et il en composa son livre des Décrétales. L'archevêché de Tarragone lui ayant été offert par le chef de l'Eglise, le saint refusa constamment de l'accepter ; et même il se démit de son plein gré du généralat de l'ordre entier des Frères-Prêcheurs, bien que depuis deux ans il eût rempli cette charge de la manière la plus digne de louanges. Il persuada à Jacques, roi d'Aragon, d'établir dans ses Etats le Saint-Office de l'inquisition. De plusieurs miracles qu'il fit, celui-ci est le plus célèbre : Ayant à retourner de Majorque à Barcelone, il étendit sa chape sur les flots, s'en servit comme d'une barque, fit ainsi en six heures cent soixante milles, et rentra dans son monastère, quoique les portes en fussent fermées. Enfin, presque centénaire, comblé de mérites et de vertus, il s'endormit dans le Seigneur l'an du salut 1275, et fut mis par Clément VIII au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui avez choisi le bienheureux Raymond pour en faire un digne ministre du sacrement de pénitence, et qui lui avez fait traverser miraculeusement les eaux de la mer, accordez-nous par son intercession de pouvoir produire de dignes fruits de pénitence, et de parvenir au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

8 JANVIER. — SAINTE GUDULE, VIERGE. — VERS L'AN 620.

Gudule, fille de Witger et d'Amelberge, qui étaient nobles l'un et l'autre, naquit au temps du roi Sigebert. Elle fut tenue sur les fonts du baptême par la bienheureuse Gertrude ; et ainsi une vierge devint spirituellement la mère d'une autre vierge. Formée à la discipline monastique par les soins de sa sainte marraine, Gudule suivit ses salutaires conseils et se dévoua tout entière au service de Dieu. En même temps qu'elle avançait en âge, elle faisait des progrès dans la perfection, pratiquant la chasteté la plus exacte, témoignant une espérance ferme, une charité ardente et sincère, une foi solide, et paraissant ornée de toutes sortes de vertus. Après la mort de sainte Gertrude, elle quitta la ville de Nivelles, et retourna dans la maison de son père, où elle se livra continuellement à l'oraison aussi bien qu'à des jeûnes et à des veilles qui exténuaient son corps. Elle visitait

assidûment les églises. Il y avait dans le voisinage une petite bourgade appelée Morsella, où se trouvait un oratoire du Saint-Sauveur. Afin d'échapper aux regards des hommes, Gudule avait coutume de se rendre à ce sanctuaire la nuit, accompagnée d'une suivante, et marchant pieds nus. Là elle priait, versait des larmes abondantes, et s'appliquait à la contemplation divine. L'ennemi du genre humain, irrité par cette dévotion de la sainte, éteignit plusieurs fois le flambeau que portait la suivante pour éclairer ses pas au milieu de l'obscurité de la nuit ; mais la bienheureuse vierge par la puissance de sa prière rallumait la lumière éteinte. Se voyant enfin au terme de sa vie, après avoir pratiqué des actes innombrables de toutes sortes de vertus, Gudule reçut l'Eucharistie, et levant les yeux vers le ciel, rendit son âme à Dieu en priant, le 8 janvier, au temps où Pépin l'ancien gouvernait le pays des Francs. (*Supplément de Belgique.*)

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Gudule, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

9 JANVIER. — LES TROIS JUMEAUX MARTYRS. VERS L'AN 170.

Speusippe, Eléosippe et Mélasippe, frères jumeaux, d'une illustre naissance, eurent, bien jeunes encore, à pleurer la perte prématurée de leur mère, qui avait embrassé la foi de Jésus-Christ. Leur père, adonné aux erreurs des gentils, leur communiqua le venin de l'idolâtrie ; mais après la mort de cet homme, Léonille, dame vénérable, aïeule de ces jeunes gens, et qui adorait le Christ en secret, eut le bonheur de les voir se convertir à la religion chrétienne, grâce à ses exhortations réitérées et aux soins du bienheureux Bénigne. L'homme de Dieu leur enseigna la doctrine du Seigneur et les consacra par la grâce du baptême. Les trois frères, devenus forts dans la foi, et disposés à la confesser, brisèrent les statues des idoles, renversèrent les autels des faux dieux, et se déclarèrent ouvertement chrétiens : ce qui irrita d'autant plus les païens, que ces jeunes hommes, durant la vie de leur père, avaient été zélés partisans de l'idolâtrie. Les magistrats les firent donc arrêter ; mais ils déclarèrent constamment, tous ensemble, qu'ils adoraient le vrai Dieu et Jésus-Christ son Fils. Les paroles outrageantes qu'ils prononcèrent alors contre les fausses divinités excitèrent la fureur de la multitude, au point que de tous les côtés de la place publique on entendit ce cri barbare : *Les tourments, les supplices les plus cruels, la mort pour ces impies, pour ces sacrilèges contempteurs de nos dieux !* Au milieu de ces vociférations de tout un peuple en délire, et des outrages qu'on leur prodigua, les saints confesseurs de la foi se tenaient immobiles. Les juges, simulant la pitié, mandent Léonille, et lui ordonnent de persuader à ses petits-fils d'abandonner la foi. Mais cette mère

pieuse et vraiment chrétienne, étant entrée dans la prison, les exhorta à demeurer fidèles au seul Dieu véritable ainsi qu'à Jésus-Christ, et à mépriser des peines passagères, pour se hâter de parvenir à la récompense éternelle de la gloire. Les trois frères, interrogés de nouveau par les magistrats, persistèrent dans leur confession avec plus de fermeté encore qu'auparavant. Alors désespérant de les ravir au Seigneur, les magistrats les dévouèrent aux plus cruels supplices, et les livrèrent aux bourreaux, qui, les ayant suspendus à un arbre par les pieds et par les mains, les tirèrent si violemment avec des cordes, que leurs nerfs se rompaient et que leurs membres semblaient prêts à se détacher. Un des juges les entendant rendre grâces à Dieu au milieu de si cruelles tortures, leur demanda où était leur Dieu. *Il est en nous*, répliqua Speusippe ; *c'est lui qui nous donne des forces pour triompher de la rigueur des tourments*. Enfin, ceux qui les avaient condamnés, voyant l'inutilité de leurs efforts pour leur faire renier Jésus-Christ, ordonnent qu'on les jette enchaînés dans un brasier. Les flammes ne firent que rompre leurs liens, et on les vit marcher libres parmi les feux, sans en éprouver aucun mal, chantant les louanges du Seigneur, jusqu'à ce que le feu s'étant éteint par un miracle, ils se prosternèrent ensemble pour prier. Alors comme une triple victime offerte à la Trinité, ils rendirent leurs âmes à Dieu. Tout ceci arriva sous l'empire de Marc-Aurèle, et dans la vingt-cinquième année de l'âge des confesseurs. Leurs corps furent ensevelis dans le lieu qu'on appelle aujourd'hui Saint-Geome, à deux milles de Langres. Les saintes reliques y sont religieusement conservées ; et l'an 1836, elles ont été solennellement reconnues par Pierre-Louis, évêque de Langres. (*Supplément de Langres.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Speusippe, Eléosippe et Mélasisippe, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

10 JANVIER (au Mart. rom.). — SAINT PAUL, PREMIER ERMITE. —
L'AN 342.

Paul, l'instituteur de la vie érémitique et le maître des anachorètes, naquit en Egypte dans la basse Thébàide. Orphelin à l'âge de 15 ans, il se rendit au désert dans le dessein d'échapper ainsi à la persécution de Dèce et de Valérien, et pour s'adonner avec plus de liberté au service de Dieu. Une caverne lui servit de demeure ; un palmier voisin fournit d'abord à sa nourriture et à son vêtement ; et il vécut ainsi jusqu'à l'âge de 113 ans. Saint Antoine le visita alors, sur un avertissement qu'il avait reçu du Seigneur. Les deux saints, quoiqu'ils ne se connussent point auparavant, se saluèrent l'un et l'autre par leur nom. Tandis qu'ils s'entretenaient avec effusion du royaume de Dieu, un corbeau qui avait coutume d'apporter chaque jour à Paul la moitié d'un pain, lui en présenta un tout entier. *Bien*, dit Paul après le dé-

part de l'oiseau, voici notre repas que nous envoie le Seigneur, lui qui est vraiment plein de tendresse et d'attention miséricordieuse. Depuis soixante ans je reçois tous les jours la moitié d'un pain. Aujourd'hui que vous êtes ici, Jésus-Christ a doublé la ration de ses soldats. Alors, assis sur le bord d'une fontaine, ils prirent ensemble leur nourriture avec actions de grâces. Ils prièrent de nouveau, selon la coutume, après avoir mangé, et passèrent la nuit dans les louanges de Dieu. Au point du jour, Paul déclara à Antoine que sa dernière heure approchait, et le pria d'aller chercher, pour ensevelir son corps, le manteau que lui avait donné Athanase. Antoine, à son retour, vit l'âme de Paul qui montait au ciel au milieu des chœurs des anges, accompagnée du nombreux cortège des prophètes et des apôtres. Lorsqu'il fut arrivé à la cellule, il trouva le saint à genoux et sans vie, les yeux levés vers le ciel et les mains étendues en haut.

PRIONS. — O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie dans la fête du bienheureux Paul, votre confesseur, faites que nous imitions les actions de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

11 JANVIER. — LE BIENHEUREUX GONZALVE, CONFESSEUR.

Gonzalve, cet illustre modèle des anachorètes errants, et des frères-prêcheurs, naquit à Athanagilde en Portugal, de parents nobles et pieux. Dès qu'il eut reçu le baptême, et encore petit enfant, il donna des marques de dévotion envers les images du Christ, de la sainte Vierge et des saints. Ayant appris d'un vertueux prêtre les éléments de la vertu et des lettres, il passa saintement sa jeunesse sous la conduite de l'archevêque de Brague, chez qui il demeurait. Enfin ce pontife lui conféra le sacerdoce et le chargea de gouverner l'église de Saint-Pélagie. Gonzalve remplit dans cette charge tous les devoirs d'un bon pasteur, et donna l'exemple de toutes les vertus. Ayant ensuite obtenu la permission de son évêque, il laissa à un autre prêtre le soin de son église, et passa quatorze ans en pèlerinage, pour visiter les saints lieux de Jérusalem et de Rome. Quand il revint, il reprocha vivement à son vicaire d'avoir employé à satisfaire son luxe les aumônes destinées aux pauvres ; mais celui-ci le menaça et le maltraita tellement, que le saint se résolut à mener la vie solitaire. Il se retira donc à Amarante, et ayant bâti un sanctuaire en l'honneur de la Mère de Dieu, il demeura en cet endroit, s'occupant à instruire le peuple des environs. Le désir de mener le genre de vie le plus agréable à la Vierge Marie le porta à passer tout le carême sans autre nourriture que du pain et de l'eau, et à prier la Reine du ciel le plus ardemment possible, afin qu'elle lui fît connaître par un signe évident comment elle voulait qu'il vécût. Ses supplications furent exaucées, et il embrassa l'ordre des Frères-Prêcheurs, qui lui fut désigné. Aussitôt qu'il eut achevé son noviciat, on l'appliqua au ministère de la

prédication, et on le renvoya à Amarante avec un autre religieux pour procurer plus efficacement le bien des âmes.

Au milieu des choses admirables par lesquelles il convertit tout le pays, il entreprit l'œuvre prodigieuse de bâtir, à l'aide des aumônes qu'il demandait, un pont de pierre avec des arches, sur le cours dangereux du Tamaga, à un endroit qui semblait impraticable, mais qu'un ange lui avait indiqué. Souvent il donna à boire aux ouvriers du vin qu'il faisait couler en abondance de la pierre elle-même. Plusieurs fois aussi il attira sur la rive et prit ensuite facilement à la main assez de poissons pour nourrir les travailleurs. Plusieurs années après sa mort il apparut à la vue de la foule au dessus de ce pont, qu'il préserva d'une ruine imminente. Un jour il effraya, par un miracle public qu'il accomplit tout en prêchant, des gens impies qui se moquaient des foudres de l'anathème ecclésiastique. Enfin, accablé d'années et des fatigues qu'il avait essuyées dans ses travaux évangéliques, l'homme de Dieu connut par une révélation divine que sa fin approchait. Il reçut les sacrements et vit joyeusement arriver la mort, favorisé qu'il était en ce moment de la vision de la Vierge Mère de Dieu, et des habitants du ciel, qui entouraient sa couche. Son corps n'a pas cessé jusqu'à cette heure d'opérer de nombreux miracles et de recevoir l'hommage de la vénération des peuples.

(Supplément des Dominicains.)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rempli d'un admirable amour pour votre saint nom l'esprit de votre bienheureux confesseur Gonzalve, accordez à nos supplications que, marchant sur ses traces, nous pensions toujours à vous, nous portant avec ardeur à tout ce qui vous est agréable. Ainsi soit-il.

12 JANVIER. — SAINT FURSY, ABBÉ ET CONFESSEUR. — VII^e SIÈCLE.

Fursy annonçait depuis plusieurs années la parole de Dieu dans l'ancien pays des Scots (Irlande); mais de certaines difficultés le firent passer en Angleterre, où il se livra encore à la prédication, et où il construisit un couvent pour des religieux. Ensuite, désirant se procurer la tranquillité intérieure, il laissa le monastère et le soin des âmes à son frère Fulcan et aux prêtres Golban et Diculle, résolu qu'il était à terminer ses jours en menant la vie d'un anachorète. Il avait un autre frère nommé Ultan, qui, après s'être éprouvé longtemps par les exercices du cloître, vivait en ermite dans un désert. Il l'alla trouver seul, et passa un an entier avec lui. Enfin, voyant que le pays était troublé par une incursion des païens, il s'embarqua pour la France, où le roi Clovis II et le maire du palais Archambaud le reçurent avec honneur. Il bâtit un monastère à Lagny. Peu de temps après, il tomba malade et mourut. Archambaud fit mettre son corps sous le portique d'une église qu'il construisait dans l'une de ses terres nommée Péronne, en attendant que l'édifice fût consacré. La

dédicace eut lieu trente sept jours après ; et lorsqu'on enleva le corps du lieu où il était , pour le placer près de l'autel , on le trouva sans aucune altération. Quatre ans plus tard , on édifia une châsse plus ornée , et quand on y transporta le saint corps , il se montra de nouveau exempt de toute corruption. Dieu fit éclater très souvent la gloire de son serviteur par de nombreux miracles.

(Supplément d'Irlande.)

PRIONS. — Faites , Seigneur , nous vous en supplions , que l'intercession du bienheureux abbé saint Fursy nous recommande auprès de vous , afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

13 JANVIER, (au Mart. rom.). — SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE
ET CONFESSEUR. — L'AN 368.

Hilaire, né à Poitiers, d'une famille illustre, a brillé d'un vif éclat par sa doctrine et son éloquence. Il fut d'abord engagé dans les liens du mariage, parmi lesquels il mena plutôt la vie d'un religieux que celle d'un homme du monde. Pus tard ses vertus extraordinaires le firent nommer évêque de Poitiers, et il s'acquitta de cette charge de manière à mériter l'estime et la vénération de tous. L'empereur Constance, qui régnait alors, persécutait les catholiques. La terreur, la confiscation, l'exil, les supplices, tous les genres de vexations enfin, étaient mis en œuvre pour obliger les fidèles à embrasser les erreurs d'Arius. Mais Hilaire s'opposa aux sectaires comme un mur inébranlable, et s'attira ainsi leur colère. Après bien des attaques insidieuses, l'astuce de Saturnin, évêque arien d'Arles, réussit à faire exiler le saint du concile de Béziers, en Phrygie. L'illustre confesseur de la foi ressuscita un mort dans ce pays, et y écrivit contre les ariens ses douze livres de la Trinité. Quatre ans après, Hilaire fut obligé de se trouver au concile de Séleucie, où il soutint les intérêts de la foi avec un zèle admirable. Il se rendit ensuite à Constantinople, où voyant l'extrême péril de la religion il adressa à l'empereur trois requêtes publiques, pour avoir de lui une audience et obtenir la permission de disputer sur la foi avec les partisans d'Arius. Mais Ursace et Valens, évêques hérétiques, qu'Hilaire avait réfutés victorieusement dans ses écrits, et qui craignaient d'entrer en lice avec un pontife si érudit, persuadèrent à Constance que, sous prétexte de le rétablir sur son siège, il le renvoyât à son église de Poitiers. Le généreux athlète, au retour de ces combats si vaillamment soutenus contre les novateurs, fut, comme le dit saint Jérôme, embrassé par toute l'église des Gaules. Martin, qui devint évêque de Tours, le suivit jusqu'en son diocèse, et fit, sous sa conduite, tous les progrès que dans la suite son éminente sainteté a mis dans un si grand jour. Depuis ce temps, Hilaire gouverna l'église de Poitiers dans une tranquillité parfaite, et fit condamner par toute la Gaule les fausses doctrines d'Arius. Il composa plusieurs ouvrages

remplis d'érudition, et d'une doctrine si sûre, que saint Jérôme, écrivant à la veuve Loeta, dame romaine, lui assurait qu'ils étaient à l'abri de tout soupçon d'erreur, et que sa fille pouvait les lire sans crainte d'y rien trouver de dangereux. Le saint évêque alla recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus, le 13 janvier de l'an 369, sous le règne des empereurs Valentinien et Valens.

PRIONS. — O Dieu, qui avez doané à votre peuple le bienheureux saint Hilaire pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

14 JANVIER, — SAINT FÉLIX, PRÊTRE ET MARTYR. —
VERS L'AN 256.

Félix était prêtre de Nôle, sa patrie. Un jour que son zèle s'emportait contre les idoles avec une force extraordinaire, les infidèles se saisirent de sa personne, et, après divers mauvais traitements, le jetèrent en prison. Un ange le délivra pendant la nuit et lui commanda d'aller à la recherche du saint évêque de Nôle, qui s'appelait Maxime. Le pontife, accablé par la vieillesse, avait désespéré de pouvoir soutenir les rigueurs de la persécution, et il s'était caché dans une forêt. Félix, conduit par Dieu lui-même, parvint à sa retraite et le trouva étendu à terre, presque mort. Après avoir ranimé ses forces défaillantes, il le chargea sur ses épaules, et le confia aux soins d'une veuve chrétienne pour achever de le rétablir.

Dans une autre circonstance où il accusait encore d'impiété les adorateurs des idoles, Félix fut obligé de s'enfuir pour échapper à leur fureur. Il se cacha dans un trou d'une vieille muraille. Une toile d'araignée qui tout à coup recouvrit l'entrée de cette ouverture, empêcha ses ennemis de soupçonner qu'un homme eût pu récemment passer par là. Au sortir de cette retraite, Félix se tint caché trois mois dans une citerne où une pieuse femme lui apportait à manger. Dieu ayant accordé quelques jours de paix à son Eglise, le saint revint à Nôle, où ses exemples de sainteté, ses instructions, ses miracles, amenèrent à la foi de Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles. Il opposa un constant refus aux suffrages unanimes qui avaient voulu le porter sur le siège épiscopal de Nôle ; et s'étant endormi dans le Seigneur, il fut enseveli près de la ville.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos supplications que les exemples de vos saints nous excitent à une vie plus chrétienne, en sorte que nous unissions à la célébration de leurs fêtes l'imitation de leurs vertus. Ainsi soit-il.

15 JANVIER. — SAINT MAUR, ABBÉ ET CONFESSEUR. —
L'AN 565.

Maur, noble Romain, était encore enfant lorsque son père Eutychius

le consacra à Dieu sous la règle de Saint-Benoît. Il répondit si fidèlement à la grâce divine, que par ses progrès il ne tarda pas à faire l'admiration de son maître lui-même, et que souvent Benoît le proposa à l'imitation de ses autres disciples comme un modèle d'observance régulière et de toutes les autres vertus. Il n'était pas encore sorti de l'adolescence lorsqu'il donna cet exemple admirable d'obéissance que rapporte le pape saint Grégoire-le-Grand. Le moine Placide était tombé dans un lac, et déjà il se trouvait entraîné par la rapidité des flots, lorsque, sur l'ordre de saint Benoît, Maur accourut, marcha sur les eaux, saisit son compagnon par les cheveux et le ramena à terre. Envoyé dans les Gaules par son supérieur, Maur construisit dans ce pays un célèbre monastère qu'il gouverna quarante ans, pendant lesquels il propagea merveilleusement la discipline religieuse. Aussi illustre par ses miracles que par sa sainteté, il mourut âgé de plus de 70 ans, et alla prendre possession de la gloire céleste, l'an du salut 565.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Maur nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

16 JANVIER. — SAINT MARCEL, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 310.

Marcel, né à Rome, y occupa le siège pontifical depuis le temps de Constance et de Galère jusqu'à celui de Maxence. Il persuada à Lucine, noble dame romaine, de faire l'Eglise de Dieu héritière de ses biens. Il institua à Rome vingt-cinq titres ecclésiastiques, espèces de paroisses destinées à l'administration du baptême et de la pénitence pour les infidèles qui embrassaient la religion chrétienne. On devait aussi les faire servir à la sépulture des martyrs. Ces actes de sollicitude pastorale irritèrent le tyran Maxence, qui menaça des plus cruels supplices le saint évêque de Rome, s'il ne renonçait au pontificat et ne sacrifiait aux idoles. Marcel, ne tenant aucun compte des paroles insensées d'un homme, fut jeté par l'empereur dans une étable où on le contraignit de prendre soin des animaux qui y étaient nourris au compte de l'Etat. Le saint passa ainsi neuf mois, adonné continuellement aux jeûnes et à la prière, et visitant par ses lettres ceux qu'il ne pouvait plus édifier de sa présence. Il fut arraché par ses clercs du lieu où on l'avait enfermé, et il trouva l'hospitalité chez la bienheureuse Lucine, dans la maison de laquelle il dédia une église qui porte aujourd'hui le titre de Saint-Marcel. Les chrétiens s'y rassemblaient pour prier, et le pontife les y soutenait par ses prédications. Maxence n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait, qu'il fit conduire dans cette église les animaux de l'étable, et commanda que Marcel en prît soin de nouveau. Le serviteur de Dieu succomba

à l'infection de cette prison et aux tribulations qui l'accablèrent alors. Au bout de quelque temps il s'endormit dans le Seigneur. Son corps fut enseveli par la bienheureuse Lucine dans le cimetière de Priscille, près de la voie Salaria, le 16 janvier. Ce pontife avait gouverné l'Eglise cinq ans un mois et vingt-cinq jours. Il a écrit une lettre aux évêques de la province d'Antioche au sujet de la primauté de l'Eglise romaine. Il y démontre que le titre de chef des églises appartient au siège apostolique, et il y déclare aussi que d'après le droit aucun concile ne peut être célébré que par l'autorité du souverain-pontife Saint Marcel a ordonné au mois de décembre vingt-cinq prêtres, deux diacres, et vingt et un évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Nous vous supplions, Seigneur, d'exaucer dans votre clémence les prières de votre peuple, afin que nous soyons aidés par les prières de votre bienheureux martyr et pontife Marcel, aussi bien que nous nous réjouissons de ce qu'il a souffert pour nous. Ainsi soit-il.

17 JANVIER. — SAINT ANTOINE, ABBÉ. — L'AN 356.

Antoine naquit en Egypte, de parents nobles et chrétiens, qu'il perdit étant encore jeune. Il entra un jour dans une Eglise lorsqu'on y lisait ces paroles de l'Evangile : *Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, et donnez-en le prix aux pauvres.* Voyant dans ce conseil évangélique un ordre particulier de la Providence par rapport à lui-même, il ne pensa qu'à obéir à l'appel du Seigneur. Il vendit donc tout son patrimoine, et en distribua le prix aux indigents. Ainsi délivré de toutes les entraves du siècle, il commença à mener un genre de vie vraiment céleste. Mais en s'engageant dans cette lutte périlleuse, il voulut ajouter au bouclier de la foi, dont il était déjà protégé, les armes des autres vertus, et, dans l'ardeur dont il était animé de les posséder toutes, il s'étudiait à imiter chacun de ceux qu'il voyait exceller en quelque genre de perfection. Aussi, modèle de chasteté et de vigilance, il surpassait également tous les autres par sa patience, sa mansuétude, sa charité compatissante, son humilité, son application au travail et à l'étude des divines Ecritures. Il avait une telle horreur de la société et des entretiens des hérétiques, particulièrement des Ariens, qu'il recommandait d'éviter même leur abord. Il n'avait pas d'autre lit que la terre, pour les courts instants qu'il ne pouvait refuser au sommeil, et observait un jeûne si rigoureux, qu'il n'ajoutait à son pain rien autre chose qu'un peu de sel, et ne buvait que de l'eau. Jamais il ne prenait rien avant le coucher du soleil ; assez souvent même, il s'abstenait de toute nourriture pendant deux jours : très fréquemment il passait toute la nuit en prières. Devenu un soldat de Dieu si distingué et si vaillant, ce grand saint, encore à la fleur de l'âge, se vit en butte à diverses attaques de la part de l'ennemi du genre humain ; mais il en triompha par le jeûne et l'oraison. Cependant ses nom-

brèves victoires sur Satan n'inspiraient point une fausse sécurité au prudent Antoine : il était trop bien instruit des artifices presque infinis que le démon met en œuvre pour nous perdre. C'est pourquoi il se retira dans une immense solitude de l'Egypte. Là, faisant chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection chrétienne, il put insulter aux démons, qui redoublaient leurs assauts à proportion de la vigueur toujours croissante qu'il mettait à leur résister; et il se rit de leurs vains efforts jusqu'au point de leur reprocher leur faiblesse. Souvent il excitait ses disciples à combattre contre le tentateur, et il leur enseignait par quelles armes on peut le vaincre. *Mes frères, leur disait-il, croyez-moi, Satan redoute les veilles des âmes pieuses, les prières, les jeûnes, la pauvreté volontaire, la miséricorde et l'humilité; mais surtout il craint ceux qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ. Au seul signe de la croix très sainte du Sauveur, il est désarmé et mis en fuite.* Le saint abbé était lui-même si redoutable aux démons, que plusieurs infortunés qui étaient possédés par ces malins esprits, dans l'Egypte, n'eurent qu'à invoquer son nom pour être délivrés. La renommée de sa sainteté était si répandue, que l'empereur Constantin-le-Grand et ses fils lui écrivirent pour se recommander à ses prières. Ce saint homme, parvenu à sa 105^e année, voyait d'innombrables imitateurs qui avaient embrassé son genre de vie. Après avoir réuni tous les moines, et leur avoir donné de nouveaux avertissements pour la perfection de la vie chrétienne, il termina, le 17 janvier, une existence qu'il avait illustrée par sa sainteté et par ses miracles, et alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Antoine nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions, à cause de lui, ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

18 JANVIER. — LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME.

Lorsque, dit saint Léon-le-Grand, les douze apôtres, après avoir reçu le don des langues, se distribuèrent les diverses parties du monde pour y répandre la doctrine de l'Evangile, le bienheureux Pierre, prince de l'ordre apostolique, reçut en partage la capitale de l'empire romain, afin que la lumière de la vérité qui se manifestait pour le salut de tous les peuples, partant du chef-lieu de la terre, pénétrât plus efficacement dans toutes les contrées de l'univers. Quelle nation, en effet, n'avait pas alors de représentant dans cette ville? En quel endroit aurait-on pu ignorer ce qui était connu dans Rome? C'était là, dans ce lieu où la superstition avait pris soin de rassembler toutes les mensongères productions des plus vaines erreurs, c'était là qu'il fallait écraser les opinions de la philosophie, mettre en poudre les vanités de la sagesse terrestre, confondre le culte des démons,

détruire l'impiété d'une religion sacrilège. C'est donc dans cette ville. bienheureux apôtre Pierre, que vous ne craignez pas de venir. Et tandis que le compagnon de votre gloire, l'apôtre Paul, est occupé à fonder d'autres églises, vous pénétrez dans cette espèce de forêt, retraite des bêtes farouches; vous marchez sur les profonds abîmes d'un océan plein de tempêtes, avec plus de courage que vous n'en montriez en marchant sur les flots. Déjà vous aviez fondé l'Eglise d'Antioche, où les fidèles ont commencé à être honorés du nom de chrétiens. Déjà le Pont, la Galatie, la Cappadoce, toute l'Asie-Mineure, avaient à votre voix embrassé les lois de la prédication évangélique. Sûr alors du succès de votre œuvre, éclairé sur le temps que vous aviez encore à vivre, vous veniez arborer le trophée de la croix du Christ à Rome, au sommet du Capitole, dans un lieu où les décrets du divin conseil vous avaient préparé l'honneur de la puissance suprême et la gloire du martyre.

PRIONS. — O Dieu, qui, en remettant au bienheureux Pierre, votre apôtre, les clefs du royaume céleste, lui avez donné le pouvoir pontifical de lier et de délier, accordez-nous d'être, par son intercession, délivrés des chaînes du péché. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE PRISQUE, VIERGE ET MARTYRE. VERS L'AN 275.

Prisque, noble vierge romaine, fut, à l'âge de 13 ans, accusée d'être chrétienne, sous le règne de l'empereur Claude, qui la fit conduire au temple d'Apollon, afin qu'elle y sacrifiât aux idoles. L'horreur qu'elle témoigna de cette impiété fut cause qu'elle fut frappée de verges et jetée dans une prison, d'où on la fit sortir ensuite. Mais comme elle persévéra dans la confession de la foi, elle fut flagellée de nouveau, arrosée de graisse bouillante et remise sous les verroux. Après trois jours, exposée au milieu de l'amphithéâtre, elle se vit exposée à un lion, qui, oubliant sa férocité naturelle, vint se coucher docilement à ses pieds. La sainte souffrit encore pendant trois jours le supplice de la faim dans le baigne; puis elle fut attachée sur le chevalet, déchirée avec des ongles de fer et placée sur un bûcher, où un nouveau miracle lui conserva la vie. Enfin, elle eut la tête tranchée hors de la ville, et reçut ainsi, avec la palme de la virginité, la couronne du martyre. Son corps fut enseveli par les chrétiens sur le chemin d'Ostie, à dix milles de Rome, le 18 janvier.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites, nous vous en supplions, que nous tous, qui célébrons le jour de la naissance éternelle de votre vierge et martyre la bienheureuse Prisque, en même temps que nous nous réjouissons de sa fête annuelle, nous mettions à profit l'exemple de sa constance dans la foi. Ainsi soit-il.

**19 JANVIER. — SAINT CANUT IV, ROI ET MARTYR. —
L'AN 1086.**

Canut IV, fils de Suénon-Esthric, roi de Danemarck, admirable par sa foi, sa piété et la pureté de ses mœurs, donna dès ses plus tendres années des preuves d'une éminente sainteté. Ayant pris possession du sceptre de ses pères, il occupa le trône à la grande satisfaction de tous les ordres de l'Etat, et s'appliqua avec soin à avancer les affaires de la religion catholique, à assigner des revenus aux églises, et à décorer les édifices sacrés d'ornements précieux. Ensuite enflammé d'un saint zèle pour propager la foi, il saisit de justes occasions de guerre pour attaquer les nations barbares du voisinage, et après les avoir vaincues et assujetties, il les soumit au joug de la loi chrétienne. Lorsque ces nombreux triomphes l'eurent couvert de gloire et comblé de richesses, il mit son diadème royal aux pieds du Christ crucifié, se soumettant ainsi, lui et son royaume, à celui qui est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Il châtia son corps par des jeûnes, des cilices et de fréquentes disciplines. Assidu à l'oraison et à la contemplation, saintement prodigue envers les pauvres, toujours bienfaisant envers tous, il ne s'écarta jamais du sentier de la justice et de la loi divine. Orné de ces vertus et de toutes les autres, le saint roi marchait à grands pas au sommet de la perfection. Il arriva alors que Guillaume, duc des Normands, envahit le royaume d'Angleterre à la tête d'une armée formidable. Les Anglais implorèrent le secours des Danois, et le saint roi, déterminé à le leur accorder, confia l'expédition militaire à son frère Oläus. Ce prince, entraîné par le désir de régner, tourna ses armes contre son roi, et, pour le perdre, il souleva contre lui l'armée et le peuple. Le feu de la rébellion ne manqua pas d'aliments. Canut avait fait des lois pour le paiement des dîmes, l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise, la punition des transgresseurs : motif bien suffisant pour mécontenter un grand nombre d'hommes pervers et livrés au crime, et les engager à remuer, ensuite à révolter le peuple, enfin à tramer la mort de leur saint roi. Le monarque, sachant donc, par la connaissance qu'il avait de l'avenir, qu'il devait bientôt souffrir pour la justice, prédit sa fin prochaine, et se rendit à l'église de Saint-Alban martyr, à Odensée, comme au lieu de son combat. Là, muni des sacrements, il recommandait au Seigneur la lutte qu'il allait soutenir. Bientôt arriva la multitude des conjurés, qui essaya de mettre le feu à l'église, d'en enfoncer les portes et de l'envahir. Ne pouvant en venir à bout, ils s'approchèrent des fenêtres. Alors de leurs mains impies volèrent des pierres et des flèches sur le saint roi. Leur fureur ne cessa d'en lancer que lorsqu'ils l'eurent vu succomber, accablé de pierres et de flèches, et enfin percé d'un coup de lance. Il tomba devant l'autel, les bras étendus en croix, et obtint ainsi la couronne d'un glorieux martyr, alors que Grégoire VII occupait le trône apos-

tolique. Dans la suite, Dieu glorifia son martyr par de nombreux miracles. Une famine rigoureuse et diverses calamités qui fondirent sur le Danemarck, lui firent porter la peine de son sacrilège. Ainsi encore, un grand nombre de Danois affligés de diverses maladies trouvèrent au tombeau du martyr le remède à leur mal et la guérison. Une nuit que la reine voulait enlever son saint corps en secret, et le transporter ailleurs, Dieu lui fit voir une grande lumière qui l'effraya et la fit renoncer à son dessein.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour illustrer votre Église, avez voulu honorer le bienheureux Canut, roi de Danemarck, de la palme du martyre et de la gloire des miracles, accordez-nous, dans votre bonté, que, comme il a été un fidèle imitateur de la passion du Seigneur, nous marchions de même sur ses traces pour parvenir à la possession des joies éternelles. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT MARIUS ET SES COMPAGNONS,
MARTYRS. — L'AN 270.

Marius, ou Maris, d'une famille noble de la Perse, accompagné de Marthe, son épouse, non moins illustre que lui par sa naissance, et de ses deux fils, Audifax et Abachum, vint à Rome, sous le règne de l'empereur Claude, pour y vénérer les tombeaux des martyrs. Là, ces pieux pèlerins soulageaient les chrétiens captifs, les aidaient de leurs services et de leur fortune, et ensevelissaient les corps des saints. Arrêtés par les persécuteurs, ils ne purent être ébranlés ni par les menaces des impies, ni par la crainte des tourments. Ayant constamment refusé de sacrifier aux faux dieux, ils virent tous leurs membres, l'un après l'autre, meurtris sous le bâton, tirés avec des cordes, brûlés par des lames ardentes, déchirés avec des ongles de fer. Enfin on leur coupa les mains, et on les leur attacha au cou ; puis, leur faisant traverser la ville, on les conduisit sur la voie Cornélia, à treize milles de Rome, dans un lieu appelé aujourd'hui *Santa-Ninfa* ; et ils y furent mis à mort. On commença par Marthe, qui, afin d'encourager son mari et ses fils à souffrir courageusement pour la foi de Jésus-Christ, n'avait pas cessé de leur adresser de brûlantes exhortations. Peu après, on coupa la tête aux autres dans le même lieu, et on livra leurs corps aux flammes. Félicité, noble dame romaine, les en retira à demi-brûlés, et leur donna la sépulture dans sa maison de campagne.

PRIONS. — Seigneur, exaucez votre peuple, écoutez ses supplications, ayez égard en notre faveur à l'intercession de vos saints, afin que vous nous fassiez jouir de la paix ici-bas, et que vous nous accordiez votre secours pour nous faire arriver à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

20 JANVIER. — SAINT FABIEN ET SAINT SÉBASTIEN, MARTYRS.

Fabien, romain de naissance, gouverna l'Église depuis le règne de Maximin jusqu'à celui de l'empereur Dèce. Il partagea les quartiers

de Rome entre sept diacres qui devaient prendre soin des pauvres. Il créa autant de sous-diacres chargés de recueillir les actes des martyrs, rédigés par les sept notaires. Il statua aussi que tous les ans, le jeudi-saint, on renouvelerait le saint chrême après avoir brûlé ce qui restait de l'ancien. Il reçut la couronne du martyr le 20 janvier, dans la persécution de Dèce, et fut enseveli au cimetière de Callixte, sur la voie Appienne, après avoir occupé le Saint-Siège cinq ans et quatre jours. En cinq ordinations faites au mois de décembre, il avait créé vingt-deux prêtres, sept diacres et onze évêques pour divers lieux.

Sébastien, qui appartenait par son père à la ville de Narbonne, et par sa mère à celle de Milan, était cher à Dioclétien à cause de sa noblesse et de son courage. Il était chef de la première cohorte. Disciple secret de Jésus-Christ, il secourait les chrétiens par ses bons offices et par ses aumônes. Ceux qui paraissaient redouter la violence des supplices retiraient de ses exhortations un tel surcroît de force, que plusieurs allaient d'eux-mêmes se présenter aux bourreaux, afin de souffrir pour Jésus-Christ. De ce nombre furent les deux frères Marc et Marcellien, à qui on avait assigné pour prison dans Rome la maison de N.costrate. La femme de ce dernier, qui s'appelait Zoé, et qui avait perdu la voix, recouvra par la prière de Sébastien la faculté de parler. Dioclétien, instruit de tous ces faits, manda le saint ; et après lui avoir adressé de vifs reproches, il mit en œuvre toutes sortes d'artifices pour le contraindre de renoncer à la foi. Mais, voyant l'inutilité de ses promesses et de ses menaces, il fit attacher Sébastien à un poteau et commanda qu'on le perçât à coups de flèches. Le martyr fut laissé pour mort sur la place, et une pieuse femme nommée Irène le fit enlever pendant la nuit pour lui donner la sépulture. Ayant trouvé qu'il respirait encore, elle lui prodigua dans sa maison tous les soins de la charité. Peu après, Sébastien, entièrement guéri, se présenta à Dioclétien, et lui reprocha vivement son impiété. La vue d'un homme qu'il croyait mort, son apparition inattendue effraya d'abord l'empereur, qui, cédant bientôt à la colère que lui avait causée la parole brûlante du martyr, ordonna qu'on le fit expirer sous les verges. C'est au milieu de ce supplice que le saint rendit son âme à Dieu. Le corps, jeté dans un cloaque, en fut retiré par Lucine, à qui le saint avait apparu la nuit, et à qui il avait indiqué l'endroit où on pourrait le retrouver ainsi que celui où il voulait être inhumé. Cette femme chrétienne l'ensevelit dans les Catacombes, au lieu où depuis une église célèbre a été bâtie en l'honneur de saint Sébastien.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, ayez égard à notre faiblesse, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de vos bienheureux martyrs Fabien et Sébastien nous protège. Ainsi soit-il.

21 JANVIER. — SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE.
L'AN 304 ou 305.

A Rome, dit le martyrologe romain, à la date de ce jour, on célé-

bre le martyre de sainte Agnès, vierge, qui fut jetée dans le feu sous Symphonius, préfet de la ville. Elle n'avait que treize ans, comme l'indique le bréviaire romain, qui n'a point mis dans ses leçons la légende propre de cette sainte, mais qui en a inséré divers traits dans les autres parties de son office. C'est en réunissant quelques-uns de ces traits épars, auxquels nous ajouterons seulement les liaisons nécessaires, que nous allons donner le récit du martyre de sainte Agnès.

Le fils du préfet de Rome, Symphonius, aspirait à sa main : Retire-toi, répondit la sainte épouse de Jésus-Christ aux premières questions qu'il lui adressa, parce que j'ai été déjà prévenue des attentions d'un autre. Il m'a donné pour bracelets et pour collier les bijoux les plus magnifiques, pour pendants d'oreilles des perles du plus grand prix ; il m'a revêtue de robes où ruissellent des pierreries étincelantes et les plus riches diamants. Il a imprimé son sceau sur mon visage, afin que je n'appartienne jamais à d'autre qu'à lui. Si je l'aime, je suis chaste ; si je le touche, je suis pure ; si je le possède, je suis vierge. Celui que j'aime, c'est le Christ : je serai l'épouse de celui dont la mère est vierge, de celui que son père a engendré spirituellement, de celui qui charme mes oreilles par de mélodieux accords. C'est à lui que je suis fiancée, lui que servent les anges, lui dont la beauté fait pâlir l'éclat des astres. C'est à lui, à lui seul que je garde ma foi ; c'est à lui que je me dévoue entièrement.

Le préfet de Rome, irrité du refus fait à son fils, menaçait Agnès de la faire conduire dans un lieu infâme. Je ne crains rien, lui répondait la sainte, car j'ai avec moi un ange du Seigneur, qui sera mon gardien. Et en effet, la vierge ayant été introduite dans le séjour du crime, y trouva un ange du Seigneur disposé à la défendre.

Cependant Agnès fut condamnée à périr sur un bûcher. Du milieu des flammes, elle étendit les mains, et fit cette prière : Je vous glorifie, Père tout-puissant, qui devez être adoré, craint et servi ; parce que, par votre Fils infiniment saint, j'ai échappé aux maux dont m'avait menacé un tyran sacrilège, et qu'au milieu de la fange j'ai pu marcher sans souiller mon corps. Je vous bénis, Seigneur, et maintenant je m'en vais à vous, que j'ai aimé, que j'ai cherché et qui avez toujours été l'objet de mes desirs.

En ce moment le feu s'éteignit, et la sainte adressa à Dieu cette autre action de grâce que l'Eglise répète aussi dans son office : Je vous bénis, ô Père de Jésus-Christ mon Seigneur, parce que votre Fils a éteint le feu qui m'environnait.

Lorsque les flammes, dit encore le martyrologe romain, eurent été éteintes par les prières de sainte Agnès, la vierge fut exécutée par le glaive. Puis il cite à la gloire de la martyre ces paroles de saint Jérôme : Tous les peuples se réunissent pour célébrer dans leurs discours et dans leurs livres les louanges de sainte Agnès, qui sut triompher de la faiblesse de son âge comme de la cruauté du tyran, et qui joignit la couronne du martyre à la palme de la virginité.

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, qui choisissez ce qui est faible dans le monde pour confondre ce qui est fort, accordez, dans votre bonté, à nous qui célébrons la fête de votre bienheureuse vierge et martyre Agnès, de sentir les effets de sa protection auprès de vous. Ainsi soit-il.

MEME JOUR, (au Mart. rom.). — SAINT PARRE OU PATROCLE, MARTYR. — III^e SIECLE.

Patrocle, de Troyes, et d'une naissance illustre, se distingua par la pratique des vertus chrétiennes, et surtout par sa chasteté, son abstinence, et sa charité pour les pauvres, à qui il distribuait ses aumônes avec tant de libéralité, que dans toute la province on l'appelait un dispensateur céleste et le père des citoyens. A tout cela, et à tous les autres actes d'une vie très sainte, il joignait le don des miracles, Dieu glorifiant son serviteur par les guérisons extraordinaires qu'il lui faisait opérer.

Quand se fut élevée la persécution dans laquelle le bienheureux Savinien mourut aussi martyr, Patrocle, après un illustre témoignage qu'il rendit à Jésus-Christ devant le juge Aurélien, fut tourmenté cruellement de différentes manières; et enfin, frappé de la hache, il reçut heureusement la couronne du martyre, auprès d'un monticule consacré aux idoles, à un mille de Troyes. (*Supplément de Troyes.*)

PRIONS. — O Dieu, qui donnez à la fois la constance et la force à la faiblesse, accordez-nous de reconnaître dans le bienheureux Patrocle les effets de votre miséricorde, afin que nous puissions suivre les traces et imiter la foi de celui dont nous admirons les exemples. Ainsi soit-il.

22 JANVIER. — SAINT VINCENT ET SAINT ANASTASE, MARTYRS.

Vincent, né à Huesca, dans l'Espagne Tarragonaise, se livra à l'étude dès son enfance, et s'instruisit dans les saintes lettres sous la conduite de Valère, évêque de Saragosse. Il le remplaça même, lorsqu'il fut diacre, dans le soin de prêcher, parce que ce pontife, qui éprouvait de la difficulté à parler, ne pouvait s'acquitter par lui-même du devoir de la prédication. Dacien, à qui Dioclétien et Maximien avaient confié le gouvernement de la province, ayant eu connaissance de toutes ces choses, fit aussitôt arrêter Vincent à Saragosse, et commanda qu'on le lui amenât à Valence chargé de fers. Là battu à coups de verges jusqu'au sang, étendu sur le chevalet en présence d'une multitude de spectateurs, le saint se montra à l'épreuve de la violence des tourments et de la séduction des promesses. On le plaça sur un lit de fer au-dessus d'un brasier ardent, on le déchira avec des ongles d'airain, on le brûla en lui appliquant des lames rougies au feu, puis

on le reconduisit dans sa prison, qu'on avait semée de têts de pots cassés, afin que, malgré le sommeil qui l'accablait, il fût tourmenté dans toutes les parties de son corps par les aspérités sur lesquelles il lui faudrait s'étendre. Mais, tandis que Vincent était enfermé dans ce cachot ténébreux, une clarté resplendissante dissipa les ténèbres, et remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Le geôlier en instruisit Dacien, qui, ayant donné ordre de tirer le saint de sa prison, le fit coucher sur un lit bien mollet. Il voulait vaincre par les délices celui dont il n'avait pu triompher en employant les supplices. L'âme invincible du chrétien, fortifiée par la foi et l'espérance en Jésus-Christ, parut supérieure à tout. Après avoir surmonté la rigueur du feu, du fer et des bourreaux, elle s'envola victorieuse au ciel le 22 janvier, pour recevoir la couronne du martyre. Le corps, exposé sans sépulture, fut défendu miraculeusement contre les oiseaux de proie et contre un loup, par un corbeau qui le protégea de ses griffes, de son bec et de ses ailes. Dacien ayant appris ce prodige fit jeter au fond de la mer les reliques du confesseur. Dieu permit qu'elles fussent rejetées sur le rivage, où les chrétiens les ensevelirent.

Anastase, moine persan, visita les saints lieux de Jérusalem sous le règne de l'empereur Héraclius, et ensuite il vint à Césarée de Palestine, où il souffrit courageusement pour la foi la prison et les verges. Peu de temps après, les Perses lui firent endurer pour la même cause divers supplices, et le roi Chosroès commanda qu'on lui tranchât la tête, ainsi qu'à soixante-dix autres chrétiens. Les reliques d'Anastase, transportées d'abord à Jérusalem, dans un monastère où le saint avait mené la vie religieuse, furent ensuite transférées à Rome et déposées dans le monastère de Notre-Dame-aux-Eaux-Salviennes.

PRIONS. — Seigneur, rendez-vous présent à nos supplications, afin que nous qui nous reconnaissons coupables à cause de nos iniquités, nous soyons délivrés par l'intercession de vos bienheureux martyrs Vincent et Anastase. Ainsi soit-il.

23 JANVIER. — SAINTE ÉMÉRENTIENNE, VIERGE ET MARTYRE. — VERS L'AN 304.

Émérentienne, vierge de Rome, était sœur de lait de sainte Agnès. N'étant encore que catéchumène, elle fut un jour entraînée par l'ardeur de sa foi et de sa charité, et reprocha vivement aux idolâtres leur fureur contre les chrétiens. La multitude, ameutée contre elle, s'arma de pierres, et la lapida au moment où elle priait au tombeau de sainte Agnès. Baptisée ainsi dans son propre sang, qu'elle répandit courageusement pour Jésus-Christ, elle rendit son âme à Dieu.

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, faites que la bienheureuse

vierge et martyre sainte Emérentienne implore en notre faveur votre miséricorde, elle qui vous a toujours été agréable par le mérite de sa chasteté et par la pratique des vertus que vous nous commandez. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT ILDEPHONSE, EVÊQUE ET
CONFESSEUR. — L'AN 677.

Ildephonse, appelé aussi Alphonse, espagnol de nation, naquit à Tolède de parents très nobles, Etienne et Lucie, qui prirent beaucoup de soin de ses premiers ans, et lui firent étudier les belles-lettres. Il eut pour premier maître Eugène, archevêque de Tolède, qui, voyant ses heureuses dispositions, l'envoya à Séville, vers Isidore, homme renommé pour son étonnante érudition, auprès de qui il demeura douze ans. Ensuite il revint à sa ville natale, pénétré des maximes de la perfection chrétienne et de la saine doctrine. La pureté de ses mœurs et son rare mérite persuadèrent à Eugène de le nommer archidiacre de son église. Mais Ildephonse, afin de fuir les dangers du monde, se retira dans le monastère d'Agli, alors consacré aux saints Côme et Damien, où il prit avec l'habit religieux les livrées de la piété. Ses parents ne négligèrent rien pour le faire renoncer à son dessein ; mais ils ne purent ni par force ni par supplications triompher de sa constance. Peu après le saint fut mis par les moines à la place de leur abbé, qui venait de mourir. Ils admiraient en Ildephonse, parmi ses autres vertus, sa justice, la douceur de son caractère, sa prudence, enfin sa sainteté peu commune. Alors arriva ce que le serviteur de Dieu craignait par dessus tout. L'éclat de sa piété, la lumière dont elle resp. endissait, le fit élire archevêque de Tolède, après la mort d'Eugène, par les suffrages unanimes du clergé, du sénat et de tout le peuple. On ne saurait dire combien dans son épiscopat Ildephonse obtint de succès par la prédication, combien il fit de miracles, à combien de titres il mérita la faveur de la Vierge Marie. Il bâtit un couvent de religieuses qu'il dota magnifiquement. Certains hérétiques répandant en Espagne l'hérésie d'Elvédius, qui attaquait la virginité de la Mère de Dieu, il les réfuta savamment et les fit chasser du royaume. Il soutint ce privilège de la Vierge dans un traité qui a pour titre : *De la Virginité de la bienheureuse Marie*. Un miracle attesta la vérité de sa doctrine ; car, la nuit de l'Expectation de la Vierge, comme le saint se rendait à l'église pour les matines, ses compagnons, arrivés au seuil du sanctuaire, furent effrayés par une éclatante clarté qui leur apparut soudain, et les fit retourner en arrière. Ildephonse, au contraire, s'avancant sans crainte vers l'autel, vit la Vierge Marie elle-même. Il se prosterna à ses pieds, et reçut d'elle un vêtement pour le saint sacrifice. Une autre fois, le jour où l'on célébrait la fête de sainte Léocadie, un clergé et un peuple nombreux s'étant réunis pour la solennité, Ildephonse, à genoux au tombeau de la martyre, lui adressait ses instantes prières, lorsque tout à coup le sépulcre s'ouvrit, et Léocadie, cette vierge si sainte, apparut à tous

ceux qui étaient présents , puis elle fit entendre ces mots : *O Ildephonse, par toi triomphe ma souveraine, qui occupe les hauteurs du ciel.* Ensuite elle donna de grands éloges à l'évêque. Lorsqu'elle entra dans son tombeau, Ildephonse, voulant qu'un pareil prodige fût attesté pour la postérité, saisit le poignard du roi Réceswinthe, qui était là, et coupa un morceau du voile dont était recouverte la tête de Léocadie, et il plaça cette sainte relique, en grande pompe, ainsi que le poignard du prince, dans l'église, où on la voit encore aujourd'hui. Cet illustre serviteur de Dieu a écrit dans un style très élégant beaucoup d'ouvrages dont il a laissé plusieurs qui ne sont que commencés et d'autres qui sont imparfaits, les soins que lui donnaient ses diverses occupations s'étant opposé à leur achèvement. Enfin il fit une mort sainte et heureuse, après avoir occupé son siège épiscopal neuf ans et deux mois. Son corps, enseveli dans la basilique de Sainte-Léocadie, environ l'an 677, sous le règne de Réceswinthe, fut transporté à Lamora au temps de l'occupation générale de l'Espagne par les Sarrasins. Il repose honorablement dans l'église de Saint-Pierre, où il est pour les peuples l'objet d'une grande dévotion. *(Supplément d'Espagne.)*

PRIONS. — O Dieu, qui vous êtes servi de la main de la très glorieuse Mère de votre Fils, pour enrichir le bienheureux Ildephonse, votre confesseur, d'un dontiré des trésors célestes, accordez-nous dans votre miséricorde que par ses prières et ses mérites, nous recevions les dons éternels. Ainsi soit-il.

24 JANVIER. — SAINT TIMOTHÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR. 1^{er} SIÈCLE.

Timothée, né à Lystres en Lycaonie, d'un père idolâtre et d'une mère juive, pratiquait la religion chrétienne, lorsque l'apôtre saint Paul vint dans ces contrées. Paul, frappé de l'éclat avec lequel la renommée publiait la sainteté de Timothée, le prit pour compagnon de ses pérégrinations apostoliques. Mais, pour ne pas scandaliser les Juifs qui avaient embrassé la foi, et qui savaient que le père de Timothée était du nombre des gentils, il circoncit son disciple. Lorsqu'ils furent tous deux arrivés à Ephèse, Timothée y fut ordonné évêque par l'apôtre, afin qu'il gouvernât cette église. Paul lui écrivit deux épîtres, l'une de Laodicée, l'autre de Rome. Ces saintes lettres fortifièrent encore son courage pour l'accomplissement de sa charge pastorale. Indigné que le sacrifice, hommage qui n'est dû qu'au Dieu unique, fût offert aux statues des démons, un jour qu'il voyait le peuple d'Ephèse immoler des victimes dans une de ces solennités, il fit tous ses efforts pour le détourner de cette impiété. Mais ces furieux ne lui répondirent qu'en faisant pleuvoir sur lui une grêle de pierres. Les chrétiens le retirèrent à demi-mort de cette espèce de tombeau ; puis ils le transportèrent sur une montagne, où, le soir, il s'endormit dans le Seigneur, le 24 janvier.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité ; et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Timothée nous protège. Ainsi soit-il.

MEME JOUR. — SAINT SAVINIEN, MARTYR. — III^e SIECLE.

Savinien ou Sabinien naquit dans l'île de Samos, d'un père idolâtre. Eclairé de la lumière de la foi, il résolut par une inspiration divine de quitter sa patrie. Il passa dans les Gaules, et, après avoir parcouru plusieurs provinces, il vint à Troyes, où il trouva l'Evangile déjà pratiqué par le bienheureux Patrocle et par d'autres croyants. Mais le nombre des fidèles était petit, la parole sainte n'ayant pas été encore suffisamment répandue dans le pays. Savinien s'en fit le prédicateur auprès du peuple de Troyes, et confirma ses instructions par d'insignes miracles, ce qui le fait regarder comme le premier apôtre de cette contrée.

Irrité des rapides progrès de la prédication évangélique, l'ennemi du salut des hommes excita la rage du gouverneur Aurélien contre les disciples de Jésus-Christ : Savinien confessa courageusement la foi dans cette persécution : il fut jeté en prison et meurtri de coups ; on lui mit sur la tête un casque rougi au feu. Il souffrit encore divers autres supplices, et obtint la couronne du martyr, après avoir livré sa tête à la hache du bourreau. Il souffrit dans le village de Rilly-sur-Seine, qui dans la suite porta le nom de Saint-Savinien. On l'appelle aujourd'hui Sainte-Syre. *(Supplément pour Troyes.)*

PRIONS. — O Dieu, notre force invisible, rendez-vous présent, nous vous en conjurons, à vos humbles prières, afin que nous tous, qui célébrons en ce jour la mémoire du glorieux triomphe de votre bienheureux martyr Savinien, nous soyons fortifiés par ses mérites et son intercession, contre les attaques perfides de l'ennemi de notre âme. Ainsi soit-il.

25 JANVIER. — CONVERSION DE SAINT PAUL.

Paul, respirant encore la menace et le meurtre des disciples du Seigneur, alla trouver le prince des prêtres, et lui demanda des lettres pour les synagogues de Damas, afin que, s'il trouvait quelques hommes et femmes de cette religion, il pût les amener prisonniers à Jérusalem. Comme il était en chemin et approchait de Damas, il fut tout-à-coup environné d'une lumière qui descendait du ciel. Il tomba à terre, et entendit une voix qui lui disait : *Paul, Paul, pourquoi me persécutes-tu ?* Il répondit : *Qui êtes-vous, Seigneur ?* — La voix reprit : *Je suis Jésus que tu persécutes. Il t'est dur de régimber contre l'aiguillon. Tout effrayé et tremblant, Paul ajouta : Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* — *Lève-toi, lui dit le Seigneur, entre*

dans la ville, et là on te dira ce que tu as à faire. Ceux qui formaient le cortège s'arrêtèrent tout étonnés, entendant la voix, mais ne voyant personne. Paul se leva, ouvrit les yeux ; mais il semblait avoir perdu la vue. Ses compagnons le conduisirent par la main et le firent entrer à Damas, où il passa trois jours sans que ses yeux lui fussent d'aucun usage ; pendant tout ce temps il ne but ni ne mangea. Il y avait à Damas un disciple nommé Ananie à qui le Seigneur dit dans une vision : *Ananie ! — Il répondit : Me voici, Seigneur.* Le Seigneur reprit : *Lève-toi ; va dans la rue qu'on appelle la rue Droite, et cherche dans la maison de Jude un nommé Paul de Tarse, qui y est en prières.* (A ce moment Paul lui-même croyait voir entrer Ananie, qui lui imposait les mains, afin qu'il recouvrât la vue.) Ananie répondit au Seigneur : *J'ai entendu dire à plusieurs combien de maux cet homme a faits à vos saints dans Jérusalem. Il a reçu du prince des prêtres le pouvoir de mettre dans les fers tous ceux qui invoquent votre nom.* — Le Seigneur lui dit : *Marche ; car cet homme m'est un vase d'élection qui me fera connaître aux gentils, aux rois et aux enfants d'Israel. Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom.* Ananie sortit donc de chez lui, et entrant dans la maison qui lui avait été indiquée, il imposa les mains à Paul et lui dit : *Paul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui s'est fait voir à vous sur le chemin, m'a envoyé afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit.* Aussitôt tombèrent des yeux de Paul comme des écailles. Il recouvra la vue, se leva et reçut le baptême. Lorsqu'il eut pris de la nourriture, il sentit ses forces renaître, et il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Aussitôt il prêcha Jésus dans les synagogues, le proclamant Fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans l'étonnement et disaient : *N'est-ce pas là celui qui persécutait dans Jérusalem les disciples de Jésus, et qui est venu ici pour les amener chargés de fers aux princes des prêtres ?* Mais Paul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, affirmant que Jésus était le Christ. (*Actes des apôtres.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez instruit le monde entier par la prédication du bienheureux apôtre Paul, faites-nous la grâce que, comme nous honorons aujourd'hui sa conversion, nous allions à vous en suivant ses exemples. Ainsi soit-il.

26 JANVIER. — SAINTE PAULE, VEUVE. — L'AN 404.

Paule, dame romaine, était plus distinguée encore par la sainteté de sa vie que par l'illustration de la famille sénatoriale à laquelle elle appartenait. Après la mort de Toxotius, son époux, dont la noblesse égalait la sienne, et à qui elle avait donné cinq enfants, se consacrant tout entière au Seigneur, elle répandit ses immenses richesses dans le sein des pauvres de Jésus-Christ. Sa charité était si grande, qu'elle

lui faisait chercher dans toute la ville les malheureux, et que, selon le témoignage de saint Jérôme, elle se fût reproché qu'un infirme ou un indigent reçût les premiers secours d'une autre main que de la sienne. Elle persévéra dans cette conduite jusqu'à la mort; et elle disait quelquefois qu'un de ses vœux était de mourir en mendiante, et d'être ensevelie dans un linceul qu'on lui aurait donné par charité. Quelques difficultés qui s'étaient élevées dans les églises ayant amené à Rome, sous le pontificat de saint Damase, les évêques de l'Orient et de l'Occident, Paule donna l'hospitalité à saint Epiphane, évêque de Salamine en Chypre, et prodigua à Paulin d'Antioche tous les services de la charité. Enflammée par l'exemple des vertus de ces saints, elle brûlait du désir de quitter sa patrie pour aller demeurer au désert; et dans son impatience de se dérober à la vie agitée de la ville ainsi qu'aux louanges des hommes, elle résolut de quitter la grande Rome pour la petite Bethléem. Quand elle se rendit à Porto pour s'embarquer, son frère, ses proches, ses enfants la suivirent, s'efforçant les uns et les autres de la retenir au nom de la tendresse maternelle. Mais Paule, quoiqu'elle se sentît les entrailles déchirées par la douleur, regardait le ciel sans verser une seule larme; et s'élevant par l'héroïsme de la religion au-dessus des sentiments de la nature, elle oubliait qu'elle était mère, pour ne paraître que servante de Jésus-Christ.

Etant donc montée sur le vaisseau avec sa fille Eustochium, qui s'était associée à son projet et à son voyage, portée sur les ailes de la foi, elle brûlait d'une ardeur incroyable de voir Jérusalem et les lieux saints. Après avoir abordé d'abord dans l'île de Chypre, ensuite à Séleucie, elle vint en Syrie et en Palestine, où elle visita tous les sanctuaires avec tant de zèle et de piété, que si elle n'avait eu un désir empressé de voir ceux qui lui restaient à parcourir, elle n'aurait pu s'en arracher. Enfin elle se fixa à Bethléem dans le dessein d'y terminer ses jours. Après y avoir élevé quatre monastères, un d'hommes, que saint Jérôme gouverna, et les autres de vierges, elle y acheva sa course terrestre dans une admirable sainteté. Elle se distingua principalement par la pratique de l'humilité, et déploya à l'égard des pauvres une bonté sans égale, une douceur que rien ne surpassa jamais. Elle supporta avec une patience et une mansuétude sans bornes les calomnies des envieux et toutes les autres épreuves qui se rencontrèrent. Lente à parler, prompte à écouter, elle savait par cœur les saintes Ecritures, et lisait assidûment l'ancien et le nouveau Testament. Elle conçut le dessein d'apprendre l'Hébreu, ce qu'elle fit avec tant de succès, qu'elle put chanter les psaumes selon le texte original et parler la langue d'Israel comme sa langue maternelle. C'était sur la dure, sur une terre couverte de cilices qu'elle prenait son repos, si l'on peut appeler repos un sommeil qui était interrompu par des prières presque continuelles. Au milieu même des ardeurs d'une fièvre brûlante, elle ne voulut jamais user d'un lit plus doux. Elle dépassait presque par son abstinence les bornes qu'il n'est pas

permis de franchir, minant ses forces par l'excès du jeûne et du travail. C'est à peine si aux jours de fête elle se permettait l'usage de l'huile dans ses aliments. On ne put jamais la déterminer à boire du vin pour rétablir sa santé. Admirable dans les soins et les services qu'elle rendait aux malades, elle s'efforçait de les soulager par toutes sortes de moyens. Au contraire, quand elle était malade elle-même, elle se refusait tout. Pour tout le reste elle suivit une règle uniforme de conduite ; mais elle se montra toujours aussi dure pour sa personne qu'elle était tendre pour les autres.

Un mal violent dont elle fut attaquée lui fit comprendre enfin que le terme de sa vie approchait. Déjà ses membres étaient glacés par la mort, et il n'y avait plus de vie que dans sa poitrine palpitante, lorsque, semblable à un voyageur qui va quitter des étrangers pour retourner auprès des siens, elle se mit à répéter jusqu'au dernier soupir ces paroles du saint Psalmiste : *Seigneur, j'ai aimé la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. Que vos tabernacles sont aimables, Dieu des vertus ! Mon âme défaillit, elle aspire aux célestes parvis.* Ensuite imprimant avec le doigt le signe de la croix sur ses lèvres, elle rendit à Dieu son âme très sainte, le 26 janvier, en la cinquante-sixième année de son âge. Les évêques la transportèrent de leurs mains à l'église de la Grotte de Bethléem ; et de toutes les villes de la Palestine accourut à ses funérailles une foule de moines, de vierges, de veuves et de pauvres qui montraient les vêtements dont les avait couverts cette nouvelle Dorcas. Trois jours après elle fut enterrée dans l'église, près du lieu où le Sauveur est né. (*Supplément d'Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu que la bienheureuse Paule, votre servante, après avoir méprisé les délices du monde et fait d'admirables progrès dans les vertus, naquit pour le ciel à l'endroit où votre Fils unique est né pour le monde, accordez-nous dans votre bonté de savoir mépriser comme elle les choses de la terre, et de mériter ainsi les biens éternels. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT POLYCARPE, ÉVÊQUE ET MARTYR. L'AN 169.

Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean, qui le consacra évêque de Smyrne, fut métropolitain de toute l'Asie. Il avait eu pour maîtres plusieurs d'entre les apôtres et de ceux qui avaient vu le Seigneur. Quelques difficultés concernant la Pâque l'amènèrent à Rome, au temps de l'empereur Antonin-le-Pieux, sous le pontificat d'Anicet. Il trouva dans cette ville un grand nombre de chrétiens qui s'étaient laissé séduire par Marcion et Valentin, et que ses exhortations ramenèrent à la foi. Marcion, qu'il rencontra par hasard, lui ayant adressé cette question : *Me reconnaissez-vous ?* — *Je reconnais le fils aîné de Satan*, lui répondit l'évêque. Dans la quatrième persécution après

celle de Néron, au temps des empereurs Marc-Aurèle et Lucius-Vérus, Polycarpe fut condamné par le proconsul de Smyrne, et livré aux flammes en présence des païens, qui avaient demandé sa mort à grands cris. Le saint a écrit une lettre d'un haut intérêt, qui encore aujourd'hui (c'est saint Jérôme qui parle) se lit dans les églises d'Asie.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Polycarpe, accordez-nous dans votre miséricorde de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

27 JANVIER. — SAINT JEAN CHRYSOSTOME, EVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE.—L'AN 407.

Jean, que les flots d'or de son éloquence ont fait surnommer Chrysostome, était né à Antioche. Après s'être appliqué aux travaux du barreau et aux soins séculiers, il se livra à l'étude des saintes lettres. Son génie et sa profonde érudition lui firent acquérir une gloire immense dans cette nouvelle carrière. Admis aux ordres sacrés et devenu prêtre de l'église d'Antioche, l'empereur Arcade le fit élever sur le siège de Constantinople pour succéder à l'évêque Nectaire, qui était mort. Ainsi revêtu de l'autorité pastorale, Jean se mit en devoir de reprendre vigoureusement la corruption des mœurs et la vie licencieuse des grands, ce qui lui attira la haine bien prononcée de plusieurs. Il encourut même la disgrâce de l'impératrice Eudoxie, à qui il avait reproché d'avoir enlevé l'argent de la veuve Callitrope et d'avoir confisqué le champ d'une autre veuve. Dans sa fureur, la princesse rassembla à Calcédoine quelques évêques qui citèrent Chrysostome à comparaître devant eux. Mais le saint refusa de venir, sous prétexte que ce concile n'était ni public ni légitime. Eudoxie n'en fit pas moins envoyer en exil celui qu'elle regardait comme son ennemi. Il fallut cependant le rappeler presque aussitôt, parce que son départ avait excité une grande sédition parmi le peuple. L'évêque rentra à Constantinople aux applaudissements de toute la ville, et continua de s'élever contre le désordre des mœurs. Il s'opposa aussi à la célébration des jeux qui se faisaient sur la place de Sainte-Sophie, en présence de la statue d'argent qu'on avait élevée à Eudoxie : ce qui fut cause qu'une nouvelle conspiration d'évêques courtisans le fit encore exiler. Il partit au grand regret des veuves et des pauvres, qui pleuraient le bannissement de leur père. On ne saurait imaginer combien de maux le serviteur de Dieu eut à souffrir dans son exil, ni combien d'âmes il convertit alors à la foi de Jésus-Christ. Tandis que dans un concile tenu à Rome le pape Innocent I^{er} portait un décret qui le rétablissait sur son siège, les soldats qui gardaient le saint l'accablaient de mauvais traitements et d'indicibles tortures. Quand il passa par l'Arménie, le saint martyr Basilisque, dans l'église duquel il avait

prié un peu auparavant, lui apparut la nuit, et lui dit : *Jean, mon frère, le jour de demain nous réunira.* Le lendemain, en effet, Chrysostome reçut le sacrement de l'Eucharistie, fit le signe de la croix, et rendit son âme à Dieu, le 14 septembre. Au moment de sa mort une grêle horrible tomba à Constantinople, et le quatrième jour suivant l'impératrice mourut. La pompe la plus solennelle et une affluence considérable de peuple concoururent à glorifier les restes mortels du saint évêque, lorsque, sur l'ordre de Théodose, fils d'Arcade, ils furent rapportés à Constantinople et ensevelis avec les plus grands honneurs, le 27 janvier. L'empereur, prosterné devant les saintes reliques, demanda pardon pour ses parents. Dans la suite, ce corps sacré fut transféré à Rome et enseveli dans la basilique du Vatican. Le nombre, la piété, le beauté des sermons de Jean Chrysostome et de ses autres écrits ; sa manière d'interpréter les saintes Ecritures, dont il s'est attaché à expliquer le sens littéral, font l'admiration universelle. On le juge digne d'avoir donné lieu à l'opinion que saint Paul, objet de sa vénération particulière, lui a dicté plusieurs passages de ses écrits et de ses discours.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que votre Église s'enrichisse de plus en plus des trésors de la grâce céleste, elle qu'il vous a plu d'éclairer par les glorieux mérites et la doctrine du bienheureux Jean Chrysostome, votre confesseur et pontife. Ainsi soit-il.

28 JANVIER. — SECONDE FÊTE DE SAINTE AGNÈS.

Il est rapporté de la bienheureuse Agnès que, pendant une nuit où ses parents veillaient auprès de son tombeau, elle leur apparut accompagnée d'un chœur de vierges et leur dit : Chers parents, ne pleurez pas ma mort ; car, dans la société de ces vierges, je vis au ciel auprès de celui que j'ai aimé de toute mon âme sur la terre. Quelques années après, Constance, fille de l'empereur Constantin, cherchait un remède à un ulcère qu'on regardait comme incurable. Quoiqu'elle ne fût pas encore chrétienne, elle vint au tombeau de la sainte, et s'y étant assoupie, elle crut entendre Agnès lui dire : Persévère, Constance ; crois en Jésus-Christ : c'est lui qui te guérira. Délivrée en effet de son mal, la princesse reçut peu de temps après le baptême avec plusieurs personnes de la maison de l'empereur ; et elle bâtit en cet endroit une église sous le nom de sainte Agnès.

PRIONS — O Dieu, qui nous réjouissez par cette fête annuelle de votre bienheureuse vierge et martyre Agnès, accordez-nous la grâce d'imiter par une sainte vie l'exemple de celle à qui nous offrons le tribut de nos hommages. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT JULIEN, EVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1208.

Julien, évêque de Cuença, naquit à Burgos de parents pieux et

honnêtes. Des prodiges divins, qui annonçaient à l'avance sa sainteté et son élévation à l'épiscopat, signalèrent les premiers instants de sa vie. En effet, quand il vint au monde, il était si beau, que ceux qui le virent admirèrent en lui un certain éclat vraiment céleste répandu sur son visage. Mais il y eut quelque chose de plus frappant encore. Ce fut l'apparition d'un enfant déjà grand que l'on vit sur les fonts baptismaux, orné de la mitre et de la crosse des évêques, et qui ne disparut qu'après avoir averti les assistants de donner au nouveau-né le nom de Julien. Celui-ci fut ensuite élevé dans la piété et la sainteté. Après avoir étudié les belles-lettres, il s'appliqua à la théologie et y fit beaucoup de progrès. L'exemple de sa vie et le soin avec lequel il annonça la parole de Dieu furent d'une bien grande utilité à toute l'Espagne. Honoré d'abord de la dignité d'archidiacre dans l'église de Tolède, il fut ensuite contraint par Alphonse IX, roi de Castille, d'accepter l'épiscopat. Il s'acquitta de ce saint ministère de la manière la plus glorieuse. Il mérita d'être regardé comme le père des pauvres, tant il s'appliquait à soulager de ses aumônes les indigents, les veuves et les orphelins. Les revenus de son église ne lui servaient qu'à secourir les malheureux, à restaurer ou à orner les édifices sacrés. Quant à lui, il se contentait d'une nourriture grossière qu'il gagnait par le travail de ses mains. Il était assidu à la prière, et son cœur, embrasé d'une charité toute paternelle, obtint de Dieu dans l'oraison des faveurs nombreuses et signalées pour le salut de son peuple. En voici deux exemples bien remarquables. Une disette générale affligeait sa province, et toutes les provisions de ses greniers étaient épuisées. Touché du malheur de son peuple, le saint évêque offrit à Dieu ses prières et ses larmes. Alors une immense quantité de blé fut apportée à l'évêché par une longue file de bêtes de somme, qui ne furent pas plus tôt déchargées qu'elles disparurent. Dans une autre circonstance où une peste cruelle ravageait son troupeau, Julien fit cesser le fléau par ses prières. Il guérit aussi un grand nombre de personnes affligées de différentes sortes d'infirmities incurables. Il veilla avec un soin assidu sur son troupeau, comme un bon et diligent pasteur, repoussant les loups du bercail, nourrissant ses ouailles de la parole de vie, adaptant ses instructions à l'intelligence de tous ses auditeurs. Il châtiait son corps par des jeûnes continuels, et se montrait un vrai modèle de toutes les vertus. Enfin après 80 ans de la vie la plus sainte, étant plein de jours et de mérites, il passa au Seigneur dans une heureuse vieillesse, le 28 janvier de l'an 1208, et fut enseveli honorablement dans son église. Décoré encore après son trépas de la gloire des miracles, il est devenu pour les peuples un objet de grande vénération. Dans la suite, en 1518, sous le pontificat de Léon X, son corps, retiré de la chapelle où il gisait obscurément depuis de longues années, fut transféré le 11 avril en grande pompe et solennité dans un magnifique tombeau, auprès du maître-autel. La fête de sa commémoration se célèbre aussi le 5 septembre, par concession du pape Jules III.

(Supplément d'Espagne).

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la commémoration de votre bienheureux confesseur et pontife Julien, daignez exciter en nous l'esprit de son innocence et de sa charité, et faites-nous la grâce de parvenir auprès de vous en suivant les exemples de celui dont nous honorons les mérites. Ainsi soit-il.

29 JANVIER. — SAINT FRANÇOIS DE SALES, ÉVÊQUE
ET CONFESSEUR. — L'AN 1622.

François naquit dans le château de Sales, d'où sa famille a pris son nom, de parents distingués par leur piété comme par leur noblesse. Dès ses plus tendres années il donna des marques de sa sainteté future, par l'innocence et la gravité de ses mœurs. Dans sa jeunesse il s'appliqua aux sciences libérales, puis alla à Paris, pour s'y livrer à l'étude de la philosophie et de la théologie ; et pour qu'il ne manquât rien à la culture de son esprit, il aspira au titre de docteur en l'un et en l'autre droit, et il en reçut le bonnet à Padoue avec de grands applaudissements. Il renouvela dans la sainte maison de Lorette le vœu de perpétuelle virginité par lequel, depuis longtemps déjà, il s'était lié à Paris. Cette résolution le trouva constamment fidèle ; et ni les artifices du démon ni les séductions des sens ne purent l'en détourner.

Après avoir refusé une très haute dignité du sénat de Savoie, il s'engagea dans la cléricature. Revêtu du sacerdoce et devenu prévôt de l'église de Genève, il remplit si parfaitement les obligations de cette charge, que l'évêque Granier, voulant retirer du calvinisme les habitants de Chablais et autres lieux voisins de Genève, destina François à leur porter la parole de Dieu. Dans cette mission, que le saint reçut avec transport, il n'est point de maux qu'il n'ait eu à endurer de la part des hérétiques, qui souvent le cherchèrent pour le mettre à mort, qui le poursuivirent de toutes sortes de calomnies, et lui dressèrent mille embûches. Mais au milieu de tant de périls et de combats, son invincible constance ne cessa pas d'éclater ; et aidé du secours de Dieu il ramena à la foi catholique, disent les historiens, 72,000 hérétiques, parmi lesquels on en compte plusieurs très distingués par leur noblesse et leur science.

Après la mort de Granier, qui se l'était fait donner pour coadjuteur, il fut consacré évêque, et répandit de tous côtés les rayons de sa sainteté, attirant tous les regards, par son zèle pour la discipline ecclésiastique, par son amour pour la paix, par sa compassion envers les pauvres, enfin par toutes sortes de vertus. Pour l'accroissement du culte divin, il institua un nouvel ordre de religieuses sous le nom de Visitation de la bienheureuse Vierge Marie, et lui donna la règle de Saint-Augustin, en y ajoutant des constitutions remarquables par la sagesse, la discrétion et la douceur qu'elles respirent. Par ses écrits, remplis d'une doctrine céleste, François de Sales a éclairé l'Eglise, et il a enseigné un chemin sûr et facile pour arriver

à la perfection chrétienne. Enfin, âgé de cinquante-cinq ans, comme il retournait de France à Annecy, après avoir célébré le saint sacrifice à Lyon, le jour de saint Jean l'Évangéliste, il fut atteint d'une maladie grave ; et, le jour suivant, il monta au ciel, l'an du Seigneur 1622. Son corps, transporté à Annecy, fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de la Visitation, où il fut glorifié par des miracles. Après en avoir constaté la vérité selon les règles, le souverain-pontife Alexandre VIII mit François de Sales au nombre des saints, et assigna pour sa fête le 29^e jour de janvier.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour le salut des âmes, avez voulu que le bienheureux François de Sales, votre confesseur et pontife, se fit tout à tous, daignez, dans votre bonté, nous remplir de la douceur de votre charité, afin que, dirigés par ses leçons et protégés par ses mérites, nous obtenions les joies éternelles. Ainsi soit-il.

30 JANVIER. — SAINTE MARTINE, VIERGE ET MARTYRE. VERS L'AN 225.

Martine, vierge romaine, issue d'une famille illustre et d'un père consulaire, perdit ses parents étant encore en bas âge. Embrasée des ardeurs de la charité chrétienne, elle distribua aux pauvres avec une libéralité admirable les abondantes richesses qu'elle possédait. Sous le règne d'Alexandre-Sévère on lui commanda d'adorer les idoles ; mais elle déclara avec une généreuse liberté qu'elle avait en horreur ce crime exécrable. Alors on la frappa de verges à coups redoublés, on la déchira avec des crocs, des ongles de fer, des têts de pots cassés. Ses chairs furent mises en pièces sous le tranchant de couteaux très aigus, ensuite on la condamna aux bêtes de l'amphithéâtre. Préservée miraculeusement du danger, elle fut jetée au milieu d'un bûcher très ardent où un nouveau bienfait du Ciel la préserva de toute atteinte. Quelques-uns de ses bourreaux, frappés de ce prodige et touchés par la grâce divine, embrassèrent la foi de Jésus-Christ, souffrirent divers tourments, eurent la tête tranchée, et méritèrent la palme glorieuse du martyre. Pendant que la sainte priait, il y eut des tremblements de terre, le tonnerre gronda, des feux qui tombaient d'en haut renversèrent les temples des faux dieux et consumèrent leurs statues. Les blessures de Martine laissèrent, à diverses reprises, échapper du lait mêlé avec du sang, et de tout son corps émanait une lumière éclatante, aussi bien qu'une suave odeur. Parfois elle parut elle-même élevée sur un trône royal, et on l'entendait chanter les louanges de Dieu avec les habitants du ciel. Ces prodiges, et surtout la constance inébranlable de la vierge, exaspérèrent le juge, qui ordonna qu'on lui tranchât la tête. Quand elle eut expiré, une voix céleste l'appela dans la compagnie des saints. Toute la ville trembla, et nombre d'idolâtres se convertirent à Jésus-Christ. Martine souffrit le martyre sous le pontificat du saint pape Urbain I^{er}. On retrouva son corps au

temps d'Urbain VIII avec ceux des saints martyrs Concordius, Epiphane, et leurs compagnons. Ils étaient dans une antique église de la sainte, auprès de la prison Mamertine, sur le penchant du mont Capitolin. On rebâtit cette église sur un meilleur plan, on l'orna d'une manière plus convenable, et on y déposa de nouveau le saint corps, avec la pompe et les cérémonies les plus solennelles, au milieu d'un grand concours de peuple et des cris de joie de toute la ville.

PRIONS. — O Dieu, qui, parmi les autres prodiges de votre puissance, avez donné au sexe le plus fragile la victoire du martyr, accordez, dans votre miséricorde, que nous, qui célébrons la naissance éternelle de la bienheureuse sainte Martine, votre vierge et votre martyr, nous parvenions jusqu'à vous en imitant ses exemples. Ainsi soit-il.

31 JANVIER. — SAINT PIERRE DE NOLASQUE, CONFESSEUR. L'AN 1236.

Pierre de Nolasque, issu d'une noble famille du Lauraguais, près de Carcassonne, se distingua par une charité extraordinaire à l'égard du prochain. On eut un présage de sa haute vertu un jour qu'étant encore petit enfant il pleurait dans son berceau. Un essaim d'abeilles vint s'abattre auprès de lui, et produisit un rayon de miel dans sa main droite. Il n'était pas sorti de sa première jeunesse quand il perdit ses parents. L'horreur qu'il ressentait pour l'hérésie des Albigeois, dont les progrès envahissaient la France, le porta à vendre son patrimoine et à se retirer en Espagne. Ce fut alors qu'il accomplit dans l'église de Notre-Dame de Montserrat un vœu par lequel il s'était lié depuis longtemps. Ensuite il alla à Barcelonne, employa tout ce qu'il avait d'argent au rachat des chrétiens prisonniers chez les Maures, et s'habitua à répéter souvent qu'il désirait se vendre lui-même pour leur rançon, ou les remplacer et porter leurs fers. L'événement qui va être rapporté montre assez combien fut agréable au Seigneur le désir de ce saint homme. Une nuit qu'il priait et s'ingéniait à trouver les moyens de secourir les esclaves chrétiens, la bienheureuse Vierge lui apparut, et lui fit savoir que ce serait une chose très agréable à son Fils et à elle que l'on instituât en son honneur un ordre religieux qui serait spécialement dévoué à délivrer les captifs de la tyrannie des infidèles. Docile à cet avis céleste, de concert avec saint Raymond de Pennafort et Jacques I^{er} roi d'Aragon, qui dans cette même nuit avaient reçu l'un et l'autre de la Mère de Dieu un pareil avertissement, Pierre institua l'ordre religieux de Notre-Dame-de-la-Merci pour la rédemption des captifs. Ceux qui entrent dans cet ordre s'engagent, par un quatrième vœu, à rester en otages chez les Musulmans quand cela est nécessaire pour l'affranchissement des chrétiens. Fidèle à son vœu de virginité, le serviteur de Dieu garda toute sa vie une pureté sans tache. Sa patience, son humilité, son abstinence et ses autres vertus jetèrent un éclat merveilleux sur toute sa personne.

Illustre par le don de prophétie, il fit plusieurs prédictions, dont la plus célèbre se réalisa en faveur du roi Jacques, qui eut le bonheur de reprendre Valence sur les Maures, après avoir reçu auparavant du saint l'assurance de cette victoire. Pierre eut souvent la consolation de voir son ange gardien et même la Vierge Mère de Dieu. Enfin, accablé de vieillesse et averti de sa mort prochaine, il tomba malade. Ayant donc reçu les sacrements et exhorté ses frères à la charité pour les captifs, il récita avec la plus grande dévotion le psaume 110^e; et quand il fut à ce verset, *Redemptionem misit populo suo* : Il a envoyé un Rédempteur à son peuple, il rendit son âme à Dieu à l'heure de minuit, la veille de Noël de l'an 1256. Le pape Alexandre VII a ordonné de célébrer sa fête le 31 janvier.

PRIONS. — O Dieu, qui avez divinement enseigné à saint Pierre de Nazareth à féconder votre Eglise en lui donnant de nouveaux enfants, pour imiter dans la rédemption des fidèles captifs l'exemple de votre charité, accordez-nous, par son intercession, qu'affranchis de la servitude du péché, nous jouissions dans la céleste patrie d'une éternelle liberté. Ainsi soit-il.

1^{er} FEVRIER. — SAINT IGNACE, EVÊQUE ET MARTYR.
L'AN 107.

Ignace, troisième évêque d'Antioche après saint Pierre, fut condamné aux bêtes et amené à Rome enchaîné, pendant la persécution de Trajan. D'Antioche, il fut d'abord conduit par mer à Smyrne, dont l'église était gouvernée par Polycarpe, disciple de saint Jean. C'est de là qu'il écrivit quatre lettres adressées, l'une aux habitants de la Magnésie, l'autre aux Ephésiens, la troisième à ceux de Tralles, et la quatrième aux Romains. Après son départ de cette ville, il adressa d'autres lettres aux chrétiens de Philadelphie et à ceux de Smyrne, et une particulière à Polycarpe pour lui recommander l'église d'Antioche.

Il paraît convenable de joindre à ce qui a été dit de saint Ignace et de ses lettres quelques passages de son épître aux Romains. « Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je combats, dit-il, sur mer et sur terre contre les bêtes, attaché que je suis nuit et jour avec dix léopards, c'est-à-dire avec les soldats qui me gardent. Plus on leur fait de bien, plus ils se montrent cruels. Mais leur méchanceté est une leçon pour moi. Elle ne me justifie pas cependant. Oh ! que ne puis-je voir dès à présent des bêtes qui me sont préparées, et que je conjure de venir le plus promptement possible me déchirer, m'arracher la vie ! Qu'on les anime à dévorer mes membres, afin qu'il n'en soit pas de moi comme de quelques autres martyrs qu'elles n'ont pas osé toucher. Que si elles craignent d'approcher, je les exciterai moi-même, je me jetterai sur elles pour qu'elles fassent de moi leur pâture. Mes chers enfants, pardonnez-moi ce langage ; je sais ce qui m'est utile. C'est maintenant que je commence à être disciple de Jésus-Christ.

Je ne veux rien de ce qui se voit, pour être plus sûr de trouver mon Sauveur. Que le feu, la croix, les bêtes, le brisement des os, la séparation des membres, le broiement de tout mon corps, que tous les tourments inventés par le démon se réunissent contre moi, pourvu que je possède le Christ. » Après qu'il eût été condamné aux bêtes, impatient de voir arriver l'heure du sacrifice, Ignace entendit les rugissements des lions. *Je suis le froment des élus*, s'écria-t-il, *je vais être moulu par la dent des bêtes, pour devenir un pain choisi*. Il souffrit la onzième année de Trajan. Son corps repose à Antioche, auprès de la porte de Daphnis, dans le cimetière. (*Saint Jérôme.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Ignace nous protège. Ainsi soit-il.

2 FÉVRIER. — PURIFICATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Le temps de la purification de Marie étant accompli, selon la loi de Moïse, les parents de Jésus le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi de Dieu : Tout mâle qui naîtra le premier sera consacré au Seigneur. Ils voulaient aussi donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon qu'il est écrit dans la loi divine, deux tourterelles ou deux petits de colombes.

Or, il y avait alors à Jérusalem un homme juste et craignant Dieu, nommé Siméon. Il attendait la consolation d'Israel, et le Saint-Esprit était en lui. Il lui avait été révélé par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur. Il vint donc au temple, poussé par l'esprit de Dieu; et, lorsque le père et la mère de l'enfant Jésus l'y apportaient afin d'accomplir à son égard ce qui était ordonné par la loi, il le prit lui-même entre ses bras, et bénit Dieu en disant : C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez mourir en paix votre serviteur, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez, et que vous destinez pour être exposé à la vue de tous les peuples, comme la lumière qui éclairera les nations, et la gloire de votre peuple d'Israel.

Le père et la mère de Jésus étaient dans l'admiration des choses que l'on disait de lui ; et Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère : Cet enfant que vous voyez est pour la ruine et la résurrection de plusieurs dans Israel, et pour être en butte à la contradiction. Et votre âme même sera percée d'un glaive, afin que les pensées de plusieurs soient découvertes.

Il y avait aussi à Jérusalem une prophétesse nommée Anne, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser : elle était fort avancée en âge, et n'avait vécu que sept ans avec son mari depuis qu'elle l'avait épousé, étant vierge. Elle était demeurée veuve jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, ne sortant point du temple, servant Dieu jour et nuit dans les

jeûnes et dans les prières. Etant donc survenue à la même heure, elle se mit à louer le Seigneur et à parler de lui à tous ceux qui attendaient la consolation d'Israel. (*Evangelie selon saint Luc.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, nous nous prosternons devant votre divine majesté, et nous vous adressons nos instantes supplications, afin que, comme votre Fils unique a été aujourd'hui présenté dans le temple, revêtu de la substance de notre chair, vous nous rendiez dignes de vous être présentés en toute pureté d'esprit. Ainsi soit-il.

3 FÉVRIER. — SAINT BLAISE, MARTYR. — IV^e SIÈCLE.

Blaise, né à Sébaste en Arménie, était si renommé à cause de ses vertus, qu'on le choisit pour évêque de sa ville natale. Dans le temps où Dioclétien exerçait contre les chrétiens son insatiable cruauté, il se cacha dans une caverne du mont Argée, et y demeura jusqu'à ce que les soldats du gouverneur Agricola, l'ayant découvert dans une partie de chasse, l'amènèrent à leur maître, qui le fit charger de fers. Blaise guérit dans sa prison beaucoup de malades que sa réputation de sainteté faisait venir auprès de lui. Un d'eux était un jeune enfant désespéré par les médecins, et qu'une épine qui lui traversait la gorge avait réduit à l'extrémité. Le saint évêque fut amené deux fois devant le gouverneur, qui, ayant essayé, mais en vain, par ses caresses et ses menaces, de l'engager à sacrifier aux dieux, le livra aux bourreaux, qui le frappèrent à coups de verges, et lui déchirèrent le corps sur le chevalet avec des peignes de fer. Enfin le généreux martyr eut la tête tranchée le 3 février, et donna ainsi un illustre témoignage de sa foi en Jésus-Christ.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Blaise, accordez-nous, dans votre miséricorde, de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT ANSCAIRE, ÈVÈQUE ET CONFESSEUR. L'AN 865.

Anscaire, né de parents pieux, dans la Gaule, entra dans sa jeunesse au monastère de Corbie. Il y prit l'habit religieux, et fit tant de progrès dans la piété et les sciences, qu'il fut bientôt chargé, en qualité de maître, de l'éducation et de l'instruction des enfants. Le soin et l'habileté qu'il déploya dans ces fonctions firent que, dans la suite, les moines de Corbie ayant bâti en Saxe un monastère appelé Nouvelle-Corbie, Anscaire y fut envoyé avec d'autres frères pour y remplir le même emploi. Rappelé au bout de quelques années dans son ancien couvent, il fut envoyé, sur les prières et à la recommandation de l'empereur Louis-le-Pieux, en Danemark, pour y prêcher l'Évangile de Jésus-Christ. Le saint accepta joyeusement ce ministère apostoli-

que, et amena au culte du vrai Dieu une multitude innombrable de Danois. Il demeura deux ans au milieu de ce peuple, et revint à Corbie pour rendre compte des succès de sa prédication. Bientôt après, l'empereur lui fit donner une nouvelle mission, et il partit pour la Suède avec deux moines de son monastère. Consacré premier évêque d'Hambourg, Anscaire fut institué par le pape Grégoire IV légat apostolique pour la Suède, le Danemark et les autres nations du Nord. A l'aide de ce titre dont il était revêtu, et de la protection de Louis-le-Débonnaire, il répandit l'Evangile dans les vastes régions où il avait été envoyé. Ses discours et ses miracles convertirent un si grand nombre de païens, qu'il mérita d'être appelé l'apôtre de la Suède et du Danemark. Toutefois l'ardeur avec laquelle il se livrait à la conversion des nations étrangères ne l'empêchait pas de revenir souvent nourrir de sa parole et de ses exemples le troupeau confié à ses soins. De plus, il mortifiait son corps par de continuelles macérations, menant une vie si austère, que, sur le siège épiscopal, il continua la vie pénitente qu'il avait menée à Corbie. Il aimait tellement la solitude, qu'il ne sortait jamais de la cellule où il demeurait, à quelques pas du couvent, lorsqu'il n'y était pas obligé par une pressante nécessité ou par quelque besoin des fidèles. Pour ses repas de chaque jour, du pain et de l'eau lui suffisaient. Quand il fut devenu vieux, le mauvais état de sa santé l'obligeant de tempérer la sévérité de ce régime et de prendre quelques autres aliments, il compensait par l'abondance de ses aumônes et de ses prières la concession qu'il avait faite aux besoins de son corps. Sa charité pour les pauvres et pour les malades était sans bornes. Afin de soulager leur misère, il établit en divers lieux des hôpitaux, dont le principal fut celui de Brême, qu'il dota lui-même en lui donnant les dîmes de quelques églises. Dans les tournées épiscopales qu'il faisait pour visiter les paroisses de son diocèse, avant de se mettre à table, il faisait introduire les pauvres, et ce n'était qu'après leur avoir distribué le repas qui l'attendait que lui-même prenait sa réfection avec les hôtes et les voyageurs. Devenu célèbre par le don de prophétie, il prédit souvent l'avenir. Il écrivit à des évêques, à des princes, à des rois, afin de les exhorter à prendre plus de soin des églises naissantes et des peuples nouvellement convertis. Enfin, épuisé de travaux et d'austérités, affaibli par une maladie de quatre mois, après avoir reçu le viatique du salut, il mourut en priant, et gagna la patrie céleste, le 3 février de l'an du Seigneur 865. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Anscaire augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

4 FÉVRIER. — SAINTE JEANNE DE VALOIS. — L'AN 1505.

Jeanne de Valois, fille de Louis XI, roi de France, fut formée dès ses tendres années à la piété, à laquelle elle se portait d'ailleurs natu-

rellement, et donna des gages éclatants de sa future sainteté. Toute sa vie, elle eut une admirable dévotion pour la Vierge, que dans sa ferveur elle pria, à peine âgée de cinq ans, de lui faire connaître ce par quoi il lui serait possible de lui plaire et de l'honorer davantage. Il lui fut répondu que ce serait par l'établissement d'un ordre nouveau de vierges consacrées au Seigneur, en l'honneur de la Mère de Dieu. Mariée à Louis, duc d'Orléans, elle usa de la prospérité avec une grande modération ; et dans le malheur, après que, lors de l'élévation de son époux au trône de France, son mariage eut été déclaré nul par le siège apostolique, non seulement elle supporta sa destinée sans se plaindre, mais elle se félicitait de ce que, délivrée d'une chaîne pesante, elle pourrait à l'avenir servir Dieu plus entièrement.

Les revenus du duché de Bourges qui lui furent assignés par le roi Louis, furent employés par elle, avec une sorte de profusion, à nourrir les pauvres, soulager les malades, bâtir des monastères. Mais le plus grand de ses soins fut d'établir et de faire prospérer, sous le titre de l'Annonciation de la bienheureuse Vierge Marie, une société de vierges sacrées qui, sous une règle approuvée par le pape Alexandre VI, devaient s'appliquer à imiter les vertus de leur céleste patronne : projet qui réussit heureusement. Jeanne éprouvait les sentiments d'une charité vraiment maternelle pour tous les pauvres et les malheureux qui avaient recours à elle, et particulièrement pour les malades, dont elle ne craignait pas de toucher et de nettoyer elle-même les plaies et les ulcères. Beaucoup furent subitement guéris par le seul attouchement de ses mains.

Rien n'égale l'ardeur de la piété avec laquelle elle se portait à honorer le très saint sacrement de l'Eucharistie ; elle s'approchait de la table sainte en répandant une telle abondance de larmes, qu'elle excitait dans l'âme de ceux qui l'entouraient les sentiments de charité et de dévotion dont elle était elle-même embrasée. Elle avait une égale dévotion pour les mystères de la passion du Seigneur ; et elle avait construit dans le jardin de sa maison un sépulcre du Christ, dans lequel elle se retirait souvent, se frappant la poitrine avec une pierre, ne cessant de répandre à la fois des larmes et des supplications. Elle était âgée de 40 ans, lorsque sentant venir la fin d'une vie passée tout entière dans une parfaite innocence, elle reçut avec piété, comme il était convenable, tous les sacrements de l'Eglise, et mourut à Bourges, le 4 février de l'an 1505. Cinquante-sept ans après son décès, son corps, trouvé sans corruption, poussa des gémissements lorsque des soldats hérétiques vinrent le prendre pour le brûler ; et percé par un glaive, il laissa couler du sang en abondance. Benoit XIV a approuvé par son autorité apostolique, l'an 1742, le culte que l'on rend à cette sainte. Enfin Pie VI a permis, le 20 avril 1775, que dans tout le royaume de France, au jour anniversaire de sa mort, on récitât l'office de la bienheureuse Jeanne de Valois, et que l'on célébrât la messe en son honneur en prenant le tout au commun d'une femme qui n'est ni vierge ni martyre.

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu qu'un nouvel ordre de vierges sacrées fût institué par la bienheureuse Jeanne, pour imiter les vertus de la sainte Vierge, Mère de votre Fils, accordez-nous, par ses mérites et ses prières, de suivre les exemples de ses vertus. Ainsi soit-il.

**MÊME JOUR, (au Mart. rom.) — SAINT AVENTIN,
CONFESSEUR. — L'AN 537.**

Aventin, de Bourges, disciple de saint Loup, évêque de Troyes, après la mort de ce pontife, fut admis par son successeur, le bienheureux Camélien, au nombre de ses familiers, et devint économe de l'église de Troyes. Il s'acquitta de cette charge en dispensant avec générosité et prudence les biens de cette église ; et quoiqu'il employât beaucoup d'argent à soulager les pauvres, il ne semblait pas que ce qui lui était confié diminuât en aucune manière.

Voyant que sa réputation s'augmentait tous les jours davantage, Aventin voulut se dérober à l'estime des hommes ; et il se retira, après en avoir obtenu la permission du saint évêque, dans une île, à sept milles de Troyes. Il y vécut de pain d'orge, de légumes et d'eau, macérant son corps par des jeûnes multipliés, portant un rude ci ce sous un pauvre habit de paysan, même après qu'il eut été élevé au sacerdoce. Il priaît toujours, et menait une vie qu'on peut appeler céleste. Enfin il bâtit un monastère dans le lieu de sa retraite, et y reçut quelques disciples, qu'il gouverna un peu de temps. Mais le désir toujours croissant qu'il éprouvait de vivre dans la solitude lui fit quitter la conduite de cette maison. Ayant donc établi saint Phal à la tête de la communauté, il alla se cacher dans un lieu plus ignoré, près de Verrières. C'est là qu'il termina sa vie, le 4 février de l'an du salut 537. On l'ensevelit dans le monastère de l'île où il s'était retiré d'abord. (*Diocèse de Troyes.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Aventin nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

**5 FÉVRIER. — SAINTE AGATHE, VIERGE ET MARTYRE. —
L'AN 251.**

La vierge Agathe, née en Sicile, de parents distingués, revendiquée comme concitoyenne par les deux villes de Palerme et de Catane, reçut dans la dernière la couronne d'un glorieux martyre au temps de la persécution de Dèce. Sa beauté, qui n'était égalee que par sa pureté angélique, excita les feux du préteur de Sicile Quintianus. Mais toutes les tentatives auxquelles cet homme eut recours pour la

séduire n'ayant obtenu aucun succès, il la fit arrêter comme chrétienne, et la livra à une femme débauchée qui se nommait Aphrodisia. La société de cette malheureuse ne put faire chanceler dans sa foi la vierge de Jésus-Christ, ni la dissuader de la résolution qu'elle avait prise de garder sa virginité. Aphrodisia déclara au préfet qu'elle perdait le temps auprès d'Agathe. Quintianus la fit alors comparaître devant lui : *N'as-tu pas honte, lui dit-il, noble comme tu l'es par ta naissance, de mener la vie des chrétiens, qui n'est que bassesse et servitude ?* La vierge lui répondit : *La bassesse et la servitude que tu reproches aux chrétiens sont préférables à l'opulence et à l'orgueil des rois.* A ces mots, le tyran, irrité, lui déclara qu'elle eût à choisir entre vénérer les dieux ou subir les plus affreux supplices. Agathe, demeurée ferme dans sa foi, fut indignement souffletée, et ensuite on la jeta en prison. On l'en tira le lendemain ; et comme elle parut encore intraitable, on l'étendit sur le chevalet, on lui brûla les chairs avec des lames rougies au feu, et on lui déchira le sein. *Cruel tyran, s'écria-t-elle, n'as-tu pas honte de mutiler dans une vierge ce par quoi ta mère t'a nourri ?* Elle fut alors reconduite dans son cachot, où, la nuit suivante, un vieillard qui lui apparut, se disant un des apôtres de Jésus-Christ, la guérit miraculeusement. Le préteur la manda de nouveau ; et comme elle persista à confesser Jésus-Christ, elle fut roulée par ses ordres sur des têtes de pots cassés et sur des charbons ardents. Cependant, un horrible tremblement de terre ébranla tout-à-coup la ville de Catane, et deux murailles, en s'écroulant, écrasèrent Silvinus et Falconius, amis intimes du magistrat. Les habitants s'émurent ; et Quintianus, redoutant une explosion populaire, donna secrètement l'ordre de reconduire dans sa prison la vierge à demi-morte. Aussitôt qu'elle y fut renfermée, elle se mit à prier le Seigneur : *O mon Dieu, lui disait-elle, vous qui m'avez gardée dès l'enfance, qui m'avez préservée de l'amour des choses d'ici-bas, qui m'avez rendue plus forte que les bourreaux et que tous leurs tourments, recevez mon âme.* Elle expira dans le Seigneur en prononçant ces mots, le 5 février. Les chrétiens ensevelirent son corps.

PRIONS. — O Dieu, qui, parmi les autres prodiges de votre puissance, avez donné au sexe le plus fragile la victoire du martyre, accordez, dans votre miséricorde, que nous qui célébrons la naissance éternelle de la bienheureuse sainte Agathe, votre vierge et votre martyre, nous parvenions jusqu'à vous en imitant ses exemples. Ainsi soit-il.

6 FÉVRIER. — SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE. — III^e SIÈCLE.

La vierge Dorothee, de Césarée en Cappadoce, fut arrêtée comme chrétienne, par ordre du gouverneur Apricius, qui la mit entre les mains de Chryste et Calliste, deux sœurs, apostates l'une et l'autre, pour qu'elles la fissent renoncer à sa croyance. Ce fut le contraire qui

arriva; car Dorothée les ramena toutes deux à la religion de Jésus-Christ; et elles souffrirent même le martyre pour la foi. Celle qui les avait converties, étendue sur le chevalet, eut à souffrir de longues et cruelles tortures, et fut tout accablée de coups. Enfin, condamnée à avoir la tête tranchée, elle reçut la double palme de la virginité et du martyre.

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, faites que la bienheureuse vierge et martyre sainte Dorothée implore en notre faveur votre miséricorde, elle qui vous a toujours été agréable par le mérite de sa chasteté et par la pratique des vertus que vous nous commandez. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT AMAND, ÈVÊQUE ET CONFESSEUR. —
L'AN 671.

Amand, fils d'un duc d'Aquitaine nommé Sérénus, et dont la mère s'appelait Amanel, dès ses plus tendres années triompha du monde et de son père, conjuré avec le monde contre lui. Menacé par ce père d'être déshérité s'il accomplissait son dessein d'entrer en religion, il lui fit cette réponse, digne d'être écrite en lettres d'or : *Un grand héritage est assuré à ceux qui sont au service de Jésus-Christ.* Devenu moine dans l'île d'Oye, après s'être exercé pendant plusieurs années à ce genre de vie, il se rendit au tombeau de saint Martin, où il se rasa la tête et reçut l'honneur de la cléricature. Il alla ensuite à Bourges, et fut accueilli avec bienveillance par saint Austrigisile. Puis, renfermé quinze ans dans une cellule, il dompta son corps par le jeûne, sous la cendre et le cilice, se contentant, pour nourriture, de pain d'orge et d'un peu d'eau, rassasié qu'il était des délices du ciel. Parti après cela pour Rome, dont il visita avec religion les endroits sacrés, il vit en songe l'apôtre saint Pierre, qui lui ordonna de retourner dans la Gaule pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ. Mais le roi Dagobert, à qui il adressa de courageux reproches au sujet de ses coupables amours, l'envoya en exil. Amand s'y employa à ramener au bercail du Seigneur et à l'Eglise catholique les Gascons qui s'en étaient écartés. Peu après, le prince, revenu à une conduite plus digne, le rappela avec honneur, et la Gaule le reçut à bras ouverts. Alors, sur les instantes sollicitations qui lui furent adressées, Amand baptisa Sigebert, fils du roi. Aucun des assistants ne répondant à l'oraison du saint pontife, l'enfant, qui n'a ait que quarante jours, prononça d'une voix distincte : *Amen.* Etabli ensuite évêque de Maestricht, Amand parcourut les divers lieux de son diocèse, et annonça avec succès la parole de Dieu. Mais l'indocilité du peuple et d'une partie du clergé lui ayant fait prendre la résolution de déposer le fardeau de l'épiscopat, il fut ranimé par une lettre du souverain-pontife Nicolas I^{er}, et redoubla de courage dans l'accomplissement de sa charge pastorale. Un peu plus tard, poussé par une inspiration divine à travailler à la conversion des infidèles, il confia l'administration de

son diocèse à l'archiprêtre saint Landoald, qui était venu avec lui de Rome; puis, descendant dans la Flandre et dans le district de Gand, il en convertit les habitants, qui adoraient Mercure et les autres idoles, et les amena au culte du vrai Dieu et à la foi de Jésus-Christ. De plus, il répandit avec fruit la semence de la parole divine et des vertus chrétiennes dans plusieurs endroits du Brabant. A Tournai aussi, il produisit pour le Seigneur une abondante moisson. Un grand nombre de monastères lui durent leur existence ou leur consécration. Les plus importants furent ceux d'Elnon, de Blandinberg, de Saint-Bavon à Gand, de Marchiennes, et un autre qui fut occupé d'abord par des clercs et ensuite par les religieux Prémontrés. Amand eut beaucoup de disciples, illustres imitateurs de ses vertus, et remarquables par la sainteté de leur vie. Parmi eux on compte Aloyn, comte d'Hasbain, connu sous le nom de saint Bavon, ainsi que les saints Mauronte et Rictude. Sainte Itta, veuve de Pépin-l'Ancien, puisa dans ses exhortations une si grande ardeur pour la piété, qu'elle prit le voile religieux avec sa fille Gertrude. Enfin, décoré de la gloire des miracles, Amand alla se réunir à Jésus-Christ à l'âge de 90 ans, l'an du Seigneur 674, le 6 février. Enseveli dans le monastère d'Elnon, il fut illustré même après sa mort par beaucoup de miracles. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Amand, et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

7 FÉVRIER. — SAINT ROMUALD, ABBÉ. — L'AN 1027.

Romuald, de Ravenne, eut pour père Sergius. Il était noble; et, dans le dessein de faire pénitence, il se retira au monastère de Classe, à peu de distance de la ville. Les entretiens d'un religieux ayant augmenté encore son ardeur pour la piété, il embrassa la vie régulière, conformément à ce que lui avait prédit le bienheureux Apollinaire dans deux apparitions dont ce saint l'avait favorisé, la nuit, à l'église du monastère. Romuald se joignit bientôt après à un saint personnage nommé Marin, célèbre à cette époque, et qui menait une vie très austère sur le territoire de Venise. Il voulait, sous la conduite de ce nouveau maître, se former aux pratiques les plus rigoureuses et les plus relevées de la perfection. Le démon commença dès-lors à lui dresser mille embûches, et des hommes jaloux de sa réputation ne craignirent pas de le persécuter; mais le saint sut profiter de tout cela pour devenir plus humble et pour se livrer plus assidument aux exercices du jeûne et de la prière. Ses méditations sur les choses divines lui procuraient d'ineffables délices qui faisaient couler ses larmes par torrents. Son visage, cependant, portait toujours l'empreinte de la joie, et il suffisait de le voir pour partager ce sentiment. Les princes

et les rois avaient pour lui un grand respect. Plusieurs même d'entre eux renoncèrent, par ses conseils, aux pompes mondaines pour mener la vie solitaire. Quant à Romuald, soupirant après le martyre, il partit pour la Pannonie; mais il fut forcé de revenir sur ses pas par une maladie qui ne faisait qu'augmenter quand il marchait en avant, et qui diminuait, au contraire, toutes les fois qu'il se résignait à reprendre le chemin de sa patrie. Dieu le glorifia par le don des miracles pendant sa vie et après sa mort. Il eut même l'esprit de prophétie. Une vision semblable à celle du patriarche Jacob lui montra une échelle qui allait de la terre au ciel, et sur laquelle montaient et descendaient des hommes vêtus de blanc. Dieu lui fit connaître que ces hommes représentaient les religieux Camaldules, dont le saint devint le fondateur. Enfin, étant âgé de 120 ans, dont il avait employé 100 à servir Dieu dans les rigueurs d'une vie très austère, il quitta ce monde l'an du salut 1027. Son corps, retrouvé entier et sans corruption, après cinq années de sépulture, fut placé avec honneur dans l'église de son ordre, à Fabriano.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Romuald nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

8 FÉVRIER.—SAINT JEAN DE MATHA, CONFESSEUR.— MORT L'AN 1213.

Jean de Matha, fondateur de l'ordre de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, naquit à Faucon, en Provence, de parents recommandables par leur piété et leur noblesse. Il étudia d'abord à Aix, puis à Paris. Après son cours de théologie, il prit successivement tous ses grades, et brilla autant par l'éclat de son savoir que par celui de sa vertu. Ce fut ce qui détermina l'évêque de Paris à lui conférer l'ordre sacré du sacerdoce, bien que, par humilité, Jean refusât d'abord l'honneur que l'on voulait lui faire. Le prélat se proposait, en l'ordonnant, de le fixer à Paris, où il serait devenu, par sa prudence et la pureté de ses mœurs, le guide et le modèle de la jeunesse des écoles. Jean célébrait sa première messe dans la chapelle de l'évêque, qui était présent avec d'autres personnages, quand Dieu daigna récompenser sa foi par une faveur céleste. Un ange parut à ses regards, vêtu d'une robe d'une blancheur éblouissante, sur laquelle était attachée par-devant une croix rouge et bleue. Il avait les bras étendus en croix et posés sur la tête de deux captifs, dont l'un semblait chrétien, l'autre mahométan. Jean de Matha, ravi en extase par cette vision, connut que Dieu le destinait à racheter les captifs chez les peuples infidèles. Pour procéder plus mûrement dans une affaire aussi importante, le saint se confina dans une solitude où, par la permission de Dieu, il rencontra Félix de Valois, qui s'y était re-

tiré depuis longtemps. Ils vécurent ensemble, et Jean s'exerça trois ans dans ce désert à la prière, à la contemplation, à la pratique de toutes les vertus. Un jour que les deux solitaires s'entretenaient ensemble auprès d'une fontaine, un cerf s'approcha d'eux, portant au milieu de son bois une croix rouge et bleue. Félix fut étonné; mais Jean lui raconta la vision qu'il avait eue à sa première messe. Tous deux prièrent avec plus de ferveur, et les jours suivants un avertissement divin qui se renouvela par trois fois dans leur sommeil, les porta à aller à Rome demander au pape l'institution d'un ordre nouveau pour la rédemption des captifs. Innocent III, qui venait d'être élevé au suprême pontificat, les reçut avec bonté, et tandis qu'il réfléchissait sur la proposition des deux étrangers, le jour de la seconde fête de Sainte-Agnès, comme il célébrait la messe dans la basilique de Latran, un ange lui apparut au moment de l'élévation de la sainte Hostie, couvert d'une robe blanche avec une croix de deux couleurs semblable en tout à ces religieux Rédempteurs qu'on le pria d'établir. Le pontife se détermina d'après cette vision, approuva l'institut, lui donna le nom de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, et fournit lui-même aux premiers profès leurs robes blanches avec la croix rouge et bleue.

L'ordre ayant été solidement institué, les deux fondateurs revinrent en France, et bâtirent d'abord dans le diocèse de Meaux, à Cerny, un monastère dont le gouvernement fut confié à Félix. Jean de Matha retourna à Rome avec quelques compagnons, et le pape Innocent leur donna la maison, l'église et l'hôpital de Saint-Thomas sur le mont Cœlio, avec des revenus et des biens. Le saint écrivit ensuite au Miramolin de Maroc et commença heureusement l'œuvre de la rédemption. Il passa aussi en Espagne, pays dont beaucoup de provinces gémissaient sous le joug des Sarrasins. Il excita la commiseration des princes et des peuples fidèles en faveur des captifs et des pauvres, fonda des monastères, érigea des hôpitaux, et sauva bien des âmes par les soins qu'il se donnait pour racheter les captifs. Il revint une dernière fois à Rome. Il y vécut se livrant à tout son zèle pour les bonnes œuvres, travaillant avec une assiduité qui détruisait ses forces, consumé par sa charité ardente envers Dieu et le prochain; une maladie se joignit à tout cela pour mettre ses jours en danger. Alors il fit venir auprès de lui tous les frères, les exhorta efficacement à demeurer fidèles à l'œuvre de la rédemption, dont Dieu lui-même avait donné le modèle, et s'endormit dans le Seigneur le 13 décembre de l'année du salut 1215. Son corps fut inhumé avec tout l'honneur qu'il méritait, dans l'église de Saint-Thomas.

PRIONS. — O Dieu, qui, après avoir embrasé l'âme du bienheureux Jean du feu de votre amour, l'avez fait marcher au milieu des flammes sans qu'il en ait reçu aucune atteinte, et qui, par lui, avez enrichi votre Eglise d'une nouvelle famille, faites, s'il vous plaît, que par le suffrage de ses mérites nous soyons purifiés de nos vices dans le feu de votre charité, et guéris pour l'éternité. Ainsi soit-il.

9 FÉVRIER. — SAINTE APOLLONIE, VIERGE ET MARTYRE. L'AN 249.

Apollonie, vierge d'Alexandrie, déjà avancée en âge, fut arrêtée sous l'empereur Dèce, et amenée devant les idoles afin qu'elle leur sacrifiât. Elle les méprisa, au contraire, et déclara qu'on devait adorer Jésus-Christ, qui est le vrai Dieu. Pour la punir, on lui brisa toutes les dents et on les lui arracha ; ensuite les exécuteurs, dans leur impiété, la menacèrent de la brûler vive, à moins que, renonçant à Jésus-Christ, elle n'adorât les dieux. Apollonie répondit que pour la foi de Jésus-Christ elle était prête à souffrir toute espèce de mort. A ces mots on se saisit d'elle pour la jeter dans le feu. Elle s'arrêta un instant, comme si elle eût délibéré sur le parti qu'elle voulait prendre ; puis, s'échappant des mains de ses bourreaux, elle s'élança triomphante dans les flammes qui lui étaient préparées, consumée au dedans par les ardeurs plus brûlantes encore de l'Esprit-Saint, qui l'inspirait. Son corps fut en un instant consumé, et son âme toute pure alla recevoir au ciel la couronne impérissable du martyre.

PRIONS. — O Dieu, qui, parmi les autres prodiges de votre puissance, avez donné au sexe le plus fragile la victoire du martyre, accordez, dans votre miséricorde, que nous qui célébrons la naissance éternelle de la bienheureuse sainte Apollonie, votre vierge et votre martyre, nous parvenions jusqu'à vous en imitant ses exemples. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT ANDRÉ CORSINI, ÉVÊQUE. MORT L'AN 1375.

Né à Florence, de la noble famille Corsini, André fut accordé de Dieu aux prières de ses parents, et consacré dès sa naissance à la bienheureuse Vierge. La sainteté à laquelle il devait parvenir avait été révélée même avant sa naissance par un présage divin ; sa mère, pendant qu'elle le portait dans son sein, s'imagina, la nuit, avoir mis au monde un loup qui courut au monastère des religieux du Carmel, et se transforma en agneau aussitôt qu'il eut pénétré dans le vestibule de l'église. Ses parents l'élevèrent dans la piété et lui firent donner une belle éducation ; mais il se livra peu à peu au vice, et sa mère fut obligée de lui faire souvent de vifs reproches. Pour le toucher davantage, elle lui apprit un jour la consécration qu'on avait faite de lui à la Vierge mère de Dieu, et le songe qu'elle avait eu elle-même autrefois. C'en fut assez pour ranimer dans le cœur du jeune homme le feu de l'amour de Dieu, et pour lui persuader d'embrasser la règle du Carmel. Le démon ne négligea rien pour le tenter à ce sujet, et pour lui faire abandonner son dessein. André demeura ferme. On l'envoya bientôt à Paris, où il fit en entier le cours de ses études, et prit successivement tous ses grades. Rappelé ensuite à Florence, il fut chargé du gouvernement de son ordre dans la province d'Etrurie.

Cependant, l'église de Fiésole, veuve de son évêque, l'ayant demandé pour pasteur, il se cacha longtemps pour échapper à une charge dont il se croyait indigne; mais il fut trahi par un petit enfant qui reçut miraculeusement pour cela le don de la parole. On le trouva hors de la ville; et, n'osant pas s'opposer à la volonté de Dieu, il se laissa consacrer évêque. Dans ce rang élevé, il parut plus humble encore qu'il ne l'avait été auparavant. Peu content d'exercer la sollicitude pastorale, il pratiqua excellemment la charité envers les malheureux, la libéralité, l'assiduité à la prière, les veilles et toutes les vertus. Dieu lui donna l'esprit de prophétie, et l'éloge de sa sainteté se trouva bientôt dans toutes les bouches.

Tant de merveilles engagèrent le pape Urbain V à envoyer André à Bologne, en qualité de légat, pour mettre fin aux dissensions qui désolaient cette ville. Le saint évêque eut beaucoup à souffrir dans l'exercice de ses nouvelles fonctions; mais il sut, par sa prudence, éteindre les divisions et rétablir la paix entre des hommes qui s'étaient voué une haine mortelle. Il revint ensuite au milieu de son peuple, et bientôt après, épuisé par des fatigues continues et les pénitences qu'il s'imposait, instruit par la sainte Vierge du jour précis de sa mort, il gagna le céleste séjour l'an du Seigneur 1373, de son âge le 71^e. Le nombre et l'éclat de ses miracles l'ont fait mettre au nombre des saints par le pape Urbain VIII. Son corps repose à Florence, dans l'église du Carmel, où la profonde vénération des citoyens reconnaît par les plus grands hommages le secours que procure à la ville, dans des circonstances difficiles, la présence de ces restes précieux.

PRIONS — O Dieu. qui ne cessez de donner à votre Eglise de nouveaux modèles de vertu, faites que votre peuple marche si bien sur les traces du bienheureux pontife et confesseur André, qu'il puisse partager avec lui un jour les récompenses éternelles.

10 FÉVRIER. — SAINTE SCOLASTIQUE, VIERGE. VERS L'AN 543.

Scolastique, sœur du vénérable abbé Benoît, dit le pape saint Grégoire-le-Grand, avait été consacrée à Dieu dès son bas âge. Elle ne manquait pas de venir voir son frère une fois chaque année; et l'homme de Dieu allait la recevoir à quelque distance de la porte de son monastère, dans une maison qui en dépendait. Un jour que la sainte était venue, suivant sa coutume, son vénérable frère se rendit auprès d'elle avec ses disciples. Après qu'ils eurent employé tout le jour à louer Dieu et à s'édifier par de pieux colloques, lorsque l'obscurité de la nuit commença, ils prirent ensemble leur réfection. Comme ils étaient encore à table, et que les saintes conversations qui se prolongaient avaient fait oublier l'heure avancée, *Je vous en prie*, dit Scolastique à son frère, *ne me quittez pas de toute la nuit, afin que jusqu'à l'aurore nous puissions parler des joies de la vie céleste.*

— *Que me dites-vous, ma sœur, répondit Benoît ? Passer la nuit hors du couvent, c'est ce qui m'est tout-à-fait impossible.* En ce moment le ciel était si pur, qu'on ne voyait aucun nuage dans l'air. La sainte ayant entendu le refus de son frère, joignit les mains sur la table, baissa la tête profondément, et s'adressa dans une fervente prière au Dieu tout-puissant. A peine elle s'était relevée qu'un violent orage éclata, accompagné d'éclairs et du bruit de la foudre. La pluie tomba en si grande abondance, que ni Benoît ni les frères qui étaient avec lui ne purent mettre le pied dehors. Alors, continue saint Grégoire, le saint homme se voyant dans l'impossibilité de partir, exprima sa peine et se plaignit ainsi : *Que le Dieu tout-puissant vous pardonne, ma sœur ; mais qu'avez-vous fait ? — Je vous ai supplié,* répondit Scolastique, *et vous avez refusé de m'écouter. J'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucé. Maintenant donc, si vous le pouvez, sortez ; quittez-moi ; retournez à votre demeure.* Benoît, reconnaissant l'impossibilité où il était de sortir, après avoir refusé de rester de son plein gré, céda à la nécessité. Ils prièrent ensemble toute la nuit, et par de saints entretiens sur la vie spirituelle ils se rassasièrent mutuellement de délices inexprimables. Le lendemain la pieuse servante de Jésus-Christ retourna à sa solitude, et Benoît à son monastère. Trois jours après, le saint, dans sa cellule, leva les yeux en haut, et vit l'âme de Scolastique qui sortait de son corps et montait au ciel sous la forme d'une colombe. La gloire de sa bienheureuse sœur le combla de joie. Il rendit grâces au Dieu tout-puissant et annonça aux frères cette heureuse mort. Il les envoya aussitôt chercher le corps de Scolastique, afin de le déposer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Ainsi, ceux dont l'âme avait toujours été unie dans le Seigneur, réunirent leurs restes précieux, et leurs corps ne furent pas séparés par le tombeau.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour nous montrer le chemin où conduit l'innocence, avez fait monter au ciel l'âme de votre bienheureuse vierge Scolastique sous la forme d'une colombe, accordez-nous, par ses mérites et son intercession, de vivre si saintement, que nous méritions d'arriver aux joies de l'éternité. Ainsi soit-il.

11 FÉVRIER.—LES SEPT BIENHEUREUX FONDATEURS DES SERVITES. — XIII^e SIÈCLE.

AU XIII^e siècle de l'ère chrétienne, parmi les autres patriciens de Florence, il y en avait sept qui se distinguaient par la noblesse et la puissance de leurs ancêtres, et plus encore par la grandeur de leurs vertus. Ils sont connus dans la religion sous les noms de Bonfils Monaldi, Bonajonta Manetti, Manetto d'Antelli, Amédée, de la famille des Amédées ; Ugnecione, de celle de Ugnecioni ; Sosthène, del a maison de Sostegni ; Alexis Falconieri. L'an 1233, à la fête de l'Assomption, jour d'heureux présage, ils rendaient à l'auguste Mère de

Dieu les hommages acoutumés, dans une association qu'on appelait la Confrérie des Louangeurs, lorsque la sainte Vierge leur ayant apparu, ils se sentirent inopinément avertis de quitter le monde pour embrasser un genre de vie plus relevé. Ayant donc achevé leur office, ne pensant plus qu'à leur vision, ils délibérèrent entre eux, et résolurent d'obéir promptement à la vocation de Dieu et de sa Mère, ce qu'ils s'empressèrent d'exécuter. Car ayant consulté, pour l'acquit de leur conscience, l'évêque de la ville, après avoir renoncé à leurs biens, qu'ils distribuèrent généreusement aux pauvres, ils se couvrirent de vêtements grossiers, tout usés et couleur de cendre, sous lesquels ils portaient le cilice, et allèrent célébrer dans une petite chapelle, à la campagne, le jour de la Nativité de celle qu'ils aimaient comme la meilleure des mères. Ils voulurent ainsi donner pour commencement à la vie plus sainte qu'ils allaient mener, le jour même où la Vierge venant au monde avait elle-même commencé sa très sainte vie.

C'est ainsi que les sept bienheureux, unis par les liens de la charité, se mirent à vivre ensemble dans une même maison. Aussitôt qu'ils se montrèrent dans la ville, il arriva par la permission de Dieu et la bénigne influence de la sainte Vierge, laquelle fit parler même les enfants, qu'ils furent, à la surprise générale, proclamés serviteurs de Marie par la bouche de petites créatures encore à la mamelle, et particulièrement par saint Philippe Bénéti, alors petit enfant de cinq mois à peine. Combien cette circonstance donna une nouvelle ardeur à l'amour dont ils brûlaient pour leur sainte maîtresse, dont ils avaient été sans s'y attendre proclamés serviteurs, c'est ce qu'il n'est pas facile de faire entendre. On sait seulement qu'ils se donnèrent si entièrement à elle, que, la vénérant comme leur mère, ils firent profession de lui rendre les plus grands honneurs, de ne vivre que pour elle, et d'obéir à toute créature pour son amour : toutes choses qui les rendirent agréables à la Vierge, et leur méritèrent de sa part une bienveillance extraordinaire. On le vit, lorsque, voulant éviter les applaudissements du peuple, ils allèrent demeurer sur le mont Senaire, que Marie elle-même leur avait indiqué, et où ils passaient leur temps à honorer les souffrances de Jésus et la compassion de sa Mère. La Vierge leur apparut, et leur ayant commandé de prendre un vêtement de deuil en mémoire de ses douleurs, elle leur donna pour mission de compatir à ses souffrances.

Ainsi, avec la permission de l'évêque, ils remplacèrent par de noirs vêtements leurs habits couleur de cendre. Après quelques années qu'ils passèrent heureusement, saint Pierre martyr, la gloire de l'ordre des Frères-Prêcheurs, étant venu à Florence, apprit et reconnut lui-même la sainteté réelle de ces hommes ; et ces amis de Dieu commencèrent dès ce moment à se chérir mutuellement, au point qu'ils vécurent ensemble comme des membres de la même famille, et qu'ils se rendaient fréquemment des services réciproques. L'illustre martyr, manifestant l'espoir que, si, par la protection de la Vierge, l'ordre nouveau se multipliait au loin, Dieu en retirerait beaucoup de gloire

et le monde bien du profit, se mit un jour avec eux à prier instamment Marie de leur faire connaître par quelque signe quelle était à ce sujet sa volonté. Or, la Vierge, dans son amour, répondit à sa prière en lui révélant qu'elle avait choisi parmi tous les hommes ces sept, et ceux qui leur succéderaient, pour être servis par eux d'une manière toute particulière; et qu'il fallait instituer en son honneur un ordre qui eût pour but principal de compatir à l'amertume de ses immenses douleurs. L'humilité des pères fut excitée par ce commandement miraculeux, non qu'ils tirassent vanité de ce qu'ils devaient laisser après eux des successeurs, mais, pour accomplir les ordres réitérés de leur illustre Reine, qui voulait établir sous son propre nom une famille permanente, ils résolurent de fonder l'ordre des Serviteurs de Marie, agissant eux-mêmes, non point comme premiers fondateurs, mais comme ministres obéissants de leur céleste fondatrice. Le Seigneur montra dans la suite combien ils étaient de bons et fidèles serviteurs de sa divine majesté et de sa Mère, par les choses éclatantes qu'ils accomplirent, par les prodiges qui accompagnèrent leur trépas, par les miracles qui rendirent leur nom célèbre après qu'ils eurent quitté le monde. Un profès de l'ordre auquel avait appartenu Pierre martyr, héritier de l'affection que ce saint portait aux sept bienheureux, devenu pape sous le nom de Benoît XIII, a fait rédiger et mettre dans les leçons de l'office le récit qui précède, pour faire mieux connaître à tout l'univers l'ordre admirable que ces hommes ont institué.

PRIONS. — Seigneur Jésus-Christ, qui, par le moyen des sept bienheureux, avez fait produire à votre Eglise la nouvelle famille des serviteurs de Marie, pour perpétuer la mémoire des douleurs de votre très sainte Mère, faites-nous la grâce, dans cette vallée de larmes, à nous qui sommes vos serviteurs, de partager avec eux sur la terre les souffrances de cette Mère affligée, afin de pouvoir participer dans le ciel aux éternelles consolations. Ainsi soit-il.

12 FÉVRIER. — SAINTE EULALIE DE BARCELONE, VIERGE ET MARTYRE. — III^e SIÈCLE.

Eulalie, vierge de Barcelone, naquit de parents nobles, et fut élevée dans la foi et la religion de Jésus-Christ. Parvenue à sa quatorzième année, dans un âge aussi tendre elle brûlait du désir de donner son sang pour le Seigneur. Poussée par une inspiration divine, elle résolut de s'offrir d'elle-même au gouverneur Dacien, qui persécutait alors les chrétiens à Barcelone. Elle demeurait à la campagne, à trois milles de la ville, quand à l'insu de ses parents et des domestiques elle sortit de la maison et se rendit sur le théâtre de la persécution. Etant entrée dans le prétoire, elle aborda le magistrat, qui était assis sur son tribunal, et debout devant lui, elle lui lit d'une voix élevée : *Pourquoi, Dacien, oses-tu répandre injustement le sang des chré-*

tiens, et contraindre les disciples de Jésus-Christ à adorer les faux dieux? Il n'y a qu'un seul Dieu véritable, le Dieu tout-puissant, le Créateur et le Seigneur de l'univers, que les empereurs Dioclétien et Maximin ainsi que toi et tous les hommes sont obligés à adorer. Comment donc, n'étant qu'un homme, ne crains-tu pas d'offenser le seul Dieu tout-puissant? Pourquoi t'efforces-tu de pervertir les chrétiens, afin qu'abandonnant le vrai Dieu ils adorent les simulacres menteurs des démons, ouvrages de la main des hommes? Dacien, que la surprise avait d'abord troublé, lui dit : Qui es-tu, toi qui as osé proférer de telles paroles contre la majesté des empereurs et le respect dû à leurs ministres? Et la vierge : Je suis Eulalie, servante de Jésus-Christ, Fils de Dieu le Père et de Marie la Vierge-Mère, qui seul est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et à qui doivent être rendus l'honneur et le culte divin plutôt qu'aux vaines idoles. Cette glorieuse confession de la foi, semblable à une lumière éblouissante, ne fit qu'aveugler le tyran. Animé par sa haine contre les chrétiens et transporté de colère contre la vierge, il ordonna qu'elle fût aussitôt enchaînée, conduite en prison, et cruellement battue de verges. La constance que montra Eulalie dans les tourments, la joie qui brilla sur son visage, remplirent d'admiration la multitude des spectateurs, et augmentèrent encore la rage du féroce Dacien. Par ses ordres, tous les genres de supplices furent employés contre la servante de Jésus-Christ. D'abord on la mit sur un cheval et on la déchira cruellement. Bientôt toutes ses chairs tombèrent par lambeaux sous les ongles de fer, ou furent brûlées par des torches enflammées qu'on appliquait sur ses flancs et sur son sein virginal. On versa de l'huile sur son corps déchiré et brûlé. En cet état on l'étendit et on la roula sur de la chaux vive, afin que l'ardeur de cet élément pénétrant jusque dans ses entrailles y portât les plus cuisantes douleurs. Ensuite ce fut du plomb fondu et bouillant que les bourreaux firent couler sur ses membres, après qu'on les eut encore déchirés avec des fragments de pots cassés. Pour qu'aucune partie de son corps ne restât sans souffrance, on lui introduisit dans les narines du vinaigre mêlé de senevé en poudre, et on brûla ses yeux si pudiques avec des flambeaux. Il n'y eut rien que n'essayât l'ingénieuse cruauté du tyran pour arracher au service de Dieu cette invincible chrétienne. Mais la constance, la force et la grâce augmentaient dans Eulalie au même degré que croissait la barbarie de son persécuteur. Elle priait Dieu au milieu des supplices et lui rendait grâces, pleine de joie, tandis que les bourreaux se lassaient à la torturer. Inaccessible à la tristesse, invincible à la douleur, elle souffrait tout non seulement avec résignation, mais avec allégresse. Déjà Dacien n'espérait plus de triompher par la rigueur des tourments. L'opiniâtre persécuteur s'imagina de recourir aux moyens déshonorants, et d'y chercher quelque chance de victoire. Il ordonna que la chaste vierge dans l'état où elle était en ce moment, c'est-à-dire dépouillée de ses habits, brûlée, déchirée, couverte d'huile, de chaux, de sang, hideusement défigurée dans tout son corps, fût traînée par les rues et les

places de la ville, exposée à tous les regards. O spectacle douloureux et cruel ! Mais celui qui revêt les animaux de la terre et les oiseaux du ciel orna son épouse Eulalie de vêtements merveilleux. Tout-à-coup la neige commença à tomber et couvrit admirablement le corps de la sainte ; Dieu lui faisant trouver à la fois un soulagement dans la fraîcheur de cette neige et une parure dans son éclat éblouissant. Combien sous la blancheur de cette robe, que rehaussait encore la pourpre de son sang, l'épouse de Jésus-Christ parut belle et ravissante à tous les regards, lorsqu'elle traversa les places publiques, victorieuse du tyr n ! Dacien frémissait en voyant son courage que rien ne pouvait ébranler. Désespérant enfin du triomphe, il ordonna qu'Eulalie fût mise en croix. La sainte, suspendue à ce bois, ressentit une joie céleste de se voir crucifiée, et semblable à Jésus-Christ, elle ne cessa dans ce supplice de glorifier le Seigneur, et d'exciter l'admiration de la multitude. Enfin sur l'ordre du tyran, elle fut frappée de la hache le 12 février ; et décorée de la double couronne du martyr et de la virginité, elle termina un noble combat. Un grand nombre de personnes virent son âme s'échapper de son corps, et monter au ciel sous la forme d'une colombe. Ses restes mortels furent ensevelis honorablement par les chrétiens hors des murs de Barcelone. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle des souffrances de votre bienheureuse vierge et martyre Eulalie, accordez-nous, dans votre miséricorde, que par ses glorieux mérites nous fassions un bon usage des choses de la terre, et que nous possédions dans le ciel les biens après lesquels nous soupirons Ainsi soit-il.

13 FÉVRIER. — SAINTE CATHERINE DE RICCI, VIERGE. L'AN 1530.

Catherine, née à Florence, de la noble maison de Ricci, montra prématurément dès le bas âge un naturel enclin à la piété. Mise par ses parents, pour y être élevée, dans le couvent de Saint-Pierre de Monticelli, près de la ville, elle priait tous les jours avec larmes devant le crucifix, et passait à méditer la passion les heures mêmes qui étaient consacrées au délassement. Placée ensuite à Prato dans le monastère de Saint-Vincent, de l'ordre de Saint-Dominique, elle refusa constamment d'aller passer quelque temps dans sa famille, jusqu'à ce qu'on lui eut assuré qu'elle serait libre de revenir. Enfin, quand elle fut arrivée à sa treizième année, méprisant les délices du siècle, elle fit profession, dans cette communauté, de la vie religieuse. L'amour fervent qu'elle avait pour Dieu lui faisait consacrer presque tout son temps à la prière : car elle donnait à ce saint exercice tous les instants que lui laissaient ses occupations indispensables et le court repos dont elle ne pouvait se priver. Afin de réduire son corps en servitude, elle le macérait avec des chaînes de fer et avec des verges. Elle ne prenait que très peu de nourriture, et elle s'abstint de

l'usage de la viande pendant plus de 48 ans. Des légumes et des herbes, quelquefois même seulement du pain et de l'eau, voilà toute la réfection qu'elle se permettait. Avide de procurer le salut éternel du prochain, elle répandait devant Dieu pour la conversion des pécheurs des prières brûlantes de charité. Elle fut même dans une circonstance si frappée de commisération pour une âme du purgatoire, qu'elle souffrit, par la permission du Seigneur, les douleurs les plus cruelles, afin d'épargner à cette âme les peines qu'elle devait endurer. Elle gouverna son monastère avec une rare prudence, et déploya beaucoup de zèle pour le maintien de la discipline régulière. Ses exemples autant que ses discours formaient les religieuses à toutes les pratiques de la sainteté. Toute supérieure qu'elle était, elle fut toujours si humble, qu'elle se portait avec ardeur à remplir les offices les moins relevés, et à déployer au service des malades la plus grande charité et les soins les plus dévoués. Dieu fit briller le mérite de sa servante par la multitude des dons célestes. Il la favorisa de l'anneau des divines fiançailles, et lui donna les saints stigmates, qui furent rendus visibles en plusieurs circonstances. Dans l'espace de plusieurs années, Catherine, ravie par la plus haute contemplation, ressentait miraculeusement dans son corps, l'un après l'autre, tous les jeudis et vendredis, chacun des supplices que le Sauveur avait endurés au temps de sa passion. Sans sortir de Prato, elle mérita de voir saint Philippe de Néri, qui était à Rome, et de jouir de sa conversation. Ses extases, ses ravissements, ses visions célestes la rendirent célèbre. Elle eut le don de prophétie, par lequel elle annonça des choses à venir et en révéla d'autres qui étaient cachées. De cruelles maladies l'ayant réduite à l'extrémité, elle reçut les sacrements de l'Eglise, et quitta ce monde pour le ciel le 2 février de l'an du Seigneur 1590, dans la soixante-neuvième année de son âge. Le pape Benoît XIV l'a canonisée l'an du salut 1746. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — Seigneur Jésus-Christ, qui avez voulu que la bienheureuse vierge Catherine, enflammée de votre amour, devînt illustre par la contemplation de votre passion, accordez-nous, par son intercession, de méditer dévotement les mystères de vos souffrances, et de mériter d'en recevoir le fruit. Ainsi soit-il.

14 FÉVRIER. — SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA CONCEPTION, CONFESSEUR. — L'AN 1613.

Jean-Baptiste de la Conception naquit à Almodora, ville du diocèse de Tolède en Espagne. Ses parents, Marc et Elisabeth, étaient aussi distingués par leur piété qu'illustres par leur naissance. Presque dès le berceau leur enfant donna des marques non équivoques de piété et de sainteté. A peine âgé de six ans il était déjà avide de mortification, et il commençait à affliger son corps par la dureté de sa couche, par le cilice et la discipline. On put dès lors prévoir ce qu'il devien-

draît un jour. Deux fois sainte Thérèse le prédit à Marc et à Elisabeth, déclarant qu'il serait le réformateur d'un ordre religieux et un saint. Parvenu à l'adolescence, il fit de nouveaux progrès dans l'exercice de toutes les vertus : son ardeur à fréquenter les sacrements et son application continuelle à l'oraison servaient d'exemple aux autres. Il cherchait quelquefois la solitude pour vaquer plus librement à la prière et à la contemplation. Portant l'oubli de lui-même jusqu'à l'abnégation la plus admirable, il se privait de ce qui était nécessaire à sa propre subsistance, pour nourrir ceux qui étaient dans le besoin ; et sa compassion extraordinaire pour les pauvres le portait à les soulager par tous les moyens qui étaient en son pouvoir. A Tolède, où il fut envoyé afin d'y suivre le cours de ses études sacrées, il ne s'écarta jamais en rien de la règle qu'il s'était imposée : il fut fidèle au vœu de chasteté qu'il avait fait à l'âge de neuf ans devant l'autel de la très sainte Vierge, et il conserva la fleur de la virginité au milieu des périls et des pièges qui furent tendus à son innocence. Jaloux de répondre à la vocation de Dieu, qui avait de grands desseins sur sa personne, il sollicita son admission dans l'ordre de la Trinité pour la rédemption des captifs ; et il lui fut bientôt donné de voir ses pieux désirs satisfaits. Il fit son noviciat avec une ferveur extraordinaire ; et dans sa profession solennelle il se consacra pour toujours au genre de vie qu'il avait choisi. Il avait eu le bonheur d'avoir pour directeur le bienheureux Simon de Roxus, sous la conduite de qui il acheva son cours de théologie, surpassant par son ardeur pour la perfection et l'observation de la règle les plus anciens religieux de la maison. Après qu'il eut été revêtu du sacerdoce il tourna tous ses efforts vers la conquête des âmes, et il le fit avec tant de succès, que, peu content de ramener dans le chemin du salut nombre de pécheurs et de femmes livrées au désordre, il gagna encore à Jésus-Christ plusieurs infidèles. Le désir prononcé qu'il éprouvait de suivre une observance plus sévère, fut la cause pour laquelle il se proposa de faire revivre la règle primitive de son ordre, et de rétablir sur ses bases antiques l'institut qui avait eu pour premiers pères les bienheureux Jean de Matha et Félix de Valois. S'étant donc appliqué à remplir les autres religieux du désir qui l'embrasait, il alla à Rome, afin de recevoir de l'autorité apostolique la force dont il avait besoin pour accomplir son œuvre. On ne saurait croire ce qu'il eut de travaux à supporter, d'obstacles à vaincre pour accomplir ses pieux desseins. Il réussit cependant à obtenir du souverain-pontife Clément VIII la permission qu'il demandait. De retour en Espagne, il s'adjoignit quelques compagnons, et rétablit l'observance primitive de la règle et la pratique d'une discipline plus sévère dans le couvent du Val-des-Roches ; de telle sorte que l'esprit des anciens pères parut comme ressuscité. Le saint eut pendant de longues années bien des traverses à souffrir pour terminer heureusement une si grande entreprise. L'ennemi du genre humain exerça contre lui sa haine jalouse pour arrêter et ébranler son courage : il souleva les hommes eux-mêmes contre le pieux réformateur. Mais Jean supporta avec une égale patience les persécutions,

les railleries, les outrages, les calomnies; et il pria Dieu pour ses détracteurs. De longues et cruelles maladies, qui l'affligèrent en son corps, ne purent abattre son âme. Plein de confiance en Dieu, dont il se proposait de procurer la gloire, il fonda dix-huit monastères d'hommes et un de femmes, qu'il soumit à la plus stricte pauvreté et à l'observance la plus rigoureuse. Enfin, succombant sous le poids des travaux et des tribulations plus que sous celui des années, il tomba mortellement malade, et à la nouvelle de sa mort prochaine, il s'écria : *Je me réjouis de cette parole qui m'a été dite : Nous irons dans la maison du Seigneur.* Après avoir reçu les sacrements de l'Eglise avec la dévotion la plus vive, il jeta les yeux sur le crucifix, puis, à l'heure où il l'avait prédit, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le 16 février de l'an 1613, la 52^e année de son âge. Son corps fut enterré avec les plus grands honneurs, à Cordoue, dans la maison de l'ordre de la Trinité. Glorifié par des miracles, pendant sa vie et après sa mort, Jean-Baptiste de la Conception fut inscrit au catalogue des saints par Pie VII, le 25 septembre 1819. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, pour rehausser et pour propager la gloire de la très sainte Trinité, avez animé votre bienheureux confesseur Jean-Baptiste d'une force d'esprit admirable et d'une invincible patience, accordez à vos serviteurs de s'attacher constamment à imiter ses vertus, et de parvenir ainsi à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

15 FÉVRIER. — SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE, MARTYRS. — L'AN 121.

Ces deux saints étaient frères et appartenaient à une noble famille de Brescia. Pendant la persécution de Trajan on leur fit parcourir enchaînés un grand nombre de villes d'Italie, et ils demeurèrent fermes dans la foi au milieu des plus affreux tourments. Ils restèrent longtemps chargés de fers dans les prisons de leur ville natale; ils furent aussi exposés à des bêtes et jetés dans le feu, sans que ni les bêtes ni les flammes leur fissent aucun mal. On les conduisit ensuite à Milan, toujours enchaînés; et le raffinement de barbarie avec lequel on les traita ne servit qu'à faire briller leur foi, comme l'or se purifie dans la fournaise. A Rome, où ils furent confirmés par le pape Evariste, ils eurent cruellement à souffrir. Ils ne furent pas plus ménagés à Naples; car après bien d'autres tourments on leur lia les pieds et les mains et on les jeta dans la mer; mais un ange les sauva miraculeusement. Tant de courage de leur part, joint aux miracles que le Seigneur opérait à leur occasion, convertit beaucoup d'infidèles. Ramenés enfin dans leur patrie au commencement du règne d'Adrien, ils furent tués à coups de hache, et reçurent la glorieuse couronne du martyre.

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs saint Faustin et saint Jovite, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

16 FÉVRIER.—SAINT FULGENCE, ÈVÊQUE ET CONFESSEUR.

Fulgence, né en Espagne, à Carthagène, eut pour père Sévérien, duc de la province. Il était frère des saints Léandre et Isidore, et de sainte Florentine. Dès son enfance il se fit remarquer par l'honnêteté de ses mœurs. Quand il fut plus avancé en âge, il joignit à la réunion de toutes les vertus une connaissance si approfondie des saintes lettres, qu'il fut regardé dans toute l'Espagne comme un illustre docteur. Une autre preuve de sa rare érudition, c'est l'hommage que lui rendit son frère Isidore, que Fulgence avait élevé et formé par ses pieuses leçons. Quand Isidore composa son livre des Offices ecclésiastiques, dans lequel il disserte de tous les mystères qui se célèbrent dans l'Eglise et de l'origine de chacune des fonctions cléricales, ce fut à son très saint frère, à cet ami zélé de la discipline sacrée, qu'il dédia son ouvrage. Mais l'éloge le plus glorieux pour Fulgence, c'est le témoignage de si grand poids que même une bouche ennemie rendit à son sujet. Son beau-frère Léovigilde, roi des Goths, infecté de l'hérésie d'Arius, avait fait périr son propre fils saint Herménigilde. Souffrant plus tard d'une cruelle maladie, il éprouva de son crime un repentir qui, bien qu'insuffisant pour le salut, l'engagea à donner à son fils Récarède un conseil salutaire. Il lui recommanda d'écouter comme ses pères Léandre et Fulgence, qui brillaient alors entre tous par leur science religieuse, et de se montrer docile à leurs avis. C'est ce que fit tout à fait Récarède, comme l'attestent avec tant d'éclat le retour de la nation des Goths à la foi catholique, et l'abjuration de la perfidie arienne, acte qui se réalisa dans le troisième concile de Tolède.

Elevé à l'épiscopat, Fulgence gouverna avec un zèle admirable, et édifia de ses exemples les églises d'Astigis et de Carthagène. Il assista au concile de Tolède sous le roi Gondemar, et aussi au second concile de Séville, dans les actes duquel on lit qu'il revendiqua les droits de son église. Enfin, ne s'écartant jamais des règles sévères qu'il s'était imposées, devenu par ses sincères vertus le modèle de son troupeau, après une vie toute sainte passée dans l'exercice de la piété envers Dieu, de la vigilance pastorale pour ses ouailles, et des autres œuvres de la charité chrétienne, plein de vertus et de mérites, et non moins renommé par sa sainteté que par sa science, il s'endormit dans le Seigneur. Les diocèses de Carthagène et de Pacentia l'honorent comme leur patron principal. Ses saintes reliques et celles de sa sœur Florentine furent trouvées à Berzocana, sous Alphonse, onzième du nom, et ensuite partagées entre les diocèses de Placentia et de Murcie, où elles sont pour les peuples l'objet d'une grande vénération. (*Espagne.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Fulgence; et, par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

17 FÉVRIER. — SAINTE BRIGIDE, VIERGE. — VI^e SIÈCLE.

Brigide, vierge consacrée à Dieu, naquit dans la province de Linster, en Irlande, de parents nobles et chrétiens. Elle fut la mère en Jésus-Christ d'un grand nombre de saintes vierges. Elle était encore au berceau lorsque son père vit des personnages vêtus de blanc répandre de l'huile sur sa tête, ce qui présageait la piété et la sainteté future de cette enfant. Parvenue à l'âge de raison, elle choisit tout aussitôt Jésus-Christ pour son époux, et s'attacha à lui avec une affection si vive et si ardente, qu'elle donnait aux pauvres pour son amour tout ce dont elle pouvait disposer. Craignant que les nombreux partis que son incomparable beauté poussait à la demander en mariage, ne lui fissent violer le vœu de virginité par lequel elle s'était liée devant le Seigneur, elle pria Dieu de faire succéder la laideur à ces charmes. Elle fut exaucée : car l'un de ses yeux enfla aussitôt, et tout son visage demeura défiguré à un point qui lui rendit facile le renvoi de ses prétendants, et lui permit de consacrer solennellement sa virginité à Jésus-Christ. Accompagnée de trois jeunes filles, elle alla trouver l'évêque Machée, disciple de saint Patrice. Le pontife, à qui elle apparut ayant sur la tête une colonne de feu, la revêtit d'un manteau et d'un voile d'une éclatante blancheur. Après la lecture des saintes prières, il l'admit à la profession religieuse, selon le rit canonique que le bienheureux Patrice avait introduit en Irlande. Brigide, en baissant la tête pour recevoir le voile sacré, toucha de sa main le marche-pied en bois de l'autel. Aussitôt ce bois aride reverdit, l'œil de la vierge fut guéri, et son visage recouvra son ancienne beauté. L'exemple de Brigide excita tant de jeunes filles à embrasser la vie religieuse, que bientôt toute l'Irlande fut remplie de couvents de vierges sacrées. Celui que la sainte gouvernait était le principal et comme le chef-lieu duquel dépendaient tous les autres. Le mérite de cette servante de Dieu fut attesté par les miracles qu'elle opéra pendant sa vie et après sa mort. Elle guérit beaucoup de lépreux : ses prières procurèrent souvent la santé à des personnes atteintes de diverses maladies. Elle rendit la vue à un aveugle de naissance, et délivra d'une infâme calomnie l'évêque Broon, accusé fausement par une femme impudique. La sainte fit le signe de la croix sur la bouche de l'enfant à qui cette misérable avait donné le jour, et celui-ci déclara aussitôt son véritable père. Elle eut aussi le don de prophétie, et parla d'événements à venir comme s'ils se fussent accomplis sous ses yeux. Unie de la plus sainte amitié au bienheureux Patrice, apôtre de l'Irlande, elle lui fit connaître le lieu de son trépas et de sa sépulture ; elle assista à sa mort, et donna pour envelopper son corps un linceul qu'elle avait préparé à l'avance. Enfin elle rendit son âme pure à Jésus-Christ son époux, et fut inhumée dans le sépulcre de saint Patrice. (*Irlande.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez aujourd'hui par la fête annuelle

de la bienheureuse Brigide, accordez-nous, dans votre bonté, la faveur d'être aidés par les mérites de celle dont les exemples de chasteté répandent sur nous leur radieuse lumière. Ainsi soit-il.

18 FÉVRIER. — SAINT SIMÉON, EVÊQUE ET MARTYR.

L'AN 106.

Siméon, fils de Cléophas, premier évêque de Jérusalem après saint Jacques, fut accusé sous le règne de Trajan, devant le consulaire Atticus, du double tort d'être chrétien et proche parent de Jésus. A cette époque on se saisissait de tous ceux qui étaient issus de la race de David. On fit souffrir au saint évêque le même genre de supplice que le Sauveur avait enduré. Tous les spectateurs s'étonnaient de ce qu'un homme accablé par l'âge (Siméon avait alors 120 ans) pût supporter avec tant de constance et de fermeté d'aussi cruels tourments.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Siméon, évêque, nous protège Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE HYACINTHE DE MARISCOTTIS.

L'AN 1640.

Hyacinthe, noble vierge romaine, fille de Marc-Antoine de Mariscottis, comte de Vignanelli, bourg où elle a reçu la vie, et d'Octavie Orsini, commença dès ses premiers ans à éprouver l'effet de la protection divine, lorsque âgée de sept ans, et sur le point de tomber dans un puits, elle fut conservée par un effet sensible de la protection de Dieu. On l'envoya à Viterbe, pour être élevée par les religieuses de Saint-Bernard ; et là elle embrassa, étant encore jeune, l'institut du tiers-ordre de Saint-François. Mais elle ne revêtit point avec le saint habit le genre de vie qui convenait à sa profession. Car elle sacrifia quelque temps aux pompes et aux plaisirs du monde, jusqu'à ce qu'un avertissement donné à propos par son confesseur, pendant une fièvre dangereuse dont elle était atteinte, lui persuada de dire adieu à toutes les vanités. Ayant donc expié par le sacrement de pénitence toutes les fautes de sa vie passée, elle se mit humblement à genoux dans la salle commune, et baignée de ses larmes, se frappant elle-même à coups de verges, demanda pardon à ses sœurs. Ne respirant que le mépris de soi-même et du monde, elle renonça dès lors à son revenu annuel, à ses riches parures, au superflu de tout genre qu'elle possédait. Plus tard elle ne marcha que nu-pieds, ou avec des sandales lorsque la maladie l'y forçait, n'ayant pour vêtement qu'une tunique grossière, tout usée, qu'on lui avait donnée en aumône, avec une corde pour ceinture. On ne la vit pas autrement vêtue pendant tout le reste

de sa vie. Comme s'il ne lui eût pas suffi de son habit grossier, du cilice, des veilles, des travaux, qui brisaient son corps, des jeûnes continuels qui l'exténuaient, elle se frappait elle-même à coups redoublés, se déchirait avec des poignées d'épines, demandant quelquefois le secours d'une autre religieuse pour l'aider à se faire souffrir d'avantage. Pour dompter de plus en plus son corps, elle couchait sur des têts que recouvrait seulement une mauvaise couverture, ayant une pierre pour oreiller. Elle changea cette couche par obéissance, contre un lit sur lequel elle prenait un sommeil très court, les pieds attachés avec une chaîne à une croix qui se trouvait auprès d'elle. Elle mêlait de l'absinthe à sa nourriture, mangeait des herbes amères, portait ses lèvres avec une sorte de complaisance sur les ulcères de ses sœurs et sur les linges qui en étaient souillés. Souvent elle montait à genoux les escaliers du monastère, avec une grande croix sur les épaules, et employait pour se mortifier les orties, la cire fondue, la neige, la glace, l'eau froide, tout en un mot. Pendant la semaine sainte et tous les vendredis de l'année, elle s'appliquait à retracer par une série de cruels tourments ce que le Christ avait souffert dans sa cruelle passion, qui était pour elle l'objet d'une vénération incroyable. Patience à supporter les injures, humilité chrétienne, pudeur virginale, soin extrême de faire arriver à la perfection les novices qu'elle avait charge de gouverner : telles furent encore les vertus qui jetèrent en elle un vif éclat. Enflammée du zèle des âmes, elle supporta bien des inimitiés, mit en lieu sûr des jeunes filles qu'elle avait trouvées dans une situation périlleuse, ramena au bien une multitude de pécheurs, procura le salut du prochain par ses prières, par les pénitences corporelles qu'elle s'infligeait et par toutes sortes de moyens.

Pauvre elle-même, elle s'adonnait de tous ses efforts au patronage des malades dans les hôpitaux, et à celui des pauvres ; et, afin de pouvoir les secourir, non seulement elle travaillait de ses mains, se retranchait de sa nourriture de chaque jour, et se contentait de quelques croûtes de pain, mais elle engageait à l'aider ses religieuses, les dames même de la ville, les hommes riches qu'elle connaissait, et provoquait des secours partout où il lui était possible de le faire. Bien plus, afin de rendre permanente sa sollicitude pour les pauvres et les malades, elle institua deux confréries pour prendre soin de ces malheureux. Elle éprouvait un vif amour pour le très saint sacrement de l'Eucharistie ; et ce fut pour exciter dans les autres les sentiments qui l'animaient elle-même, qu'elle mit tout en œuvre pour obtenir qu'on l'exposât solennellement et souvent dans l'année à la vénération publique : innovation que le Seigneur approuva par des prodiges dont elle fut l'occasion. Hyacinthe eut aussi pour la Vierge une si grande dévotion, qu'elle mérita d'être récompensée par l'apparition de cette Mère de Dieu. Elle fut célèbre par beaucoup de dons surnaturels dont elle jouissait, entre autres par ceux de prophétie, de contemplation et par celui des larmes. Dieu l'appela au ciel l'an 1640, de son

âge le 55°. Son corps est honoré à Viterbe , dans l'église de Saint-Bernard. Ses mérites et ses miracles l'ont fait béatifier par Benoît XIII; elle a été mise par Pie VII au nombre des saintes vierges. (*Etats romains et autres lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu votre bienheureuse Vierge Hyacinthe victime de sa continuelle mortification et de sa charité, accordez-nous par son exemple et son intercession, de pouvoir pleurer nos péchés et vous aimer toujours. Ainsi soit-il.

19 FÉVRIER. — SAINT BONIFACE, EVÊQUE ET CONFESSEUR. L'AN 1260.

Boniface naquit en Belgique, à Malines. Une prédiction fit connaître surnaturellement à sa mère l'éclat de la sainteté à laquelle il devait parvenir. Dès son enfance il fut un modèle de toutes les vertus, mais il brilla surtout par son extrême pureté. Doué des plus heureuses dispositions de la nature, dès l'âge de cinq ans il s'appliqua avec ardeur à l'étude des belles-lettres; et il fut envoyé encore bien jeune à Paris pour y apprendre la philosophie et la théologie. Là, domptant son corps par les veilles, les larmes, les jeûnes, le cilice, la ceinture de fer, il mérita par ses prières assidues que Dieu lui communiquât la science des saints et lui enseignât le chemin de la perfection. Promu ensuite au sacerdoce, il enseigna publiquement et avec les plus grands succès la théologie sept années à Paris, et deux à Cologne. Il avait une dévotion sans bornes pour la Vierge Mère de Dieu, qui daigna le favoriser de son apparition. L'excellence de son genre de vie, la profondeur de sa science, l'ayant fait élever sur le siège de Lauzanne, de ce poste éminent sa vertu projeta sur ses diocésains les rayons les plus éclatants. Ce saint évêque exerça avec ardeur le ministère de la prédication; il vit ses instructions fécondées par la grâce, et il retira une multitude de pécheurs de la fange du vice, pour les faire entrer dans le chemin du salut. Cependant, désolé de ne pouvoir amollir la dureté de certains cœurs, il se rendit vers le pape Grégoire IX, et lui demanda d'être déchargé du fardeau épiscopal qu'il portait depuis dix années de la manière la plus sainte. A force de prières et de larmes il obtint ce qu'il sollicitait. Peu après le souverain-pontife lui offrit deux autres évêchés qu'il refusa constamment. Déchargé d'un poids si accablant, Boniface retourna à Bruxelles, et se rendit à un monastère voisin, de l'ordre de Cîteaux, appelé la maison de Sainte-Marie, où, pour obéir à la bienheureuse Vierge, il demeura jusqu'à la mort. Un cardinal se trouvant dangereusement malade à Paris, Boniface lui apparut rayonnant de gloire, en compagnie de sainte Agnès, et le rendit à la santé. Un jour que le saint était inquiet au sujet de son salut, il lui fut révélé dans une vision que tous ses péchés étaient effacés. Une autre révélation divine lui fit connaître à l'avance la victoire du roi Guillaume, aussi bien que la captivité de saint Louis, roi de France, et du comte

de Flandre. Un jour il fut assisté à l'autel par deux anges qui le servirent pendant la messe, et à une octave de saint Jean-Baptiste, la Mère de Dieu se présenta à lui, accompagnée qu'elle était par plusieurs saintes vierges et par le précurseur lui-même. Etant malade, la nuit de Noël, il reçut, des mains de la glorieuse Marie, l'enfant Jésus, enveloppé de langes. Couronné de la gloire des miracles et de celle des plus hautes vertus, il devint terrible aux démons, qu'il chassait des corps des possédés par ses prières et par l'imposition des mains. Il rendit la santé à un nombre infini de malades. Après avoir passé dix-huit ans dans le lieu de sa retraite au milieu de toutes les pratiques de la sainteté, il tomba en une dangereuse maladie, et prédit que sa mort était proche. Alors, tenant l'Evangile de saint Jean entre ses mains, il s'écria : *Voilà la doctrine que j'ai apprise, celle que j'ai reçue de l'Eglise : en elle j'ai vécu, en elle je crois, en elle j'espère, en elle je veux mourir.* Après avoir ainsi parlé, il s'endormit dans le Seigneur, le 19 février, l'an 1260. De nouveaux miracles ajoutèrent à sa gloire après sa mort. Au bout de quatre siècles son corps fut relevé de terre par Matthias, archevêque de Malines. Exposés à la vénération publique, ces restes précieux exhalèrent une suave odeur et furent glorifiés par de nombreux prodiges. (*Supplément de Malines.*)

PRIONS. — Dieu Tout-Puissant, faites, nous vous en prions, que votre bienheureux confesseur et pontife Boniface, de qui nous célébrons aujourd'hui la fête, implore en notre faveur votre divin secours, afin que nous soyons absous de nos fautes et délivrés de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

20 FEVRIER. — LE BIENHEUREUX JEAN DE PARME, CONFESSEUR. — L'AN 1289.

Jean, né à Parme, de l'antique famille des Bucali, fut formé à la piété et à la sainteté dès son jeune âge, et embrassa l'institut des Frères-Mineurs de Saint-François. Il jeta parmi eux un éclat si vif, par l'innocence de sa vie et par la supériorité de sa science théologique ainsi que de son éloquence, qu'à Bologne et à Naples, où il enseigna la théologie, et enfin à Rome, il avait la réputation d'un savant et d'un saint. C'est ce qui le fit choisir par Crescence, ministre-général, pour tenir sa place au concile de Lyon, où l'appelait Innocent IV, mais où la vieillesse l'empêchait de se rendre. La même raison valut bientôt après à Jean les suffrages de l'ordre entier pour l'emploi de ministre-général. Dès qu'il fut chargé du gouvernement de ses frères, il porta toutes ses pensées et tous ses soins vers le maintien de la discipline régulière dans toute son intégrité ; et dans cette vue, il parcourut à pied toutes les provinces de l'ordre, n'ayant avec lui que deux compagnons. Après les plus grandes fatigues de la marche, il récitait l'office divin debout et la tête découverte. Lorsqu'il séjournait dans quelque couvent de son ordre, il s'acquittait des emplois les plus bas, se levait la nuit pour matines, offrait chaque jour

le saint sacrifice, et ne prenait que la nourriture la plus simple, et en très petite quantité.

Le saint homme devint, par ses vertus, très recommandable auprès du roi de France et de plusieurs papes. Il fut si estimé de Jean Vatace, empereur de Constantinople, qu'envoyé en Orient, sur la demande de ce prince, pour préparer l'union des Eglises, il y fut regardé comme un ange de paix. De retour en Occident, il y abdiqua presque aussitôt le gouvernement de son ordre, et désigna pour son successeur saint Bonaventure, après qu'on l'eut prié de nommer celui qu'il croyait plus capable de bien remplir cette charge importante. Il se retira alors dans le petit couvent de Grecchia, qui domine la vallée de Rieti ; et pendant trente ans qu'il y demeura, il mena la vie d'un ange plutôt que d'un homme. Il se préparait, avec l'agrément de Nicolas IV, à faire un nouveau voyage en Grèce, pour y apaiser les troubles qui avaient recommencé dans ce pays ; mais il tomba malade à Camérino, où il fit une heureuse mort, après avoir annoncé sa fin à l'avance. Les habitants lui élevèrent aux frais de la ville un monument de marbre, et les fidèles commencèrent dès lors à rendre à ses reliques et à sa mémoire tous les honneurs d'un culte solennel. Le souverain-pontife Pie VI accorda que l'homme de Dieu, déjà décoré de la gloire des miracles, fût mis au rang des bienheureux et honoré par la célébration de l'office et de la messe. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui pour étendre la gloire de votre nom, avez donné au bienheureux Jean, votre confesseur, une force d'esprit invincible, accordez-nous le secours de votre bras tout puissant, et faites-nous parvenir au triomphe de la gloire céleste. Ainsi soit-il.

21 FÉVRIER. — LES SAINTS MARTYRS FRUCTUEUX, AUGURE ET EULOGE. — L'AN 262.

Fructueux, évêque de Tarragone, sa patrie, souffrit le martyre au temps où la cruelle persécution de Valérien et de Gallien sévissait contre les membres les plus distingués de Jésus-Christ. Déjà, outre un nombre incalculable de martyrs mis à mort dans tout l'univers, elle avait immolé, à Rome, Laurent ; à Carthage, Cyprien. Comme elle s'exerçait aussi en Espagne, le gouverneur Émilien arriva à Tarragone, capitale de la province. D'abord il fit jeter en prison Fructueux et ses diacres, Augure et Euloge, qui, au bout de six jours, furent amenés devant lui. *Tu as entendu, dit-il à Fructueux, l'ordre qu'ont donné les empereurs d'adorer les dieux. — J'adore, répondit le pontife, j'adore un seul Dieu, qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. — Quoi, dit le juge en s'adressant à Euloge, n'offres-tu pas des adorations à Fructueux ? — Je n'adore point Fructueux, répondit le lévite de Jésus-Christ, mais celui que Fructueux lui-même adore.* Augure fit une semblable réponse ; et tous trois continuant à confesser tout d'une voix le nom de Jésus-

Christ, Emilien, qui ne put ébranler l'âme sainte des martyrs, ni par les menaces, ni par les caresses, les condamna aux flammes. Le saint évêque fut donc conduit à l'amphithéâtre avec ses diacres ; mais le peuple leur était si attaché et les aimait tant, que plusieurs païens mêmes donnaient des larmes à leur injuste mort. Les chrétiens, de leur côté, cherchant à alléger en quelque chose les souffrances de leur pasteur chéri, et à adoucir les rigueurs de son supplice, lui présentèrent un breuvage mêlé d'aromates. Mais l'évêque, toujours observateur rigide de l'abstinence : *Laissez, dit-il, il n'est pas encore l'heure de rompre le jeûne.* Un chrétien nommé Félix saisit alors la main de Fructueux, et le pria instamment de se souvenir de lui quand il serait dans le ciel. Le pontife lui fit cette belle réponse, que tout le monde entendit : *Je dois me souvenir de toute l'Eglise catholique, qui est répandue depuis l'orient jusqu'à l'occident :* réponse que saint Augustin, dans son sermon sur les glorieux martyrs, loue en ces termes : « Celui-là n'oublie aucun des particuliers qui prie pour l'universalité. Aucun membre n'est mis de côté par celui qui offre sa prière pour le corps entier. » Les actes du martyr saint Fructueux et de ses compagnons étaient en si grande vénération auprès des fidèles, qu'on les lisait publiquement dans l'église, non seulement en Espagne, mais même dans l'Afrique, et ensuite dans les autres provinces de l'Occident. Fructueux consola ses frères en leur prédisant de la part de Dieu que jamais ils ne manqueraient de pasteur. Ensuite, tranquille et plein de joie, il fléchit les genoux sur le bûcher qui commençait déjà à brûler, et il se prépara à être sacrifié à Dieu comme une victime d'agréable odeur. Les trois martyrs s'unirent alors pour rendre au Seigneur, du milieu des flammes, la louange, la gloire et la bénédiction, jusqu'à ce que, éprouvés par le feu et trouvés sans tache, ils rendirent au ciel leur âme très pure, l'an 262.

Il plut alors au Très-Haut de manifester sur la terre la gloire de ses serviteurs : car Babylon et Migdonius, tous deux chrétiens, quoique de la maison du gouverneur, et la fille d'Emilien elle-même, virent ces illustres athlètes du Christ monter au ciel au milieu des chœurs des anges et ornés de couronnes. La nuit suivante les chrétiens coururent à l'amphithéâtre, et chacun d'eux ramassa ce qu'il put des cendres de ces martyrs. Mais Fructueux leur apparut, et les avertit de rendre ce que, par un pieux larcin, ils avaient dérobé, afin qu'on réunît toutes les reliques dans un même lieu. Dans la suite, ces gages sacrés furent transportés en Ligurie. On les conserve près de Gênes, dans un couvent de Bénédictins, excepté quelques ossements qui sont honorés à Manrèze et dans les églises de Tarragone, ainsi qu'à Notre-Dame de Barcelone. (*Espagne.*)

PRIONS — O Dieu, qui avez décoré de la gloire du martyre le bienheureux Fructueux et ses diacres Augure et Euloge éprouvés comme lui par le feu, accordez à vos serviteurs que, par leur intercession, embrasés des flammes de l'amour divin, nous soyons avec eux couronnés dans le ciel. Ainsi soit-il.

22 FÉVRIER. — LA CHAIRE DE SAINT PIERRE
A ANTIOCHE.

« La solennité que nous célébrons aujourd'hui a reçu de nos pères dans la foi le nom de Chaire de saint Pierre, parce que c'est en ce jour, comme on le croit, que le chef des apôtres a commencé d'exercer la charge de l'épiscopat. C'est bien avec raison sans doute que les églises célèbrent la fondation de ce siège que l'apôtre a occupé pour le bien de chacune d'elles, en vertu de la parole du Seigneur : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église.*

« Le Seigneur a donc appelé Pierre le fondement de l'Eglise, et l'Eglise a bien fait d'honorer cette pierre fondamentale, sur laquelle s'appuie et s'élève tout l'édifice chrétien. D'où il suit que le Psalmiste a parlé justement quand il a dit : *Qu'on l'exalte dans l'assemblée du peuple ; que ceux mêmes qui enseignent les autres célèbrent ses louanges.* Béni soit Dieu, qui a commandé d'exalter dans l'Eglise le bienheureux apôtre Pierre, car il est digne d'être honoré par l'Eglise, celui qui en est le fondement, et qui est aussi le degré qu'il faut nécessairement franchir pour arriver au ciel. » (*Saint Augustin.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, en remettant au bienheureux Pierre, votre apôtre, les clefs du royaume céleste, lui avez donné le pouvoir pontifical de lier et de délier, accordez-nous d'être, par son intercession, délivrés des chaînes du péché. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE MARGUERITE DE CORTONE. —
L'AN 1297.

Marguerite, que le lieu de sa mort fit appeler de Cortone, naquit à Alviano en Toscane. Dans les premières années de sa jeunesse, éprise des plaisirs du siècle, elle mena une vie mondaine et déréglée dans la ville de Monte-Pulciano ; mais lorsqu'elle eut trouvé par hasard, sous un monceau de bois, le corps à demi corrompu d'un homme qu'elle avait aimé d'une manière coupable, lequel avait été tué par ses ennemis, et qu'un chien lui fit découvrir, la main du Seigneur la toucha subitement, et dominée par un grand repentir de ses fautes, elle imita la contrition de l'apôtre, et versa des larmes amères. De retour à Alviano, elle coupa ses cheveux, cessa de se parer la tête, renonça à ses égarements aussi bien qu'aux délices du monde, et se montra dans les églises, la corde au cou, prosternée jusqu'à terre, demandant pardon à tous ceux que ses mœurs avaient jusque-là scandalisés. Bientôt elle partit pour Cortone, où elle s'efforça d'apaiser sous la cendre et le cilice la majesté de Dieu, qu'elle avait outragée, jusqu'à ce que, après une épreuve de trois années, elle obtint des Frères-Mineurs chargés du soin de son âme, de recevoir l'habit du tiers-ordre. Dès ce moment elle commença à verser presque cons-

tamment des larmes abondantes, à pousser de profonds soupirs, prodruits par une si vive douleur, qu'elle en demeura longtemps sans parler. Son lit était la terre nue, une pierre ou un morceau de bois lui servait d'oreiller ; habituellement elle passait les nuits sans dormir, occupée à méditer les choses célestes, n'éprouvant plus un seul mauvais désir, depuis que l'esprit du bien, devenu maître en sa personne, eut élevé la faiblesse de sa chair aux pratiques de la pénitence. Harcelée par les embûches du démon et par les dangereux assauts qu'il lui livrait, en femme vraiment forte, elle découvrit très souvent l'ennemi aux seules paroles qu'il lui disait, et le repoussa sans qu'il eût pu la vaincre. Pour échapper aux entraînements de la vaine gloire (c'était de ce côté que l'esprit malin dirigeait principalement ses attaques), elle ne cessait de s'accuser à haute voix de ses fautes passées, dans les rues et sur les places, déclarant qu'elle avait mérité de souffrir toutes sortes de supplices. Ce ne fut que pour obéir à son confesseur qu'elle cessa de ravager la beauté d'un visage qui avait été autrefois la cause d'un amour impur, peignée qu'elle était de voir se conserver les charmes de sa figure au milieu des mortifications continuelles qui auraient dû les détruire. Purifiée de ses anciennes souillures par ces pénitences rigoureuses et par d'autres encore, après avoir ainsi triomphé d'elle-même, au point d'être entièrement devenue insensible aux charmes du monde, Marguerite mérita de jouir des fréquentes visites et des entretiens du Seigneur. Elle participa, comme elle l'avait demandé, aux douleurs du Christ et de la Vierge Marie, à de certains moments, où privée de ses sens elle paraissait réellement morte. On venait à elle des pays étrangers pour se former à la perfection. La lumière céleste dont elle était remplie lui découvrait les secrets des cœurs, le fond des consciences, et connaissant les péchés qui se commettaient contre le Seigneur dans les lieux éloignés, elle les pleurait avec douleur. Son ardente charité envers Dieu et le prochain fit porter de grands fruits au zèle qui l'animait pour le salut des âmes. Elle obtint aussi du Seigneur la guérison des malades qui venaient la trouver, et la délivrance des possédés. Elle rendit plein de vie, à sa mère éplorée, un enfant qui venait de mourir. Des guerres imminentes furent conjurées par la persévérance de ses oraisons. Elle pratiqua enfin les œuvres de la plus ardente charité en faveur des vivants et des morts.

Au milieu des saintes entreprises qui l'occupaient, elle ne diminua rien de la rigueur avec laquelle elle traitait continuellement son corps, et ne se laissa jamais distraire de son application à méditer les mystères divins. Admirable dans l'un et dans l'autre de ces deux genres de vie, elle retraçait l'image des deux sœurs Marthe et Marie. Les prières qu'elle adressait pour elle-même au Seigneur, afin d'être appelée de cette vallée de larmes dans la céleste patrie, furent enfin exaucées. L'heure et le jour de sa mort lui ayant été révélés, pleine de mérites et de bonnes œuvres, comblée des dons célestes, elle s'affaiblit dans son corps, et ne fut soutenue que par les entretiens du Sei-

gneur, pendant dix-sept jours qu'elle passa sans prendre de nourriture. Alors elle reçut comme il était convenable les sacrements de l'Eglise, et tournant vers le ciel des yeux qui respiraient la joie, elle alla rejoindre l'époux de son âme, le 22 février, à l'âge de 50 ans, la vingt-troisième année depuis sa conversion, l'an du salut 1297. Son corps, qui se garde jusqu'à ce jour, entier et à l'abri de toute corruption, conserve les apparences de la vie et répand une agréable odeur. Il est honoré dans l'église des Frères-Mineurs, appelée aujourd'hui Sainte-Marguerite, à cause de la sainte. Les miracles qu'elle ne cessait d'accomplir ont engagé les souverains-pontifes à accorder de généreuses permissions pour augmenter la dévotion des peuples à son égard. Enfin Benoît XIII l'a canonisée, dans une magnifique cérémonie religieuse, le jour de la Pentecôte, 16 mai de l'an 1728. (*Etats-Romains et autres lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez tiré miséricordieusement de la voie de la perdition, pour la mettre sur le chemin du salut, votre servante Marguerite, montrez-vous de même miséricordieux à notre égard, afin que nous puissions nous glorifier d'imiter dans sa pénitence laborieuse celle que nous n'avons pas eu honte de suivre d'abord dans ses égarements. Ainsi soit-il.

23 FÉVRIER. — SAINT PIERRE DAMIEN, ÉVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — L'AN 1072.

Pierre, né à Ravenne, de parents honnêtes, fut d'abord abandonné par sa mère, qu'irritait la vue du grand nombre de ses enfants. Mais une servante de la maison le recueillit à demi-mort, le ranima et le rendit à celle qui lui avait donné la vie, quand elle fut revenue à des sentiments plus humains. Devenu orphelin de père et de mère, le jeune enfant vécut dans une dure servitude, sous la tutèle rigoureuse d'un frère qui le traitait comme un vil esclave. Il commença dès lors à se montrer religieux envers le Seigneur, et rempli de piété pour la mémoire de l'excellent père qu'il avait perdu ; car ayant trouvé par hasard une pièce de monnaie, au lieu d'en faire usage pour subvenir à ses propres besoins, il la donna à un prêtre afin que celui-ci offrit le saint sacrifice pour l'âme de l'auteur de ses jours. Un de ses frères, nommé Damien, de qui on croit qu'il tira son surnom, le fit étudier ; et ses progrès furent si rapides, qu'il fit bientôt l'admiration de ses maîtres. Il devint célèbre par son instruction dans les lettres profanes, et il les enseigna lui-même avec succès. Cependant, afin qu'en lui le corps fût toujours soumis à la raison, il porta un cilice sous ses vêtements ordinaires, et s'exerça aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Pour dompter la vivacité des passions, que l'ardeur de la jeunesse faisait bouillir dans son âme, il éteignait les feux importuns de la concupiscence en se plongeant la nuit dans les flots d'une rivière à peu près glacée. Ensuite il visitait les églises et récitait tout le psautier. Il s'adonnait assidûment au soulagement des pauvres ; et on

le vit fréquemment , dans les repas qu'il leur donnait , les servir de ses propres mains.

Le désir de mener une vie plus parfaite le porta à s'engager à Avellane , diocèse d'Eugubio , dans un monastère de l'ordre des moines de Sainte-Croix , fondé à Font-Avellane par le bienheureux Ludolphe , disciple de saint Romuald. Peu après , son abbé l'envoya au monastère de Pomposie , ensuite à celui de Saint-Vincent , à Pierre Pertuse. Il fit beaucoup de bien dans l'une et l'autre de ces deux maisons , par ses prédications , par les sages réglemens qu'il y mit en vigueur , et par la régularité de sa vie. Rappelé parmi les siens , après la mort de l'abbé , il fut mis à la tête de la communauté d'Avellane , qui prospéra tellement sous sa conduite , grâces à ses saintes institutions et aux nouvelles maisons établies par lui en divers lieux , qu'on le regarde avec raison comme un autre fondateur et comme le principal ornement de son ordre. Des monastères qui appartenaient à d'autres instituts , des chapitres de chanoines , et des peuples entiers , ressentirent les effets de sa bienveillante sollicitude. Il fut utile à plus d'un titre au diocèse d'Urbain ; il assista , dans une cause très grave , l'évêque Theuzon , qu'il aida par ses conseils et par ses œuvres à bien remplir les fonctions de son ministère. Quant à lui , il continuait à se livrer à la contemplation des choses divines , aux mortifications corporelles , et à toutes les pratiques d'une sainteté à toute épreuve. Ce fut ce qui détermina le pape Etienne IX à le créer cardinal de la sainte Eglise romaine et évêque d'Ostie , quoi qu'il pût faire pour refuser tant d'honneurs et pour les éviter. Pierre , dans ces hautes fonctions , donna l'exemple des vertus les plus admirables , et s'acquitta de tous les devoirs qu'entraîne après lui l'épiscopat. Dans les temps les plus difficiles , par sa science profonde , par ses légations , et par toutes sortes de travaux , il servit admirablement l'Eglise romaine et les souverains-pontifes. Il combattit jusqu'à sa mort contre l'hérésie des Manichéens et contre la simonie. Après avoir terrassé ces deux ennemis , il réconcilia l'Eglise de Milan avec celle de Rome. Il s'opposa vaillamment aux antipapes Benoît et Cadolaüs , dissuada le roi de Germanie Henri IV du divorce impie qu'il voulait réaliser , délivra de l'interdit les habitants de Ravenne , après qu'ils eurent rendu au souverain-pontife les hommages qu'ils lui devaient , et ramena à la pratique d'une vie plus sainte les chanoines de Vélétri. C'est à peine si l'on peut trouver dans la province d'Urbain une église qui n'ait reçu de lui quelque service. Il guérit de beaucoup de misères celle d'Eugubio , qu'on lui confia pour quelque temps. Ailleurs même , quand il en fut besoin , il s'adonna au bien de plusieurs autres églises avec autant d'ardeur que si elles eussent été mises sous sa tutelle. Après qu'il eut déposé le cardinalat et quitté son évêché , il ne diminua rien de son empressement à secourir le prochain. Il répandit l'usage de jeûner le vendredi en l'honneur de la sainte croix de Jésus-Christ , de réciter l'office de la bienheureuse Mère de Dieu , et de consacrer le samedi au culte de cette sainte Vierge ; il institua

aussi la coutume de prendre la discipline en expiation des crimes qui se commettent. Illustre par sa sainteté, la pureté de sa foi, ses miracles et ses belles actions, en revenant d'une légation à Ravenne, il quitta ce monde pour retourner au Seigneur, à Faenza, le 23 janvier. Son corps, qui est enseveli dans cette ville chez les Cisterciens, reçoit de grands hommages de la vénération des peuples, et a été rendu célèbre par les miracles dont il est l'occasion. Les habitants ont pris pour patron auprès de Dieu le saint dont ils ont tant de fois éprouvé l'assistance dans les circonstances les plus critiques. Le pape Léon XII, après avoir consulté la congrégation des Rites, a étendu à toute l'Eglise la faculté dont jouissaient quelques diocèses, ainsi que l'ordre des Camaldules, de célébrer l'office et la messe en l'honneur de Pierre Damien; et à la qualité de confesseur-pontife il a ajouté le titre de docteur.

PRIONS. — Accordez-nous, Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, de suivre les leçons et les exemples de votre bienheureux confesseur et pontife Pierre, afin que, méprisant les choses terrestres, nous méritions les joies éternelles. Ainsi soit-il.

24 FÉVRIER. — SAINT MATHIAS, APOTRE.

Pierre se leva au milieu des frères qui étaient réunis au nombre d'environ cent-vingt, et il leur dit : Frères, il faut que ce que le Saint-Esprit a prédit dans l'Ecriture par la bouche de David, au sujet de Judas, le conducteur de ceux qui ont saisi Jésus, soit accompli. Il nous était associé, et il avait été appelé aux fonctions du même ministère; mais il a acheté un champ du prix de son iniquité, et s'étant pendu, il a crevé par le milieu du corps, et ses entrailles ont été répandues. Tous les habitants de Jérusalem ont si bien connu cela, que ce champ a été nommé en leur langue *Hacelduma*, c'est-à-dire le champ du sang. Or, il est écrit dans le livre des psaumes : Que sa demeure devienne déserte, qu'il n'y ait personne qui l'habite, et qu'un autre prenne sa place dans l'épiscopat. Il faut donc qu'entre ceux qui ont été en notre compagnie pendant que le Seigneur Jésus a vécu parmi nous, à commencer depuis le baptême de Jean jusqu'au jour où nous l'avons vu monter au ciel, on en choisisse un qui soit avec nous témoin de sa résurrection. Alors ceux qui étaient rassemblés présentèrent Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. S'étant mis en prière, ils dirent : Seigneur, vous qui connaissez les cœurs de tous les hommes, montrez lequel de ces deux vous avez choisi pour remplir ce ministère et l'apostolat dont Judas est déchu par son crime, pour s'en aller dans son lieu. Aussitôt ils les tirèrent au sort, et le sort tomba sur Mathias, qui fut associé aux onze apôtres. (*Actes des apôtres.*)

A la suite de ce passage du livre des Actes nous ajouterons ce que dit le Martyrologe romain à la date de ce jour : Mathias, qui, après l'Ascension du Seigneur, fut élu par les apôtres et désigné par le sort

pour tenir la place du traître Judas , souffrit le martyre en prêchant l'Évangile.

PRIONS. — O Dieu, qui avez associé le bienheureux Mathias au collège de vos apôtres , faites, nous vous en prions, que, par son intervention, nous sentions toujours présents autour de nous les effets de votre charité. Ainsi soit-il.

25 FÉVRIER. — LE BIENHEUREUX SÉBASTIEN D'APPARITIO, CONFESSEUR. — L'AN 1600.

Sébastien naquit d'une famille honnête de l'Espagne , à Gudina , ville de Galice, au diocèse d'Orense. Il fut élevé dans la piété dès l'âge le plus tendre. Chargé dès ses premières années de garder les troupeaux, on rapporte qu'il ne fit rien qui sentit l'enfant; et dès lors, en le voyant conservé par une providence toute particulière de Dieu, on put présager de lui quelque chose de grand. Une tradition constante rapporte qu'à l'âge de douze ans, mortellement atteint d'une maladie contagieuse, il fut laissé seul dans une chaumière en ruines; mais un loup venu de la forêt lui fit une légère morsure, qui perçant un abcès, en fit sortir des matières purulentes. Alors sa mère, qui passait par là, conduite par la bonté de Dieu, le ramena avec elle et acheva de le guérir. Au sortir de l'enfance, dont il employa pieusement les dernières années dans la maison paternelle, il quitta son pays, et se rendit à Salamanque, où il se mit au service d'un maître. Ensuite il alla travailler à la campagne pour soulager la pauvreté de ses parents. Là il fut exposé à des dangers de plus d'une sorte; il eut surtout à résister à trois femmes qui dressèrent des embûches à sa chasteté, et qu'il repoussa victorieusement. Effrayé toutefois de ces périls, il résolut de partir pour la Nouvelle-Espagne, où la foi évangélique venait d'être portée. Il s'embarqua donc avec d'autres passagers, qui l'accablèrent d'injures dans la traversée, sans pouvoir mettre à bout sa patience. Enfin après une heureuse navigation il aborda à Puebla-de-Los-Angelos, d'où il alla à Mexico. Il ne tarda pas à donner dans cette ville des preuves de sa rare charité envers le prochain, employant en bonnes œuvres les ressources que lui procuraient son industrie et son amour pour le travail, s'appliquant avec une ardeur infatigable à l'art encore nouveau de la construction, des moyens de transport, et à la confection des routes qu'il fallait au prix de mille peines ouvrir et aligner à travers des forêts jusque-là impraticables. Il travailla principalement à la voie publique qui conduit de Mexico à Lacuthéca. Les gains considérables qu'il réalisa furent consacrés par lui à nourrir les veuves et les orphelins, à doter des jeunes filles, et à d'autres œuvres de miséricorde. Ainsi un homme chargé de dettes considérables étant déjà saisi par les agents de la justice, Sébastien paya généreusement pour lui et le rendit à la liberté. Il s'acquitt de la sorte une telle réputation de vertu, qu'il mérita de voir

les Indiens eux-mêmes, déposant leur férocité naturelle, venir lui rendre des marques d'honneur et lui offrir leurs services. Son amour pour la chasteté lui avait fait d'abord refuser de s'engager dans le mariage. Plus tard il se détermina à embrasser cet état ; et il épousa successivement deux filles honnêtes avec qui, de leur plein consentement, il garda la virginité. Tant de vertus excita la rage du démon, qui se présenta à lui plusieurs fois sous la forme d'un teureau furieux, sous celle d'un nègre en courroux, et même sous des figures séduisantes. Le saint s'armait alors du signe de la croix et triomphait de tous les efforts de l'ennemi. Après la mort de sa seconde femme, il demanda à être admis dans l'ordre du séraphique saint François. Parvenu au comble de ses vœux, il laissa tous ses biens aux religieuses de Sainte-Claire, et entra dans le tiers-ordre des Franciscains, étant âgé déjà de plus de 70 ans. Quand il eut fait les vœux solennels, il se distingua merveilleusement dans tous les genres de vertus et pratiqua dans la perfection la simplicité, la candeur, la mansuétude, l'obéissance, la pauvreté. Il joignait à une patience sans bornes pour supporter les tribulations, les vertus de tempérance et de force, à un degré si remarquable, qu'outre les jeûnes prolongés et les macérations corporelles, il passa souvent des nuits entières dans de saintes veilles, bien digne par là des choses extraordinaires dont on raconte qu'il fut favorisé. Il était en proie dans un désert au tourment de la faim. et ne pouvait recevoir aucun secours des hommes ; des anges, dit-on, lui servirent à manger ; le trouvant accablé de fatigue, ils le délassèrent ; ils l'entourèrent pendant son sommeil d'une splendeur céleste ; ils le garantirent sur le chemin de la pluie et de la neige : de l'endroit où il avait égaré ses pas, ils le remirent dans sa route, le transportant d'un lieu dans un autre. Sébastien eut aussi connaissance des évènements à venir ; il pénétra jusque dans les mystères des cœurs ces secrets qui ne sont connus que de Dieu, et il ne cessa d'exercer un empire absolu sur les bêtes sauvages. Dans sa dernière maladie, le vomissement auquel il était sujet ne lui permettant pas de recevoir la sainte Eucharistie, il demanda qu'on lui apportât, pour le contempler seulement, ce sacrement adorable ; et il lui rendit ses hommages couché à terre, fondant en larmes avec les sentiments d'une dévotion inexprimable. Enfin accablé de vieillesse, et presque centenaire, il termina paisiblement sa vie à Puébla. Son corps, numé et défait par la pénitence, revêtit après le trépas une beauté ravissante et exhala une suave odeur. L'éclat de ses vertus et de ses miracles fit mettre solennellement Sébastien au nombre des bienheureux par le pape Pie VI. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait marcher dans la simplicité du cœur votre confesseur Sébastien, et qui l'avez comblé de dons célestes, accordez-nous dans votre miséricorde, que, par son intercession, nous puissions vous servir avec des cœurs purs et obtenir les dons de votre grâce. Ainsi soit-il.

26 FÉVRIER, (au Mart. rom.) — SAINT VICTOR DE PLANCY,
CONFESSEUR. — VI^me SIÈCLE.

Victor, né dans les environs de Troyes, d'une famille illustre, affligeait sa chair par des jeûnes, nourrissait son âme par de continuelles prières, et donnait aux pauvres tout ce qu'il se retranchait sur sa propre nourriture. Ayant achevé d'étudier les belles-lettres, il se livra à la lecture et à la méditation des livres saints ; et lorsqu'il en eut goûté les célestes douceurs, il n'éprouva plus que du mépris pour toutes les sciences profanes. Etant devenu, grâce à ces mœurs si pures et à ces études solides, et pieusement savant et savamment pieux, il fut contraint à subir le fardeau du sacerdoce. Mais passionné pour la vie solitaire, il abandonna ses biens et se retira sur les bords de l'Aube, auprès de Plancy, dans un village du territoire d'Arcis, nommé alors Saturniacum. Là, abîmé tout entier dans la prière et dans la contemplation de Dieu, il se livra sans relâche aux jeûnes et à un si grand détachement de toutes choses, qu'il semblait déjà dépouillé de son corps, élevé au-dessus de la nature humaine, soustrait aux nécessités de la vie présente, et que, malgré l'enveloppe de la mortalité, il mérita de voir des yeux de sa chair les cieux ouverts, de porter ses regards au sein de la lumière d'en-haut, d'être favorisé de visions divines, charmé continuellement par les cantiques des anges, instruit par leurs révélations. Ces dons surnaturels et d'autres de ce genre, dit saint Bernard, nous les admirons, dans ce saint homme, nous s'en les envions pas. — Les miracles que l'on rapporte de Victor sont innombrables. Le suivant, que l'abbé de Clairvaux a célébré par ses éloges, fut opéré en présence du roi de France et de tout son cortège. Ce prince, qui était alors à la chasse, dirigea ses pas sans le savoir vers la demeure du bienheureux Victor, dans la pauvreté rigoureuse qu'il pratiquait, n'ayant pas même un peu de vin à offrir à son hôte royal pour étancher sa soif, alla puiser de l'eau à la fontaine voisine ; ensuite ayant prié pour la bénédiction, l'eau changea en vin. Parvenu à une extrême vieillesse, le saint laissa son corps, le seul obstacle qui lui interdisait jusque-là l'entrée de la gloire ; et d'autant plus à l'aise qu'il était plus complètement dépouillé, il entra dans le sanctuaire du ciel le 26 février. De sa cellule, où il avait été enseveli, son corps fut porté au couvent de Montiéramey, et ensuite transféré dans l'église du village du même nom.

(Diocèse de Troyes.)

PRIONS. — Seigneur, rendez-vous présent aux supplications que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur saint Victor de Plancy, afin que nous, qui n'avons pas confiance en notre justice, nous soyons aidés par les prières de celui qui vous a été agréable. Ainsi soit-il.

27 FÉVRIER. — SAINT RUDESINDE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — X^{ME} SIÈCLE.

Rudesinde, né en Galice, appartenait par ses parents, Guterre et l'Iduara, à la famille royale. Les circonstances qui précédèrent sa naissance montrèrent assez ce qu'il devait être un jour. Sa mère, femme dévouée au soulagement des pauvres, à qui elle faisait d'abondantes aumônes, répandait ses prières et ses larmes devant le Seigneur, quand un ange vint lui faire savoir qu'elle concevrait un fils qui aurait un grand mérite devant Dieu, et beaucoup de renom parmi les hommes à cause de sa sainteté. Iduara donna le jour à Rudesinde la veille de la fête des saints martyrs Facondet et Primitif, jour qui à cause de cela ne cessa d'être pour la mère et pour le fils, tant qu'ils vécurent, un jour de sainte allégresse. La pieuse femme construisit une église en l'honneur de l'archange Michel à l'endroit où l'envoyé céleste lui avait annoncé qu'elle aurait un fils. Celui-ci, adonné dès son enfance à la méditation de la loi divine, arriva bientôt à la sainteté d'un homme apostolique : ce qui porta le clergé et le peuple de Mindonia à l'élire d'un consentement unanime évêque de leur église. Le roi et les principaux seigneurs conçurent une grande joie de son élévation ; car ils connaissaient son mérite et son instruction. Devenu ainsi évêque de Mindonia, Rudesinde se distingua par toutes sortes de vertus. Mais, sans parler de ses autres qualités, il suffit de dire qu'il se distingua surtout par les aumônes qu'il répandait à profusion dans le sein des pauvres, par la restauration des églises, soit qu'elles fussent déjà tombées ou qu'elles menaçassent ruine, par la construction de nouveaux édifices pour le culte religieux et par la prédication assidue de la parole de Dieu. Chosi ensuite sur les instances du roi et du peuple pour occuper le siège d'Aria-Flavia, dont l'église possédait le corps de l'apôtre saint Jacques, il gouverna le peuple chrétien avec un succès toujours croissant. Il fonda un riche monastère dans les vastes et riches domaines dont il avait hérité de sa famille. Celle-Neuve fut le nom de cette maison, qui aujourd'hui encore est très considérable par la magnificence de sa construction comme par le nombre de ses religieux. Rudesinde y mena quelques années la vie monastique sous la règle de saint Benoît ; puis il passa de ce monde au Seigneur le 1^{er} mars. Il opéra beaucoup de miracles avant et après sa mort. Son corps n'a pas cessé de reposer à Celle-Neuve, où il est continuellement visité par une multitude de pèlerins qui viennent surtout de la Galice et du Portugal. Ce saint évêque florissait l'an du Seigneur 930 et pendant les années suivantes. Célestin III n'étant encore que Frère-Mineur le releva de terre. Ensuite, devenu pape, il le mit au nombre des saints l'an du salut 1196. (*Espagne.*)

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, ayez pitié de vos serviteurs qui vous implorent au nom des glorieux mérites de votre confesseur

et pontife Rudesinde, afin que par sa pieuse intercession nous soyons toujours protégés contre toutes les adversités. Ainsi soit-il.

28 FÉVRIER. — LA BIENHEUREUSE VILLANA DE BOTTIS. — L'AN 1360.

Villana, née à Florence au commencement du quatorzième siècle, de l'honnête famille de Bottis, parut dès son enfance entièrement adonnée aux célestes désirs et aux œuvres les plus saintes de la pénitence. Soupirant après le divin époux, elle quitta la maison paternelle pour aller se cacher dans un couvent de religieuses. Mais ce fut en vain qu'elle s'enfuit, car Dieu voulait faire briller en elle d'une manière plus éclatante les richesses de sa miséricorde. Elle se maria contre son gré, pour obéir à son père, et bientôt séduite par les pompes et les vanités du monde, elle abandonna peu à peu les exercices de la vie spirituelle auxquels elle s'était livrée d'abord. Mais Jésus, le bon pasteur, qui ne voulait pas que la brebis errante vint à périr, permit qu'à un certain moment où elle mettait beaucoup de soin à se parer et admirait devant un miroir les charmes de sa figure, elle se vit à deux reprises semblable à un démon. Toute effrayée de cette vision qui lui fit connaître la laideur de son âme, elle quitta ses riches habits, laissa ses parures, et courut vêtue très simplement chez les Frères-Prêcheurs de Sainte-Marie-la-Neuve, versant des larmes abondantes, par lesquelles elle purifiait son âme de ses anciennes souillures.

Ainsi changée par la droite du Très-Haut, Villana, afin de racheter le temps, s'adonna avec ardeur aux jeûnes, à la prière, à toutes les œuvres de pénitence et au mépris des choses périssables. Non seulement elle revint à ce degré de ferveur qu'elle avait naguère abandonné, mais elle fut bientôt embrasée des feux de l'amour divin, et mérita des grâces si abondantes, que souvent elle était ravie en extase, principalement pendant le saint sacrifice, et lorsqu'elle prenait part à une lecture ou à une conférence spirituelle. Quand on l'avertissait de mettre des bornes à ses austérités, elle répondait que la douceur du divin amour, dont elle était remplie, lui faisait trouver fastidieuse la nourriture corporelle. Les pauvres excitaient si vivement sa charité, qu'il fallut l'autorité de ses parents et de son mari pour la détourner d'aller mendier de porte en porte de quoi se nourrir. Jalouse de devenir de plus en plus conforme à Jésus crucifié, elle eut à supporter les injures, les calomnies, les outrages, des infirmités longues et cruelles, les insultes des démons, et les pièges qu'on lui tendit. Toutes ces épreuves furent si loin de vaincre son courage, qu'elle désirait ardemment les voir encore s'augmenter.

Au milieu de ces saintes pratiques et de ses autres œuvres de pénitence, de courage et de piété, il est certain que Villana a mérité de jouir en plusieurs circonstances d'apparitions et d'entretiens célestes. Sa cellule resplendit quelquefois de clartés surnaturelles; souvent aussi

elle-même prédit l'avenir. Enfin lorsque le temps approcha de recevoir le prix de ses vertus, épuisée par ses glorieux travaux, victorieuse des artifices du démon, elle reçut avec une vive dévotion les sacrements de l'Eglise. Elle se fit lire ensuite la Passion du Seigneur, et lorsqu'on en fut à ces mots : *Baissant la tête, il expira*, elle mit ses mains en forme de croix sur sa poitrine, et rendit à Dieu son âme sainte, l'an 1360. Son corps, revêtu de l'habit du tiers-ord e de Saint-Dominique, et exhalant un parfum céleste, fut dès lors tellement honoré par la vénération des peuples, que pendant un mois et plus il ne fut pas possible de célébrer ses funérailles. L'admiration était générale ; beaucoup de personnes se disputaient des lambeaux de ses vêtements. Les écrivains du temps disent que la sainteté de Villana fut attestée par des miracles. Il ne faut donc pas s'étonner si le culte de cette servante de Dieu s'est maintenu pendant plusieurs siècles et est arrivé jusqu'à nous en s'augmentant de jour en jour. C'est après avoir connu tous ces faits et les avoir canoniquement examinés, que le pape Léon XII, sur l'avis favorable de la congrégation des Rites, a daigné permettre à l'ordre des Frères-Prêcheurs et au clergé tant séculier que régulier du diocèse de Florence, de célébrer l'office et la messe en l'honneur de la bienheureuse Villana.

(*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, après avoir retiré de la vanité du siècle votre servante, la bienheureuse Villana, l'avez fait passer par toutes les voies de la pénitence et de l'humilité, accordez-nous par son intercession, que, confessant notre iniquité, nous puissions trouver grâce devant vous. Ainsi soit-il.

29 FÉVRIER. — SAINT VALÈRE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — VERS L'AN 315.

Valère, homme très distingué par sa piété et sa doctrine, issu, au témoignage de Prudence, de la famille consulaire des Valériens, naquit à Saragosse. Elevé à l'épiscopat, il surpassa par ses vertus ce que le peuple était en droit d'attendre de lui. Au moment, en effet, où la persécution de Dioclétien et de Maximien exerçait ses plus grandes fureurs contre les chrétiens, le saint évêque déploya tout son courage et employa tous les moyens pour propager la foi chrétienne, livrant le saint combat suivant le précepte de l'apôtre, embrassant la vie éternelle, à laquelle il avait été appelé, et confessant généreusement la foi en présence d'une multitude de témoins. La difficulté qu'il eut à parler l'empêchait de s'employer assez librement à l'exercice de la prédication évangélique ; mais, pour que son troupeau n'en souffrit pas, il confia ce saint ministère au diable Vincent, son disciple, et par ce moyen le peuple eut tous les secours nécessaires pour être confirmé dans la foi et instruit dans les maximes de la piété. Aussi l'exemple de la vie de ces deux ministres de l'Evangile, la sainteté de leurs mœurs, et la prédication de Vincent, procuraient chaque

jour à la religion de nouveaux progrès. Ces triomphes de la foi arrivèrent à la connaissance de Dacien, qui, à cette époque, avait été envoyé en qualité de gouverneur en Espagne. Persécuteur acharné des chrétiens, il regarda comme une mesure extrêmement utile et même nécessaire à son plan d'impiété, de faire arrêter à Saragosse Valère et Vincent; et il donna ordre de les amener tous les deux chargés de chaînes à Valence. Dès qu'ils parurent devant lui, s'adressant à l'évêque, comme à celui à qui sa vieillesse et la grande considération dont il jouissait auprès des chrétiens donnaient le plus d'autorité : *Quoi donc, lui dit-il, penses-tu que sous prétexte de religion il soit juste d'enfreindre et de violer les lois des empereurs?* Alors Valère, qui dans un corps affaibli par l'âge conservait une âme pleine de vigueur, soutint la cause de la religion et de la foi, et répondit, mais avec le ton d'un homme qui a de la difficulté à parler : *Dacien, nous qui faisons profession de la foi chrétienne, et qui marchons sur les traces de nos pères, nous avons toujours mis au nombre des lois les plus importantes et les plus saintes de notre religion, le devoir d'obéir au Dieu créateur plutôt qu'aux hommes.* Quand il eut entendu cette réponse, Dacien, qui ne se promettait aucun triomphe de la mort de Valère, à qui son extrême vieillesse serait un poids plus pénible que les supplices, décréta seulement sa condamnation à l'exil. Le saint partit donc et quitta Valence, pour se rendre dans la province d'Aragon. Comme par la sentence portée contre lui il lui était interdit de revenir à Saragosse et de demeurer dans aucune ville considérable, il choisit pour sa résidence le village d'Anêt. Il résolut de profiter de la liberté que lui donnait la retraite pour s'appliquer tout entier aux choses du ciel, et pour consacrer sa veillesse entièrement à Dieu. Souvent dans sa solitude il se représentait la glorieuse mort que, par l'ordre de l'impie Dacien, Vincent avait soufferte à Valence. Alors il félicitait vivement son généreux diacre, et il demandait avec des vœux ardents de sortir lui-même de ce monde, soupirant après le moment où celui qui avait été le plus cher de ses disciples, l'associé de son ministère ici-bas, serait son compagnon dans le ciel. Afin de manifester autant qu'il le pouvait sa tendre dévotion pour Vincent, il fit bâtir à Anêt, aux frais des chrétiens, une église, la première qui ait été consacrée sous l'invocation du bienheureux diacre. Enfin, toujours appliqué aux veilles, aux jeûnes, aux saintes méditations, il rendit à Dieu son âme sainte vers l'an 315 du Seigneur. Les chrétiens ensevelirent pieusement son corps non loin d'Anêt, dans un château appelé Sturda. Un monument iusigne qui contient ses reliques et porte son nom se voit encore dans le couvent de Roda. (Espagne.)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, qui avez voulu que la sainte solennité de votre bienheureux confesseur et pontife Valère fût célébrée en ce jour, exaucez vos serviteurs, et accordez-nous d'être affranchis de tout péché, pour que, à l'aide de son intercession, nous parvenions à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

1 MARS. — SAINT NÉON ET SAINT TURBON, MARTYRS. — VERS L'AN 170.

Néon, qui avait reçu les actes de l'accusation intentée à Langres contre les saints Speusippe, Eléosippe et Mélaspippe, en consignait sur ses registres les réponses que ces courageux martyrs adressèrent aux juges, fut frappé de leur justesse, comme de la parfaite modération des confesseurs. Il en conclut en lui-même la vérité et la sagesse de la doctrine chrétienne, et résolut de s'enrôler avec ces saints sous les étendards de la milice sacrée. C'est pourquoi, remettant à Turbon, son collègue, les actes qu'il avait rédigés, il traversa courageusement la foule, et confessa sans crainte le nom de Jésus-Christ. On rapporte qu'il courut à la statue de Némésis, l'abattit et la mit en pièces, ainsi que les autres idoles de la place publique. On se saisit de sa personne, on l'accabla de coups et d'une grêle de pierres, on lui fit souffrir toutes sortes de supplices, qu'il endura avec une confiance et une force invincibles, jusqu'à ce que, exhalant son âme glorieuse, il obtint la palme du martyre.

Peu de temps après, Turbon, éclairé aussi par la beauté de la doctrine des bienheureux jumeaux dont il avait écrit les victoires, et puisant dans leur exemple la force et la générosité nécessaires pour confesser la foi, marcha sur les traces de Néon, et se déclara pour Jésus-Christ. Arrêté par les persécuteurs, il mérita de remporter aussi la glorieuse couronne du martyre, et d'être enseveli dans le même tombeau, au lieu appelé depuis Saint-Geome. Ces faits arrivèrent sous l'empire de Marc-Aurèle, et sous le gouvernement de Palmatius Quadratus et d'Hermogène. (*Langres.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Néon et Turbon, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

2 MARS. — LE BIENHEUREUX HENRI SUSON, CONFESSEUR. — L'AN 1365.

Henri Suson, qu'on appelle aussi Jean de Souabe, naquit dans ce pays d'une famille illustre. On ne le nomma point Montèse comme son père, mais on l'appela Suson, nom que portait sa mère, laquelle était une femme d'une très grande piété. Elevé selon la justice et la sainteté, il fit tant de progrès dans la vertu, qu'à l'âge de 13 ans, se sentant appelé de Dieu à un état plus parfait, il entra à Constance dans l'ordre des Frères-Prêcheurs. Cependant, tout religieux qu'il était, il se laissa entraîner peu à peu par la fragilité humaine, et pendant cinq ans il fut dans une telle disposition d'esprit, qu'il ne s'inquiétait point des petites fautes et des manquements ordinaires. Mais enfin, il plut à Dieu de déployer les richesses de sa miséricorde, de l'en-

lever aux affections terrestres, et de l'attirer tout à lui. Dès ce moment, Henri surmonta généreusement les oppositions intérieures et les dégoûts qui l'empêchaient d'avancer dans le chemin de la perfection. Ne pensant plus qu'aux choses du ciel, il se résolut à ne perdre jamais le sentiment de la présence de Dieu. Devenu un modèle de mortification chrétienne, il s'efforça de retracer en sa personne les souffrances du Seigneur, par les abstinences et les macérations corporelles. Il porta longtemps un cilice et une chaîne de fer. Il ne quittait ni le jour ni la nuit une chemise qu'il serrait contre sa chair, malgré les pointes aiguës dont elle était hérissée. En mémoire de la passion de Jésus-Christ, il se mit entre les deux épaules une croix de bois garnie de clous. Il avait coutume de prendre son sommeil sur une planche sans couverture ; et de plus, par des jeûnes multipliés, par des flagellations, et toutes autres sortes de pénitences, il s'appliquait tous les jours à réduire en servitude un corps, qu'il regardait comme son ennemi le plus déclaré. L'amour divin dont il brûlait lui fit graver avec le fer le nom de Jésus sur sa poitrine, à l'endroit où battait son cœur. Dieu, qui l'avait appelé à la perfection, ajouta à ces souffrances corporelles les peines intérieures les plus cruelles. Ces angoisses, auxquelles vinrent encore, de toutes parts, se joindre les tracasseries et les persécutions des hommes, assaillirent le bienheureux Henri ; mais il se confia résolument dans la bonté de Dieu, et il triompha par l'humilité et la patience de tout ce qui était contraire à son repos. Il accomplissait scrupuleusement les moindres règles de l'ordre, priait sans cesse, et ne rompait jamais le silence, ce gardien des observances religieuses. La sainte Vierge Mère de Dieu, patronne des Dominicains, était pour lui l'objet d'une dévotion très fervente. Plein de pitié pour les âmes qui se perdent, il ajouta à la pénitence d'incompréhensibles pécheurs, surtout lorsqu'il parcourait, en prêchant la parole de Dieu, une grande portion de la Germanie, notamment la Souabe et l'Alsace. Toutes les vertus brillèrent en lui : il avait reçu du Saint-Esprit une si grande abondance de grâces, il y avait tant de sincérité dans l'expression de ses sentiments, tant de force dans sa prédication, on voyait éclater tant de charité et d'humilité dans ses saintes œuvres, qu'il paraissait un vrai prédicateur du Dieu unique objet de son amour. Il avait accompli d'incroyables travaux, et mérité par sa patience une insigne couronne, lorsqu'il mourut plein de jours et de vertus dans le couvent d'Ulm, où Dieu a illustré sa mémoire par beaucoup de miracles. La renommée de ce saint homme s'est répandue en tout lieu, et a été la cause du culte religieux qu'on lui a rendu jusqu'à ce jour. C'est après l'avoir juridiquement examiné, que le pape Grégoire XVI l'a autorisé, sur l'avis favorable de la congrégation des Rites. Le même pontife a daigné permettre à tout l'ordre des Frères-Prêcheurs de célébrer l'office et la messe en l'honneur du bienheureux Henri.

(Brév. dom nicain.)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu votre bienheureux confesseur Henri admirable par sa mortification et sa charité, accordez-nous de pouvoir re-

tracer dans nos actions Jésus crucifié, et de l'aimer de tout notre cœur. Ainsi soit-il.

3 MARS. — LES SAINTS HÉMÉTHÈRE ET CÉLÉDOINE, MARTYRS.

Héméthère et Célédoine, appelés aussi Madir et Chélidoine, nés à Léon, étaient fils du centurion Marcel, qui mourut pour la foi, et parents de plusieurs autres martyrs distingués dont le sang fut versé en divers temps et en divers lieux. Après avoir longtemps servi comme de vaillants soldats sous les aigles romaines, dans une cruelle persécution qui s'éleva contre les chrétiens ils s'animèrent mutuellement, et ils prirent ensemble la généreuse résolution d'abandonner la milice séculière pour s'enrôler sous les étendards de Jésus-Christ. Enflammés par l'ardeur de leur foi, tandis que d'autres chrétiens succombaient sous l'épreuve, ils coururent courageusement au martyre, sachant bien que perdre son âme c'est la sauver, que répandre son sang c'est le sanctifier, et que le chrétien triomphe en recevant et non en faisant des blessures. Ils confessèrent donc publiquement le Christ, maudirent les idoles, et prêchèrent en toute liberté le vrai Dieu. C'est pourquoi on les conduisit au tribunal militaire, et ensuite on les plongea chargés de chaînes pesantes dans un cachot fétide et ténébreux. Là, malgré l'accablement où ils étaient, ni les menaces, ni les chaînes, ni les promesses, ni les tortures multipliées auxquelles on les soumit, ne purent les ébranler dans leur sainte résolution. Le tyran les fit tourmenter par divers genres de supplices, dont il ne voulut même pas que le peuple eût connaissance, car il défendit sous des peines sévères que l'on publiât leurs actes, le récit de leurs épreuves et des miracles qu'ils accomplirent. Mais, quoique la malice des païens ait tenté d'abolir la mémoire de ce glorieux combat, néanmoins la piété des fidèles a pris à tâche d'en conserver le souvenir. Ce qu'il y eut de plus mémorable, c'est que, un moment après le prononcé de la sentence capitale, lorsque les saints furent parvenus au lieu du supplice, avant de recevoir le coup de la mort, ils envoyèrent devant eux des gages de leur foi là où ils devaient bientôt eux-mêmes parvenir. Héméthère lança dans les airs son anneau, Célédoine son orarium (mouchoir dont on se servait pour s'essuyer le visage); et, à la faveur d'un doux zéphir, ces objets s'élevèrent vers le ciel, à la vue des spectateurs, qui distinguaient l'éclat de l'or et la blancheur du linge. Le bourreau, admirant ce prodige, retint quelques instants son bras hésitant et interdit. Mais enfin il consumma le triomphe des martyrs. Ils furent frappés de la hache près de Caladrona, le 5 mars, et ils furent ensevelis non loin de cette ville. Dans la suite on les transféra à l'église cathédrale, le 31 du mois d'août. (*Espa, ne*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez fortifié, pour les aider à confesser votre nom, les glorieux martyrs Héméthère et Célédoine, accordez-nous, dans

votre miséricorde, la grâce de jouir au ciel de la vue de ceux dont nous honorons le souvenir sur la terre. Ainsi soit-il.

4 MARS. — SAINT CASIMIR, CONFESSEUR. — L'AN 1483.

Casimir, dont le père, qui portait le même nom, était issu des rois de Pologne, eut pour mère Elisabeth d'Autriche. Formé dès son enfance à la piété par d'excellents maîtres, et instruit dans les belles-lettres, il commença de bonne heure à dompter son corps par un rude cilice, et à l'exténuer par des jeûnes continuels. Méprisant le duvet de sa couche royale, il dormait sur la terre nue, et il allait secrètement, malgré le froid de la nuit, se prosterner sur le pavé à la porte des églises, pour y implorer la clémence divine. Contemplateur assidu de la passion du Christ, quand il assistait à la messe il était si attaché à Dieu, qu'il paraissait transporté hors de lui-même. Il s'efforça de faire fleurir autant qu'il lui fut possible la foi catholique, et de détruire le schisme des ruthéniens. C'est pour cela qu'il persuada à son père de faire une loi par laquelle il était défendu aux schismatiques de bâtir de nouveaux temples et de restaurer les anciens quand ils tombaient en ruine. Sa charité envers les indigents et ceux que le malheur avait frappés était si grande, qu'on lui donna le nom de Père et de Défenseur des pauvres. Sur la fin de sa vie il montra quelle estime il faisait de la virginité, vertu que dès son enfance il avait conservée intacte, lorsque, souffrant d'une maladie cruelle, il déclara courageusement qu'il aimerait mieux mourir que de violer la chasteté en suivant le conseil des médecins. Consumé à la fleur de son âge, mais plein de vertus et de mérites, il annonça le jour de sa mort, et rendit son âme à Dieu au milieu d'une nombreuse réunion de prêtres et de religieux. Il n'avait alors que 25 ans. Son corps fut porté à Vilna, où de nombreux miracles l'ont illustré. En effet une jeune fille qui venait de mourir a été rappelée à la vie auprès de son tombeau; un aveugle y a recouvré la vue; un boiteux, l'usage de ses jambes; beaucoup de malades y ont été guéris. Et de plus, un jour que les Lithuaniens étaient saisis de frayeur, surpris qu'ils avaient été par l'invasion inattendue d'un ennemi qui les surpassait de beaucoup en nombre, Casimir leur apparut dans les airs, et leur fit remporter une éclatante victoire. Ces miracles ont déterminé Léon X à l'inscrire au catalogue des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui, au milieu des délices de la cour et des attraites de ce monde, avez fortifié par la vertu de constance saint Casimir, nous vous prions d'accorder à vos fidèles, par son intercession, de mépriser les choses de la terre, et de soupirer toujours après le ciel. Ainsi soit-il

5 MARS.—LES SAINTS PAUL, JEAN ET JACQUES, MARTYRS. — L'AN 1597.

Lorsque Taïcosama, empereur du Japon, persécutait les chrétiens,

Paul Miki, Jean de Goto et Jacques Kisai, tous trois de la société de Jésus, arrosèrent de leur sang la foi que François Xavier avait plantée dans ce pays au prix de tant de sueurs. Paul, issu d'une noble famille, instruit dans les lettres sacrées et profanes, était âgé de 33 ans, et sur le point d'être élevé au sacerdoce. Ses discours et ses écrits avaient amené beaucoup de ses concitoyens, les uns de l'erreur à la vérité, les autres du vice à la vertu. Jean, qui n'avait que 19 ans, suivait le cours de ses études. En même temps il expliquait au peuple les éléments de la loi chrétienne, et préludait au ministère évangélique qu'il devait exercer dans la suite. Jacques avait passé sa soixante-quatrième année; et quoique catéchiste il faisait le service de la maison avec une grande humilité et beaucoup de patience, vertus auxquelles il s'excitait d'une manière admirable par la méditation quotidienne de la passion du Seigneur. Ces trois serviteurs de Jésus-Christ furent arrêtés, et eurent le bout de l'oreille gauche coupée sur la place publique de Méaco. On leur attacha les mains derrière le dos, et on les promena sur une mauvaise voiture par toutes les rues de la ville. Ensuite, pour les couvrir de honte et effrayer les populations, on leur fit faire à pied, au cœur de l'hiver, plus de 600 milles, et parcourir nombre de villes du Japon. Un soldat marchait devant eux, étalant à tous les yeux la sentence qui les condamnait à être crucifiés pour avoir prêché la loi du Christ malgré la défense du prince. Mais eux, toujours contents et pleins de joie au milieu des afflictions et des outrages, confirmaient par leur exemple la vérité de la foi qu'ils ne cessaient de prêcher. Dans la prison de Méaco, Paul convertit deux de ses gardes, et six dans celle d'Ozaca. Ailleurs il gagna à Jésus-Christ le gouverneur lui-même. Ces voyages étaient un triomphe pour la foi plutôt qu'un déshonneur. Les bonzes se plaignaient hautement à Taïcosama de ce que, en faisant parcourir à ces hommes tout le Japon, il disséminait la secte du Christ au lieu de la détruire.

Enfin, les trois confesseurs, amenés à Nangazaki, furent attachés à des croix qu'on avait préparées sur une colline, et qu'ils avaient auparavant saluées avec vénération. Le père de Jean était là plein de piété et de courage. On ne saurait dire lequel des deux était le plus content, du patient ou du spectateur. Jacques, bien qu'affaibli par l'âge, ne montra pas moins de résolution. Mais Paul, du haut de la tribune triomphale de la croix, inspiré par l'amour divin qui développait ses dispositions naturelles à l'éloquence, plaida la cause de la religion chrétienne devant la multitude qui entourait le lieu de l'exécution. Il se félicitait de mourir sur la croix à l'exemple du Seigneur Jésus, âgé de 33 ans comme lui. Il ne cessa de parler que lorsque les soldats, ayant transpercé avec des lances les corps des martyrs, depuis le bas des côtés jusqu'aux épaules, ces généreux chrétiens exhalèrent vers le ciel leurs âmes victorieuses, le 5 février de l'an 1597. L'évêque du Japon vint ensuite sur la colline, et vénéra publiquement à genoux les dépouilles des martyrs lorsqu'elles étaient encore suspendues à la

croix. Le lieu où ces saints ont souffert a été regardé depuis comme un endroit sacré ; et Dieu a montré qu'il approuvait cette conduite des fidèles par différents prodiges, dont le plus grand a été que le sang des martyrs est devenu une semence de chrétiens. Ces miracles ayant été reconnus juridiquement, Urbain VIII a inscrit Paul, Jean et Jacques sur le catalogue des saints martyrs.

(*Compagnie de Jésus.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez confirmé les prémices de la foi chez les peuples du Japon par le sang de vos bienheureux martyrs Paul, Jean et Jacques, faites, nous vous en prions, que nous soyons excités par leur exemple et aidés par leurs prières à confesser votre nom. Ainsi soit-il.

6 MARS. — SAINTE COLETTE, VIERGE. — L'AN 1447.

La ville de Corbie, au diocèse d'Amiens en Picardie, fut illustrée par la naissance de la bienheureuse Colette, à laquelle donna le jour une mère qui avait été stérile jusqu'à l'âge de 60 ans. Dès son bas âge elle commença à pratiquer avec ardeur les œuvres de charité, de sorte qu'elle donnait joyeusement aux pauvres tout ce qu'elle pouvait avoir en sa possession. Assidue à l'oraison, Colette cherchait les lieux solitaires, mortifiait par le jeûne son corps, qui était naturellement très faible, soumettait la chair à l'esprit, avait toujours sur elle, ou ne quittait que très rarement la chaîne de fer ou le cilice, et ne prenait que sur la terre le court sommeil exigé par la nécessité. A l'âge de 14 ans, elle obtint de Dieu par ses prières que son corps, qui ne grandissait point, atteignît tout à coup une taille convenable, et que la fraîcheur de son visage fût remplacée par un teint terreux, afin qu'elle ne pût devenir pour personne une occasion de péché. Assaillie fréquemment par les démons, elle fut tourmentée par eux en diverses apparitions, et couverte de meurtrissures, sans pouvoir jamais être distraite de son oraison, dans laquelle, ravie souvent en extase, elle jouissait de la vue et des conversations des anges. Ayant distribué tout son bien aux pauvres, et fait profession de la règle du tiers-ordre de Saint-François, elle ajouta de nouvelles austérités à celles qu'elle avait pratiquées auparavant, et commença de mener une vie vraiment céleste. Elle marchait toujours nu-pieds, même l'hiver, et exténua son corps par des jeûnes continuels. Avertie par Dieu de diverses manières, elle connut qu'elle était destinée à réformer l'ordre bien déchu du séraphique saint François. Longtemps elle résista par humilité à ces avertissements, jusqu'à ce que, ayant perdu l'usage de la voix et de la vue, elle se vit enfin forcée de se soumettre à la volonté divine. Alors, ayant recouvré l'usage de ses sens, inspirée par l'Esprit de Dieu, elle résolut de s'aller présenter devant le siège apostolique, pour demander au souverain-pontife le pouvoir de mettre à exécution l'œuvre dont il a été parlé. Puis, après avoir reçu avec la bénédiction du pape le commandement exprès de travailler à la réformation de son ordre, elle revint dans sa patrie et entreprit avec

ardeur une tâche si importante. Le zèle brûlant avec lequel elle se mit à réformer les anciens monastères et à en fonder de nouveaux, rencontra de grands obstacles, qu'elle surmonta avec une admirable persévérance. Toujours extrêmement attachée à la vertu de pureté, elle se contentait d'une seule tunique, encore tout usée, n'avait qu'une cellule très étroite dans un coin de la maison, sans autre mobilier qu'un sac, qui, étendu à terre, lui tenait lieu de lit. Elle possédait la charité, la patience, l'humilité, la mansuétude et toutes les autres vertus. Dieu l'avait favorisée du don de prophétie et de la faculté de pénétrer les mystères les plus profonds de la foi, au point d'en parler de la manière la plus relevée. Enfin, après avoir fait beaucoup de miracles éclatants, et attendu le jour de sa mort, qu'elle connaissait depuis deux années, munie de tous les sacrements, elle exhorta ses sœurs à observer la discipline régulière, et s'endormit dans le Seigneur, le 6 mars 1417. Elle était alors à Gand, ville de Flandre, dans un monastère qu'elle avait fait bâtir, et où ses saintes reliques reçoivent continuellement les témoignages de la vénération des fidèles.

PRIONS. — Seigneur Jésus-Christ, qui avez orné des dons célestes votre bienheureuse épouse Colette, accordez à nos prières que nous méritons d'être réformés intérieurement par l'Esprit à l'aide duquel elle a rétabli la règle céraphique dans sa pureté primitive. Ainsi soit-il.

7 MARS. — SAINT THOMAS D'AQUIN, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — L'AN 1270.

Thomas eut pour père Landulphe, comte d'Aquin, et pour mère Théodora de Naples, nobles tous les deux. À l'âge de 5 ans il fut confié aux moines du Mont-Cassin. Il fut ensuite envoyé à Naples pour ses études ; et il embrassa jeune encore l'ordre des Frères-Prêcheurs, au grand mécontentement de sa mère et de ses frères. À cause de cela, ses supérieurs le firent partir pour Paris. Pendant le voyage Thomas fut enlevé par ses frères, qui l'enfermèrent dans la citadelle du château Saint-Jean, où on ne négligea rien pour lui faire abandonner son projet. On alla même jusqu'à introduire une femme auprès de lui pour le corrompre ; mais il l'a mit en fuite avec un tison ardent. Quelque temps après, le bienheureux jeune homme, priant à genoux devant une croix, tomba dans une sorte de sommeil, pendant lequel il lui sembla que les anges lui mettaient une ceinture autour des reins. Depuis ce temps jamais il n'éprouva un sentiment impur. Ses sœurs étant venues le voir dans sa prison pour essayer de lui faire changer de résolution, il leur persuada de mépriser les soins terrestres, et de se livrer aux exercices de la vie surnaturelle. Après qu'on lui eut facilité le moyen de s'échapper par une fenêtre, Thomas revint à Naples ; il alla ensuite à Rome, et fut conduit à Paris par frère Jean-le-Touton, maître général de l'ordre des Prêcheurs. Il y étudia la philosophie et la théologie sous Albert-le-Grand. Agé seulement de 25

ans, il devint maître à son tour, et mérita de grands applaudissements dans les leçons publiques, où il interpréta la doctrine des philosophes et des théologiens. Jamais il ne se mettait au travail pour étudier ou pour composer qu'après avoir prié. Il joignait le jeûne à la prière quand il était embarrassé par quelque endroit difficile de la Sainte-Ecriture. Et même il disait souvent à frère Réginald, son compagnon, que ce qu'il savait, il le devait plus aux divines révélations qu'à l'étude et au travail. A Naples, un jour qu'il priait avec plus d'ardeur que de coutume devant l'image du crucifix, il entendit cette parole : *Tu as bien écrit de moi, Thomas : quelle devra être ta récompense ?* — *Seigneur*, répondit-il, *je n'en veux pas d'autre que vous-même*. Il connaissait à fond tous les ouvrages qui avaient été écrits sur quelque matière que ce soit ; il feuilletait continuellement les traités des saints Pères, ce qui ne l'empêchait pas de prêcher lui-même sans cesse la parole de Dieu. Un jour que, pendant l'octave de Pâques, il se livrait à cet exercice dans la basilique de Saint-Pierre, une femme qui avait touché le bord de son vêtement fut guérie d'une perte de sang. La multitude de ses ouvrages, leur variété, la facilité avec laquelle il explique les choses les plus difficiles, tout cela est bien capable d'exciter l'admiration. C'est ce qui l'a fait nommer le Docteur angélique. Urbain IV l'appela à Rome ; mais ce pontife ne put le déterminer à accepter aucune dignité. Il refusa l'archevêché de Naples que lui offrit le pape Clément IV. Envoyé par Grégoire X au concile de Lyon, il tomba malade au monastère de Fosse-Neuve ; et ce fut alors qu'il expliqua le Cantique des Cantiques. Il mourut en cet endroit, âgé de 50 ans, l'an du salut 1270, le 7 de mars. Il fut célébré par ses miracles pendant sa vie et après sa mort. Jean XXII le mit au nombre des saints en 1323. Son corps fut dans la suite transporté à Toulouse, sous le pontificat d'Urbain V.

PRIONS. — O Dieu, qui illustrez votre Église par l'érudition admirable du bienheureux Thomas, votre confesseur, et qui la fécondiez par la sainteté de ses œuvres, accordez à nos supplications de comprendre ce qu'il a enseigné, et d'imiter ce qu'il a pratiqué. Ainsi soit-il

8 MARS. — SAINT JEAN-DE-DIEU, CONFESSEUR. — L'AN 1550.

Jean-de-Dieu naquit de parents catholiques et pieux, à Monte-Major, petite ville du royaume nouvellement formé de Portugal. Une lumière inaccoutumée qui brilla sur la maison où il venait de naître, et le son d'une cloche qui s'agita d'elle-même à ce moment, tels furent les signes qui indiquèrent d'une manière éclatante la sublimité de sa vocation à l'état religieux. Il s'égara quelque temps ; mais bientôt rappelé au devoir par la vertu de Dieu, il commença à manifester la preuve d'une éminente sainteté. Ce qui l'excita à changer de vie, ce fut la parole divine qu'il entendit dans une prédication ; et l'impression produite en lui par ce sermon fut si efficace, que dès le moment où

il se convertit, il parut avoir atteint le sommet de la perfection. Ayant distribué ses biens à des pauvres qui se trouvaient détenus en prison, il donna à tout le peuple le spectacle d'une mortification et d'une abnégation admirables. La plupart le regardant comme un insensé, on le maltraitait sans pitié, on le jeta même dans une prison où l'on avait coutume de renfermer les fous. Mais Jean, enflammé de plus en plus d'une charité toute céleste, fit construire dans la ville de Grenade, avec les aumônes des personnes pieuses, deux grands hôpitaux, et posa les fondements d'un ordre religieux par lequel il fit produire à l'Eglise une famille nouvelle de frères hospitaliers, qui, prenant soin des malades et procurant d'une manière étonnante leur bien spirituel et corporel, se répandirent dans tout l'univers.

Rien ne manquait de tout ce qui pouvait les soulager aussi bien pour l'âme que pour le corps, aux pauvres malades, que Jean-de-Dieu avait quelquefois apportés dans sa maison sur ses propres épaules. Et même sa charité n'était pas renfermée entre les murs de l'hôpital, car il pourvoyait secrètement à la subsistance des femmes indigentes, des veuves, et surtout des vierges dont la chasteté se trouvait en péril. Il déployait aussi une sollicitude infatigable pour tirer du libertinage les personnes adonnées à cette funeste passion. Pendant un terrible incendie qui ravagea à Grenade l'hôpital royal, Jean se précipita sans rien craindre au milieu des flammes, courant çà et là, emportant les malades sur ses épaules, jetant les lits par les fenêtres, pour les mettre hors des atteintes du feu. Après avoir ainsi passé une demi-heure au milieu des flammes, qui devenaient à chaque moment plus redoutables, il en sortit miraculeusement sain et sauf, ce qui fut pour tous les habitants un grand sujet d'admiration. Il dit ensuite à ses frères rassemblés que le feu qui l'entourait au moment de l'incendie n'avait pas une ardeur si vive que celui dont son cœur était embrasé.

Jean-de-Dieu se rendit célèbre par les mortifications de toutes sortes qu'il pratiquait, par son obéissance absolue, son extrême pauvreté, son zèle pour l'oraison, son application à méditer les choses célestes. Il avait aussi une piété extraordinaire pour la Vierge Marie, et avait obtenu de Dieu le don des larmes. Etant tombé enfin dangereusement malade, il reçut avec sainteté les sacrements de l'Eglise. Malgré l'épuisement de ses forces, il voulut qu'on le couvrit de ses vêtements ordinaires, puis il se leva sur son lit, se mit à genoux, et pressant dans ses mains et sur son cœur Jésus-Christ crucifié, le 8 mars de l'an 1550 il mourut dans le baiser du Seigneur, tenant encore après avoir quitté ce monde l'image du crucifix, sans la laisser s'échapper de ses mains. Il demeura par la volonté divine environ six heures dans cette même position : prodige dont toute la ville fut témoin, et qui aurait duré plus longtemps si on ne l'eût fait cesser pour disposer les funérailles. En même temps le saint exhalait une admirable odeur. Les nombreux miracles qui s'accomplirent pendant la vie et après la mort du serviteur de Dieu le firent mettre au nombre des saints par le pape Alexandre VIII.

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait marcher sain et sauf au milieu des flammes le bienheureux Jean, tout embrasé de votre amour, et qui avez fait produire à votre Église par son moyen une nouvelle famille, accordez-nous par ses mérites de voir nos vices consumés par le feu de votre charité, et de jouir des consolations éternelles.

**9 MARS. — SAINTE FRANÇOISE, VEUVE ROMAINE.
L'AN 1440.**

Françoise, noble dame romaine, donna dès ses premières années de beaux exemples de vertu. En effet, méprisant dès-lors les jeux de l'enfance et les attrait du monde, elle aimait plus que toutes choses la solitude et l'oraison. Elle n'avait que 11 ans lorsqu'elle résolut de vouer à Dieu sa virginité et d'entrer dans un monastère ; mais humblement soumise à la volonté de ses parents, elle épousa Laurent, jeune homme riche et noble, de la famille Ponzani. Dans le mariage, elle conserva autant qu'il lui fut possible le genre de vie austère qu'elle avait mené auparavant ; elle avait en horreur les spectacles, les festins, et toutes les réjouissances semblables, ne portait que des habits de laine et de l'étoffe la plus commune ; tout le temps que lui laissait le soin de la maison, elle le passait à prier ou à se rendre utile au prochain. Elle s'appliquait surtout avec la plus grande sollicitude à persuader aux dames romaines de renoncer aux pompes du siècle et à la vanité des parures. C'est pour cela qu'elle établit à Rome, même pendant la vie de son époux, la maison des Oblates, qu'elle mit sous la conduite des Bénédictins de la congrégation du Mont-Olivet. Non seulement elle supporta avec le plus grand courage l'exil de son mari, la perte de ses biens, le malheur de toute sa maison, mais, rendant grâces au Seigneur avec le bienheureux Job, elle répétait souvent ces paroles : Dieu m'a donné ces biens, Dieu me les a ôtés, que le nom du Seigneur soit béni.

Après la mort de son époux, Françoise courut se réunir à la maison des Oblates dont il a été parlé ; elle se présenta nu-pieds, la corde au cou, et prosternée jusqu'à terre, suppliant avec beaucoup de larmes qu'on la reçût au nombre des religieuses. Ses vœux ayant été exaucés, bien qu'elle fût la fondatrice de la maison, elle se glorifiait de ne se regarder que comme la servante des autres, comme une femme de rien, et en quelque façon comme un vase d'ignominie. Elle montra par ses paroles et par ses actions combien peu elle s'estimait elle-même. Souvent en effet on la vit revenant d'une vigne peu éloignée de Rome, porter sur sa tête une botte de branchages, on conduisant par la ville un âne qui portait un pareil fardeau. En même temps elle secourait les pauvres, et leur faisait de grandes aumônes ; elle visitait les malades dans les hôpitaux, et joignait de salutaires avertissements à la nourriture corporelle qu'elle leur donnait. Elle s'exerçait continuellement à réduire son corps en servitude, par les veilles, les jeûnes, le cilice, la ceinture de fer, et de fréquentes dis-

ciplines. Elle ne mangeait qu'une fois le jour ; encore n'était-ce que des herbes et des légumes, et ne buvait que de l'eau. Elle modéra cependant un peu ces austérités, d'après l'ordre de son confesseur, dont elle écoutait les moindres avis.

Telle était son application à méditer les divins mystères, et surtout la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, et elle répandait tant de larmes dans ce saint exercice, qu'elle paraissait comme anéantie par l'excès de sa douleur. Souvent aussi lorsqu'elle priait, surtout après avoir reçu le sacrement de la très sainte Eucharistie, elle demeurait immobile, élevée en esprit jusqu'à Dieu, et ravie dans la contemplation des choses célestes. L'ennemi du genre humain essaya souvent par des outrages et des mauvais traitements de la faire changer de vie ; mais Françoise, supérieure à toute crainte, déjoua toutes ses ruses, aidée en cela par son ange gardien, de la présence sensible duquel elle jouissait continuellement, et qui lui fit remporter sur le démon de glorieuses victoires. Dieu accorda à sa servante la grâce de guérir les malades, ainsi que le don de prophétie pour annoncer l'avenir et pénétrer les secrets des cœurs. On vit quelquefois des ruisseaux respecter sa prière, et s'écarter pour ne pas la mouiller ; ainsi en fut-il de la pluie qui tomba autour d'elle sans l'atteindre en aucune manière. De petits morceaux de pain qui auraient suffi à peine pour la nourriture de trois sœurs, furent à sa prière multipliés par le Seigneur, au point que quinze personnes en étant rassasiées, il en resta assez pour remplir une corbeille. Un jour que ses sœurs étaient occupées à ramasser du bois dans la campagne, Françoise épancha abondamment leur soif en leur faisant trouver miraculeusement au mois de janvier, des raisins sur une branche de vigne qui pendait à un arbre. Enfin, illustre par ses mérites et ses miracles, elle alla au Seigneur à l'âge de 56 ans. Le pape Paul V l'a mise au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui, parmi d'autres dons de votre grâce, avez favorisé la bienheureuse Françoise, votre servante, de la présence habituelle d'un ange, accordez à nos prières, par le secours de son intercession, de pouvoir mériter un jour de vivre dans la société des anges. Ainsi soit-il.

10 MARS. — LES QUARANTE MARTYRS. — L'AN 320.

Sous l'empire de Licinius et le gouvernement d'Agricola, à Sébaste, en Arménie, quarante soldats se distinguèrent par leur foi en Jésus-Christ et par le courage avec lequel ils supportèrent d'affreux tourments. Enfermés dans une horrible prison, chargés de chaînes, après qu'on leur eut meurtri le visage à coups de pierres, on les condamna à passer nus toute une nuit en plein air, par un temps d'hiver très rigoureux, sur un étang glacé, afin qu'ils mourussent de froid. Tous ensemble ils adressaient à Dieu cette prière : *Nous sommes entrés quarante dans la carrière, faites, Seigneur, que tous les quarante, sans qu'il en manque un seul, nous recevions la couronne.*



Notre nombre a été honoré par le jeûne de quarante jours que vous avez supporté, et qui a été comme la porte par laquelle la loi divine est venue sur la terre. Élie a jeûné quarante jours, cherchant le Seigneur, et il a mérité de le voir. Telle était leur prière.

Tandis que les autres gardes dormaient, celui qui était chargé de la porte du lieu veillait seul; et cet homme aperçut une vive lumière qui environnait les confesseurs pendant leur prière. En même temps il voyait des anges qui descendaient d'en haut, comme envoyés par le Roi du ciel, et qui distribuaient trente-neuf couronnes aux soldats. Il se disait à lui-même : *Ils sont quarante : où donc est la couronne du dernier?*

Comme il faisait ces réflexions, un des quarante, à qui le froid fit défaillir le courage, alla se plonger dans un bain tiède qui était disposé tout auprès. Sa conduite affligea extrêmement tous ces saints. Dieu ne fut pas insensible à leurs supplications, car le gardien de la porte, admirant ce qui se passait, éveilla ses compagnons, ôta ses habits, et déclarant à haute voix qu'il était chrétien, se joignit aux martyrs.

Lorsque les satellites du gouverneur eurent appris que cet homme aussi était chrétien, ils frappèrent à coups de bâton tous les martyrs et leur brisèrent les jambes.

Tous moururent dans ce supplice, excepté le plus jeune d'entre eux, appelé Mélithon. Sa mère, qui était présente, voyant qu'il vivait encore malgré qu'il eût les jambes brisées, l'exhorta en ces termes : *Mon fils, un peu de patience : le Christ est ici, à l'entrée de ce lieu, prêt à te secourir.* On plaça sur des chariots pour les conduire au bûcher les corps de tous les martyrs; mais on laissa le jeune homme, parce que la foule impie espérait que, s'il continuait à vivre, on pourrait peut-être lui persuader d'adorer les idoles. La sainte mère prit son fils sur ses épaules, et suivit ainsi courageusement les chariots. Mélithon rendit son âme à Dieu entre les bras de sa pieuse mère, qui mit son corps sur le bûcher, parmi les dépouilles des autres martyrs, afin que ceux qui avaient été unis par la foi et par le courage, unis encore par des funérailles communes, arrivassent ensemble au ciel. Lorsque les corps eurent été brûlés, ce qui en resta fut jeté dans le fleuve; mais par un miracle de Dieu ces débris ne se séparèrent point; ils furent retrouvés tous à la fois, et on leur donna une honorable sépulture.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en prions, faites que nous, qui avons connu combien vos glorieux martyrs ont été fermes dans la confession de leur foi, nous trouvions dans leur intercession auprès de vous la preuve de la charité que les anime à notre égard. Ainsi soit-il.

11 MARS. — SAINTE CATHERINE DE BOLOGNE.

L'AN 1463.

La vierge Catherine était de Bologne. Distinguée par sa naissance, elle dut le jour à Jean de Ferrare, qui appartenait à l'illustre famille

de Vigri, et à Benvenuta de Bologne. Marie, la bienheureuse Mère de Dieu, annonça au père de Catherine, dans une vision qu'il eut le jour de la Nativité, qu'une fille lui naîtrait, laquelle serait comme un soleil éclatant. Aussi, prévenue des divines bénédictions dès son berceau, Catherine conserva toute sa vie l'innocence unie à la plus haute piété. Elle était dans sa vingtième année, lorsque sa mère la conduisit à Ferrare, où elle prit l'habit religieux de Sainte-Claire dans le couvent du Saint-Sacrement. Elle brilla dans cette maison comme un flambeau ardent, surpassa toutes ses compagnes, et fut un vrai modèle de toutes les vertus. Sa grande humilité lui faisait toujours porter des vêtements pauvres et déchirés, et rechercher les emplois les plus abjects. Elle était pénétrée d'une extrême charité pour chacune de ses sœurs; elle mettait tout en usage pour les assister et les soulager, surtout dans leurs maladies. Il se trouvait entr'autres une religieuse qui avait un ulcère affreux à la tête. Catherine, loin d'éprouver de la répugnance à la toucher et à la nettoyer de ses mains, eut même le courage de porter ses lèvres sur la partie malade. Elle avait une si tendre compassion pour les pécheurs, qu'elle demandait à Dieu que son âme même fût brûlée dans l'enfer, pourvu que celles de ces infortunés sortissent s'il était possible des flammes éternelles. Elle portait si loin la vertu d'obéissance, qu'une fois, étant mise à l'épreuve, elle se serait jetée dans le feu, si un ordre contraire ne l'eût arrêtée sur-le-champ. Assidue à l'oraison, brûlante d'amour pour le divin époux, elle jouissait au plus haut degré de la consolation des délices spirituelles. Souvent les mystères des cœurs et les secrets du Ciel lui furent révélés. Plus d'une fois saint Thomas de Cantorléry lui donna sa main à baiser, et le bienheureux François lui montra ses stigmates. Elle fit voir à une religieuse l'âme de Jean, évêque de Ferrare, montant au ciel comme une étoile resplendissante. Quelquefois pendant le saint sacrifice, au moment de la préface, elle entendit les concerts des anges qui célébraient le Dieu trois fois saint avec une ravissante mélodie; et si ces célestes accords eussent été prolongés, indubitablement, comme elle l'a dit elle-même, son âme se serait séparée de son corps. Catherine ramena son propre frère dans la voie du salut, et vit l'âme de sa sœur monter au ciel. Douée de l'esprit prophétique, elle annonça plusieurs fois l'avenir. Les habitants de Bologne, touchés par le bruit de ses vertus, construisirent dans leur ville un monastère du Saint-Sacrement, et obtinrent que la bienheureuse Catherine fût envoyée de Ferrare, avec quinze religieuses, pour gouverner la nouvelle maison. Eprouvée pendant vingt-huit années par la maladie, lorsque la sainte vit approcher son dernier jour, elle réunit ses sœurs et leur donna des avertissements pour leur salut. Elle reçut ensuite les sacrements, invoqua le nom de Jésus, et exhala son âme bienheureuse dans la 50^e année de son âge. Son corps fut enseveli avec de grands honneurs, et des parfums d'une odeur admirable se répandirent autour de son tombeau, près duquel plusieurs infirmes trouvèrent leur guérison. Après dix-huit jours ce corps sacré fut levé de terre et trouvé

sans corruption. On le transporta dans l'église, où il se conserve tout entier, objet d'une religieuse vénération et glorifié par de nombreux miracles. Clément XI a inscrit solennellement Catherine au nombre des saints. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — O Dieu, accordez à vos serviteurs d'être aidés par les suffrages de la bienheureuse Catherine, qui par l'odeur de ses parfums nous attire pleins de joie dans votre sanctuaire. Ainsi soit-il.

12 MARS. — S. GRÉGOIRE-LE-GRAND, PAPE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — L'AN 604.

Grégoire-le-Grand, romain de naissance, et fils du sénateur Gordien, s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude de la philosophie. Il exerça ensuite la charge de préteur ; et, après la mort de son père, il fit bâtir six monastères en Sicile, et un septième à Rome dans sa propre maison, sous l'invocation de saint André, près de la basilique des saints Jean et Paul, sur le mont Scaurus. Il y fit lui-même profession de la vie religieuse sous la direction d'Hilarion et de Maximien ; dans la suite il devint abbé de ce monastère. Créé vers ce temps-là diacre-cardinal, il fut envoyé par le pape Pélage en qualité de légat auprès de l'empereur Tibère Constantin. Une de ses actions mémorables pendant cette légation, ce fut de faire rétracter son erreur au patriarche Eutychius, qui avait écrit qu'après la résurrection nos corps ne seront pas véritables ni matériels ; si bien que l'empereur jeta au feu ce livre erroné. Eutychius étant tombé malade quelque temps après, et se voyant sur le point de mourir, prit la peau de ses mains en présence de beaucoup de personnes, et dit : *Je crois que nous ressusciterons tous avec cette même chair.*

Revenu à Rome, Grégoire fut élu d'un commun consentement souverain-pontife, à la place de Pélage, qui était mort de la peste. Il repoussa autant qu'il fut possible l'honneur qu'on voulait lui faire. Mais il eut beau se déguiser et se cacher dans une caverne ; sa retraite ayant été trahie par une colonne de feu, on le conduisit à Saint-Pierre, et il reçut la consécration. Il accomplit les devoirs du pontificat de manière à laisser à ses successeurs par sa doctrine et par sa sainteté nombre d'exemples à imiter. Tous les jours il admettait à sa table des pèlerins, parmi lesquels il reçut, paraissant comme l'un d'eux, un ange et le Seigneur des anges. Connaissant le nombre des pauvres de la ville et de ceux qui venaient du dehors, il pourvoyait avec bonté à leur nourriture. Il rétablit dans plusieurs contrées la foi catholique, qui menaçait de s'y éteindre ; car il réprima les Donatistes en Afrique, les Ariens en Espagne, et fit chasser d'Alexandrie les Agnoïtes. Il ne voulut pas donner le pallium à Syagrius d'Autun, que cet évêque n'eût chassé de la Gaule les nouveaux hérétiques. Il obligea les Goths à quitter l'arianisme, et il convertit la Bretagne à la foi de Jésus-Christ en envoyant dans cette île Augustin avec d'autres religieux,

hommes pleins de science et de sainteté ; et il a mérité ainsi que le prêtre Bède l'appelât l'apôtre de l'Angleterre. Par lui fut réprimée l'audace de Jean, patriarche de Constantinople, qui s'arrogeait le titre d'évêque de l'Eglise universelle. Ce fut lui aussi qui fit changer de sentiment à l'empereur Maurice, lequel avait défendu à tous ceux qui avaient porté les armes d'embrasser l'état monastique.

Grégoire rendit l'Eglise florissante par la sainteté de ses lois et de ses réglemens. Il décréta beaucoup de choses dans un concile tenu à Saint-Pierre : par exemple, que dans la messe on répéterait neuf fois *Kyrie eleison* ; qu'on dirait toujours *Alleluia*, excepté dans le temps qui est contenu entre la Septuagésime et Pâques ; que l'on ajouterait au canon ces paroles : *Diesque nostros in tua pace disponas*. Il multiplia les processions, les stations, et rendit plus complète la liturgie de l'Eglise. Il voulut que l'on respectât à l'égal des quatre Evangiles les quatre conciles de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse et de Calcédoine. Les évêques de Sicile, qui, par suite d'un ancien usage, devaient venir tous les trois ans à Rome, obtinrent de lui de n'y venir qu'après cinq ans. Ce grand pape composa beaucoup d'ouvrages. Pierre diacre affirme avoir vu souvent sur sa tête le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, pendant qu'il dictait à ses secrétaires. Ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, ce qu'il a écrit, ce qu'il a décrété, est bien capable d'exciter l'admiration, surtout si on pense qu'il était toujours infirme et malade. Enfin, après avoir fait beaucoup de miracles, et avoir occupé le suprême pontificat douze ans cinq mois et neuf jours, il alla jouir de la béatitude céleste, le 12 mars, jour qui est fêté solennellement par les Grecs eux-mêmes, en mémoire de la sagesse et de la sainteté de ce pontife. Son corps est enseveli dans la basilique de Saint-Pierre ; auprès de la sacristie.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à l'âme de votre serviteur Grégoire la récompense du bonheur éternel, accordez-nous, dans votre bonté, que, gémissant sous le poids de nos fautes, nous soyons soulagés par les prières qu'il vous adresse en notre faveur. Ainsi soit-il.

13 MARS. — SAINT LÉANDRE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. L'AN 536.

Léandre était de Carthagène. Il dut le jour à un personnage très illustre, Sévérien, prince de cette ville, qui fut aussi le père des saints évêques Fulgence et Isidore, si renommés par leurs vertus et leur doctrine, et de la vierge Florentine. Dès les plus jeunes années de Léandre, on vit briller en lui l'innocence de la vie la plus chaste, une gravité de mœurs qui lui conciliait la vénération, et dont l'éclat incomparable de son génie rehaussait encore le mérite. C'était le temps où les hérétiques exerçaient leurs fureurs sous les rois visigoths, lesquels avec leur domination avaient apporté en Espagne les impiétés ariennes, et persécutaient les églises de cette contrée. Léandre,

dégouté de la vie du monde, se retira dans un monastère pour servir Dieu plus saintement, en suivant une règle de vie plus parfaite, et pour s'y livrer à de pieuses études et à des méditations saintes. Là il fit tant de progrès dans la sainteté et la science, il devint si remarquable par la réunion de toutes les vertus et par la connaissance des lettres divines et humaines, qu'Isidore, son frère, adressant au duc Claude une instruction sur certains points qui regardaient la foi, lui écrivait : Souvenez-vous de notre commun docteur Léandre, et attachez-vous de toutes vos forces à suivre sa foi et sa doctrine. Dieu ne permit pas qu'un flambeau si éclatant de piété et de science restât caché sous le boisseau ; il voulut que placé sur le chandelier de l'Eglise, il éclairât toute l'Espagne : car sur la demande du clergé et du peuple, Léandre fut arraché de son monastère et créé évêque de Séville. Il apporta tous ses soins et une sollicitude infatigable au gouvernement de l'église qui lui était confiée. Il réforma les mœurs du clergé et du peuple, il mit en ordre et compléta les offices solennels de l'Eglise, les hymnes, les rites sacrés de la messe, et les prières en usage alors dans tous les diocèses de l'Espagne, et il ne cessa jamais de combattre l'hérésie arienne par la prédication. Il établit et aida à se développer en Espagne l'institut de Saint-Benoît, et il donna à sa sœur Florentine une règle pour un ordre de vierges. Après ces actes et d'autres œuvres également louables, il partit pour Constantinople, député qu'il était pour les intérêts de la foi. Sa haute sainteté ainsi que sa science lui concilia au plus haut degré l'estime et l'amitié de saint Grégoire, qui était alors dans cette ville comme apocrisiaire du souverain-pontife. Aussi lorsque ce dernier eut été élevé sur le siège apostolique, il envoya à Léandre, qui était de retour dans son église, l'ornement du pallium ; il l'honora souvent de ses lettres et lui fit parvenir avec son Devoir pastoral et ses livres sur Job qu'il lui dédiait, une épître qui contenait cette expression de sa bienveillance : « La vive affection que vous avez pour moi vous permettra de lire dans votre cœur le désir, la soif ardente que j'ai de vous voir ; mais parce que la grande distance qui nous sépare m'empêche de jouir de votre présence, le tendre attachement que je vous porte m'a inspiré d'envoyer à votre sainteté le livre du Devoir pastoral, écrit au commencement de mon épiscopat, et mes livres de morale sur Job, composés il y a quelque temps comme vous savez. »

Lorsque le saint prélat eut été rendu à son église, on ne saurait dire tous les travaux qu'il supporta pour la gloire de Dieu et pour l'extirpation de l'hérésie arienne. Il ne se contenta pas d'amener Herménigilde son neveu à confesser la foi, ses encouragements engagèrent ce jeune prince à la confesser au prix de son sang glorieux. Le roi, père d'Herménigilde, enflammé de colère, exila Léandre, dépouilla les églises et les priva de leurs pasteurs. Mais le saint évêque ne cessa point de combattre en toute liberté les ennemis de la foi ; car dans son exil même il composa, comme l'atteste son frère Isidore, deux livres très érudits et extrêmement riches de citations

des divines Ecritures, dans lesquels il refuta l'erreur des ariens. Enfin, après cette tempête, brilla pour l'Eglise la sérénité qu'elle appelait de tous ses vœux. Le roi étant tombé malade, et se voyant près de la mort, revint à de meilleurs sentiments, non pourtant encore à ceux d'une conversion entière. Il ordonna le rappel de Léandre et des autres évêques exilés, et confia aux soins de l'évêque de Séville son fils Récarède. Après la mort de Léovigilde, ce jeune prince, rempli de piété, s'attacha à suivre la doctrine, les conseils et les exemples de Léandre, par les soins duquel il obtint que toute la nation des Goths se convertît comme miraculeusement à la foi catholique. Lorsque Léandre eut vu cette conversion si admirable, il mit tous ses soins à procurer la réunion de tous les évêques de l'Espagne dans le concile de Tolède, et Récarède le seconda de tous ses efforts. Dans ce concile, où étaient réunis 72 évêques avec tout le clergé, et où assistaient les grands du royaume et le roi lui-même, on condamna et on abjura l'hérésie arienne; et la foi catholique fut d'un commun accord acceptée par tout le monde et proclamée véritable. Léandre, dans un discours élégant, adressa aux Pères du concile des félicitations sur la conversion de la nation des Goths. Dans ce concile et dans un autre qu'il célébra plus tard à Séville, le saint pontife fit plusieurs réglemens pour affermir le maintien de la foi et de la discipline ecclésiastique. Enfin la vraie foi étant solidement établie et l'Eglise se trouvant en paix par ses soins, Léandre, plus qu'octogénaire, après avoir pendant plus de quarante ans édifié le diocèse qu'il gouvernait, par les exemples admirables de sa vie et de sa sainteté, passa heureusement au Seigneur, et fut enseveli dans la basilique des saintes vierges Justa et Ruffine. Ensuite son corps fut transféré dans la cathédrale de Séville. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, par la doctrine de votre confesseur et pontife Léandre, avez fait disparaître de l'Espagne la perversité arienne, accordez à votre peuple que, par ses mérites et ses prières, il soit toujours préservé de la corruption des erreurs et des vices. Ainsi soit-il.

14 MARS. — SAINTE FLORENTINE, VIERGE. — VI^e SIÈCLE.

La vierge Florentine, appelée aussi Florence, naquit en Espagne, à Carthagène, d'une famille illustre. Elle eut pour père Sévérien, duc de la province, et pour mère Tartara, qui donnèrent aussi le jour aux évêques Léandre, Fulgence et Isidore, si célèbres par leur doctrine et leur sainteté, et à Théodosie, femme du roi Léovigilde. Cette pieuse vierge, imbue des dogmes de la foi, illustre par la sainteté de ses mœurs, et douée d'une grande pénétration d'esprit, profita beaucoup dans les divines Ecritures, sous la direction de son frère Léandre. Le saint évêque l'atteste lui-même dans une méthode qu'il lui donna pour lire utilement l'Ancien-Testament et en particulier le Cantique

des Cantiques. Aussi elle devint capable de se charger de l'éducation de son jeune frère Isidore ; et de concert avec Léandre elle mit tous ses soins à le nourrir du lait de la doctrine de l'Esprit-Saint, et à l'instruire dans tous les dogmes de la foi. Elle crut devoir s'employer avec d'autant plus d'ardeur à le former à la sainteté, qu'elle y était encouragée par ce qu'elle savait des vœux de Dieu sur cet enfant. Il était encore au berceau, lorsqu'elle vit un essaim d'abeilles entrer dans sa bouche, en sortir, et s'envoler vers le ciel. Effrayée de ce que pouvait signifier ce présage, elle se mit en prières et eut connaissance qu'Isidore serait un grand docteur de l'Eglise, et qu'il ferait disparaître l'hérésie du sein de l'Espagne. Plusieurs grands seigneurs aspirèrent à la main de Florence. Mais elle ne voulut point entendre parler du mariage, et le mépris qu'elle professait pour les séductions du monde ainsi que pour les mœurs du siècle l'engagèrent à se faire religieuse.

Offrant donc à Jésus-Christ la fleur de sa virginité, elle le choisit pour son chef et son époux. Continuellement occupée dans son monastère à la lecture et à l'oraison, elle pratiqua avec tant de perfection la charité, l'humilité, la pauvreté, et tous les genres de vertus, qu'un grand nombre de vierges attirées par le parfum de sa sainteté accoururent se ranger sous sa conduite, et que même plusieurs monastères de religieuses se soumirent à sa direction. Saint Léandre avait la plus haute opinion de sa sainteté et de l'efficacité de sa prière. Aussi en lui envoyant deux livres qu'il avait composés pour l'avancement de sa sœur et de ses compagnes, et qui ont pour titre, l'un, *Du Mépris du Monde*, l'autre, *De l'Institution des Vierges*, il ne craignit pas de lui dire : « Enfin ma très chère sœur, je vous prie de vous souvenir de moi dans vos prières et de ne pas oublier notre jeune frère Isidore. Je suis certain que Dieu prêtera l'oreille en notre faveur à votre prière virginale. » Saint Isidore n'eut pas une moins grande idée de la sainteté et de la science de sa sœur. Dans sa vive reconnaissance pour l'éducation et les premières leçons qu'elle lui avait données, voulant lui rendre quelque chose pour ce qu'il en avait reçu, il lui dédia deux livres, l'un qui traite de la Nativité, de la Passion, de la Résurrection, du Règne et du Jugement du Seigneur, et qu'il déclare avoir composé à la demande de Florentine ; l'autre est celui *De la Vocation des Gentils*. Il promet aussi de lui envoyer des notes destinées à éclairer son intelligence pour lui faire comprendre les passages difficiles de la divine Ecriture.

Parvenue à ce haut point de sainteté et de science, Florentine n'a plus de désir sur la terre. Ce que le Seigneur lui avait révélé touchant saint Isidore, elle le voyait accompli en ce docteur insigne, dont la renommée s'étendait partout, et dont le zèle et la science avaient banni entièrement l'arianisme de l'Espagne. Herménigilde, son parent, avait été couronné du martyre. Récarède, frère d'Herménigilde, s'était converti à la foi catholique. Elle ne faisait plus en ce monde que languir par l'effet de son amour pour Jésus-Christ. Enfin, pleine de jours,

elle s'endormit dans le Seigneur, à Ecija, comme on le croit, dans le monastère de Sainte-Marie-du-Val. Son corps fut transféré de ce monastère à Séville, et placé dans le tombeau de ses saints frères, où il reposa jusqu'à l'invasion des Sarrasins en Espagne, époque à laquelle il fut transporté dans le bois de Guadalupe avec le corps de saint Fulgence. Dans la suite, au temps d'Alphonse, onzième du nom, ce double trésor fut retrouvé à Berzocana, village du diocèse de Placentia. Enfin, sous Philippe II, on fit deux parts des saintes reliques du frère et de la sœur ; l'une fut laissée dans un magnifique monument de marbre, que l'on érigea dans le même lieu, l'autre transportée à Murcie et placée honorablement près du maître-autel, où ces saints ossements sont, de la part du peuple, l'objet de la plus grande vénération. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Florentine, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

15 MARS. — SAINTE LÉONILLE ET SAINTE JUNILLE, MARTYRES. — II^e SIÈCLE.

Léonille, dame noble de Langres, aïeule des trois jumeaux les frères Speusippe, Eléosippe et Mélasippe, reçut avec toutes sortes de respect, et comme la manne qui descend du ciel, le bienheureux Bénigne, que Fauste, son frère, lui avait adressé. En le présentant à ses petits-fils, jeunes hommes instruits dans les belles-lettres, mais esclaves encore des erreurs du paganisme qu'ils avaient reçues de leur père, Léonille leur parla ainsi : *Mes bien chers enfants, sachez que notre Seigneur Jésus-Christ est le vrai Dieu, et faites attention aux paroles de ce saint homme que la miséricorde divine, croyez-le bien, vous envoie d'une contrée lointaine. Ce sont les préceptes divins que vous feront connaître les instructions qui sortent de sa bouche. Apprenez de lui une doctrine plus précieuse que toutes les richesses, plus favorable que tout le reste à votre bonheur.* Ensuite la pieuse mère fécondait par ses prières à Dieu les prédications de l'homme apostolique, et fortifiait ses enfants par ses exhortations. *Gardez, leur disait-elle, tous les préceptes divins, et croyez sans aucun doute que le Christ est le Dieu Roi des rois ; laissez là des idoles abominables, et offrez-vous au Créateur, votre Dieu.* Les trois frères, conduits devant le tribunal des magistrats, furent unanimes à persévérer dans la confession de Jésus-Christ. Alors les juges firent venir Léonille et la prièrent de pourvoir au salut de ses petits-fils. *Vous pouvez, lui disaient-ils, délivrer des plus affreux supplices ces enfants qui vous sont si chers, si par vos douces paroles et vos conseils vous voulez les faire renoncer à leur résolution et les ramener au culte de nos dieux.* Léonille, cachant le projet qu'elle con-

çoit dans son esprit, promet de leur donner les conseils les plus utiles à leur salut. Elle vient donc auprès de ses fils, et apprenant qu'ils persévèrent dans la sainte confession de la foi, elle rend grâces à Jésus-Christ, adresse au Dieu tout-puissant de ferventes prières, et dit aux saints confesseurs. *Au service de Jésus-Christ vous avez acquis un trésor immense, plus précieux que tout l'or du monde. Persévérez donc avec courage dans la sainte religion chrétienne : qu'aucune adversité ne vous abatte ; qu'aucune menace, qu'aucun tourment n'effraie vos cœurs, armés que vous êtes de force par votre foi en Jésus-Christ. Ces afflictions temporelles, ces supplices qui passeront bientôt, vous feront parvenir à la joie éternelle.* Quelques années après que ses bienheureux petits-fils eurent gagné la palme du martyre, cette mère admirable les suivit, et elle fut ensevelie avec eux, au lieu appelé depuis Saint-Geome.

Une femme nommée Junille, voyant la précieuse fin qui consommait le martyre des trois jumeaux, s'arracha à la société de son époux et aux doux embrassements de son fils unique, encore en bas âge, et s'élança d'une course rapide au milieu des groupes d'infidèles qu'animait encore la chaleur de la persécution. *Et moi aussi, s'écria-t-elle, je suis servante de Jésus-Christ ; je déclare que le Christ est Dieu ; je méprise vos vaines et honteuses idoles, et je refuse de les adorer.* A peine eut-elle achevé ces mots qu'elle fut arrêtée, suspendue par les cheveux et torturée en mille manières. Mais aucune violence ne pouvant la contraindre à renier Jésus-Christ, elle fut conduite au lieu du martyre, c'est-à-dire à l'endroit que nous avons mentionné plus haut, et le glaive des persécuteurs lui donna la mort. (*Supplément de Langres.*)

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, accordez-nous la grâce de vénérer par une inébranlable piété les palmes de vos saintes martyres Léonille et Junille, afin que, dans l'impuissance où nous sommes de les célébrer dignement, nous ne cessions au moins de leur offrir nos humbles hommages. Ainsi soit-il.

16 MARS. — SAINTE GERTRUDE, VIERGE. — VII^e SIÈCLE.

La vierge Gertrude, issue de parents aussi distingués par leur naissance que par leur attachement à la foi chrétienne, avait pour père Pépin (l'ancien), et pour mère Itta ou Ideberge. Dès son enfance, instruite par l'exemple des vertus de sa mère, elle avait choisi Jésus-Christ pour son époux : aussi refusa-t-elle constamment une alliance splendide qu'on s'efforça de lui faire contracter avec le fils du duc d'Austrasie. Après la mort de son père, elle imita sa pieuse mère, qui avait déjà reçu de saint Amand le voile de la profession religieuse ; elle entra dans le même monastère, et consacra à Dieu sa personne avec toute ce qu'elle possédait. Cette conduite attira aux deux princesses bien des injures et des calomnies ; mais Gertrude les supporta avec une humilité et une patience également admirables,

et finit par en triompher. Placée à la tête du monastère, elle remplit cette charge en se faisant aimer par sa prudence, sa gravité, son humilité, tandis que par ses autres vertus elle offrait à toutes ses compagnes, en sa personne, un modèle vivant de la perfection religieuse. Elle avait une grande connaissance des livres sacrés ; et par la lecture et la méditation assidue qu'elle en faisait, elle s'efforçait de se rendre utile à ses sœurs. Elle fonda plusieurs hôpitaux et d'autres édifices religieux, où elle nourrissait des clercs et des malheureux de toute condition, à qui elle procurait, souvent même de ses propres mains, les autres secours de la charité. Dieu, voulant faire éclater aux yeux du monde entier ses mérites éminents, accorda diverses faveurs à un grand nombre de personnes qui eurent recours à l'intercession de sa servante. Des marins exposés au danger du naufrage furent délivrés pour avoir imploré la protection de Gertrude, tout éloignée qu'elle fût alors. Enfin épuisée par ses pieux travaux et par la maladie, sachant aussi par révélation divine que sa mort approchait, elle désigna, pour lui succéder dans le gouvernement de la maison, celle de ses sœurs qui lui parut plus apte à cet emploi. Ensuite, ne faisant plus que soupirer après la patrie céleste, elle reçut le sacrement de l'Eucharistie, puis, au jour et à l'heure que saint Ultan avait surnaturellement prédits, elle rendit son âme à Dieu, dans la 33^e année de son âge, le 17 mars. Les assistants virent en ce moment une lumière miraculeuse et sentirent l'odeur d'un délicieux parfum qui embaumait toute la chambre. Illustrée par ses miracles après sa mort comme pendant sa vie, Gertrude repose à Nivelles, dans le monastère qu'elle a gouverné. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, conservateur et gardien des corps et des âmes que décore la chasteté, daignez prêter l'oreille aux pieuses prières de votre Église, et, par l'intercession de la bienheureuse Gertrude, votre vierge, descendez dans nos âmes avec votre miséricorde, et accordez-nous la pureté de la vie spirituelle. Ainsi soit-il.

17 MARS. — SAINT PATRICE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — V^e SIÈCLE.

Patrice, qu'on appelle l'apôtre de l'Irlande, et qui avait pour père Calpurnius et pour mère Concesse, laquelle était à ce que l'on croit parente de saint Martin de Tours, naquit dans la Grande-Bretagne, et tomba plusieurs fois dans son enfance comme captif entre les mains des barbares. Réduit dans cet état à garder les troupeaux, il donnait déjà des témoignages de sa sainteté à venir : car tout entier possédé par l'esprit de foi, de crainte de Dieu et de charité, il se levait courageusement avant l'aurore pour répandre ses prières devant Dieu, malgré la neige, le froid et la pluie, accoutumé qu'il était à prier cent fois le jour et autant la nuit. Ayant été tiré pour la troisième

fois de l'esclavage, il fut admis dans le clergé, et passa beaucoup de temps à étudier les choses divines. Il parcourut en se livrant à des travaux pénibles, les Gaules, l'Italie, les îles de la mer de Toscane, jusqu'à ce qu'un avertissement divin l'appela à procurer le salut des Irlandais. Le bienheureux pape Célestin lui donna la mission dont il avait besoin pour prêcher l'Evangile, et le consacra évêque. Patrice partit ensuite pour l'Irlande.

On ne saurait trop admirer les maux de toutes sortes, les peines, les obstacles que l'homme apostolique eut à surmonter dans l'accomplissement de sa mission. Mais, grâce à la bénigne assistance de Dieu, cette terre, qui jusque-là adorait les idoles, n'eut pas plus tôt entendu la prédication de Patrice, qu'elle porta des fruits, et mérita d'être appelée dans la suite l'île des Saints. L'homme de Dieu régénéra par les eaux saintes du baptême des populations très nombreuses, il ordonna beaucoup d'évêques et de clercs, et forma des vierges et des veuves à l'observation des lois de la continence. Il institua par l'autorité du souverain-pontife le siège épiscopal d'Armagh, avec la qualité de principale métropole de l'île, et il enrichit cette église des saintes reliques qu'il avait apportées de Rome. Les célestes visions dont il fut favorisé, le don de prophétie, d'autres signes éclatants, et les miracles qu'il accomplit, répandirent au loin le nom célèbre de Patrice.

La sollicitude quotidienne qui l'animait à l'égard des églises ne put jamais l'empêcher de se livrer à sa pratique habituelle de la prière. On dit qu'il récitait tous les jours le psautier, avec les cantiques, les hymnes, et deux cents oraisons; que trois cents fois par jour il adorait le Seigneur en se mettant à genoux, et que pendant chaque heure de l'office du jour il faisait cent fois sur lui-même le signe de la croix. Il partageait la nuit en trois temps: dans le premier, il récitait cent psaumes et faisait deux cents génuflexions; dans le second, il récitait les cinquante autres psaumes, plongé qu'il était dans de l'eau presque glacée, le cœur en haut, les yeux et les mains vers le ciel; le reste de la nuit, il le donnait à un sommeil bien léger qu'il prenait sur une simple pierre. Grand amateur de l'humilité, il imita l'exemple des apôtres, en se livrant au travail des mains. Enfin consumé par les soins assidus qu'il se donna pour le bien de l'Eglise, devenu célèbre par ses paroles et ses actions, il s'endormit dans le Seigneur, à un âge extrêmement avancé, et fut enseveli, au cinquième siècle de l'ère chrétienne, dans une ville de l'Ulster, qui de son nom fut appelée Downepatrick.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour publier votre gloire parmi les nations, avez daigné leur envoyer le bienheureux Patrice, confesseur et pontife, accordez-nous, par ses mérites et son intercession, de pouvoir accomplir par votre miséricorde ce que vous nous commandez de faire. Ainsi soit-il.

18 MARS. — LE BIENHEUREUX SALVATOR D'HORTA ,
CONFESSEUR. — L'AN 1567.

Salvator, surnommé d'Horta à cause de son long séjour dans le couvent d'Horta, au diocèse de Tortose, naquit à Sainte-Colombe, diocèse de Gironne, de parents pauvres et pieux. Les ayant perdus dans son enfance, il donna ses soins à la garde d'un troupeau, et ensuite il exerça à Barcelone la profession de cordonnier. Dans ces divers états, il régla si bien sa conduite, qu'il fixa sur lui l'attention de tout le monde. A vingt ans, pour répondre à l'inspiration de l'Esprit-Saint, il entra dans le couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, hors des murs de la ville, se fit inscrire dans l'ordre de Saint-François, et prononça les vœux solennels. Donné pour compagnon au frère cuisinier, il remplit en toute simplicité les fonctions de cet emploi pénible et peu relevé, et fit voir bientôt des marques éclatantes d'une haute perfection. Dès lors Dieu lui accorda la gloire des miracles, et les frères furent persuadés qu'il illustrerait l'ordre par une éminente sainteté. Mais le serviteur de Dieu, aspirant encore à une vie plus parfaite, se rendit au couvent de Sainte-Marie-de-Jésus, à Tortose, puis à la solitude de Sainte-Marie-des-Anges, à Horta, où florissait particulièrement la discipline régulière; il habita encore un autre monastère, et revint à Barcelone. Partout il excella dans la pratique des vertus. Il montra une obéissance admirable, observa la pauvreté à tel point, qu'il était heureux de manquer du nécessaire, et garda la chasteté la plus parfaite. Dans son ardeur à mortifier sa chair, il se flagellait tous les jours, ne marchait jamais que pieds nus, portait sous une tunique grossière les plus rudes cilices, observait presque continuellement les jeûnes les plus rigoureux, prenait à terre, ou sur une simple planche, un sommeil bien court, afin d'avoir plus de temps à donner à la prière et à la contemplation des choses célestes. Dieu glorifia sa sainteté par le don des miracles du premier ordre. Avec le signe de la croix et l'aspersion de l'eau bénite il éclaira les aveugles, affermit la marche des boiteux, délia la langue des muets, ouvrit les oreilles des sourds. Il révéla quelquefois les secrets des cœurs et fit des prédictions.

La dévotion toute particulière qu'il avait pour la très sainte Vierge et pour l'apôtre saint Paul, lui mérita de jouir de leur présence. Le bruit de sa sainteté se répandit de tous côtés, et des pays les plus éloignés on accourait en foule pour le voir. Les malades surtout venaient auprès de lui, afin d'être guéris. Le saint s'étant rendu en Sardaigne par ordre de ses supérieurs, reçut dans cette île l'avertissement de sa mort prochaine, et redoubla de ferveur dans la pratique des vertus. Enfin, ayant été atteint par une dangereuse maladie, il reçut les sacrements de l'Eglise avec la plus grande dévotion; puis, après avoir baisé l'image du Sauveur crucifié, et échangé de délicieux colloques avec Jésus et sa très sainte Mère, il s'endormit dans

le Seigneur à Cagliari, l'an 1567, le 18 mars. Assitôt il commença à être honoré par la vénération publique. Ces marques de dévotion ayant persévéré et s'étant accrues de jour en jour, furent autorisées par le pape Clément XI. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez-nous que, célébrant la mémoire de votre bienheureux confesseur Salvator, nous soyons, par son intercession, délivrés sur la terre de tous nos maux, et que nous méritions de parvenir aux joies éternelles. Ainsi soit-il.

19 MARS. — SAINT JOSEPH, ÉPOUX DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, CONFESSEUR.

Si vous voulez savoir ce qu'a été le bienheureux Joseph, réfléchissez à ce nom que Dieu lui a donné, et sous lequel il a mérité d'être appelé et d'être cru réellement le père du Seigneur; considérez ce nom, et n'hésitez point à reconnaître qu'il signifie accroissement. En même temps, souvenez-vous de cet illustre patriarche qui a été vendu autrefois pour l'Egypte, et pensez que le nouveau Joseph n'a pas seulement hérité du nom du premier, mais qu'il a reçu aussi sa chasteté, son innocence, et toutes ses richesses spirituelles. En effet, le premier Joseph, vendu par ses frères et conduit en Egypte, a figuré la vente qui a été faite du Christ; et le second, en fuyant pour échapper à la jalousie d'Hérode, a porté le Christ en Egypte. Celui-ci, fidèle à son maître, n'a pas voulu céder aux coupables désirs de l'épouse de Putiphar; celui-là, vierge lui-même, a gardé fidèlement la virginité de celle qui, mariée avec lui, est devenue la mère de son Dieu. L'un a reçu l'intelligence pour expliquer des songes mystérieux; l'autre a été le confident et comme le coopérateur des saintes merveilles que le Seigneur a opérées. L'ancien Joseph a conservé des quantités de froment, non pour son propre usage, mais pour le bien de tout le peuple; et le nouveau a été dépositaire, pour lui-même et pour le monde entier, du pain vivant, descendu du ciel. Il est hors de doute qu'il a été un bon et fidèle serviteur, ce Joseph à qui la mère du Sauveur a été donnée en mariage. Oui, il a été un bon et fidèle serviteur, lui que le Seigneur a établi la consolation de sa mère, le nourricier de sa chair, le seul coadjuteur très fidèle du grand dessein qu'il voulait réaliser. (*Saint Bernard.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que nous soyons aidés par les mérites de l'époux de votre très sainte mère, afin que nous obtenions par son intercession ce qu'il ne nous est pas possible de mériter par nous-mêmes. Ainsi soit-il.

20 MARS. — SAINT JOACHIM, PÈRE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Le roi David est sorti de la souche de Jessé, comme de la maison de David est issue la Vierge sainte : sainte véritablement, et fille de

personnages saints, elle dont le père et la mère furent Joachim et Anne. Heureux parents ! ils ont été agréables à Dieu pendant leur vie, et ils ont produit un fruit de bénédiction, la sainte Vierge, qui est à la fois le temple et la mère de Dieu. Joachim, Anne et Marie offraient tous trois à la très sainte Trinité un sacrifice public de louanges : car Joachim veut dire *préparation du Seigneur* ; et en effet, un temple a été préparé par lui au Seigneur, à savoir la Vierge Marie. Le nom d'Anne signifie *grâce*. Aussi est-il vrai que Joachim et Anne ont reçu la grâce accordée à leurs prières de produire un fruit de salut, lorsque Dieu leur donna la sainte Vierge. Ainsi parle saint Epiphane dans un passage que nous lisons au deuxième nocturne du dimanche qui suit l'Assomption. La sainte Église nous met ensuite sous les yeux cet endroit de saint Jean Damascène : Parce que la Vierge mère de Dieu devait naître de sainte Anne, la nature n'osa pas prévenir le fruit de la grâce ; mais elle attendit que la grâce eût produit ce qu'elle voulait donner à la terre. Il fallait qu'elle naquît avec le privilège de l'aînesse, celle qui devait mettre au monde le premier-né des créatures, le réparateur de toutes choses. Joachim et Anne, couple béni ! A vous la création tout entière se reconnaît obligée : car par vous elle a offert au Créateur le don le plus excellent, la chaste mère qui seule était digne de lui. Heureux Joachim, tressaillez d'allégresse. De votre fille nous est né un enfant qui s'appelle l'Ange du grand conseil, c'est-à-dire celui qui est envoyé pour le salut du monde. Que Nestorius rougisse et se taise : cet enfant est vraiment Dieu. Comment donc ne serait-elle pas mère de Dieu la Vierge qui l'a mis au jour ? Celui qui ne reconnaît pas Marie pour mère de Dieu est éloigné de Dieu. Ce n'est pas moi qui dis cela : cette pensée est un précieux et divin héritage que nous a légué Grégoire-le-Théologien, cet illustre père de l'Église. Encore une fois, Joachim et Anne, couple fortuné ! Le fruit qui est sorti de vous nous atteste votre pureté sans tache. Votre vie a été agréable à Dieu et digne de celle qui est née de vous. Chastes et saints, vous avez donné le jour à ce trésor de la virginité.

PRIONS. — O Dieu, qui avez choisi le bienheureux Joachim, de préférence à tous les saints, pour être le père de la mère de votre Fils, accordez à nos prières que nous, qui célébrons sa fête, nous ressentions à tout jamais l'effet de sa protection. Ainsi soit-il.

21 MARS. — SAINT BENOIT, ABBÉ ET CONFESSEUR. L'AN 543.

Benoît, né à Norcia, d'une famille noble, étudia les belles-lettres à Rome. Voulant ensuite se donner entièrement à Jésus-Christ, il s'enfonça dans une caverne profonde auprès d'un endroit qui porte le nom de Sublac. Il y demeura trois ans si bien caché, que sa retraite n'était connue que d'une seule personne. C'était un moine, romain de naissance, qui lui prêtait son assistance pour les nécessités de la vie. Un

jourque le démon excitait en lui les feux des passions, Benoît se roula sur des épines jusqu'à ce que son corps étant tout déchiré, le sentiment de la volupté eût fait place à celui de la douleur. Le bruit de sa sainteté commençant à franchir les limites de sa retraite, quelques moines vinrent le prier de les gouverner; mais leur vie licencieuse ne put s'accommoder longtemps de ses reproches, et ils en vinrent au point de lui mettre du poison dans son breuvage. Lorsqu'ils lui présentèrent la coupe, Benoît fit sur elle le signe de la croix, et elle se brisa. Alors il abandonna ce monastère et se retira dans une solitude. Le nombre des disciples qui vinrent encore se mettre sous sa conduite l'obligea à bâtir douze couvents auxquels il donna les règles les plus saintes. Ensuite il se retira au Mont-Cassin, où, après avoir mis en pièces une statue d'Apollon qui y était encore adorée, il renversa l'autel, brûla les bois sacrés, et construisit une chapelle en l'honneur de saint Martin, ainsi qu'un oratoire sous l'invocation de saint Jean. Il vint à bout aussi de rendre dociles aux préceptes de la religion les habitants de ce lieu et ceux de la ville voisine. De jour en jour Dieu le favorisait par des grâces nouvelles : il lui accorda même le don de prophétie par lequel il prédit l'avenir. Totila, roi des Goths, en entendit parler; et voulant éprouver par lui-même si la chose était vraie, il se fit précéder par un de ses officiers, lequel, revêtu d'ornements magnifiques et accompagné d'un grand cortège, devait feindre qu'il était lui-même le roi. Dès que Benoît l'aperçut : *Mon fils, lui dit-il, quittez l'habit que vous portez, car il ne vous appartient pas.* Il prédit à Totila qu'il entrerait dans Rome, qu'il passerait la mer, et qu'il avait encore neuf ans à vivre. Quelques mois avant de quitter ce monde, le saint annonça à ses disciples le jour de sa mort, et il fit ouvrir le sépulcre où il voulait que son corps fût enseveli; il fit cela six jours avant celui où il devait mourir. Quand sa dernière heure fut arrivée, il demanda qu'on le portât à l'église. Là, il reçut la sainte Eucharistie, pria les yeux élevés vers le ciel, et expira entre les bras de ses disciples. Deux moines virent son âme monter au ciel ornée d'un riche vêtement et entourée de lumières brillantes. Au-dessus de sa tête leur apparut un personnage d'une beauté éclatante et pleine de majesté; et ils l'entendirent prononcer ces paroles : *Voilà le chemin par où Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au ciel.*

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Benoît nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

22 MARS. — LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE, CONFESSEUR. — L'AN 1487.

Nicolas de Flue, suisse de nation, naquit de parents honnêtes à Saxlen, bourg du canton d'Unterwald, au diocèse de Constance. Sa

mère le portait encore dans son sein, quand elle eut un présage de la sainteté et des miracles par lesquels il devait briller dans le monde. Elle vit au milieu d'un ciel resplendissant une étoile qui brillait tellement parmi les autres, que ses rayons se répandaient sur tout l'univers. A peine cet enfant eut-il reçu le jour, que déjà il fut capable de reconnaître sa mère, la sage-femme, ses parrains et les autres personnes qui assistèrent à son baptême. Il passa tout son premier âge dans la plus grande innocence, et sans jamais se rendre coupable du plus léger mensonge. Parvenu à l'adolescence, il s'astreignit à jeûner trois jours par semaine, en l'honneur des saints Nicolas de Myre et de Tolentino. Son application à méditer le jour et la nuit les choses divines lui faisait désirer très ardemment de vivre dans la solitude, mais il fit le sacrifice de ses goûts aux intentions contraires de ses parents et de ses proches; et, bien que l'exemple des saints le portât à vivre seul, il s'engagea dans l'état du mariage et devint père de dix enfants, cinq fils et autant de filles. Ensuite il porta les armes quelque temps; mais il n'abandonna jamais la piété qu'il avait apportée en naissant. Quand le temps de son service fut achevé, il refusa constamment, malgré les offres répétées qu'on lui en fit, la première charge de son pays. Ce qui le fortifiait dans sa résolution, c'est qu'une lumière divine lui fit voir un jour des flammes de soufre qui sortaient de la bouche des juges corrompus.

Cependant, Dieu ne cessant d'allumer dans le cœur de Nicolas le désir de plus en plus ardent d'une vie plus parfaite, le saint homme obtint le consentement de sa femme, et abandonnant tous ses biens, se retira dans une solitude voisine où pendant près de vingt ans, par l'autorité extraordinaire de sa vie, il renouvela si bien les miracles et les vertus des anciens anachorètes, que les peuples, attirés par le bruit partout répandu de sa sainteté, venaient à lui de bien loin, comme à un homme miraculeux. Il passa ces vingt années sans rien donner à son corps, ni aliment, ni boisson, ne se nourrissant que de la très-sainte Eucharistie, qu'il recevait une fois chaque mois. Le suffragant de l'évêque de Constance eut une preuve admirable de la vérité de cette abstinence tout-à-fait inouïe, quand l'homme de Dieu, forcé par lui, en vertu de la sainte obéissance, de manger un peu de pain et de prendre une goutte de vin, éprouva tant de difficulté à avaler cette nourriture, qu'il l'a rendit aussitôt avec les douleurs les plus vives, et qu'il parut sur le point de rendre l'âme. Le soin assidu avec lequel il s'exerçait à pratiquer la vertu et à méditer la passion du Seigneur, excita violemment contre lui la fureur des démons; mais on dit qu'il les mit fréquemment en fuite en invoquant la bienheureuse Mère de Dieu, à la conception immaculée de laquelle il avait une très grande dévotion. Au milieu de ces combats et de ces victoires, Nicolas fut favorisé de beaucoup de visions célestes, dont la plus remarquable fut celle où la sainte Trinité se manifesta à lui sous l'apparence d'une roue étincelante qui l'inonda de ses rayons, et remplit son âme d'une telle influence de la mystérieuse sagesse, que son visage en demeura

frappé d'une splendeur inaccoutumée qui lui resta jusqu'à la mort. Il fit représenter cette vision ; et ce tableau fut pour lui comme le livre qui lui apprit toutes choses, sans qu'il eût besoin de recourir à la connaissance des lettres.

Disciple docile de Dieu, qui était devenu son maître, Nicolas unit la charité pour le prochain à la plus haute contemplation, et ses salutaires avertissements firent beaucoup pour l'instruction des peuples, surtout de ses concitoyens, qui accouraient auprès de lui. Il les exhorta surtout à obéir au siège apostolique et au clergé, à conserver pure la foi romaine, à persévérer dans la pratique d'une charité réciproque, enfin, à faire de dignes fruits de pénitence : toutes recommandations que rendaient très efficaces la maigreur de sa figure et de tout son corps, ses vêtements grossiers, sa tête toujours découverte, et ses pieds, qui demeuraient continuellement sans chaussures. Il eut le don de prophétie, et à la faculté de voir dans l'avenir il joignit plus d'une fois la puissance de découvrir les secrètes pensées des hommes. Il lui suffit du signe de la croix pour éteindre un violent incendie qui menaçait de ravager Sarnem, un des principaux bourgs du canton d'Unterwald. Enfin l'an 1487 après la naissance du Christ, ayant supporté pendant huit jours une cruelle maladie, éclairé par une révélation divine, il s'étendit sur les planches qui lui servaient de lit depuis qu'il était dans le désert, et terminant au milieu des louanges divines une existence tout angélique, il rendit paisiblement son âme au Seigneur, le 21 mars, fête de saint Benoît, le jour anniversaire de sa naissance, et dans la soixante-dixième année de son âge. Son corps, enterré dans l'église paroissiale de Saxlen, est honoré par un concours immense des peuples de l'Helvétie et des royaumes étrangers. A la vue de cette affluence, saint Charles Borromée déclara que Nicolas était un grand saint. A son tombeau fut guéri un boiteux qui n'avait pu l'être à Saint-Jacques de Compostelle. Un enfant qui avait été étouffé par des personnes qui dormaient recouvra la vie par les mérites du serviteur de Dieu. Les miracles qui l'ont rendu célèbre pendant sa vie et après sa mort, ont déterminé Clément X à permettre l'office et la messe en son honneur, pour l'église dans laquelle il repose. Clément XI a étendu cette concession à tout le diocèse de Constance et à l'Helvétie entière. (*Supplément pour la Suisse.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu nourrir merveilleusement du pain des anges le bienheureux ermite Nicolas, et qui l'avez éclairé par la vision de la très sainte Trinité, accordez-nous, nous vous en prions, de recevoir dignement sur la terre votre corps et votre sang, afin que nous méritions de vous voir glorieux dans le ciel. Ainsi soit-il.

23 MARS. — LE BIENHEUREUX AMBROISE SANSÉDONI. — L'AN 1296.

Ambroise Sansédoni naquit à Sienne en Toscane de parents nobles et pieux. Il embrassa dès sa jeunesse l'institut des Frères-Prê-

cheurs, et fut ensuite envoyé aux écoles de Paris, où découvrant les ruses du démon, il triompha de cet ennemi de son salut, qui s'était présenté à lui sous l'apparence d'un ermite, pour le détourner de ses études religieuses. Disciple d'Albert-le-Grand et compagnon de saint Thomas d'Aquin, il fit de si grands progrès dans les lettres, qu'après qu'il eut enseigné la théologie aux académies de Paris et de Cologne, il fut mandé à Rome par le souverain-pontife pour restaurer dans cette capitale du monde chrétien les écoles où s'enseignait la doctrine sacrée. Plusieurs papes successivement l'envoyèrent, en qualité de légat, auprès des plus puissants princes de la chrétienté, pour traiter des affaires les plus importantes : missions qu'il remplit toujours avec un rare bonheur. Il combattit avec succès l'hérésie des manichéens, qui faisait des progrès en diverses parties de l'Allemagne. Il rétablit la paix dans Rome, et procura la pleine liberté de ceux qui étaient chargés de faire l'élection du pape. Il excita les princes de l'Europe à se liguier pour faire la guerre aux Turcs et recouvrer la Terre-Sainte. Dans ses sermons, il reprenait hardiment les vices des grands et du peuple, et il embrasait d'ardeur pour la pénitence la multitude des fidèles. Souvent, pendant qu'il prêchait, on le vit s'élever dans l'air, et on aperçut une colombe qui semblait lui dicter à l'oreille ce qu'il disait au peuple.

A la plus ardente charité pour Dieu et pour le prochain, Ambroise joignait une humilité profonde qui lui fit refuser les insignes du doctorat et l'évêché de Sienne. Il célébrait le sacrifice de la messe avec un tel saisissement, que tous ses membres et ses os tremblaient, et que, ravi en extase, il répandait des torrents de larmes. Assidu à la prière, gardien vigilant de la virginité, châtiant son corps avec une sévérité inouïe, il mérita d'aller s'unir à Dieu. Dans un sermon qu'il prêchait à Sienne, il fut emporté par son zèle contre les usuriers, et parla avec tant de force, qu'il se rompit à deux endroits les vaisseaux de la poitrine, et se trouva en un instant aux portes du tombeau. Il vit arriver la mort avec joie, et rendit son âme au Seigneur l'an 1296. Clément VIII l'a inscrit au martyrologe romain, et Grégoire XV a permis à l'ordre entier des Dominicains de célébrer sa fête. (*Bréviaire dominicain*).

PRIONS. — Faites, Seigneur, que la fête de votre bienheureux confesseur et pontife Ambroise réjouisse votre Église, afin que, fortifiée toujours par les secours spirituels que vous lui envoyez, elle mérite de posséder les biens éternels. Ainsi soit-il.

24 MARS. — SAINT CUTHBERT, CONFESSEUR ET PONTIFE. — L'AN 687.

Cuthbert, qui fut abbé du monastère de Mailros, et ensuite de celui de Lindisfarne, ne se contentait pas de former ses moines à la vie régulière par ses leçons et ses exemples, mais sortant de la solitude du cloître, il allait instruire le peuple des campagnes voisines.

La force de son enseignement, la chaleur persuasive de ses paroles, l'éclat dont rayonnait son visage angélique, lui gagnait tous les cœurs. Les fidèles accouraient auprès de lui pour accuser publiquement leurs péchés, et s'efforçaient de satisfaire à Dieu par de dignes fruits de pénitence. Plus tard, à une époque où il menait la vie érémitique dans l'île de Farne, il fut appelé à gouverner l'église épiscopale de Lindisfarne, aujourd'hui Holy-Island. Evêque, il ne cessa d'étendre sur le troupeau qui lui était confié la protection de ses prières, et de l'instruire par de salutaires leçons. Il donnait à ses enseignements l'autorité la plus solide, en pratiquant le premier ce qu'il recommandait aux autres par ses discours. Il était tout embrasé du feu sacré de la charité, réglant son zèle par la vertu de patience, attentif et appliqué à la prière, affable pour tout le monde, regardant comme donné à l'oraison le temps pendant lequel il prodiguait au prochain malade les secours de ses exhortations. Après deux ans passés dans l'épiscopat, afin de mieux se préparer à la mort il regagna son île de Farne. Sur le point de quitter ce monde, dit le prêtre Héréfrid, témoin de ce glorieux trépas, il parla en quelques mots, mais de la manière la plus touchante, sur la paix et l'humilité. Il passa paisiblement dans l'attente de la béatitude éternelle, et priant Dieu le jour entier et la nuit suivante. A l'heure de matines, dit toujours le même auteur, il reçut de moi les sacrements du salut et la communion du corps et du sang du Seigneur, afin de se fortifier pour le grand voyage qu'il allait faire. Alors il leva les yeux vers le ciel, étendit ses mains en haut; puis son âme, qui était absorbée dans les louanges du Seigneur, sortit de ce monde, pour aller participer aux joies du royaume céleste. — C'était l'an du salut 687. (*Angleterre.*)

PRIONS. — O Dieu, qui par le don inestimable de votre grâce, rendez vos saints glorieux, faites, nous vous en supplions, que par l'intercession de votre bienheureux confesseur et pontife Cuthbert, nous méritions de parvenir à la perfection de la vertu. Ainsi soit-il.

25 MARS. — ANNONCIATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée appelée Nazareth, à une vierge qui était fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph : cette vierge s'appelait Marie. L'ange étant entré où elle était, lui dit : *Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous.* Mais elle, l'ayant entendu, fut troublée de ces paroles ; et elle pensait quelle pouvait être cette salutation. L'ange lui dit : *Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Vous allez concevoir dans votre sein, et vous enfanterez un fils, à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il régnera éternellement sur la*

maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? L'ange lui répondit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et voilà que votre cousine Elisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse et c'est ici le sixième mois de la grossesse de celle qu'on appelle stérile; car il n'y a rien d'impossible à Dieu. Alors Marie lui dit : Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. Et l'ange s'éloigna d'elle. (Evangile selon saint Luc.)

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu que votre Verbe prit un corps, à la voix de l'ange, dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, accordez à nos supplications, que nous, qui croyons Marie véritablement mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Ainsi soit-il.

26 MARS. — SAINT LUDGER, ÈVÈQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 809.

Ludger, né dans la Frise, de parents illustres par leur noblesse et leur piété, donna dès son enfance des preuves de la sainteté et de la science auxquelles il était appelé. Envoyé jeune encore au monastère d'Utrecht, alors très célèbre, il y déposa l'habit séculier, et s'abandonna tout entier à la direction du bienheureux Grégoire, qui en était abbé. Ensuite par l'ordre de son supérieur il passa en Angleterre, où il eut pour maître Aleuin, savant universel. Après avoir reçu l'ordre sacré du diaconat, il revint au monastère d'Utrecht, et pendant le temps qu'il y demeura, il offrit à ses frères en sa personne un excellent modèle d'observance régulière, d'humilité et de modestie. Envoyé ensuite à Deventer pour y prêcher l'Evangile, il y rebâtit une église détruite autrefois par les Saxons après leur retour à l'idolâtrie. De là il passa dans la Frise, renversant partout les idoles et extirpant de cette contrée les derniers restes du paganisme. Pendant les fureurs de la persécution de Witikind contre les chrétiens, Ludger, chassé de la Frise, et contraint d'abandonner cette église naissante, alla à Rome, où le souverain-pontife Adrien I^{er}, qui régnait alors, lui fit le plus cordial accueil et l'enrichit d'un grand nombre de reliques. Le saint alla de Rome au Mont-Cassin, où il demeura deux ans. Ce fut alors que Charlemagne, à la persuasion d'Alcuin, lui écrivit pour le rappeler, et l'envoya instruire dans la foi les cinq cantons de la Frise, qui s'étaient volontairement soumis à sa domination. Afin de s'adonner plus librement à la contemplation, Ludger fonda, dans un lieu que lui indiqua une révélation, le monastère de Werden sur la Rure. Il y plaça des moines faisant profession de l'observance exacte de la règle qu'il avait lui-même apprise au Mont-Cassin; et tous les jours il les formait par de salutaires leçons et par la lecture des livres sacrés. Il récitait si religieusement les heures canoniales, qu'un

jour appelé jusqu'à trois fois par l'empereur pendant cette récitation des psaumes et des prières de l'office, il n'interrompit point sa prière, disant que les ordres de l'empereur ne doivent jamais passer avant l'œuvre de Dieu. Destiné par ce même prince à la conversion des Saxons occidentaux, il fut, malgré ses résistances, ordonné premier évêque de l'église de Munster en Vestphalie. Il remplit ces fonctions apostoliques avec tant d'ardeur, que sa prédication, confirmée par la multitude de ses miracles, amena toute cette nation à la connaissance de la vérité. Enfin le temps était venu pour lui d'aller jouir au ciel du fruit de tant de travaux entrepris pour répandre l'Evangile. Un dimanche, lorsqu'il eut achevé le saint sacrifice et adressé son instruction au peuple, il fut attaqué d'une maladie mortelle ; et la nuit suivante il rendit à Dieu son âme, que ses disciples virent s'élever vers le ciel comme une lumière brillante. Cette mort arriva le 26 mars, l'an du Seigneur 809. Le saint corps, transporté en grande pompe par ordre de Charlemagne au monastère de Werden, fut inhumé hors de l'église dans le lieu que Ludger lui-même avait choisi de son vivant. Dans la suite on le transporta dans la grande basilique du monastère, et on lui fit un magnifique tombeau derrière le maître-autel. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Ludger augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

27 MARS. — SAINT RUPERT, EVÊQUE ET CONFESSEUR. — VII^e SIÈCLE.

Rupert ou Robert, issu du sang royal de France, ayant été, à cause de l'éminente sainteté que chacun admirait en lui, élevé au gouvernement de l'église de Worms, resta quelque temps à la tête du troupeau confié à ses soins, et le régît avec une sollicitude toute pastorale. Telle était sa mansuétude ainsi que sa prudence, qu'il se gagnait tous les cœurs ; telle était sa charité et le doux entraînement de son éloquence, qu'on accourait à lui comme à un oracle pour entendre les leçons du salut éternel. Rupert instruisait ses auditeurs par ses sages conseils, et les excitait à embrasser un genre de vie nouveau et plus parfait. Le bruit de sa sainteté s'étant répandu jusque dans les pays étrangers, le duc de Bavière Théodon, excité par une inspiration divine, lui envoya des ambassadeurs pour l'inviter à répandre la connaissance de l'Evangile dans la Norique. Rupert accepta volontiers la proposition. Ayant donc pris avec lui quelques compagnons, il se mit en route plein de joie, et s'enfonçant dans les forêts du Nord, il travailla à fondre, par la chaleur de la prédication évangélique, les cœurs des païens que glaçait encore le froid de l'infidélité. Mais une porte plus large fut ouverte à ces idolâtres pour entrer dans l'Eglise de Jésus-Christ ;

lorsque le duc Bavière, Théodon lui-même, et un grand nombre de ses sujets, surtout parmi les nobles, se convertirent à la foi chrétienne. Rupert les régénéra tous par les eaux sacrées du baptême, et obtint même le pouvoir de détruire les temples des idoles et de consacrer des églises à Dieu dans toute l'étendue de sa juridiction. Mais voyant la moisson abondante et les ouvriers en petit nombre, il retourna dans sa patrie, et en ramena douze hommes qu'il jugea très capables des fonctions apostoliques. Aidé de leur secours, il parcourut les vastes régions de la Norique, jusqu'aux frontières de la Pannonie inférieure, et prêcha l'Evangile de Jésus-Christ aux nations barbares de ces contrées. Quand il eut traversé le territoire de la ville de Lorch, autrefois métropole de toute la Norique, il arriva à Juvave, qu'on appelle aujourd'hui Saltzbourg. Il y bâtit un célèbre monastère en l'honneur du prince des apôtres, et sur un avertissement céleste il établit dans cette ville son siège épiscopal. Mais afin que rien ne s'opposât à la dilatation de la foi et à l'accroissement du culte divin, il pourvut à l'érection d'autres sièges épiscopaux en divers lieux, et les fit occuper par les associés de sa prédication. De plus, sous l'inspiration de son affectueuse et éminente piété envers la Vierge mère de Dieu, il construisit en son honneur un monastère dans un endroit fortifié de Saltzbourg, et il y réunit une communauté de religieuses sous l'abbesse sainte Erentrude. Enfin sentant approcher le jour de sa mort, il désigna son successeur dans l'administration du monastère épiscopal, et, ayant fait une exhortation aux frères qui l'entouraient, le jour même de Pâques, il mourut en invoquant le nom du Seigneur, et prit son essor vers la gloire céleste le 29 mars. Son corps, enseveli au monastère de Saint-Pierre, fut dans la suite transféré solennellement dans la basilique dédiée à Dieu sous son invocation. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Rupert augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

28 MARS. — LE BIENHEUREUX HUMBERT, CONFESSEUR. — L'AN 1188.

Humbert III, comte de Savoie, naquit en Piémont, d'Amédée III et de la princesse Malthilde, l'an de Jésus-Christ 1136. Dès ses plus tendres années il fut formé à la piété par les soins de ses parents. Son père étant mort, il fit tant de progrès sous la conduite du bienheureux Amédée, évêque de Lausanne, que, méprisant la splendeur du trône et les attraites des richesses, il fit son bonheur de la contemplation des choses célestes. Vaquer continuellement à la prière et à la méditation, pratiquer chaque jour les exercices de la plus sévère pénitence, c'étaient là ses délices. Pour se livrer à ces

œuvres saintes avec plus de liberté, il alla s'ensevelir dans le monastère de Haute-Combe, de l'ordre de Cîteaux. Obligé de sortir de sa retraite pour expulser de ses Etats une armée étrangère et délivrer ses sujets de l'invasion, il repoussa les ennemis, régla les affaires de la Savoie, et regagna sa chère solitude, se proposant toujours pour unique but la perfection chrétienne. Mais les besoins de l'Etat, les vœux, les instances de tous les grands de la nation et l'ordre des prélats, le déterminèrent à quitter une seconde fois le cloître. Un mariage qu'il contracta lui donna un fils, héritier naturel de sa principauté. Alors, du consentement de son épouse, il reprit le chemin du couvent aussitôt que le lui permirent les affaires de son gouvernement. Libre des soins temporels, il se donna tout entier à l'exercice assidu des vertus religieuses, aux macérations de la chair, et à la contemplation. Dieu enrichit son serviteur de toutes sortes de dons célestes. Enfin au jour et à l'heure qu'il avait indiqués, après avoir reçu les sacrements avec un cœur embrasé d'amour, il s'endormit dans le Seigneur, l'an de Jésus-Christ 1188, dans la 52^e année de son âge, et fut enseveli avec honneur dans le cloître du monastère. Dieu fit connaître sa sainteté par des miracles, qui firent inscrire le nom du royal religieux sur le ménologe des ordres de Cîteaux et de Saint-Benoît, ainsi que dans d'autres catalogues de saints. On lui décerna même le titre et les honneurs des bienheureux. Le souverain-pontife Grégoire XVI a approuvé ce culte dans les formes canoniques, l'an 1838, et il a bien voulu accorder que la fête du bienheureux Humbert fût célébrée avec l'office et la messe, par le clergé tant séculier que régulier, dans tous les Etats soumis au roi de Sardaigne. (*Supplément du royaume de Sardaigne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez appris au bienheureux Humbert à préférer le royaume des cieux à une couronne de la terre, et à embrasser la mortification de la croix, accordez-nous, par son intercession, la grâce de mépriser à son exemple les choses de la terre, pour ne chercher que les biens éternels. Ainsi soit-il.

29 MARS. — LE BIENHEUREUX BONIFACE DE SAVOIE, EVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1270.

Boniface naquit au commencement du treizième siècle, de Thomas, fils du bienheureux Humbert. Dès ses premières années, enflammé de l'amour de la vertu, il marcha sur les traces de son aïeul et donna des marques de sa future sainteté. Sans être aucunement arrêté par l'éclat de sa haute naissance et par les charmes du monde, il alla se renfermer dans le désert de la Grande-Chartreuse, et commença à poser les fondements solides de la perfection évangélique et de la science extraordinaire qu'on devait admirer en lui. Son noviciat n'étant pas encore achevé, il fut placé malgré lui à la tête du monastère de Nantua; mais dès qu'il le put, il regagna sa soli-

tude, que pourtant il fut bientôt contraint d'abandonner encore, pour aller prendre soin des églises de Belley et de Valence, dont on lui confia l'administration. Placé ensuite aux applaudissements universels et malgré sa vive résistance sur le siège métropolitain de Cantorbéry, pour y remplacer saint Edmond, il fut solennellement consacré par le souverain-pontife Innocent IV, dans le concile œcuménique de Lyon. Sa science et sa vertu jetèrent le plus vif éclat dans le soin qu'il prit de paître le troupeau du Seigneur. Défenseur de la liberté ecclésiastique, prodigue envers les pauvres des bienfaits de sa charité, habile à détruire les erreurs et à relever ceux qui étaient tombés, il tint fréquemment des synodes, dans lesquels il porta les lois les plus saintes afin de prévenir les chutes, procurer l'honneur et le bien de l'Eglise, et réformer les mœurs de son peuple. Rien n'égale son zèle à pratiquer la virginité et l'humilité, si ce n'est l'application avec laquelle il travailla à la gloire du nom divin et au salut de ses brebis. Il gouverna très saintement son église pendant près de vingt-cinq années, s'étant fait le modèle de son troupeau par sa vertu sincère. Enfin il fut atteint de la maladie de la pierre, mourut à Sainte-Hélène en Savoie, l'an 1270, et reposa dans la paix du Seigneur. Transporté dans le monastère de Haute-Combe, il y fut déposé près de l'autel principal, dans un tombeau magnifique. Dieu glorifia son serviteur par la merveilleuse conservation de son corps, qui trois siècles après sa mort se conservait sans corruption, et aussi par un grand nombre de prodiges. Le bruit de ces miracles attira chaque jour une multitude de fidèles à son tombeau, et lui fit donner en divers lieux le titre de saint. Ces marques de la vénération publique duraient depuis cinq siècles, lorsque le souverain-pontife Grégoire XVI, après une enquête canonique, a confirmé en 1838 ce culte immémorial, et a accordé un office propre en l'honneur du bienheureux archevêque, pour le clergé tant séculier que régulier de tout le royaume de Sardaigne. (*Supplément du royaume de Sardaigne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, par votre bienheureux confesseur et pontife Boniface, avez daigné donner une fois de plus à votre Église de grands exemples de charité et de sollicitude pastorale, accordez-nous par ses mérites, qu'appliqués continuellement au salut de nos âmes, nous méritions d'obtenir la véritable félicité. Ainsi soit-il.

30 MARS. — LE BIENHEUREUX AMÉDÉE III, DUC DE SAVOIE. — L'AN 1472.

Amédée III, duc de Savoie, donna dès son enfance des marques éclatantes de sainteté. Elevé dans la piété par ses parents, Louis et Anne, fille du roi de Chypre, il chercha le Seigneur dès sa jeunesse ; mais si ardemment, qu'il avait coutume de ne point traiter avec les hommes avant d'avoir assisté au saint sacrifice de la messe, et de

s'être concilié ainsi la protection du Ciel. De plus, ayant, sous un excellent maître de la vie spirituelle, embrassé le chemin de la perfection, il s'exerçait assidument aux jeûnes ainsi qu'à la prière ; ce qui fit qu'enrôlé ainsi sous les étendards de la milice chrétienne, il obtint les plus heureux succès. Etant tombé dans une grave infirmité dont il souffrait souvent, non seulement il ne fut point contristé de se voir éprouvé de la sorte, mais persévérant dans la crainte de Dieu, il regarda cette affliction comme un présent du Ciel, et un frein qui l'aiderait à éviter beaucoup de péchés. Il répétait souvent à cette occasion, « que Dieu s'approche plus de l'homme quand il le frappe que quand il le console. » Ayant pris, après la mort de son père, les rênes du gouvernement, il mit un si bon ordre à sa cour, qu'il en éloigna tous ceux dont les mœurs n'étaient pas pures. Il avait pour les pauvres une attention qui pourvoyait à tous leurs besoins, leur fournissant non seulement le nécessaire, mais poussant la charité jusqu'à les servir de ses propres mains. *Ce sont là, disait-il quelquefois, ce sont là mes chiens de chasse, ceux qui me serviront à prendre le ciel.* D'autres fois il les appelait les cavaliers et les soldats qui mettaient ses provinces à l'abri des incursions ennemies. Il construisit plusieurs monastères et des hopitaux, dont il visitait avec soin les malades. Vraiment digne du nom de père des pauvres qu'on lui donnait universellement, il rendait aux infirmes les services les plus rebutants, avec une charité pleine de sollicitude. Il fit aussi de riches présents à diverses églises, surtout à la sainte basilique du prince des apôtres, qu'il visita avec une humilité et une dévotion incroyables, caché sous l'humble habit d'un pèlerin ordinaire. Il visita aussi le saint linceul sur lequel un insigne miracle a imprimé les traces de la passion du Seigneur, et qui alors était gardé à Chambéry. Malgré la difficulté et la longueur du chemin, il fit le voyage à pied, accompagné de sa femme Yolande, fille du roi de France. Le zèle ardent dont il brûlait pour la foi et la religion se montra avec éclat lors du concile indiqué à Mantoue par Pie II, qui voulait armer les princes catholiques contre les Turcs. Amédée y parut au premier rang, et n'hésita point à offrir pour la sainte expédition, et à consacrer au succès de cette guerre sa vie, sa puissance et tous ses Etats. Il apprit ensuite par révélation divine que le temps de sa mort approchait ; il fit donc préparer en pleine terre, et dans la forme la plus commune, au dessous des degrés du maître-autel de l'église, le tombeau où il désirait qu'on l'ensevelît : voulant ainsi, même après sa mort, rester fidèle à l'humilité qu'il avait tant aimé à pratiquer durant sa vie. Ayant ensuite appelé auprès de lui sa femme, ses enfants et les principaux magistrats, il les exhorta à la justice et à la miséricorde envers les pauvres, leur disant : *Gardez la justice et l'équité, aimez les pauvres, et le Seigneur fera régner la paix dans votre pays.* Après avoir ainsi parlé, plein de confiance il rendit le dernier soupir, à Verceil, et passa au Seigneur le 30 mars de l'an 1462. Mort précieuse devant Dieu, comme l'ont attesté, et les con-

certs angéliques qui furent entendus, et des flambeaux célestes qui brillèrent sur le château, et un trône éclatant sur lequel parut assis au milieu des airs le bienheureux Amédée, qu'entourait un immense globe lumineux. Il opéra encore un grand nombre de miracles, dont saint François de Sales attesta au pape Paul V la multitude et la grandeur. C'est ce qui engagea Innocent XI à accorder que l'office et la messe du bienheureux fussent célébrés dans tous les Etats du duc de Savoie, et à Rome dans l'église nationale. (*Supplément du royaume de Sardaigne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez transféré le bienheureux Amédée, votre confesseur, d'une principauté terrestre à la gloire des cieux, accordez à nos prières, que, par ses mérites et par notre application à l'imiter, nous passions par les biens temporels, de telle sorte, que nous ne perdions pas ceux qui sont éternels. Ainsi soit-il.

31 MARS. — LA BIENHEUREUSE LOUISE DE SAVOIE, VEUVE. — L'AN 1503.

Louise, fille du bienheureux Amédée duc de Savoie, fut formée dès ses premiers ans à toutes les pratiques de la piété, auxquelles d'ailleurs elle se portait d'elle-même, et donna des gages de sa sainteté future. Dès lors on vit éclater en elle une admirable innocence, une ardeur remarquable pour la prière, une chasteté extraordinaire, et un mépris absolu pour toutes les choses humaines. Elle pensait à vouer au Seigneur sa virginité ; mais pour obéir à son oncle, devenu son tuteur à la mort de ses parents, elle épousa le prince de Châlons-sur-Saône, et continua à pratiquer avec un zèle très ardent les vertus auxquelles elle s'était exercée dans l'état de virginité. Elle avait en horreur les vanités du monde et les plaisirs de la cour. Par la sainteté de sa vie, par ses avertissements et ses prières, elle améliora bientôt les mœurs de ses sujets, et persuada son mari, qu'elle chérissait vivement en Dieu, à tendre à la perfection évangélique, pour laquelle elle l'enflamma d'une admirable ardeur. Devenue veuve dans sa vingt-septième année, elle se consacra entièrement à Dieu, et dans son désir d'embrasser la vie religieuse aussitôt qu'elle en aurait la liberté, elle ne voulut jamais consentir à contracter un second mariage. Elle n'avait qu'un petit nombre de domestiques, se contentait d'une nourriture commune et d'un habillement fort simple sous lequel elle portait la rude tunique des Franciscaines. Elle vaquait assidument à la contemplation des choses célestes, aux œuvres de la pénitence et de la piété, et faisait chaque jour des progrès dans la carrière de la perfection chrétienne. S'enflammant d'une charité de plus en plus ardente, elle distribuait avec une libéralité sans bornes d'immenses richesses avec lesquelles elle nourrissait les pauvres, les religieuses, les clercs. Elle visitait les malades qui étaient en proie à l'infection des plus horribles maladies, et les consolait en

les servant. Enfin, dégagée de tous les soins temporels, elle passa par dessus toutes les oppositions de sa famille, et inébranlable dans sa résolution, elle courut avec une sainte allégresse au monastère d'Orbé, se mettre au nombre des Franciscaines. Bientôt par son exacte observation de la discipline régulière, par son humilité, son obéissance, son abnégation absolue, elle devint le modèle de toutes ses compagnes. Demander l'aumône, souffrir les réprimandes, sévir contre elle-même, étaient ses plus chères délices. Elle avait pour Jésus-Christ souffrant et pour la Vierge, mère de Dieu, une ardeur de dévotion qui allait jusqu'au transport, quelquefois elle était inondée de faveurs spirituelles. Enfin étant tombée dangereusement malade dans la 42^e année de son âge, elle reçut avec toutes les marques et tous les sentiments de la piété les sacrements de l'Eglise ; puis, le jour qu'elle avait prédit, 24 juillet de l'an 1503, elle passa heureusement de ce monde à son céleste époux. Dieu fit connaître sa sainteté par plusieurs prodiges qui arrivèrent après sa mort. C'est ce qui lui mérita d'être renfermée dans un sépulcre magnifique, et de recevoir toutes les marques d'un culte religieux que le pape Grégoire XVI, après l'avoir examiné dans les formes, confirma en 1839, d'après l'avis de la congrégation des Rites. Le même souverain-pontife accorda aussi en l'honneur de la bienheureuse un office propre, pour le clergé tant séculier que régulier des Etats du roi de Sardaigne. (*Supplément du royaume de Sardaigne.*)

PRION3. — O Dieu, qui, dans la bienheureuse Louise, laquelle passa par toutes les voies du siècle, nous avez proposé un admirable modèle de vertu, accordez-nous de suivre ses traces dans la voie que vous nous avez marquée, et de mériter avec elle de parvenir auprès de vous. Ainsi soit-il.

1^{er} AVRIL.—SAINT BRAULE, EVÊQUE ET CONFESSEUR. VII^e SIÈCLE.

Braule, évêque de Saragosse, donna dès l'âge le plus tendre des marques insignes de ce qu'il serait un jour par sa sainteté et sa doctrine : car entre les mains de ses excellents parents, qui lui donnaient une éducation chrétienne et distinguée, il fit tant de progrès dans la pratique de la vertu, que, par la gravité de ses mœurs et par sa chasteté, il paraissait déjà un homme parfait. Confié ensuite à saint Isidore, évêque de Séville, pour être formé à la connaissance des lettres, il obtint d'abord la faveur d'être regardé par lui comme un fils bien-aimé ; et plus tard il se concilia l'estime de son maître au point qu'Isidore s'en rapportait à lui du soin de corriger ses ouvrages et de les mettre en ordre. L'opinion qu'on avait partout de la sainteté de Braule croissant de jour en jour, il fut promu au rang d'archidiacre, fonction dont il s'acquitta en digne vicaire de l'évêque, et avec tant de zèle et de sagesse, qu'il fut jugé digne de recevoir le sacerdoce. Après la mort de Jean, son frère, lequel était devenu, d'abbé évêque

de Saragosse, et qui avait brillé sur ce siège par sa science et sa piété, Braule, sur qui Dieu lui-même prit soin de réunir les suffrages unanimes du clergé et du peuple, fut élu pour lui succéder. Il mit au nombre des soins les plus importants de son ministère un zèle et une ardeur extrêmes à conserver et à défendre la foi ainsi que la discipline. On le vit au quatrième concile de Tolède, où fut réglée pour la suite la forme dans laquelle devaient être tenues ces assemblées. Il y parut au milieu des pères les plus illustres, et s'y distingua par son application à partager les travaux de son ancien maître Isidore. Ayant survécu à ce saint évêque, il fut la lumière du cinquième et du sixième concile de Tolède, et mérita d'être chargé de la rédaction des actes et des canons. La célébrité qu'il acquit par ce travail et par ses autres œuvres lui a mérité les éloges de saint Ildephonse. Braule ne fut pas moins utile à son église par ses exemples que par l'excellence de sa doctrine. Juge sévère de sa personne, il soumit son corps à une mortification continuelle, et préserva son âme de tous les vices, et principalement de l'orgueil. Il était d'une si profonde humilité, que dans le temps même où il s'attirait tous les regards par l'éclat de ses hautes vertus, il se croyait le plus grand des pécheurs, et n'attribuait qu'à son indignité les guerres, la famine, la peste et toutes les autres calamités de son époque. Au milieu de tant de soins et des maux les plus accablants, rempli d'une force invincible, il n'interrompit jamais ses saints travaux, et se livra toujours au ministère de la prédication de la parole de Dieu. Dans les temps les plus difficiles, il rebâtit de fond en comble une ancienne basilique appelée autrefois l'église des Saintes-Masses. Enfin, accablé de vieillesse, et comblé de mérites à cause des services qu'il avait rendus à l'Eglise, il quitta ce monde pour le ciel, après environ vingt ans d'épiscopat. Six siècles après sa mort, son corps fut retrouvé dans la basilique de Sainte-Marie-de-la-Colonne, d'après une révélation du saint évêque Valère, et transporté sous l'autel principal, où il est encore pour les peuples l'objet d'une très grande vénération. (*Espagne.*)

PRIONS. — Seigneur, accordez votre éternelle protection à l'Eglise, que vous avez voulu fortifier par le zèle, la science et les exemples du bienheureux Braule, votre confesseur et votre pontife. Ainsi soit-il.

2 AVRIL. — SAINT FRANÇOIS DE PAULE, CONFESSEUR. L'AN 1507.

François naquit d'une famille obscure, à Paule, ville de Calabre. Ses parents, qui avaient été privés d'enfants pendant de longues années, l'obtinrent après un vœu, par l'intercession de saint François d'Assise. Dans l'ardeur de son amour pour Dieu, il se rendit, encore très jeune, dans un désert, où, pendant six ans, il mena une vie dont l'austérité, effrayante pour la nature, ne l'empêchait point de goûter des délices continuelles dans la méditation des choses célestes. Le

bruit de ses vertus se répandant au loin, un grand nombre de personnes, attirées par le désir de s'avancer dans la piété, accoururent à lui de toutes parts. François fut conduit par sa charité pour ses frères à sortir de la solitude, et à bâtir, près de Paule, une église où il jeta les fondements de son ordre. Il avait un don merveilleux pour la parole ; il garda la virginité perpétuelle, et pratiqua l'humilité au point de se dire le dernier des hommes, et de vouloir que ses disciples prissent le nom de Minimes. Il ne portait qu'un vêtement grossier, marchait pieds nus et couchait à même sur la terre. Rien de plus étonnant que son abstinence. Une fois le jour seulement il prenait de la nourriture, encore n'était-ce qu'après le coucher du soleil ; et à peine ajoutait-il au pain et à l'eau quelques-uns des mets qu'il est permis de manger en carême : sainte coutume que, par un quatrième vœu, il obligea ses frères d'observer tout le temps de l'année. Il plut à Dieu d'attester par de nombreux miracles la sainteté de son serviteur. L'un des plus célèbres fut ce qui arriva lorsque des matelots lui refusèrent le passage. Le saint étendit son manteau sur les flots, et traversa ainsi le détroit de Sicile avec son compagnon. Il eut aussi l'esprit de prophétie et prédit plusieurs événements futurs. Le roi de France Louis XI l'appela auprès de sa personne et le traita avec beaucoup d'honneur. Enfin, dans la 91^e année de son âge, il passa de ce monde au Seigneur, lorsqu'il était à Tours, l'an 1507. Son corps, resté onze jours sans sépulture, loin d'éprouver l'atteinte de la corruption, exhalait une odeur délicieuse. Le pape Léon X l'a mis au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, grandeur des humbles, qui avez élevé à la gloire des saints le bienheureux François, votre confesseur, accordez à nos prières, par ses mérites et son intercession, que nous ayons le bonheur de mériter les récompenses promises aux humbles. Ainsi soit-il.

3 AVRIL. — SAINT BENOIT DE SAINT-PHILADELPHÉ, CONFESSEUR. — L'AN 1589.

Benoît, que le teint noir de son corps fait vulgairement appeler le saint nègre, naquit dans le village de Saint-Philadelphé, au diocèse de Messine, de parents Maures d'origine, et fut élevé dans la foi catholique. Dès son enfance, il commença à craindre Dieu et à garder ses commandements, châtiant son corps par le jeûne et le travail, et le réduisant sous la servitude de l'esprit. Mais sa piété envers le Seigneur étant devenue plus fervente encore, à la fleur de sa jeunesse, il vendit son patrimoine, dont il distribua le prix aux pauvres, et jusqu'à sa quarantième année il pratiqua, en s'exerçant à toutes les vertus, et au milieu des plus grandes austérités, la vie solitaire que menaient alors, sous la règle du bienheureux père saint François, quelques hommes pieux autorisés à cela par le siège apostolique. Mais le pape Pie IV ayant commandé à ces mêmes solitaires qui avaient fait pro-

fession de la règle séraphique, de s'adjoindre à quelqu'ordre religieux approuvé, Benoît, dirigé par le Seigneur, se rendit à Palerme, et se présenta chez les Frères-Mineurs-Observantins de Sainte-Marie-de-Jésus. Dès qu'il eut été admis parmi eux, il continua à pratiquer si bien le genre de vie très austère auquel il s'était adonné dans la solitude, que chacun le regarda comme le modèle de la perfection. Placé dans le rang inférieur des frères-lais, on le vit toujours prendre pour lui, et remplir avec une sainte avidité, les offices les plus bas et les plus pénibles. Il observa inviolablement et pieusement les sept carêmes institués par saint François, et joignit à cela une abstinence presque perpétuelle. Son lit était la terre nue ; il dormait très peu, n'avait qu'un misérable habit de l'étoffe la plus grossière, pratiquait une entière pauvreté et gardait la plus parfaite chasteté. L'amour de Dieu dont il brûlait éclatait très souvent en larmes et en soupirs. On le voyait aussi fréquemment tout absorbé dans la contemplation des choses divines. Les dons célestes qu'il reçut dans ces saints ravissements le firent juger digne, quoique simple convers et tout-à-fait illettré, d'être préposé au gouvernement des Frères dans ce même monastère de Sainte-Marie-de-Jésus, quand on en entreprit la réformation. La conduite pleine de prudence du nouveau supérieur et la sainteté de ses exemples contribuèrent beaucoup au solide établissement de cette œuvre importante. Benoît animait de toutes les manières son petit troupeau à l'amour de la pauvreté, de la pénitence et d'une discipline plus sévère. Enfin, comme il était dans sa soixante-troisième année, il fut atteint de sa dernière maladie, reçut les sacrements, annonça le jour de sa mort, et rendit son âme à Dieu le 4 avril de l'an 1589. Aussitôt son corps devint un objet de vénération extraordinaire pour la ville de Palerme, où il se conserve encore tout entier, exhalant une suave odeur. Le culte de Benoît ne s'est pas établi seulement en Sicile, mais il a été répandu promptement dans l'Espagne, le Portugal, le Brésil, le Mexique, le Pérou, et il a été approuvé, l'an 1743, par le siège apostolique, qui a permis que sa fête fût célébrée avec l'office et la messe, le 3 avril. Les nouveaux miracles qui se sont accomplis par l'intercession du bienheureux ont déterminé le pape Pie VII, en 1807, à l'inscrire sur le catalogue des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui avez enrichi des dons célestes votre bienheureux confesseur Benoît, et qui l'avez fait briller dans votre Église par ses miracles et ses vertus, accordez-nous en vue de ses mérites et de son intercession, de recevoir l'abondance de vos bienfaits. Ainsi soit-il.

4 AVRIL. — SAINT ISIDORE, ÉVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR. — L'AN 636.

Isidore, ce docteur si éminent, naquit en Espagne, à Carthagène, et eut pour père Sévérien, duc de la province, et pour frères les saints

évêques Léandre de Séville et Fulgence de Carthagène, qui le formèrent à la piété et aux lettres. Familier avec les langues et la littérature grecque et hébraïque, instruit dans la connaissance des lois divines et humaines, il devint un homme supérieur dans tous les genres de sciences et dans toutes les vertus chrétiennes. Jeune encore, il attaqua l'hérésie arienne, qui depuis longtemps infectait la nation des Goths, maîtresse de l'Espagne entière ; et il le fit avec tant de force, qu'il faillit être massacré par les hérétiques. Après la mort de Léandre, il fut élevé malgré sa résistance sur le siège de Séville, où le portait, avec les vives instances du roi Récarède, le suffrage unanime du clergé et du peuple. Saint Grégoire-le-Grand ne se contenta pas de confirmer cette élection, mais de plus, en même temps que, selon l'usage, il honorait le nouvel évêque par l'envoi du pallium, il le nomma vicaire du siège apostolique pour toute l'Espagne. Quel fut le courage dont fit preuve Isidore dans l'épiscopat, combien grandes ont paru son humilité, sa patience, sa charité, sa sollicitude pour le rétablissement de la discipline chrétienne et ecclésiastique, c'est ce qu'il n'est pas possible d'exprimer ; pas plus qu'on ne pourrait dire son zèle infatigable à produire par ses prédications et par ses ouvrages le bien qu'il avait hâte de procurer, ni l'éclat de toutes les vertus dont il était orné. Zélé aussi pour introduire et développer dans toute l'Espagne les institutions monastiques, il construisit plusieurs monastères, bâtit des collèges où, se livrant à l'étude et à l'enseignement de la science sacrée, il instruisit un grand nombre de disciples qui accouraient à ses leçons. Parmi eux on remarquait Ildephonse, qui devint évêque de Tolède, et Braule, qui le fut de Saragosse. Dans un concile tenu à Séville, il foudroya et anéantit par la force et l'éloquence de ses raisonnements l'hérésie des acéphales, qui déjà menaçait l'Espagne. Isidore acquit universellement une si grande réputation de sainteté et de doctrine, que seize ans à peine après sa mort, aux applaudissements de tout un concile de cinquante-deux évêques rassemblés à Tolède, parmi lesquels se trouvait saint Ildephonse, il fut appelé docteur éminent, dernière gloire de l'Eglise catholique, le plus docte théologien de la fin des temps ; et on déclara que son nom ne devait être prononcé qu'avec respect. De plus, dans cette circonstance-là même, saint Braule, après l'avoir comparé à saint Grégoire-le-Grand, exprima l'opinion qu'Isidore avait été suscité par la Providence pour instruire l'Espagne à la place de l'apôtre saint Jacques. Ce saint évêque a écrit le livre des Etymologies ou des Origines, celui des Offices ecclésiastiques, et un grand nombre d'autres ouvrages extrêmement utiles sur la discipline chrétienne et ecclésiastique. Aussi le pape saint Léon IV, écrivant aux évêques de la Grande-Bretagne, ne fit pas difficulté de leur dire qu'il faut suivre les enseignements d'Isidore comme ceux de Jérôme et d'Augustin, lorsque se présente quelque difficulté extraordinaire qui ne peut être tranchée par les saints canons. Il y a même plusieurs sentences tirées des écrits de ce docteur, que l'on voit inscrites parmi les lois canoniques

de l'Eglise. Isidore présida au quatrième concile de Tolède, le plus célèbre de tous ceux de l'Espagne. Il avait eu le bonheur de faire disparaître de cette contrée l'hérésie d'Arius. Il avait aussi prédit sa mort prochaine et annoncé la future dévastation de l'Espagne par les armes des Sarrasins, lorsque, après avoir gouverné son Eglise environ quarante ans, il passa de ce monde au Seigneur, à Séville, l'an 636. Son corps fut placé d'abord, comme le saint l'avait demandé, entre les restes de son frère Léandre et de sa sœur Florentine. Dans la suite, Ferdinand I^{er}, roi de Castille et de Léon, le racheta pour une forte somme d'argent qu'il donna au sultan de Séville, et le fit transporter à Léon. Une église a été bâtie dans cette cité sous l'invocation du saint, que d'éclatants miracles ont mis en grande vénération auprès des peuples.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux saint Isidore pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

5 AVRIL. — SAINT VINCENT FERRIER, CONFESSEUR.

L'AN 1419.

Vincent, né d'une honnête famille à Valence, en Espagne, eut dès son enfance la sagesse d'un vieillard. Ayant réfléchi suivant la portée de son esprit à la rapidité avec laquelle passe le monde présent, séjour de ténèbres profondes, il prit à dix-huit ans l'habit religieux dans l'ordre des Frères-Prêcheurs. Après sa profession solennelle, il s'appliqua tout entier aux saintes lettres, et obtint de la manière la plus glorieuse le titre de docteur en théologie. Avec la permission de ses supérieurs, il commença à prêcher la parole de Dieu, à confondre la perfidie des Juifs, à combattre les erreurs des Sarrasins; et il le fit avec tant de force et de succès, qu'il convertit à la foi de Jésus-Christ une multitude d'infidèles, et ramena plusieurs milliers de chrétiens du péché à la pénitence, du vice à la vertu. Car, choisi de Dieu pour faire entendre des paroles de salut à toutes les nations et à toutes les tribus, et pour montrer que le jour redoutable du jugement dernier approche, il frappait d'effroi l'esprit de ses auditeurs, les détachait des affections terrestres, et les portait à l'amour de Dieu. Or, dans ses fonctions apostoliques, voici quelle fut sa règle de vie habituelle : Tous les jours, de grand matin, il chantait la messe et faisait un sermon au peuple. A moins d'une absolue nécessité, il garda toujours un jeûne rigoureux ; il ne mangea jamais de viande, ne porta point de linge, ne refusa à personne ses sages et saints conseils, apaisa les querelles des peuples, pacifia les royaumes ; et dans le temps qu'un schisme cruel déchirait la robe sans couture de l'Eglise, il fit tous ses efforts pour que l'union fût rétablie et maintenue. Pas une vertu qui ne brillât en Vincent. Il avait des détracteurs et des persécuteurs ;

mais toujours fidèle à ses habitudes de simplicité et d'humilité, il les accueillit avec mansuétude et leur donna le baiser de paix. Par lui, la vertu de Dieu opéra nombre de prodiges et de miracles, qui étaient à la fois la glorification de sa vie et la confirmation de sa doctrine. Très souvent, en effet, il rendit la santé aux malades en leur imposant les mains, chassa les esprits immondes, rendit l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vue aux aveugles, guérit des lépreux, ressuscita des morts. Enfin, succombant à la vieillesse et à la maladie, cet infatigable prédicateur de l'Evangile, après avoir parcouru un grand nombre de provinces, termina heureusement à Vannes, en Bretagne, le cours de ses prédications et de sa vie, l'an du salut 1419. Le pape Callixte III l'a inscrit sur le catalogue des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné éclairer votre Église par les mérites et la prédication de votre confesseur Vincent, accordez à nous, qui sommes vos serviteurs, d'être instruits par ses exemples, et délivrés par sa protection de tous les maux qui nous menacent. Ainsi soit-il.

6 AVRIL. — SAINT CÉLESTIN I^{er}, PAPE ET CONFESSEUR. L'AN 432.

Célestin, fils de Priscus, naquit à Rome. Il fut porté par le suffrage de tout le peuple sur le siège apostolique, pour y remplacer saint Boniface. Il avait reçu de Dieu les grâces les plus abondantes pour la défense de l'Église. Sachant bien qu'il n'y a plus à accorder à ceux qui ont été condamnés par le Saint-Siège un jugement qui remette leur cause en question, mais qu'il ne faut leur offrir que le remède de la pénitence, il refusa à Célestius, le principal disciple de Pélage, l'audience qu'il sollicitait comme si l'affaire de cet hérétique n'eût pas été décidée, et donna ordre qu'il fût chassé de l'Italie. Il ne mit pas moins d'ardeur à faire disparaître le pélagianisme de la Grande-Bretagne, lorsque poursuivant au-delà de l'Océan certains ennemis de la grâce divine, qui infestaient le lieu de leur naissance, il en délivra cette île reculée. Il y envoya comme son vicaire saint Germain d'Auxerre, et il ordonna évêques deux Irlandais, Pallade, qui était diacre de l'Église romaine, et saint Patrice. De la sorte, en même temps qu'il donnait ses soins à maintenir dans l'unité catholique la Bretagne, déjà soumise à la foi de Rome, il rendit chrétienne l'Irlande, qui était encore barbare.

Lorsque Nestorius, évêque de Constantinople, s'efforça d'introduire une nouvelle erreur dans l'Église, en prêchant que le Christ était né de Marie seulement homme, et non Dieu et homme tout à la fois, et que la divinité lui avait été ensuite conférée à cause de ses mérites, Célestin s'arma de toute la force de son autorité pour résister à cette impiété, et délégua saint Cyrille, évêque d'Alexandrie, afin de porter une sentence contre le novateur, si, dans l'espace de dix jours, il ne consentait pas à se rétracter. L'opiniâtre attachement

de Nestorius à l'erreur accrut encore les divisions et les troubles, et il fallut célébrer un troisième concile oecuménique, qui se tint à Ephèse. Célestin y présida par ses légats, auxquels il avait dans ses instructions tracé la ligne qu'ils devaient suivre. C'était de prononcer en juges d'après les sentiments des évêques, et de ne pas subir la discussion. Nestorius fut condamné dans ce concile, avec l'hérésie dont il était l'auteur, ainsi que beaucoup de pélagiens qui favorisaient une doctrine avec laquelle leur erreur avait une certaine corrélation. Célestin condamna dans ses lettres la superstition de quelques prêtres qui, rejetant l'ancien habit sacerdotal, montaient à l'autel couverts d'un manteau et ayant une ceinture autour des reins. Il défendit aussi que l'on refusât la pénitence aux mourants; que l'on promît à l'épiscopat des hommes tirés d'entre les laïques, et dont la vie n'aurait pas été pure; que le métropolitain exerçât sa juridiction hors de sa province, et que pour l'élection des évêques on préférât les étrangers aux clercs qui avaient servi dans l'église vacante. Il ordonna que quelque chose des cent cinquante psaumes fût chanté avant le saint sacrifice de la messe. Il dédia la basilique Julia, décora de peintures son propre cimetière, et fit diverses offrandes pour la décoration des églises. Il créa en trois ordinations, faites au mois de décembre, trente-deux prêtres, douze diacres et quarante-six évêques pour divers lieux. Il s'endormit dans le Seigneur l'an 432 de Jésus-Christ, et fut enseveli dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, sous l'empire de Théodose II et de Valentinien III. (*Basilique du Vatican.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Célestin augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

7 AVRIL.—SAINT RICHARD, CONFESSEUR ET PONTIFE.
L'AN 1253.

Richard, chancelier de la métropole de Cantorbéry, accompagna en France son archevêque saint Edmond, après la mort duquel il s'appliqua tout entier à l'étude de la théologie chez les Dominicains d'Orléans, où il fut promu au sacerdoce. De retour en Angleterre, il fut chargé de l'administration d'une paroisse, et peu après rétabli dans son ancienne charge de chancelier. Puis il devint évêque de Chichester. Comme le roi s'opposait à son élection, Richard ne prit possession de son siège que deux ans après, sur l'ordre du souverain-pontife. Dès lors il s'acquitta avec une vigilance infatigable de tous les devoirs d'un saint pasteur. La pauvreté stricte et austère qu'il observait dans sa manière de vivre lui permit de donner à son troupeau non seulement le pain de la parole divine, mais encore la nourriture corporelle, toutes les fois que la nécessité le demanda. Il visitait les malades et ensevelissait les morts de ses propres mains. Souvent à la prière de ses débiteurs il leur faisait remise de leurs dettes; et si quel-

quefois il était obligé de plaider, avant tout il s'efforçait de garder la charité, et il répétait sans cesse : *En réclamant ce qui nous appartient, il faut prendre garde de porter atteinte à l'amour du prochain, qui est une vertu commandée par le Seigneur.* Le souverain-pontife le chargea de prêcher la croisade pour Jérusalem. Tandis qu'il remplissait cette mission, il fut surpris en route par la maladie ; et après avoir prédit sa fin prochaine, il mourut au célèbre port de Douvres. Sur le point d'expirer, il se fit apporter le crucifix, dont il baisa les plaies sacrées, et recommanda son âme à son Créateur. Il mourut le 3 avril de l'an du salut 1253. (*Angleterre.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait briller votre Église par les mérites et les glorieux miracles de votre bienheureux confesseur et pontife Richard, accordez à nous qui sommes vos serviteurs, d'arriver par son intercession à la gloire de la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

8 AVRIL. — LA BIENHEUREUSE CLAIRE GAMBACORTI, VEUVE. — L'AN 1419.

Claire naquit à Pise, et eut pour père un citoyen très distingué qui s'appelait Gambacorti. Jeune encore, remarquable par sa beauté et son esprit, elle s'adonna de tous ses efforts aux pratiques de la piété et de la dévotion, et jeûnait assidument malgré les souffrances qu'en ressentait son estomac. Elle réunissait les jeunes filles de son âge, et les embrasait d'ardeur pour la piété. La compassion dont elle était animée à l'égard des malheureux la portait à leur distribuer d'abondantes aumônes et à leur donner même quelquefois ses propres vêtements. A douze ans, elle fut mariée à un jeune homme de Pise dont la fortune égalait la noblesse, et à qui elle avait été fiancée par son père dès sa septième année. Si jeune encore, elle brûlait d'amour pour Dieu et le prochain, et souvent elle exprimait devant l'image du crucifix, ou à la messe au moment de l'élévation de l'Hostie, le désir qui l'animait de se dévouer entièrement au Seigneur, si les circonstances lui permettaient jamais de le faire. Elle n'avait aucun attachement à ses riches habits et aux parures de son sexe ; si quelquefois il lui fallait en faire usage, elle portait dessous un rude cilice. Trois ans après la célébration de son mariage, son époux mourut dans un pays éloigné.

Aussitôt que Claire eut appris la nouvelle de cette mort, elle se coupa les cheveux, afin d'accomplir ce qu'elle avait toujours désiré, et se retira à l'insu de ses parents au couvent de Saint-Martin de l'ordre de Sainte-Claire. Ce fut là qu'elle prit le nom de Claire, au lieu de celui de Thora, qu'elle portait auparavant. Son père et ses frères, irrités de sa fuite, vinrent en armes l'arracher de sa retraite, et l'enfermèrent chez eux dans une sorte de prison, où ils la laissèrent sans aucune consolation, dépourvue des choses mêmes qui lui étaient les plus indispensables. Mais Dieu, le consolateur des affligés, ne cessa point de

soutenir sa servante par une grande abondance de délices spirituelles. Tant de rigueur fit enfin compassion à l'épouse de Gambacorti, qui persuada à son mari de rendre la liberté à leur fille, et de lui laisser suivre ses inclinations. Ce fut ainsi que Claire entra au couvent de Sainte-Croix de l'ordre de Saint-Dominique, où elle reçut l'habit religieux avec une joie inexprimable. Tous ses vœux étant accomplis, elle s'appliqua à la pratique de toutes les vertus. Dans son amour extrême de la pauvreté, elle prenait pour son usage les habits que les autres délaissaient ; elle remplissait aussi de préférence les offices les moins relevés, et s'exerçait à toutes les autres œuvres de l'humilité religieuse. Après quatre ans passés dans cette maison, le désir de mener une vie plus austère lui fit obtenir de son père qu'il lui bâtît un couvent, dans lequel elle put se livrer à l'accomplissement plus parfait de la discipline monastique. Quand elle fut dans cette nouvelle retraite, elle s'adonna entièrement à l'oraison et à la stricte observation de la règle. A l'exemple du saint fondateur Dominique, elle ne parlait qu'à Dieu ou que de Dieu, ce qui faisait que personne ne se retirait d'auprès d'elle sans en être devenu meilleur.

Supérieure de la communauté, elle ne négligeait rien pour procurer aux infirmes non seulement le nécessaire, mais même ce qui pouvait les récréer. Elle blâmait ou punissait suivant l'occasion les fautes de ses subordonnées, mais toujours avec la plus grande douceur. Elle reçut avec résignation la nouvelle de la mort violente de son père et de ses deux frères ; et même elle admit dans son couvent et combla de bienfaits la veuve et les deux filles du meurtrier. Quand approcha le terme de sa vie, elle reçut les sacrements avec une insigne dévotion, mit ses mains en forme de croix, et rendit son âme à Dieu en prononçant le doux nom de Jésus, au milieu de ses sœurs, qui fondaient en larmes, le 17 avril de l'an 1419. Des témoignages anciens rapportent que les religieuses, pendant qu'elles récitaient des prières auprès du corps inanimé, répétaient à la fin de chaque psaume le *Gloria Patri* au lieu du verset *Requiem*, bien qu'elles missent toute leur attention à suivre l'usage ordinaire pour les défunts. Il y eut un grand concours de peuple pour vénérer ces saintes dépouilles. Quand on les retira du tombeau, treize ans après, pour les placer sur le maître-autel, la langue fut retrouvée intacte. Depuis ce temps, le culte de la servante de Dieu a continué sans interruption. Le pape Pie VIII l'ayant examiné suivant les formes canoniques, l'a approuvé d'après l'avis de la congrégation des Rites, et a permis de célébrer l'office et la messe en l'honneur de la bienheureuse Claire, dans la ville et le diocèse de Pise, ainsi que dans tout l'ordre des Frères-Prêcheurs.

(*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — Dieu de miséricorde, accordez-nous l'esprit de prière et de pénitence, afin que, marchant sur les traces de la bienheureuse Claire, nous méritions d'obtenir la couronne qu'elle a reçue dans le ciel. Ainsi soit-il.

9 AVRIL. — SAINTE MARIE EGYPTIENNE. — V^e SIÈCLE.

Les actes de la bienheureuse Marie d'Egypte ont été composés, sur la relation de Zozime, prêtre d'un monastère voisin du Jourdain, par Sophrone, contemporain de l'un et de l'autre, et évêque de Jérusalem au temps où cette ville fut prise par les ennemis de la foi, sous l'empire d'Héraclius. C'est le même Sophrone qui convoqua un concile où il combattit très vivement l'erreur d'Héraclius et des monothélites Sergius et Pyrrhus, ses partisans. Il écrit donc que Marie d'Egypte, à l'âge de douze ans, abandonna la maison de ses parents, et se livra ensuite aux désordres, dans lesquels on dit qu'elle passa misérablement dix-sept années de sa vie. Ayant voulu, au jour de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, entrer dans l'église du Calvaire pour y adorer le bois sur lequel Jésus-Christ nous a enfantés à la vie, elle fut repoussée miraculeusement jusqu'à trois fois, comme par une main divine. Alors la Vierge Mère de Dieu lui apparut, et lui promit la miséricorde du Seigneur, si elle venait à résipiscence. Marie se convertit aussitôt, et fit vœu de mener désormais une vie pénitente. Puis étant entrée dans l'église, elle adora le bois de la croix, et se retira dans le désert au-delà du Jourdain, emportant avec elle trois pains pour se nourrir. Quand ces ressources furent épuisées, et que même ses habits furent tombés en lambeaux, elle continua à demeurer dans la solitude. Elle y vécut quarante-sept ans, tout à fait ignorée des hommes, victorieuse des démons, chérie de Dieu et des anges, enrichie du don de prophétie et de la gloire des miracles. Enfin, la providence de Dieu voulant nous procurer en sa personne l'exemple d'une pénitence admirable, Marie fut découverte par le saint prêtre Zozime, de qui elle reçut la sainte Eucharistie, et elle s'endormit dans le Seigneur, la nuit du vendredi-saint, le 2 avril, dans la 77^e année de son âge. Un lion qui survint creusa la terre avec ses ongles, et lui fit son tombeau. (*Supplément des Carmes.*)

PRIONS. — O Père très clément, accordez-nous que, comme la bienheureuse Marie d'Égypte a obtenu par son grand amour pour notre Seigneur Jésus-Christ le pardon de ses péchés, elle nous obtienne de votre miséricorde la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

10 AVRIL. — LE BIENHEUREUX ANTOINE NEYROT, MARTYR. — L'AN 1460.

Antoine, né de parents honnêtes, à Rivoli, diocèse de Turin, fut admis dès sa jeunesse au nombre des Frères-Prêcheurs dans le couvent de Saint-Marc à Florence, au temps que saint Antonin gouvernait ce monastère. Etant parti de la Sicile pour venir à Naples, il fut pris par les pirates de Tunis et conduit en Afrique. D'abord il supporta quelque temps son malheur avec courage; mais enfin il abjura la foi de Jésus-Christ. Il était déjà dans ce borbier depuis quatre mois,

quand le Seigneur, jetant sur lui un regard de miséricorde, le releva par la vertu de sa puissance. Antoine s'appliqua pendant plusieurs mois à se préparer, par des pénitences corporelles et par la récitation de l'office divin, au combat qu'il allait avoir à soutenir. Ensuite, lorsqu'il eut été purifié de ses péchés par les sacrements de pénitence et d'eucharistie, il revêtit l'habit de son ordre, puis il se présenta devant le bey de Tunis, qui revenait d'une expédition, et s'accusant d'impiété en présence d'une grande multitude, il déclara seule vraie la religion chrétienne de laquelle il s'était écarté, et fit avec enthousiasme un magnifique éloge du Christ. Le bey, ayant essayé vainement de le séduire à force de promesses et de douces paroles, le livra au chef de la religion musulmane pour le faire condamner. Le serviteur de Dieu déconcerta par la grandeur de son courage les efforts impies par lesquels cet homme ne cessa, pendant trois jours, de le solliciter à une nouvelle apostasie. Il supporta avec une patience à toute épreuve les outrages et les coups que lui prodiguaient les barbares, distribuant aux pauvres les secours que lui avait offerts la charité des fidèles de Jésus-Christ ; et ne prenant pour nourriture que du pain et de l'eau, il se disposait à mourir. Le cinquième jour après celui où il avait été jeté en prison, le juge le fit comparaître, et l'ayant trouvé inébranlable dans sa résolution, le condamna à être lapidé. Traîné au lieu du martyre, le saint se mit à genoux, leva les mains vers le ciel, et soutint tout en priant, et sans faire un seul mouvement, le choc des pierres qu'on lui lançait. Il mourut ainsi pour la foi, le 10 avril de l'an 1460. Les barbares essayèrent de brûler son corps, qui demeura miraculeusement intact au milieu des flammes. Des Génois qui faisaient le commerce à Tunis le rachetèrent à prix d'argent, et après l'avoir lavé, ils l'envoyèrent dans leur patrie. Un doux parfum s'exhalait des membres du martyr. L'an 1469, le duc de Savoie Amédée III le fit transférer à Rivoli. La gloire de cette mort soufferte courageusement pour Jésus-Christ, fut augmentée par des bienfaits miraculeux que beaucoup de personnes reconnurent devoir aux mérites du confesseur. Le culte qu'il recevait déjà en fut considérablement augmenté et se répandit au loin, sans cesser jamais, jusqu'à ce qu'enfin il fut approuvé par le pape Clément XIII. Ce pontife permit à tout l'ordre des Frères-Prêcheurs de réciter l'office et de célébrer la messe en l'honneur du bienheureux Antoine. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu illustre martyr le bienheureux Antoine, après l'avoir miséricordieusement rappelé à la lumière de votre vérité, faites que, par son intercession, nous soyons toujours fermes dans la foi, et fidèles à produire de saintes actions. Ainsi soit-il.

11 AVRIL. — SAINT LÉON I^{er}, PAPE, CONFESSEUR ET DOCTEUR. — L'AN 461.

Léon I^{er}, né en Toscane, gouverna l'Église dans le temps où Attila, roi des Huns, surnommé le fléau de Dieu, envahissant l'Italie, assiégea

Aquilée, la prit et la livra au pillage et à l'incendie. De là il s'avancait furieux contre Rome, et déjà il se préparait à passer le Pô avec ses troupes à l'endroit où ce fleuve reçoit le Mincio, lorsque Léon, touché des maux qui menaçaient l'Italie, vint à sa rencontre. La divine éloquence du pontife persuada au roi des Huns de retourner sur ses pas. Interrogé par les siens sur le motif qui lui avait inspiré une docilité si humble et si contraire à ses habitudes, le barbare répondit que pendant le discours du pontife, il avait vu avec effroi, debout à côté de Léon, un autre personnage couvert de vêtements sacrés, et qui, l'épée à la main, le menaçait lui-même de la mort s'il refusait de se rendre à ce qu'on lui demandait. Attila retourna donc en Pannonie, et le pape revint à Rome aux applaudissements de tous les habitants, qui étaient ivres de joie. Peu après, Genséric s'étant emparé de Rome, Léon, grâce à la force persuasive de son éloquence et à sa réputation de sainteté, obtint du conquérant qu'il épargnerait à la ville l'incendie, l'outrage des personnes et l'effusion du sang. A cette époque, l'Eglise était attaquée par plusieurs hérésies, et surtout par celles de Nestorius et d'Eutychès. Léon, pour la délivrer de ce fléau et pour la confirmer dans la foi catholique, indiqua un concile à Calcédoine. L'assemblée, où se trouvèrent 630 évêques, prononça la condamnation d'Eutychès et de Dioscore, et renouvela les anathèmes portés auparavant contre Nestorius. Léon confirma par son autorité les décrets de ce concile. Ensuite il tourna ses soins vers la restauration des églises et la construction de temples nouveaux. A sa persuasion, Démétria, femme de grande piété, bâtit l'église de Saint-Etienne sur un terrain qu'elle possédait près de la voie Latine, à trois milles de Rome. Lui-même il en fonda une dédiée à saint Corneille, sur la voie Appienne ; de plus il répara plusieurs édifices religieux, et les pourvut de vases sacrés. Il construisit des voûtes dans la basilique Constantinienne et dans celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il plaça près des tombeaux des apôtres des gardiens qui furent nommés par lui camériers. Il statua que dans le canon de la messe on dirait ces paroles : *Sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*. Il défendit qu'aucune religieuse ne prit le voile avant d'avoir vécu quarante ans dans la chasteté. Illustré par tous ces faits et par beaucoup d'autres, Léon, après avoir composé de nombreux écrits pleins de piété et de talent, s'endormit dans le Seigneur, le 11 avril. Il occupa la chaire pontificale vingt ans dix mois dix-huit jours.

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Léon, et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

12 AVRIL. — LE BIENHEUREUX ANGE DE CLAVASIO, CONFESSEUR. — L'AN 1495.

Angé de Clavasio naquit en Piémont, d'une famille noble, et fut

dès son enfance un modèle d'innocence et de candeur. Jeune encore, il éprouvait un tel sentiment de piété à l'égard de la passion du Seigneur, que souvent sa mère le trouva, au milieu de la nuit, priant avec ferveur devant le crucifix. Il reçut à Bologne le bonnet de docteur en théologie ainsi qu'en droit civil et canonique, et mérita d'être admis au nombre des sénateurs dans la province de Montferrat. Cependant, enflammé de zèle pour la perfection évangélique, à l'âge d'environ 30 ans il résolut de dire adieu au monde, à la fortune, à la grandeur, aux dignités, pour ne servir que Dieu seul dans l'ordre des Frères-Mineurs-Observantins. Il laissa donc son riche patrimoine, quitta la charge qu'il occupait, et partit pour Gênes, où il embrassa l'institut de Saint-François d'Assise. Dès qu'il eut fait sa profession solennelle, Ange commença à se distinguer par des vertus si éclatantes, qu'il devint un sujet d'admiration et un modèle pour tout le monde. Il se portait à la prière et à la méditation avec un zèle plein de ferveur ; sa piété pour la passion du Sauveur était incomparable, ainsi que l'amour dont il était animé envers la Vierge Marie. Il aimait aussi très ardemment Dieu et le prochain. Dans sa sollicitude pour le salut des âmes, c'est à peine s'il se reposait un peu du ministère de la prédication. Il composa une *somme* des cas de conscience, qui de son nom est appelée l'*Angélique*. Il avait tant de compassion pour les pauvres, qu'il mendiait de porte en porte leur nourriture. Il se donna tous les soins imaginables pour établir des *Monts-de-Piété* destinés à soulager leur misère. Observateur rigide de la pauvreté, de l'obéissance et de la chasteté, il brisa son corps par les veilles, les jeûnes, le cilice et la discipline. Tant de vertus et d'autres encore le rendirent célèbre dans tout son ordre, et le firent nommer quatrième vicaire-général, pour gouverner d'abord la province de Gênes, et ensuite la famille entière des Observantins, dans toute la contrée qui est en deça des monts : charges dont il s'acquitta si saintement, que chacun admirait sa prudence, sa charité, sa mansuétude, son zèle pour la discipline régulière et son humble simplicité d'esprit. Les princes et les souverains-pontifes eurent aussi une très haute idée de sa prudence, de sa doctrine et de sa sainteté. Les papes Sixte IV et Innocent VIII le délèguèrent, en qualité de nonce et de commissaire apostolique, le premier pour publier la croisade contre les Turcs, qui infestaient les côtes de la Pouille, le second pour réprimer l'hérésie des Vaudois, qui faisait des progrès sur les frontières de l'Italie ; et tous deux n'eurent qu'à se louer des heureux succès de la mission dont il avait été chargé. Ange refusa avec une constance inébranlable les hautes dignités qui lui furent offertes. Il mourut tranquillement à Coni, dans une extrême vieillesse, l'an 1495, dans la quatre-vingt-quatorzième année de son âge. Son corps, qui se conserve entier, exhalant une douce odeur, reçoit de grands hommages dans l'église des Frères-Mineurs réformés, près de la ville où le saint a rendu le dernier soupir. Son culte, qui s'était transmis d'âge en âge, jusqu'à ces derniers temps, a été autorisé par le pape Benoît XIII. (*Royaume de Sardaigne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre bienheureux confesseur Ange un courage invincible pour combattre les ennemis de votre Église, accordez-nous par ses mérites et son intercession de triompher des embûches de nos ennemis, et de nous réjouir enfin dans la paix éternelle. Ainsi soit-il.

13 AVRIL. — SAINT HERMÉNIGILDE, MARTYR. —
L'AN 586.

(Du livre des Dialogues du pape saint Grégoire-le-Grand.)

Le prince Herménigilde, fils de Léovigilde, roi des Visigoths, fut converti à la foi catholique par les prédications du très vénérable Léandre, évêque de Séville, avec lequel je suis lié depuis longtemps par la plus étroite amitié. Son père, qui était arien, s'efforça de le ramener à l'hérésie, en employant les promesses les plus engageantes et les plus terribles menaces. Herménigilde s'arma d'une constance admirable, et ne cessa de répondre à son père qu'il lui était impossible de jamais abandonner la vraie foi, après avoir eu le bonheur de la connaître. Léovigilde, irrité, lui ôta tous ses droits au trône, et le dépouilla de tout ; et comme il ne put parvenir malgré cela à abattre son courage, il le renferma dans une étroite prison, attaché par le cou et par les mains avec des chaînes de fer. Le jeune prince, rempli d'un saint mépris pour son royaume terrestre, et n'ayant plus de désir que pour la couronne du ciel, ajouta le cilice à ses fers, et demanda au Dieu tout-puissant, par d'abondantes prières, la grâce de la force ; puis, par une généreuse résolution, il s'éleva d'autant plus au-dessus de la gloire d'un monde fugitif, que dans son état de captivité il savait ne plus rien avoir qui pût lui être ravi. Aux approches de la fête de Pâques, Léovigilde eut la perfidie de lui envoyer la nuit un évêque arien, afin que, recevant la communion de cette main sacrilège, il rentrât ainsi en grâce avec son père. Mais le jeune prince, qui s'était donné tout entier à Dieu, fit honte à l'évêque de sa tentative, et repoussa ses offres perfides en lui adressant de justes reproches. Il avait l'âme tranquille, bien que son corps fût accablé sous le poids des chaînes. L'évêque retourna vers celui qui l'avait envoyé ; et ce père, ou plutôt cet arien furieux, frémissant de colère, fit marcher vers la prison ses licteurs, avec ordre d'y tuer le courageux confesseur ; ce qui fut exécuté : car ces ministres du tyran ne furent pas plus tôt entrés auprès du jeune prince, qu'ils lui déchargèrent un coup de hache sur la tête et lui ôtèrent la vie. Mais ils ne pouvaient faire périr en lui que ce qu'avait méprisé celui-là même qui avait péri. La gloire d'Herménigilde fut manifestée par des miracles. Dans le silence de la nuit on entendit des chants de psalmodie au tombeau de celui qui avait été en même temps roi et martyr : vraiment roi, par la raison même qu'il était martyr. Il fut même rapporté qu'on voyait en cet endroit des flambeaux qui brillaient au milieu des ténèbres. C'est ce qui attira à ces restes précieux la vénération de tous les fidèles. Le perfide et parricide père, déchiré par les remords, se repentit de son

crime, et cependant il n'eut pas la contrition qui est nécessaire pour le salut. Il reconnut la vérité de la foi catholique, mais la crainte qu'il eut de son peuple l'empêcha de rentrer dans le sein de l'Eglise. Malade et presque réduit à l'extrémité, il fit venir l'évêque Léandre, qu'il avait auparavant accablé de vexations, lui recommanda son fils Récarède, qu'il laissait dans les liens de son hérésie, et le pria d'agir sur lui par ses exhortations comme il avait fait pour Herménigilde. Après cela Léovigilde mourut. Récarède imita le martyr son frère : au lieu de suivre les exemples paternels, il quitta l'hérésie arienne, et amena à la vraie foi toute la nation des Visigoths. Son zèle était si ardent, qu'il ne permit de porter les armes à aucun de ceux qui étaient, par l'hérésie, ennemis du Dieu protecteur de son royaume. Ne nous étonnons pas de trouver un prédicateur de la vraie foi dans un prince frère d'un martyr ; Herménigilde l'aide par ses mérites à ramener un grand nombre de pécheurs dans le sein du Dieu tout-puissant.

PRIONS. — O Dieu, qui avez appris au bienheureux Herménigilde à préférer la couronne des cieux à un royaume de la terre, faites-nous la grâce de mépriser à son exemple les choses périssables, et de chercher les biens éternels. Ainsi soit-il.

14 AVRIL. — LES SAINTS TIBURCE, VALÉRIEN ET MAXIME, MARTYRS. — III^e SIÈCLE.

Valérien était un romain de la plus haute naissance. Sous le règne de l'empereur Alexandre-Sévère il embrassa la foi à l'exhortation de la vierge Cécile, qu'une naissance non moins illustre l'avait engagé à épouser. Il fut donc baptisé, et avec lui son frère Tiburce, par le pape saint Urbain. Almachius, préfet de la ville, en ayant été informé, apprit encore que ces nouveaux chrétiens avaient distribué aux pauvres leur patrimoine, et qu'ils ensevelissaient les corps des martyrs. Aussitôt il les fit venir et les accabla de reproches. Mais, les trouvant inébranlables à confesser la foi de Jésus-Christ et à proclamer que les dieux n'étaient rien sinon les vains simulacres des démons, il les fit battre de verges. Les coups ne firent que les fortifier dans leur attachement à la foi véritable, loin de pouvoir les contraindre à adorer la statue de Jupiter. Ils eurent tous deux la tête tranchée à quatre milles de Rome. Celui des serviteurs du préfet qui les avait conduits au supplice, Maxime, fut touché de leur vertu, et, dans son admiration, il se déclara chrétien avec beaucoup d'autres officiers. Bientôt après, meurtris sous les coups des cordes plombées, ces nouveaux convertis, de ministres du démon qu'ils étaient, devinrent autant de martyrs de Jésus-Christ.

PRIONS. — Faites, nous vous en supplions, Dieu tout-puissant, que nous, qui honorons la mémoire de vos martyrs Tiburce, Valérien et Maxime, nous imitions aussi leurs vertus. Ainsi soit-il.

15 AVRIL. — SAINT PIERRE GONZALEZ, OU SAINT TELME, CONFESSEUR. — L'AN 1246.

Pierre Gonzalez, appelé vulgairement saint Telme, naquit à Fromesta, auprès de Palencia, en Espagne, de parents distingués par leur piété et leur noblesse. Dans sa jeunesse, placé sous la direction de l'évêque de Palencia, son oncle, il appliqua aux belles-lettres et à la philosophie un esprit plein d'aptitude pour les sciences les plus relevées. Mais lorsqu'il eut été promu à un canonicat et à la dignité de doyen, il se laissa séduire à cause de son jeune âge par les honneurs et la fortune, et se livra à la vanité du siècle. Un accident providentiel le fit bientôt rentrer en lui-même. Le jour même de Noël, Gonzalez, monté sur un cheval superbement équipé, et suivi d'un nombreux cortège, parcourait fastueusement les différents quartiers de la ville, quand sa monture étant tombée dans un bournier, l'y renversa lui-même : ce qui excita les rires et les huées de tous les assistants. Cette aventure humilia extrêmement Gonzalez ; il réfléchit sur la manière dont venait de le traiter un monde auquel il n'avait cherché qu'à plaire, et il se résolut à lui rendre mépris pour mépris. Aussi, peu de temps après se retira-t-il, au grand étonnement de tous ceux qui le connaissaient, dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, parmi lesquels, dépouillant le vieil homme avec ses œuvres, et revêtant le nouveau, il posa les fondements d'une haute sainteté. A toutes les autres vertus dans lesquelles il devint bientôt un modèle accompli, il ajouta une charité ardente pour le salut du prochain. Après qu'il eut terminé le cours de ses études sacrées, il se proposa d'imiter saint Dominique, le fondateur de son ordre, et se livra tout entier à la prédication, ne demandant rien à Dieu avec plus d'instance que de devenir capable de faire rentrer les pécheurs dans la voie du salut. Il pratiqua la pauvreté avec une rigueur tout à fait apostolique. En quelque maison qu'il reçût l'hospitalité, il n'en sortait jamais qu'il n'eût réconcilié à Dieu, par le sacrement de pénitence, tous ceux qui y demeuraient. Ses instructions vives et efficaces pénétraient si avant dans les cœurs, que dans toutes les provinces de l'Espagne où il exerça son zèle, il ramena au Seigneur un nombre incalculable de personnes qui vivaient dans l'égarement. Il suivit le roi saint Ferdinand dans ses expéditions contre les Maures, et l'aida merveilleusement de ses conseils, de ses exemples et de ses prières. Plusieurs femmes tendirent des pièges à sa chasteté ; il repoussa victorieusement leurs attaques ; et même il fit mieux encore, car il les convertit. Son ardeur à servir le prochain lui fit entreprendre de jeter un pont sur le Minho, fleuve extrêmement rapide, auprès de Ribadavia. Il exécuta presque miraculeusement cette immense construction, pour laquelle il employa un nombre considérable d'ouvriers. Quand les vivres leur manquaient, Gonzalez attirait, de sa voix, sur la rive autant de poissons qu'il en fallait, les prenait à la main et les

distribuait à ses gens pour les nourrir. Dans une autre circonstance, où ses compagnons étaient sur le point de succomber au besoin et à la fatigue de la marche, il ranima leurs forces en leur donnant du pain et du vin qu'il avait produits par miracle. Même pendant sa vie, il fut invoqué par des matelots dans une affreuse tempête, et on prétend qu'il leur apparut aussitôt et rendit le calme à la mer. Animé de l'esprit prophétique, il prédit plusieurs événements futurs et entre autres le temps de sa mort. Quand il vit ce dernier moment approcher, il se retira dans la ville de Tude, où il termina par une sainte mort une vie pleine de mérites et de glorieux travaux. Son corps, d'où l'on dit que sortit une huile très bienfaisante pour les malades, et d'un parfum délicieux, fut enseveli honorablement par l'évêque de Tude dans l'église cathédrale de cette ville. Il est devenu l'objet de la vénération publique. La renommée de ses miracles s'étant répandue jusque dans les contrées les plus reculées de l'Amérique, Pierre Gonzalez fut honoré et invoqué religieusement par les peuples, et surtout par les matelots, qui, ayant éprouvé la puissance de sa protection dans les tempêtes, l'adoptèrent pour leur patron sous le nom de saint Telme. La ville et le diocèse de Tude ont aussi fait de lui leur patron principal. Le culte du glorieux confesseur ne cessa point de s'étendre, et fut approuvé par Benoît XIV. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui accordez la protection puissante de saint Pierre Gonzalez aux navigateurs exposés aux dangers de la mer, donnez-nous, par son intercession, que, dans les tempêtes de cette vie, la lumière de votre grâce ne cesse pas de nous éclairer, afin que nous puissions parvenir au port du salut éternel. Ainsi soit-il.

16 AVRIL. — SAINT THURIBE DE LIÉBANA, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — V^e SIÈCLE.

Thuribe, homme d'une haute sainteté, étant allé en pèlerinage dans la Palestine, fut nommé par l'évêque de Jérusalem gardien des saints lieux. Puis, ayant entrepris le voyage d'Espagne, il salua à Rome le souverain-pontife saint Léon I^{er}, et arriva dans la Galice, où il fut reçu honorablement par le roi des Suèves, à qui obéissait la province. Il guérit miraculeusement la jeune fille de ce prince et d'autres malades, consacra une église au Christ Sauveur, et fut ensuite, malgré sa résistance, élevé à l'évêché d'Astorga. Accusé d'adultère par l'archidiacre, qui ambitionnait ce siège, il porta à l'autel des charbons ardents dans un corporal que le feu respecta. Ce miracle prouva son innocence, qui fut de plus confirmée par la mort subite du calomniateur, coupable encore de nouveaux outrages envers Thuribe. Dans l'ardeur de son zèle pour la vérité catholique, le saint entreprit de parcourir l'Espagne, qui était infectée par l'hérésie des priscillianistes, et de prémunir les évêques contre la contagion de l'erreur. Il implora aussi le secours du pontife romain saint Léon, à qui il en-

voya par un diacre la collection de ses avertissements aux évêques, et la note des erreurs qu'il combattait. Le pape, dans une lettre très intéressante, loua Thuribe de son zèle pour la défense de la foi, et lui expliqua comment il fallait réfuter les nouveautés des hérétiques ; il lui commanda aussi de célébrer deux conciles, qui se tinrent, l'un à Tolède, l'autre dans la Galice, à Ullène, et dans lesquels fut condamnée la dangereuse hérésie de Priscillien. Les évêques qui avaient adhéré à l'erreur souscrivirent la foi catholique dans ces deux assemblées. Dieu confirma par un miracle la doctrine que défendait son serviteur : car la ville de Palentia, qui s'opiniâtait dans l'hérésie et résistait aux prédications du saint, fut soudain presque entièrement ravagée par un débordement. Les habitants, ébranlés par ce fléau, se convertirent à la foi de Thuribe. Cet illustre pontife, aussi célèbre par ses miracles que par ses vertus, après avoir exécuté nombre de travaux pour Jésus-Christ, entra dans le repos de la paix éternelle. Son corps fut transporté à l'église de Saint-Martin de Liébana, qu'il avait construite et enrichie de précieuses reliques apportées de Jérusalem. Les peuples voisins viennent en grande dévotion l'honorer à son tombeau. (*Espagne.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Thuribe ; et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

17 AVRIL. — SAINT ANICET, PAPE ET MARTYR. — L'AN 157.

Anicet, Syrien, gouverna l'Eglise sous l'empereur Marc-Aurèle. Il défendit aux clercs de laisser croître leur chevelure. En cinq ordinations faites au mois de décembre, il créa dix-sept prêtres, quatorze diacres et neuf évêques pour divers lieux. Il occupa la chaire pontificale huit ans huit mois et vingt-quatre jours. Couronné du martyre pour la foi du Christ, il fut enseveli le 17 avril dans le cimetière qui prit le nom de Callixte, sur la voie Appienne.

PRIONS. — O Dieu, qui procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Anicet, accordez-nous dans votre miséricorde de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LA BIENHEUREUSE MARIE-ANNE DE JÉSUS, VIERGE. — L'AN 1624.

Marie-Anne de Jésus naquit de parents pieux et honnêtes, à Madrid, ville célèbre par le séjour des rois d'Espagne et par son remar-

quable attachement à la foi catholique. Dès ses premières années, Marie donna des preuves non équivoques de sa future sainteté. Car, dans son enfance même, l'abondance des dons divins qui paraissaient en elle montrait qu'elle était née pour le ciel plutôt que pour la terre. Elle refusa constamment de se marier, et persista dans sa résolution avec une force d'âme tout à fait extraordinaire. Après avoir éprouvé à ce sujet, au dedans et au dehors, un violent combat, duquel, par la grâce de Dieu, elle sortit victorieuse, elle se dévoua entièrement à son céleste époux. Pour lui demeurer fidèle plus sûrement, elle entra dans le saint institut des religieuses déchaussées de Notre-Dame-de-la-Merci pour la rédemption des captifs, et contribua beaucoup par ses conseils et ses prières à la diffusion de cet ordre. Après sa profession solennelle, elle ne négligea aucun moyen de travailler à sa perfection et au salut du prochain. Et afin que les forces ne lui manquassent jamais pour cela, elle prit pour patronne toute spéciale la sainte Mère de Dieu, dont l'apparition venait souvent la fortifier, et qui l'aida dans l'exécution de toutes ses œuvres et de tous ses dessein.

Jusqu'à la fin de sa vie, Marie-Anne parut la plus courageuse observatrice de la pauvreté volontaire. Son admirable chasteté, jointe à son innocence, rendit sa vie toute céleste, et faisait croire qu'elle était à l'abri de la corruption des sens. Elle était si sobre de paroles, que jamais elle ne disait un mot, si ce n'est avec un dessein particulier et après réflexion. Elle ne cessa de montrer le plus grand amour pour la vertu d'obéissance, docile non-seulement aux ordres, mais aux moindres signes de ses supérieures. A ces vertus, et comme pour leur servir de rempart, elle ajouta les macérations corporelles, les veilles et les jeûnes. Par son zèle à pratiquer la mortification, par les rigueurs inouïes et persévérantes qu'elle exerça contre elle-même, elle réduisit la chair sous la servitude absolue de l'esprit. Elle avait des sentiments si humbles d'elle-même, que, plus l'abondance des dons célestes qui l'inondaient était grande, plus elle se jugeait misérable et digne de châtement ainsi que de mépris.

On ne saurait croire combien était ardente la charité dont elle était animée à l'égard du Seigneur. Pénétrée d'un souverain mépris pour tout ce qui n'était pas Dieu, elle goûtait tant de délices dans l'amour divin, qu'au milieu des peines et des tribulations les plus cruelles, elle se reposait avec une délectation suprême dans la jouissance de Dieu seul, que la vivacité de sa foi rendait toujours présent à son esprit. Aussi n'avait-elle pas de plus grand bonheur que de se livrer sans cesse à la prière ou à la contemplation de la divine majesté. Les célestes douceurs dont elle était enivrée l'enlevaient à l'empire des sens et la jetaient dans de fréquentes extases. Cette charité si embrasée produisait en elle d'abord une volonté généreuse de contribuer par ses conseils, ses services et ses avertissements, à porter tous ceux qui l'entouraient à la vertu et à la piété, et ensuite une espérance ferme et un désir très ardent d'être dégagée des liens du

corps , pour vivre dans l'union de Jésus-Christ. Ce jour fortuné , si longtemps l'objet de ses soupirs , arriva enfin. L'an 1624 , dans la cinquante-neuvième année de son âge , après avoir déployé une patience héroïque dans les douleurs de sa dernière maladie , et après avoir reçu tous les sacrements avec une piété angélique , Marie-Anne quitta ce monde , pleine de mérites , pour aller s'unir à son divin époux , laissant le peuple de Madrid inconsolable d'une perte qui le privait de l'exemple de ses vertus. Elle avait eu le don des miracles et celui d'annoncer l'avenir. Le pape Pie VI l'a inscrite solennellement au nombre des vierges bienheureuses. (*Espagne.*)

PRIONS. — Dieu des vertus, Seigneur très clément , qui avez comblé d'innombrables dons de votre grâce la bienheureuse vierge Marie-Anne , accordez-nous par ses prières d'imiter dans la pratique des vertus celle que nous honorons d'un culte solennel. Ainsi soit-il.

18 AVRIL. — LA BIENHEUREUSE MARIE DE L'INCARNATION. L'AN 1618.

Marie de l'Incarnation , qui dans le siècle s'était appelée Barbe , naquit à Paris l'an 1565. Elle eut pour père Nicolas Aurillot , seigneur de Champlâtreux , et pour mère Marie Lhuillier. Ses parents la formèrent dès l'enfance à la piété , et elle répondit si bien à leurs soins , que dès lors elle jeta les fondements de sa future sainteté. A 12 ans , elle vint se ranger , sous la conduite de sa tante , dans le monastère de Longchamp ; et là elle conçut le dessein de prendre l'habit religieux. Rappelée , deux ans après , à la maison paternelle , elle ne put obtenir de l'auteur de ses jours la permission de s'engager parmi les filles qui servaient les pauvres à l'hôpital de Paris. Elle se résigna à obéir , et même elle consentit à un mariage que lui offrit son père , craignant de s'opposer , en résistant , à ce qui était peut-être la volonté de Dieu. Elle épousa donc Pierre Acarie , seigneur de Monbrand. La suite montra que Dieu lui-même avait disposé cet événement , car Marie se conduisit dans le mariage de manière à pouvoir , d'après le témoignage de saint François de Sales , être proposée comme un modèle accompli de la perfection chrétienne à toutes les personnes qui vivent dans le siècle. En effet , bien qu'elle n'eût pas de plus ardent désir que de vaquer à l'oraison et aux autres actes de la piété , cependant il n'y eut aucun devoir d'épouse ou de mère qu'elle ne remplît dans toute son étendue. Elle avait un souverain respect pour son mari , une sollicitude extrême pour la bonne éducation et l'instruction de ses enfants. Elle commandait avec une grande douceur à tous ses domestiques , qu'elle excitait encore à la vertu autant par ses paroles que par ses exemples. Le mérite de cette pieuse femme parut surtout lorsque , dans les fureurs de la guerre civile , son mari ayant été d'abord exilé , puis jeté en prison , elle fut chassée de sa maison et dépouillée de ses biens. De l'état le plus florissant elle tomba dans un

tel degré de misère, qu'elle avait à peine de quoi acheter du pain pour sa nourriture et pour celle de ses enfants. Alors il lui fallut essuyer mille outrages. Quand elle allait frapper à la porte de quelques hommes puissants, implorant leur protection pour son mari, on la vit plusieurs fois, repoussée par les valets, s'asseoir sur le seuil dans la rue jusqu'à ce qu'on lui eût permis d'entrer. Ce qui ajouta encore à son malheur, c'est que dans un voyage entrepris pour voir son époux et pour le consoler, elle tomba de cheval et se cassa la jambe. Tout son espoir était en Dieu ; jamais elle ne perdit courage ; elle ne s'épargna aucune fatigue jusqu'à ce qu'elle eût pourvu à la sûreté de ses enfants et rendu son mari à la liberté. Elle supporta la pauvreté, les affronts, toutes les souffrances avec les sentiments les plus chrétiens. Dans la suite elle se plaisait à répéter que ce temps avait été heureux pour elle, et la plus délicieuse époque de sa vie. Après que ses affaires eurent été remises en bon ordre, elle s'appliqua de tout son pouvoir à l'accroissement et à la propagation du culte divin. Elle consacra ses soins et sa fortune à restaurer les églises, et profita de son crédit auprès des grands pour procurer l'établissement de nouveaux ordres religieux en France. Le principal de ces instituts fut celui des Carmélites-Déchaussées, dont sainte Thérèse lui avait parlé trois fois dans des visions. Après avoir consulté à ce sujet les hommes les plus recommandables par leur science et leur piété, elle fit venir d'Espagne la vénérable Anne de Saint-Barthélemi et d'autres élèves de la bienheureuse fondatrice, afin d'avoir par elles la pratique de la règle dans toute son intégrité. Dieu ayant béni ses efforts, elle recueillit bientôt le fruit de ses soins et de ses travaux, car elle vit en peu de temps plusieurs maisons de Carmélites se fonder en France, et ses trois filles y entrer, ainsi qu'une de ses servantes. Elle-même, après la mort de son mari, se retira dans le couvent d'Amiens, qui lui devait son existence, et fit profession de la Réforme de Sainte-Thérèse. Au bout de trois ans, ses supérieurs l'envoyèrent à Pontoise, dans un autre monastère, également fondé par elle. Après un an de séjour dans cette maison, où elle eut à supporter une longue et cruelle maladie, dans laquelle elle déploya une patience sans bornes, munie des sacrements, elle rendit son âme à Dieu, au milieu des prières et des larmes de ses sœurs, dans la 55^e année de son âge. Lors même qu'elle était encore dans le siècle, il y avait déjà en elle, avec un zèle ardent pour défendre la foi catholique, en faveur de laquelle elle brava des dangers et des inconvénients de mille sortes, une vénération profonde pour le pontife romain et pour tous les ordres de l'Eglise. Mais, après son entrée en religion, elle fut un vrai modèle de pauvreté, d'obéissance, de soumission entière à la règle, et surtout d'humilité, vertu qu'elle pratiqua dans toute sa perfection, tellement que, mère et maîtresse des autres comme elle l'était réellement, elle avait voulu demeurer simple sœur converse. Elle résista toujours aux vœux unanimes des religieuses, et jamais on ne put lui persuader d'accepter la charge de prieure : elle aimait mieux rester soumise à sa propre fille,

qui exerçait ces fonctions à la place d'une autre. Dieu illustra sa servante par des prodiges admirables qui s'accomplirent après sa mort. Ce fut après un examen juridique qui fut fait de ces miracles que le pape Pie VI a mis au nombre des bienheureux cette sainte servante du Seigneur. (*Carmélites de France.*)

PRIONS. — O Dieu, distributeur de tous les biens, qui avez rempli la bienheureuse Marie d'un zèle ardent pour votre gloire, et d'une force admirable dans les adversités, accordez à vos serviteurs, en vue de ses mérites, de supporter courageusement tous les revers, et de persévérer dans l'amour de votre sainte religion. Ainsi soit-il.

19 AVRIL. — SAINT LÉON IX, PAPE ET CONFESSEUR. —
L'AN 1054.

Léon IX, appelé auparavant Brunon, issu d'une noble famille d'entre les Francs, cousin de l'empereur Conrad, était fils de Hugues, comte de Dagsbourg ou de Dabo, et d'Helwige, femme d'une piété remarquable. A cinq ans il fut confié à Berthold, évêque de Toul, le restaurateur des écoles autrefois si florissantes de cette ville. Brunon y fit tant de progrès sous ce pieux prélat, que, devenu chanoine, il se concilia l'admiration et l'affection universelle. Après la mort d'Hermann, successeur de Berthold, n'étant encore que dans sa 24^e année, il fut élu par un suffrage unanime évêque de Toul; et pendant 24 ans qu'il remplit cette charge il ne manqua à aucun des devoirs d'un excellent pasteur. Le pape Damase II étant mort, les Romains firent partir une ambassade vers l'empereur Henri, le priant de leur envoyer, pour être élu par eux en qualité de souverain-pontife, celui qu'il jugerait devoir être plus utile à l'Eglise; et le prince, dans le dessein de procurer l'avantage de la religion, envoya aux cardinaux Brunon. Celui-ci emmena de Toul avec lui Humbert, religieux du monastère de Saint-Mansui, homme de talent et d'expérience, qui devint dans la suite cardinal et légat, et dont les services, au milieu des circonstances les plus difficiles, contribuèrent puissamment à la gloire et au bien de l'Eglise. Elevé sur la chaire du suprême pontificat, Léon travailla avec une admirable ardeur à se rendre utile à toutes les parties de l'Eglise, tant en Orient qu'en Occident. Dans le dessein de gagner les bonnes grâces de l'empereur Constantin-Monomaque, il lui écrivit et envoya à Constantinople le cardinal Humbert avec d'autres légats, pour travailler à la destruction de quelques erreurs contraires à la pureté de la foi, et de certains abus très dangereux qui s'étaient glissés dans les mœurs des Grecs. Quant aux églises de l'Occident et du Nord, Léon en visita lui-même un grand nombre; il restaura la discipline, qui était déchue en divers lieux, et il indiqua à ce sujet plusieurs conciles qu'il présida. Il porta surtout des peines très sévères contre le désordre de la simonie, dont alors presque toute l'Eglise était souillée, et contre les dérèglements déplorables de cer-

tains hommes livrés honteusement au péché de la chair, qui avait pénétré jusque dans le sanctuaire. Extrêmement dévot à saint Benoît, ce grand pape eut toujours en grande considération les religieux de l'ordre fondé par ce grand patriarche : c'est pour cela qu'il faisait de fréquentes visites à leurs monastères et qu'il s'attacha à les combler de bienfaits. Il consacra solennellement les basiliques des abbayes de Saint-Remi de Reims, de Saint-Arnoul de Metz et de Sainte-Croix d'Ange. Enfin, après avoir occupé près de cinq ans le siège apostolique, devenu célèbre par sa sainteté et ses miracles, il passa de la terre au ciel le 19 avril, l'an du Seigneur 1054. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu le bienheureux pontife Léon égal en mérites à vos saints, accordez-nous dans votre bonté que nous, qui célébrons sa mémoire, nous imitions aussi les exemples qu'il nous a laissés. Ainsi soit-il.

20 AVRIL. — SAINT MARCELLIN, ÈVÈQUE ET CONFESSEUR. VERS L'AN 374.

Marcellin naquit en Afrique, de parents pieux et distingués. Jeune encore, il s'appliquait avec ardeur à l'étude des saintes lettres, lorsqu'il fut averti par l'Esprit divin de visiter les Gaules avec une religieuse sollicitude, et d'amener à la lumière de la foi les peuples qui étaient plongés dans les ténèbres du paganisme. Il s'associa Vincent et Domnin, avec qui il quitta l'Afrique à l'insu de ses parents, et il arriva heureusement à Rome sous le pontificat d'Eusèbe et sous l'empire de Dioclétien. Le pontife les reçut avec beaucoup de bienveillance, les engagea vivement à suivre l'inspiration céleste, et les envoya à Eusèbe, évêque de Verceil, afin que celui-ci prît soin de les diriger dans leur entreprise. Eusèbe, éclairé par le Seigneur, leur annonça bien des traverses ; mais il ne leur dit adieu qu'après les avoir merveilleusement animés à tout souffrir avec courage. Poursuivant donc leur chemin, les saints missionnaires répandirent partout sur leur passage la semence de la divine parole ; ils passèrent les Alpes et arrivèrent à Embrun. Les chrétiens de ce pays étaient dans l'état le plus misérable, ayant corrompu, pour la plupart, la pureté de la vraie religion, qui, dès le temps de Néron, leur avait été prêchée par saint Nazaire et saint Celse. Marcellin construisit d'abord un oratoire auprès des remparts de la ville, et redoubla d'ardeur avec ses compagnons pour se préparer à accomplir son œuvre. Dieu donna tant de force à la parole des ministres de l'Évangile, que, le nombre des fidèles croissant de jour en jour, il fallut élever une nouvelle église, pour la consécration de laquelle fut invité le saint évêque de Verceil. Eusèbe, assisté d'Emilien de Valence, donna l'onction épiscopale à Marcellin malgré sa résistance. Bientôt le nouveau pontife étendit sa sollicitude sur les peuples voisins, et envoya Vincent et Domnin pour

évangéliser les habitants de Digne. Il restait encore à Embrun un païen à convertir. L'évêque l'ayant invité à dîner avec d'autres personnes, chercha à l'attirer à la foi par de douces paroles. L'idolâtre demanda à voir un miracle ; et alors un vase ayant été brisé en tombant des mains de l'un de ceux qui servaient, Marcellin ramassa les morceaux et rétablit dans son premier état la coupe que l'on croyait perdue. Ce miracle persuada à l'infidèle de demander le baptême. Cependant des envoyés de l'empereur arrivèrent à Embrun ; et l'un d'eux, qui rencontra le saint évêque, osa le frapper d'un coup de verge à la tête. Aussitôt, par un effet de la vengeance divine, le coupable, possédé par le démon, fut renversé à terre et poussa des cris effroyables. Marcellin le délivra et le soumit au joug de Jésus-Christ, que l'onction de la grâce rend suave et léger.

Déjà le serviteur de Dieu avait fait entrer dans le bercail une si grande multitude de peuple de la ville et des lieux voisins, que tous, jetant leur argent aux pieds de Marcellin, demandaient une seconde église. En effet, on en construisit une à seize milles de la cité, en faveur des populations du dehors. Le saint pontife, s'avancant au milieu d'une foule innombrable pour en célébrer la dédicace, parvint au bord d'une rivière que des pluies abondantes avaient accrue prodigieusement. Il aurait fallu s'arrêter si l'évêque, aidé par le secours de Dieu, n'eût renouvelé l'antique prodige du Jourdain. Ayant donc excité le peuple à la confiance, il ne cessa de prier jusqu'à ce que les eaux, remontant vers leur source, eussent offert à toute la multitude un passage à pied sec. Le bruit d'un tel miracle se répandit dans les contrées voisines, et fit embrasser la foi à beaucoup d'infidèles. Enfin, non moins illustre par ses vertus que par ses miracles ; après avoir converti la plus grande partie des habitants des Alpes maritimes, Marcellin s'endormit dans le Seigneur le 13 avril. Ses obsèques, qui furent célébrées par les évêques des pays d'alentour, n'eurent lieu que le 20 avril, jour auquel on célèbre sa fête. (*Diocèse de Gap.*)

PRIONS — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Marcellin, et, par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

21 AVRIL. — SAINT ANSELME, ÉVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR. — L'AN 1109.

Anselme naquit à Aoste, sur les frontières de l'Italie, de Gondulphe et Ermemberge, tous deux nobles et catholiques. Dès ses plus tendres années, par son application assidue à l'étude et par le désir qu'il avait de la perfection, il donna des marques éclatantes de sa future sainteté. Entraîné par l'ardeur de la jeunesse, il se laissa séduire quelque temps par les attraites du siècle ; mais bientôt, rentrant

dans sa première voie, il abandonna sa patrie avec tout ce qu'il possédait, pour aller au monastère du Bec, de l'ordre de Saint-Benoit. Après y avoir fait profession sous l'abbé Herluin, homme d'une très grande régularité, et sous le docte Lanfranc, il avança si rapidement dans les lettres et dans la vertu, grâce à sa ferveur et à son application, qu'il en vint à être regardé généralement comme un modèle admirable de sainteté et de science. Son abstinence, sa mortification étaient telles, que le jeûne paraissait lui avoir fait perdre presque tout-à-fait le sens du goût. Il employait tout le jour aux exercices communs du monastère, à enseigner, à résoudre diverses questions qui concernaient la religion ; et le temps de la nuit qu'il pouvait dérober au sommeil, il le donnait à la prière, afin de renouveler son âme. L'oraison était devenue pour lui une source intarissable de larmes. Son élévation à la charge de prieur ayant excité la jalousie de ses frères, il désarma si bien l'envie par sa charité, son humilité, sa prudence, qu'il réconcilia avec lui-même et avec Dieu, au grand profit de l'observance régulière, ceux qui d'abord avaient supporté avec peine de le voir placé au-dessus d'eux. Après la mort de l'abbé, il fut élu malgré ses résistances pour lui succéder, et il jeta un si vif éclat par sa doctrine et sa sainteté, que non seulement il fut en grande vénération auprès des rois et des évêques, mais qu'il s'attira l'amitié de saint Grégoire VII. Ce pontife, qui était en butte à de cruelles persécutions, lui écrivit des lettres très affectueuses dans lesquelles il recommandait à ses prières sa personne et l'Eglise. Quand Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, fut mort, Anselme, qui avait été autrefois son disciple, fut élevé contre son gré au gouvernement de cette église, sur les instances de Guillaume II, roi d'Angleterre, et sur celles du clergé et du peuple. Aussitôt il se mit en devoir de réformer les mœurs corrompues de son troupeau, par ses prédications d'abord et par ses exemples. Ensuite il écrivit des ouvrages, célébra des conciles, et parvint à rétablir l'ancienne piété et la discipline ecclésiastique. Mais, peu de temps après, le roi Guillaume ayant tenté, par la violence et les menaces, d'envahir les droits de l'Eglise, Anselme lui résista avec une fermeté toute sacerdotale. Dépouillé de ses biens et exilé, il alla trouver, à Rome, Urbain II, qui le reçut avec de grands honneurs et le combla d'éloges dans le concile de Bari. Anselme combattit les erreurs des Grecs, et prouva que le Saint-Esprit procède du Fils aussi bien que du Père. Il cita à l'appui de ce dogme une foule de témoignages tirés des Ecritures et des Pères. Rappelé en Angleterre, après la mort de Guillaume, par Henri, frère de ce prince et son successeur, il s'y endormit dans le Seigneur. A l'éclat de ses miracles et de sa sainteté, dont un des traits principaux fut son insigne dévotion pour la passion de Jésus-Christ et pour la bienheureuse Vierge Marie, Anselme a ajouté la plus haute réputation de science. La lecture même de ses ouvrages montre qu'il avait reçu du Ciel son excellente doctrine. Ses écrits sont aussi utiles pour la défense de la religion et pour le bien des âmes que pour la direction

de tous les théologiens qui enseignent la science sacrée par la méthode scolastique.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux saint Anselme pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

22 AVRIL. — SAINT SOTER ET SAINT CAIUS, PAPES ET MARTYRS.

Soter, né à Fundi, dans la Campanie, défendit que les vierges consacrées à Dieu touchassent les vases sacrés et les palles, et qu'elles servissent aux encensements dans l'église. Il statua aussi que tous les fidèles recevraient le corps de Jésus-Christ le jeudi saint, excepté ceux qui en seraient empêchés par quelque faute grave. Il occupa le siège pontifical trois ans onze mois et dix-huit jours. Il fut couronné par le martyr sous l'empereur Marc-Aurèle, et enseveli dans le cimetière qui, depuis, a pris le nom de Callixte. Selon la coutume de ses prédécesseurs, il fit au mois de décembre dix-huit prêtres, neuf diacres, et onze évêques pour divers lieux.

Caius, né en Dalmatie, de la famille de l'empereur Dioclétien, statua que pour arriver à l'épiscopat il faudrait passer par divers degrés d'honneur et par les ordres de portier, de lecteur, d'exorciste, d'acolyte, de sous-diacre, de diacre et de prêtre. Fuyant la cruauté de Dioclétien contre les disciples de Jésus-Christ, il demeura quelque temps caché dans une caverne. Mais, huit ans après, il obtint la couronne du martyr avec Gabinus, son frère, après un pontificat de douze ans quatre mois et cinq jours, pendant lequel il avait ordonné, au mois de décembre, vingt-cinq prêtres, huit diacres et cinq évêques. Il fut enseveli dans le cimetière de Callixte, le 22 avril. Urbain VIII a restauré son tombeau, à Rome. Le même pontife a aussi rebâti son église, qui avait été détruite, et l'a enrichie des reliques de Caius, en même temps qu'il y a attaché un titre et une station.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que la fête de vos bienheureux martyrs et pontifes saint Soter et saint Caius nous protège, et que leur vénérable intercession nous recommande auprès de vous. Ainsi soit-il.

23 AVRIL. — LE BIENHEUREUX ALEXANDRE SAULI, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1592.

Alexandre naquit, à Milan, de Dominique Sauli et de Thomasine Spinola, qui appartenaient l'un et l'autre à des familles patriciennes de Gênes. Dès son bas âge, il donna des marques étonnantes de sainteté par son ardeur pour la prière et le jeûne, et par sa vive dévotion.

envers la Mère de Dieu, à qui même il avait, par un vœu, consacré sa chasteté. Jeune encore, il parut un jour sur la place publique une croix à la main, mit en fuite un baladin, et adressa au peuple, émerveillé de l'entendre, une solide instruction sur le mépris du monde. Ayant ainsi montré ce dont il était capable, il fut admis dans la congrégation des Clercs-Réguliers de Saint-Paul, où il brilla bientôt par l'éclat de toutes les vertus : admirable surtout dans sa dévotion pour l'Eucharistie, dont la réception l'enflammait d'une ardeur qui allait jusqu'à l'anéantissement. Décoré du sacerdoce, il fut chargé d'enseigner la théologie, et mit à profit les avantages de cette position pour s'appliquer uniquement à procurer le salut des âmes. Il institua de pieuses confréries, fit fréquenter les sacrements, et exerça le ministère de la parole de telle sorte, que les plus illustres prélats de l'Eglise reconnaissaient hautement avoir appris à ses leçons l'éloquence qui convient aux pasteurs. On le mit à la tête de sa congrégation, et il la gouverna avec une extrême piété. Plusieurs personnages fort illustres furent si touchés de ses vertus, qu'ils voulurent être formés par lui à la sainteté. L'un d'eux, le bienheureux Charles Borromée, avouait que c'était sous la direction d'Alexandre qu'il était entré dans le chemin de la perfection. Il avait recours à ses conseils pour gouverner l'église de Milan, et il lui demandait souvent ses services. Après avoir accepté par obéissance l'évêché d'Alezia, en Corse, le saint homme vint à bout de réformer, presque à lui seul, les mœurs de son troupeau, par le moyen des catéchismes, des prédications, des synodes, et en visitant, au prix d'incroyables fatigues, les endroits mêmes où il était presque impossible d'aborder. Il éteignit les haines les plus invétérées : dans son amour de la paix, il se jeta souvent entre deux ennemis dont les glaives étaient déjà tirés. Il remédia à la corruption et à l'ignorance qui déshonoraient son clergé, et s'occupa lui-même de former ses clercs à la piété et à la connaissance des lettres. En même temps religieux observateur des règles de son ancien institut, pauvre dans sa table, humble dans son vêtement et dans son mobilier, il administrait fidèlement les revenus de son église. Il rebâtit de fond en comble sa cathédrale, l'évêché et un séminaire ; mais ses principaux soins furent toujours pour les pauvres. Il donna une preuve signalée de sa charité, un jour où huit cents matelots, échappés aux mains des pirates, reçurent de lui l'hospitalité et la subsistance. Ce n'étaient pas seulement ses revenus, c'était sa vie elle-même qu'il était prêt à donner pour son troupeau. Dans une peste qui désolait son peuple, il ne craignit pas d'assister à des processions publiques les pieds nus et ensanglantés, de visiter les malades, de leur prodiguer tous les secours dont ils avaient besoin, tant pour l'âme que pour le corps. C'est par là qu'il a mérité d'être appelé le père des pauvres et l'apôtre de la Corse. Il fut si remarquable par son instruction et son éloquence, que, dans un seul discours improvisé, il convertit nombre de juifs à Jésus-Christ. Dieu lui avait accordé le don d'une très haute contemplation, et souvent on le voyait, le visage tout enflammé, ravi hors

de lui-même, et réjouit par les concerts des anges. Sa foi rendait puissante sa prière, saint exercice auquel il demeurait quelquefois appliqué vingt-quatre heures de suite, et par lequel il apaisa les tempêtes, ruina une flotte mahométane et rendit de nombreux malades à la santé. Grand par ces faits glorieux, plus grand encore par sa patience et son humilité, il supporta sans se plaindre des affronts qu'on lui fit en public, et demanda au gouverneur de l'île la grâce d'un homme qui l'avait frappé d'une pierre au visage. Grégoire XIV, de son propre mouvement, le transféra à l'église de Pavie, et le donna aux habitants pour être leur ange protecteur. Mais un an ne s'était pas encore écoulé depuis l'arrivée du saint dans sa nouvelle église, que déjà, comme il l'avait prédit, il touchait au terme de sa vie. Tandis qu'il visitait son diocèse, épuisé par ses austérités et ses nombreux travaux, il mourut à Calozzo, d'où son corps, qui exhalait un doux parfum, fut transporté à Pavie et enseveli honorablement dans la principale église. Ses vertus et ses miracles le firent béatifier par le pape Benoît XIV.

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu donner une fois de plus à votre Église de grands exemples de discipline régulière et de sollicitude pastorale, par le moyen du bienheureux confesseur et pontife Alexandre, faites-nous marcher sur ses traces, de telle sorte que, continuellement appliqués au salut de notre âme, nous obtenions comme lui les joies éternelles. Ainsi soit-il.

24 AVRIL. — SAINT FIDÈLE DE SIGMARENGEN, MARTYR. L'AN 1622.

Fidèle, né à Sigmaringen, petite ville de Souabe, de l'honnête famille des Rey, fut, dès son bas âge, orné de l'éclat des dons les plus extraordinaires de la nature et de la grâce. Doué des dispositions les plus heureuses, et formé à la vertu par une excellente éducation, en même temps qu'il obtenait à Fribourg le titre de docteur en philosophie et en droit civil et canonique, il s'efforça, par son application à la vertu, d'arriver, dans l'école du Seigneur, au sommet de la perfection. Ayant été choisi pour accompagner quelques hommes de qualité qui parcouraient diverses parties de l'Europe, il ne cessa de les exciter, par ses paroles et par ses œuvres, à la pratique de la piété chrétienne. Bien plus, dans le cours de ce voyage, il s'appliqua, par de fréquentes austérités, à mortifier les appétits de la chair et à se dominer si bien lui-même, que parmi les circonstances continuellement variées au milieu desquelles il se trouva, jamais on ne le vit troublé par aucun mouvement d'impatience. Quand il fut de retour en Allemagne, il se montra courageux défenseur du droit et de la justice, et se fit un nom dans le barreau en qualité d'avocat. Mais il trouva que cette carrière était pleine de périls, et il songea à entrer dans une voie plus sûre pour le salut éternel. En même temps la lumière divine,

qui éclaira son âme, le porta à demander son admission dans l'ordre séraphique, parmi les frères Mineurs-Capucins. Ses pieux désirs furent exaucés. Alors il porta à un degré extraordinaire le mépris du monde et de lui-même. Dès son noviciat, et plus encore après qu'il eut fait devant le Seigneur, dans la joie de son âme, les vœux de sa profession solennelle, il devint un objet d'admiration pour tout le monde et un vrai modèle d'observance régulière. Il s'adonnait surtout à la prière et aux études sacrées. Il usa du don particulier qu'il avait pour le ministère de la parole, de manière à ramener non seulement beaucoup de catholiques à une vie plus pure, mais encore un grand nombre d'hérétiques à la connaissance de la vérité. Etabli en différents lieux supérieur de ses frères, à la prudence, à la justice, à la mansuétude, à la discrétion avec lesquelles il exerça cette charge, il joignit le mérite de l'humilité. Zélateur insigne de la pauvreté la plus rigoureuse, il bannit des couvents qu'il gouverna tout ce qui ne paraissait pas absolument nécessaire.

En même temps qu'il s'exerçait aux rigueurs du jeûne, des veilles, de la flagellation, et qu'il se portait à lui-même une haine salutaire, il témoignait à l'égard des autres tout l'amour d'une mère pour ses enfants. Lors d'une fièvre pestilentielle qui exerçait d'affreux ravages dans les armées d'Autriche, il se dévoua entièrement à rendre les devoirs assidus de la charité à ceux que la maladie avait réduits à la dernière extrémité. Il s'employa aussi avec tant de succès à réconcilier les cœurs divisés et à remédier à tous les maux du prochain, qu'il en mérita le nom de père de la patrie. Zélé serviteur de la Vierge Mère de Dieu, et grand partisan de la dévotion au Rosaire, il demanda au Seigneur, par l'intercession de Marie surtout, et par celle des autres saints, la grâce de pouvoir donner sa vie et son sang pour le service de la foi catholique. Et comme cet ardent désir s'enflammait tous les jours davantage dans la célébration fervente du saint sacrifice, une admirable providence de Dieu permit que ce vaillant athlète du Christ fût choisi pour supérieur des missions envoyées alors chez les Grisons pour la propagande. Fidèle accepta cet emploi difficile sans hésiter et avec beaucoup de joie; et il s'en acquitta avec tant de zèle, que le retour d'un grand nombre d'hérétiques à la vraie foi fit concevoir la vive espérance de ramener toute la nation à l'Eglise de Jésus-Christ. Cependant le saint eut connaissance que des périls menaçaient ses jours; il se prépara au combat qui l'attendait, et le 24 avril 1622 il alla à l'église de Sévis pour y prêcher sur l'invitation de sectaires qui, la veille, avaient fait semblant de se convertir. Ils l'interrompirent tumultueusement, l'accablèrent de coups et le couvrirent de cruelles blessures. Fidèle souffrit courageusement et avec joie une mort si glorieuse, et offrit à Dieu, par son propre sang, les prémices des martyrs de la sainte congrégation qui l'envoyait. Il fut glorifié depuis par un grand nombre de prodiges et de miracles, principalement à Coire et à Weltkirchen, où l'on conserve ses reliques, qui sont en grande vénération auprès des peuples.

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné décorer de la palme du martyre et de la gloire des miracles le bienheureux Fidèle, tout enflammé d'une ardeur séraphique pour la propagation de la foi, veuillez, en vue de ses mérites et de son intercession, nous confirmer par votre grâce dans la charité, afin que nous méritions d'être trouvés fidèles à votre service jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

25 AVRIL. — SAINT MARC, ÉVANGÉLISTE. — 1^{er} SIÈCLE.
L'AN 62.

Marc, disciple et interprète de saint Pierre, composa, dit saint Jérôme, à la prière des fidèles de Rome, un Evangile peu étendu, d'après ce qu'il avait recueilli de la bouche même du prince des apôtres. Pierre, ayant pris connaissance de cet ouvrage, l'approuva, le confirma de son autorité, et le proposa à la lecture des chrétiens. Marc porta en Egypte l'Evangile qu'il avait composé. Premier prédicateur de la divinité de Jésus-Christ à Alexandrie, il fonda dans cette ville une église qu'il gouverna avec tant de science et de sainteté, que les disciples du Sauveur se sentaient entraînés à suivre ses exemples.

Philon, le plus érudit des auteurs juifs, voyant cette église primitive d'Alexandrie, laquelle judaïsait encore, a composé, comme à la louange de sa nation, un livre sur les mœurs des chrétiens de cette ville. Ce que saint Luc raconte des fidèles de Jérusalem, qu'ils mettaient leurs biens en commun, Philon le vit pratiquer à Alexandrie lorsque saint Marc y enseignait la foi, et il nous en a transmis la mémoire. Cet évangéliste mourut la huitième année de Néron. Il eut pour successeur Anien, et fut enterré à Alexandrie l'an de Jésus-Christ 62.

D'abord, dit le martyrologe romain, Marc fut mis en prison pour la foi du Christ, lié avec des cordes, traîné sur des pierres et des cailloux qui déchirèrent son corps. Enfin on le jeta dans un cachot où les anges vinrent le visiter pour le fortifier. Notre Seigneur lui apparut aussi, et l'appela au royaume céleste.

PRIONS. — O Dieu, qui avez élevé le bienheureux Marc, votre évangéliste, par la grâce de la prédication, daignez nous accorder la faveur de profiter toujours de ses instructions, et d'être protégés par ses prières. Ainsi soit-il.

26 AVRIL. — LES SAINTS CLET ET MARCELLIN,
PAPES ET MARTYRS.

Clet naquit à Rome, et eut pour père Emilien, qui demeurait dans la cinquième région de cette ville, sur la voie Patricienne. Il gouverna l'Eglise sous les empereurs Vespasien et Titus. D'après le commandement du prince des apôtres, il ordonna à Rome vingt-cinq prêtres. Le premier il employa dans ses lettres cette formule : *Salut et béné-*

diction apostolique. Ce pontife, après avoir donné de sages réglemens à l'Eglise romaine, qu'il gouverna douze ans sept mois et deux jours, reçut la couronne du martyr sous l'empereur Domicien, dans la persécution qui suivit celle de Néron, et fut enseveli au Vatican, auprès du corps du bienheureux Pierre. Vers l'an 89.

Marcellin était de Rome. Dans l'affreuse persécution de Dioclétien il se laissa dominer par la terreur, et dans son effroi il offrit de l'encens aux statues des faux dieux. Il éprouva presque aussitôt un si grand repentir de son péché, qu'il vint couvert du cilice à Sinuesse, se présenter au milieu d'un nombreux concile. Il y répandit beaucoup de larmes, et confessa publiquement son crime. Personne cependant n'osa le condamner. Les évêques s'écrièrent tout d'une voix : *Jugez-vous vous-même ; que ce ne soit pas nous qui vous jugions ; car le premier siège n'est jugé par personne. Pierre aussi a péché par faiblesse, et il a obtenu son pardon du Seigneur par les larmes d'un repentir semblable au vôtre.* — Marcellin, de retour à Rome, alla trouver l'empereur, et lui reprocha vivement de l'avoir poussé à une si grande impiété. Dioclétien ordonna que le pontife fût décapité avec trois autres chrétiens, Claude, Cyrin et Antonin. Pendant trente-six jours leurs corps, jetés sur la voie publique, restèrent, par ordre de l'empereur, privés de sépulture. Enfin le bienheureux Marcel, averti en songe par saint Pierre, prit soin de les faire ensevelir honorablement avec le ministère des prêtres et des diacres, qui chantaient des hymnes et portaient des flambeaux. On les enterra dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria. Marcellin gouverna l'Eglise sept ans onze mois vingt trois jours. Pendant ce temps il fit, au mois de décembre, deux ordinations dans lesquelles il créa quatre prêtres et cinq évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que la fête de vos bienheureux martyrs et pontifes saint Clet et saint Marcellin, nous protège, et que leur vénérable intercession nous recommande auprès de vous. Ainsi soit-il.

27 AVRIL. — SAINTE LITE, VIERGE. — L'AN 1278.

La vierge Lite naquit de parents obscurs mais pieux, à Monsagrati, bourg du diocèse et du territoire de la ville de Lucques. Jeune encore, son père la conduisit à Lucques, et la plaça comme servante dans la noble maison des Fatinelli. Elle fit en peu de temps de tels progrès dans la voie de la plus haute perfection évangélique, que dans tout le cours de sa vie elle unit d'une manière admirable les fonctions de Marthe aux occupations de Marie, et qu'elle s'appliqua continuellement à la contemplation des choses divines, sans jamais manquer à aucun de ses devoirs domestiques. On la voyait toujours occupée au travail des mains et aux ouvrages de sa condition. Elle observait une abstinencerigoureuse et une austérité de vie tout-à-fait extraordinaire.

Jalouse au suprême degré d'observer la plus exacte chasteté, elle fit un pacte avec ses yeux pour se préserver de tout regard qui n'aurait pour objet que la curiosité et la vanité, et elle repoussa avec courage et dès ses premières tentatives les attaques impudentes d'un jeune homme. Habitée à crucifier son corps avec ses convoitises, elle ne prenait que très peu de nourriture, ne portait que de pauvres et de rudes vêtements, se ceignait les reins d'une corde grossière, marchait pieds nus; et, tandis qu'elle réservait son lit pour les misérables, elle faisait ses délices de coucher sur la terre, ou à même sur des planches. Consumée par les flammes dévorantes du divin amour, elle s'empressait de se rendre à l'église de Saint-Frigidien, qui était voisine, aux heures précises où se célébraient les matines et les laudes; et là, sa prière la plongeait dans un tel océan de douceurs puisées dans la contemplation céleste, que le plus souvent, même en employant la force, on pouvait à peine la faire sortir de cet état. Sa charité pour le prochain brilla d'un éclat merveilleux. Tout ce que Lite pouvait distraire de sa nourriture, de ses gages, de ses habits, elle l'employait avec empressement à soulager les indigents et les malades, de telle sorte que, toute pauvre qu'elle était, elle ne laissait aucun pauvre la quitter sans lui avoir fait quelque bien. On rapporte que Dieu se plut à combler de ses faveurs et de ses grâces les plus abondantes cette charité de la pieuse vierge pour les malheureux, et qu'il voulut illustrer par des merveilles et des prodiges la sainteté de sa servante, avant même qu'elle eût quitté ce monde. Ainsi, un grenier qu'elle avait vidé par ses pieuses largesses se trouva miraculeusement rempli de nouvelles provisions; elle marcha au milieu de la pluie sans en être mouillée. Elle passa aussi pour avoir changé l'eau en vin, et des morceaux de pain en fleurs et en roses.

Sa sollicitude profonde pour le salut de chacun, et surtout pour la conversion des pécheurs, lui fit prendre particulièrement un grand soin de retirer de leurs désordres, autant qu'elle pouvait, les femmes de mauvaise vie, en les recevant chez elle comme dans un asile. Enfin brisée par les travaux, les veilles, les mortifications, plus encore que par les années, elle fut atteinte de la fièvre, et obligée de se coucher dans un lit, contre sa coutume. Connaissant qu'elle allait mourir, et fortifiée par les sacrements de l'Eglise, elle leva les yeux vers le ciel, croisa ses mains sur sa poitrine, et, pleine de mérites, alla s'unir à son divin époux le 27 avril 1278. Le culte immémorial qu'on lui rendait fut approuvé par l'autorité apostolique du pape Innocent XII. Le corps de la sainte, conservé jusqu'à ce jour frais et sans corruption, se voit à Lucques, dans la vieille basilique lombarde de Saint-Frigidien, où il reçoit les hommages de la plus grande dévotion. (*Diocèse de Lucques.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait passer la bienheureuse vierge Lite de l'humble état de servante au royaume éternel, accordez-nous par son intercession de vous servir fidèlement sur la terre, et de mériter ainsi d'être élevés avec elle dans les cieux. Ainsi soit-il.

28 AVRIL. — SAINT VITAL, MARTYR. — VERS L'AN 62.

Vital, père des saints Gervais et Protas, exerça le métier des armes. Etant entré à Ravenne avec le juge Paulin, il vit un médecin nommé Ursicinus, que l'on tourmentait pour la foi, chanceler au milieu des tourments. *Médecin, lui cria-t-il, toi qui guéris les maux d'autrui, prends garde de te laisser percer toi-même par le trait de la mort éternelle.* Le confesseur, fortifié par ces paroles, souffrit courageusement le martyre. Alors Paulin, enflammé de colère, donna ordre qu'on saisis Vital et qu'on le torturât sur le cheval. Ensuite il le fit plonger dans une fosse profonde et ensevelir sous un monceau de pierres. Après cela, un prêtre d'Apollon, qui avait excité Paulin contre Vital, fut tourmenté par le démon et se mit à crier : *Vital, martyr du Christ, tu me brûles cruellement* ; et dans les transports que lui causaient ces ardeurs il se précipita au milieu du fleuve.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que nous qui célébrons la naissance éternelle de votre bienheureux martyr saint Vital, nous soyons, par son intercession, fortifiés dans l'amour de votre nom. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—SAINT PRUDENCE, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

Prudence naquit en Espagne, de parents pieux, comme le rapportent des actes très anciens, à Armenza, ville de l'Alava. Dès son enfance il donna de grandes marques de sainteté. Simple, droit, craignant Dieu, il croissait en même temps en âge et en vertu. A peine arrivé à l'adolescence, afin de préserver son cœur de la séduction du monde, il se retira dans un désert, où, par la rigueur de sa pénitence, il réduisit son corps en servitude, continuellement occupé qu'il était de la méditation des choses célestes et de l'étude des saintes Ecritures. Après la mort de Saturius, qui avait été son compagnon et son maître dans la vie érémitique, sur un avertissement du Ciel, il partit pour Calahorra. Là, revêtu de l'habit de pénitence, sous la cendre et le cilice, il fit la guerre aux mœurs dépravées des peuples; et par ses reproches, ses conseils, ses prédications, il réussit à relever de ses ruines l'antique piété: succès qu'il dut surtout à la patience avec laquelle il souffrit les injures, les affronts et les mauvais traitements pour Jésus-Christ. La bonne odeur de sa sainteté s'étant répandue dans toute l'Espagne, Prudence, qui redoutait sa propre renommée, s'enfuit secrètement à Turiaso. Admis au nombre des clercs de cette église, il vécut dans l'obscurité, jusqu'à ce que sa sainteté et sa science ayant été reconnues, l'évêque l'ordonna prêtre et le fit son archidiacre. Les exemples que donna le nouveau dignitaire, l'éclat de ses vertus qui croissait de jour en jour, lui firent confier le gouvernement de l'église de Turiaso après la mort de l'évêque. Malgré

ses refus et son opposition, il fut placé sur le siège épiscopal par le suffrage universel. Devenu évêque, il s'appliqua à paître le troupeau confié à ses soins, par ses avertissements, ses conseils, sa science, ses prédications, ses exemples, et il ramena d'innombrables pécheurs dans la voie du salut. Rien n'égale sa sagesse, sa charité, sa mansuétude, et sa compassion pour les malheureux, en faveur de qui il se privait même du nécessaire, afin de pouvoir augmenter ses libéralités. Le don particulier qu'il avait pour apaiser les différends le fit appeler à Osma afin d'y éteindre le feu de la discorde, allumé depuis longtemps entre le clergé et le peuple. Il n'eut qu'à se montrer pour rétablir la paix, aidé qu'il fut dans sa mission par des prodiges que le Seigneur opéra. Épuisé par ses longs travaux, il tomba dangereusement malade dans cette ville, où, non moins illustre par ses miracles que par sa réputation de sainteté, à l'heure qu'il avait prédite, il s'endormit dans le Seigneur. Son corps fut exposé à la vénération publique, et il existe encore au lieu où il fut enseveli une église sous l'invocation de Prudence. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, distributeur de la paix, qui avez accordé à votre bienheureux confesseur et pontife Prudence le don merveilleux de réconcilier les cœurs ennemis, donnez-nous, par ses mérites et son intercession, d'être toujours dans un accord parfait avec votre volonté. Ainsi soit-il.

29 AVRIL. — SAINT PIERRE, MARTYR. — L'AN 1252.

Pierre, né à Vérone, de parents infectés de l'erreur des manichéens, combattit presque dès son enfance contre les hérésies. Agé de sept ans seulement, et fréquentant les écoles, il fut interrogé par son oncle, qui était hérétique, sur ce qu'il y avait appris. *Le symbole de la foi catholique*, répondit-il. Ni les caresses, ni les menaces de son père et de son oncle ne purent ébranler sa foi. Au sortir de l'enfance, il vint à Bologne pour s'y appliquer aux études, et se sentant appelé par l'Esprit-Saint à un genre de vie plus relevé, il embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs. Dans la religion, ses vertus brillèrent d'un éclat extraordinaire. Il préserva si bien son corps et son âme de toute souillure, qu'il ne se rendit jamais coupable d'aucun péché mortel. Il macérait sa chair par les jeûnes et les veilles, et s'exerçait à la contemplation des choses de Dieu. Il s'appliquait continuellement à procureur le salut des âmes. Il avait un don particulier pour confondre les hérétiques. Sa prédication était si persuasive, qu'une multitude innombrable accourait pour l'entendre, et que toujours il y avait une foule de personnes qui s'en retournaient converties. L'ardeur qui l'embrasait pour la défense de la foi lui inspira le désir de verser son sang pour Jésus-Christ, grâce qu'il demandait à Dieu avec instance. Ses vœux furent accomplis ; et la mort qu'il ambitionnait, des hérétiques la lui donnèrent, conformément à une prédiction qu'il avait faite en prêchant. Il remplissait les fonctions d'inquisiteur

de la foi, lorsqu'il fut attaqué, sur le chemin de Côme à Milan, par un sicaire impie qui le blessa à la tête de deux coups d'épée. Près d'expirer, il prononça encore le symbole de la foi, cette formule sacrée qu'il avait dans son enfance proclamée avec le courage d'un homme, et qu'il eut encore sur les lèvres à son dernier soupir. Une nouvelle blessure qu'il reçut dans le côté lui ayant arraché la vie, son âme alla recevoir dans le ciel la palme du martyr, l'an du salut 1252. Illustré par un grand nombre de miracles, il fut inscrit l'année suivante par le pape Innocent IV sur le catalogue des saints.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites-nous la grâce d'imiter par une piété convenable la foi du bienheureux Pierre, qui pour la dilatation de votre règne a mérité d'obtenir la palme du martyr. Ainsi soit-il.

30 AVRIL. — SAINTE CATHERINE DE SIENNE, VIERGE.

Catherine, vierge de Sienne, née de parents pieux, mérita de recevoir l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique, que portent les sœurs de la Pénitence. Elle poussa l'abstinence jusqu'à ses dernières limites, et fut admirable par l'austérité de sa vie. Il lui arriva quelquefois de prolonger son jeûne depuis le jour des cendres jusqu'à l'Ascension, ne prenant d'autre nourriture que la sainte Eucharistie. Elle luttait fréquemment contre les démons, et éprouvait de leur part toutes sortes de vexations et d'incommodités. Aux ardeurs de la fièvre se joignaient encore, pour la faire souffrir davantage, plusieurs autres maladies. Elle était en grande réputation de sainteté, et on lui amenait de toutes parts des malades et des possédés pour les guérir. Au nom de Jésus-Christ, elle commandait à la maladie, et forçait les démons à abandonner le corps de ceux qu'ils tourmentaient. Etant à Pise, un dimanche, après s'être fortifiée par la réception du pain céleste, elle fut ravie en extase, et vit apparaître Jésus crucifié, qu'environnait une grande lumière. Des cicatrices de ses cinq plaies sortaient autant de rayons qui descendaient sur les parties correspondantes du corps de Catherine. La sainte comprit ce que signifiait ce mystère, et elle demanda à Dieu que ces plaies sacrées ne parussent pas en elle. Aussitôt les rayons perdirent leur couleur de sang, pour en prendre une plus éclatante, et ils brillèrent comme une lumière pure sur ses mains, sur ses pieds et sur son cœur. La souffrance physique qu'elle éprouvait alors était si grande, que si Dieu ne l'eût diminuée, elle pensait en mourir bientôt. Une autre faveur par laquelle le Dieu d'amour mit le comble à la première, fut que Catherine sentait la douleur des blessures sans qu'on vît aucune trace de sang. Raymond, son confesseur, à qui elle révéla ce prodige, voulut le rendre sensible à la vue, et fit représenter dans les images de la bienheureuse des rayons colorés s'échappant de ses mains, de ses pieds et de son côté. Une science infuse et non acquise par l'étude permit à Catho-

rine de répondre à des professeurs de théologie qui lui proposaient les questions les plus difficiles sur la Divinité. Jamais personne ne l'approcha sans devenir meilleure. Elle éteignit nombre de haines et apaisa de mortelles inimitiés. Pour procurer la paix à Florence, qui était en désaccord avec le saint-siège et sous le poids de l'interdit, elle alla trouver à Avignon le souverain-pontife Grégoire XI, et lui montra qu'elle savait par révélation le vœu, connu de Dieu seul, que le pape avait fait de retourner dans la ville apostolique. Elle l'exhorta à accomplir ce pieux dessein, et elle lui persuada de le réaliser sans délai. Grégoire XI et Urbain VI, son successeur, eurent toujours beaucoup d'égard pour les conseils de Catherine, et la chargèrent de plusieurs ambassades importantes. Enfin, après d'innombrables travaux dans lesquels elle fit preuve de la plus admirable vertu, illustrée par le don de prophétie et par plusieurs miracles, à l'âge d'environ 53 ans, elle alla se réunir à son divin époux. Le pape Pie II l'a mise au nombre des saintes vierges.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos prières que nous, qui honorons la naissance au ciel de la bienheureuse Catherine, votre vierge, nous ne nous bornions pas seulement à nous réjouir au jour de sa fête, mais que nous profitons encore de l'exemple de sa haute vertu. Ainsi soit-il.

1^{er} MAI. — SAINT PHILIPPE ET SAINT JACQUES, APOTRES. 1^{er} SIÈCLE.

Philippe, né à Bethsaïde, a été un des douze apôtres qui furent appelés par notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui apprit à Nathanaël la venue du Messie promis dans la loi, et qui amena ce dernier au Sauveur. Nous avons un témoignage de la familiarité à laquelle Jésus admettait cet apôtre, dans ce que les gentils qui voulaient voir le Seigneur vinrent d'abord s'adresser à Philippe. C'est à lui aussi que parla le divin Maître, quand, voulant rassasier dans le désert une multitude, il dit à Philippe : *Où acheterons-nous assez de pain pour donner à manger à tant de monde?* Après la descente du Saint-Esprit, cet apôtre reçut la mission de prêcher l'Evangile dans la Scythie, qu'il rendit presque entièrement chrétienne. Il vint ensuite à Hiéropolis de Phrygie, où il fut crucifié et tué ensuite à coups de pierres, le 1^{er} jour de mai. Les chrétiens ensevelirent son corps dans le lieu même; mais ensuite on le transporta à Rome, et il fut placé auprès des restes précieux de l'apôtre saint Jacques, dans la basilique des Douze-Apôtres.

Jacques, frère du Seigneur, c'est-à-dire son proche parent, et surnommé le Juste, observa dès son enfance l'abstinence du vin, de la bière, et de la viande. Jamais il ne se rasa la tête ni ne se parfuma; il ne fit non plus jamais usage du bain. Il avait seul chez les Juifs la permission d'entrer dans le Saint des saints. Il porta toujours des habits de lin. Son assiduité à prier lui avait durci les genoux et

en avait rendu la peau semblable à celle d'un chameau. Après l'ascension du Sauveur, les apôtres le choisirent pour évêque de Jérusalem. Le prince des apôtres lui-même, quand un ange le délivra de sa prison, lui envoya annoncer cette heureuse nouvelle. Lorsque plus tard il s'éleva dans le concile de Jérusalem une discussion au sujet de la loi et la circoncision, Jacques partagea l'avis de Pierre, parla à ses frères en faveur de la vocation des gentils, et voulut qu'on écrivit aux absents pour qu'on n'imposât pas aux nouveaux convertis le joug de la loi mosaïque. Saint Paul parle dans son épître aux Galates de l'évêque de Jérusalem, quand il dit : « A l'exception de Pierre, je n'ai vu aucun autre apôtre que Jacques, le frère du Seigneur. »

Telle était la sainteté de sa vie, qu'on se disputait afin de pouvoir seulement toucher les franges de sa robe. Il était âgé de 96 ans, dont il avait passé 30 à gouverner saintement son église, quand son zèle à prêcher la divinité de Jésus-Christ excita la fureur des Juifs, qui le lapidèrent d'abord, et ensuite le firent monter sur le haut du temple, d'où ils le précipitèrent. Etendu sur la place, presque mort, et les jambes à demi-brisées, il levait les mains vers le ciel, et priait Dieu pour leur salut, en disant : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Il prononçait cette prière quand un foulon le frappa sur la tête avec violence et le tua, la septième année du règne de Néron. On l'enterra auprès du temple, à l'endroit même où il avait été précipité. Nous avons de lui une épître, qui est une des sept auxquelles on donne le nom de Catholiques.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie à l'occasion de la fête annuelle de vos apôtres Philippe et Jacques, faites que, nous réjouissant de leurs mérites, nous soyons fortifiés par leurs exemples. Ainsi soit-il.

2 MAI. — SAINT ATHANASE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.— L'AN 375.

Athanase, cet intrépide défenseur de la foi catholique, était d'Alexandrie, et fut élevé au diaconat par l'évêque de cette ville, Alexandre, à qui il succéda, après l'avoir accompagné au concile de Nicée. Déjà, dans cette illustre assemblée, il avait parlé avec tant de vigueur contre l'hérésie d'Arius, que les partisans du novateur conçurent la plus violente haine contre lui. Ils commencèrent dès lors cette longue suite de machinations qu'ils ne cessèrent de tramer pendant tout le cours de sa vie. Ils rassemblèrent à Tyr un concile, presque tout entier composé d'évêques de leur parti, et subornèrent une femme de mauvaise vie qui vint y accuser Athanase de lui avoir fait violence tandis qu'elle lui donnait l'hospitalité. Athanase fut introduit, accompagné du prêtre Timothée ; qui, feignant d'être évêque : *Femme, dit-il, c'est donc bien moi qui suis venu loger dans ta maison ; c'est moi qui t'ai fait violence, -- Oui, s'écria-t-elle, c'est bien vous ;* et elle se mit à protester avec serment de la vérité de ses paroles, demandant

justice de l'outrage qu'elle avait eu à subir. Mais le mensonge de cette misérable ayant été ainsi dévoilé, on méprisa son impudence.

Les ariens répandirent aussi le bruit qu'Athanase avait fait mourir un évêque qui s'appelait Arsène, et qu'ils retenaient eux-mêmes bien loin dans une sorte de captivité. Pour preuve de leur accusation ils produisirent une main qu'ils disaient être celle d'Arsène, et avoir été coupée par Athanase pour servir à des opérations magiques. Mais Arsène parvint à s'échapper la nuit, et parut au milieu du concile, montrant à tous les yeux l'audacieuse scélératesse des ennemis d'Athanase. Les ariens firent semblant d'attribuer à la magie la présence inattendue d'Arsène, et n'en continuèrent pas moins à machiner la perte de l'évêque d'Alexandrie. Ils le firent exiler jusqu'à Trèves, dans les Gaules. Athanase eut dans la suite à souffrir de longues et cruelles tribulations sous le règne de l'empereur Constance, fauteur déclaré de l'arianisme. Il fut en proie à d'incroyables calamités, et parcourut comme exilé une grande partie de la terre. On le chassa souvent de son église, où le ramenèrent à différentes reprises l'autorité du pape Jules, la protection de l'empereur Constant, frère de Constance, et les décrets des conciles de Sardique et de Jérusalem, malgré la haine persévérante que lui portaient les sectaires. Pour échapper à leur rage, que rien ne pouvait assoupir, et pour sauver sa vie, il lui fallut se cacher cinq ans dans une citerne desséchée, où un ami qui seul connaissait sa retraite lui apportait secrètement la nourriture dont il avait besoin.

Après la mort de Constance, Julien l'Apostat, son successeur, ayant permis aux évêques exilés de retourner dans leurs églises, Athanase revint à Alexandrie, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Mais peu de temps s'était écoulé, que déjà les hérétiques avaient irrité l'empereur contre l'évêque, qui fut forcé encore une fois de fuir. Des satellites envoyés pour le tuer le poursuivant sur le Nil, Athanase fit retourner sa barque, et vint à la rencontre des soldats, qui lui demandèrent à combien de distance était l'évêque. *Il n'est pas loin*, répondit celui-ci. Les soldats continuèrent à s'éloigner en remontant le fleuve; et lui revint à Alexandrie, où il demeura caché jusqu'à la mort de Julien. Bientôt après une nouvelle tempête fut soulevée contre lui, et il lui fallut vivre quatre mois réfugié dans le tombeau de son père. Enfin, après que Dieu l'eut conservé au milieu de tant et de si grands périls, il mourut dans son lit à Alexandrie, sous l'empereur Valens. De grands miracles l'illustrèrent pendant sa vie et après sa mort. Sa piété lui avait inspiré de nombreux ouvrages dans lesquels il se montra un habile défenseur de la foi catholique. Il gouverna très saintement l'église d'Alexandrie pendant l'espace de quarante-six ans, dans des circonstances qui ont fait de sa vie une suite de vicissitudes continues.

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Athanase; et par la considération des mérites de celui en qui

vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

3 MAI. — INVENTION DE LA SAINTE CROIX. — L'AN 316.

Après que l'empereur Constantin, divinement inspiré, eut mis sur ses étendards le signe de la croix du Seigneur, et remporté ainsi sur Maxence une éclatante victoire, l'impératrice Hélène, sa mère, fut avertie en songe d'aller à Jérusalem, et de chercher à découvrir le bois sacré de la vraie croix. Son premier soin fut de faire renverser une statue en marbre de Vénus, que les païens avaient érigée sur le Calvaire, il y avait de cela quatre-vingts ans, dans le dessein d'anéantir la mémoire de la passion de Jésus-Christ. Elle fit de même renverser la statue d'Adonis, qui s'élevait au-dessus de la grotte de la Nativité, et celle de Jupiter, qu'on avait placée à l'endroit de la Résurrection. Quand le Calvaire eut été débarrassé, par les ordres de la princesse, de tout ce qui le profanait, on découvrit trois croix, et auprès d'elles, mais ne tenant à aucune, le titre de celle du Sauveur. Rien n'indiquait à laquelle de ces croix Jésus-Christ avait été attaché. Mais le doute où se trouvaient les assistants fut éclairé par un miracle. Macaire, évêque de Jérusalem, se mit en prières, et commanda d'appliquer sur chacune des croix une femme qui était dangereusement malade. On la plaça sans succès sur la première et la seconde; mais elle fut subitement guérie aussitôt qu'elle eut touché la troisième.

La croix, instrument de notre salut, n'eut pas été plus tôt retrouvée, que la pieuse impératrice édifia avec une extrême magnificence une église dans laquelle elle laissa une portion de ce bois sacré enchâssée dans une boîte d'argent. Elle porta le reste à son fils Constantin, et fit déposer ce précieux trésor dans une église qui fut bâtie sur les dépendances du palais de Sessorius, et qui fut appelée Sainte-Croix-de-Jérusalem. Hélène offrit encore à Constantin les clous qui avaient tenu suspendu le très saint corps de Jésus. Depuis cette époque l'empereur défendit par une loi d'infliger à personne le supplice de la croix. Ainsi ce qui était auparavant un objet d'opprobre et d'infamie devint un signe de gloire offert à la vénération des hommes.

PRIONS. — O Dieu, qui, par l'invention merveilleuse de la croix, instrument de notre salut, avez comme renouvelé le miracle de votre passion, accordez-nous, au nom de cet arbre de vie, la jouissance de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LES SAINTS ALEXANDRE, EVENTIUS, THÉODULE ET JUVÉNAL.

Alexandre, romain de naissance, et pape au temps de l'empereur Adrien, convertit à la foi de Jésus-Christ une grande partie de la no-

blesse de Rome. Il régla que dans le saint sacrifice on ne se servirait que de pain et de vin, et qu'on mêlerait au vin un peu d'eau, en mémoire du sang et de l'eau qui ont coulé du côté du Sauveur. C'est lui qui a ajouté au canon de la messe ces mots : *Qui pridie quam pateretur*. C'est lui aussi qui a décrété que l'on conserverait toujours dans l'église de l'eau bénite mêlée de sel, et qu'on s'en servirait dans les maisons pour chasser le démon. Il a siégé dix ans cinq mois et vingt jours, et s'est rendu illustre par la sainteté de sa vie aussi bien que par les utiles règlements qu'il a faits. Il reçut la couronne du martyre avec les prêtres Eventius et Théodule, et fut enseveli sur la voie Nomentane à trois milles de Rome, au lieu même où il avait succombé sous la hache du bourreau. Il avait créé en différentes années, au mois de décembre, six prêtres, deux diacres et cinq évêques pour divers lieux. Les corps de ces trois martyrs furent ensuite apportés à Rome et placés dans l'église de Sainte-Sabine. En même temps que leur fête on célèbre la bienheureuse mort de saint Juvénal, évêque de Narni, lequel par sa sainteté et ses miracles enfanta à Jésus-Christ un grand nombre de personnes dans cette cité, devint célèbre par ses miracles et sa doctrine, mourut en paix, et fut enseveli honorablement au milieu de son peuple.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez-nous qu'après avoir célébré la naissance éternelle de vos saints Alexandre, Eventius, Théodule et Juvénal, nous puissions être par leur intercession délivrés de tous les maux qui nous menacent. Ainsi soit-il.

4 MAI. — SAINTE MONIQUE, VEUVE. — L'AN 387.

Monique, qui a été doublement mère de saint Augustin, parce qu'elle l'a enfanté à la terre et au ciel, passa le temps de sa viduité dans la chasteté et la pratique des œuvres de miséricorde, après avoir converti son époux, déjà vieux, à la foi de Jésus-Christ. Elle priait continuellement le Seigneur avec larmes, pour son fils, qui s'était laissée gagner à la secte des manichéens. Elle suivit aussi Augustin à Milan, et l'engagea fréquemment à avoir quelques entretiens sur la religion avec l'évêque Ambroise. Le jeune homme céda aux sollicitations de sa mère ; et instruit de la vérité de la foi par les conversations particulières qu'il eut avec le saint pontife, et par les discours publics que celui-ci faisait à son peuple, il fut baptisé par Ambroise.

Bientôt Monique reprit avec son fils le chemin de l'Afrique ; mais elle tomba malade de la fièvre à Ostie. Un jour que la violence du mal l'avait fait défaillir, quand elle revint à elle : *Où étais-je*, demandait-elle ? Et regardant ceux qui l'entouraient, elle ajouta : *Vous laisserez ici votre mère ; seulement je vous prie de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur*. Le neuvième jour, en effet, cette bienheureuse femme rendit son âme à Dieu. Son corps fut enterré à

Ostie dans l'église de Sainte-Aure. Dans la suite le pape Martin V le fit transférer à Rome, et placer avec honneur dans l'église de Saint-Augustin. Le fils de sainte Monique parle ainsi de la mort de sa mère dans le livre de ses Confessions. « Nous pensions qu'il ne convenait pas de célébrer ces funérailles avec des plaintes, des larmes et des gémissements, parce que notre sainte mère, ni n'avait quitté ce monde malheureusement, ni n'avait été anéantie par la mort. Nous en avions la preuve dans la régularité de ses mœurs, la sincérité de sa foi, et dans d'autres indices qui ne nous laissaient aucun doute. Je me représentai votre servante, ô mon Dieu; sa vie si pieuse envers vous et si sainte, si bonne à notre égard, et si exemplaire, trésor qui m'a été ravi si promptement; et je me pris à pleurer sur la perte que je venais de faire, et sur ma mère elle-même. Que si quelqu'un juge que j'ai péché en pleurant un instant ma mère, ma mère, qui venait de mourir sous mes yeux; ma mère, qui m'avait pleuré si longtemps, dans l'espoir de me revoir vivant, que celui-là ne se rie pas de ma conduite; mais que plutôt, s'il a une vraie charité, il pleure pour mes péchés en votre présence, ô mon Dieu, qui êtes le père de tous les frères de votre Christ. »

PRIONS. — O Dieu, consolateur des affligés, salut de ceux qui espèrent en vous, qui avez agréé dans votre miséricorde les pieuses larmes que la bienheureuse Monique répandait pour la conversion d'Augustin, donnez-nous par l'intercession de la Mère et du Fils de déplorer nos péchés, et d'obtenir l'indulgence de votre grâce. Ainsi soit-il.

5 MAI. — SAINT PIE V, PAPE ET CONFESSEUR. — L'AN 1572.

Pie reçut le jour à Bosche, non loin de Milan, dans la noble famille de Ghisléri, qui était originaire de Bologne. Il entra à l'âge de 14 ans dans l'ordre des Frères-Prêcheurs. Doué d'une patience admirable, d'une profonde humilité, il menait une vie très austère, s'appliquait continuellement à l'oraison et montrait un zèle très ardent pour l'observance de la règle et la gloire de Dieu. La philosophie d'abord, et ensuite la théologie, furent l'objet de ses études; et il en vint à exceller tellement dans l'une et dans l'autre, que, chargé de les enseigner, il le fit pendant de longues années aux applaudissements de tout le monde. Il prêcha aussi en plusieurs lieux, et toujours ses auditeurs recueillirent beaucoup de fruit de ses sermons. Il remplit longtemps, avec un courage qui ne se démentit jamais, l'office d'inquisiteur. C'est ainsi qu'au péril de ses jours il préserva un grand nombre de villes de l'hérésie, qui faisait alors de grands progrès.

Devenu cher à Paul IV à cause de ses éminentes vertus, il fut créé par ce pontife évêque de Népi et Sutri, et deux ans après il fut élevé au rang des prêtres-cardinaux de l'Eglise romaine. Le pape Pie IV le transféra ensuite à l'église de Montréal, dans l'Italie supérieure, où il eut occasion de découvrir, en parcourant son diocèse,

bien des abus, qu'il corrigea. Il revint ensuite à Rome pour être chargé de l'expédition des affaires les plus importantes, et toujours on le vit se décider pour ce qui était juste avec le courage et l'indépendance d'un apôtre. Elu souverain-pontife, sans que personne s'y attendit, après la mort de Pie IV, de son ancienne manière de vivre il ne changea que son habit. Constamment appliqué à propager la religion, il déploya une activité infatigable pour rétablir la discipline ecclésiastique, une vigilance assidue pour l'extirpation des hérésies, une générosité inépuisable pour secourir les indigents, une force invincible pour soutenir les droits du siège apostolique.

Sélim, empereur des Turcs, enorgueilli par de nombreuses victoires, avait rassemblé une flotte considérable contre les chrétiens; mais Pie V la vainquit à Lépante, moins par la force des armes que par les prières qu'il répandit en la présence de Dieu. Le saint pape apprit cette victoire par révélation divine, au moment même où on venait de la remporter, et il l'annonça aux personnes de sa maison. Il préparait une nouvelle expédition contre les Turcs, quand il fut atteint par une maladie qui le fit cruellement souffrir, et pendant laquelle il montra une patience admirable. Près de mourir, il reçut avec le cérémonial accoutumé les derniers sacrements, et ensuite rendit paisiblement son âme à Dieu, l'an 1572, à l'âge de 68 ans, dont il avait passé 6 et de plus trois mois et vingt-quatre jours sur le siège apostolique. Son corps reçoit dans la basilique de Sainte-Marie-de-la-Grèche les honneurs empressés que viennent lui rendre les fidèles. Beaucoup de miracles, opérés par son intercession et attestés juridiquement, l'ont fait mettre au nombre des saints par le pape Clément XI.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour abattre les ennemis de votre Église, et rétablir dans son ancienne pureté le culte divin, avez daigné choisir le bienheureux pape Pie V, faites que nous soyons protégés par son assistance, et que, soumis à vos commandements, nous puissions jouir de la paix éternelle, après avoir triomphé de tous les pièges de nos ennemis. Ainsi soit-il.

6 MAI. — SAINT JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

(Extrait du livre de saint Jérôme contre Jovinien).

L'apôtre saint Jean, un des disciples du Seigneur, que l'on dit avoir été le plus jeune des apôtres, et qui, étant encore vierge quand il fut appelé à la foi du Christ, le demeura jusqu'à la fin de sa vie, fut à cause de cela plus aimé que les autres par le Seigneur, et eut le bonheur de reposer sa tête sur la poitrine de Jésus. Pierre, qui avait été marié, n'osant pas interroger lui-même son maître à la dernière cène, pria Jean de demander ce qu'il désirait savoir; et après la résurrection, lorsque Marie-Madeleine annonça que le Seigneur était ressuscité, Pierre et Jean coururent au sépulcre; mais Jean arriva le premier. Comme ils étaient dans une même barque, occupés à pêcher

sur le lac de Génézareth, Jésus apparut sur le rivage, et les apôtres ne savaient pas qui ils voyaient. Seul, le disciple vierge reconnut Jésus, dont il imitait la virginité, et il dit à Pierre : *C'est le Seigneur.*

Jean a été apôtre, évangéliste et prophète. Apôtre, parce qu'il a écrit aux églises comme leur maître; évangéliste, pour avoir composé le livre de son évangile, ce que n'a fait aucun des douze apôtres, excepté saint Mathieu; prophète, parce que dans l'île de Pathmos, où il avait été relégué par l'empereur Domitien, à cause du témoignage qu'il rendait au Seigneur, il a vu dans l'Apocalypse les mystères infinis des temps futurs. Tertullien rapporte qu'il fut plongé à Rome dans un tonneau d'huile bouillante, et qu'il en sortit plus net et plus robuste qu'il n'y était entré.

L'évangile de Jean diffère beaucoup des autres. Mathieu, qui écrit de Jésus considéré comme homme, commence ainsi : *Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.* Luc entre en matière par le sacerdoce de Zacharie; et Marc, par les paroles des prophètes Malachie et Isaïe. Le premier est désigné dans les visions d'Ezéchiel par une figure humaine, à cause de la généalogie; le second, par une forme semblable à la tête d'un bœuf, à cause du sacerdoce qui l'occupe à son premier chapitre; le troisième a la face du lion, en mémoire de la voix qui crie dans le désert : *Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits et unis ses sentiers.* Mais Jean, semblable à l'aigle, vole au plus haut des cieux, arrive jusqu'au Père, et s'écrie : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

PRIONS. — O Dieu, qui voyez que les maux nous assiègent de toutes parts et nous tourmentent sans cesse, faites, nous vous en supplions, que l'intercession glorieuse de votre bienheureux apôtre et évangéliste Jean nous protège. Ainsi soit-il.

7 MAI.—SAINT STANISLAS, ÉVÊQUE ET MARTYR.—L'AN 1079.

Né en Pologne, à Cracovie, de parents nobles et pieux, aux prières de qui Dieu l'accorda après que leur mariage eut été trente ans stérile, Stanislas donna dès son enfance des gages de la sainteté à laquelle il devait parvenir. Appliqué à l'étude pendant sa jeunesse, il fit beaucoup de progrès dans la science des saints canons et de la théologie, et après la mort de ses parents, il distribua aux pauvres son riche patrimoine, dans le dessein d'embrasser la vie monastique. Mais Dieu permit qu'il devînt chanoine de Cracovie sous l'évêque Lambert, qui le chargea du ministère de la prédication, et à qui il succéda dans la suite, malgré la résistance qu'il pût faire. Toutes les vertus pastorales brillèrent en lui à un très haut degré, et il se distingua particulièrement par sa charité pour les pauvres.

Le roi de Pologne Boleslas se trouva grièvement offensé de la liberté avec laquelle l'évêque lui reprocha publiquement le débordement

scandaleux de ses mœurs. Il résolut donc de se venger de lui ; et pour cela profitant de la tenue des États du royaume, il le cita à comparaître devant son tribunal, à l'effet de répondre au sujet de la possession d'une propriété que Stanislas avait achetée au nom de son église. Comme on ne pouvait prouver cet achat par aucun acte, et que les témoins, intimidés par le roi, n'osaient dire la vérité, Stanislas promit de faire comparaître dans les trois jours le vendeur lui-même, qui s'appelait Pierre, et qui était mort trois ans auparavant. Le roi se moqua de la proposition et l'accepta. L'homme de Dieu passa tout le temps convenu dans le jeûne et dans la prière ; et, le jour marqué, au moment où il venait d'achever le saint sacrifice, il commanda à Pierre de se lever de son sépulcre. Pierre se leva aussitôt plein de vie, suivit l'évêque au tribunal, et à la grande stupéfaction du roi et de toute l'assemblée, déclara que la terre avait été vendue, et que l'évêque en avait payé le prix ; puis il se rendormit dans le Seigneur.

Stanislas reprit encore sans succès le prince pour ses désordres, et finit enfin par l'excommunier. Furieux, Boleslas envoya des soldats dans l'église avec ordre de tuer le saint ; mais trois fois leurs tentatives furent repoussées par une vertu divine. Le roi, ne se possédant plus dans son impiété, tua enfin lui-même le prêtre du Seigneur, pendant que celui-ci offrait à l'autel l'hostie immaculée. Il coupa son corps en morceaux, qu'il fit jeter dans la campagne ; mais les aigles défendirent ces restes précieux contre la voracité des bêtes. Les chanoines de Cracovie, guidés pendant la nuit par une clarté céleste, recherchèrent ces membres épars, les remirent chacun à leur place, et Dieu par un nouveau miracle les rattacha les uns aux autres sans qu'il parût aucune trace des blessures. Beaucoup d'autres prodiges s'accomplirent après la mort du serviteur de Dieu, et attestèrent sa sainteté. Ils déterminèrent le pape Innocent IV à inscrire Stanislas au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, pour l'honneur de qui le glorieux pontife Stanislas a succombé sous le glaive des méchants, faites, nous vous en prions, que ceux qui implorent son assistance reçoivent les salutaires effets de leur prière. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE MATHIE, VIERGE.

L'église de Troyes conserve depuis bien des années un pieux souvenir de sainte Mathie. Au neuvième siècle, la bienheureuse Maure, vierge de la contrée, lui rendait publiquement un culte si dévoué, qu'on la voyait embrasser avec ardeur, couvrir amoureusement de ses baisers et arroser par des ruisseaux de larmes l'autel sous lequel on la disait ensevelie. Lorsque Milon, évêque de Troyes, eut résolu, à la fin du dixième siècle, de rebâtir et d'agrandir la basilique de Saint-Pierre, son église cathédrale, obligé qu'il était, à cause du plan qu'on avait adopté, de supprimer l'autel, il crut l'occasion favorable de mettre au grand jour un trésor qui avait été si longtemps caché. Après donc

qu'on eut déplacé les tombeaux de quelques évêques, et creusé la terre dans cette partie de l'édifice qui renferme à présent la chapelle et l'autel du Sacré-Cœur, on trouva le sépulcre de sainte Mathie. On l'ouvrit, et on vit dans des voiles de pourpre le corps saint, qui s'était conservé entier et sans corruption. Depuis ce temps, ces restes précieux, enfermés dans une châsse et illustrés par d'innombrables miracles, reçoivent les religieux hommages des habitants de la ville et des populations voisines, qui viennent en foule honorer la bienheureuse vierge et réclamer sa protection. (*Diocèse de Troyes.*)

PRIONS. — O Dieu, qui aimez la pureté, et qui avez inspiré à la bienheureuse Mathie le dessein de vivre dans la pratique de cette vertu, accordez à nos prières que nous célébrions sa fête de manière à ressentir les effets de sa continuelle protection. Ainsi soit-il.

8 MAI. — APPARITION DE SAINT MICHEL-ARCHANGE. — VERS L'AN 494.

Il est constant par l'autorité des livres sacrés et par l'ancienne tradition des saints, que le bienheureux archange Michel s'est manifesté plusieurs fois aux hommes. C'est pour cela qu'on célèbre en différents lieux la mémoire de son apparition. Comme autrefois la Synagogue des Juifs, ainsi l'Eglise de Dieu aujourd'hui le regarde comme son gardien et son patron. Sous le pontificat du pape Gélase I^{er}, il s'est montré d'une manière bien remarquable dans la Pouille, sur le sommet du mont Gargan, au pied duquel demeurent les Sipontins. Il arriva en effet qu'un taureau qui appartenait à un habitant de ce pays s'enfuit bien loin du troupeau dont il faisait partie, et qu'après l'avoir longtemps cherché, on le trouva arrêté à l'entrée d'une caverne. Un de ceux qui le poursuivaient lui tira une flèche pour le percer, mais la flèche se retourna sur elle-même, et vint frapper celui-là même qui l'avait lancée. Les témoins de cet événement furent épouvantés, et tous ceux qui l'apprirent partagèrent si bien leur effroi, que personne n'osait plus approcher de la caverne. L'évêque de Siponte, consulté à cet effet, indiqua trois jours de jeûne et de prières, et répondit qu'il fallait consulter le Seigneur. Quand les trois jours furent accomplis, l'archange Michel avertit l'évêque qu'il avait eu intention de montrer par ce qui était arrivé, qu'il avait la garde de cet endroit, et qu'il voulait que Dieu y fût honoré en mémoire de lui bienheureux archange Michel et de tous les anges. L'évêque donc se rendit avec tous les habitants de Siponte auprès de la caverne, dans laquelle ayant reconnu la ressemblance d'une église, il commença à la sanctifier par la célébration des offices divins. Beaucoup de miracles s'y accomplirent dans la suite, et donnèrent à ce lieu une grande renommée. Peu de temps après l'apparition, le pape Boniface consacra à Rome dans le grand cirque une église en l'honneur de saint Michel, le 29 septembre. Le même jour l'Eglise fait la fête de tous les anges. Mais

c'est aujourd'hui, 8 mai, qu'est célébrée la mémoire de l'apparition de l'archange Michel.

PRIONS. — O Dieu, qui réglez avec un ordre admirable les ministères des anges et des hommes, faites dans votre bonté que nous recevions sur la terre pour le soutien de notre vie l'assistance de ceux qui sont continuellement devant vous occupés à vous servir dans le ciel. Ainsi soit-il.

9 MAI. — SAINT GREGOIRE DE NAZIANZE, EVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'EGLISE. — L'AN 389.

Grégoire, qui a mérité par sa profonde instruction dans les lettres divines le surnom de Théologien, naquit à Nazianze dans la Cappadoce, d'une famille distinguée, et vint à Athènes, où il se livra avec saint Bazile à l'étude de toutes les sciences profanes. Il s'appliqua ensuite ainsi que son ami à acquérir la connaissance des saintes lettres. Ils en firent l'un et l'autre, dans un monastère, l'objet de leurs constantes méditations, cherchant à interpréter la parole de Dieu, non point d'après leur esprit particulier, mais en prenant pour guides la raison et l'autorité des anciens. Devenus célèbres par leur érudition et par la sainteté de leur vie, ils furent chargés de prêcher les vérités évangéliques, et ils enfantèrent à Jésus-Christ de nombreux fidèles. De retour dans sa patrie, Grégoire fut créé d'abord évêque de Sasime, et ensuite il eut à administrer l'église de Nazianze. Plus tard il fut élevé sur le siège patriarcal de Constantinople, et il vint à bout de ramener cette cité à la foi catholique, en lui faisant abjurer les erreurs de l'hérésie. Mais ce qui devait lui concilier l'affection générale ne servit qu'à exciter contre lui la jalousie d'un grand nombre. Voyant donc s'élever à son sujet un grand tumulte parmi les évêques, il abdiqua de lui-même l'épiscopat en s'appliquant cette parole du prophète : *Si c'est à cause de moi que cette tempête s'est élevée, jetez-moi dans la mer, afin que la paix s'établisse parmi vous.* Il revint donc à Nazianze, donna à cette église pour la gouverner un nommé Eulalius, et s'appliqua tout entier à la contemplation des choses divines et à la composition de plusieurs ouvrages. Ses nombreux écrits, en vers et en prose, respirent une admirable piété, et sont d'une haute éloquence. Des hommes remplis de science et de vertu ont déclaré qu'il n'y a rien en eux que de conforme à la vraie piété et à la foi catholique, et qu'on ne saurait raisonnablement les contredire en rien. Grégoire a toujours été un ardent défenseur de la consubstantialité du Fils de Dieu ; et de même que personne ne lui a été préféré pour la sainteté de la vie, ainsi son éloquence lui donne facilement la première place parmi les orateurs. Il écrivait et il étudiait retiré à la campagne, et menant la vie d'un simple religieux. Il quitta ce monde accablé de vieillesse, pour aller à la céleste patrie, sous le règne de Théodose.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux saint

Grégoire de Nazianze pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

10 MAI. — SAINT ANTONIN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. —
L'AN 1459.

Antonin, né à Florence, de parents honnêtes, donna dès son enfance des marques éclatantes de la sainteté à laquelle il devait parvenir. Agé seulement de seize ans, il embrassa l'institut des Frères-Prêcheurs, et commença dès lors à se distinguer par la pratique des plus hautes vertus. Ennemi déclaré du repos, il se levait la nuit après un court sommeil, et était le premier à matines. Quand l'office était achevé, il donnait le reste de la nuit à la prière, ou bien il étudiait et composait lui-même des livres. Si quelquefois un engourdissement dont il n'était pas maître assoupissait ses membres fatigués, il appuyait un peu sa tête contre la muraille, cédait quelques moments au sommeil, et revenait bientôt avec une nouvelle ardeur à ses veilles sacrées. Rien n'égale la sévérité avec laquelle il se faisait scrupule d'observer la discipline régulière ; jamais il ne mangea de viande, si ce n'est dans de graves maladies. Il ne couchait que sur la terre ou sur une planche toute nue ; revêtu continuellement du cilice, il faisait usage de temps en temps d'une ceinture de fer qu'il portait à même sur la peau. Il garda toute sa vie la plus parfaite virginité. Renommé pour son habileté à donner de sages conseils, on ne parlait de lui sur ce point qu'avec les plus grands éloges. Cependant Antonin resta toujours si humble, que, lors même qu'il était chargé de gouverner les maisons et les provinces de son ordre, il se plaisait à s'abaisser au point de remplir les offices les plus vils des monastères où il se trouvait. Eugène IV le nomma par deux fois archevêque de Florence, dignité qu'il accepta avec une peine infinie et seulement quand le souverain-pontife l'eut effrayé par ses menaces. On ne pourrait dire combien de prudence, de piété, de charité, de mansuétude et de zèle sacerdotal, il déploya dans l'exercice de ses nouvelles fonctions. Il brilla par une admirable instruction qu'il avait acquise par la seule puissance de son génie et sans le secours d'aucun maître. Enfin, après avoir beaucoup travaillé pour l'Eglise, et laissé dans de nombreux ouvrages la preuve d'un insigne savoir, il reçut la sainte Eucharistie et l'extrême-onction, embrassa l'image de Jésus crucifié, et vit avec joie arriver la mort, le 10 de mai de l'an 1459. Célèbre pour ses miracles pendant sa vie, il en fit encore après sa mort, et fut inscrit au nombre des saints par Adrien VI, l'an du Seigneur 1523.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que nous soyons aidés par les mérites de votre saint confesseur et pontife Antonin, afin que, nous qui vous proclamons admirable en votre serviteur, nous puissions nous glorifier de votre miséricorde à notre égard. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT GORDIEN ET SAINT EPIMAQUE, MARTYRS.

Gordien était juge. Un prêtre nommé Janvier qu'on lui amena pour le condamner, sous Julien l'Apostat, l'instruisit de la foi chrétienne, et il fut baptisé à Rome, avec sa femme et cinquante-trois autres de leurs parents. Le préfet de la ville exila Janvier, et commanda à son vicaire Clémentien de mettre Gordien en prison. Il fit ensuite comparaître devant lui ce dernier chargé de chaînes, et après avoir essayé inutilement de le faire chanceler dans sa foi, il le condamna à être battu longtemps avec des verges garnies de plomb, et à avoir ensuite la tête tranchée. Le corps du martyr, jeté aux chiens devant la porte du temple d'Apollon, fut enseveli la nuit par les chrétiens sur la voie Latine, dans la crypte où on avait transféré les reliques du bienheureux martyr Epimaque. Ce généreux confesseur avait souffert à Alexandrie une longue captivité à cause de Jésus-Christ, ensuite il avait reçu en mourant sur le bûcher la couronne du martyre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez-nous d'être protégés auprès de vous par l'intercession de vos bienheureux martyrs Gordien et Epimaque, dont nous célébrons aujourd'hui la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

11 MAI. — SAINT FRANÇOIS GIROLAMO. — L'AN 1716.

François Girolamo, issu d'une famille honnête, naquit à Cryptale, ville du territoire de Tarente. Le soin religieux que prirent de lui ses parents et les bénédictions du Ciel lui firent passer son enfance dans une innocence de mœurs admirable, qui présageait d'une manière éclatante la sainteté de vie à laquelle il devait parvenir. Il n'avait que douze ans quand il fut admis dans la société de quelques ouvriers évangéliques, avec qui, malgré sa jeunesse, il s'appliquait de tout son pouvoir à catéchiser les ignorants, préluant ainsi, comme il était facile à chacun de le prévoir, au ministère apostolique, pour lequel il était destiné. A Naples, où il étudia la théologie et où il fut initié au sacerdoce, il conforma si bien sa vie aux conseils de l'Évangile, qu'on ne le désigna plus que par le nom de *Saint-Prêtre*. Etant entré dans la Société de Jésus, il profita de son noviciat pour jeter les fondements de la perfection religieuse, et pour se remplir de la charité la plus ardente envers Dieu et le prochain, d'une patience inébranlable, et de toutes les autres vertus. Aussi le voyait-on faire de jour en jour de rapides progrès. Après qu'il eut achevé son cours de théologie, et qu'il se fut engagé par la profession solennelle des quatre vœux, il parut un parfait modèle de l'observance régulière. La passion qu'il éprouvait pour le martyre lui faisait ardemment désirer de prendre part à une sainte expédition qui se préparait pour le Japon ; mais il fut retenu à Naples, et reçut de ses supérieurs la charge

de préfet des missions. On put facilement se convaincre que Dieu lui-même avait tout dirigé en cela.

Bien que François fût d'une complexion délicate et d'une faible santé, bien que de plus il macérât son corps par des jeûnes continuels, par les veilles et les disciplines, il suffisait à lui seul pour des travaux que plusieurs autres n'auraient pu exécuter, même en réunissant leurs efforts. Ce qu'il a fait pour la gloire de Dieu, but unique de ses actions, non seulement à Naples, mais dans la plupart des provinces dont cette ville était la capitale; les travaux qu'il a accomplis, les peines qu'il a supportées, les fruits de salut qu'il a fait éclore dans le champ du Seigneur par plus de quarante années de fatigues accablantes, c'est ce qui ne saurait se concevoir. Il prêchait assidument, et pour l'ordinaire plusieurs fois le même jour, dans les villages, dans les carrefours, sur les places, aux prisonniers, aux galériens, aux soldats; il poursuivait par sa parole les débauchés, les pécheurs publics de toute sorte, les femmes de mauvaise vie. Dieu augmentait l'autorité de son serviteur par des miracles, et par des marques terribles de sa vengeance contre ceux qui refusaient de se convertir. Il remplit François de ses dons, au point de lui faire connaître le fond des cœurs et annoncer l'avenir, de le rendre présent en plusieurs lieux à la fois, de lui donner la puissance de guérir les malades et de multiplier les vivres. Un jour même le saint fit parler une pécheresse qui venait de mourir subitement : cette malheureuse déclara, au milieu d'une nombreuse assemblée, qu'elle était ensevelie au fond des enfers. Ce qui résultait de tout cela, c'est que l'homme de Dieu ne prêchait jamais sans gagner à Jésus-Christ quelqu'insigne pécheur. On vit souvent dix courtisanes à la fois et souvent même quinze, pleurer leurs péchés au milieu de sa prédication, et se réfugier ensuite dans le sein de la pénitence.

Il visitait continuellement les malades, préparait les moribonds à leur dernier passage, réconciliait les ennemis, secourait les pauvres, soulageait les affligés. Le troisième dimanche de chaque mois il faisait faire une communion générale, où les fidèles recevaient la sainte Eucharistie, quinze mille, vingt mille à la fois. Souvent même il réunit pour ce banquet divin des multitudes encore plus considérables. Par le moyen des exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace, il fit un bien admirable aux prêtres, aux religieux hommes et femmes, à des pensionnats, à des séminaires, enfin à des personnes de toute condition. En tout cela il eut à souffrir bien des traverses, à surmonter beaucoup d'obstacles que lui suscita le démon. Plus d'une fois il présenta humblement l'autre joue à celui qui venait de lui donner un soufflet. Il guérit par le signe de la croix un musulman qui l'avait frappé, et que Dieu avait puni tout aussitôt par de cruelles douleurs qu'il lui fit ressentir au bras. Enfin appelé au ciel par le Seigneur, il mourut tranquillement à Naples, dans la maison professe de son ordre, le 11 mai de l'année 1716, à l'âge de 74 ans. Célèbre par ses mérites et ses miracles, il fut mis par le

pape Pie VII au nombre des bienheureux. De nouveaux miracles qui s'accomplirent principalement dans le royaume de Naples, ont fait canoniser leur auteur par le pape Grégoire XVI, le jour de la très-sainte Trinité de l'an 1839. (*Compagnie de Jésus.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, pour le salut des âmes, avez fait du bienheureux François un héraut distingué de votre parole, accordez-nous, par son intercession, de méditer continuellement dans notre cœur les ordonnances de votre loi, et de les pratiquer fidèlement dans nos œuvres. Ainsi soit-il.

12 MAI. — LES SAINTS NÉRÉE, ACHILLÉE, DOMITILLA ET PANCRACE, MARTYRS.

Nérée et Achillée étaient frères. Attachés l'un et l'autre au service de Flavia-Domitilla, et baptisés par le bienheureux Pierre en même temps que leur maîtresse et la mère de celle-ci, qui se nommait Plantilla, ils persuadèrent à Domitilla de consacrer à Dieu sa virginité. Telle fut la cause pour laquelle Aurélien, qui avait été fiancé à cette personne, accusa les deux frères d'être chrétiens. Leur éclatante profession de foi devant le juge les fit reléguer dans l'île Pontia. Ils y subirent une seconde fois la question et furent accablés de coups. Bientôt après, ayant été conduits à Terracine, Minucius-Rufus les fit tourmenter par le chevalet et par le feu ; et comme ils persistaient courageusement à déclarer qu'ayant eu le bonheur d'être baptisés par l'apôtre saint Pierre, ils ne pouvaient être amenés par les supplices à sacrifier aux dieux, on les tua à coups de hache. Leurs corps, apportés à Rome par Auspice, leur disciple, qui avait été aussi précepteur de Domitilla, furent ensevelis sur le chemin d'Ardée.

Flavia-Domitilla, vierge de Rome, nièce des empereurs Titus et Domitien, fut condamnée par ce dernier à être déportée dans l'île Pontia, où elle eut à souffrir dans la prison un long martyre. Amenée enfin à Terracine sous le règne de Trajan, comme elle confessa de nouveau Jésus-Christ, et se montra de plus en plus ferme dans la foi, on mit le feu à sa cellule, et elle subit de la sorte un glorieux martyre, le 7 mai, avec les vierges Théodora et Euphrosine, ses sœurs de lait. Leurs corps, retrouvés entiers, furent ensevelis par le diacre Césaire. Aujourd'hui, 12 mai, est l'anniversaire de la translation des deux frères Nérée et Achillée et de la vierge Domitilla. On les retira de la diaconie de Saint-Adrien, où ils avaient été placés, pour les mettre dans la basilique consacrée en leur honneur dans le nom de Fasciola.

Pancrace, enfant de quatorze ans qui appartenait à une noble famille de Phrygie, vint à Rome sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien. Baptisé par le pape, il s'instruisit des vérités de la foi chrétienne, et fut presque aussitôt arrêté à cause de la profession

qu'il en faisait. Il refusa constamment de sacrifier ; et ayant présenté sa tête avec une force d'âme toute virile, il gagna la glorieuse couronne du martyr. Son corps fut recueilli par Octavilla, dame romaine, qui l'embauma et l'ensevelit sur la voie Aurélienne.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en conjurons, que la sainte solennité de vos martyrs Achillée, Nérée, Domitilla et Pancrace, excite notre dévotion et nous rende dignes de vous servir. Ainsi soit-il.

13 MAI.—SAINT SECOND, ÉVÊQUE ET MARTYR.—I^{er} SIÈCLE

Second, Torquat, Ctésiphon, Indalèce, Cécilius, Hésychius et Euphrasius, unis par leur mission comme par la sainteté de leur vie, furent créés évêques par les apôtres Pierre et Paul, et envoyés en Espagne pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ. Après une navigation que l'assistance du Ciel rendit heureuse, ils abordèrent à Accis, ville de la Bétique Turdétane, appelée aujourd'hui Cadix. Quelques-uns d'entre eux, fatigués de la traversée, s'arrêtèrent près de cette ville pour se reposer ; les autres y entrèrent afin d'y acheter des vivres. Mais la multitude des infidèles, qui célébraient une fête de leurs dieux, les chassa et les poursuivit avec fureur jusqu'au fleuve. Il y avait en cet endroit un pont d'une grandeur et d'une solidité remarquables, lequel, par la volonté de Dieu, s'écroula sous le nombre des païens qui couvraient toute son étendue. Epouvantés par ce miracle, les autres renoncèrent à leurs idoles et adorèrent Jésus-Christ, suivant en cela l'exemple d'une femme qui jouissait d'une grande considération, l'illustre Luparia, épouse d'un sénateur. Docile à l'inspiration de la grâce, elle reçut les saints de Dieu avec toutes sortes d'égards, crut en Jésus-Christ, et bâtit une chapelle qu'elle consacra au Sauveur. Ensuite Torquat étant parti d'Accis, ses compagnons évangélisèrent les diverses villes de la province. L'un d'eux, Second, qui entreprit de faire connaître les vérités de la foi aux habitants d'Abula, engendra parmi eux un grand nombre d'enfants au Seigneur par l'exemple de ses saintes actions et par la prédication de l'Evangile. Enfin après de longues fatigues endurées pour Jésus-Christ, il mourut, et consacra par son sang l'église d'Abula. Son corps, qui demeura ignoré pendant des siècles, fut trouvé par un effet de la providence de Dieu l'an 1519. Des maçons, en démolissant une muraille de l'église près de tomber, découvrirent sous les fondements un tombeau de pierre avec cette inscription : *Saint Second*. Il en sortait une odeur si délicieuse, que l'église et les lieux voisins furent tout embaumés. Une autre preuve de la sainteté de ce corps vénérable fut la guérison d'un des ouvriers, que la seule vue des reliques guérit d'une infirmité incurable dont il était tourmenté. Le bruit de ce miracle attira une foule innombrable au tombeau de saint Second, et beaucoup de personnes affligées de diverses maladies recouvrèrent la santé par ses mérites. Tant de prodiges donnèrent de la célébrité aux reliques de ce saint

évêque et martyr, qui furent conservées longtemps dans une antique église d'un faubourg d'Abula. Ensuite elles ont été transportées dans l'église principale de la ville, et placées dans une chapelle qui fut dédiée au saint lui-même. Le peuple professe une grande dévotion pour ces reliques, et il vient en foule les vénérer. (*Espagne.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité ; et, puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Second nous protège. Ainsi soit-il.

14 MAI. — SAINT BONIFACE, MARTYR. — L'AN 307.

Boniface, citoyen romain, après avoir vécu criminellement avec une dame romaine qui se nommait Aglaé, et qui était noble, fut saisi d'un si vif regret de sa conduite désordonnée, que, pour faire pénitence, il se rendit sur le théâtre de la persécution, dans le dessein de chercher les corps des martyrs et de leur donner la sépulture. Quand il fut arrivé à Tarse, il se sépara de ses compagnons de voyage, et ayant vu beaucoup de chrétiens tourmentés pour la foi de toutes sortes de manières, il embrassa leurs chaînes et se mit à les exhorter eux-mêmes à supporter courageusement les supplices, disant que des épreuves bien courtes seraient suivies d'un repos éternel. Ses discours le firent arrêter, et on lui déchira le corps avec des griffes de fer. Ensuite on lui fit entrer des roseaux entre les ongles des mains et la chair, et on versa du plomb fondu dans sa bouche. Au milieu de ces tortures, Boniface ne laissa échapper que ces mots : *Je vous rends grâces, Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu.* Bientôt il fut jeté la tête la première dans une chaudière de poix bouillante ; mais il n'éprouva aucun mal. Le juge, outré de colère, commanda qu'on le tuât à coup de hache. Un grand tremblement de terre qui arriva alors convertit beaucoup d'infidèles à la foi de Jésus-Christ. Le lendemain les compagnons de Boniface se mirent à sa recherche, et ayant appris qu'il avait subi le martyre, ils rachetèrent son corps cinq cents pièces d'argent, l'embaumèrent, et, après l'avoir enveloppé de linges, le firent porter à Rome. Aglaé, qui, à l'exemple de Boniface, s'appliquait à la pénitence et à la piété, fut informée par un ange de ce qui était arrivé, et alla au devant de ces restes précieux, qu'elle déposa ensuite, le 5 juin, dans une église bâtie par elle sous l'invocation de Boniface. Le saint avait quitté ce monde pour le ciel, à Tarse en Cilicie, le 14 mai, sous l'empire de Dioclétien et Maximien.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites, nous vous en conjurons, que nous, qui célébrons la fête du bienheureux Boniface, votre martyr, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Ainsi soit-il.

15 MAI. — SAINT ISIDORE, LABOUREUR, CONFESSEUR. —
L'AN 1170.

Isidore était de Madrid en Espagne, et il exerçait auprès de cette ville la profession de laboureur. Il s'était loué pour cultiver la terre ; ce qui ne l'empêcha pas de recueillir en peu de temps une ample moisson de vertus. En effet, imitateur admirable de Jésus-Christ et des saints, jamais il ne se mettait au travail, le matin, s'il ne s'était auparavant appliqué à chercher le royaume céleste en visitant les églises consacrées au Seigneur et à la Vierge Mère de Dieu. Les retards occasionnés par sa dévotion étaient supportés impatiemment par son maître, qui, un jour, l'observant d'un endroit élevé pour trouver moyen de lui faire des reproches, vit deux anges revêtus de robes blanches qui conduisaient chacun une charrue, et Isidore au milieu d'eux. Le bruit de ce miracle attira à celui qui en était l'objet la vénération de son maître et de tous les habitants de la contrée. La charité d'Isidore envers les pauvres était si ardente, qu'elle lui faisait distribuer aux indigents tout ce que lui rapportait son travail. Bien plus, il arriva quelquefois qu'ayant amené un grand nombre de pauvres pour les faire participer au dîner commun des travailleurs, et ne trouvant plus que sa portion parce que le repas était achevé, l'homme de Dieu, plein d'une foi extraordinaire, partagea entre tous les pauvres cette unique portion, qui, multipliée merveilleusement, suffisait pour les nourrir et les rassasier tous. Entre les miracles qu'il accomplit, il convient de citer encore celui-ci : Un jour que, pendant les chaleurs de l'été, on travaillait en plein champ, le maître demanda un peu d'eau pour se désaltérer. Comme il n'y avait point de source en ce lieu, Isidore frappa la terre avec son aiguillon, et fit jaillir une fontaine abondante qui n'a point cessé de couler jusqu'à ce jour. Tant de sainteté rendit célèbre le nom du pieux laboureur, qui vécut jusqu'à une extrême vieillesse, et s'endormit enfin dans le Seigneur. Il fut enterré dans le cimetière de Saint-André, et il y demeura jusqu'à ce que les habitants de l'endroit, divinement avertis de placer le saint corps plus honorablement, dans l'église, le retrouvèrent entier et sans corruption, exhalant une suave odeur, qui dure encore à présent. On le transféra donc jusqu'à l'église, pour l'y placer dans un endroit exposé à la vue. Dieu rendit célèbre son serviteur par de nombreux miracles, qui s'accomplirent non seulement en faveur de la ville de Madrid, mais au profit de toute l'Espagne, par suite des prières qu'on lui adressait en tout lieu. Après environ 400 ans, une si grande réputation de sainteté jointe à tant de miracles déterminant le pape Grégoire XV à inscrire Isidore sur le catalogue des saints.

PRIONS. — Dieu de miséricorde, accordez à nos prières que, par l'intercession de votre bienheureux confesseur Isidore, laboureur, nous n'ayons pas de pensées orgueilleuses, mais que, par la vertu de ses mérites et de ses exemples, nous accomplissions toujours avec humilité ce qui vous est agréable. Ainsi soit-il.

16 MAI. — SAINT UBALD, ÈVÊQUE ET CONFESSEUR. —
L'AN 1160.

Ubalde, né à Eugubio dans l'Ombrie, d'une noble famille, fut formé avec soin dès ses premières années à la piété et à l'étude des lettres. Dans sa jeunesse il fut souvent tenté de se marier, et pourtant il ne s'éloigna jamais de la résolution qu'il avait prise de garder la virginité. Elevé au sacerdoce, il distribua son patrimoine aux pauvres et aux églises, et embrassa le genre de vie des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, institut qu'il introduisit dans sa patrie, et qu'il observa avec une sainteté dont la renommée arriva jusqu'au pape Honorius II. Ce pontife l'éleva malgré son opposition au siège épiscopal d'Eugubio, et Ubalde fut consacré évêque. Revenu de la sorte à l'église à laquelle il appartenait par sa naissance, le nouveau pasteur ne changea rien à son genre de vie accoutumé ; seulement le désir qu'il avait de rendre plus efficaces pour le salut des autres ses discours et ses actions, fit briller d'un plus vif éclat les vertus de toute sorte qu'il avait pratiquées jusque-là, et le rendit le modèle de tout son troupeau, par la sincérité de sa vertu. Il vivait de peu, s'habillait simplement, couchait sur un lit très dur et très pauvre, retraçant sans cesse dans tout son extérieur la mortification de la croix, et renouvelant tous les jours la vigueur de son âme par une insatiable application à la prière. C'est ainsi qu'il devint d'une admirable mansuétude, qu'il apprit non seulement à supporter tranquillement les injures et les avanies les plus grossières, mais même à éprouver pour ses persécuteurs une merveilleuse disposition d'amour, qui lui faisait multiplier à leur égard les marques de sa bienveillance. Deux ans avant sa mort il fut affligé par des infirmités qui ne lui laissaient aucun repos, et au milieu des plus cruelles souffrances, semblable à l'or qui se purifie dans le creuset, il ne cessait de rendre grâce à Dieu. Enfin le jour de la Pentecôte, après avoir pendant bien des années gouverné habilement l'église qui lui était confiée, il reposa en paix, célèbre par ses saintes actions et par ses miracles. Le pape Célestin III le mit au nombre des saints. Sa puissance se montra principalement dans l'autorité que Dieu lui a donnée pour chasser les démons. Son corps, depuis tant de siècles à l'abri de la corruption, reçoit de grands hommages à Eugubio de la part des fidèles ; et il a plus d'une fois protégé efficacement cette ville contre les dangers qui la menaçaient.

PRIONS. — Seigneur, laissez-vous toucher par nos prières ; envoyez-nous votre secours ; et par l'intercession de votre bienheureux confesseur et pontife Ubalde, étendez sur nous votre main miséricordieuse, et défendez-nous contre toutes les perfides tentatives du démon. Ainsi soit-il.

17 MAI. — SAINT JEAN NÉPOMUCÈNE, MARTYR. —
L'AN 1383.

Jean naquit à Népomuck, petite ville de Bohême, d'où lui est venu

son nom, de parents déjà avancés en âge. Des flammes qui brillèrent miraculeusement au-dessus de la maison à l'heure de sa naissance, furent regardées comme un présage de sa sainteté future. Encore enfant, il tomba dans une dangereuse maladie, d'où il n'échappa que par le secours de la Vierge Marie, à qui ses parents croyaient déjà être redevables de sa naissance. Son excellent naturel, joint à l'éducation pieuse par laquelle on s'efforça de répondre à ce que le Ciel semblait présager, lui firent passer son premier âge dans les religieuses pratiques d'une vie toute sainte. Il allait plusieurs fois le jour à l'église, et mettait son bonheur à servir les prêtres à l'autel. Il étudia à Staoze les lettres humaines, puis il se livra à Prague à des exercices plus relevés, s'adonnant à la philosophie et à la théologie, ainsi qu'à l'étude des saints canons, et il mérita le titre de docteur. Devenu prêtre, il s'adonna tout entier à la prédication de la parole de Dieu, préparé qu'il était par la science des saints au ministère du salut des âmes. Les fruits abondants qu'il produisit par son éloquence et sa piété, par rapport à l'extirpation des vices et à la conversion des pécheurs, le firent nommer chanoine de l'église métropolitaine de Prague. Bientôt il fut chargé de prêcher devant le roi Wenceslas IV, et il le fit avec tant de succès, que le prince se laissa désormais guider par ses conseils en beaucoup de circonstances, et se plut à rendre de grands honneurs à sa vertu. Quant au saint homme, pour que rien ne le détournât de prêcher la parole divine, il refusa constamment les brillantes dignités que le roi voulut lui donner. Wenceslas se reposa sur lui du soin de distribuer ses aumônes, et la reine Jeane, femme de ce prince, le choisit pour son confesseur.

Mais il arriva que le roi, oubliant ses saintes résolutions, s'écarta de ses devoirs et donna tête baissée dans le vice. Les représentations de sa pieuse épouse et les avis qu'elle lui donna ne firent que l'irriter; et il osa exiger de Jean qu'il révélât les secrets de conscience que la reine lui avait confiés au tribunal sacré. L'homme de Dieu ne se laissa ébranler ni par les caresses, ni par les tourments, ni par l'horreur de la prison. Il résista courageusement à la coupable volonté du prince, qui, devenu dans sa fureur aussi incapable d'écouter les raisonnements humains que de respecter les droits de Dieu, persista dans son exécrable projet. L'athlète de Jésus-Christ put facilement prévoir à quelle lutte il devait se préparer, et il l'annonça même en des termes assez précis dans un discours par lequel il avertissait le peuple des calamités qui menaçaient le royaume. Il alla ensuite à Bunslau répandre ses prières devant une célèbre image de la Vierge qu'on y honorait depuis bien des siècles, et implorer le secours dont il avait besoin pour combattre le bon combat. Il revenait de son pèlerinage, l'avant-veille du jour de l'Ascension, quand le roi, qui l'aperçut d'une fenêtre, l'appela et le pressa par de nouvelles instances, le menaçant, s'il refusait, de le faire jeter sur-le-champ dans la rivière. Inébranlable dans son devoir, supérieur aux menaces et inaccessible à la terreur, Jean refusa de nouveau, et fut jeté la nuit, par

ordre de Wenceslas, dans la Moldau, qui traverse la ville de Prague. C'est ainsi que le saint remporta l'illustre couronne du martyr. Dieu révéla par un insigne miracle le crime sacrilège qui avait été commis dans le secret, et manifesta la gloire de son serviteur. Dès que le corps eut été entraîné sans vie par le courant, on vit courir et planer sur les eaux une clarté céleste. Dès le matin, bravant la colère du tyran, les chanoines vinrent chercher ces restes précieux sur la rive où ils s'étaient arrêtés ; et après les avoir transportés solennellement dans l'église métropolitaine, ils leur donnèrent la sépulture. Et comme la renommée de l'invincible prêtre augmentait tous les jours, accrue par les miracles et par la vénération des fidèles, de ceux surtout qui souffraient dans leur réputation, on reconnut juridiquement le corps, qui depuis plus de trois cents ans était enseveli en pleine terre, et on trouva que la langue avait été préservée de toute corruption et qu'elle paraissait vivante. Six ans après, au moment où on présentait ce viscère aux juges délégués par le siège apostolique, il grossit tout à coup par un nouveau prodige, et devint couleur de pourpre, de rouge foncé qu'il était auparavant. Ces miracles et d'autres encore ayant été attestés canoniquement, le pape Benoît XIII, le 19 mars 1729, inscrivit sur le catalogue des martyrs Jean de Népomuck, comme premier défenseur du sceau sacramentel, lui qui avait donné son sang plutôt que de trahir ce secret.

PRIONS. — O Dieu, qui, à l'occasion du secret sacramentel invinciblement gardé par le bienheureux Jean, avez décoré votre Église d'une nouvelle couronne de martyr, accordez-nous, par son intercession et à son exemple, de veiller avec soin sur notre langue, et de plutôt souffrir ici-bas tous les maux que de perdre notre âme. Ainsi soit-il.

18 MAI. — SAINT VENANT, MARTYR. — L'AN 251.

Venant, de Camérino, n'avait que 15 ans lorsqu'il fut accusé de christianisme auprès d'Antiochus, qui était préfet de cette ville sous l'empereur Dèce. Lui-même se présenta devant le magistrat, à la porte de la cité. Antiochus, après avoir essayé vainement auprès de lui des promesses et des menaces, le fit battre de verges et enchaîner ; mais un ange le délivra miraculeusement de ses liens. Ensuite on le brûla avec des torches ardentes, et on le suspendit, la tête en bas, au dessus d'un foyer dont il lui fallait respirer la fumée. Étonné de sa constance dans les tourments, un des greffiers nommé Anastase, qui le vit délivré une seconde fois de ses liens par un ange, marcher vêtu d'une robe blanche sur un nuage de fumée, se convertit à Jésus-Christ, et fut baptisé avec sa famille par le bienheureux Porphyre, qui était prêtre, avec qui il mérita peu de temps après la palme du martyr.

Venant, amené de nouveau devant le gouverneur et inutilement sollicité d'abandonner la foi du Christ, fut jeté en prison, et le héraut Attale fut envoyé pour lui dire que lui aussi avait été chrétien, mais

qu'il avait quitté cette religion , ayant reconnu que c'était folie aux chrétiens de renoncer aux choses présentes, pour une espérance ridicule à des biens à venir. Mais le noble athlète du Seigneur distingua dans ce langage les ruses insidieuses de l'ennemi, et repoussa le ministre du démon. On le ramena donc devant Antiochus, par ordre de qui il eut toutes les dents cassées et les mâchoires brisées. Ainsi maltraité, le saint fut jeté dans un cloaque. L'ange du Seigneur l'en retira, et il reparut devant le tribunal païen parlant encore malgré ses blessures. A cette vue un des magistrats tomba de son siège, poussa un cri et expira en prononçant ces mots : *Le Dieu de Venant est véritable ; détruisez les dieux que nous adorons.*

Le gouverneur n'eut pas plus tôt appris ce qui venait de se passer, qu'il commanda d'exposer Venant à des lions ; mais ces féroces animaux parurent avoir changé de nature , et se couchèrent aux pieds du confesseur, qui cependant enseignait au peuple la foi du Christ. On le tira de l'amphithéâtre et on le reconduisit en prison. Le lendemain le prêtre Porphyre vint dire à Antiochus qu'il avait vu en songe, pendant la nuit, des peuples entiers baptisés par Venant, et qu'en même temps il l'avait distingué lui-même, Antiochus, plongé dans une fumée noire et épaisse. Le tyran, enflammé de colère, condamna le saint prêtre à avoir la tête tranchée à l'instant même. Quant à Venant, il fut traîné jusqu'au soir sur des terrains couverts d'épines et de chardons. On le laissa à demi mort, ce qui n'empêcha pas que le lendemain, dès le matin, il ne revînt se présenter devant le gouverneur, qui le fit précipiter du haut d'un rocher dans un abîme. Dieu le préserva une fois de plus de la mort. Il fut traîné de nouveau l'espace de mille pas sur des chemins raboteux, jusqu'à ce que les soldats, se trouvant tourmentés par la soif, Venant, par le signe de la croix, fit couler de l'eau d'une pierre où il laissa gravée l'empreinte de ses genoux, comme on peut le voir encore à présent dans l'église qui porte son nom. Plusieurs de ces soldats, éclairés par un tel miracle, crurent en Jésus-Christ, et eurent la tête tranchée au même lieu avec Venant, par ordre d'Antiochus. Leur mort fut accompagnée du bruit de la foudre et de tremblements de terre si considérables, que le gouverneur s'enfuit. Il ne put cependant échapper à la justice divine, et fit au bout de quelques jours une fin honteuse. Les chrétiens ensevelirent avec honneur Venant et ceux qui avaient été les compagnons de son martyre. On garde encore aujourd'hui leurs restes précieux à Camérino, dans l'église du saint.

PRIONS. — O Dieu, qui avez consacré ce jour par le triomphe de votre martyr Venant, exaucez les prières de votre peuple, et accordez à nous, qui honorons ses mérites, d'imiter la constance de sa foi. Ainsi soit-il.

19 MAI. — SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE ET CONFESSEUR.

Pierre, qui prit en devenant pape le nom de Célestin, naquit à

(Esernie , dans le Samnium , de parents honnêtes et catholiques. A peine sorti de l'enfance, il se retira dans la solitude pour se mettre à l'abri des séductions du monde. Là, il nourrissait son âme de la contemplation des choses divines , et, réduisant son corps en servitude, portait sur la chair nue une chaîne de fer. Il institua, sous la règle de Saint-Benoît, la congrégation qui depuis a été appelée l'ordre des Célestins. Devenu semblable à une lumière placée sur le chandelier , et qu'on ne peut dérober à la vue, il fut , sans le savoir et quoique absent, élevé sur la chaire de saint Pierre, dans un temps où l'Eglise, gémissant d'un veuvage prolongé, souffrait de se trouver sans pasteur. Cette élection excita l'admiration par ce qu'elle avait d'inusité, et répandit partout la joie aussitôt qu'elle fut proclamée. Mais, dans le rang élevé du suprême pontificat, la multitude des soins divers qui exigeaient toute son attention apprit bientôt au nouveau pape qu'il ne pouvait se livrer qu'à grand'peine à ses méditations accoutumées; ce qui le fit renoncer de sa pleine volonté à sa charge et aux honneurs qui en étaient la suite. Il reprit son premier genre de vie, et s'endormit dans le Seigneur. Une croix brillante de clarté parut dans l'air devant la porte de sa cellule au moment de sa mort, et ajouta à la gloire de son précieux trépas. Onze ans après, l'examen juridique des miracles éclatants qu'il avait faits pendant sa vie , et qui se continuèrent après sa mort, le firent mettre au nombre des saints par le pape Clément V.

PRIONS — O Dieu , qui avez élevé le bienheureux Pierre Célestin à la dignité du suprême pontificat, et qui lui avez appris à préférer l'abaissement à ce rang élevé, accordez-nous, dans votre bonté, de mépriser à son exemple tout ce qui est du monde, afin que nous méritions d'arriver heureusement à la récompense promise à ceux qui sont humbles. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE PUDENTIENNE , VIERGE. —
I^{er} SIÈCLE.

La vierge Pudentienne , fille du romain Pudens , ayant perdu ses parents de bonne heure, pratiqua la religion chrétienne avec une piété admirable; et, de concert avec sa sœur Praxède, distribua aux pauvres l'argent qu'elle avait retiré de la vente de son patrimoine, s'appliquant tout entière au jeûne et à l'oraison. Par ses soins, sa famille, dont faisaient partie quatre-vingt-seize personnes, fut baptisée par le pape Pie ; et, comme l'empereur Antonin avait défendu aux chrétiens de célébrer publiquement leurs sacrifices, le saint pontife accomplissait les divins mystères avec les fidèles dans la maison de Pudentienne. Cette pieuse vierge prêtait volontiers sa maison pour cet usage, et pourvoyait aux besoins de ses frères en Jésus-Christ. Elle mourut dans la pratique de ces œuvres d'une piété vraiment chrétienne, et fut ensevelie le 17 mai dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria.

PRIONS. O Dieu , notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous

réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Pudencienne, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

20 MAI. — SAINT BERNARDIN DE SIENNE, CONFESSEUR.
— L'AN 1444.

Bernardin était de la famille Albizeschi, une des plus nobles maisons de Sienne. Il donna dès l'enfance des marques étonnantes de sainteté ; car tandis que ses pieux parents s'occupaient avec le plus grand soin de son éducation, il négligeait les jeux de son âge, et mêlait à l'étude des premières notions de la grammaire des œuvres de piété auxquelles il se livrait de tout son cœur, jeûnant, priant, s'appliquant surtout à honorer la bienheureuse Vierge Marie, admirable déjà pour la charité dont il était rempli à l'égard des pauvres. Ce fut afin de pouvoir mieux se livrer à ces œuvres saintes que dans la suite il voulut être du nombre des personnes qui, à Sienne, servent Dieu dans l'hôpital de Sainte-Marie-de-la-Scala, association qui a vu sortir de son sein bien des hommes d'une éminente sainteté. Bernardin vécut dans cette maison continuellement occupé à mortifier son corps et à soigner les malades. Une peste cruelle qui survint lui donna occasion de se livrer à l'exercice de sa charité avec une ardeur incroyable. Au milieu de tant de vertus qu'il ne cessait de pratiquer, il s'appliqua de toutes ses forces à conserver la chasteté et à se prémunir contre les occasions périlleuses que pouvait lui susciter souvent son extérieur distingué ; et il réussit à ce point, que l'homme le plus impudent n'aurait osé proférer devant lui une parole déplacée. Dieu l'éprouva par une cruelle maladie qu'il supporta quatre mois avec une patience admirable ; et quand il fut enfin guéri, il commença à délibérer pour savoir dans quel institut il embrasserait la vie religieuse. Pour mieux connaître sa vocation, il loua à l'extrémité de la ville une petite cabane dans laquelle il se cacha, menant la vie la plus dure, priant Dieu sans relâche, afin de savoir quel parti il lui fallait prendre. Dieu lui ayant fait connaître qu'il devait choisir l'ordre de Saint-François, il y entra, et se distingua bientôt par son humilité, sa patience et toutes les vertus d'un vrai religieux. Ce que voyant le supérieur du couvent, lui qui déjà depuis longtemps connaissait l'instruction et le talent de Bernardin dans tout ce qui tenait aux lettres sacrées, il lui imposa la charge de prédicateur. Celui-ci se soumit humblement ; et comme il se connaissait peu capable de ce ministère à cause de la faiblesse et de l'enrouement de sa voix, il pria Dieu, qui le délivra par un miracle de cette sorte d'infirmité. A l'époque où vivait Bernardin, les crimes et les vices abondaient, et tout était bouleversé en Italie par des factions sanguinaires, l'ordre religieux aussi bien que les institutions humaines. Le saint parcourut les villes et les bourgades, prêchant au nom de Jésus-Christ, nom sacré qu'il avait toujours sur les lèvres et dans le cœur, et il vint à

bout par ses discours et ses exemples de réparer presque partout les ruines de la piété et des mœurs. Les villes les plus célèbres le demandèrent au pape pour évêque ; mais il refusa cette charge avec une constance et une humilité qui ne purent être vaincues. Enfin, épuisé par ses immenses travaux , célèbre pour ses miracles et ses écrits si pieux et si savants , l'homme de Dieu se reposa dans une heureuse fin à Aquilée , après avoir vécu 66 ans. Ses miracles jetèrent tant d'éclat après sa mort, que le pape Nicolas V le canonisa six ans seulement après qu'il eut quitté ce monde.

PRIONS. — Seigneur Jésus, qui avez donné à votre bienheureux confesseur Bernardin un si grand amour de votre saint nom, nous conjurons votre bonté, par ses mérites et son intercession, de répandre en nous l'esprit de dilection. Ainsi soit-il.

21 MAI. — SAINT FÉLIX DE CANTALICE, CONFESSEUR. —
L'AN 1587.

Félix de Cantalice , au pays des Sabins , eut des parents pauvres et pieux qui l'envoyèrent garder les troupeaux dès son enfance, et lui firent ensuite cultiver la terre. Mais il s'appliquait beaucoup moins à ces travaux qu'à nourrir son âme par la méditation des choses célestes , et à dompter son corps par des veilles et des jeûnes continuels , menant plutôt la vie d'un ermite que celle d'un paysan. La ferveur de sa piété envers Dieu s'augmentait tous les jours ; mais, comme il ne pouvait selon ses desirs assister quotidiennement aux saints mystères , il conduisait son troupeau dans un lieu écarté , et passait de longues heures à prier et à se flageller rudement devant l'image de la croix gravée par lui sur l'écorce des arbres. Quelquefois on le vit en même temps retourner les gerbes dans la campagne, et assister dans l'église au saint sacrifice. Il lui arriva aussi en labourant d'être renversé par de jeunes taureaux indomptés et furieux qu'il avait mis sous le joug, au risque d'être déchiré par le fer de la charrue, et de se relever sans blessure, n'ayant d'endommagé que son habit, tandis qu'il aurait dû naturellement être déchiré par le fer de la charrue. Ce danger qu'il venait de courir fut pour lui un avertissement de répondre à la vocation divine, qui l'appelait depuis longtemps à un genre de vie où, pratiquant la vie régulière, il combattrait plus sûrement pour le ciel. Il fit donc distribuer aux pauvres le mobilier rustique qu'il possédait, et entra en toute hâte chez ceux des Frères-Mineurs qui portent le nom de Capucins.

Il n'avait pas encore prononcé les vœux solennels , il n'était que novice, et déjà il parut arrivé faite de la perfection religieuse. Observateur scrupuleux de l'obéissance , il n'attendait pas que son supérieur eût parlé ; il était prêt au premier signe. Il s'appelait lui-même la bête de somme du monastère, et prenait toujours pour lui les offices les plus rebutants ; il paraissait joyeux quand on se moquait

de lui ou qu'on lui faisait quelque affront. Dieu fit briller d'un vif éclat dans une circonstance l'esprit de pauvreté qui animait son serviteur. Félix mendiait un jour dans les rues et sur les places, pour la nourriture des frères (office qu'il remplit quarante années, marchant toujours nu-pieds), lorsqu'il se sentit chargé d'un poids inaccoutumé. Il chercha dans sa besace, et ayant trouvé un écu que quelqu'un y avait glissé furtivement, il le jeta à terre, marcha dessus tout indigné, et s'en alla d'un pas agile et soulagé. Il conserva toute sa vie la plus parfaite virginité, unissant dans ce but, à la continuelle vigilance sur ses yeux, la pratique volontaire de dures mortifications corporelles ; ce qui faisait dire à Paul V qu'il était saint de corps et d'esprit. Tous les jours, sans pitié pour lui-même, il se flagellait jusqu'au sang, portait un cilice de fer, et visitait les sept basiliques de Rome. Quelquefois il augmentait pour sa personne la sévérité des jeûnes de son ordre, et s'abstenait de toute nourriture. Sa couche était plutôt un lit de douleur que de repos. Il ne se permettait qu'un très court sommeil ; encore le prenait-il à genoux sur une planche, et la tête appuyée contre une botte de sarment.

Autant il était dur envers lui-même par l'austérité de sa vie, autant sa simplicité et l'innocence de ses mœurs le firent aimer des autres, surtout de saint Charles Borromée et de saint Philippe de Néri. Les nuits qu'il passait à prier lui procurèrent souvent de ravissantes extases ; quelquefois même il mérita la délicieuse faveur d'embrasser l'enfant Jésus, déposé entre ses bras par la Vierge Marie. Illustré par le don de prophétie et par celui des miracles, il rendit vivant à une mère le fils que la mort lui avait enlevé. Enfin, arrivé à une heureuse vieillesse et comblé de mérites, le lundi de la Pentecôte, comme il l'avait annoncé, il partit plein de joie pour la patrie céleste où la Mère de Dieu l'appelait. Son corps, enseveli dans l'église de l'ordre, reçoit à Rome de grands honneurs. Dieu illustra la sainteté de son serviteur par de nombreux miracles qui le firent béatifier par Urbain VIII et canoniser par Clément XI.

PRIONS. — Seigneur Jésus, faites-nous marcher dans la simplicité et l'innocence du cœur, pour l'amour desquelles vous êtes descendu du sein de votre mère entre les bras de votre bienheureux confesseur Félix. Ainsi soit-il.

22 MAI. — SAINT PASCAL BAYLON, CONFESSEUR. —
L'AN 1592.

Pascal Baylon, né de parents pauvres et pieux à Torre-Hermosa, petit bourg du diocèse de Sagonte, dans l'Aragon, donna dès ses plus tendres années des gages de la sainteté à laquelle il devait parvenir. Porté au bien par la trempe même de son esprit, avide par-dessus tout de goûter les choses célestes, il passa son enfance et sa jeunesse à garder les troupeaux, genre de vie qui lui plaisait beau-

coup , parce qu'il le jugeait bien propre à entretenir l'humilité et à conserver l'innocence. Il vivait de peu , priait toujours , et jouissait d'une telle autorité et d'une si grande faveur auprès de ceux de son âge et de ses compagnons , qu'il apaisait leurs différends , reprenait leurs défauts , instruisait leur ignorance , excitait leur lenteur , et était regardé partout comme un père et un maître. Chacun le respectait et l'aimait ; la plupart se plaisaient déjà à lui donner le titre de bienheureux.

Mais celui qui s'était développé si heureusement dans le siècle, terre inculte et sans eau, devint comme la fleur des vallées quand il fut planté dans la maison du Seigneur, et répandit partout un admirable parfum de sainteté. Pascal embrassa donc avec ardeur un institut sévère, et fut admis à faire profession dans l'ordre des Mineurs-Déchaussés de la stricte observance. Depuis cet instant il courut dans la voie de la perfection comme un géant qui se hâte d'arriver au bout de sa carrière. Tout entier au culte divin , il ne pensait le jour et la nuit qu'aux moyens de mieux retracer en lui la ressemblance du Seigneur. Aussi arriva-t-il bientôt que les religieux les plus avancés se le proposaient comme un modèle à imiter, et croyaient apercevoir en lui la perfection même des séraphins, tandis que Pascal, dans son humble condition de frère-servant , se regardait comme le rebut des autres , s'emparait avec une joie suprême , et comme s'ils lui eussent appartenu de plein droit , des offices les plus pénibles et les plus bas du monastère, et mettait à les remplir autant d'humilité que de patience. Quelquefois cependant la chair essayait de se révolter en lui contre l'esprit ; mais il la domptait par des macérations continues ; et , par une application assidue au mépris de sa propre personne, il donnait tous les jours à son âme une nouvelle ferveur et se portait à de plus grandes austérités.

Dès son enfance il s'était mis sous la protection de la Vierge, Mère de Dieu, et il avait continué à l'honorer tous les jours comme sa mère, et à la prier avec toute la confiance d'un fils. Mais ce qu'il est difficile d'exprimer , c'est l'affectueuse et ardente dévotion dont il était animé à l'égard du très-saint sacrement de l'Eucharistie, dévotion qu'il parut conserver même après sa mort, lui qu'on vit, étendu dans le cercueil, ouvrir et fermer deux fois les yeux à l'élévation de la sainte Hostie, prodige qui fit l'admiration de tous ceux qui en furent les témoins. Il défendit plusieurs fois en public et en particulier, contre les hérétiques, la vérité de la présence réelle, ce qui le fit grièvement maltraiter en beaucoup de circonstances. Souvent même on attenta à ses jours ; mais la providence de Dieu l'arracha des mains des impies. Il n'était pas rare de le voir pendant son oraison , privé de l'usage de tous les sens , rester dans un délicieux anéantissement que l'amour produisait. C'était alors, comme on l'a cru de son temps, que son âme se remplissait de cette science céleste qui l'a rendu , lui homme sans culture et sans instruction, capable de répondre sur les mystères les plus relevés de la foi, et même d'écrire sur des ma-

tières si difficiles. Enfin , plein de mérites , il mourut à l'heure qu'il avait annoncée , à la fête de la Pentecôte , l'an du salut 1592 , le 17 du mois de mai , au jour anniversaire de sa naissance. Il était alors dans sa cinquante-deuxième année. Les miracles qui ont été rapportés , et d'autres encore qu'il a accomplis pendant sa vie et après sa mort , l'ont fait béatifier par le pape Paul V ; il a été canonisé par Alexandre VIII.

PRIONS. — O Dieu , qui avez décoré votre bienheureux confesseur Pascal d'une admirable dilection à l'égard des mystères sacrés de votre corps et de votre sang , accordez-nous , dans votre bonté , de recevoir à ce divin banquet le bien-être spirituel qu'il en a retiré lui-même. Ainsi soit-il.

23 MAI. — SAINT DIDIER, ÉVÊQUE, ET SES COMPAGNONS. — V^e SIÈCLE.

Didier , né , dit-on , près de Gênes , cultiva la terre jusqu'au jour où , appelé au sacerdoce par une vocation divine , il abandonna la culture des champs pour s'occuper de celle des âmes. Juste , évêque de Langres , étant mort , tandis que les fidèles , réunis dans l'oratoire de Saint-Jean , se répandaient en prières devant Dieu , on apprit par révélation divine que le successeur du défunt avait pour nom Didier. Mais comme on ne connaissait personne de ce nom , on songea à consulter le pontife romain. Les députés de Langres partirent à cette fin pour Rome. Comme ils revenaient , ils rencontrèrent un homme de la campagne occupé à labourer la terre. Ils apprirent qu'il s'appelait Didier , et ils remarquèrent aussi que son bâton , planté en terre , se couvrait subitement de fleurs. Ce miracle étant pour eux une marque évidente de la volonté du Ciel , ils saluèrent cet homme évêque de leur ville. Accueilli à Langres par les joyeux applaudissements de tout le peuple , Didier obtint du Père des lumières , par le moyen de l'oraison , la science et la sagesse dont il avait besoin pour gouverner son église. Sous son épiscopat la religion fleurit et prit beaucoup d'accroissement. Il ne cessa de porter à son peuple un amour vraiment paternel ; mais jamais il n'en donna un témoignage plus éclatant que quand Crocus , à la tête d'une armée innombrable de barbares , pénétra dans les Gaules et vint assiéger la ville de Langres. Didier n'hésita point à aller le trouver et à lui adresser d'instantes supplications en faveur de son peuple , préparé qu'il était , comme le bon pasteur , à donner sa vie pour ses brebis. Le farouche guerrier fut inexorable ; et comme Didier le menaçait de la vengeance divine , il le dévoua à la mort et lui fit trancher la tête. Un livre que le saint pontife tenait à la main fut couvert de sang , mais seulement dans l'intervalle des lignes ; en sorte que , mille ans après , les lettres qui le composaient paraissaient encore tout entières , ainsi que l'atteste Vincent de Beauvais. Le martyr de Didier fut accompagné de celui d'un grand nombre de ses ouailles , entre lesquelles on distingue le diacre Vincent. Touchés de

L'exemple de leur pasteur, ces généreux chrétiens montrèrent tous la même constance dans la foi, et périrent par différents supplices. Beaucoup de prodiges accompagnèrent leur mort. Le bourreau, saisi d'une espèce de rage, courut heurter sa tête contre la porte de la ville, et mourut en se brisant le crâne. Le bienheureux martyr fut enseveli dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine, qu'il avait bâtie, et qui dans la suite porta son nom. L'an 1314, l'évêque Guillaume de Durfort, dans une solennelle réunion des évêques et des abbés voisins et de tout le clergé, retrouva les reliques du saint, toutes en bon ordre et à leur place, et il en fit la reconnaissance. La tête était séparée des épaules, et on trouva des linges encore teints du sang du martyr. Aussitôt que le corps fut relevé du tombeau et exposé aux regards, il remplit toute l'église d'un admirable parfum, et répandit dans tous les cœurs une allégresse extrême. Chacun faisait éclater sa joie en chantant les louanges de Dieu, à qui on rendait de justes actions de grâce pour la gloire qu'il procurait à son nom par les mérites de son martyr. Après le saint sacrifice, le pontife sépara du reste des reliques le bras droit, une côte et les deux mâchoires, qu'il transporta dans l'église de Saint-Mammès. Dieu a opéré fréquemment les plus grands prodiges aux yeux de tous les fidèles par l'intercession de saint Didier. *(Supplément de Langres.)*

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de vos saints martyrs Didier et ses compagnons, accordez-nous dans votre miséricorde d'être animés par l'exemple de ceux dont les mérites nous apportent tant de joie. Ainsi soit-il.

24 MAI. — NOTRE-DAME-AUXILIATRICE.

Il est souvent arrivé que le peuple chrétien a éprouvé d'une manière admirable l'assistance actuelle de la Mère de Dieu pour triompher des ennemis de la religion. C'est à cause d'un bienfait de ce genre que le très saint pape Pie V, après l'insigne victoire remportée par les chrétiens sur le Sultan des Turcs, à Lépante, grâce à l'intercession de la bienheureuse Vierge, fit invoquer cette reine du ciel dans les litanies de Lorette, parmi tant d'autres titres, sous le nom de *Secours des Chrétiens*, *Auxilium Christianorum*. Mais un des traits les plus mémorables de l'assistance de Marie, et qu'on doit ranger parmi les miracles les plus avérés, c'est ce qui arriva au souverain-pontife Pie VII. Ce successeur de saint Pierre, chassé du siège apostolique par les machinations et les armes des impies, gardé dans une étroite prison, particulièrement pendant les cinq années et plus qu'il passa détenu à Savone, réduit à n'avoir plus aucune communication avec le dehors, et à l'impuissance de gouverner l'Eglise de Dieu, exemple inoui dans les annales de la persécution, fut tout-à-coup rétabli sur le siège pontifical lorsqu'on y songeait le moins, aux applaudissements universels, et pour ainsi dire par les mains de tout

l'univers. Ce prodige se renouvela l'année suivante, après qu'une nouvelle tempête eut obligé le pape et le sacré-collège de quitter Rome, pour se retirer à Gênes. L'assistance bien visible de Dieu ayant apaisé subitement cet orage dont les suites auraient pu être terribles, le pontife revint dans la capitale du monde chrétien au milieu des félicitations que provoquait parmi les populations ce nouveau sujet d'allégresse. Mais Pie VII n'avait pas voulu retourner à Rome sans avoir réalisé un pieux désir que sa captivité l'avait empêché de satisfaire auparavant, et sans avoir placé de ses propres mains une couronne d'or sur la tête de l'insigne image de la Vierge, Mère de Dieu, qui est honorée solennellement à Savone sous le nom de Mère de Miséricorde. Le même souverain-pontife, cédant à ses plus intimes convictions, attribua avec raison cette admirable succession d'événement à la puissante intercession de la sainte Mère de Dieu, qu'il avait lui-même continuellement invoquée, et qu'il avait fait prier par tous les fidèles de Jésus-Christ ; et il institua à perpétuité, en l'honneur de cette Vierge-Mère, sous le titre de Notre-Dame-Auxiliatrice, pour le 24 du mois de mai, jour anniversaire de son heureux retour dans la ville de Rome, une fête solennelle. Il donna à cette fête un office propre, approuvé, voulant par là conserver le souvenir particulier d'un si grand bienfait, et en éterniser la reconnaissance.

(Rome et divers lieux.)

PRIONS — Dieu tout-puissant et plein de miséricorde, qui avez admirablement placé dans la bienheureuse Vierge Marie un secours perpétuel pour la défense du peuple chrétien, accordez-nous dans votre bonté de combattre ici-bas fortifiés par cet appui protecteur, afin que nous puissions obtenir à la mort la victoire contre la malignité de l'ennemi. Ainsi soit-il.

25 MAI. — SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE ET CONFESSEUR. L'AN 1085.

Le pape Grégoire VII, qui s'appelait auparavant Hildebrand, né à Soane en Etrurie, recommandable par sa science, sa sainteté et par toutes sortes de vertus, illustra merveilleusement l'Eglise universelle. Encore enfant et ne sachant pas même lire, on dit que, s'amusant auprès d'un menuisier avec des copeaux ramassés à terre, il forma sans les comprendre des caractères qui retraçaient cet oracle de David : *Il dominera depuis une mer jusqu'à l'autre*. C'était Dieu qui avait conduit sa main, pour signifier la suprême autorité que cet enfant devait exercer dans le monde. Il alla ensuite à Rome, où il reçut à Saint-Pierre le bienfait de l'instruction. Dès sa jeunesse il fut touché d'un profond chagrin en voyant la liberté de l'Eglise opprimée par les laïques, et beaucoup de membres du clergé mener une vie déréglée. Ce fut la cause qui le porta à prendre l'habit religieux dans le monastère de Cluny, où la règle de Saint-Benoît était alors observée dans toute sa rigueur. Il servit la divine Majesté avec une piété si vive et

si ardente, que les saints habitants de cette maison le choisirent pour leur prieur. Mais la providence de Dieu ayant sur lui des vues plus relevées pour le salut de plusieurs, Hildebrand sortit de Cluny et fut élu à Rome abbé du monastère de Saint-Paul hors des murs. Bientôt après, créé cardinal de la sainte Eglise romaine, il remplit les charges et les légations les plus importantes sous les papes Léon IX, Victor II, Etienne IX et Alexandre II. Le bienheureux Pierre Damien l'appelait un homme d'un très saint et très bon conseil. Le pape Victor II l'ayant envoyé dans la Gaule avec le titre de légat à latere, il contraignit par un miracle l'évêque simoniaque de Lyon à confesser son crime. Au concile de Tours, il amena Béranger à abjurer une seconde fois l'hérésie, et c'est à ses courageux efforts que l'on dut l'extinction du schisme de Cadolaüs.

Après la mort d'Alexandre II, Hildebrand fut malgré ses refus et ses plaintes élu par un accord unanime souverain-pontife, le 22 avril de l'année du Seigneur 1073. Dès lors il brilla comme un soleil dans la maison de Dieu ; car, puissant en œuvres et en paroles, il s'appliqua avec tant de soin à rétablir la discipline ecclésiastique, à rendre à l'Eglise sa liberté, à extirper les hérésies et tous les désordres, que jamais depuis le temps des apôtres on n'avait vu un pontife qui ait tant travaillé pour l'Eglise de Dieu, souffert tant de traverses et combattu plus ardemment pour lui conserver son indépendance. Il fit disparaître de plusieurs provinces la simonie. Courageux athlète en tout genre de combat, il résista avec intrépidité aux efforts impies de l'empereur Henri, et se plaçant sans crainte comme un mur devant la maison d'Israel pour la défendre, lorsque ce malheureux prince se fut précipité dans l'abîme du mal, après l'avoir excommunié, il lui ôta son royaume et délia ses sujets de la foi qu'ils lui avaient jurée.

Un jour que Grégoire célébrait la messe, des hommes remplis de piété virent descendre du ciel une colombe qui, se reposant sur son épaule droite, lui couvrait la tête de ses ailes : ce qui signifiait que le saint pape était conduit, dans le gouvernement de l'Eglise, par l'inspiration de l'Esprit-Saint, et non par les raisons de la prudence humaine. Pendant que Rome était assiégée et serrée de près par l'armée de l'empereur excommunié, il éteignit par le signe de la croix un incendie allumé par l'ennemi. Arraché pour ainsi dire des mains mêmes de Henri par le prince normand Robert Guiscard, le pontife se réfugia au Mont-Cassin, et de là se rendit à Salerne pour y consacrer une église en l'honneur de l'apôtre saint Matthieu. Il adressa quelques discours aux habitants, puis, accablé de peines, il fut atteint par une maladie dont il comprit qu'il ne relèverait pas. Ses dernières paroles avant de mourir furent celles-ci : *J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité : c'est pour cela que je meurs en exil.* On ne saurait compter les sages entreprises qu'il a faites courageusement soit par lui-même, soit dans des conciles réunis à Rome par ses soins. Homme vraiment saint, vengeur du crime, défenseur déterminé de l'Eglise, il a passé 12 années dans le suprême pontificat, et il a gagné

la patrie céleste l'an du salut 1085. Célèbre par ses nombreux miracles pendant sa vie et après sa mort, il a été enseveli honorablement dans la cathédrale de Salerne.

PRIONS. — O Dieu, qui êtes la force de ceux qui espèrent en vous, et qui pour défendre la liberté de l'Eglise avez fortifié par la vertu de constance votre bienheureux confesseur et pontife Grégoire, accordez-nous par son exemple et son intercession de surmonter courageusement tout ce qui s'oppose à notre salut. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT URBAIN, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 223.

Urbain était de Rome. La sainteté de sa vie et la science dont il était rempli convertirent beaucoup de personnes à la foi du Christ, sous l'empereur Alexandre-Sévère. Parmi ces nouveaux chrétiens, il faut compter Valérien, époux de la bienheureuse Cécile, et Tiburce, frère de Valérien, qui tous deux ont ensuite subi courageusement le martyre. Urbain a écrit au sujet des biens qui étaient donnés à l'Eglise : « Ces offrandes, que les fidèles consacrent à Dieu, ne doivent pas être employées à d'autres usages qu'aux besoins de l'Eglise et au soulagement des frères chrétiens et des pauvres, parce qu'elles sont les vœux des fidèles et le prix des péchés. » Ce pontife a siégé six ans sept mois quatre jours. Couronné par le martyre, il a été enseveli dans le cimetière de Prétextat le 25 mai. Il avait créé en cinq ordinations, faites toutes au mois de décembre, neuf prêtres, cinq diacres et huit évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, accordez à nous qui célébrons la fête de votre bienheureux martyr et pontife Urbain, d'être aidés auprès de vous par son intercession. Ainsi soit-il.

26 MAI. — SAINT PHILIPPE DE NÉRI, CONFESSEUR.
L'AN 1595.

Philippe de Néri, né à Florence de parents pieux et honorables par leur condition, donna dès son enfance des signes éclatants de la sainteté à laquelle il était appelé. Jeune encore il renonça à un riche héritage que lui laissait son oncle, et il alla à Rome, où, tout en se livrant à l'étude de la philosophie et des belles-lettres, il se donna entièrement à Jésus-Christ. Il pratiquait une abstinence si rigoureuse, que souvent il passait trois jours sans manger. Toujours veillant et priant, il faisait de fréquentes visites aux sept basiliques de Rome, et avait coutume de passer la nuit dans le cimetière de Calixte, appliqué à la contemplation des choses célestes. Devenu prêtre par obéissance, il n'eut plus d'autres soins que de procurer le salut des âmes. Jusqu'à son dernier jour, il s'adonna au ministère de la prédication ;

et on ne saurait dire combien de fils spirituels il enfanta à Jésus-Christ. Ce fut pour donner à ses nombreux enfants la nourriture quotidienne de la parole de Dieu, pour leur faire recevoir fréquemment la grâce des sacrements, et les soutenir par l'assiduité à la prière et par d'autres pieux exercices, qu'il institua la congrégation de l'Oratoire.

Il languissait continuellement, blessé qu'il était par l'amour de Dieu. Son cœur était tellement enflammé, qu'il ne pouvait plus demeurer dans ses limites naturelles, et il fallut que, par un miracle du Seigneur, deux côtés du saint se brisassent et s'élevassent pour élargir sa poitrine. Pendant qu'il célébrait la messe ou qu'il priait avec plus de ferveur, on le vit souvent s'élever de terre et briller d'une lumière admirable. Il rendait aux pauvres et aux indigents tous les bons offices que sa charité pouvait lui suggérer, et il mérita de donner l'aumône à un ange qui se présenta sous l'extérieur d'un mendiant. Une autre fois, tandis que pendant la nuit il portait du pain à des malheureux, il fut également retiré par un ange d'une fosse dans laquelle il était tombé. Grand partisan de l'humilité, il éprouva toujours de l'aversion pour les honneurs. Plus d'une fois on lui offrit les dignités ecclésiastiques, même les plus relevées ; mais il les refusa avec une constance que rien ne put ébranler.

Dieu rendit célèbre son serviteur par le don de prophétie et par celui de lire dans les consciences. Il conserva sans tache toute sa vie le trésor de la virginité ; il en vint même à ce point, de reconnaître à un certain parfum ceux qui vivaient dans la chasteté, comme aussi de distinguer les autres par la puanteur qui s'exhalait pour lui de leur personne. Quelquefois il apparut à des absents, et leur porta secours dans le danger. Il guérit beaucoup de malades, et en retira plusieurs des portes du tombeau : il ressuscita même un mort. Les esprits célestes, la Vierge Marie, le favorisèrent fréquemment de leur apparition ; et il lui fut donné de voir monter au ciel, entourées d'une vive lumière, plusieurs âmes saintes. Enfin, l'an du salut 1595, le 25 mai, jour de la fête du corps de Jésus-Christ, ayant célébré le saint sacrifice avec une très grande consolation intérieure et rempli toutes les autres fonctions de son ministère, après minuit, heure qu'il avait annoncée, il s'endormit dans le Seigneur, à l'âge de 80 ans. Ses miracles l'ayant rendu célèbre, le pape Grégoire XV le mit au nombre des saints.

PRIONS.—O Dieu, qui avez élevé à la gloire de vos saints le bienheureux confesseur Philippe, accordez-nous de nous avancer dans la perfection, par l'exemple des vertus de celui dont la fête nous remplit d'allégresse. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT ÉLEUTHÈRE, PAPE ET MARTYR. L'AN 177.

Eleuthère, né à Nicopolis en Grèce, diacre du pape Anicet, gouverna l'Eglise sous l'empire de Commode. Au commencement de son

pontificat, il reçut de Lucius, roi des Bretons, des lettres par lesquelles ce prince le suppliait de le recevoir, lui et son peuple, au nombre des chrétiens. Eleuthère fit donc partir pour la Bretagne Fugatus et Damien, hommes pieux et instruits, pour initier à la foi Lucius et ceux de ses sujets qui imitèrent son exemple. Sous le même pontificat, Irénée, disciple de Polycarpe, vint à Rome et fut reçu avec bonté par le pape. L'Eglise de Dieu jouissait alors de la tranquillité et d'une paix profonde, à la faveur de laquelle la foi se propageait dans tout l'univers et faisait surtout des progrès dans Rome. Eleuthère vécut dans le pontificat quinze ans et vingt jours. Il fit au mois de décembre des ordinations dans lesquelles il créa douze prêtres, huit diacres, et quinze évêques pour divers lieux. Il fut enseveli au Vatican, près du corps de saint Pierre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité; et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Eleuthère nous protège. Ainsi soit-il.

27 MAI. — SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI, VIERGE. L'AN 1607.

Marie-Madeleine, née à Florence, de l'illustre maison de Pazzi, marcha presque dès le berceau dans la voie de la perfection. A dix ans, elle fit le vœu de virginité perpétuelle; elle prit ensuite l'habit religieux du Carmel dans le monastère de Sainte-Marie-des-Anges, où elle se montra le vrai modèle de toutes les vertus. Elle demeura toujours si chaste, que jamais elle n'eut la moindre connaissance de ce qui pouvait blesser la pureté. Pour obéir à Dieu, elle ne vécut cinq ans que de pain et d'eau, excepté les jours de dimanche, où elle faisait usage des mets qui étaient permis dans le temps de carême. Elle mortifiait son corps par le cilice, la discipline, le froid, la faim, les veilles, la pauvreté de ses habits, et par tous les genres de pénitence. Tel était le feu de l'amour divin dont elle brûlait, que, ne pouvant plus le supporter, elle était obligée de se rafraîchir la poitrine en la mouillant avec de l'eau froide. Souvent transportée hors d'elle-même, elle eut à subir de longues et admirables extases, dans lesquelles il lui fut donné de pénétrer les secrets divins, et où elle reçut de Dieu des grâces extraordinaires qui la fortifièrent et l'aiderent à soutenir contre le prince des ténèbres un long combat, pendant lequel elle ne ressentit intérieurement qu'aridité, désolation, tentations de toutes sortes, Dieu le permettant ainsi pour donner à la terre l'exemple d'une patience invincible et de la plus profonde humilité.

Madeleine se distingua d'une façon toute particulière par sa charité à l'égard du prochain. Souvent elle passait les nuits sans dormir, occupée à remplir les offices de ses sœurs, ou à soigner les malades, qu'elle guérissait quelquefois en essuyant leurs plaies avec ses lèvres.

Elle pleurait amèrement la perte des infidèles et des pécheurs, s'offrant à supporter pour leur salut toutes sortes de tourments. Longtemps avant sa mort, elle poussa l'héroïsme de la vertu jusqu'à renoncer aux abondantes délices que Dieu faisait affluer dans son âme, prononçant continuellement ces mots : *Souffrir et ne pas mourir*. Enfin, épuisée par de longues et accablantes infirmités, elle alla rejoindre le céleste époux, le 25 mai de l'année 1607, à l'âge de 41 ans. Les nombreux miracles qu'elle accomplit pendant sa vie et après sa mort l'ont fait placer au nombre des saintes vierges par le pape Clément IX. Son corps a été préservé jusqu'à ce jour de toute corruption.

FRPRIONS. — O Dieu, qui aimez la virginité, et qui avez orné de vos célestes dons Marie-Madeleine, cette vierge embrasée de votre amour, donnez-nous d'imiter la pureté et la charité de celle que nous vénérons en la fête de ce jour. Ainsi soit-il

MÊME JOUR. — SAINT JEAN I^{er}, PAPE ET MARTYR. L'AN 526.

Jean, né en Toscane, gouverna l'Eglise sous l'empereur Justin l'Ancien. Il alla trouver ce prince à Constantinople pour lui demander secours contre Théodoric, roi arien, qui dévastait l'Italie. Dieu donna de la célébrité à ce voyage par les miracles dont il fut l'occasion. En effet, près de Corinthe, un citoyen distingué ayant prêté au pontife un cheval qui était très paisible et dont sa femme avait coutume de se servir, cet animal, quand on le rendit à son maître, devint tout-à-coup si emporté, que chaque fois que sa maîtresse essaya de le monter, il la repoussait par des frémissements et une agitation que rien ne pouvait arrêter. On eût dit qu'il s'indignait de porter une femme après avoir servi de monture au vicaire de Jésus-Christ. Aussi le donna-t-on au saint pape. Il arriva un autre miracle plus remarquable encore, quand le pontife se trouva près de Constantinople, sur le seuil de la porte Dorée : il rendit la vue à un aveugle en présence d'un peuple innombrable qui s'était joint à l'empereur pour honorer le successeur de saint Pierre. Le monarque se prosterna à ses pieds, et lui donna ainsi des témoignages de sa vénération.

Après qu'il eut achevé de régler avec l'empereur les affaires pour lesquelles il était venu à Constantinople, le pape revint à Rome, et écrivit aussitôt à tous les évêques d'Italie une lettre dans laquelle il leur commandait de consacrer selon le rit catholique les églises des ariens ; et il ajoutait : « Quand nous avons été à Constantinople pour les affaires de la religion et pour ce qui est relatif au roi des Goths, nous avons consacré de la sorte toutes les églises ariennes que nous avons rencontrées. » Cette conduite du pape excita la fureur de Théodoric, qui, l'ayant attiré à Ravenne sous de faux prétextes, le fit jeter dans une prison où l'infection et la faim lui ôtèrent la vie au bout de quelques jours. Il avait gouverné l'Eglise deux ans neuf mois et quatorze jours, pendant lesquels il ordonna quinze évêques. Théod-

doric mourut peu de temps après. Au rapport de saint Grégoire, il apparut à un ermite, ayant à ses côtés le pape Jean et le patrice Symmaque, qu'il avait aussi fait périr ; puis le solitaire le vit précipiter dans les feux de l'Etna en présence de ses deux témoins. En sorte que ceux-là mêmes dont il avait causé la mort portèrent pour ainsi dire la sentence de sa condamnation. Le corps du pontife fut apporté de Ravenne à Rome, où on l'ensevelit dans la basilique de Saint-Pierre.

PRIONS — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Jean 1^{er}, accordez-nous dans votre miséricorde de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

28 MAI. — SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. VI^e SIÈCLE.

Germain, au rapport de Fortunat, évêque de Poitiers, son contemporain, naquit au pays d'Autun, d'une famille distinguée, qui lui donna une éducation conforme à sa naissance. Lorsque, très jeune encore, il fréquentait les écoles, il se rendait chaque nuit pour l'office des matines, à l'église, qui était éloignée de mille pas de sa demeure. Il fut d'abord abbé de la basilique de Saint-Symphorien ; ensuite après un avertissement du Ciel, il consentit à être sacré évêque de Paris. Il remplit ce double ministère avec un zèle infatigable, appliqué aux veilles et à la prière, et si charitable envers les pauvres, qu'il ne réservait rien pour lui-même ni pour les siens. Père des pauvres, modèle du peuple, précepteur des rois et des princes, tel il fut dans l'épiscopat. Ses conseils, ses exemples et ses miracles faisaient une profonde impression sur le cœur des rois Chilbert, Clotaire et Gontran, et leur persuadaient de se montrer justes à l'égard de leurs sujets, miséricordieux envers les indigents, pleins de piété pour le Seigneur. Il déployait la plus grande libéralité à racheter les captifs, délivrer les prisonniers et jusqu'aux esclaves des nations étrangères. Dans sa vieillesse, il passait les nuits à l'église et y supportait le froid de l'hiver, que son âge lui faisait trouver encore plus rigoureux. Tous les jours il offrait au Seigneur comme un pieux tribut la récitation de cinquante psaumes et quelquefois plus avant matines. Depuis neuf heures du soir jusqu'au matin il ne dormit presque jamais. Une fois, au sortir d'un entretien avec Dieu, il parut le visage resplendissant comme Moïse. Beaucoup de miracles furent opérés par lui, jusqu'au jour où il mérita d'entrer, par une bienheureuse mort dont il avait prédit le moment, en possession de la récompense que le Seigneur accorda à ses travaux. Il fut enseveli à l'entrée de la basilique qu'il avait fondée lui-même à Paris, de concert avec Chilbert, fils de Clovis 1^{er}, en l'honneur de saint Vincent. Plus tard une translation du saint corps dans l'intérieur de la basilique fut faite par le roi

Pépin et devint l'occasion de glorieux miracles. Beaucoup d'autres s'accomplirent au tombeau du bienheureux. Souvent on y entendait les mélodies des anges, et il s'en exhalait les parfums les plus suaves. L'abbé Laufrède, averti par une vision céleste et par deux apparitions de Germain, alla trouver le roi Pépin et lui fit savoir que, par l'ordre de Dieu, il devait faire transporter les restes précieux du saint confesseur, de l'oratoire de Saint-Symphorien, où ils reposaient depuis deux siècles, dans l'intérieur de l'église abbatiale. Sur cet avis le pieux roi convoqua tous les prélats du royaume et leur déclara le secret mystérieux qui lui avait été révélé. Ensuite assisté de ses deux fils Charles et Carloman, entouré des évêques et d'une foule de seigneurs, d'après l'avis des mêmes prélats il transporta les membres vénérables du glorieux pontife à l'endroit qui lui avait été indiqué. Ce prince ressentit la joie la plus vive, ainsi que la multitude des assistants, à la vue de l'éclat tout divin que Dieu donna à cette solennité, par les nombreux prodiges qui dans cette translation signalèrent sa puissance. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Germain; et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

29 MAI. — LA BIENHEUREUSE HUMILIANE, VEUVE. — L'AN 1246.

Humiliane, née à Florence, de l'antique famille des Cerchi, se donna tout entière au Seigneur dès son enfance. A l'âge de seize ans, pour obéir à la volonté de ses parents, elle épousa un de ses concitoyens dont la naissance répondait à la sienne, mais d'un caractère et de mœurs bien différents. Maltraitée par cet époux pendant les cinq années qu'elle lui fut unie, elle ne cessa de donner d'insignes exemples de douceur dans sa conduite et de charité pour son mari : car le voyant réduit aux dernières extrémités et accablé de dettes, elle lui offrit avec une libéralité héroïque toute sa dot pour lui permettre de rétablir ses affaires. Après la mort de son époux, elle entra dans la maison paternelle, où, après avoir refusé un second mariage, elle choisit une tour que sa vétusté avait fait abandonner, et s'y établit pour le reste de sa vie. Ensuite voulant s'unir plus étroitement au céleste époux, elle demanda humblement aux Frères-Mineurs, ses guides et ses maîtres dans la vie spirituelle, et elle obtint d'eux l'habit du tiers-ordre de Saint-François, que la première elle porta à Florence. Dans sa retraite et sous cet habit, elle avança d'une manière étonnante dans la vertu. Sa patience était admirable. Dépouillée de ses biens par son père contre toute justice, exposée aux outrages de ses parents, blessée grièvement au front par sa servante, éprouvée aussi comme l'or dans la fournaise par de longues infirmités que Dieu

lui envoya, elle supporta toutes ces traverses non seulement avec la plus grande modération au-dedans et au dehors, mais encore elle en remercia le Seigneur. Remplie aussi d'une extrême charité à l'égard des pauvres, elle employa à les soulager ce qui était destiné à la nourrir et ses propres vêtements. Toute noble dame qu'elle était, elle ne rougit pas de demander l'aumône pour faire vivre des vierges sacrées. Telle était l'ardeur de son amour envers Dieu, quelle souhaitait vivement ou de verser son sang pour sa gloire, ou d'être consumée par le feu, ou de souffrir quelque autre supplice que ce soit. Ce désir brûlant mais inefficace du martyr, elle chercha à le satisfaire en châtiant son corps de la manière la plus rigoureuse. Au milieu des torrents des célestes douceurs qui l'inondaient dans la contemplation, elle était fréquemment ravie en extase. Plus d'une fois elle mérita de jouir de la présence, de la conversation, des révélations surnaturelles, des faveurs les plus relevées des esprits bienheureux et de notre Seigneur lui-même. Sa dévotion pour la Vierge, Mère de Dieu, et pour tous les habitants du ciel, était extrême. Elle unit dans sa personne la gloire des miracles au don des larmes et à l'esprit prophétique. Elle guérit, en priant, plusieurs malades, et changea de l'eau tantôt en vin, tantôt en huile. Elle se répandit en supplications devant Dieu pour lui demander qu'une maladie cruelle dont était accablé un pauvre infirme passât dans son propre corps, et elle fut exaucée. Sa fille, qu'elle avait pris tant de soin à former à la piété, étant morte subitement, elle la rendit à la vie. Sa cellule parut souvent resplendir d'une lumière céleste, et il lui suffit en plusieurs occasions du seul signe de la croix pour triompher des ruses, des pièges et des vexations de l'ennemi du salut. Enfin, succombant sous la rigueur de ses jeûnes, de ses veilles, et d'une maladie mortelle, le 19 mai de l'an de grâce 1246, dans la 27^e année de son âge, elle rendit paisiblement son âme à Dieu. Son corps, enseveli honorablement à Florence dans l'église de Sainte-Croix de l'ordre des Mineurs, sur le bruit des miracles qu'elle opéra aussitôt, fut relevé de terre en grande solennité trois mois après. La vénération des fidèles ne s'est jamais ralentie, et le culte d'Humiliane, approuvé par Innocent XII, s'est maintenu jusqu'à nos jours. (*Bréviaire français.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, délices des cœurs, récompense des saints, vous qui avez embrasé la bienheureuse Humiliane de votre amour, et qui l'avez remplie des consolations les plus douces dans la contemplation, accordez-nous miséricordieusement que, par ses mérites et à son exemple, nous méritions de contempler perpétuellement la gloire de votre majesté. Ainsi soit-il.

30 MAI. — SAINT FÉLIX I^{er}, PAPE ET MARTYR. — L'AN 274.

Félix était de Rome ; son père s'appelait Constantius. Il gouverna l'Eglise au temps de l'empereur Aurélien. Il décida qu'on célébrerait la messe sur les *mémoires* et les *sépulcres* des martyrs. Après avoir

fait dans le mois de décembre deux ordinations et créé neuf prêtres, cinq diacres et cinq évêques pour divers lieux, il reçut la couronne du martyre, et fut enseveli près de la voie Aurélia, dans la basilique qu'il avait fait bâtir. Il avait gouverné l'Eglise deux ans quatre mois et vingt-neuf jours.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité; et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Félix 1^{er} nous protège. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT FERDINAND III, CONFESSEUR.
L'AN 1252.

Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, à qui depuis plusieurs siècles les ecclésiastiques et les séculiers attribuent le titre de saint, parut dès sa jeunesse doué d'une prudence si remarquable, que sa mère, Bérengère, après l'avoir élevé très saintement, abdiqua le royaume en sa faveur. Dès qu'il eut pris en main les rênes de l'Etat, on vit briller en lui les vertus qui conviennent aux rois, la magnanimité, la clémence, la justice, et par-dessus tout le zèle pour la foi catholique, et une application ardente à défendre et à propager le culte de Dieu : ce qu'il exécuta principalement en s'appliquant à la poursuite de l'hérésie, qu'il ne laissa subsister dans aucune partie de ses royaumes. De plus, il bâtit, dota et fit consacrer par les cérémonies chrétiennes des églises, à Cordoue, Jaën, Séville, et dans plusieurs autres villes arrachées à la domination des Maures. C'est lui aussi qui fonda, avec une magnificence aussi pieuse que royale, les cathédrales de Tolède et de Burgos.

Pendant qu'il accomplissait ces choses en Castille et dans le royaume de Léon, dont il venait d'hériter du roi Alphonse, son père, il rassemblait des troupes nombreuses, et faisait chaque année des expéditions contre les Sarrasins, ces ennemis du nom chrétien. Mais ses principales forces pour toujours vaincre consistaient dans les prières qu'il répandait devant Dieu, dans les mortifications qu'il s'imposait et dans le rude cilice dont il était revêtu. C'est ainsi qu'il remporta d'éclatantes victoires sur des armées nombreuses de musulmans, et qu'il fit rentrer sous la domination chrétienne et sous les lois de l'Evangile plusieurs villes importantes. Après avoir conquis les royaumes de Jaën, de Cordoue, de Murcie, et imposé un tribut à celui de Grenade, il porta ses enseignes victorieuses du côté de Séville, qui était la ville principale de l'ancienne Bétique. On croit que, dans une vision, le bienheureux Isidore, ancien évêque de cette cité, l'avait exhorté à en faire le siège. Dieu, dit-on, favorisa le saint roi de sa divine assistance pendant l'attaque de la ville, car un vaisseau de la flotte royale, disposé par l'ordre du prince, fut poussé par un vent impétueux, et rompit de son choc précipité une chaîne de fer à l'aide

de laquelle les mahométans avaient intercepté le cours du fleuve Bétis ; il alla ensuite briser un pont de bois qui était tout l'espoir des infidèles. Séville fut obligée de se rendre.

Ferdinand avait coutume de rapporter l'honneur de ses victoires à la protection de la Vierge Marie, dont il avait toujours l'image dans son camp, et à qui il témoignait une vénération singulière. Quand Séville fut tombée en son pouvoir, son premier soin fut de s'y occuper de ce qui regardait la religion. Il fit purifier et consacrer par les cérémonies chrétiennes la principale mosquée, à laquelle il prodigua les marques de sa royale et religieuse libéralité, en même temps qu'il la rendit le siège d'un archevêché considérable et d'un nombreux collège de chanoines et d'autres dignitaires. Il érigea encore plusieurs églises dans cette cité, et y fonda plusieurs couvents. Ce fut au milieu de ces pieux travaux, et lorsqu'il se préparait à passer en Afrique pour y anéantir la puissance des infidèles, que Dieu l'appela au royaume céleste. Quand il fut près de mourir, étendu à terre et la corde au cou, il adora en versant beaucoup de larmes la sainte Eucharistie, qu'on lui apporta en viatique, communia avec toutes les marques possibles de vénération, d'humilité, d'attachement à la foi catholique, et s'endormit ensuite dans le Seigneur. Son corps, préservé de la corruption, est renfermé dans un magnifique tombeau, dans la cathédrale de Séville. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre bienheureux confesseur Ferdinand la grâce de combattre vos combats et de vaincre les ennemis de la foi, faites que, fortifiés par son intercession, nous soyons délivrés des ennemis corporels et spirituels. Ainsi soit-il.

31 MAI. — SAINTE PETRONILLE, VIERGE. — I^{er} SIÈCLE.

Pétronille, fille du bienheureux apôtre Pierre, ne voulant point consentir au mariage qui lui était offert avec un noble citoyen nommé Flaccus, obtint un délai de trois jours. Elle passa ce temps dans le jeûne et la prière ; et, le troisième jour, elle mourut après avoir reçu le sacrement du Seigneur. (*Mart. Rom.*)

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Pétronille, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE ANGÈLE MÉRICI, VIERGE. — L'AN 1540.

Angèle Mérici, née de parents religieux, à Désenzano, petite ville du diocèse de Vérone, près du lac Garda, sur le territoire de Venise, cultiva avec soin dès son enfance le lis de la virginité, qu'elle avait résolu de conserver toute sa vie. Elle avait en horreur les ajustements dont les femmes ont coutume de se parer ; et pour ne plaire à

aucun autre qu'à son céleste époux, elle avait pris soin d'altérer elle-même les agréments de son visage et la beauté de sa chevelure. Orpheline à la fleur de sa jeunesse, le désir de mener une vie plus austère lui fit essayer de s'enfuir dans un endroit désert ; mais empêchée par un oncle de réaliser son projet, elle sut trouver dans l'intérieur de sa famille ce qu'il ne lui était pas possible de demander à la solitude. Elle faisait un fréquent usage du cilice et de la discipline, ne mangeait pas de viande, excepté quand elle était malade, ne buvait de vin qu'aux fêtes de Noël et de Pâques, et elle passa nombre de jours sans prendre absolument aucune nourriture. Elle priait continuellement, dormait peu, et couchait sur la terre. Plusieurs fois le démon, sous l'apparence d'un ange de lumière, essaya de lui tendre des pièges ; mais elle le reconnut aussitôt et le mit en fuite. Enfin renonçant aux biens qu'elle avait reçus de ses parents, elle prit l'habit et embrassa la règle du tiers-ordre de Saint-François, et joignit au mérite de la virginité celui de la pauvreté évangélique.

Dévouée avec ardeur à toutes les œuvres de charité à l'égard du prochain, elle distribuait aux pauvres ce qui ne lui était pas absolument nécessaire de ce qu'elle avait recueilli pour vivre en demandant l'aumône. Elle aimait à soigner les malades, et elle fit plusieurs fois de longues courses, regardée partout comme une sainte, pour consoler les affligés, obtenir la grâce des condamnés, réconcilier les ennemis, retirer des hommes coupables du bourbier des vices. Elle n'avait faim que du pain des anges, le recevait fréquemment, et puisait dans la communion un si grand amour pour Dieu, que souvent elle en était comme tirée hors d'elle-même. Ce fut avec une extrême piété qu'elle parcourut les lieux saints de la Palestine. Dans ce voyage, elle avait perdu la vue à Canée, où le vaisseau avait relâché ; mais elle recouvra cette précieuse faculté dans une seconde visite qu'elle fit au même endroit. Elle échappa aussi, par la protection de Dieu, à la captivité chez les infidèles et à un naufrage imminent. Enfin, sous le pontificat de Clément VII, elle vint à Rome pour y vénérer la pierre ferme de l'Eglise et pour satisfaire le désir ardent qu'elle avait de gagner l'indulgence du jubilé. Le souverain-pontife daigna l'honorer de ses entretiens ; il examina aussi et approuva le genre de vie qu'elle pratiquait. Il ne lui permit de quitter Rome qu'après avoir reconnu par des signes certains que Dieu l'appelait ailleurs.

La sainte servante du Seigneur étant donc venue à Brescia, loua une maison auprès de l'église de Sainte-Afre, et pour obéir à l'ordre divin qui s'était manifesté par une voix céleste et par une vision, institua une nouvelle société de vierges, à qui elle donna, avec une règle particulière et de saintes constitutions, le nom et le patronage de sainte Ursule, cette invincible directrice de vierges. Elle annonça avant de mourir que cette association ne périrait pas. Enfin, presque septuagénaire et riche de mérites, elle gagna la patrie céleste le 27 janvier de l'an 1540. Son corps, qui demeura trente jours sans sépulture, se conserva flexible et comme s'il eût été vivant.

On le déposa ensuite dans l'église de Sainte-Afre, parmi les autres reliques de saints qui y reposent en grand nombre. Dès ce moment il se fit à son tombeau beaucoup de miracles, dont la renommée se répandit au loin. Angèle fut appelée bienheureuse, non seulement à Brescia et à Désenzano, mais aussi ailleurs. On plaça ses images sur les autels. Bien plus, saint Charles Borromée lui-même déclara peu d'années après, dans la ville de Brescia, qu'elle était digne d'être inscrite par le siège apostolique sur le catalogue des saintes vierges. Le culte que lui rendaient depuis longtemps les peuples avec l'approbation des Ordinaires et en vertu de plusieurs indults des souverains-pontifes, fut ratifié et confirmé par un décret public du pape Clément XIII. De nouveaux miracles qui s'accomplirent depuis ce temps ayant été juridiquement examinés, Pie VII canonisa cette illustre servante de Dieu et l'inscrivit au nombre des saintes vierges, dans une cérémonie solennelle qui se fit dans la basilique de Saint-Pierre, le 4 mai de l'année 1807. (*Etats-Romains et divers lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu faire fleurir dans votre Eglise, par le moyen de la bienheureuse Angèle, un nouvel ordre de vierges sacrées, accordez-nous par son intercession de mener une vie angélique, afin que, renonçant à toutes les choses terrestres, nous méritions de jouir des délices éternelles. Ainsi soit-il

1 JUIN. — SAINT POTHIN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — L'AN 177.

Pothin, évêque de Lyon, était plus que nonagénaire. Il était si faible de son corps, qu'à peine lui restait-il un souffle de vie ; mais le désir de donner son sang pour Jésus-Christ le remplissait d'une merveilleuse allégresse lorsqu'on le conduisait au tribunal. Après qu'on l'eut apporté devant les juges, les magistrats et le peuple l'insultèrent de leurs cris confus, comme s'il eût été le Christ lui-même ; et il rendit au Seigneur un témoignage éclatant. Interrogé par le président quel était le Dieu des chrétiens, il répondit : *Vous le connaissez si vous vous en rendez digne.* Ensuite il fut traîné inhumainement et accablé d'innombrables blessures. Ceux qui étaient plus près de lui le frappaient honteusement de leurs pieds et de leurs poings. Les autres plus éloignés lui lançaient tout ce qui se trouvait à leur disposition. On eût dit qu'ils se seraient crus grièvement coupables s'ils n'eussent tous participé vivement à ces scènes d'ignominie. Ils croyaient venger ainsi l'injure que leurs dieux avaient reçue. Le saint respirait à peine lorsqu'on le jeta dans un cachot, où il mourut après deux jours.

Le néophyte Mature, Sanctus, diacre de Vienne, la servante Blandine et Attale, furent exposés aux bêtes dans l'amphithéâtre. Les deux premiers eurent à souffrir les coups de fouets avant d'être traînés et déchirés par les dents des animaux féroces. Ensuite on les

fit asseoir sur une chaise de fer toute brûlante, de telle sorte que l'odeur infecte de leurs chairs consumées était pour eux un supplice de plus. Après qu'ils eurent ainsi combattu longtemps avec courage, ils furent enfin égorgés. Blandine ayant été attachée à un poteau, fut exposée aux bêtes. Elle était liée de manière à paraître en quelque sorte crucifiée, et elle devint un puissant encouragement pour ses compagnons, qui voyaient en la personne de leur sœur la représentation de celui qui avait été suspendu pour eux à la croix. On fit faire à Attale le tour de l'amphithéâtre, et on porta devant lui un écriteau sur lequel se lisaient ces mots, en latin : *Attale, chrétien*. Mais le président ayant appris qu'il était citoyen romain, le renvoya en prison avec les autres, et écrivit à l'empereur pour savoir comment il devait traiter tous ceux qui avaient été arrêtés.

Un jour que l'on tenait à Lyon un marché solennel, le président fit amener les martyrs devant son tribunal et les donna comme en spectacle à la multitude. Après qu'il leur eut fait subir un nouvel interrogatoire, il condamna à perdre la tête tous ceux qui se trouvèrent être citoyens romains, les autres furent exposés aux bêtes. Ce jour-là fut très glorieux pour le Christ, parce que ceux qui avaient apostasié auparavant confessèrent ouvertement la foi. Pendant qu'on les interrogeait, un Phrygien nommé Alexandre, qui exerçait la médecine, et demeurait depuis plusieurs années dans la Gaule, exhortait par des signes multipliés ceux qui subissaient l'interrogatoire à demeurer fermes dans leur religion. Ses gestes, ses mouvements le firent déférer au juge ; et celui-ci lui demanda qui il était. Alexandre s'avoua chrétien et fut condamné aux bêtes. Le lendemain donc il parut dans l'amphithéâtre avec Attale. Tous deux souffrirent les tourments ordinaires à ce genre de supplice, et furent ensuite égorgés. Le dernier jour des spectacles, Blandine fut de nouveau exposée, et avec elle le jeune Ponticus, qui avait environ quinze ans. Le courage de cet enfant ne se démentit en rien jusqu'à la mort. Blandine souffrit successivement les fouets, les bêtes et le feu. Enfin elle fut enfermée dans un filet et exposée à un taureau furieux qui la lança plusieurs fois en l'air. Elle fut ensuite égorgée comme une victime immolée au Seigneur. (*D'après Eusèbe.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Pothin et ses compagnons, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

2 JUIN. — LES SAINTS MARCELLIN, PIERRE ET ÉRASME, MARTYRS. — VERS L'AN 304.

Sous l'empire de Dioclétien, l'exorciste Pierre fut jeté en prison, à Rome, par le juge Sérénus, à cause de sa fidélité à confesser la foi. Il délivra d'un démon qui la tourmentait Pauline, fille d'Artémus, gouverneur de la prison. Ce miracle ayant gagné à Jésus-Christ les

parents de cette personne, avec leurs serviteurs et beaucoup de voisins que la nouvelle de cet événement avait attirés, Pierre amena tous ces néophytes au prêtre Marcellin, qui les baptisa. Dès que Sérenus eut appris ce qui s'était passé, il menda Pierre et Marcellin, les accabla de vifs reproches, et ajouta les menaces les plus terribles à l'amertume de ses injures, pour le cas où ils ne renonceraient pas à Jésus-Christ. Marcellin lui ayant répondu avec une liberté toute chrétienne, il le fit meurtrir de coups et renfermer nu dans un cachot jonché de têts aigus, où il fut privé à la fois de nourriture et de lumière. Quant à Pierre, il lui fit serrer les membres dans des entraves très étroites. Mais les tourments ne faisant qu'augmenter la foi et le courage des martyrs, les deux saints eurent la tête tranchée après avoir rendu à Jésus-Christ un illustre témoignage.

Erasme, évêque, fut meurtri à coups de bâton et de verges plombées, sous l'empire de Dioclétien et de Maximien ; et ensuite on le plongea dans une chaudière pleine de soufre et de plomb fondu, de poix, de cire et d'huile bouillante. Mais il échappa à ce supplice sans avoir éprouvé aucun mal. Ce miracle convertit au vrai Dieu un grand nombre d'infidèles. Jeté ensuite en prison chargé de chaînes d'un poids énorme, le saint évêque fut délivré miraculeusement par un ange. Plus tard, à Formi, où Maximien le livra à divers supplices, et où il fut revêtu d'une tunique d'airain rougie au feu, il triompha de ces tourments par une vertu divine. Enfin après avoir confirmé dans la foi un grand nombre de chrétiens et converti beaucoup d'infidèles, il obtint la palme insigne du martyre.

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de vos saints martyrs Marcellin, Pierre et Erasme, accordez-nous dans votre miséricorde d'être animés par l'exemple de ceux dont les mérites nous apportent tant de joie. Ainsi soit-il.

3 JUIN. — SAINTE CLOTILDE, REINE. — L'AN 543.

Clotilde, fille de Chilpéric, roi des Bourguignons, fut après la mort de ses parents élevée par le roi Gondebaud, son oncle, et donnée en mariage à Clovis, roi des Francs, dans le temps où ce prince était encore païen. Devenue mère pour la première fois, elle voulut que son enfant fût baptisé ; ce à quoi Clovis consentit, bien qu'à regret. Mais le jeune prince étant mort dans la semaine qui suivit, le roi devint inconsolable, et attribua ce triste événement au baptême que son fils avait reçu. Il disait que les dieux de ses pères avaient voulu le punir ainsi de l'injure qu'il leur avait faite. Clotilde au contraire prononça alors ces paroles : *Je rends grâce au Dieu tout-puissant, Créateur de l'univers, de ce qu'il m'a favorisée au point de recevoir dans son royaume le fruit de mes entrailles.* La pieuse reine ayant donné le jour à un second enfant, voulut encore que celui-ci fût baptisé. Il tomba malade presque aussitôt, et Clovis affirmait qu'il mourrait aussi ; mais Clotilde obtint par ses prières la guérison du jeune prince. En

même temps elle exhortait continuellement le roi son époux à renoncer aux idoles pour adorer le vrai Dieu. Clovis persista dans le culte de ses fausses divinités jusqu'à ce que, dans une expédition contre les Allemands, voyant ses troupes fléchir, il se souvint de ce que la reine lui avait dit, invoqua Jésus-Christ, et remporta la victoire. Clotilde n'eut pas plus tôt appris ce qui s'était passé, qu'elle alla au devant de son époux jusqu'à Reims. Ensuite elle manda le saint évêque Remi, qui donna au nouveau converti le baptême et l'onction du saint chrême. Après la mort de Clovis, Clotilde se retira à Tours, où elle passa le reste de sa vie auprès du tombeau de saint Martin, dans les pratiques de la piété la plus vive, appliquée continuellement aux veilles, à l'exercice de l'aumône, et à toutes sortes d'œuvres de piété, se plaisant surtout à déployer sa munificence envers les églises et les monastères. Clodomir, un de ses fils, ayant été tué dans une guerre contre les Bourguignons, elle prit grand soin de l'éducation des enfants de ce prince, Théobald, Gontaire et Clodoald. Ce dernier mérita dans la suite d'être mis au nombre des saints. Enfin, comblée de jours et de mérites, Clotilde rendit son âme au Seigneur à Tours, et fut transportée à Paris au milieu des chants religieux. Ses deux fils, les rois Childebert et Clotaire, l'ensevelirent à côté de Clovis dans la sacristie de la basilique de Saint-Pierre, où reposait le corps de sainte Geneviève. (*Diocèse de Strasbourg.*)

PRIONS. — Nous vous supplions, Seigneur, de regarder favorablement le peuple français, et d'accorder, par l'intercession de sainte Clotilde, un amour sincère de votre religion à ceux à qui les pieuses instances de cette princesse ont procuré le don de la foi. Ainsi soit-il.

4 JUIN. — SAINT FRANÇOIS CARACCILO, CONFESSEUR. — L'AN 1608.

François, appelé d'abord Ascagne, naquit à Sainte-Marie de Villa, ville de l'Abruze, de la noble famille Caracciolo. Dès ses premières années, il se fit remarquer par son ardeur à pratiquer la piété. Il était encore dans l'adolescence lorsque, désirant se donner tout entier au service du Seigneur, il dit adieu au siècle, au sortir d'une grave maladie. Bientôt il partit pour Naples, où il reçut le sacerdoce, se fit inscrire dans une pieuse sodalité, s'appliqua tout entier à la contemplation et au gain des âmes, et se dévoua à exhorter à la mort les criminels condamnés au dernier supplice. Or il arriva que, par erreur, il reçut une lettre destinée à un autre, et dans laquelle deux hommes de la plus haute piété, Jean-Augustin Adorno et Fabrice Caraccinio, appelaient leur correspondant à la fondation d'un nouvel institut religieux. Frappé de cet incident inattendu, et admirant les desseins de la Providence et ses voies extraordinaires, il s'adjoignit avec transport à ces deux serviteurs de Dieu. Ils se retirèrent d'abord dans le désert des Camaldules, composèrent la règle du nouvel ins-

titut, et partirent ensemble pour Rome, où ils obtinrent l'approbation de Sixte-Quint, qui leur donna le nom de Clercs-Réguliers-Mineurs, parce qu'aux trois vœux ordinaires ils ajoutaient celui de ne pas rechercher les dignités. En faisant solennellement profession, il prit le nom de François, en l'honneur de saint François d'Assise, pour qui il avait une dévotion particulière. Adorn étant mort deux ans après, François fut malgré toutes ses résistances mis à la tête de l'ordre entier. Dans cette charge il donna des exemples remarquables de toutes les vertus. Très jaloux de développer son institut, il sollicitait cette grâce de Dieu par ses prières continuelles, par ses larmes, et par ses macérations corporelles de chaque jour. C'est dans ce dessein qu'il alla trois fois en Espagne, couvert du costume de pèlerin et demandant l'aumône de porte en porte. Il souffrit dans ses voyages toutes sortes de misères et de tribulations, mais il éprouva d'une manière merveilleuse le secours du Tout-Puissant; et à l'aide de la prière il sauva d'un naufrage certain le vaisseau sur lequel il était monté. Il se donna beaucoup de peine pour voir la réalisation de ses désirs dans les royaumes de l'Espagne. Grâce à la munificence des rois catholiques Philippe II et Philippe III, qu'avait frappés l'éclat de sa sainteté, après avoir, par sa force d'âme extraordinaire, triomphé de tous les efforts de ses adversaires, il put fonder plusieurs maisons de son ordre; il obtint le même succès en Italie.

Il poussait l'humilité au point que, d'un côté, à Rome, il entra dans un hospice de pauvres, et s'associa à un lépreux; de l'autre, il refusa constamment les dignités ecclésiastiques qui lui furent offertes par Paul V. Il garda toujours inviolablement la virginité, et gagna à Jésus-Christ des femmes sans pudeur qui tendaient des pièges à sa chasteté. Embrassé de l'amour le plus ardent pour le mystère de la divine Eucharistie, il passait devant le tabernacle les nuits presque entières en veilles et en adoration; et regardant ce pieux exercice comme le cachet propre de son ordre, il statua qu'il y serait observé perpétuellement.

Personne ne fut plus zélé pour procurer le développement du culte envers la Vierge Mère de Dieu, plus enflammé d'amour pour le prochain. Dieu enrichit son serviteur du don de prophétie et de la connaissance du secret des cœurs. Comme il était dans sa quarante-quatrième année, à la fin d'une longue oraison qu'il faisait dans la sainte maison de Lorette, il fut averti que le terme de sa vie approchait. Assitôt il se dirigea vers l'Abruze et arriva dans la ville d'Agnoni, où il tomba malade chez les disciples de saint Philippe de Néri. Il reçut très dévotement les sacrements de l'Eglise; et le 4 juin de l'an 1608, la veille de la Fête-Dieu, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Son saint corps fut transféré à Naples et enterré avec de grands honneurs dans l'église de Sainte-Marie-Majeure, où il avait jeté les premiers fondements de son ordre. Illustré dans la suite par des miracles, François fut mis solennellement par le pape Clément XIV au nombre des bienheureux. Mais l'éclat de plusieurs nouveaux

prodiges engagèrent un autre souverain-pontife à le canoniser ; et Pie VII l'a inscrit au catalogue des saints l'an 1807.

PRIONS. — O Dieu, qui avez illustré le bienheureux François, instituteur d'un ordre nouveau, par son application à la prière et son amour pour la pénitence, accordez à vos serviteurs de l'imiter avec tant de succès, que, priant toujours et réduisant leurs corps en servitude, ils méritent de parvenir à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

5 JUIN. — SAINT BONIFACE, ÉVÊQUE ET MARTYR. —
L'AN 755.

Boniface, apôtre de l'Allemagne, appelé auparavant Winfrid, naquit en Angleterre chez les Saxons occidentaux, de parents illustres, qui lui transmirent leur noblesse. A cinq ans, à cet âge où les autres enfants ont à peine une lueur de raison, il songea à quitter le siècle ; et ni les menaces ni les caresses de son père ne purent lui faire abandonner son dessein de se retirer dans un monastère. Quand il fut parvenu à l'adolescence, il se rendit au couvent de Nutcell pour ses études. Là, sous le très pieux Wimbert, son abbé, il fit tant de progrès dans la vertu et dans les lettres, qu'il mérita bientôt d'être lui-même chargé des fonctions de l'enseignement. Pour obéir à la règle, il exerçait en même temps son esprit par l'étude et son corps par le travail journalier des mains. Il avait tant d'amour pour l'obéissance, qu'il la pratiquait non seulement à l'égard de l'abbé, mais aussi envers les autres frères, à qui son exemple ne cessait de présenter un parfait modèle de régularité. Dans son désir de procurer son avancement et celui des autres, il s'appliquait sans relâche à la lecture des livres sacrés. Habituellement aussi il lisait avec une pieuse avidité les actes des martyrs, et se préparait de la sorte lui-même à endurer la mort pour Jésus-Christ. Elevé au sacerdoce à l'âge de 30 ans, il exerça avec beaucoup de fruit dans sa patrie le ministère de la prédication. Les évêques de la province, réunis en synode, le chargèrent d'une commission pour le métropolitain de Cantorbéry ; et il s'acquit une grande renommée par l'habileté avec laquelle il répondit à leur confiance. Muni d'une lettre de recommandation de Daniel, son évêque, il alla à Rome avec quelques compagnons. Le pape Grégoire II l'envoya prêcher la foi en Allemagne, où il évangélisa d'abord la Thuringe, ensuite la Frise de concert avec saint Willibrod, évêque d'Utrecht. Il convertit à Jésus-Christ un grand nombre de païens de ces contrées.

Après la mort de saint Willibrod, Boniface refusa l'évêché d'Utrecht, et retourna à Rome pour exposer au souverain-pontife l'heureux succès de sa prédication. Le pape, charmé de ces nouvelles, sacra l'apôtre évêque, et son successeur Grégoire III lui accorda le pallium avec l'autorité de légat apostolique. Revêtu de cette autorité et secondé par l'appui des rois francs, Boniface propagea merveilleusement la foi chrétienne dans la Germanie, où il gagna à Jésus-Christ

cent mille infidèles, en même temps qu'il confondit en tout lieu les hérésies. Il érigea des évêchés en divers endroits de l'Allemagne, fixa son siège à Mayence et fonda des monastères pour des religieux de l'un et de l'autre sexe. Le principal de ces établissements fut celui de Fulde, dans lequel il plaça des hommes d'une rigoureuse abstinence qui, pratiquant la règle de Saint-Benoit, gagnaient leur vie du travail de leurs mains. Boniface fut aidé dans ces travaux importants par les hommes apostoliques qu'il avait amenés de la Grande-Bretagne, et par ses autres disciples, parmi lesquels il faut compter Grégoire, abbé d'Utrecht, et Sturmius de Fulde, qui devinrent sous sa direction d'intrépides prédicateurs et d'infatigables propagateurs de la religion chrétienne et de la discipline monastique. Il étendit son zèle jusque sur la France, pays où les lois de l'Eglise étaient presque tombées en oubli. Le saint évêque porta remède à ce mal en divers conciles où il eut soin de recommander la règle de Saint-Benoit aux moines et aux vierges consacrées à Dieu. Ses conseils déterminèrent le duc des Francs, Carloman, à renoncer aux honneurs du siècle pour embrasser la vie religieuse. A Soissons, il sacra et couronna Pépin, qui remplaçait sur le trône le roi Chilpéric. Il écrivit plusieurs lettres qui renferment de salutaires avertissements pour les évêques, les rois et pour d'autres personnes encore. Devant partir une dernière fois pour la Frise, et prévoyant la mort qui l'attendait, il s'embarqua sur le Rhin avec quelques compagnons. Quand il eut répandu la foi et fondé des églises dans cette contrée, il se préparait à donner la confirmation aux nouveaux chrétiens ; mais il fut attaqué par les païens et massacré avec cinquante-deux disciples près de la rivière de Bordne, le 5 juin. Le livre des Evangiles, qu'il avait coutume de porter avec lui, fut percé entre ses mains par l'épée d'un de ses meurtriers, sans qu'aucune lettre se trouvât coupée. Son corps fut transféré à Fulde, où il est en grande vénération. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Boniface nous protège. Ainsi soit-il.

6 JUIN. — SAINT NORBERT, EVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1034.

Norbert, né de parents de la plus haute noblesse, apprit dans sa jeunesse toutes les sciences libérales. Plus tard, et lorsqu'il était encore à la cour de l'empereur, il méprisa les honneurs du monde et demanda à être enrôlé dans la milice ecclésiastique. Initié aux saints ordres, il renonça à tout ce qui, dans les vêtements, sentait le luxe et la grandeur ; et, couvert d'un simple habillement de peau, il se donna tout entier à la prédication de la parole de Dieu. Après avoir

renoncé à des revenus ecclésiastiques assez considérables, et distribué son patrimoine aux pauvres, il embrassa un genre de vie d'une austérité effrayante, ne mangeant qu'une fois par jour, sur le soir, et jamais que des aliments dont il était permis de faire usage en Carême, marchant nu-pieds et n'ayant souvent que des haillons pour se couvrir, même pendant les rigueurs de l'hiver. Puissant en œuvres et en paroles, il amena un nombre incalculable d'hérétiques à la foi, de pécheurs à la pénitence, d'ennemis irréconciliables à la paix et à la concorde. Etant à Léon, dont l'évêque l'avait prié de ne pas s'éloigner de son diocèse, il choisit un lieu désert appelé Prémontré, et y ayant réuni treize compagnons, il institua l'ordre des Prémontrés, dont il reçut la règle dans une vision miraculeuse, des mains de saint Augustin. La renommée de sa sainteté croissant de jour en jour, et un grand nombre de disciples accourant se ranger sous sa conduite, Norbert fut obligé de bâtir plusieurs autres monastères. Cet ordre, confirmé par Honorius II et par plusieurs autres papes, se propagea merveilleusement.

Appelé à Anvers, le saint y terrassa la criminelle hérésie de Tanchelin. Il fut favorisé de l'éclat des miracles et du don de prophétie. Enfin, créé, malgré sa résistance, archevêque de Magdebourg, il travailla constamment à maintenir la discipline ecclésiastique, surtout en ce qui concerne le célibat. A Reims il aida puissamment Innocent II dans le concile; puis il se rendit avec d'autres évêques à Rome, où il comprima le schisme de Pierre de Léon. Enfin, cet homme de Dieu, plein de mérites et de l'Esprit-Saint, s'endormit dans le Seigneur, à Magdebourg, l'an du salut 1034, le 6 juin.

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait du bienheureux Norbert, confesseur et pontife, un prédicateur de votre parole, et qui par lui avez donné à votre Eglise de nouveaux enfants, faites, nous vous en prions, qu'aides par ses mérites, nous puissions, avec le secours de votre grâce, pratiquer ce qu'il a enseigné par ses paroles et par ses œuvres. Ainsi soit-il.

7 JUIN. — SAINT CLAUDE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — VERS L'AN 693.

Claude, issu de l'illustre famille des princes de Salins, resta jusqu'à 7 ans dans la maison de ses parents, qui l'élevèrent avec beaucoup de soin et de zèle dans la crainte de Dieu. Il quitta ensuite la maison de son père et rechercha les hommes les plus instruits pour apprendre plus facilement les saintes lettres à leur école. Il se montra tel dans le cours de ses études, qu'il se concilia l'admiration générale. A 20 ans, méprisant les délices du monde et les plaisirs du siècle, il devint chanoine de l'église de Bezançon. Il était si adonné au jeûne, qu'il ne mangeait qu'une fois le jour, excepté les dimanches et les fêtes solennelles. Il passa souvent les nuits entières occupé à la lecture et à la méditation des livres saints. Il y avait deux ans qu'il

exerçait les fonctions de chanoine, lorsque l'évêque de Bezançon étant mort, une voix céleste désigna Claude pour lui succéder, et fut cause qu'un suffrage unanime le porta sur le siège épiscopal. Promu à cette haute dignité, le saint évêque s'adonna à la pratique de l'humilité avec plus d'ardeur encore qu'il n'avait fait jusque-là. A la sollicitude pastorale il joignit la charité envers les pauvres, la pratique de l'aumône, l'assiduité à la prière, les veilles et toutes les vertus. Aussi sa sainteté devint bientôt l'objet de tous les éloges. Il gouverna sept ans l'église de Bezançon, tout embrasé du divin amour. Après ce temps, ayant réglé toutes les affaires de son diocèse, il abdiqua volontairement, se retira au monastère du Jura et fit profession de la vie religieuse. Telles furent les marques qu'il donna d'une rare sainteté et d'une haute perfection, qu'après cinq ans, à la mort de l'abbé, tous les frères le choisirent pour les gouverner, malgré toute la résistance qu'il pût faire. Claude brilla dans cette charge nouvelle de l'éclat de toutes les vertus. Aussi, non seulement les clercs, mais les nobles, attirés par la renommée des vertus qu'il pratiquait, ainsi que ses religieux, accouraient auprès de lui, sollicitant la grâce d'être admis au nombre de ses disciples. Il rendait aux pauvres de Jésus-Christ tous les services de la charité la plus compatissante. Les hôtes qui lui arrivaient de tous les côtés étaient reçus par lui comme s'ils eussent été le Seigneur lui-même. Enfin, la quatrième année du règne de Childebert, roi des Francs, après avoir gouverné 50 ans ses religieux, Claude, succombant au poids de la vieillesse et à la rigueur de ses macérations, rendit à Dieu son âme très sainte. Sa mort ainsi que sa vie fut glorifiée par des miracles. Son corps vénérable fut enseveli dans le monastère de Saint-Oyend, qui dans la suite porta le nom du saint évêque. Il n'a pas cessé d'y être conservé en grand honneur, et d'être, par un miracle continuel, montré entier et sans corruption aux pèlerins qui le visitent. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Claude, et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

8 JUIN. — SAINT GUILLAUME, PONTIFE ET CONFESSEUR. L'AN 1154.

Le bienheureux Guillaume naquit de parents très illustres. Il eut pour père le comte Hubert, et pour mère Emma, sœur du roi Etienne. Dès sa jeunesse, il se signala par une grande réputation de vertu. Son mérite croissant avec l'âge, il fut fait trésorier de l'église d'Yorck. Il se conduisit, dans cette importante fonction, de manière à mériter d'être regardé universellement comme le père des pauvres. A ses yeux, les plus précieux trésors consistaient à se dépouiller soi-

même de ses richesses, afin de pouvoir en soulager les nécessiteux. Après la mort de l'archevêque Turstin, il fut élu en sa place, malgré l'opposition d'un petit nombre des membres du chapitre. Saint Bernard réclama auprès du siège apostolique contre une élection qui lui parut ne pas être conforme aux règles canoniques, et Guillaume fut déposé par le pape Eugène III. Cette disgrâce, loin d'affliger l'homme de Dieu, ne fit que répondre au plus ardent de ses désirs, en lui donnant l'occasion de pratiquer l'humilité et de servir Dieu plus librement. Fuyant donc les pompes du siècle, il se retira dans la solitude pour y travailler à son propre salut, sans être distrait par le soin des choses extérieures. Mais, après la mort de ses adversaires, il fut élu de nouveau par un consentement unanime, et reçut la confirmation du souverain-pontife Anastase. Il était depuis peu de temps sur le siège d'Yorck, lorsqu'il tomba malade, et mourut le 8 juin 1154, plein de jours, cher à Dieu par ses aumônes, ses veilles, ses jeûnes et toutes ses bonnes œuvres. (*Angleterre.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous comblez de joie par les mérites et l'intercession du bienheureux confesseur et pontife Guillaume, accordez-nous dans votre bonté la faveur d'obtenir les dons de votre grâce. Ainsi soit-il.

9 JUIN. — LES SAINTS PRIME ET FÉLICIEN, MARTYRS. L'AN 286.

Prime et Félicien étaient frères. Dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, ils furent accusés de christianisme et jetés dans les fers. Un ange vint briser leurs chaînes et les tirer de prison. Bientôt après, ils furent amenés au préteur, qui, voyant la chaleur avec laquelle ils faisaient l'apologie de la foi des chrétiens, les fit mettre à l'écart l'un de l'autre. La constance de Félicien d'abord fut soumise à diverses épreuves. Mais les agents du préteur ayant perdu tout espoir de l'amener par leurs sollicitations à l'impiété idolâtrique, l'attachèrent par les mains et par les pieds à une potence, et l'y laissèrent suspendu trois jours, en proie à toutes les rigueurs de la faim et de la soif. Le lendemain, le magistrat appela Prime et lui dit : *Sais-tu combien ton frère est plus prudent que toi ? Il a obéi aux empereurs, et il en est récompensé par les honneurs qu'il en reçoit. Si tu veux l'imiter, tu partageras ses distinctions et la faveur dont il jouit. — Je sais ce qui est arrivé à mon frère,* répondit Prime, *un ange me l'a révélé. Plaise à Dieu que je lui sois aussi véritablement uni par le martyre que je le suis par l'absolue conformité de nos volontés.* A cette parole, le préteur devint rouge de colère ; et, après divers supplices qu'il fit souffrir à Prime en présence de Félicien, il ordonna qu'on lui mît du plomb fondu dans la bouche. Ensuite il commanda que l'on conduisît les deux martyrs à l'amphithéâtre, et qu'on lâchât deux lions contre eux. Mais ces fiers animaux se couchaient à leurs genoux, les caressant de la tête et de la queue. Plus de 12,000

hommes rassemblés pour le spectacle avaient été témoins de ce prodige, et 500 d'entre eux embrassèrent la religion chrétienne avec leurs familles. Le préteur, irrité de ces conversions, fit trancher la tête à Prime et à Félicien.

PRIONS — Faites, Seigneur, que nous célébrions toujours avec respect la fête de vos saints martyrs Prime et Félicien, afin qu'aidés de leurs suffrages nous éprouvions les bienfaits de votre protection. Ainsi soit-il.

10 JUIN. — SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE. —
L'AN 1093.

Marguerite, reine d'Ecosse, distinguée par sa naissance, et qui unissait en elle le sang des rois d'Angleterre, qu'elle avait reçu de son père, à celui des empereurs d'Allemagne, que lui avait transmis sa mère, était encore plus illustre par ses vertus chrétiennes. Née en Hongrie, où son père était alors exilé, après avoir passé son enfance dans la piété la plus remarquable, elle vint en Angleterre avec son père, que le roi saint Edouard, oncle de ce prince, appelait à lui succéder au trône de ses aïeux.

Bientôt la fortune de ses parents ayant éprouvé des revers, au moment où Marguerite s'éloignait des côtes d'Angleterre, la violence d'une tempête, ou plutôt les desseins de la Providence la firent aborder sur celles de l'Ecosse. Elle y épousa, pour obéir à sa mère, Macholm III, roi de cette contrée, qu'avaient charmé ses qualités rares ; et pendant les 30 années de son règne, elle produisit un bien merveilleux dans tout le royaume par les œuvres de sainteté et de piété qu'elle y pratiqua. Au milieu des délices de la cour elle mortifiait son corps par des macérations et des veilles. Elle employait en prières ferventes une grande partie de la nuit. Outre d'autres jeûnes qu'elle s'imposait de temps en temps, elle passait 40 jours entiers avant la fête de Noël dans un jeûne sévère, qu'elle n'interrompait jamais, pas même dans les plus grandes maladies.

Remplie de zèle pour le culte divin, elle bâtit entièrement un grand nombre d'églises et de monastères ; elle en répara d'autres et les dota d'un riche mobilier et de revenus abondants. Le salutaire exemple de ses vertus amena le roi, son époux, à une vie plus chrétienne et à des pratiques de piété semblables à celles auxquelles elle-même se livrait. La sainte éducation qu'elle donna à ses enfants eut tant de succès, que la plupart d'entre eux, ainsi qu'Agathe, sa mère, et Christine, sa sœur, s'adonnèrent aux exercices de la plus haute sainteté. Enfin, ayant toujours en vue le bonheur du royaume, elle fit disparaître de l'Ecosse la lèpre des vices qui s'y étaient insensiblement glissés, et rendit à ses peuples des mœurs dignes de la piété chrétienne. Cependant aucune vertu ne fut aussi admirable en elle que sa brûlante charité pour le prochain et surtout pour les pauvres. Non seulement donner d'abondantes aumônes à des troupes

nombreuses d'indigents, mais en nourrir chaque jour 300, avec une bonté toute maternelle, les servir à genoux comme une servante, leur laver les pieds de ses mains royales, presser les ulcères de ses lèvres pour les nettoyer, voilà quelles furent ses charitables habitudes. Or, pour suffire à ces pieuses dépenses et à d'autres œuvres de cette nature, elle ne se contenta pas de disposer de ses vêtements royaux et de ses bijoux les plus précieux, elle alla même plus d'une fois jusqu'à épuiser le trésor. Enfin, après avoir supporté d'atroces douleurs qui devaient faire éclater des merveilles de patience, le 10 juin elle rendit à son Créateur son âme purifiée encore par une maladie de six mois. A ce moment, son visage, que de si longues souffrances avaient amaigri et couvert de pâleur, reprit tout son éclat et brilla même d'une beauté extraordinaire. Glorifiée encore après sa mort par d'éclatants prodiges, et donnée par Clément X pour patronne à l'Ecosse, elle est dans le monde entier l'objet d'un culte religieux.

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu la bienheureuse reine Marguerite admirable par sa charité sans bornes envers les pauvres, faites que, par son intercession et son exemple, votre charité s'augmente sans cesse dans nos cœurs. Ainsi soit-il.

11 JUIN. — SAINT BARNABÉ, APÔTRE. — I^{er} SIÈCLE.

Barnabé, lévite, né en Chypre, qui s'appelait aussi Joseph, fut ordonné apôtre des nations avec saint Paul pour prêcher la religion. Après avoir vendu un champ qu'il possédait, il en recueillit le prix, qu'il apporta aux apôtres. Envoyé à Antioche pour la prédication, il ressentit une joie incroyable à la vue d'un grand nombre de gentils qui s'étaient convertis et soumis à l'Evangile, et il les exhorta vivement à persévérer dans la foi. Ses instructions avaient un succès prodigieux, parce que le saint était universellement reconnu pour être un homme de bien, rempli de l'Esprit de Dieu. Barnabé se rendit ensuite à Tarse pour y chercher saint Paul, et il revint avec lui à Antioche. Pendant un séjour d'une année au sein de l'église de cette ville, ils enseignèrent avec soin aux fidèles les vérités de la foi et les préceptes évangéliques; et ce fut dans cette cité que les adorateurs de Jésus-Christ commencèrent à porter le nom de Chrétiens. Les disciples des deux apôtres secoururent de leurs aumônes les chrétiens de la Judée, leur faisant passer de l'argent par les mains de leurs maîtres dans la foi; lesquels, après s'être acquittés de ce devoir de charité, s'adjoignirent Jean surnommé Marc, et revinrent à Antioche. Mais, tandis qu'au milieu des chrétiens de cette ville Paul et Barnabé, assistés de beaucoup de prophètes et de docteurs, servaient Dieu dans la prière et le jeûne, l'Esprit-Saint fit entendre cet oracle : « Mettez-moi à part Paul et Barnabé pour le ministère auquel je les ai appelés. » Alors ceux à qui s'adressait le Seigneur, jeûnant et priant, imposèrent les mains aux deux apôtres et les laissèrent partir. Ils passèrent l'un et l'autre

à Séleucie, et de là en Chypre. Ils parcoururent encore beaucoup d'autres villes et de contrées, et y prêchèrent l'Evangile avec un grand fruit pour ceux qui eurent le bonheur de les entendre. Enfin, Barnabé s'étant séparé de Paul, fit voile pour l'île de Chypre, où il aborda avec Jean-Marc. C'est là que, vers la 7^e année du règne de Néron, le 11 juin, il ajouta à la gloire de l'apostolat la couronne du martyre. L'empereur Léon trouva dans cette île le corps de ce saint, ayant sur sa poitrine l'Evangile de saint Matthieu, écrit de la main même de Barnabé.

PRIONS. — O Dieu, qui nous comblez de joie à la vue des mérites et dans l'espoir de l'intercession de votre bienheureux apôtre Barnabé, accordez, dans votre bonté, que nous, qui implorons votre assistance au nom de cet apôtre, nous l'obtenions par un effet de votre grâce. Ainsi soit-il.

12 JUIN.—SAINT JEAN DE SAINT-FAGONDET, CONFESSEUR.
L'AN 1479.

Jean naquit à Sahagun en Espagne, de parents nobles, qui, après avoir été longtemps privés d'enfants, obtinrent de Dieu celui-ci par leurs bonnes œuvres et leurs prières. Dès son bas âge il donna des marques éclatantes de sa future sainteté. Souvent, en effet, placé sur un lieu élevé, il adressait la parole aux autres enfants pour les exhorter à pratiquer la vertu et à servir Dieu, et pour régler leurs différends. Il fut confié aux moines de Saint-Fagondet, de l'ordre de Saint-Benoît, pour apprendre d'eux les premiers éléments des lettres. Tandis qu'il s'y appliquait, son père lui fit avoir une cure, que pour aucune raison on ne put engager le jeune homme à conserver. S'étant attaché à la personne de l'évêque de Burgos, il mérita par sa haute vertu d'entrer dans l'intimité de ce prélat, qui, l'ayant ordonné prêtre, lui confia un canonicat et plusieurs bénéfices. Mais bientôt Jean abandonna la cour de l'évêque pour servir Dieu avec plus de tranquillité; et après avoir renoncé à tous ses revenus ecclésiastiques, il se consacra au service d'une chapelle où il célébrait chaque jour le saint sacrifice de la messe et faisait de fréquentes instructions sur les choses de Dieu, à la grande édification de ses auditeurs. Ensuite étant allé à Salamanque pour y étudier, il fut admis dans le célèbre collège de Saint-Barthélemy; et là, tout en s'appliquant avec ardeur à ses études chéries, il remplissait les fonctions sacerdotales et se livrait assidument à la prédication. Etant tombé dans une maladie dangereuse, il s'obligea par un vœu à une discipline plus étroite; et pour remplir son engagement, il commença par donner à un pauvre presque nu le meilleur des deux seuls vêtements qu'il possédât; puis il se rendit au monastère de Saint-Angustin, très renommé alors par la rigueur de sa discipline. Admis dans cette maison, il surpassa les plus anciens religieux par son obéissance, son humilité, ses veilles et son oraison. Le soin du réfectoire lui ayant été confié, il arriva

qu'entre ses mains une petite pièce de vin servit abondamment aux besoins de tous les moines pendant l'année entière. Après avoir achevé son noviciat, il se donna, par ordre du supérieur, au ministère de la prédication. Salamanque était alors en proie à des factions sanglantes; les lois humaines comme les lois divines étaient foulées aux pieds; il n'y avait presque pas d'heures où il ne se commit des meurtres, et le sang des citoyens de toutes les classes, mais surtout celui de la noblesse, ruisselait dans les rues, dans les places publiques et jusque dans les églises. Mais Jean, tant par ses prédications que par ses entretiens particuliers, parvint à ramener des sentiments de paix dans les esprits et la tranquillité dans la ville. Pourtant il encourut le ressentiment d'un duc auquel il avait reproché sa tyrannie envers ses vassaux. Ce seigneur envoya sur son passage deux cavaliers pour l'assassiner. Ils étaient déjà arrivés vers l'homme de Dieu, lorsque, frappés d'une crainte surnaturelle, ils s'arrêtèrent tous deux avec leurs chevaux et restèrent immobiles jusqu'au moment où ils se précipitèrent à ses pieds, en lui demandant pardon de leur crime. Le duc lui-même, frappé d'une terreur subite qui mit ses jours en péril, désespérait déjà de son salut, lorsque, ayant appelé le saint, il vit son repentir récompensé par le recouvrement de la santé. Une autre fois, des scélérats l'attaquèrent à coups de bâton; mais leurs bras, raidis, devinrent immobiles, et ne recouvrèrent le mouvement que lorsqu'ils eurent imploré leur pardon. En célébrant le saint sacrifice, Jean avait coutume de voir notre Seigneur Jésus-Christ présent, et de puiser à la source de la Divinité la connaissance des mystères célestes. Souvent il pénétra le secret des cœurs et prédit des événements qu'il était impossible de prévoir. Il ressuscita la fille de son frère, morte à l'âge de sept ans. Enfin, après avoir annoncé le jour de sa fin et reçu avec les marques de la plus vive piété les sacrements de l'Eglise, il termina sa vie, aussi glorieux par les miracles qui précédèrent que par ceux qui suivirent sa mort. Après un examen véridique de ces prodiges, Alexandre VIII inscrivit le nom de leur auteur sur le catalogue des saints.

PRIONS. — O Dieu, auteur de la paix et ami de la charité, qui avez favorisé le bienheureux Jean, votre confesseur, du don glorieux de réconcilier les cœurs désunis, accordez-nous, par ses mérites et son intercession, qu'affermis dans votre charité, nous ne nous laissions séparer de vous par aucune tentation. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LES SAINTS BASILIDE, CYRIN, NABOR ET NAZAIRE, MARTYRS. — IV^e SIÈCLE.

Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, soldats romains, n'étaient pas moins distingués par leur courage que par leur haute naissance. Ils avaient embrassé la religion chrétienne; et sous l'empire de Dioclétien ils prêchaient la gloire du Christ, qu'ils proclamaient Fils de

Dieu. Arrêtés pour ce fait par Aurélius, préfet de Rome, ils reçurent de ce magistrat l'ordre de sacrifier aux dieux ; mais ils méprisèrent son commandement, et furent jetés en prison. Ils y étaient occupés à prier, lorsque tout-à-coup une éclatante lumière frappa les regards de leurs compagnons de captivité et éclaira tout le lieu où ils se trouvaient. L'impression produite par cette clarté céleste sur le geôlier Marcel et sur plusieurs autres fut telle, qu'elle les détermina à croire en Jésus-Christ. Les saints confesseurs furent mis en liberté ; mais dans la suite l'empereur Maximien, malgré la défense de qui ils ne cessaient de parler du Christ, Dieu et Seigneur, les fit déchirer avec des fouets garnis de plomb et jeter une seconde fois dans un cachot. Ils en furent tirés après sept jours, pour être amenés devant le prince ; mais ils persistèrent à se rire de ses faux dieux et à proclamer plus hautement que jamais la divinité de Jésus-Christ. Maximien les condamna à expirer sous la hache. Leurs corps, respectés par les bêtes auxquelles on les exposa, furent ensevelis avec honneur par les chrétiens.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que ce jour consacré à honorer la naissance éternelle de vos saints martyrs Basilide, Cyrin, Nabor et Nazaire, soit pour nous tout resplendissant de lumière, et que la gloire qui leur a été conférée par votre divine Majesté s'accroisse encore par les fruits de notre dévotion. Ainsi soit-il.

13 JUIN. — SAINT ANTOINE DE PADOUE, CONFESSEUR. — L'AN 1231.

Antoine, né en Portugal, à Lisbonne, de parents honnêtes qui l'élevèrent dans la piété, embrassa encore jeune l'institut des Chanoines-Réguliers. Ayant assisté à la translation qui fut faite à Coimbre des corps des cinq bienheureux Franciscains martyrisés peu de temps auparavant au Maroc pour la foi de Jésus-Christ, il fut enflammé du désir du martyre et passa dans l'ordre de Saint-François. Bientôt, sous l'impulsion de la même ardeur, il entreprit d'aller chez les Sarrazins ; mais il fut arrêté par une maladie et contraint de revenir sur ses pas. Dans ce retour, le vaisseau qui le ramenait en Espagne fut repoussé par la violence des vents, et le transporta en Sicile. De là il se rendit pour le chapitre général à Assise, d'où il se retira dans l'ermitage du Mont-Paul, près de Bologne. Dans la suite élevé aux saints ordres et chargé du ministère de la prédication, il obtint tant de succès par son éloquence et sa facilité, et il excita une telle admiration, que le souverain-pontife Grégoire IX, l'entendant un jour prêcher, l'appela l'Arche du Testament. Indomptable adversaire des hérésies, il dut à l'énergie de la guerre qu'il leur livra le surnom de Marteau perpétuel des hérétiques. Le premier de son ordre, Antoine, à cause de l'excellence de sa doctrine, expliqua à Bologne et ailleurs les saintes Ecritures et dirigea les études de ses frères. Après avoir par-

couru diverses provinces, l'année qui précéda sa mort il vint à Padoue, où il a laissé d'illustres monuments de sa sainteté. Enfin, après de grands travaux exécutés pour la gloire de Dieu, joignant l'honneur des miracles à celui de ses mérites, Antoine s'endormit dans le Seigneur le 14 juin de l'an du salut 1231. Le souverain pontife Grégoire IX l'inscrivit au nombre des saints confesseurs.

PRIONS.—Faites, Seigneur, que la fête annuelle du bienheureux confesseur Antoine réjouisse votre Eglise, afin que, continuellement fortifiée par les secours spirituels, elle mérite de posséder les joies de l'éternité. Ainsi soit-il.

14 JUIN. — SAINT BASILE-LE-GRAND, ÉVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — L'AN 379.

Basile appartenait à une famille noble de la Cappadoce. A Athènes, dans la compagnie de saint Grégoire de Nazianze, son ami intime, il s'appliqua avec un succès prodigieux à l'étude des lettres profanes, et ensuite, dans un monastère, à celle des lettres sacrées; et bientôt il s'éleva dans la science et la sainteté à une telle hauteur, qu'il mérita le surnom de Grand. Appelé dans le Pont pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ, il convertit cette province, qui avait abandonné la pratique du christianisme, et la ramena dans la voie du salut. Eusèbe, évêque de Césarée, l'aida ensuite de sa collaboration pour l'instruction de son troupeau, et l'eut plus tard pour successeur. Basile, en se montrant un des plus zélés défenseurs de la divinité du Fils de Dieu et de sa qualité de consubstantiel au Père, avait allumé contre lui le courroux de l'empereur Valens; mais les miracles du saint évêque calmèrent le prince et le firent renoncer à la résolution qu'il avait prise de l'exiler: car le siège où Valens voulait s'asseoir pour rédiger le décret de son bannissement se brisa, et de trois roseaux qu'il employa pour l'écrire, aucun ne put marquer. Comme l'empereur n'en persistait pas moins à vouloir tracer cet ordre impie, sa main, par un soudain relâchement des nerfs, fut agitée d'un tremblement complet. Touché de ces prodiges, Valens prit le papier et le déchira. Dans la nuit qui suivit et qu'il avait donnée à Basile pour faire ses réflexions, l'épouse du prince éprouva de cruelles douleurs et son fils unique tomba dangereusement malade. Rempli d'épouvante et reconnaissant son iniquité, l'empereur fait venir Basile, et en sa présence le jeune malade revint à sa santé. Mais Valens ayant appelé des hérétiques pour le voir, cet enfant mourut bientôt après. Basile pratiqua l'abstinence et la chasteté dans un degré admirable; il se contentait d'une tunique, était très exact à l'observation du jeûne, et assidu à l'oraison, dans laquelle il passait souvent la nuit entière. Il garda toute sa vie la virginité. Après avoir bâti des monastères, il régla l'ordre religieux de manière à ce que les avantages de la vie solitaire et ceux de la vie active s'y trouvassent merveilleuse-

ment unis. Il fit beaucoup d'ouvrages pleins de science; et personne, au témoignage de saint Grégoire de Nazianze, n'expliqua les livres de la sainte Ecriture avec plus de vérité et plus d'abondance. Il mourut le 1^{er} janvier. Depuis longtemps il ne vivait plus que par l'esprit et ne paraissait avoir d'un corps que les os et la peau.

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Basile-le-Grand, et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

15 JUIN. — SAINT VITUS, SAINT MODESTE ET SAINTE CRESCENCE, MARTYRS. — IV^{me} SIÈCLE.

Vitus étant encore très jeune fut baptisé à l'insu de son père ; lequel ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il ne négligea rien pour détourner son fils de persévérer dans la religion chrétienne. Mais se trouvant inébranlable dans sa résolution, il le remit entre les mains du juge Valérien, pour que ce magistrat le fit battre de verges. L'enfant, toujours ferme dans sa foi, fut ensuite rendu à son père. Pendant que cet homme barbare se préparait à lui faire éprouver plus cruellement encore les effets de son ressentiment, Vitus, averti par un ange, partit pour une terre étrangère, accompagné de Modeste et Crescence, qui étaient préposés l'un et l'autre à son éducation. Il acquit dans le lieu où il se fixa une si grande renommée, que le bruit en alla jusqu'à Dioclétien, qui manda ce jeune chrétien pour délivrer son fils, tourmenté par le démon. Mais à peine Vitus eut-il réalisé les vœux de l'ingrat empereur, que celui-ci entreprit de lui faire adorer ses fausses divinités ; et comme les promesses les plus magnifiques ne purent triompher de sa foi, le tyran l'envoya en prison chargé de chaînes, avec Modeste et Crescence. Etonné de leur courage, Dioclétien voulut les vaincre en les faisant plonger tous les trois dans un grand vaisseau rempli de plomb fondu, de poix et de résine bouillante. Les martyrs, à l'exemple des trois enfants hébreux, chantèrent alors des hymnes à la gloire de Dieu. Ensuite on les exposa à un lion ; mais l'animal se coucha devant eux et lécha leurs pieds. L'empereur, enflammé de colère à la vue de la multitude que ce miracle remplissait d'émotion, fit étendre les victimes sur un lit de fer, et commanda qu'on leur coupât les membres et qu'on arrachât les os de leur corps. Au moment de cette exécution il y eut des éclairs et des tonnerres, ainsi que des tremblements souterrains qui détruisirent plusieurs temples des faux dieux. Une dame de distinction appelée Florence recueillit les restes des martyrs et les ensevelit avec honneur.

PRIONS. — Nous vous supplions, Seigneur, d'accorder à votre Eglise, par l'intercession de vos saints martyrs Vitus, Modeste et Crescence, la

grâce de ne point s'élever à des pensées d'orgueil, mais d'accomplir avec humilité ce qui vous plaît, afin que, méprisant tout ce qui est mal, elle pratique librement et avec charité tout ce qui est bien. Ainsi soit-il.

16 JUIN. — SAINT JEAN-FRANÇOIS RÉGIS, CONFESSEUR.
L'AN 1640.

Jean-François Régis, né d'une famille noble dans le village de Fontcouverte, au diocèse de Narbonne, donna dès l'âge le plus tendre des marques de sa sainteté. Dès lors brillèrent en lui une innocence de mœurs admirable, un amour ardent pour la prière, une pudeur et une modestie singulières. Etant entré à dix-neuf ans dans la Compagnie de Jésus, à Toulouse, il se fit remarquer par son humilité, son obéissance, sa charité, son abnégation et par toutes les autres vertus qui sont propres à la vie religieuse. Ses études terminées, il se dévoua tout entier à procurer le salut des âmes. Les âpres montagnes du Vivarais, du Velay et du Forez, ainsi que les vastes chaînes voisines de l'Ardèche, qui sont hérissées de glaces et couvertes de neiges presque perpétuelles, tel fut le théâtre assigné à son zèle. Ces contrées avaient pour habitants des hommes que l'ignorance, la rusticité, la barbarie rendaient intraitables, et qui semblaient à peu près de farouches sauvages. Il entreprit de les humaniser, et il y réussit au point de ramener à la foi catholique un nombre incalculable soit de ceux qui s'étaient laissés infecter par le calvinisme, soit de ceux qui vivaient dans la corruption et le désordre des mœurs. Après avoir fait l'hiver des missions à la campagne, l'été il retournait au Puy; et là, dans les hôpitaux, les prisons et les maisons, sur les places publiques et dans les églises, se faisant tout à tous, il se rendait utile à chacune des classes de la société. Il nourrissait des multitudes de pauvres, pour qui il quêta de tous côtés des secours, principalement pendant les rigueurs de la famine, et en faveur de qui il opéra plusieurs fois des multiplications de froment. Cette conduite lui fit donner le surnom de père des pauvres. On ne saurait croire combien il endura d'affronts et d'outrages pour retirer de la fange du vice des libertins et des femmes débauchées. Lui cependant paraissait toujours intrépide, le front haut, le visage riant au milieu des poignards qui souvent même s'appuyèrent contre sa gorge, parmi les soufflets et les coups de bâton. Quand la peste exerçait ses ravages, il visitait soigneusement les malades atteints par le fléau, et il parvint, grâce à son ardente charité, à en guérir un très grand nombre. Plein de douceur et de bonté envers les autres, il se traitait lui-même très durement, faisant usage du cilice, des chaînes de fer, se livrant à de sanglantes flagellations, prenant à terre ou sur une planche nue un sommeil très court, ne buvant jamais de vin, et ne se permettant que la nourriture la plus misérable, prise encore en si petite quantité, qu'elle suffisait à peine pour l'em-

pêcher de mourir. François semblait ne respirer, ne parler, ne penser que l'amour divin, tant il en était embrasé. Il donnait plusieurs heures de la nuit à la prière, comblé qu'il était alors de délices vraiment célestes, et souvent même ravi en extase. Il célébrait les divins mystères avec une telle application d'esprit et une si vive animation de visage, qu'il communiquait aux assistants le feu sacré dont il était embrasé. Les miracles qu'il opéra et les autres dons surnaturels que Dieu lui communiqua le couvrirent d'une merveilleuse auréole. Enfin il fut appelé à aller recevoir la récompense de ses travaux, lorsqu'il était à la Louvese, bourg du diocèse de Vienne. Attaqué d'une maladie mortelle, suite de ses fatigues, au milieu d'un hiver très rigoureux, il fut consolé par des visions célestes, avant-goût des joies éternelles, et il rendit son âme au Créateur l'an 1640, le 31 décembre, dans la 44^e année de son âge. Il se fit à son tombeau un concours incroyable de gens qui y affluaient de toutes parts à travers les montagnes les plus escarpées, et qui, attirés par la renommée toujours croissante de sa sainteté et de ses miracles, venaient le visiter avec une extrême dévotion. Ce fut ce qui engagea le pape Clément XI à béatifier le serviteur de Dieu, l'an 1717. L'éclat des nouveaux miracles qui s'accomplirent dans la suite fit que Clément XII n'hésita point à le canoniser en 1737, le 16 juin, jour que Benoît XIV a assigné pour la célébration de sa fête. (*Compagnie de Jésus.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez décoré le bienheureux confesseur Jean-François d'une admirable charité et d'une patience invincible pour l'aider à supporter une multitude de travaux dans l'intérêt du salut des âmes, accordez-nous, dans votre miséricorde, qu'instruits par ses exemples et aidés de son intercession, nous obtenions les récompenses de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

17 JUIN. — SAINT AVIT, CONFESSEUR. — VERS L'AN 530.

Avit, de Périgueux, issu d'une illustre famille, dans un bourg du diocèse de Sarlat, sur les bords de la Dordogne, fut un fidèle observateur de la religion catholique. Il fit la guerre sous le roi des Wisigoths Alaric, qui avait depuis longtemps établi ses campements auprès de Poitiers. Mais les barbares furent dispersés et mis en fuite dans une grande bataille qui se donna aux environs de la ville. Alaric périt de la main même de Clovis, et Avit, qui se trouva au nombre des prisonniers, fut conduit à Paris. Délivré de sa captivité, tandis qu'il retournait dans son pays, le saint homme guérit et s'attacha comme compagnon inséparable un certain Benoît, qui était malade et de plus sourd et muet. Ils prirent ensemble le chemin de Poitiers. Comme ils se reposaient de leurs fatigues sur les limites de la province, Avit fut assailli par une telle multitude, qu'il se vit obligé de fuir et de se retirer dans un monastère, où il reçut l'habit religieux des mains de l'abbé Lucinus. Quelque temps après, la jalousie des

frères l'expulsa de cette maison ; et, sans se faire connaître de sa famille, il rentra dans le Périgord, où il perdit Benoît, son fidèle compagnon, qui mourut à l'endroit où une église a été dans la suite élevée sous son invocation. Après la mort de Benoît, l'homme de Dieu, dirigeant ses pas d'un autre côté, rencontra dans le bourg de Bana Secondin, qui s'attacha à lui pour partager son genre de vie. Tous deux marchèrent vers un lieu écarté, où Avit se construisit dans l'épaisseur des bois une cellule souterraine, dans laquelle il passa quarante ans, uniquement appliqué au jeûne, aux veilles et à la prière. Enfin, plein de mérites et de vertus, il mourut en cet endroit. Son corps fut enseveli dans l'église de la bienheureuse Vierge Marie, et, l'an 1118, il fut transféré dans un autre sanctuaire consacré à Dieu en l'honneur de saint Avit lui-même, sur la montagne de Dauriac, et qui avait été dédié l'année précédente par Guillaume, évêque de Périgueux. (*Supplément de Périgueux*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos supplications que nous, qui célébrons dans une fête annuelle la mort de votre bienheureux confesseur Avit, nous soyons, par ses mérites et son intercession, délivrés de tous les maux, et que nous ressentions l'efficacité de votre grâce. Ainsi soit-il.

18 JUIN. — LES SAINTS MARC ET MARCELLIEN, MARTYRS. — L'AN 286.

Marc et Marcellien, tous deux romains, étaient frères. Arrêtés pour la foi chrétienne par le magistrat Fabien, ils furent attachés à un poteau, les pieds cloués. Le juge leur dit : *Rentrez en vous-mêmes, et arrachez-vous à ces tourments.* — Jamais, lui répondirent-ils, nous n'avons goûté, dans aucun festin, des délices comparables à celles que nous éprouvons en supportant ceci pour Jésus-Christ, dans l'amour duquel nous commençons à être fixés. Puisse-t-il nous permettre de souffrir aussi longtemps que nous serons revêtus de ce corps corruptible ! C'est ainsi que le jour et la nuit ils chantaient les louanges divines au milieu des tourments. Enfin ayant été percés de traits, ils arrivèrent à la gloire du martyre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos supplications que nous, qui honorons la naissance éternelle de vos saints martyrs Marc et Marcellien, nous soyons délivrés par leur intercession de tous les maux qui nous menacent. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT CYRILIQUE ET LA VIERGE SAINTE PAULE, MARTYRS. — VERS L'AN 500.

Pendant les dix années que la sanglante persécution de Dioclétien et de Maximien exerça ses fureurs et sa rage contre tous les mem-

bres du Christ, il y eut une si grande multitude de fidèles qui triomphèrent en mourant pour la foi, que, dans un seul mois, dix-sept mille obtinrent la palme du martyre. Alors l'Espagne compta un foule de vaillants soldats du Christ : la Bétique brilla par l'éclatante confession de ses saints ; les prisons et les bagnes furent remplis par des légions de captifs, les tribunaux retentirent de la gloire du Seigneur, les idoles furent rejetées avec dédain, des hommes dignes de Dieu et prodiges de leur vie lui consacrèrent leur sang, qu'ils répandirent pour la gloire de son nom. Alors vous auriez vu, à Séville, Rufine et Justa combattre contre Diogénien ; à Saragosse, Encratide et ses nobles compagnons livrer joyeusement leur tête au cruel Dacien ; les corps d'innombrables martyrs consumés au milieu des flammes par ordre de ce persécuteur ; Valère et d'autres saints évêques souffrir les tortures et l'exil. Vous auriez vu, à Tolède, Léocadie mourir dans sa prison ; à Complute (Alcala de Hénarez), les jeunes enfants Pastor et Just laisser à l'école leurs livres pour aller se présenter au tyran, s'offrir à la mort, et, pleins de joie, tendre la gorge au bourreau. Cordoue vous aurait montré Aciscle et sa sœur Victoire triomphant de Dion, et Malaga Cyriaque et Paule donnant avec allégresse leur vie pour le Seigneur. Ailleurs enfin, d'autres se seraient offerts à vos yeux, au milieu de cruels supplices que devait suivre la mort. Mais il serait trop long de tout raconter.

Les plus illustres athlètes dans cette persécution furent Cyriaque et la vierge Paule. Amenés au tribunal du juge païen, à Malaga, ils rendirent compte de leur foi et souffrirent pour la défendre d'innombrables tortures et de cruels supplices. Rien ne pouvant leur faire renier Jésus-Christ, le juge impie ordonna qu'ils fussent lapidés. Aussitôt ils coururent pleins de joie au combat, et reçoivent avec intrépidité une grêle de pierres qui broie leurs corps, et sous laquelle ils tombent ensevelis. Les pierres se choquaient encore sur leurs membres brisés quand ils rendirent leurs âmes à Dieu, environ l'an du salut 300, le 18 juin. La noble cité de Malaga fut empourprée de leur sang vénérable. Plus tard cette ville, après avoir été 670 ans au pouvoir des perfides mahométans rentra sous la domination des chrétiens, le 19 août de l'an du Seigneur 1487, sous le règne des princes catholiques Ferdinand et Isabelle, qui, le même jour, prenant possession de la très noble cité, y entrèrent en triomphe. Les deux souverains, après avoir purifié la ville des souillures musulmanes, rendirent à Dieu de joyeuses actions de grâces et informèrent de leur victoire Innocent VIII, qui occupait alors le siège apostolique. Dans la joie que lui causa ce triomphe et le rétablissement de la foi dans un lieu qu'elle avait autrefois possédé, le pontife romain adressa à Leurs Majestés Catholiques un rescrit où il disait que la ville de Malaga a été consacrée par le martyre de saint Cyriaque et de sainte Paule, lapidés autrefois comme Étienne le premier martyr. C'est pourquoi les habitants de Malaga se sont mis sous la tutelle et le patronage des deux saints, et ont bâti une église sous leur invocation. A leur

fête, qui est très renommée, le clergé et le sénat en corps se rendent solennellement dans cette basilique; et tous les ans, en présence du Seigneur, ils célèbrent par des réjouissances extraordinaires la mémoire de la mort très précieuse de ces saints martyrs. (*Espagne.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en conjurons, faites que votre famille, qui se glorifie des triomphes de vos saints martyrs Cyriaque et Paule, devienne plus fervente dans l'amour de votre Christ, et que ceux qu'elle vénère comme ses patrons sur la terre, elle mérite de les avoir pour pieux intercesseurs auprès de vous dans le ciel. Ainsi soit-il.

19 JUIN. — SAINTE JULIENNE DE FALCONIÉRI, VIERGE. —
L'AN 1340.

Julienne, de la noble famille des Falconiéri, naquit l'an 1270, de parents déjà avancés en âge, et jusque-là stériles. Sa mère se nommait Réguardata; son père était un personnage très distingué de Florence, où il fit construire entièrement à ses frais la magnifique église de Notre-Dame de l'Annonciation, telle qu'elle existe encore aujourd'hui. Dès le berceau Julienne donna des marques frappantes de sa sainteté future: car de ses lèvres vagissantes on l'entendit préférer spontanément les délicieux noms de Jésus et de Marie. Parvenue à l'âge où commence la raison, elle se voua sans réserve aux vertus chrétiennes, dans lesquelles elle excella au point que le bienheureux Alexis, son oncle, qui l'instruisait par ses leçons et ses exemples, ne craignit pas de dire à la mère de cette sainte enfant qu'elle avait mis monde non pas une femme, mais un ange. Modeste dans ses regards et dans toute son âme, Julienne s'éloigna tellement du péché, même de la plus légère faute, que jamais, dans tout le cours de sa vie, elle ne leva les yeux pour voir le visage d'un homme. Il lui suffisait d'entendre nommer le péché pour trembler; il lui arriva même de ressentir une si forte impression au récit d'un crime, qu'elle tomba sur-le-champ presque inanimée. Quand elle eut accompli sa quinzième année, elle renonça à son patrimoine, qui était cependant très considérable, et à un mariage terrestre, pour consacrer à Dieu sa virginité entre les mains de saint Philippe Béniti, de qui la première elle reçut l'habit religieux des personnes appelées Mantellates. L'exemple de Julienne fut suivi par plusieurs dames des plus nobles familles. La mère elle-même de la sainte se remit entre les mains de sa fille pour son éducation religieuse; et peu à peu le nombre des sœurs s'accrut au point que Julienne institua l'ordre des Mantellates, et lui donna, sous l'inspiration de la prudence et de la sainteté la plus éclairée, les règles de piété qui devaient le diriger. La connaissance parfaite que saint Béniti avait des vertus de Julienne fit qu'à l'approche de la mort il ne crut pas pouvoir remettre en de meilleures mains non seulement les femmes, mais l'ordre entier des Servites,

dont il avait été le propagateur et le général. Mais la sainte conserva toujours d'elle-même les sentiments les plus bas ; et tandis qu'elle était la maîtresse des autres, elle servait ses sœurs en remplissant les moindres offices de la maison. Elle passait les jours entiers dans la prière, ravie très souvent en extase. Le temps qui lui restait, elle l'employait à apaiser les dissensions qui régnaient entre les citoyens, à retirer les coupables de la voie de l'iniquité, et à servir les malades. Quelquefois portant ses lèvres sur leurs plaies, elle en exprimait l'humeur avec sa bouche, et les rendait ainsi à la santé. Pour affaiblir son corps, elle employait habituellement les fouets, les cordes noueuses, les ceintures de fer, les veilles, et la pratique pénible de coucher sur la terre nue. Quatre jours par semaine elle se soutenait par la nourriture la plus misérable, aussi bien pour la quantité que pour la qualité. Les autres jours elle se contentait du pain des anges, excepté le samedi, où elle mangeait du pain auquel elle n'ajoutait que de l'eau. Un régime si austère lui causa un mal d'estomac qui s'augmenta lorsqu'elle fut dans sa 70^{me} année, et la réduisit à l'extrémité. Elle souffrit les incommodités d'une longue maladie avec un visage gai et une âme remplie de courage. On ne l'entendit former qu'une plainte, c'était que, ne pouvant conserver dans son corps aucune nourriture, elle se trouvait, par respect pour le saint Sacrement, éloignée de la table eucharistique. Dans cette pénible situation, elle pria un prêtre de lui apporter le pain céleste que sa bouche ne pouvait retenir, et de l'approcher au moins de sa poitrine. Le prêtre acquiesça à sa prière ; et alors, ô prodige ! l'hostie sainte disparut, et Julienne expira portant imprimées sur sa figure la joie et la sérénité. Quand on rendit à son corps les devoirs accoutumés, on trouva la preuve de ce qui auparavant avait paru incroyable ; car au côté gauche de sa poitrine on aperçut sur la chair, comme marquée avec un cachet, la forme d'une hostie qui représentait l'image de Jésus-Christ crucifié. Le bruit de ce prodige et d'autres miracles qui s'accomplirent encore, concilièrent à Julienne la vénération non seulement de Florence, mais de tout l'univers chrétien : vénération qui s'est accrue pendant près de quatre siècles, au point que le pape Benoît XII permit à tout l'ordre des Servites de la bienheureuse Vierge-Marie de réciter son office propre au jour de sa fête. Clément XII, qui combla la même association des plus grands témoignages de sa munificence et de sa protection, à la vue des nouveaux miracles qui ajoutaient chaque jour à l'éclat du nom de Julienne, inscrivit cette fidèle servante du Seigneur sur le catalogue des saintes vierges.

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné fortifier miraculeusement la bienheureuse Julienne, votre vierge, dans les douleurs de sa dernière maladie, par le corps précieux de votre Fils, accordez à nos prières que, ses mérites intercédant en notre faveur, nous aussi, dans le combat contre la mort, nous soyons d'abord divinement nourris et fortifiés, et ensuite conduits à la céleste patrie. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT GERVAIS ET SAINT PROTAIS, MARTYRS.

Gervais et Protas, fils de Vital et de Valérie, qui furent martyrisés pour la foi de Jésus-Christ, le premier à Ravenne, et la seconde à Milan, après avoir distribué leur patrimoine aux pauvres, firent don de la liberté à leurs esclaves. Cette conduite chrétienne inspira aux prêtres des païens une haine mortelle contre eux. C'est pourquoi le comte Astasius voulant partir pour la guerre, ils crurent que l'occasion était favorable de perdre les deux chrétiens. Ils firent donc entendre à Astasius que d'après un avertissement des dieux, il n'y avait point de victoire à espérer pour lui dans cette expédition, s'il ne commençait par obliger Gervais et Protas à renier le Christ et à sacrifier aux dieux. Les deux frères se refusant avec indignation à ce qu'on exigeait d'eux, Astasius ordonna que Gervais fût frappé jusqu'à ce qu'il expirât sous les verges. Quant à Protas, après qu'il eut été meurtri de coups, on le décapita. Les corps des deux martyrs furent enlevés secrètement par un serviteur de Jésus-Christ nommé Philippe, qui les ensevelit dans sa maison. Dans la suite saint Ambroise les découvrit par une révélation divine, et les plaça dans une église magnifique. Ces deux saints souffrirent à Milan le 19 juin.

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de vos saints martyrs Gervais et Protas, accordez-nous, dans votre miséricorde, d'être animés par l'exemple de ceux dont les mérites nous apportent tant de joie. Ainsi soit-il.

20 JUIN. — SAINT SILVÈRE, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 538.

Silvère, né en Campanie, fut élu souverain-pontife pour succéder à Agapet. Il fit briller sa doctrine et sa sainteté dans la lutte qu'il soutint contre l'hérésie, et sa grandeur d'âme dans la constance avec laquelle il sut maintenir un jugement d'Agapet ; car malgré les prières souvent réitérées de l'impératrice Théodora, jamais il ne voulut rétablir dans sa dignité Anthime, que, pour son attachement à l'euty-chianisme, Agapet avait déposé du siège de Constantinople. La princesse, irritée, ordonna à Bélisaire d'envoyer le pontife en exil. Silvère vécut donc relégué dans l'île Pontia, d'où il écrivit en ces termes à l'évêque Amateur : « Je suis nourri d'un pain de tribulation et d'une eau d'angoisse, et pourtant je n'ai point abandonné et je n'abandonne point ma charge pontificale. » Il donna même une preuve de cette résolution dans ses actes, car il réunit en concile dans le lieu de son exil un grand nombre d'évêques, et fit quelques réglemens qui inté-ressaient l'intégrité de la foi et le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Mais bientôt succombant sous le poids de ses souffrances et de ses chagrins, le 20 juin il s'endormit dans le Seigneur.

Son tombeau fut gloriifié par plusieurs miracles. Il avait été à la tête de l'Eglise un peu plus de trois ans, et il avait fait, au mois de décembre, treize prêtres, cinq diacres, et dix-neuf évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Silvère nous protège. Ainsi soit-il.

21 JUIN. — SAINT LOUIS DE CONZAGUE, CONFESSEUR. —
L'AN 1591.

Louis était fils de Ferdinand de Gonzague, marquis de Châtillon, en Lombardie. Le danger de mort où il se trouva obligea de hâter son baptême; et il parut vivre pour le ciel avant de naître sur la terre. Il conserva si fidèlement sa première innocence, qu'il sembla confirmé en grâce. A peine eut-il l'usage de la raison, qu'il se consacra à Dieu; et depuis ce moment il avança chaque jour dans la sainteté. Agé seulement de neuf ans, comme il était à Florence, devant l'autel de la bienheureuse Vierge, qu'il regarda toujours comme sa mère, il se voua à une perpétuelle virginité: vertu que par un insigne bienfait de Dieu il garda dans toute son intégrité sans qu'elle ait jamais été attaquée par les combats de l'esprit ou de la chair. Dès lors il commença à réprimer si fortement les autres passions de l'âme, que dans la suite il, n'en ressentait pas même le premier mouvement. Avec quel soin il veilla sur ses sens, et principalement sur ses yeux! Non seulement il ne les fixa jamais sur Marie d'Autriche, laquelle pendant plusieurs années qu'il fit partie des pages du prince des Espagnes il salua presque tous les jours, mais il ne les arrêtait même pas sur le visage de sa propre mère: bien digne, à ces titres, du nom qu'on lui donne d'homme sans corps, ou d'ange dans un corps humain. A la garde de ses sens il ajouta les macérations de la chair. Chaque semaine il jeûnait trois fois, ne prenant ces jours-là qu'un peu de pain avec de l'eau, si toutefois l'on ne doit pas dire qu'à cette époque il jeûnait continuellement, car dans ses repas il prenait à peine une once de nourriture. Souvent il se mettait en sang avec des cordes et des chaînes; et cela jusqu'à trois fois par jour. Il se faisait quelquefois des disciplines avec des laisses, et un cilice avec des éperons. Il mettait souvent en secret dans son lit quelques planches pour le rendre dur et aussi dans le dessein de se réveiller plus tôt pour prier: car il passait dans la contemplation des choses célestes une grande partie de la nuit, même au fort de l'hiver, n'étant couvert alors que d'une simple chemise, agenouillé à même sur le sol, ou bien y étant par faiblesse étendu de tout son long. Quelquefois il y restait immobile trois, quatre et cinq heures, jusqu'à ce qu'il eût passé au moins une heure entière sans avoir éprouvé aucune distraction. Sa constance fut récompensée par la stabilité de son at-

tention, qui en vint, dans la prière, à ne plus se porter à aucun autre objet, et qui même fut fixée en Dieu comme par une perpétuelle extase. Enfin pour s'attacher uniquement au Seigneur, après avoir lutté sans relâche pendant trois ans contre son père, dont il finit par vaincre la résistance, il transporta à son frère ses droits sur la principauté de ses aïeux, et entra à Rome dans la Société de Jésus, où l'avait appelé une voix céleste lorsqu'il était à Madrid. Dès le noviciat, il commença à être cité comme un maître de toutes les vertus. Il y avait en lui une observation on ne peut plus exacte des règles mêmes les moins importantes, un mépris singulier pour le monde, une haine implacable de lui-même, et pour Dieu un amour si ardent, que son corps de jour en jour se consumait sous l'influence du feu sacré. Ayant pour cette raison reçu l'ordre de distraire un peu sa pensée des choses divines, il faisait d'inutiles efforts pour fuir Dieu, qui partout se présentait à lui. Embrassant aussi le prochain dans son admirable charité, il contracta une maladie contagieuse dans les hôpitaux publics, où il s'employait avec ardeur au service des pestiférés. Lentement consumé par ce mal, il termina sa vie le jour qu'il avait prédit, le 21 juin, dans sa vingt-quatrième année. Après avoir demandé à recevoir la discipline, et à être étendu à terre pour mourir, il sortit de ce monde et gagna la patrie céleste. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi vit, par révélation de Dieu, que Louis jouissait auprès de lui d'une si grande gloire, qu'elle aurait cru à peine qu'il en existe une pareille dans le ciel. Le saint fut aussi glorifié par des miracles nombreux et éclatants. Après les avoir vérifiés dans les formes, Benoît XIII a inscrit au catalogue des saints le nom de ce jeune homme angélique, et l'a donné comme un modèle d'innocence et de chasteté, et en même temps comme patron à la jeunesse, principalement à celle des écoles.

PRIONS. — O Dieu, distributeur des dons célestes, qui, dans un jeune homme angélique, Louis de Gonzague, avez allié une admirable innocence de vie avec une pareille pénitence, accordez-nous, par ses mérites et ses prières, que, ne l'ayant pas suivi dans son innocence, nous l'imitions dans sa pénitence. Ainsi soit-il.

22 JUIN. — SAINT PAULIN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 431.

Paulin, évêque de Nôle, aussi habile dans les connaissances humaines que savant dans les lettres divines, a composé en vers et en prose un grand nombre d'ouvrages remarquables par l'élégance et les ornements de la diction. A la gloire de la charité de ce saint on cite surtout ce qu'il fit lors de la dévastation de la Campanie par les Goths. Tout ce qu'il possédait, sans excepter les choses mêmes les plus nécessaires à la vie, il l'employa à nourrir les pauvres et à racheter les captifs. Alors, comme l'écrivait saint Augustin, de la fortune et de la plus haute opulence réduit volontairement à la pauvreté la plus grande,

mais en même temps très riche en sainteté, il adressait à Dieu cette prière, après qu'il eut été pris par les barbares : *Seigneur, ne permettez pas que je sois torturé pour l'or ou l'argent, car vous savez où sont tous mes biens.* Dans la suite, les Vandales infestant ces mêmes contrées, une veuve pria Paulin de racheter son fils. Comme le saint avait dépensé tout ce qu'il possédait à des œuvres de miséricorde, il se livra lui-même comme esclave à la place du captif. Etant donc passé en Afrique, il fut chargé de cultiver le jardin de son maître, qui était le gendre du roi. Eclairé par le don de prophétie, il annonça à celui qu'il servait la mort du prince, qui lui-même, dans un songe, se vit arracher un fouet de la main par Paulin, qui lui apparut assis au milieu de deux juges. Enfin, reconnu pour ce qu'il était, ce grand homme fut renvoyé de la manière la plus honorable, emportant avec lui la liberté de tous ceux de ses concitoyens qui étaient tombés dans l'esclavage. De retour à Nôle, tandis qu'en remplissant avec zèle ses fonctions épiscopales il allumait dans tous les cœurs le feu de la piété chrétienne par ses paroles et ses exemples, il fut saisi d'un violent mal au côté. Bientôt après, la chambre où il était fut secouée par un tremblement de terre, et il rendit presque aussitôt son âme à Dieu.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Paulin augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

23 JUIN. — SAINT JACOB, EVÊQUE ET CONFESSEUR. — VIII^{me} SIÈCLE.

Jacob, homme admirable par ses vertus et par toute sa vie, après avoir gouverné la sainte église de Toul abdiqua la charge épiscopale et se retira dans un monastère pour y vaquer plus librement au service de Dieu. L'an 737, il avait souscrit au concile de Compiègne. Il revenait de Rome, et passait par Dijon, lorsque, frappé de la renommée des miracles qui s'opéraient dans cette ville par les mérites de saint Bénigne, il vint au tombeau du glorieux martyr pour implorer par son intercession le pardon de ses péchés. Un jour, dans la ferveur des prières qu'il y répandait, il exhala son âme et il reçut ensuite près du tombeau de saint Bénigne la sépulture que sa dévotion semblait réclamer. Liliosa, sœur du saint évêque, qui partageait la piété de son frère pour l'illustre martyr, donna son domaine de Bertigny aux moines de Saint-Bénigne. Ce fut un prieuré célèbre, devenu aujourd'hui une paroisse du diocèse de Langres sous le nom de Saint-Blin. (*Supplément de Langres*).

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife Jacob augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

24 JUIN. — NATIVITÉ DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Le temps auquel Elisabeth devait mettre au monde son enfant arriva, et elle donna le jour à un fils. Ses voisins et ses parents ayant appris que Dieu avait fait éclater sa miséricorde sur elle, la félicitaient et prenaient part à sa joie. Le huitième jour ils vinrent pour circoncire l'enfant, et ils le nommaient Zacharie, du nom de son père. Elisabeth prit la parole et dit : *Non, mais il sera appelé Jean.* Ils lui répondirent : *Il n'y a personne de votre parenté qui soit appelé de ce nom.* Et ils demandaient par signes au père de l'enfant le nom qu'il voulait qu'on lui donnât. Zacharie ayant fait apporter des tablettes, écrivit dessus : *Jean est son nom.* Tout le monde fut rempli d'étonnement. Au même instant la bouche de Zacharie s'ouvrit, sa langue se délia, et il parlait, bénissant Dieu. Tous les habitants du pays d'alentour furent saisis de crainte, et le bruit de ce qui était arrivé se répandit dans toutes les montagnes de la Judée. Tous ceux qui entendirent ces merveilles les conservèrent dans leur cœur, et disaient entre eux : *Que pensez-vous que deviendra cet enfant ? Car la main du Seigneur était avec lui.* Et Zacharie, son père, fut rempli de l'Esprit-Saint, et il prophétisa en disant : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israel, de ce qu'il a visité et racheté son peuple. (Evangile selon saint Luc.)*

PRIONS. — O Dieu, qui nous avez rendu ce jour so'ennel par la nativité du bienheureux Jean-Baptiste, accordez à vos peuples la grâce des joies spirituelles, et conduisez les âmes de tous vos fidèles dans la voie du salut éternel. Ainsi soit-il.

25 JUIN. — SAINT GALLICAN, MARTYR. — VERS L'AN 362.

Gallican, personnage consulaire, décoré de la gloire du triomphe, se concilia par sa valeur et sa gloire militaire les bonnes grâces de l'empereur Constantin. Mais cherchant encore plus les choses de Dieu, lorsqu'il eut été éclairé de la lumière céleste par les saints frères Jean et Paul, ses maîtres dans la doctrine évangélique, il commença à professer la foi chrétienne par ses paroles et par ses œuvres. Il se retira avec saint Hilaire à Ostie, et s'y consacra tout entier au soin et au service des malades. Le bruit de ses belles actions se répandit partout, et on accourut de tous côtés pour voir un homme auparavant patrice et consul, lavant les pieds des pauvres, préparant leur table, leur versant l'eau sur les mains, pourvoyant avec une attention inquiète aux besoins des malades, et rendant les services les plus humbles aux petits d'entre les frères de Jésus-Christ, aux mendiants et aux pèlerins, comme s'ils eussent été le Seigneur lui-même. Par ces œuvres de miséricorde envers ses frères il mérita d'obtenir la miséricorde du Père céleste, et d'être associé par les souf-

frances à Jésus-Christ, Fils de Dieu. car, sous le règne de l'impie Julien l'Apostat, Gallican, chassé de cet asile de la miséricorde, de cet hospice des pauvres et des pèlerins, fut obligé d'aller à Alexandrie, où le juge Raucianus lui ordonna de sacrifier aux démons, c'est-à-dire aux dieux des païens. Mais le soldat de Jésus-Christ se trouva au-dessus des menaces et des flatteries. Déclarant qu'il ne faut rendre aucun honneur aux idoles des nations, qui ne sont que des simulacres sans vie, mais qu'on doit réserver l'adoration au Dieu vivant, il se montra prêt aux tourments et à la mort. C'est pourquoi, frappé du glaive, il termina par un glorieux martyre une vie déjà illustrée par le service des pauvres. (*Rome et divers lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez amené merveilleusement le bienheureux martyr Gallican à la connaissance de votre nom, et qui avez daigné faire briller par lui dans votre Eglise un nouvel exemple de charité, accordez-nous, dans votre bonté, de parvenir, par ses prières et par l'imitation de ses vertus, aux récompenses promises à ceux qui font miséricorde. Ainsi soit-il.

26 JUIN. — SAINT JEAN ET SAINT PAUL, MARTYRS. —
L'AN 362.

Jean et Paul, nés à Rome, étaient frères. Les biens que leur avait laissés Constance, fille de Constantin, dont ils avaient été les affectionnés et fidèles serviteurs, ils les employèrent à nourrir les pauvres de Jésus-Christ. Invités par Julien l'Apostat à faire partie de sa maison, ils usèrent d'une sainte liberté, et lui dirent qu'ils ne voulaient pas habiter chez un homme qui avait renoncé à Jésus-Christ. Julien leur donna dix jours pour réfléchir, disant que, ce terme expiré, s'ils ne s'étaient pas déterminés à s'attacher à sa personne et à sacrifier à Jupiter, ils n'eussent plus qu'à attendre la mort. Les deux frères firent servir ce laps de temps à distribuer aux pauvres le reste de leurs biens. Ils voulaient ainsi être plus dégagés de toutes sortes d'embarras pour entreprendre le voyage de l'éternité, et soulager un plus grand nombre de malheureux, afin d'être reçus par eux dans les tabernacles éternels. Le dixième jour, Téréntien, préfet de la cohorte prétorienne, leur fut envoyé. Il apporta avec lui une statue de Jupiter pour qu'ils l'adorassent, et déclara que l'empereur avait ordonné leur mort dans le cas où ils refuseraient de rendre hommage à ce dieu. Jean et Paul, qui étaient alors en prières, répondirent que, reconnaissant de cœur et de bouche le Christ comme leur Dieu, ils étaient prêts à mourir pour la foi. Téréntien, qui craignait un soulèvement du peuple si l'exécution de ces saints était publique, leur fit trancher la tête dans leur maison, où ils étaient alors, puis ensevelir secrètement, le 26 juin; et répandit le bruit qu'ils avaient été envoyés en exil. Mais leur mort fut publiée par les esprits immondes qui tourmentaient les corps de plusieurs personnes. Le fils de Téréntien-

tien lui-même était au nombre de leurs esclaves ; et ce jeune homme, amené au tombeau des martyrs, y trouva sa délivrance. A ce miracle, il crut en Jésus-Christ, ainsi que son père, qui même écrivit, dit-on, la vie de ces bienheureux confesseurs de la foi.

PRIONS. — Nous vous supplions, Dieu tout-puissant, de nous faire ressentir en la fête de ce jour la double joie que doit produire la glorification des bienheureux Jean et Paul, qui ont été vraiment frères par la même foi qu'ils ont confessée et le même martyre qu'ils ont enduré. Ainsi soit-il.

27 JUIN. — SAINT GUILLAUME, ABBÉ ET CONFESSEUR. —
L'AN 1142.

Guillaume, né à Verceil, dans la Lombardie, de parents nobles, avait à peine quatorze ans lorsque, enflammé d'une ardeur extraordinaire pour la piété, il entreprit de se rendre en pèlerinage à la célèbre église de Saint-Jacques de Compostelle. Il fit ce chemin pieds nus, couvert seulement d'une tunique, ayant un double cercle de fer pour ceinture, et il souffrit dans toute leur rigueur et au grand péril de sa vie, les incommodités du froid, de la chaleur, de la faim et de la soif. De retour en Italie, il méditait de faire un autre pèlerinage au Saint-Sépulchre, mais il se vit arrêté dans l'exécution de son dessein par divers obstacles très considérables, suscités par la providence de Dieu, qui destinait à quelque chose de plus relevé et de plus saint l'âme si religieuse de ce jeune homme. Il passa donc deux ans sur une montagne déserte, couchant sur la terre, appliqué continuellement au jeûne, aux veilles et à la prière. Appuyé sur le secours divin, il rendit la vue à un aveugle. Le bruit de ce miracle se répandant, Guillaume, à qui il n'était plus possible de demeurer caché, pensa de nouveau à Jérusalem, et se mit en route plein de joie. Mais par suite d'un avertissement de Dieu, qui lui apparut, il changea de résolution, réservé qu'il était à devenir plus utile et à produire des fruits plus abondants, aussi bien en Italie que dans les contrées étrangères. Alors avec une promptitude étonnante il bâtit un monastère sur le sommet du mont Virgilien, qui depuis a été appelé Monte-Vergine. Il s'adjoignit ensuite pour compagnons des religieux qu'il entreprit de soumettre à un genre de vie entièrement conforme aux conseils évangéliques. Des règles tirées en grande partie des statuts de saint Benoît, ses exhortations et les exemples de sa haute sainteté, lui assurèrent un succès entier. Après que, plus tard, il eut bâti d'autres monastères, sa réputation, qui croissait de jour en jour, lui amena de tous côtés un grand nombre de personnes, attirées par l'odeur de sa sainteté et par la renommée de ses miracles : car sa prière rendit la parole à des muets, l'ouïe à des sourds, à des paralytiques l'usage de leurs membres, et la santé à des infirmes affligés de maladies diverses et incurables. Il changea de l'eau en vin, et opéra plusieurs autres prodiges, et entre

autres celui-ci, qui ne doit pas être passé sous silence. Une femme perdue ayant été envoyée auprès de lui pour tenter sa chasteté, il se roula sur des charbons ardents répandus sur la terre, sans en éprouver aucun mal. Roger, roi de Naples, qui fut informé de ce miracle, en conçut une profonde vénération pour le serviteur de Dieu. Enfin, après avoir annoncé à ce prince, ainsi qu'à plusieurs autres personnes, le temps de leur mort, glorieux par l'éclat de ses miracles comme par celui de ses innombrables vertus, Guillaume s'endormit dans le Seigneur, l'an du salut 1142.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour nous frayer le chemin du salut, avez offert à notre faiblesse un exemple et un appui dans vos saints, donnez-nous de vénérer les mérites du bienheureux Guillaume, abbé, afin que nous recevions les effets de sa protection et que nous marchions sur ses traces. Ainsi soit-il.

28 JUIN. — SAINT LÉON II, PAPE ET CONFESSEUR. —
L'AN 682.

Le pape Léon II, né en Sicile, joignit à la science des lettres divines et humaines, tant grecques que latines, de grandes connaissances musicales ; car il réforma dans l'Eglise le chant des psaumes et des hymnes. Il approuva les actes du sixième concile, tenu à Constantinople sous la présidence des légats du siège apostolique, et auquel assistèrent avec l'empereur Constantin les deux patriarches de Constantinople et d'Antioche, ainsi que 170 évêques. Il traduisit aussi ces actes en latin. Dans ce concile on condamna Cyrus, Sergius et Pyrrhus, qui n'admettaient qu'une seule volonté et qu'une seule opération en Jésus-Christ. Léon humilia l'orgueil des évêques de Ravenne, qui se prévalaient de la puissance des exarques pour refuser d'obéir au siège de Rome. C'est pour cette raison que le saint pape déclara que l'élection faite par le clergé de Ravenne serait nulle, si elle n'était confirmée par l'autorité du pontife romain. Léon fut le vrai père des pauvres ; car ce n'était pas seulement de son argent, mais c'était de ses services, de ses travaux, de ses conseils, qu'il soulageait la détresse et l'abandon des veuves et des orphelins dans l'indigence. Il s'appliquait aussi à exhorter, plus encore par ses exemples que par ses prédications, chacune de ses ouailles à vivre dans la piété et dans la sainteté, lorsque, après dix mois et dix-sept jours de pontificat, il s'endormit dans le Seigneur, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Pierre, le 28 juin. Dans une ordination faite ce même mois, il créa neuf prêtres, trois diacres et vingt-trois évêques pour divers lieux.

PRIONS. — O Dieu, qui avez égalé les mérites du bienheureux pontife Léon aux mérites de vos saints, accordez-nous, dans votre miséricorde, que nous tous, qui honorons sa mémoire et solennisons sa fête, nous imitions aussi les exemples de ses vertus. Ainsi soit-il.

29 JUIN. — SAINT PIERRE ET SAINT PAUL, APOTRES.

Aujourd'hui nous commencerons par emprunter quelques détails historiques sur saint Pierre au grand docteur saint Jérôme, qui demain encore nous en fournira d'autres sur saint Paul.

• Simon Pierre, fils de Jean, de la province de la Galilée et du bourg de Bethsaïde, dit ce père de l'Eglise, était frère de l'apôtre André, et le prince des apôtres. Il gouverna d'abord l'église d'Antioche, et prêcha l'Evangile dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie et la Bithynie, à ceux d'entre les circoncis qui avaient embrassé la foi et qui vivaient dispersés parmi les nations. Puis, la seconde année de l'empire de Claude, il vint à Rome pour s'opposer à Simon-le-Magicien ; et là, il occupa la chaire pontificale pendant vingt-cinq ans, jusqu'à la dernière des quatorze années que dura le règne de Néron. Ce prince procura à l'apôtre la couronne du martyr en le faisant attacher à une croix, sur laquelle Pierre fut placé la tête tournée vers la terre et les pieds élevés en haut, disant qu'il ne méritait pas d'être crucifié de la même manière que son maître. Enseveli à Rome dans le Vatican, auprès de la voie triomphale, il est honoré de la vénération de tout l'univers. •

Prêtons maintenant l'oreille à la grande voix du pape saint Léon I^{er}, que l'Eglise fait retentir en ce jour dans les leçons de son office.

• A la vérité, mes frères bien-aimés, le monde entier participe à toutes nos saintes solennités ; et l'unité de la foi demande que la mémoire des mystères accomplis pour le salut de tous soit célébrée en tout lieu par une joie universelle. Mais la fête de ce jour, outre ce respect auquel elle a droit dans tout l'univers, demande encore à être célébrée par notre ville de Rome avec une allégresse toute spéciale, la cité qui a été le théâtre de la gloire des deux grands apôtres au jour de leur mort, devant être aussi celui où on solennise davantage l'anniversaire de leur martyre. Car Pierre et Paul, ô grande Rome, sont les illustres prédicateurs par qui l'Evangile du Christ t'a éclairée de ses vives splendeurs ; et par eux, de maîtresse superbe de l'erreur, tu es devenue l'humble disciple de la vérité. Ce sont eux que tu dois honorer comme tes pères et tes vrais pasteurs ; eux, dont les travaux t'incorporant au royaume céleste, te procurèrent une fondation incomparablement plus heureuse que celle qui, par les mains de ton Romulus et de ton Rémus, posa autrefois les premiers fondements de tes murailles, et dans laquelle l'un d'eux, celui qui te donna son nom, t'a souillée par le sang de son frère. Ce sont eux qui t'élevèrent à la gloire d'être une nation sainte, un peuple choisi, la cité sacerdotale et royale, devenue que tu es, grâce au bienheureux Pierre et à son siège apostolique, la capitale de l'univers, destinée à porter plus loin ton empire par la divine religion que tu ne l'as fait par la puissance de tes armes et ta puissance temporelle. Car, encore que,

agrandie par tes nombreuses victoires, tu aies étendu ta puissance et sur terre et sur mer, cependant ce qui t'a été soumis par tes entreprises guerrières est moins grand que ce qui t'a été donné par la paix de Jésus-Christ. Il convenait merveilleusement aux desseins de la Providence qu'un grand nombre de royaumes fût uni en un seul empire, et qu'ainsi la prédication évangélique, pour se répandre promptement, trouvât des communications plus faciles chez des peuples soumis à une même domination. Mais cet empire, ne connaissant point l'auteur de son accroissement, tout en donnant la loi aux peuples de tout l'univers, était l'esclave des erreurs de toutes les nations, et croyait avoir adopté une religion auguste, parce qu'il ne fermait ses temples à aucune fausse divinité. Il est arrivé de tout cela que plus étaient étroits les liens dans lesquels Rome se trouvait enchaînée par le démon, plus a été admirable la délivrance qu'elle a reçue de Jésus-Christ.

PRIONS. — O Dieu, qui avez consacré ce jour par le martyre de vos apôtres Pierre et Paul, donnez à votre Eglise de suivre en tout les enseignements de ceux qui ont été les premiers prédicateurs de la religion. Ainsi soit-il.

30 JUIN. — COMMÉMORATION DE SAINT PAUL, APOTRE.

Paul, appelé auparavant Saul, a le titre d'apôtre sans être compté cependant parmi les douze. Il était de la tribu de Benjamin, et d'une ville de Judée nommée Gisches. Après la prise de cette place par les Romains, il émigra pour Tarse en Cilicie, avec ses parents. Ceux-ci l'envoyèrent ensuite à Jérusalem pour y étudier la loi de Moïse; et il eut pour maître le savant Gamaliel, dont fait mention saint Luc. Il fut présent à la mort du martyr saint Etienne. Un jour qu'ayant reçu du grand-prêtre des lettres pour persécuter ceux qui avaient cru en Jésus-Christ, il se rendait à Damas, amené victorieusement à la foi par une révélation qui est racontée dans les Actes des apôtres, il fut transformé de persécuteur en vase d'élection. Sergius Paulus, proconsul de Chypre, ayant embrassé l'Evangile sur sa prédication, Saul, en mémoire du disciple qu'il venait de soumettre à Jésus-Christ, prit le nom de cet homme, et s'appela Paul. Il parcourut nombre de villes en la compagnie de Barnabé; et, de retour à Jérusalem, il fut ordonné apôtre des nations par Pierre, Jacques et Jean. Le livre des Actes parlant avec beaucoup de détail de ce qui le concerne, je dirai seulement que vingt-cinq ans après la mort du Seigneur, c'est-à-dire la seconde année de Néron, dans le temps où Festus succéda à Félix comme gouverneur de la Judée, Paul fut envoyé à Rome chargé de chaînes. Il demeura deux ans dans cette ville, vivant en son particulier, sous la garde d'un soldat, et chaque jour il entra en discussion avec les juifs touchant l'avènement du Christ. Or, il faut savoir que, dans un premier jugement, il fut renvoyé libre par Néron, dont l'em-

pire n'était pas encore affermi, et qui ne se livrait pas alors aux crimes affreux que racontent de lui les historiens. Cette mise en liberté lui permit de prêcher l'Évangile de Jésus-Christ dans diverses contrées de l'Occident, comme il l'écrivit lui-même dans sa seconde épître à Timothée. Dans la 14^e année de Néron, le même jour que mourut saint Pierre, Paul eut la tête tranchée à Rome pour Jésus-Christ ; et il fut enseveli sur la voie d'Ostie, l'an 37 après la mort du Seigneur. (*Saint Jérôme : livre des Écrivains ecclésiastiques.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez instruit la multitude des nations par la prédication du bienheureux apôtre Paul, exaucez nos prières, et faites que nous éprouvions auprès de vous la protection de celui dont nous honorons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

1^{er} JUILLET. — SAINT RUMOLD, ÉVÊQUE ET MARTYR.
L'AN 775.

Rumold, archevêque de Dublin, naquit dans la partie du pays des Scots qu'on appelle à présent l'Irlande. Il était de la famille royale de cette nation ; mais il abandonna sa patrie, ses parents et ses droits à l'héritage de ses nobles aïeux, jugeant le service de Jésus-Christ préférable à tous les biens fragiles et périssables. Il partit donc de son pays pour travailler à sa perfection et dans le dessein de visiter les tombeaux des apôtres et de vénérer aux lieux où ils existent les monuments sacrés de notre religion. Dans la route, il ne laissa jamais échapper une occasion de prêcher la parole de Dieu ; quelquefois même, lorsqu'il en était besoin, il faisait des miracles pour la conversion des infidèles. Pendant son séjour à Rome, il allait prier sans cesse aux sépulcres des apôtres et des martyrs. Il se représentait leurs combats dans son esprit, et s'enflammant de la sorte d'une sainte ardeur pour les supplices, il en éprouvait un violent désir qui allait jusqu'au transport. Averti par une révélation divine de se rendre dans la Gaule, il obtint la permission du souverain-pontife, et vint à Malines. Il fut reçu dans cette ville avec toutes sortes d'égards par le comte Adon, à l'épouse duquel il prédit bientôt après une heureuse fécondité, et dont il baptisa lui-même le fils, qu'il appela Libert. Dans la suite, cet enfant s'étant noyé, Rumold le rappela à la vie. Lorsque les Scythes et les Danois promenèrent la dévastation depuis les côtes de la mer jusqu'à Cologne, Libert s'enfuit dans le comté d'Hasbain, afin de se dérober au péril ; mais, victime immolée à Dieu, il fut tué devant l'autel même de saint Trond. Quant à Rumold, il planta la foi catholique à Malines et dans les lieux circonvoisins avec un zèle si ardent et si infatigable et des succès si prodigieux, qu'il est regardé à bon droit comme l'apôtre de ces contrées. Tandis qu'il s'appliquait à y propager la religion, il fut attaqué par deux assassins, à l'un desquels il reprochait un adultère. Ayant reçu à la tête une blessure considérable, il termina sa vie par le martyre. Les meur-

triers, pour cacher leur crime, jetèrent le corps dans l'eau ; mais l'éclat d'une lumière miraculeuse l'ayant manifesté au comte Adon, ce seigneur le fit retirer des flots et enterrer dans l'église de Saint-Etienne, d'où il fut transporté à la basilique qui est aujourd'hui l'église métropolitaine. (*Bénédictins de Belgique.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, à la prière de votre bienheureux martyr et pontife Rumold, avez par votre puissance affermi les eaux d'un fleuve et miraculeusement arraché des liens de la mort, en le retirant sain et sauf du milieu des flots, un enfant noyé depuis trois jours, accordez-nous, dans votre miséricorde, que par ses mérites et son intercession nous soyons arrachés aux flots périlleux de ce siècle, et que nous parvenions au port de la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

2 JUILLET. — VISITATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

L'évangéliste, après avoir raconté comment s'est accompli le mystère de l'incarnation du Verbe, poursuit ainsi :

• Aussitôt après, Marie s'en alla en toute hâte au pays des montagnes, dans une ville de Juda. Etant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth. Dès que celle-ci eut entendu la voix de sa parente qui la saluait, son enfant tressaillit dans son sein ; et elle-même fut remplie du Saint-Esprit. Alors elle prononça à haute voix ces paroles : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? Votre voix n'a pas plus tôt frappé mes oreilles lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Vous êtes heureuse d'avoir cru, parce que toutes les choses qui vous ont été dites de la part du Seigneur s'accompliront.* — Alors Marie dit ces paroles : *Mon âme glorifie le Seigneur ; mon esprit est ravi de joie en Dieu mon salut ; car il a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante, et voilà qu'à cause de cela toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que le Seigneur a fait en moi de grandes choses, et son nom est saint. Sa miséricorde s'étend d'âge en âge sur tous ceux qui le craignent. Il a déployé la force de son bras ; il a dissipé ceux qui s'enflaient d'orgueil dans les pensées de leur cœur. Il a renversé les puissants de leur trône, et il a élevé les petits. Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés, et il a dépouillé les riches. Il a pris sous sa protection Israël son serviteur, se ressouvenant de sa propre miséricorde, selon la parole qu'il en avait donnée à nos pères, à Abraham et à sa postérité, pour toujours.* Marie demeura avec Elisabeth environ trois mois, et elle retourna ensuite dans sa maison. • (*Évangile selon saint Luc.*)

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, accordez à vos serviteurs

le don de la grâce céleste; afin que ceux pour qui l'enfantement de sa Vierge a été le commencement du salut, trouvent dans la fête annuelle de la Visitation un accroissement de paix. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LES SAINTS PROCESSE ET MARTINIEN, MARTYRS. — 1^{er} SIÈCLE.

Lorsque saint Pierre et saint Paul étaient enfermés dans la prison Mamertine, sur le mont Tarpéien, deux de leurs gardes, Processe et Martinien, en même temps que 40 autres personnes, touchés de la prédication et des miracles des apôtres, se convertirent à la foi de Jésus-Christ, et furent baptisés avec l'eau d'une fontaine qui jaillit tout-à-coup du milieu de la pierre. Ils laissèrent ensuite aux deux apôtres la liberté de fuir s'ils le voulaient. Cette conversion ayant été connue, le préfet des soldats, Paulin, essaya de leur faire changer de résolution; mais, voyant qu'il perdait le temps à les presser, il leur fit frapper la figure et briser les dents à coups de pierre. Ensuite il commanda qu'on les traînât devant une statue de Jupiter. Ils refusèrent constamment de vénérer aucune idole. Paulin alors les condamna à être tourmentés sur le chevalet, brûlés avec des lames rougies au feu et battus à coups de bâton. Au milieu de tant d'affreux supplices, ils ne prononçaient que ces mots : *Que le nom du Seigneur soit béni*. On les jeta de nouveau en prison; et peu de temps après ils eurent la tête tranchée, hors de la ville, sur la voie Aurélia. Une femme nommée Lucine les ensevelit dans son héritage. Plus tard on les transféra à Rome, et on les plaça dans la basilique du prince des apôtres.

PRIONS. — O Dieu, qui nous gardez et nous protégez par la glorieuse confession de vos saints martyrs Processe et Martinien, donnez-nous d'avancer dans le bien en les imitant, et de nous rejouir des effets de leur intercession. Ainsi soit-il.

5 JUILLET. — SAINT MARTIAL, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. 1^{er} SIÈCLE.

Martial passe pour avoir été un des 72 disciples de Jésus-Christ, et ce même enfant qui est cité dans l'Evangile comme ayant apporté les cinq pains d'orge et les deux poissons. Il vint de l'Orient à Rome avec saint Pierre, qui l'envoya dans les Gaules pour y porter la connaissance de Jésus-Christ. Martial enseigna la religion chrétienne aux peuples de Limoges, de Toulouse, de Bordeaux, de Cahors, de la Guyenne, et à d'autres encore. C'est pour cela qu'on l'a appelé l'apôtre des Gaules. Il ressuscita un mort en le touchant avec le bâton pastoral que saint Pierre lui avait donné à Rome. Enfin il gagna la

céleste patrie, après s'être signalé par sa sainteté et sa doctrine.
(*Supplément pour divers lieux.*)

PRIONS. — Dieu éternel et tout-puissant, qui avez donné à votre Eglise, pour être un de ses pasteurs, votre bienheureux confesseur et pontife Martial, nous vous prions d'avoir égard à ses mérites et de nous dispenser les faveurs de votre charité. Ainsi soit-il.

4 JUILLET. — TRANSLATION DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE.

A Tours, Eustoche étant mort la 17^e année de son épiscopat, Perpétuus, cinquième successeur de saint Martin, fut consacré évêque. Ce pontife, voyant les miracles continuels qui s'opéraient au tombeau du bienheureux, jugea que la petite chapelle qui avait été construite pour recouvrir ses reliques ne répondait pas assez dignement à la grandeur des prodiges qui y éclataient tous les jours. Il la remplaça donc par une grande basilique qui existe encore aujourd'hui, et à qui il donna 160 pieds de longueur, 60 de largeur et 45 d'élévation sous voûte. La fête de cette basilique est remarquable par trois circonstances solennelles qu'elle rappelle en même temps, savoir : la dédicace de l'Eglise, la translation du saint corps et la consécration épiscopale du bienheureux pontife, laquelle eut lieu le 4 juillet. Quant à sa mort, elle arriva le 11 novembre. Notre fidélité à célébrer ces jours avec la piété convenable nous assurera la protection de saint Martin en ce monde et dans l'autre. Perpétuus avait invité les évêques voisins, avec un grand nombre d'abbés et de clercs, pour le jour si impatiemment attendu de la dédicace de l'Eglise et de la translation des saintes reliques. Mais, par la permission du Seigneur, il fut impossible de soulever le corps. Un des clercs fit l'observation que peut-être saint Martin ne voulait être transféré que le jour anniversaire de son sacre, le 4 du mois où l'on se trouvait. On passa donc trois jours et trois nuits en prières et en veilles saintes, et ensuite le 4 juillet, avec le secours d'un vénérable vieillard, que l'on croit avoir été un ange, on leva le corps et on le plaça en grand honneur dans l'église nouvelle, au milieu des chants de joie dont on fit retentir les airs. Lorsque, pendant les ravages des Normands, les reliques de saint Martin furent portées à Auxerre et ensuite rapportées à Tours, ces translations devinrent l'occasion des plus éclatants miracles, comme on le voit dans le récit d'un auteur grave et digne de foi, saint Odon, premier abbé de Cluny. Saint Grégoire de Tours a composé quatre livres au sujet des innombrables miracles qui arrivèrent au tombeau de son glorieux prédécesseur. (*Belgique.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux saint Martin pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

5 JUILLET. — LE BIENHEUREUX MICHEL DES SAINTS,
CONFESSEUR. — L'AN 1625.

Michel des Saints, né à Vic, dans l'Espagne citérieure, de parents pieux et honnêtes, parut mépriser le monde avant même de le connaître. Presque dès le berceau, il fit à Dieu le vœu d'une perpétuelle virginité. Son père, qui en avait connaissance, lui ayant proposé un mariage par plaisanterie, l'enfant fondit en larmes, courut au pied d'un autel de la Vierge Mère de Dieu et y renouvela son vœu avec un redoublement de ferveur. A six ans, pour marcher sur les traces des saints, il se retira dans une grotte solitaire. Là, tandis qu'à genoux il donne au mystère de Jésus-Christ souffrant les affections et les larmes de sa piété, il est découvert par ceux que son père avait envoyés à sa recherche, et contraint de revenir à la maison. Mais il n'abandonne pas pour cela le projet de mener une vie plus austère. Il n'avait qu'un désir unique, celui du ciel; il conversait continuellement avec Dieu, et mortifiait sa chair innocente plus que la faiblesse de son âge ne paraissait pouvoir le supporter : car il jeûnait trois fois chaque semaine, prenait son sommeil sur des bottes de sarment, avec une pierre pour oreiller. Il exerçait contre lui-même les plus cruelles rigueurs. Il alla même, à l'exemple de saint François, jusqu'à rouler son corps sur des épines, de manière à se mettre tout en sang. Par ces mortifications et par tant d'autres, il préludait à cette admirable pénitence qu'il porta dans la suite à un degré de rigueur vraiment effrayant. N'ayant pas encore 12 ans accomplis, seul et à pied, il sortit de la maison de son père, quitta sa famille et se rendit à Barcelone, où il embrassa l'institut de la Très-Sainte-Trinité pour la rédemption des captifs, et prononça ses vœux solennels aussitôt que l'âge le lui permit. Peu de mois après, il passa dans une maison du même ordre appartenant à la règle plus sévère des Déchaussés. Dans cette école de la discipline régulière, ses vertus, même au milieu des continuels exercices de l'étude, s'élevèrent à une hauteur étonnante, et surpassèrent encore la sainteté de sa vie antérieure. Il était si religieux observateur de toute la règle, que jamais on ne le vit l'enfreindre, pas même dans les points les plus légers. Il garda entière et sans tache, jusqu'à la mort, la virginité qu'il avait vouée à Dieu dès l'âge de cinq ans. Il n'avait qu'une tunique, encore tout usée. Il macérait son corps au moyen des cilices les plus durs et des fouets armés de fer. Il jeûnait perpétuellement, n'usait jamais de vin, et passait plusieurs jours de la semaine absolument sans boire ni manger; le reste du temps, il ne prenait que la plus modique et la plus chétive nourriture. N'accordant au sommeil que de très courts moments, il donnait la plus grande partie de la nuit à de pieuses méditations et à la contemplation des choses du ciel. Le désir qu'il avait de la patrie céleste l'enflammait à ce point

que, lorsqu'il en parlait ou qu'il en entendait parler, il paraissait ravi hors de lui-même. Il aimait Dieu de toutes les affections de son âme, et pourtant il adressait au Seigneur les plus ferventes prières pour en obtenir un cœur nouveau que la charité embrasât d'une flamme encore plus pure. Son cœur, depuis ce temps, fut comblé d'ineffables délices et brûla de nouveaux feux allumés par la charité. Il apportait de si grands sentiments de piété et une religion si profonde à la célébration des saints mystères, qu'il enflammait de l'amour de Dieu le cœur des assistants, et que, lorsqu'il élevait le saint calice, il paraissait presque soustrait à l'empire des sens. Sa charité n'était pas moins ardente envers le prochain, et jamais il ne manqua à l'aider soit par des conseils privés, soit par la prédication publique et par l'administration assidue du sacrement de pénitence. Mais tandis que les peuples et les princes eux-mêmes étaient dans l'admiration de sa sainteté, son humilité profonde allait jusqu'à lui faire dire qu'il était pire que les démons. Enfin, après avoir gouverné deux fois ses frères, il fut appelé à jouir de la récompense due à sa vie innocente et mortifiée, et il rendit à Dieu son âme très pure au lieu et au jour qu'il avait prédits, c'est-à-dire à Valladolid, le 10 avril 1625, dans la 55^e année de son âge. Glorifié par de nombreux miracles avant et après sa mort, il a été inscrit par le souverain-pontife Pie VI au catalogue des bienheureux. (*Espagne.*)

PRIONS. — Dieu de miséricorde, qui avez voulu que le bienheureux Michel, votre confesseur, excellât par l'innocence de sa vie et par son admirable charité, accordez à nos prières que par son intercession délivrés de nos vices et embrasés du feu de votre amour, nous méritions d'arriver à vous. Ainsi soit-il.

6 JUILLET. — SAINT IRÉNÉE, EVÊQUE ET MARTYR. — L'AN 202.

Irénée reçut le jour non loin de la ville de Smyrne, et se mit dès l'enfance sous la conduite de Polycarpe, disciple de Jean l'Évangéliste et évêque des Smyrniens. Guidé par un si excellent maître, il fit de remarquables progrès dans la science et la pratique de la religion chrétienne. Quand Polycarpe eut gagné le ciel par un glorieux martyre, Irénée, tout instruit qu'il était dans les lettres sacrées, brûlant d'un incroyable désir d'apprendre les enseignements que les disciples des autres apôtres avaient reçus de leurs maîtres à titre de dépôt, se mit en rapport avec tous ceux qu'il put rencontrer, et grava profondément dans sa mémoire tout ce qu'ils lui disaient. Ces connaissances devaient lui servir plus tard contre les hérésies, qui faisaient sous ses yeux beaucoup de progrès par tout le monde, pour le malheur du peuple chrétien, et contre lesquelles il méditait une ample et sérieuse réfutation. Dans les Gaules, où il vint ensuite, il fut fait

prêtre de l'Eglise de Lyon par l'évêque Pothin, et il se distingua si bien par ses discours, qu'il parut un intrépide défenseur du testament de Jésus-Christ. On trouve une preuve de son zèle dans le courage avec lequel tant de chrétiens ont souffert pour la vraie religion sous l'empereur Marc-Aurèle. Les martyrs et le clergé de Lyon, pleins de sollicitude pour la paix des églises d'Asie, compromise par la faction des montanistes, choisirent parmi tous les autres Irénée, dont ils regardaient les avis comme méritant le plus d'être suivis, et l'envoyèrent à Rome prier le pape Eleuthère de condamner, par l'autorité du siège apostolique, les nouveaux sectaires, et de détruire ainsi la cause de ces dissensions. Quand l'évêque Pothin fut mort pour la foi, Irénée, qui lui succéda, s'acquitta si heureusement des fonctions épiscopales, que par sa sagesse, ses discours, ses exemples, il amena bientôt non seulement tous les citoyens de Lyon, mais beaucoup d'habitants des autres villes des Gaules, à renoncer à la superstition et à l'erreur, et à s'engager dans la milice chrétienne.

Pendant que ces choses se passaient, il s'éleva une discussion au sujet du jour où l'on devait célébrer la Pâque; et le pape Victor se disposait, s'il ne l'avait pas fait encore, à excommunier les évêques d'Asie, qui s'éloignaient sur ce point de l'avis de presque tous leurs collègues des autres contrées. Irénée, ami de la paix, fit au souverain-pontife des représentations respectueuses, et lui cita l'exemple des papes précédents, pour l'engager à ne pas séparer de l'unité catholique tant d'églises qui ne faisaient que pratiquer un rite qu'elles disaient avoir reçu de leurs pères dans la foi. Irénée a écrit beaucoup d'ouvrages que mentionnent Eusèbe de Césarée et saint Jérôme. Un grand nombre de ses livres a été perdu dans le cours des siècles. Nous avons de lui contre les hérésies cinq livres qu'il a composés vers l'an 180, sous le pontificat du pape Eleuthère. Dans le 3^e de ces livres, l'homme de Dieu, instruit par ceux-là mêmes qui avaient entendu les apôtres, a rendu un témoignage important à l'Eglise romaine et à la succession des évêques de cette Eglise, la fidèle, perpétuelle et infaillible gardienne de la vérité : « A cette Eglise, » dit-il, à cause de sa suprême autorité, il faut que s'attache l'Eglise » entière, c'est-à-dire tous ceux qui sont chrétiens dans tout l'univers. » Enfin, couronné par le martyre avec une multitude presque innombrable de ceux qu'il avait amenés à la vraie foi et à la pratique de la religion, il gagna la patrie céleste l'an du salut 202, dans le temps où l'empereur Septime-Sévère avait commandé de tourmenter et de faire périr tous ceux qui persisteraient à vouloir rester chrétiens. (*Supplément pour divers lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez accordé à votre bienheureux martyr et pontife Irénée de combattre les hérésies par la pureté de sa doctrine et de consolider heureusement la paix de l'Eglise, donnez à votre peuple, nous vous en supplions, la constance dans votre sainte religion et la paix pour le temps où nous vivons. Ainsi soit-il.

7 JUILLET.—SAINTE PULCHÉRIE, IMPÉRATRICE, VIERGE.
L'AN 453.

Elia-Pulchérie-Augusta, très noble pour avoir compté parmi les empereurs romains son père, son aïeul, son frère et son époux, mais beaucoup plus illustre à cause du zèle qu'elle a déployé pour combattre l'hérésie et défendre le dogme catholique au sujet de l'incarnation et de la divine maternité de Marie, parut dès son enfance avoir reçu du Ciel une si haute sagesse, que ceux qui, après la mort d'Arcade, devaient gouverner l'empire pendant la minorité de Théodose, fils de ce prince, ne faisaient rien sans l'avoir consultée. Tout le monde pensait que la vertu et la sagesse de cette jeune fille suffiraient pour éloigner les dangers les plus imminents et assurer la félicité de l'empire. Elle établit à la cour une discipline sévère et un genre de vie si régulier, qu'on pouvait appeler le palais un couvent de moines plutôt qu'une résidence impériale. Elle élevait dans la pureté des mœurs et dans la pratique de la vertu son frère Théodose et Eudoxie, qu'elle fit épouser à ce jeune prince, ainsi que ses sœurs Flaccille, Arcadie et Marine, qu'elle gouvernait, bien qu'elles eussent presque son âge, et dont elle paraissait en quelque façon être la mère. Pour montrer combien cette éducation profitait aux princesses, il suffira de dire qu'à l'exemple de leur pieuse institutrice, elles se dévouèrent à Dieu et lui consacrèrent leur virginité. Quant à Pulchérie, pour donner en apparence plus de stabilité à sa résolution de rester vierge, et pour en prendre à témoin tout le monde, elle plaça dans l'église de Constantinople une table sacrée, toute d'or et couverte de pierres précieuses, en mémoire du vœu qu'elle avait fait et pour la prospérité de l'empire, avec une inscription qui attestait ce double objet.

Les soins les plus assidus de Pulchérie avaient pour but l'éducation de Théodose, et lorsqu'il en était besoin elle déployait une admirable habileté à corriger ses écarts. Aussi ce prince fut-il, tant qu'il suivit les conseils de sa sœur, le meilleur des rois et le type d'un empereur chrétien. Après qu'elle eut vécu longtemps en paix avec son frère, des malveillants vinrent à bout, par le mensonge et des discours envenimés, de semer la discorde à la cour. Pulchérie crut alors avoir trouvé le moment où elle pouvait enfin ne plus s'occuper que d'elle-même et de Dieu ; elle se retira donc à Hebdomé, faubourg de Constantinople, et y demeura quelque temps, menant presque la vie monastique. Mais avec elle avait disparu la félicité de l'empire. Son frère la fit revenir. Voyant alors qu'on manquait d'un homme capable de combattre les combats du Seigneur, comme Débora elle s'avança armée de la foi et de la religion, envoya des lettres partout, exhorta, avertit, menaça, n'épargnant ni l'or ni les travaux, et se montra digne de l'éloge que lui décernèrent les pères du con-

cité de Chalcédoine en l'appelant d'une commune voix la gardienne de la foi, l'auteur de la paix, la destructrice de l'hérésie, pieuse, orthodoxe, nouvelle Hélène, en même temps qu'ils donnaient à Marcien, alors empereur, le titre de nouveau Constantin. Pulchérie mérita aussi que le pape saint Léon lui rendit d'insignes actions de grâce, au nom de toute l'Eglise romaine, et que cet illustre pontife déclarât qu'elle était pour lui la cause d'une joie bien vive, et qu'il remerciait Dieu d'avoir donné à cette princesse une double palme et une double couronne, en la faisant triompher d'abord de l'impiété de Nestorius et ensuite des coupables erreurs d'Eutychès.

Les soins infinis que causèrent à Pulchérie les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, convoqués par l'autorité des pontifes romains, ne l'empêchèrent pas d'accomplir avec la même exactitude les autres devoirs de la piété chrétienne. Elle se livrait assidument à la contemplation des choses célestes, à la lecture des saints livres, et à la pratique volontaire des pénitences corporelles. Elle se levait la nuit pour chanter des psaumes avec les princes de la famille royale, elle mettait son bonheur à honorer Dieu et à prier les saints, avec qui il lui fut donné de s'entretenir plusieurs fois. Surtout elle s'appliqua constamment à rendre plus éclatant le culte que l'on rendait à leurs reliques. Entre tous les bienheureux elle honora particulièrement la Mère de Dieu. Ce fut elle qui la première donna à la Vierge ce titre de Mère de Dieu, pour repousser les blasphèmes des nestoriens, la divine providence voulant ainsi par une disposition admirable de sa sagesse, conserver entière, par les soins d'une vierge, la dignité de la Vierge Marie. Pulchérie garda dans le mariage la virginité perpétuelle, imitant encore de cette manière la Mère de Jésus-Christ, à qui elle procura de nouveaux honneurs en lui bâtissant avec une magnificence royale des églises qu'elle enrichit de ses dons et qu'elle pourvut de revenus considérables. Son admirable piété ne s'appliquait à rien tant qu'à implorer la clémence divine. Elle avait pour les pauvres une charité sans égale; les aimant comme une mère tant qu'elle vécut, elle les institua, en mourant, héritiers de ce que lui avait laissé sa libéralité sans bornes de tous les jours. Toutes les clauses de son testament furent exactement remplies par Marcien, qu'elle avait élevé à l'empire, le jugeant, à cause de sa piété et pour beaucoup d'autres raisons, digne de monter sur le trône, et qu'elle avait pris pour époux, toute résolue qu'elle était de garder son vœu de virginité. Pulchérie mourut l'an 453. Sa mort causa un deuil général. Elle fut célébrée par les louanges des saints pères et des autres écrivains de l'époque. (*Divers lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez orné votre bienheureuse vierge Pulchérie d'un don extraordinaire de chasteté, et qui lui avez donné pour défendre votre Eglise un souverain amour de la foi, accordez-nous par son intercession de nous attacher à vous avec des cœurs purs, et d'être ainsi délivrés par votre miséricorde des pièges de tous nos ennemis. Ainsi soit-il.

**8 JUILLET.—SAINTE ELISABETH, REINE DE PORTUGAL. —
L'AN 1336.**

Elisabeth était de la famille des rois d'Aragon; elle naquit l'an du Seigneur 1271. Ses parents, comme s'ils eussent pressenti la sainteté à laquelle elle devait parvenir, lui donnèrent un nom qui n'était ni celui de sa mère, ni celui de son aïeule, et voulurent qu'elle s'appelât Elisabeth, en mémoire de sa grand'tante sainte Elisabeth, qui avait été duchesse de Thuringe. Dès sa naissance on put comprendre qu'elle serait plus tard l'heureuse pacificatrice des rois et des royaumes; car la joie que causa sa venue dans le monde suffit pour faire succéder la concorde aux divisions qui existaient entre son grand-père et son père. Ce dernier, ravi en admiration en voyant se développer le bon naturel de sa fille, disait qu'à elle seule Elisabeth surpasserait de beaucoup en vertu toutes les autres femmes issues du sang des rois d'Aragon. Il ne pouvait se lasser de contempler sa vie toute céleste, son mépris des parures, son empressement à fuir la volupté, à pratiquer les jeûnes, à prier Dieu sans cesse, à s'employer à toutes les œuvres de charité, et il rapportait au seul mérite de sa fille sa prospérité particulière et celle de son royaume. Bientôt la réputation d'Elisabeth fut répandue partout; beaucoup de princes recherchèrent son alliance; et elle fut enfin mariée avec toutes les cérémonies chrétiennes à Denis, roi de Portugal.

Dans son nouvel état la sainte s'appliquait avec un soin égal à pratiquer la vertu et à élever ses enfants, ne négligeant aucun moyen de plaire à son époux, mais songeant encore davantage à se rendre agréable au Seigneur. Elle vivait presque la moitié de l'année avec du pain et de l'eau. Cette eau se changea en vin par un miracle, lorsque, dans une maladie que fit la sainte, elle persistait à ne pas vouloir user de vin, quoique les médecins lui eussent recommandé d'en boire. Elle guérit subitement d'un horrible ulcère une pauvre femme en l'embrassant sur cette plaie dégoûtante. Des pièces d'argent qu'elle allait distribuer aux pauvres devinrent des roses entre ses mains, pour que le secret de ses aumônes fût ignoré du roi. Elle procura le bienfait de la vue à une fille aveugle de naissance, et délivra beaucoup d'autres personnes de maladies très dangereuses en faisant sur elles le signe de la croix. Elle fonda des monastères, des collèges, des églises, et les dota magnifiquement. Elle fut admirable dans son habileté à apaiser les dissensions qui s'élevaient entre les rois, et s'employait avec une activité infatigable à diminuer le poids des calamités publiques et des infortunes privées.

Après la mort de Denis, retirée dans la solitude, elle fut le modèle des veuves, comme elle avait été celui des vierges au commencement de sa vie, et celui des épouses dans l'état du mariage. Elle prit sur-le-champ l'habit religieux de Sainte-Claire, et assista dans ce costume à toutes les cérémonies des funérailles du roi. Peu de temps après

elle partit pour Compostelle, emportant avec elle beaucoup de présents de soie, d'or, d'argent et de pierreries, qu'elle offrit pour l'âme de son époux. Quand elle fut de retour dans son palais, elle employa en œuvres de piété tout ce qui lui restait de plus précieux et de plus cher, et ne s'occupa que du soin d'achever le monastère de filles qu'elle avait bâti à Coïmbre avec une magnificence vraiment royale, de nourrir les pauvres, protéger les veuves, défendre les orphelins, soulager tous les malheureux. Elle ne vivait plus pour elle-même ; mais elle était tout entière à Dieu et au bien de l'humanité. Elle se rendait à Estrémoz pour réconcilier deux rois, son fils et son gendre, quand le voyage lui-même lui causa une maladie dont elle mourut, après avoir été visitée par la Vierge Mère de Dieu, l'an du salut 1336, le 4 juillet. Elle fut célèbre après sa mort par de nombreux miracles, et surtout par la suave odeur que ne cessa d'exhaler sa dépouille mortelle. Au bout de trois siècles ces restes précieux étaient encore exempts de la corruption. Elisabeth était appelée universellement la sainte reine, lorsque, l'année du jubilé 1625, aux applaudissements de tout l'univers chrétien, qui semblait s'être donné rendez-vous pour cette fête, elle fut mise solennellement au nombre des saintes par le pape Urbain VIII.

PRIONS. — Dieu très-clément, qui, parmi tant d'autres qualités éminentes, avez donné à la bienheureuse reine Elisabeth la vertu d'apaiser la fureur de la guerre, accordez-nous par son intercession, après la paix de cette vie mortelle, que nous vous demandons humblement, la grâce de parvenir aux joies éternelles. Ainsi soit-il.

9 JUILLET. — LES BIENHEUREUX MARTYRS DE GORCUM. L'AN 1572.

Le seizième siècle, mémorable par les troubles du protestantisme, a fourni dans la Belgique un exemple insigne de l'héroïsme chrétien. L'an 1572, dix-neuf martyrs, appelés les martyrs de Gorcum, firent éclater un courage admirable en souffrant des tourments affreux pour attester la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. C'étaient, avec huit autres prêtres et deux frères-lais de l'ordre des Mineurs de l'Observance, Nicolas Piki, leur gardien ou supérieur ; trois curés, un prêtre séculier, un chanoine régulier de Saint-Augustin, un Dominicain et deux Prémontrés. Après la capitulation de la place de Gorcum, les hérétiques, au mépris du traité, ne consultant que leur haine et leur fureur contre la foi orthodoxe, les arrêtrèrent tous, et après leur avoir fait subir toutes sortes d'outrages, les livrèrent aux plus cruels supplices. La première nuit, commettant contre le gardien mille atrocités, ils le pendirent avec son cordon au linteau de la porte, et à force de tirer ils rompirent le lien et firent tomber le patient, qui se brisa sur le pavé. Alors, comme pour voir s'il était mort, ils lui brûlèrent avec des torches le visage, la langue et le

palais; enfin ils firent passer la flamme par les narines jusqu'au cerveau. Ils exercèrent les mêmes cruautés sur les autres confesseurs pendant les jours et les nuits suivantes. Ensuite, les ayant dépouillés de leurs habits, ils les lièrent deux à deux sur un vaisseau qui les porta d'abord à Dordrecht, puis à La Brille. Dans ces deux villes, les courageux serviteurs du Christ furent exposés aux huées et aux outrages d'une populace sans frein, et aux fureurs d'une soldatesque délirante. Tandis que les dérisions, les coups de fouet et de bâton pleuvaient pour ainsi dire sur ces vieillards, qui avaient atteint, quelques-uns 60 ans, d'autres 70, un presque 90, on les voyait eux-mêmes, nus jusqu'à la poitrine, le cou non seulement maigre et décharné, mais livide à force d'être frappé et tout souillé de sang, adresser à Dieu, à chaque coup qu'ils recevaient, des supplications en faveur de leurs ennemis, des actions de grâces et des prières pour recommander au Seigneur leur agonie au milieu de la multitude qui insultait à leurs souffrances. On les jeta ensuite dans un cachot infect, et afin de les faire renoncer à la foi catholique on les soumit aux épreuves de la faim, de la soif et à d'autres tourments encore. On essaya aussi de les gagner à force de promesses; mais ni les menaces, ni les douceurs apparentes ne purent ébranler leur invincible courage. C'est pourquoi, sur une sentence de mort portée contre eux par le magistrat, à une heure avancée de la nuit on les lia deux à deux et on les emmena hors de la ville, dans une chaumière qui devait être le théâtre de leur dernier combat. Ils s'exhortaient mutuellement au martyre. Nicolas, qui avait été comme leur porte-étendard, sur le point d'être mis à mort, embrassa tous ses frères et leur adressa des paroles d'encouragement pleines d'un zèle apostolique, jusqu'à ce que, serré à la gorge par le lacet fatal, il eut perdu l'usage de la voix. Après lui, tous les autres furent successivement attachés au gibet. Mais la barbarie des farouches hérétiques n'était pas encore satisfaite. Ils fouillèrent les entrailles de leurs victimes, partagèrent leurs corps en morceaux, qu'ils mirent en vente comme de la viande de boucherie, et par une infâme dérision qui était le comble de la cruauté, ils attachèrent à leurs coiffures des lambeaux de ces sanglantes dépouilles. Tout le jour fut employé à satisfaire la curiosité de ceux qui survenaient. Enfin, quelques catholiques obtinrent de pouvoir enterrer les restes de ces martyrs au lieu même où ils avaient souffert. C'est ainsi que pendant plusieurs années ces précieuses reliques reposèrent au milieu des ennemis de la foi. Mais enfin des personnes dévouées parvinrent à déterrer les ossements, qui furent transportés sur la terre catholique la plus voisine, où ils ne tardèrent pas à être glorifiés par des miracles. Clément X fut déterminé par toutes ces choses à inscrire ces généreux soldats du Christ au nombre des bienheureux martyrs, et à permettre qu'on célébrât l'office en leur honneur tous les ans, le 9 juillet, dans la Hollande et dans les ordres religieux que ces saints ont illustrés par la confession de la foi. (*Divers lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez récompensé de la palme éternelle le glorieux combat livré pour la foi par vos bienheureux martyrs, accordez-nous, dans votre miséricorde, d'être aidés par leurs mérites et leur intercession, afin que, combattant courageusement sur la terre, nous méritions d'être couronnés avec eux dans le ciel. Ainsi soit-il.

10 JUILLET. — LES SEPT FRÈRES MARTYRS ; S^{ts} RUFINE ET S^{te} SECONDE, VIERGES ET MARTYRES.

Sept frères, fils de sainte Félicité, furent tourmentés à Rome dans la persécution de Marc-Aurèle Antonin. Le préfet Publius essaya d'abord de les gagner par de douces paroles, puis de les ébranler par la crainte, afin de leur persuader de renoncer à Jésus-Christ et d'adorer les idoles. Mais leur propre courage et les exhortations de leur mère les ayant fait persévérer dans la confession de la foi, ils périrent de diverses manières. Janvier fut tué avec des verges garnies de plomb, Félix et Philippe expirèrent sous le bâton, Silvain fut précipité d'un endroit élevé, Alexandre, Vital et Martial eurent la tête tranchée. Quatre mois après, leur mère remporta comme eux la palme du martyre. Ils avaient rendu leur âme à Dieu le 10 juillet. (Vers l'an 170.)

Rufine et Seconde, vierges romaines, étaient sœurs. Leurs parents les avaient fiancées avec Armentarius et Vérinus ; mais elles refusèrent de se marier, sous prétexte qu'elles avaient voué leur virginité à Jésus-Christ. Telle fut la cause qui occasionna leur arrestation sous l'empire de Valérien et de Gallien. Le préfet Junius, ne pouvant les détourner de leur résolution ni par les promesses ni par la terreur, fit battre Rufine à coups de verges. Pendant qu'on la frappait, Seconde s'adressant au juge, lui dit : *Pourquoi honores-tu ma sœur de la sorte, tandis que tu me couvres d'infamie ? Fais-nous frapper toutes deux, puisque nous confessons ensemble Jésus-Christ* Le magistrat, enflammé de colère à ces paroles, confina les deux sœurs dans un cachot infect et ténébreux, qui se trouva éclairé tout-à-coup par une vive lumière et rempli de l'odeur des plus suaves parfums. On les retira bientôt de ce lieu, et on les enferma dans une salle de bains dont la chaleur était étouffante, et d'où elles sortirent encore saines et sauvées. Alors on leur attacha une pierre au cou, et elles furent jetées dans le Tibre. Délivrées miraculeusement par un ange de ce nouveau péril, elles eurent la tête tranchée sur la voie Aurélia, à dix milles de Rome. Une dame romaine qui s'appelait Plantille ensevelit leurs corps dans son héritage. Dans la suite, ces restes précieux furent apportés à Rome et ensevelis dans la basilique Constantinienne, non loin du baptistère.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites, nous vous en prions, que nous qui connaissons le courage avec lequel vos glorieux martyrs ont confessé votre nom, nous ressentions les effets de leur pieuse intercession en notre faveur. Ainsi soit-il.

11 JUILLET. — SAINT PIE , PAPE ET MARTYR. —
L'AN 142.

Pie, natif d'Aquilée, créé souverain-pontife au temps de l'empereur Antonin-le-Pieux, porta des peines contre le prêtre qui, par sa négligence, aurait laissé tomber quelques gouttes du sang du Seigneur. Si le sang sacré est tombé jusqu'à terre, la pénitence sera de quarante jours; sur l'autel, seulement trois jours. Si le sang précieux a pénétré jusqu'à la première nappe, il y aura quatre jours de pénitence; neuf, dans le cas où la seconde nappe aurait été elle-même atteinte. Mais la pénitence durera vingt jours si le vin eucharistique a pénétré jusqu'à la quatrième. Partout où sera tombé le sang du Seigneur, s'il est possible de le relever, il faudra le faire avec la langue. Autrement on lavera l'endroit ou on le raclera; et ce qui aura été recueilli sera jeté au feu, pour que la cendre soit ensuite déposée dans la piscine. Le pape Pie, après avoir fait encore d'autres décrets pleins de sagesse, reçut la couronne du martyr et fut enseveli au Vatican, le 11 juillet. Il avait siégé neuf ans cinq mois vingt-sept jours, et avait créé en cinq ordinations, faites au mois de décembre, dix-huit prêtres, vingt-un diacres, et douze évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité; et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Pie nous protège. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE VÉRONIQUE DE JULIANI, VIERGE.
L'AN 1727.

Véronique de Juliani, appelée auparavant Ursule de Mercatelli, ville du diocèse d'Urbini, naquit de parents pieux et honnêtes, et donna dès le berceau des marques admirables de sa future sainteté. Etant encore toute petite enfant, trois jours de la semaine elle ne demandait au sein de sa mère que quelques gouttes de lait, le matin et le soir, quoiqu'elle eût coutume d'y puiser abondamment les autres jours. Elle avait six mois à peine quand, le jour de la Trinité, elle s'élança des bras de sa mère et se tint ferme sur ses pieds. Etant encore dans l'âge le plus tendre, par la force de son langage elle détourna du mal un homme qui allait commettre une injustice. Elle était favorisée d'un commerce familier avec l'enfant Jésus et la bienheureuse Vierge. Un jour qu'elle priait avec larmes, le divin Enfant descendit auprès d'elle pour la consoler. Quelquefois même elle le reçut des mains de la céleste Marie, qui lui prédit ses fiançailles avec Jésus, et lui en donna pour arrhes et pour gage la guerre qu'elle eut à soutenir contre les hommes et les démons. De plus Véronique n'étant pas encore sortie de l'enfance s'arma d'une humilité

et d'une obéissance sans bornes, ainsi que d'un ardent désir d'imiter notre Seigneur souffrant et crucifié pour nous. Afin de mieux atteindre son but, elle songea à entrer chez les religieuses capucines de Tiserne, qui pratiquent la règle primitive de Sainte-Claire ; et après avoir surmonté tous les obstacles du dedans et du dehors, elle exécuta son dessein. Dès son noviciat, elle parut avoir atteint le sommet de la perfection. Le démon souleva contre elle mille tempêtes auxquelles elle opposa toujours un courage invincible. Jésus récompensait par les dons les plus abondants de la grâce les victoires de sa sainte épouse. Elle fut marquée des sacrés stigmates, décorée d'une couronne d'épines qui était enfoncée profondément sur sa tête, et des insignes de la passion, qui furent gravés sur son cœur : elle éprouvait aussi des extases presque continuelles. La vérité de tous ces prodiges est attestée par de nombreux témoignages. Ces états extraordinaires furent pour Véronique une source abondante de tribulations ; car il se trouva des personnes qui les attribuèrent à des moyens diaboliques, et qui la jugèrent digne elle-même des supplices les plus infâmes. La courageuse vierge supporta ces contradictions avec allégresse ; elle désirait même voir fondre sur elle des maux plus cruels encore, par amour pour son époux crucifié. Elle fut jetée dans une prison ténébreuse et soumise à la dernière des sœurs, à qui il était enjoint de la traiter rigoureusement. Mais la sainte n'aimait la vie qu'autant qu'elle était agitée par les traverses et les souffrances. Elle se plaignait encore d'être abandonnée et délaissée par son divin époux, ce qui était pour elle le sujet d'une bien grande amertume. Elle eut toujours la soumission la plus absolue pour les directeurs de sa conscience. Elle observa par obéissance les jeûnes les plus longs, et lorsqu'elle se trouva à l'agonie, elle ne voulut mourir qu'après en avoir reçu la permission de ses supérieurs, persuadée qu'elle ne pouvait faire à Jésus un sacrifice plus agréable que celui de la soumission. Pendant trente-trois années qu'elle fut contrainte de remplir la charge de supérieure, elle eut recours principalement à la voix de l'exemple pour mener dans le chemin de la perfection les religieuses confiées à ses soins. Le désir qu'elle avait des souffrances fut satisfait, car aux attaques d'apoplexie, auxquelles elle était sujette, se joignirent toutes sortes de maladies aiguës. Elle supporta tous ces maux avec un courage parfait durant trente-trois jours, au bout desquels elle prit son essor vers la patrie céleste, le 9 juillet, l'an du salut 1727, après cinquante années passées en religion. Vierge héroïque par la perfection de ses vertus, et décorée de la gloire des miracles, elle fut déclarée bienheureuse par le pape Pie VII. Le dimanche de la Trinité de l'an 1839 elle fut mise solennellement au nombre des saintes vierges par Grégoire XVI. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — Seigneur Jésus-Christ, vous qui avez rendu la sainte vierge Véronique admirable par les stigmates de votre passion, accordez-nous dans votre miséricorde que, crucifiant notre chair, nous méritions de parvenir aux joies éternelles. Ainsi soit-il.

12 JUILLET. — SAINT JEAN GUALBERT, ABBÉ ET
CONFESSEUR. — L'AN 1073.

Jean Gualbert, né à Florence, d'une famille noble, suivait le parti des armes par obéissance pour son père, quand son frère aîné, qui s'appelait Hugues, fut tué par un de ses parents. Il arriva que, le vendredi saint, Jean, armé et accompagné d'une escorte de soldats, rencontra le meurtrier seul et sans moyen de défense, sur un chemin où il n'était pas possible d'éviter une rencontre. Ne pouvant échapper à la mort, le coupable se mit les bras en croix. Jean lui accorda généreusement la vie, par respect pour le signe adorable de notre rédemption. Il reçut son ennemi comme un frère, et entra pour prier dans l'église de Saint-Miniat, qui n'était pas éloignée, et dans laquelle il vit l'image du crucifix répondre à ses adorations en inclinant la tête. Ebranlé par ce miracle, et résolu à s'enrôler malgré son père au service de Dieu, à l'instant même Jean se coupa les cheveux et revêtit l'habit religieux. Il se rendit bientôt si remarquable par sa piété et sa fidélité aux règles monastiques, que beaucoup le regardèrent comme un modèle de perfection, et qu'après la mort de l'abbé il fut choisi d'un commun consentement pour supérieur du monastère. Mais le serviteur de Dieu, plus jaloux d'obéir que de commander, et réservé par le Seigneur à de plus hautes destinées, partit et alla trouver Romuald dans le désert de Camaldoli. Celui-ci lui déclara de la part du Ciel qu'il devait fonder un nouvel institut, que Jean Gualbert établit sous la règle de Saint-Benoît, à Vallombreuse.

Là réputation de sainteté dont jouissait le fondateur fit accourir de toutes parts de nombreux compagnons, qu'il admit dans sa société et avec lesquels il s'appliqua de toutes ses forces à extirper l'impiété des hérétiques et des simoniaques, et à propager la foi catholique, ce qui fut pour lui et pour les siens la source d'innombrables persécutions. En effet, pour se venger de lui et de ceux qui le secondaient, ses ennemis attaquèrent à l'opinément la nuit le monastère de Saint-Salvius, brûlèrent l'église, démolirent les constructions, et blessèrent mortellement tous les religieux, à qui l'homme de Dieu rendit subitement la santé en faisant seulement sur eux le signe de la croix. Il fit passer miraculeusement à travers un immense bûcher le moine Pierre, et obtint de cette manière la paix qu'il désirait si ardemment pour lui-même et pour ses religieux. Ce miracle fit disparaître la simonie de toute la province de Toscane, et ramena toute l'Italie à l'intégrité de la foi ancienne.

Jean Gualbert édifia beaucoup de monastères, il en restaura aussi plusieurs, soit en augmentant leurs constructions, soit en y rétablissant l'observance régulière; et il les unit entre eux par des règlements qui ne respirent que la sainteté. On le vit vendre les ornements sacrés pour nourrir les pauvres, et il put remarquer lui-même que la nature se mettait à ses ordres quand il s'agissait de dompter les mé-

chants. Il se servait de la croix comme d'un glaive pour vaincre le démon. Enfin usé par l'abstinence, les jeûnes, les veilles, les longues prières, les macérations, la vieillesse, abattu par l'affaiblissement de sa santé, il ne faisait que répéter ces paroles de David : *Mon âme a soif du Dieu qui est la force et la vie. Quand viendrai-je et paraîtrai-je devant la face de Dieu ?* Près de mourir, il rassembla ses disciples, les exhorta à vivre dans une union toute fraternelle, et commanda qu'on écrivît sur la pierre de son tombeau : *Moi Jean, je crois et je confesse la foi que les saints apôtres ont prêchée, que les saints pères ont confirmée dans les quatre conciles.* Pendant trois jours encore il vécut assisté par les anges, et il mourut enfin dans sa 78^e année, le 12 juillet, l'an du salut 1073, à Passignano, où il est devenu l'objet d'une grande vénération. Illustré par ses nombreux miracles, il fut mis au nombre des saints par le pape Célestin III.

PRIONS — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Gualbert nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il

13 JUILLET. — SAINT ANACLET, PAPE ET MARTYR. — I^{er} SIÈCLE.

Anaclet, athénien de naissance, gouverna l'Eglise au temps de l'empereur Trajan. Il décréta qu'il faudrait trois évêques, et pas un de moins, pour en consacrer un autre ; que les clercs ne pourraient recevoir les saints ordres que de leur propre évêque ; et que, à la messe, les assistants communieraient après la consécration. Il décora le tombeau du bienheureux Pierre et détermina un lieu pour la sépulture des papes. Il a fait, au mois de décembre, en deux ordinations, cinq prêtres, trois diacres et six évêques. Après avoir siégé neuf ans trois mois dix jours, il reçut la couronne du martyre et fut enseveli au Vatican.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Anaclet, accordez-nous, dans votre miséricorde, de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LE BIENHEUREUX JACQUES DE VORAGINE ; ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1298.

Jacques, que le lieu de sa naissance, Bourg du diocèse de Savone, a fait appeler de Voragine, entra dès sa première jeunesse chez les Frères-Prêcheurs de Gênes, et fit en peu de temps beaucoup de progrès dans la piété. Il joignait à la sainteté de sa vie une instruction

peu commune ; et il excitait l'admiration de tout le monde par ses connaissances dans les lettres humaines , et surtout par son habileté dans la science ecclésiastique. Il faisait ses délices de l'étude assidue des saints Pères, surtout de la lecture de saint Augustin, dont il savait par cœur les endroits les plus remarquables. La science qu'il possédait, il sut la rendre très profitable pour les autres, tant par ses leçons de théologie dans l'intérieur du couvent , que par les prédications au moyen desquelles, dans les principales villes d'Italie, il opéra parmi le peuple, avec la grâce de Dieu , une notable amélioration de mœurs, et remplit d'amour pour la vertu beaucoup de personnes adonnées à la volupté. Chargé ensuite du gouvernement de son ordre dans la province de Gênes, il s'acquitta si bien de ces fonctions, que, par une exception très rare, on les lui continua pendant plusieurs années. Il n'était plus provincial quand le pape Honorius IV l'envoya à Gênes , avec une mission qu'il remplit de manière à s'attirer une vive reconnaissance de la part des habitants. Ce fut sur leur demande que Nicolas IV, successeur d'Honorius, le nomma archevêque de leur ville. Toute son attention se porta alors au parfait accomplissement des devoirs d'un bon pasteur. Il réunit en concile les évêques de sa province , pour rétablir la discipline que le désordre des temps passés avait grandement relâchée. Il déploya un zèle remarquable pour le culte des saints, et veilla à ce que leurs reliques fussent conservées avec tout l'honneur qui leur est dû. Son éloquence, sa sollicitude pastorale, son habileté à rétablir la concorde et à la maintenir par la force du serment religieux, l'aidèrent à faire disparaître deux factions qui, depuis cinquante années, tenaient les Gênois divisés. Simple dans sa manière de vivre, et d'une sobriété extraordinaire, il employait au soulagement des pauvres les revenus de l'église : ce qu'il fit surtout à l'occasion d'une disette pendant laquelle il nourrit les indigents et pourvut aux besoins de l'hôpital public. Ce fut au milieu de ces belles actions , et pendant qu'il accomplissait encore d'autres offices de charité et de religion, qu'il mourut de la précieuse mort des justes , presque septuagénaire , le 14 juillet 1298 , après avoir passé dans l'épiscopat six ans quatre mois et quinze jours. Ses saintes dépouilles, déposées sous l'autel principal de l'église de Saint-Dominique , y demeurèrent jusqu'à ce que , en 1798 , elles furent transférées à l'église Sainte-Marie de l'ordre des Frères-Prêcheurs, où elles reçoivent encore aujourd'hui des marques de la profonde vénération des fidèles. Le pape Pie VII, après les informations canoniques, a autorisé le culte dont le serviteur de Dieu jouissait depuis sa mort, et lui a confirmé à lui-même le titre de bienheureux.

(Bréviaire dominicain.)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu le bienheureux confesseur et pontife Jacques de Voragine un insigne prédicateur de la vérité et un homme puissant à rétablir l'union, donnez-nous, par son intercession, de chérir la paix et la vérité, et de parvenir un jour auprès de vous , qui êtes la paix souveraine et la pure vérité. Ainsi soit-il.

**14 JUILLET. — SAINT BONAVENTURE, EVÊQUE, CONFESSEUR
ET DOCTEUR. — L'AN 1274.**

Bonaventure naquit à Bagnérèa, en Toscane. Encore enfant, il tomba malade et était en danger de mourir, quand sa mère fit le vœu que, s'il échappait à ce péril, elle le consacrerait à Dieu dans l'ordre du bienheureux François. Ce fut pour accomplir cette promesse de sa mère que dès sa jeunesse il se présenta pour être admis dans l'ordre des Frères-Mineurs. Il eut pour maître Alexandre de Halès, sous lequel il fit en peu de temps de tels progrès dans les sciences, qu'au bout de sept années il fut à même d'expliquer à Paris le livre des Sentences, et de mériter à ce sujet les plus grands éloges. Dans la suite il fit des commentaires extrêmement remarquables sur cet ouvrage célèbre. Six ans après, il fut élu à Rome ministre-général de son ordre : charge qu'il remplit avec tant de prudence et de sainteté, que chacun ne cessait de le vanter et de l'admirer. Il écrivit de nombreux ouvrages, dans lesquels, unissant la plus vaste érudition avec une vive piété, il touche le lecteur en l'instruisant. Tant de sainteté et de sagesse firent une telle impression sur Grégoire X, que ce pontife créa Bonaventure cardinal et évêque d'Albane. Le bienheureux Thomas d'Aquin l'appelait *le Saint*, même de son vivant. Car un jour qu'il le trouva écrivant la vie du séraphique François d'Assise, il prononça ces paroles : *Laissons un saint travailler pour un saint*. Bonaventure mourut le 14 juillet, au concile de Lyon, à l'âge de 53 ans, après avoir fait de nombreux miracles. Il a été canonisé par le pape Sixte IV.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux saint Bonaventure pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

**15 JUILLET. — SAINT HENRI, EMPEREUR ET CONFESSEUR.
— L'AN 1024.**

Henri, surnommé le Pieux, qui devint duc de Bavière, roi de Germanie, et ensuite empereur des Romains, peu content de s'appliquer aux soins difficiles qu'exigeait son royaume terrestre, se montra constamment le serviteur du Roi éternel, espérant obtenir ainsi la couronne de l'immortalité. Quand il fut devenu empereur, tout occupé de procurer le progrès de la religion, il rétablit avec plus de magnificence les églises que les infidèles avaient détruites, et les enrichit par ses largesses et les grands biens qu'il leur donna. Il bâtit aussi des monastères et d'autres lieux saints, auxquels il assigna des revenus. L'évêché de Bamberg, qu'il fonda de ses propres deniers, fut placé par lui sous la juridiction immédiate de saint Pierre et du

pontife romain. Quand le pape Benoît VIII, qui l'avait couronné empereur, eut été obligé de quitter Rome, Henri lui donna l'hospitalité et le rétablit sur son siège. Arrêté au monastère du Mont-Cassin par une dangereuse maladie, le saint roi fut guéri miraculeusement et d'une manière éclatante par saint Benoît. Il accorda dans une bulle de grands privilèges à l'Eglise romaine, qu'il protégea efficacement en faisant la guerre aux Grecs, à qui il reprit la province de la Pouille, occupée par eux depuis longtemps. Accoutumé à ne rien entreprendre avant d'avoir prié, il vit plusieurs fois l'ange du Seigneur et les saints martyrs, ses protecteurs, combattre pour lui à la tête de son armée. Grâce à cette divine protection il vainquit les nations barbares plutôt par ses prières que par ses soldats. Il amena à la foi de Jésus-Christ la Pannonie, encore infidèle, en donnant pour femme à Etienne, roi de ce pays, sa propre sœur, et en persuadant à ce prince de recevoir le baptême. Il laissa au monde l'exemple bien rare de la virginité conservée dans le mariage. Sur le point de mourir, il rendit vierge à ses parents sainte Cunégonde, son épouse. Enfin, après avoir réglé avec une prudence remarquable tout ce qui concernait l'honneur et le bien de l'empire, après avoir semé ça et là dans la Gaule, l'Italie et la Germanie, des traces de sa religieuse munificence, et répandu partout la suave odeur de son héroïque vertu, plus illustre encore pour sa sainteté qu'à cause du sceptre qu'il avait porté, Henri vit arriver la fin de ses travaux. Appelé par le Seigneur à la récompense du royaume céleste, il mourut l'an du salut 1024. Son corps fut enterré dans l'église des bienheureux apôtres Pierre et Paul, à Bamberg. Dieu glorifia son serviteur par les nombreux prodiges qui s'accomplirent dès ce moment à son tombeau. Ces miracles, juridiquement attestés, déterminèrent le pape Eugène III à inscrire Henri sur le catalogue des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui avez aujourd'hui transféré le bienheureux Henri, votre confesseur, du faite de la puissance terrestre au royaume éternel, faites, nous vous en supplions, que comme, en le prévenant de l'abondance de votre grâce, vous l'avez rendu supérieur aux séductions du siècle, vous nous fassiez, à son imitation, éviter les entraînements du monde et parvenir à vous avec des âmes pures. Ainsi soit-il.

16 JUILLET. — NOTRE-DAME DU MONT-CARMEL.

Lorsque, le saint jour de la Pentecôte, les apôtres, inspirés d'en haut, se mirent à parler diverses langues et à faire beaucoup de miracles en invoquant le très auguste nom de Jésus, la tradition rapporte qu'un grand nombre d'hommes qui depuis longtemps marchaient sur les traces des saints prophètes Elie et Elisée, et qui avaient été préparés par la prédication de Jean-Baptiste à la venue du Christ, après avoir examiné les faits et reconnu leur vérité, embrassèrent aussitôt la foi évangélique. En même temps ils commencèrent à ho-

norer par une vénération extraordinaire la bienheureuse Vierge, de la société et des entretiens de laquelle ils pouvaient jouir ; et les premiers de tous ils bâtirent à sa pureté virginale une chapelle, à cet endroit du Mont-Carmel où autrefois Elie avait vu s'élever un nuage léger, par lequel elle était figurée. Tous les jours ils se réunissaient dans ce nouveau sanctuaire pour y honorer, par de pieuses cérémonies, par des prières et des cantiques de louanges, la bienheureuse Vierge, comme la protectrice toute spéciale de leur ordre. C'est ce qui les fit appeler bientôt de toutes parts les frères de la bienheureuse Vierge du Mont-Carmel, titre que les souverains-pontifes ne se bornèrent pas simplement à confirmer, mais qu'ils consacrèrent en accordant des indulgences particulières à ceux qui désigneraient ainsi soit l'ordre ou les frères individuellement. Mais la Vierge, dans sa générosité, ne voulut pas seulement donner le nom et son patronage à ses serviteurs, elle leur accorda aussi le signe du scapulaire, vêtement sacré qu'elle déposa elle-même entre les mains du bienheureux Simon d'Angleterre, afin que cet habit servît à distinguer les membres de l'ordre, et à les protéger contre les maux qui menaçaient. Enfin, tandis que beaucoup de personnes demandaient au pape Honorius III la suppression de cette association, se fondant sur ce qu'elle avait été autrefois inconnue en Europe, la très pieuse Vierge Marie apparut la nuit à ce pontife, et lui commanda formellement de traiter avec bienveillance l'institut lui-même et tous ceux qui en faisaient partie.

Les nombreuses prérogatives dont la bienheureuse Vierge décora l'ordre qu'elle protégeait n'étaient pas bornées au siècle présent : elles devaient s'étendre à l'autre monde, car Marie exerce partout d'une manière admirable sa puissance et sa miséricorde. On croit donc pieusement que dans sa charité maternelle, elle fait entrer plus promptement au ciel, après les avoir soulagés au milieu des flammes expiatrices du purgatoire, ceux de ses enfants qui ayant fait partie de la société du scapulaire, ont pratiqué à cause de cela quelques abstinences, récité les courtes prières qui leur ont été prescrites, et gardé la chasteté conforme à leur état. L'ordre qu'elle a comblé de tant et de si grandes faveurs a institué à perpétuité une fête solennelle pour célébrer la gloire de la bienheureuse Vierge.

PRIONS. — O Dieu, qui avez décoré l'ordre du Carmel du titre spécial de la bienheureuse Marie toujours vierge, votre Mère, accordez-nous, nous vous en supplions, que nous puissions mériter de parvenir aux joies éternelles, fortifiés par la protection de celle dont nous célébrons aujourd'hui la fête par un office solennel. Ainsi soit-il.

17 JUILLET. — SAINT ALEXIS, CONFESSEUR. — IV^e SIÈCLE.

Alexis était de Rome, et fils du sénateur Euphémien. Dès ses premières années il reçut de la maison paternelle une éducation pieuse

et libérale. Il s'adonna avec ardeur à la pratique des vertus chrétiennes, et brûla d'un tel amour pour Jésus-Christ, qu'il se résolut à marcher sur les traces du Fils de Dieu, en méprisant la noblesse de ses parents, l'abondance de ses richesses, les vanités et les plaisirs de ce monde. Pour obéir aux vœux de la famille, il se maria; mais dès la première nuit de ses noces, sur un avertissement qu'il reçut du Ciel, il quitta son épouse et partit pour visiter en pèlerin les plus illustres églises de l'univers. Il avait passé dix-sept ans de cette sorte, sans avoir été reconnu, quand son nom fut divulgué à Ephèse de Syrie par une image de la très sainte Vierge Marie. Il s'embarqua aussitôt, et s'éloigna de peur de se trouver encore exposé aux atteintes de la vanité. Bientôt après il arriva à Rome, et par la permission de Dieu, il rencontra son propre père, qui le conduisit comme un étranger dans sa maison et lui donna l'hospitalité.

Dans cet asile où il fut reçu, le saint s'appliqua d'une nouvelle manière à triompher du monde, et il eut un rude combat à soutenir, exposé qu'il se trouva à entendre les plaintes de son épouse et de ses parents, et à supporter les rebuts des valets. Cet état persévéra dix-sept années, pendant lesquelles, connu de Dieu seul, Alexis ne cessa de donner l'exemple d'une vertu admirable et d'une invincible patience. On n'apprit qui il était qu'après sa mort, par un écrit qu'il laissa, et dans lequel il avait noté avec son nom et celui de ses parents le récit de ses aventures. Son corps fut conduit en grande pompe à l'église de Saint-Boniface, qui porte de plus le nom de Saint-Alexis, et où il reçoit encore aujourd'hui les hommages de la pieuse vénération des fidèles. Cette mort précieuse arriva sous le pape Innocent I^{er}. Le sénat romain, jaloux de donner des gages de sa piété pour un concitoyen aussi illustre, a obtenu du pape Clément XII qu'on célébrât sous un rite plus solennel qu'on ne faisait auparavant la fête de saint Alexis, dans la ville et dans tout le territoire de Rome.

(Rome et autres lieux.)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu admirable par son mépris pour le monde votre bienheureux confesseur Alexis, faites, nous vous en supplions, qu'aidés de son intercession, vos fidèles méprisent les choses terrestres et n'aient de désirs que pour le ciel. Ainsi soit-il.

18 JUILLET. — SAINT CAMILLE DE LELLIS, CONFESSEUR. L'AN 1614.

Camille naquit à Bacchianico, petite ville du diocèse de Théate, de la noble famille de Lellis. Sa mère, qui le mit au monde étant déjà sexagénaire, était enceinte de lui quand elle eut un songe dans lequel il lui sembla donner la vie à un petit enfant sur la poitrine duquel était gravée une croix, et qui marchait devant une troupe d'autres enfants portant le même signe. Quand il fut parvenu à l'adolescence, Camille, qui avait embrassé la carrière des armes, se livra quelque temps

aux égarements du siècle, jusqu'à ce que, à l'âge de vingt-cinq ans, ayant été subitement éclairé par la lumière céleste de la grâce, et se sentant saisi d'une vive douleur d'avoir offensé Dieu, il répandit des larmes abondantes, et résolut tout de bon de se purifier sans retard des souillures de sa vie passée et de revêtir l'homme nouveau. Il alla donc le jour même, 2 février, se présenter à ceux des Frères-Mineurs qui portent le nom de Capucins, et demanda avec d'instantes prières à être reçu parmi eux. Ses désirs furent exaucés ; ils le furent encore une seconde fois au bout de quelque temps, après un séjour qu'il fut obligé de faire hors du couvent. Mais une plaie purulente dont il avait déjà souffert lui reparut de nouveau à la jambe. Alors humblement soumis à la volonté de la divine providence, qui le destinait, sans qu'il le sût, à quelque chose de plus relevé, il surmonta ses inclinations et quitta l'habit des Capucins, après l'avoir demandé et obtenu deux fois.

Camille alla ensuite à Rome, où il fut admis à l'hospice des incurables, dont ses vertus, qu'on eut bientôt remarquées, lui firent donner l'administration, charge qu'il sut remplir avec intégrité et avec une sollicitude vraiment paternelle. Il se regardait comme le serviteur de tous les malades ; on le voyait faire les lits, enlever les ordures, panser les ulcères, assister les agonisants par ses pieuses prières et de touchantes exhortations. La manière dont il s'acquittait de ces différentes fonctions lui fournit l'occasion de donner de magnifiques exemples d'une patience admirable, d'un courage invincible, d'une charité héroïque. Comprenant alors que l'instruction lui serait très utile pour ce qu'il avait le plus à cœur, à savoir, l'assistance des âmes dans le dernier combat, il ne rougit pas d'apprendre, mêlé à de jeunes enfants, les principes de la grammaire, tout âgé de 32 ans qu'il était. Quand plus tard il reçut les saints ordres, après avoir subi toutes les épreuves régulières, il s'adjoignit quelques compagnons, et jeta les premiers fondements de la congrégation des Clercs-Réguliers, qui se dévouent au soulagement des malades, malgré tous les obstacles que lui suscita l'ennemi du genre humain. Admirablement confirmé dans son dessein par de célestes paroles que pronça un crucifix, dont les mains détachées miraculeusement de la croix s'étendirent de son côté, il obtint du siège apostolique l'approbation de son ordre, dans lequel les frères faisaient le quatrième vœu, bien difficile à observer, de soigner même les malades qui seraient atteints de la peste. Saint Philippe de Néri, confesseur de Camille, témoigna combien cet institut était agréable à Dieu et utile au salut des âmes, quand il déclara avoir vu souvent les anges eux-mêmes suggérer des paroles aux disciples de son pénitent dans l'exercice de leur pénible ministère.

Appliqué par ces liens étroits au service des malades, le saint subvenait d'une manière étonnante à tous leurs besoins, le jour et la nuit, jusqu'à leur dernier soupir, avec une ardeur toujours égale, sans se laisser vaincre par la fatigue, sans rien craindre pour sa propre vie.

Il s'était fait tout à tous, se portait joyeusement, avec la complaisance la plus humble, aux offices les plus dégoûtants, et servait presque toujours les infirmes à genoux, comme s'il eût reconnu en eux le Christ. Et même, afin de pouvoir plus facilement se donner à ceux qui souffraient, il se démit de sa charge de général, et renonça aux délices célestes qu'il puisait avec tant d'abondance au sein de la contemplation. Son amour vraiment paternel pour les malheureux parut surtout à Rome lorsqu'une maladie contagieuse et la famine désolèrent successivement cette ville, et à Nôle en Campanie pendant une peste cruelle. Dieu et le prochain étaient pour lui l'objet d'une charité si ardente, qu'on l'appelait un ange ; et que, dans plusieurs périls qu'il essuya pendant le cours de ses voyages, il mérita d'éprouver l'assistance des esprits bienheureux. Il avait reçu du Ciel le don de prophétie et celui de guérir les malades : il put même lire au fond des cœurs les secrets qui y étaient cachés. Les provisions de l'hôpital furent multipliées par sa prière, et l'eau se changea en vin à son commandement. Enfin, consumé par les veilles, les jeûnes, les travaux incessants auxquels il se livrait, ne paraissant plus avoir que les os et la peau, après avoir supporté avec courage cinq longues et cruelles infirmités qu'il appelait les miséricordes divines, il s'endormit dans le Seigneur, muni des sacrements, en prononçant les doux noms de Jésus et de Marie. Il avait prédit l'heure de sa mort, et il rendit l'âme au moment où l'on récitait ce passage des dernières prières : *Puisse Jésus-Christ l'apparaître avec un aspect plein de douceur et de bénignité !* C'était le 14 juillet de l'an du salut 1614 ; il était âgé de 65 ans. Les nombreux miracles qui illustrèrent sa mémoire l'ont fait canoniser solennellement par le pape Benoît XIV.

PRIONS. — O Dieu, qui avez rempli saint Camille d'un don extraordinaire de charité pour les agonisants, nous vous supplions de verser en nous, à cause de ses mérites, l'esprit de votre dilection, afin qu'à l'heure de notre mort nous méritions de vaincre l'ennemi et de parvenir à la possession de la couronne céleste. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE SYMPHOROSE ET SES SEPT FILS, MARTYRS. — L'AN 120.

Symphorose était de Tibur. Elle avait eu pour mari le martyr Gétulius, à qui elle avait donné sept fils, Crescent, Julien, Némésius, Primitif, Justin, Staecté et Eugène, qui tous furent arrêtés avec leur mère sous l'empereur Adrien, comme faisant profession de la foi de Jésus-Christ. Leur piété fut éprouvée par de nombreux et cruels supplices ; mais elle demeura inébranlable. On vit marcher au martyre, à la tête de ses enfants, la mère qui leur avait enseigné la foi. Symphorose fut jetée dans le courant du fleuve avec une pierre au cou. Son frère, Eugène, rechercha le corps et l'ensevelit. Le lende-

main, qui était le 18 juillet, les sept frères, attachés chacun à un poteau, furent mis à mort de diverses manières. Crescent eut la gorge percée d'un glaive, Julien fut frappé à la poitrine; on ouvrit le cœur à Némécus, et le ventre à Primitif; Justin eut les membres coupés les uns après les autres, Stractée fut frappé à coups de dards; on fendit la poitrine à Eugène. Ainsi furent immolées au Seigneur huit hosties d'une odeur agréable. On jeta les corps dans une fosse très profonde, sur le chemin de Tibur, à neuf milles de Rome. Plus tard on les transféra dans la ville, et ils furent ensevelis dans l'église de Saint-Ange-à-la-Piscine.

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Symphorose et ses sept fils, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

19 JUILLET. — SAINT VINCENT DE PAUL, CONFESSEUR. —
L'AN 1660.

Vincent de Paul, français de nation, naquit en Guyenne, au Puy, non loin de Dax. Dès son enfance il fit paraître une charité extraordinaire envers les pauvres. Tiré de la garde du troupeau de son père pour être appliqué aux études, il apprit les lettres humaines à Dax et les sciences sacrées tant à Toulouse qu'à Saragosse. Promu au sacerdoce et décoré du doctorat en théologie, il tomba entre les mains des pirates musulmans, qui l'emmenèrent captif sur la terre africaine. Réduit en esclavage, il regagna à Jésus-Christ son maître lui-même, qui autrefois avait été chrétien. Aidé par la Mère de Dieu, il s'arracha avec cet homme à ces contrées barbares et alla visiter le tombeau des apôtres. Il revint ensuite en France, gouverna très saintement la paroisse de Clichy d'abord, et ensuite celle de Châtillon, puis il fut nommé par le roi premier aumônier des galères, place qu'il remplit en s'appliquant avec un zèle admirable au salut des forçats et de ceux qui étaient préposés à la garde de ces malheureux. Saint François de Sales le choisit pour supérieur des religieuses de la Visitation; il les conduisit environ quarante ans avec une prudence par laquelle il justifia pleinement le choix du saint évêque. François disait n'avoir jamais connu un plus digne prêtre que Vincent. Jusqu'à la vieillesse la plus reculée, le saint homme travailla infatigablement à évangéliser les pauvres, surtout les habitants de la campagne. Il s'engagea spécialement à cette œuvre apostolique par un vœu perpétuel que le saint-siège approuva, lui et les membres de sa congrégation des prêtres séculiers de la Mission. Quels ne furent par ses travaux pour le développement de l'instruction dans le clergé! On en a pour preuve l'érection de plusieurs grands séminaires, l'établissement de conférences multipliées entre les prêtres sur des matières ecclésiastiques, et celui des exercices préparatoires à la récep-

tion des saints ordres, pour lesquels il voulut que toutes les maisons fussent ouvertes, aussi bien que pour les retraites des laïques. De plus, afin d'augmenter la foi et la piété, il envoya des ouvriers évangéliques non seulement dans les diverses provinces de la France, mais dans l'Italie, la Pologne, l'Ecosse, l'Irlande, et jusque chez les Barbaresques et aux Indes. Après la mort de Louis XIII, qu'il assista et exhorta à ses derniers moments, admis dans le conseil de conscience par la reine Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, il déploya un grand zèle pour que l'on donnât seulement aux plus dignes le gouvernement des diocèses et des abbayes, pour que l'on fit disparaître les discordes civiles, les duels, les erreurs naissantes, contre lesquelles il se déclara aussitôt qu'il les eut reconnues, et pour que tout le monde rendit aux jugements apostoliques l'obéissance qui leur est due.

Il n'y eut aucun genre de calamité qui n'ait provoqué les secours empressés de sa bonté vraiment paternelle. Les chrétiens qui gémissaient sous le joug des musulmans, les enfants abandonnés, les jeunes gens insubordonnés, les jeunes filles exposées à faillir, les religieuses chassées de leurs monastères par le malheur des temps, les femmes qui avaient fait des chutes, les galériens, les voyageurs malades, les ouvriers invalides, les aliénés et d'innombrables mendiants furent secourus par sa charité. Il vint à leur aide de toutes les manières et leur ouvrit des hospices qui existent encore aujourd'hui. La Lorraine, la Champagne, la Picardie et d'autres provinces dévastées par la peste, la guerre, la famine, trouvèrent dans ses abondantes aumônes un moyen de se relever. Il fonda de nombreuses sociétés pour la recherche et le soulagement des malheureux, entre autres la célèbre confrérie des Dames, et la congrégation si répandue des Filles de la Charité. Il institua aussi les Filles de la Croix, celles de la Providence, celles de Sainte-Geneviève, pour l'éducation des jeunes personnes. Au milieu de ces occupations et de mille autres plus importantes, on le voyait continuellement appliqué à Dieu, affable à tout le monde, toujours égal à lui-même, simple, droit, humble, ennemi des honneurs, des richesses, des plaisirs, répétant en mille circonstances que rien ne lui plaisait si ce n'est en Jésus-Christ, qu'il s'efforçait d'imiter en tout. Enfin, consumé par les mortifications corporelles, par les travaux et par la vieillesse, il s'endormit dans la paix du Seigneur, le 27 septembre de l'an du salut 1660, dans la 85^e année de son âge, à Paris, en sa maison de Saint-Lazare, chef-lieu de la congrégation de la Mission. Illustre par ses vertus, ses bienfaits et ses miracles, il fut mis au nombre des saints par Clément XII, qui assigna le 19 juillet pour la célébration annuelle de sa fête.

PRIONS. — O Dieu, qui, pour évangéliser les pauvres et relever l'éclat de l'ordre ecclésiastique, avez fortifié le bienheureux Vincent par le don de la vertu apostolique, faites, nous vous en supplions, qu'en même temps que nous vénérions la sainteté de ses mérites, nous soyons aussi affermis par les exemples de sa sainteté. Ainsi soit-il.

20 JUILLET. — SAINT JÉRÔME ÆMILIANI, CONFESSEUR. —
L'AN 1537.

Jérôme, né à Venise, de la famille patricienne des Æmiliani, porta les armes au temps de sa première jeunesse. Dans les circonstances les plus difficiles de la république, il fut choisi pour gouverner Castelnovo, sur les frontières de Trévise. Cette place ayant été prise par l'ennemi, Jérôme fut jeté dans un affreux cachot, les pieds et les mains chargés de fers. Destitué de tout secours humain, il implora la Vierge Marie, qui lui apparut pleine de miséricorde, rompit ses liens, dirigea sa marche à travers les troupes ennemies qui gardaient tous les passages, et le conduisit aux portes de Trévise sans qu'il eût reçu aucun mal. Etant entré dans la ville, il alla se présenter devant l'autel de la Mère de Dieu, à laquelle il s'était voué, et suspendit en sa présence ses menottes, ses entraves et ses chaînes, qu'il avait apportées avec lui. De retour à Venise, il se donna plus complètement aux exercices de la piété, déploya une libéralité admirable envers les pauvres, et surtout une tendre compassion pour les orphelins sans ressources, qu'on voyait errer par la ville couverts de haillons. Il loua des maisons pour les recevoir, les nourrit à ses frais, et s'occupa de leur donner une éducation chrétienne. Le bienheureux Gaétan et Jean-Pierre Caraffe, depuis pape Paul IV, qui se trouvaient à Venise à cette époque, approuvèrent l'esprit dont Jérôme était animé, et donnèrent des louanges à ce qu'il avait entrepris pour le bien de ces pauvres enfants. Ensuite ils l'installèrent dans l'hôpital des Incurables pour qu'il partageât son zèle entre l'éducation des orphelins et le soin des malades. Bientôt, à la persuasion de ces deux illustres personnages, Jérôme passa sur la terre ferme d'Italie, et érigea des maisons pour ses chers orphelins, d'abord à Brescia, ensuite à Como. A Bergame, outre deux établissements de ce genre pour les enfants de l'un et de l'autre sexe, il ouvrit, chose nouvelle dans ces contrées, une maison de refuge pour les femmes qui, après une vie de désordre, embrasseraient la pénitence. Enfin s'arrêtant à Somasque, humble village du pays de Bergame, sur les frontières de l'Etat de Venise, il s'y fixa lui et les siens, et donna en cet endroit une forme régulière à sa congrégation, qui prit le nom de la Somasque. Cet institut s'augmenta et se propagea bientôt, ne bornant plus son zèle au soin des orphelins et à l'entretien des églises, mais se dévouant, pour la plus grande utilité de la république chrétienne, à former la jeunesse aux lettres et aux bonnes mœurs, dans les collèges, les académies et les séminaires. Saint Pie V la mit au nombre des ordres religieux, et les successeurs de ce grand pape l'enrichirent de nombreux privilèges.

Toujours pensant à recueillir des orphelins, Jérôme partit pour Milan et Pavie. Dans ces deux villes, il réunit une multitude d'enfants dont il fut la providence visible, et à qui, avec le secours de la noblesse, il procura un asile, la nourriture, le vêtement et des maîtres.

Revenu ensuite à Somasque, il s'y faisait tout à tous et ne se refusait à rien de ce qu'il prévoyait être utile au prochain. Il se mêlait aux cultivateurs répandus dans la campagne, et tout en les aidant à faire la moisson, il leur expliquait les mystères de la foi. Il donnait aux enfants des soins de propreté qu'ils n'auraient pu attendre de la mère la plus dévouée, montrant à leur égard une patience admirable. Il pensait les ulcères des paysans avec tant de succès, qu'on le croyait doué de la grâce des guérisons. Ayant découvert une caverne sur la montagne qui domine Somasque, il s'y retira ; et là, se flagellant jusqu'au sang, passant des jours entiers à jeun, prolongeant sa prière bien avant dans la nuit, ne prenant qu'un très court sommeil sur une pierre nue, il expiait ses péchés et ceux du prochain. Dans un enfoncement de cette caverne il existe une source qui jaillit du sein d'un rocher, et dont une tradition constante attribue l'origine aux prières du serviteur de Dieu. Elle n'a pas cessé de couler jusqu'à ce jour ; et son eau, portée en divers lieux, a souvent rendu la santé aux malades. Dans une contagion qui exerçait ses ravages parmi les habitants de la vallée, Jérôme se dévoua à servir les malades et à porter les morts sur ses propres épaules jusqu'au lieu de leur sépulture. Il fut lui-même atteint par le fléau, et après avoir annoncé sa fin prochaine, il fit, âgé de 56 ans, une mort précieuse devant Dieu, l'an 1537. Illustre par de nombreux miracles, opérés pendant sa vie et après sa mort, il fut béatifié par Benoît XIV et solennellement inscrit par Clément XIII sur les fastes des saints.

PRIONS. — O Dieu, père des miséricordes, accordez-nous, par les mérites et l'intercession du bienheureux Jérôme, que vous avez rendu le soutien et le père des orphelins, de conserver fidèlement l'esprit d'adoption en vertu duquel nous sommes vos enfants, comme nous en portons le nom. Ainsi soit-il.

21 JUILLET. — SAINTE PRAXÈDE, VIERGE. — II^e SIÈCLE.

Praxède, vierge de Rome, sœur de la vierge Pudentielle, accomplissait envers les chrétiens tous les offices de la charité pendant la persécution de l'empereur Marc-Antonin. Elle les soulageait de ses biens, leur rendait elle-même tous les services qu'elle pouvait, et les consolait dans leurs peines. Elle cachait les uns dans sa maison, exhortait les autres à demeurer fermes dans la foi, ensevelissait les corps de ceux qui avaient triomphé. Elle veillait à ce que rien ne manquât aux prisonniers et à ceux qui étaient condamnés aux bagnes. Mais ne pouvant supporter le spectacle de ces sanglantes persécutions, elle pria Dieu de la retirer du milieu de tant de maux, s'il était expédient qu'il en fût de la sorte. Le Seigneur l'appela au ciel vers ce temps-là pour récompenser sa piété. C'était le 21 juillet. Son corps fut apporté par le prêtre Pasteur dans

le sépulcre de son père et de sa sœur Pudentielle , au cimetière de Priscille, sur la voie Salaria.

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Praxède, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE JULE, VIERGE ET MARTYRE. —
L'AN 275.

Le martyre de sainte Jule, vierge de Troyes, est mentionné dans les fastes de l'Eglise romaine. Baronius, dans ses Annales, en fixe l'époque à l'an 275, temps où l'empereur Aurélien se trouvait à Troyes. Sainte Jule a souffert dans cette ville le 21 juillet, avec Claude, Juste, Jucondin et cinq autres compagnons, comme l'attestent divers documents anciens. On croit communément dans le pays qu'elle a été mise à mort, ainsi que les autres dont on vient de citer les noms, près de la ville, non loin du lieu où a existé plusieurs siècles une église qui portait le nom de la sainte. (*Diocèse de Troyes.*)

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, faites que la bienheureuse vierge et martyre sainte Jule implore en notre faveur votre miséricorde, elle qui vous a toujours été agréable par le mérite de sa chasteté et par la pratique des vertus que vous nous commandez. Ainsi soit-il.

22 JUILLET. — SAINTE MARIE-MADELEINE. — I^{er} SIÈCLE.

Marie-Madeleine, qui avait été pécheresse à Jérusalem, se prit à aimer le Seigneur, et lava par ses larmes les souillures dont ses crimes l'avaient couverte. Ainsi fut accomplie la parole de la Vérité : *Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.* Elle qui avait été comme de glace tant qu'elle vivait dans le désordre, se sentit embrasée d'ardeur quand une fois elle eut commencé d'aimer. Elle resta au sépulcre du Seigneur, alors même que les disciples s'en étaient éloignés, cherchant celui qu'elle ne trouvait point. Elle pleurait en le cherchant ; et, dans la vivacité de son amour, elle brûlait de rencontrer celui qu'elle croyait enlevé. Ce qui fit qu'étant restée pour le chercher, elle ne partagea avec aucun autre le bonheur de le voir : car le principal mérite des bonnes œuvres consiste dans la persévérance.

Elle chercha donc inutilement d'abord ; elle persista dans ses recherches, et elle finit par trouver. Ses désirs s'augmentaient avec les retards, et ce furent ces retards eux-mêmes qui comblèrent enfin ses désirs. C'est ce qui a fait dire sur le même sujet à l'épouse des Cantiques, qui est l'Eglise : *J'ai cherché la nuit dans ma couche celui que mon cœur aime.* Nous cherchons le Bien-Aimé, lorsque dans les courts moments de repos que nous accorde la vie présente, nous

soupirons par le désir de voir notre Rédempteur. Nous cherchons pendant la nuit ; car, bien que notre cœur veille, notre œil cependant est encore obscurci.

Mais celui qui ne trouve pas son Bien-Aimé doit se lever, parcourir la ville, c'est-à-dire, visiter avec un esprit inquiet la sainte Eglise des élus ; il lui faut chercher dans les carrefours et sur les places, c'est-à-dire dans les lieux étroits et dans les vastes espaces, pour examiner s'il ne pourra y découvrir quelques vestiges du Seigneur ; car il y a, même dans la vie séculière, des personnes qui pratiquent des vertus que nous devons nous efforcer d'imiter. Les gardiens qui sont préposés à la sûreté de la ville nous découvrent dans nos recherches : ce qui signifie que les saints pères, vrais gardiens de l'Eglise, se présentent à nos esprits attentifs et nous instruisent par leurs discours et par leurs écrits. Nous les dépassons un peu, et alors nous trouvons celui que nous aimons, notre Rédempteur, qui par humilité s'est fait homme parmi les hommes, mais qui pourtant a été plus qu'un homme par sa divinité.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que nous soyons aidés, par les suffrages de la bienheureuse Marie-Madeleine, à la prière de qui vous avez tiré du tombeau, en le ressuscitant, son frère Lazare, mort depuis quatre jours. Ainsi soit-il.

23 JUILLET. — SAINT APOLLINAIRE, EVÊQUE ET MARTYR. 1^{er} SIÈCLE.

Apollinaire vint d'Antioche à Rome avec le prince des apôtres, qui le consacra évêque et l'envoya à Ravenne pour y prêcher l'Evangile de Jésus Christ. Comme il opérait dans cette ville beaucoup de conversions, il fut pris et cruellement maltraité par les prêtres des idoles. Plus tard il guérit, en priant, un personnage distingué qui était muet depuis longtemps, et dont il délivra la fille possédée par le démon, ce qui excita contre le saint un nouveau tumulte. On le frappa de verges, et on l'obligea à marcher nu-pieds sur des charbons ardents. Le feu ne lui ayant fait aucun mal, Apollinaire fut chassé de la ville. Il demeura caché un peu de temps avec quelques chrétiens, et se rendit ensuite dans l'Emilie, où il ressuscita la fille du patrice Rufin et convertit de la sorte à Jésus-Christ toute la maison de cet homme. Le préfet, enflammé de colère, défendit au saint évêque, sous les peines les plus rigoureuses, de répandre la foi du Christ ; mais le serviteur de Dieu méprisa cette injonction, et fut mis à la torture sur le chevalet. On versa de l'eau bouillante sur ses plaies, on lui meurtrit le visage avec une pierre, et ensuite on l'enferma chargé de fers dans une prison. Le quatrième jour il fut mis sur un vaisseau chargé de le conduire en exil ; mais le navire ayant fait naufrage, Apollinaire aborda en Mysie, gagna les bords du Danube, puis la Thrace, où le démon, qu'on adorait au temple de Sérapis,

déclara qu'il ne rendrait point d'oracles tant que le disciple de l'apôtre Pierre demeurerait dans le pays. Après de longues recherches on trouva le saint, qui fut obligé de se rembarquer. De retour à Ravenne, il fut encore accusé par les prêtres des idoles et remis à la garde du centurion. Celui-ci, qui était chrétien, quoiqu'en secret, le mit en liberté pendant la nuit. Mais aussitôt qu'on se fut aperçu de la fuite du confesseur, on envoya après lui des satellites, qui l'accablèrent de coups et le laissèrent pour mort sur le chemin. Des chrétiens l'enlevèrent, et sept jours après il quitta ce monde, honoré de la gloire du martyre, au moment où il exhortait ses disciples à professer constamment la foi. Son corps fut enseveli près des murs de la ville.

PRIONS. — O Dieu, rémunérateur des âmes fidèles, qui avez consacré ce jour par le martyre de votre bienheureux pontife Apollinaire, daignez accorder à nous, qui sommes vos serviteurs, que celui dont nous célébrons la vénérable solennité, nous obtienne par ses prières la faveur de votre divine indulgence. Ainsi soit-il.

24 JUILLET. — LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ORVIÉTO, VIERGE. — L'AN 1506.

Jeanne, qui reçut le jour dans un bourg du territoire d'Orviéto, en Toscane, appartenait à une famille honnête. Devenue orpheline dès ses premières années, elle avait coutume de dire à ses jeunes compagnes que l'ange dont l'image se voyait dans l'église du lieu était le protecteur qu'elle avait choisi pour remplacer ses parents. Elle ne faisait que sortir de l'enfance quand déjà, méprisant la beauté remarquable dont elle était douée, et renonçant aux avantages qu'elle aurait pu en tirer, elle se sentit embrasée d'un ardent amour de la virginité, et résolut de conserver toujours avec le plus grand soin cette précieuse vertu. Dieu l'aida à triompher de tous les pièges qui lui furent dressés pour la faire changer de résolution. On lui offrit une occasion de mariage, on alla même jusqu'à faire déjà les préparatifs de la noce ; mais elle refusa constamment cette union terrestre, et quittant la maison où elle demeurait, elle se réfugia chez les vierges du tiers-ordre de Saint-Dominique, qui la reçurent dans leur société à Orviéto, et au milieu desquelles elle commença dès lors à briller par l'éclat des dons célestes et par la perfection de ses vertus.

Elle se préparait continuellement à la contemplation des choses divines par les jeûnes, les veilles et par mille autres sortes de mortifications corporelles. Assidue à la prière, elle s'entretenait chaque jour pendant plusieurs heures avec Dieu ; et alors on la voyait immobile et comme ravie hors de ses sens. Le feu de l'amour divin qui brûlait dans son cœur était si ardent, que pendant son oraison, même au cœur de l'hiver, elle suait de tout son corps et pouvait à peine supporter les plus légers vêtements. Quand dans les conversations ordinaires on venait à parler de la charité du Christ et de ses

souffrances, tout-à-coup elle versait des torrents de larmes et tombait en extase. Dans ses méditations sur la passion du Sauveur, elle se mettait les bras en croix, et quelquefois elle endurait alors un long ravissement dans lequel elle souffrait de cruelles douleurs, ses os se choquant les uns les autres et se torturant de telle sorte, que ses membres paraissaient sur le point de se briser et de se disloquer. Elle communiquait à la plupart de ceux qui l'entouraient les amoureuses ardeurs qui consumaient son âme; ce qui fit que beaucoup de personnes, apprenant par ses exhortations et par ses exemples à mépriser les choses de ce monde, embrassèrent la vie religieuse. Cette sainte vierge s'appliquait cependant, avec un soin extrême et une humilité parfaite, à cacher les dons extraordinaires qu'elle recevait de la divine bonté. Se regardant comme la plus criminelle des femmes, elle ne parlait que de son indignité, et désirait ardemment être méprisée par tout le monde. Aussi, lorsqu'elle se voyait en butte aux injures et aux outrages, elle priait avec plus de ferveur pour ceux qui lui donnaient occasion de souffrir davantage. Elle eut à supporter de la part du démon toutes sortes de peines et de tourments; elle endura aussi de longues maladies. Mais au milieu de toutes ces épreuves elle porta toujours sur son visage l'empreinte de la gaieté, et ne cessa de témoigner une patience inébranlable, sans laisser jamais échapper le moindre signe de douleur. Enfin, ayant annoncé qu'elle touchait au terme de sa vie, elle reçut les sacrements de l'Eglise, et alla s'unir au céleste époux l'an du salut 1506, de son âge le 42^e. Benoît XIV approuva dans les formes ordinaires le culte qu'on lui rendait, et permit à tout l'ordre des Frères-Prêcheurs, ainsi qu'au clergé d'Orviété, de célébrer la messe et l'office en son honneur. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à la bienheureuse vierge Jeanne une pureté extraordinaire, et qui avez récompensé sa ferveur par l'abondance des dons célestes, faites-nous la grâce de nous exciter à l'imitation de ses vertus, afin que nous puissions vous plaire par la chasteté de notre vie et la pureté de nos affections. Ainsi soit-il.

25 JUILLET. — SAINT JACQUES-LE-MAJEUR, APOTRE.

Jacques, fils de Zébédée, frère de l'apôtre Jean, et Galiléen, un des premiers d'entre les apôtres fut appelé avec son frère, et laissant son père et ses filets, se mit à suivre le Seigneur. Jésus les appela tous deux Boanergès, c'est-à-dire fils du tonnerre. Jacques a été un des trois apôtres que le Sauveur a le plus aimés, qu'il a rendus témoins de sa transfiguration ainsi que du miracle par lequel il a ressuscité la fille du chef de la Synagogue, et qu'il prit avec lui quand il s'est retiré sur le mont des Olives pour prier son Père, avant d'être saisi par les Juifs. Quand Jésus-Christ fut monté au ciel, Jacques prêcha la divinité du Dieu fait homme dans la Judée et dans la

Samarie. Il convertit beaucoup de personnes à la foi chrétienne. Bientôt après il partit pour l'Espagne, où il fit quelques chrétiens, parmi lesquels sept qui furent plus tard ordonnés évêques par le bienheureux Pierre, et devinrent les premiers apôtres de leur pays. Jacques retourna ensuite à Jérusalem, où il convertit entre beaucoup d'autres Hermogènes-le-Mage. Mais Hérode-Agrrippa, qui avait été fait roi sous l'empire de Claude, pour se concilier la faveur des Juifs, condamna à mort le saint apôtre, lequel ne cessa jusqu'à la fin de déclarer que Jésus-Christ est Dieu. Le courage avec lequel il souffrit le martyre convertit celui qui l'avait traîné devant le tribunal. Cet homme se déclara chrétien à l'instant même. Pendant qu'on les conduisait ensemble au supplice, ce dernier demanda pardon à l'apôtre. Jacques l'embrassa et lui dit : « La paix soit avec toi. » Tous deux périrent sous la hache. Un instant auparavant le saint avait guéri un paralytique. Son corps fut transféré à Compostelle, où il reçoit de grands honneurs de la part des pèlerins, que la piété et l'accomplissement de leurs vœux amènent de tous les endroits de l'univers. L'Eglise célèbre en ce jour, qui est l'anniversaire de sa translation, la mémoire de sa naissance au ciel. Ce fut vers la fête de Pâques que, le premier d'entre les apôtres, il rendit à Jésus-Christ le témoignage du sang.

PRIONS. — Soyez, Seigneur, le sanctificateur et le gardien de votre peuple, afin que, protégé par l'assistance de votre apôtre saint Jacques, il vous plaise par la sainteté de sa vie, et vous serve avec sécurité d'esprit. Ainsi soit-il.

26 JUILLET. — SAINTE ANNE, MÈRE DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Nous avons à admirer aujourd'hui sur la couche de sainte Anne le modèle des épouses et le modèle des vierges. L'une est la mère, l'autre la fille : la mère, qui vient d'être délivrée de sa stérilité, et la fille, qui doit bientôt, contre les lois de la nature, enfanter par l'opération divine le Christ, devenu homme comme nous. C'est donc avec justice que, remplie de l'Esprit divin, Anne s'écrie dans le transport de sa joyeuse allégresse : « Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai mis au monde, quoique longtemps stérile, le germe de la promesse, et que je nourris de mon lait, comme je l'avais désiré, un fruit de bénédiction. J'ai dépouillé la tristesse de la stérilité pour revêtir la joie de la fécondité. Qu'elle se réjouisse avec moi aujourd'hui cette femme dont je porte le nom, la rivale de Phénenna, et qu'elle s'unisse à mes actions de grâce pour célébrer le prodige nouveau et tout-à-fait inattendu qui s'est accompli en moi comme autrefois en elle. Tressaillez, ô Sara, vous qui avez été si heureuse de concevoir dans votre vieillesse, vous en qui s'est manifestée la figure de cette conception qui a succédé à ma stérilité. Vous toutes, femmes sté-

riles, à qui Dieu n'a point donné d'enfants, chantez avec moi l'admirable faveur que j'ai reçue du Ciel. Que toutes les femmes qui ont eu le bonheur d'être mères disent aussi : « Béni soit celui qui a exaucé les prières de ceux qui s'adressaient à lui, qui a rendu féconde la femme stérile et lui a donné ce germe cent fois heureux qui est devenu la Mère de Dieu selon la chair, dont le sein a été fait un ciel en qui a habité celui qu'aucun lieu ne peut contenir. Nous aussi, réunissons nos voix pour louer toutes ensemble la femme qui, appelée auparavant stérile, est devenue la mère de celle qui sera mère sans cesser d'être vierge. Disons-lui avec la sainte Ecriture : Combien est heureuse la maison de David, de laquelle vous êtes issue, et combien est glorieux le sein dans lequel Dieu a formé l'arche de sanctification, c'est-à-dire la Vierge en qui lui-même a été conçu par l'opération du Saint-Esprit. » Vous êtes vraiment heureuse, trois fois heureuse, vous qui avez enfanté une fille que Dieu a prévenue de ses bénédictions, Marie, dont le nom seul mérite notre vénération ; Marie, qui a donné le jour au Christ, fleur de la vie ; Marie, qui a été glorieuse dans sa naissance, plus heureuse encore dans son enfantement. Nous aussi, ô bienheureuse femme, nous vous félicitons, car vous avez mis au monde le germe de la promesse, l'espérance de tous, par la permission du Seigneur. Oui, vous êtes heureuse, et le fruit de votre sein est heureux. La langue de tous les pieux fidèles exalte votre enfant ; toutes les bouches s'unissent pour publier avec joie votre maternité. » Et certes, il est convenable, souverainement convenable de louer celle à qui la divine bénignité a confié ses oracles, celle qui a produit pour nous le fruit si grand et si délicieux duquel est né le doux Jésus. (*Saint Jean Damascène.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné accorder à la bienheureuse Anne la grâce de devenir la mère de la femme qui a mis au monde votre Fils unique, accordez-nous, dans votre bonté, d'être aidés par la protection de celle dont nous célébrons la fête. Ainsi soit-il.

27 JUILLET. — SAINT PANTALÉON, MARTYR. — L'AN 303.

Pantaléon, de Nicomédie, médecin renommé, reçut le baptême après avoir été instruit dans la foi par le prêtre Hermolaüs. Au bout de quelque temps, il persuada à son père, Eustorge, de devenir chrétien. Ensuite, comme il prêchait librement à Nicomédie la foi de notre Seigneur Jésus-Christ, exhortant tout le monde à embrasser la doctrine qu'il annonçait, il fut torturé sur le chevalet et tourmenté avec des lames rougies au feu qu'on lui appliquait sur le corps. Il supporta avec calme et avec courage la violence de ces supplices, jusqu'à ce que, frappé par le glaive, il eût remporté la couronne du martyre. C'était sous l'empire de Dioclétien.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que, par

l'intercession de votre bienheureux martyr saint Pantaléon, nous soyons délivrés de tous les maux qui nous menacent dans notre corps, et purifiés des pensées mauvaises qui assaillent notre esprit. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE CUNÉGONDE, VIERGE. — L'AN 1292.

Cunégonde eut pour père Béla, roi de Hongrie, et pour mère Marie, qui était fille de l'empereur grec Alexis. Sa parenté avec saint Uladislas, sainte Hedwige, sainte Salomé, sainte Elisabeth et saint Louis, l'illustrèrent autant que le sang royal qui coulait dans ses veines. Elle était encore dans le sein de sa mère quand celle-ci fut instruite par une voix bien distincte et qui venait du ciel, qu'elle donnerait le jour à un enfant d'une sainteté extraordinaire. A peine Cunégonde eut-elle reçu la vie, qu'elle prononça au grand étonnement de tout le monde des paroles par lesquelles elle saluait la bienheureuse Vierge reine des cieux. Elle sembla ne pas connaître les faiblesses spirituelles de l'enfance, et donna dès le premier âge des gages de sa future sainteté, refusant de prendre du lait plus d'une fois le mercredi et le vendredi de chaque semaine. Assistant au saint sacrifice de la messe entre les bras de sa nourrice, elle inclinait la tête pour adorer toutes les fois qu'elle entendait prononcer les noms très saints de Jésus et de Marie, levait les yeux vers le ciel, et paraissait tout appliquée à la contemplation des divins mystères. Elle passa ainsi son enfance dans l'exercice continuel de la méditation des choses célestes, de la prière, de l'aumône et de toutes sortes d'autres bonnes œuvres. Elle prouva surtout la sincérité de la résolution qu'elle avait prise de demeurer vierge, lorsque, forcée pour obéir à ses parents de conclure un mariage qu'elle avait longtemps refusé, elle persuada par ses instances à son mari, Boleslas, duc de Pologne, dès le premier soir de ses noces, de lui laisser pratiquer la virginité. Ensuite elle l'enflamma tellement lui-même de l'amour de la pureté, que de concert avec son épouse, qui était demeurée vierge, il fit le vœu de chasteté perpétuelle, et mérita ainsi d'être appelé Boleslas-le-Pudique. Ce prince procura merveilleusement le bien du royaume de Pologne par l'exemple de ses vertus et par les dons qu'il obtint du Seigneur. Un des plus remarquables fut la découverte tout-à-fait extraordinaire d'une mine de sel, qui devint pour le royaume une source de revenus considérables. Après la mort de Boleslas, Cunégonde refusa constamment de gouverner la Pologne; et déchargée de tous soins temporels, elle distribua ses biens aux pauvres et fit profession dans l'ordre de Sainte-Claire, au couvent de Sandeck, qu'elle avait fondé elle-même, et où voyant ses sœurs souffrir par le manque d'eau, elle commanda à une rivière qui coulait près de là de se détourner de son lit et de suivre un nouveau cours tracé par elle avec un bâton sur des terrains inclinés. Dieu exauça les prières de sa servante, et pourvut par un insigne miracle aux besoins du monastère.

Cunégonde vécut 13 ans en ce lieu, dans une très grande sainteté, et s'y rendit célèbre par la pratique des plus hautes vertus, par ses miracles et par ses prophéties. Ensuite, l'heure de sa mort lui ayant été divinement révélée, elle s'endormit doucement dans le Seigneur le 24 juillet de l'an du salut 1292. Son âme parut monter dans les cieux entre les chœurs des anges, parée de vêtements aussi blancs que la neige. Des miracles innombrables attestèrent qu'elle était en possession de la gloire éternelle. Après l'avoir invoquée, des captifs recouvrèrent la liberté, des aveugles la lumière, beaucoup de malades furent délivrés de maux extrêmement dangereux. Elle a même ressuscité des morts. Aussi le pape Alexandre VIII a-t-il approuvé le culte très ancien que rendait à la servante de Dieu le royaume de Pologne. Clément XI lui a confirmé le titre que déjà on lui avait donné de première patronne de la Pologne ainsi que du grand-duché de Lithuanie. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez prévenu de vos bienveillantes bénédictions la bienheureuse Cunégonde, et qui l'avez conservée vierge dans l'état du mariage, faites, nous vous en supplions, que, par son intercession, nous vous soyons toujours unis par la pureté de notre vie, et que, marchant sur ses traces, nous méritions de parvenir heureusement auprès de vous. Ainsi soit-il.

28 JUILLET. — LES SAINTS NAZAIRE, CELSE ET VICTOR, MARTYRS; SAINT INNOCENT, PAPE ET CONFESSEUR.

Nazaire, baptisé par le bienheureux Lin, pape, étant allé dans la Gaule, y instruisit le jeune Celse des vérités de la religion chrétienne et lui donna le saint baptême. Ils prirent ensemble le chemin de Trèves, et pendant la persécution de Néron ils furent tous deux jetés dans la mer, d'où un miracle les fit sortir sains et saufs. Enfin ils arrivèrent à Milan, et ils prêchèrent la foi dans cette ville. Le préfet Anolin, qui les fit arrêter, n'ayant pu vaincre leur constance à confesser la divinité de Jésus-Christ, ordonna qu'ils eussent la tête tranchée. Leurs corps furent ensevelis hors de la porte Romaine. Après qu'ils eurent été longtemps ignorés, ils furent, sur une révélation divine, retrouvés par le bienheureux Ambroise, couverts d'un sang encore vermeil, comme si leur martyre n'eût daté que de quelques jours. On les transporta alors dans la ville et on les plaça dans un sépulcre magnifique. Ces deux saints, comme on le voit dans le supplément de Gap, avaient visité Embrun, métropole des Alpes maritimes, où leur prédication porta de grands fruits; ce qui les fait considérer comme les apôtres d'Embrun et de toute la contrée voisine des Alpes. L'année qui suivit la découverte de leurs corps, Artémis, évêque d'Embrun, reçut quelques-unes de leurs reliques, faveur qui lui fut accordée préférablement à tout autre évêque des Gaules. Il plaça solennellement ces précieux restes dans une église de la bienheureuse Vierge Marie, qui venait d'être construite.

Victor, né en Afrique, gouverna l'Eglise au temps de l'empereur Sévère. Il confirma le décret de Pie I^{er} ordonnant que la sainte fête de Pâques fût célébrée le dimanche. Plusieurs conciles ont été tenus dans la suite pour que ce rite devint un usage constant. Enfin, dans le premier concile de Nicée, il fut statué que la solennité de Pâques était fixée au dimanche qui suit le 14^e jour de la lune de mars, afin que les chrétiens ne parussent pas imiter les juifs. Victor décréta que toute personne en cas de nécessité peut baptiser avec toute sorte d'eau, pourvu qu'elle soit naturelle. Il excommunia Théodote, corroyeur de Bysance, qui enseignait que Jésus-Christ a été seulement homme. Il écrivit sur la question de la Pâque et sur quelques autres sujets. Il fit en deux ordinations au mois de décembre quatre prêtres, sept diacres, et douze évêques pour divers lieux. Couronné par le martyre, il fut enseveli au Vatican le 28 juillet. Il avait occupé le siège apostolique neuf ans un mois et vingt-huit jours.

Innocent, né à Albane, florissait au temps de saint Augustin et de saint Jérôme, qui parle ainsi de lui dans une lettre à la vierge Démétride : « Attachez-vous à la foi d'Innocent, qui est le fils spirituel et le successeur d'Anastase, d'heureuse mémoire; quelque prudente et éclairée que vous pensiez être, gardez-vous bien d'embrasser une autre doctrine que la sienne. » L'historien Orose a écrit de lui que la providence divine, le traitant comme autrefois le juste Loth, l'avait retiré de Rome et avait permis qu'il se trouvât à Ravenne au moment où les Goths saccageaient la capitale de l'empire, afin qu'il ne fût pas témoin de la ruine de son peuple. Innocent, après avoir condamné Pélage et Célestius, décréta contre leur hérésie que même les enfants nés d'une mère chrétienne avaient besoin d'être régénérés par le baptême, pour que cette seconde naissance purifiât en eux la souillure contractée par la première. Il approuva aussi l'usage de jeûner le samedi, en mémoire de la sépulture de notre Seigneur. Il occupa le saint-siège quinze ans un mois et dix jours. En quatre ordinations, au mois de décembre, il créa trente prêtres, quinze diacres, et cinquante-quatre évêques pour divers lieux. Il fut enseveli au cimetière de Priscille.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que la bienheureuse confession de vos saints Nazaire, Celse, Victor et Innocent, nous fortifie, et qu'elle nous obtienne le secours dont notre faiblesse a besoin. Amen.

29 JUILLET. — SAINTE MARTHE, VIERGE. — I^{er} SIÈCLE.

Marthe était née de parents nobles et riches; mais elle est devenue plus illustre par l'hospitalité qu'elle a donnée au Seigneur Jésus-Christ. Après l'ascension du Sauveur elle fut arrêtée avec son frère, sa sœur, sa suivante Marcelle, Maximin, l'un des 72 disciples de Jésus, qui avait baptisé toute cette famille et beaucoup d'autres chrétiens. On les mit tous sur un vaisseau qui n'avait ni voiles ni rames,

et on les exposa sur la vaste mer pour leur faire subir un naufrage certain. Mais le navire, gouverné par Dieu, alla aborder à Marseille, et tous ceux qu'il portait furent sauvés.

Ce miracle et la prédication de ces fervents chrétiens amenèrent à la foi de Jésus-Christ d'abord les habitants de Marseille, puis ceux d'Aix et des contrées environnantes. Lazare fut évêque de Marseille, et Maximin d'Aix. Madeleine, accoutumée à la prière et à se tenir aux pieds du Seigneur pour jouir de la meilleure part, qu'elle avait choisie et qui consistait à contempler la béatitude céleste, s'en alla dans une caverne spacieuse, sur une montagne très haute, où elle passa 50 années, loin de tout commerce avec le monde, élevée chaque jour dans les airs pour entendre les concerts du ciel. Quant à Marthe, par la sainteté étonnante de sa vie et par sa charité, elle se concilia l'amour et l'admiration de tous les Marseillais; et elle se retira avec quelques femmes distinguées dans un lieu où les hommes n'avaient aucun accès. Elle y vécut longtemps dans une grande réputation de piété et de sagesse; et enfin, après avoir annoncé sa mort beaucoup à l'avance, célèbre par ses miracles, elle quitta ce monde le 29 juillet, pour aller rejoindre le Seigneur. Son corps est à Tarascon l'objet d'une grande vénération.

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Marthe, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT LOUP, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 479.

Loup, né à Toul, d'une famille noble, élevé par les soins de son oncle Alistichius, étudia la rhétorique et acquit une très grande facilité pour la parole. Il épousa Piméniole, sœur de saint Hilaire, qui fut une femme remarquable pour sa sagesse et la pureté de ses mœurs. La 7^e année de leur mariage, tous deux se trouvèrent, par l'effet de la grâce divine, si embrasés du désir de la perfection, qu'ils résolurent de faire un pieux divorce pour l'amour de Jésus-Christ. Loup abandonna tous ses biens et se retira au monastère de Lérins, où il vécut de telle sorte, qu'il fut bientôt proposé comme un modèle aux religieux. Il quitta ce lieu après un an, vint à Mâcon pour distribuer aux pauvres ce qui restait de ses biens, et fut enlevé sans qu'il s'y attendît pour devenir malgré lui, en qualité d'évêque de Troyes, successeur du bienheureux Urse.

Il était évêque depuis deux ans, quand il fut choisi par le concile des Gaules pour aller avec saint Germain d'Auxerre combattre dans la Grande-Bretagne l'hérésie pélagienne. Après avoir heureusement ramené toute l'île à la foi catholique, Loup revint à Troyes prendre soin de son troupeau. Il se remit à prêcher souvent à son peuple, comme il faisait avant son voyage, donna à son clergé des règles

pleines de sagesse, et ne cessa d'offrir lui-même l'exemple de tout ce qui est bien. Il était toujours appliqué à la contemplation des choses célestes, il jeûnait assidument, ne mangeant que de deux jours l'un; le samedi il ne vivait que de pain d'orge, et sur deux nuits il en passait une à prier. Pendant 20 ans, il n'eut pour lit qu'une planche; il portait constamment le cilice sur la peau, et par dessus cet habit douloureux il n'avait jamais qu'une seule tunique. Cependant, une si grande mortification ne lui ôtait pas une certaine gaîté et une douceur qui le rendait aimable à tout le monde. Ceux mêmes à qui il faisait des reproches, il se les attachait par sa charité et sa mansuétude.

Quand les Huns envahirent les Gaules et menacèrent Troyes d'une ruine prochaine, Loup par ses prières préserva la ville de ce fléau, et il devint pour Attila lui-même, roi de ces barbares, un objet d'admiration. Enfin, après 52 ans d'épiscopat, il mourut à Troyes le 29 juillet de l'an 479, et fut enterré près de la ville. Ses remarquables vertus lui avaient mérité d'être appelé sans contradiction le premier des évêques des Gaules. L'os supérieur de son chef est conservé encore à présent dans la cathédrale de Troyes. (*Diocèse de Troyes.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu le bienheureux Loup défenseur de la foi catholique, daignez, par la vertu de ses mérites, nous éclairer de la grâce du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

30 JUILLET. — LES SAINTS ABDON ET SENNEN. — L'AN 250.

Abdon et Sennen, Perses de nation, accusés au temps de l'empereur Dèce d'ensevelir dans leur héritage les corps des chrétiens qu'on jetait à la voirie, furent arrêtés par le commandement du prince et reçurent l'ordre de sacrifier aux dieux. Comme ils refusaient d'obéir et qu'ils ne cessaient de prêcher que Jésus-Christ est Dieu, on les mit dans une étroite prison, et bientôt l'empereur, revenant à Rome après une expédition, les fit marcher enchaînés devant son char de triomphe. Ensuite on les conduisit devant les simulacres des faux dieux, qu'ils insultèrent avec mépris. Cette conduite fut cause qu'on les exposa aux ours et aux lions; mais les bêtes n'osèrent pas les toucher. Ils périrent enfin par le glaive, et leurs corps, attachés par les pieds, furent traînés en présence de la statue d'Apollon. Le diacre Quirin les enleva secrètement et les ensevelit dans sa maison.

PRIONS. — O Dieu, qui avez accordé à vos saints Abdon et Sennen l'immense grâce de parvenir à tant de gloire, donnez à vos serviteurs le pardon de leurs péchés, afin que, en considération des mérites de vos saints, nous obtenions de votre bonté d'être délivrés de tous les maux. Ainsi soit-il.

31 JUILLET. — SAINT IGNACE DE LOYOLA, CONFESSEUR. L'AN 1556.

Ignace, Espagnol de nation, né à Loyola dans la Biscaye, d'une

famille noble, parut d'abord à la cour du roi catholique, et ensuite servit dans les camps. Une blessure considérable qu'il reçut au siège de Pampelune l'ayant obligé de garder le lit, il se mit à lire des livres de piété; et cette lecture l'enflamma d'une ardeur merveilleuse à suivre les traces de Jésus-Christ et des saints. Il alla à Monserrat, suspendit son armure à l'autel de la Vierge, et veilla toute une nuit devant la sainte image, faisant ainsi l'apprentissage de la milice sacrée. De là, revêtu d'un sac dont il s'était couvert après avoir donné ses riches habits à un pauvre, il se retira à Manrèze. Il y demeura un an, vivant du pain de l'aumône et ne buvant que de l'eau, jeûnant tous les jours excepté les dimanches, portant un rude cilice et une chaîne autour de ses reins, couchant à terre et se flagellant jusqu'au sang avec des disciplines de fer. Dieu le favorisa alors de visions célestes si prodigieuses, qu'il disait souvent : *Quand même les saintes Ecritures n'existeraient pas, je serais prêt encore à mourir pour la foi, après tout ce que le Seigneur m'a fait voir à Manrèze.* Ce fut en ce temps-là qu'Ignace, quoique tout à fait étranger aux lettres, composa le livre admirable de ses Exercices spirituels, ouvrage d'une utilité universelle et que recommande encore l'approbation du siège apostolique. Pour se mettre en état de travailler avec méthode et avec fruit au salut des âmes, il résolut de s'appliquer à l'étude des lettres, et commença par apprendre la grammaire, ne rougissant pas d'aller dans les écoles avec les enfants. On ne saurait croire combien, dans la sollicitude infatigable de son zèle pour le salut du prochain, il souffrit en tous lieux de tribulations, combien il dévora d'outrages, résigné qu'il était à endurer toutes les persécutions, la prison, les verges et même la mort. Pour la gloire de son divin maître, il aurait désiré souffrir mille fois davantage.

Etant à Paris, il s'adjoignit neuf compagnons de divers pays qui étudiaient dans l'Université de cette ville, tous pourvus du titre de maître ès-arts et gradués en théologie. Il les réunit dans la chapelle de Montmartre, et jeta ainsi les fondements de l'ordre qu'il institua dans la suite à Rome, et qu'il mit dans une étroite dépendance du Saint-Siège par un quatrième vœu ajouté aux trois vœux ordinaires, celui de travailler aux missions. Paul III prit connaissance de ce nouvel institut et le confirma. Après lui, d'autres pontifes et le concile de Trente l'approuvèrent. Ignace, en envoyant saint François Xavier prêcher l'Evangile aux Indes, et en faisant partir d'autres missionnaires pour diverses contrées afin d'y propager la religion, déclara la guerre aux superstitions du paganisme et à l'hérésie. Cette guerre sainte se poursuivit avec tant de succès, que ce fut un sentiment universel confirmé par la parole du souverain-pontife, que si Dieu à d'autres époques avait suscité d'autres saints, il a voulu opposer à Luther et aux hérétiques du xvi^e siècle Ignace et la société que ce grand saint a instituée. Le premier soin du fondateur fut de restaurer la piété parmi les catholiques. Un plus grand zèle pour la décoration des églises, pour l'enseignement du catéchisme, pour la distribution

fréquente de la parole divine et la réception des sacrements, telles furent les améliorations dont on lui est redevable. Il ouvrit en tous lieux des maisons afin d'y élever la jeunesse dans les lettres et la piété ; il bâtit à Rome le collège Germanique, édifia des couvents pour les femmes repentantes et pour les jeunes filles qui étaient en danger de se perdre ; il fonda aussi des retraites pour les orphelins des deux sexes et pour les catéchumènes. Infatigable dans son ardeur à gagner les âmes à Dieu, il s'appliquait à toutes les œuvres que la piété inspire, et on lui entendait dire quelquefois que si le choix lui était donné, il aimerait mieux vivre ici-bas incertain de son salut, que de mourir avec la certitude d'entrer sur-champ dans le ciel. Il exerça un empire absolu sur les démons. Saint Philippe de Néri et d'autres encore aperçurent son visage rayonnant d'une clarté céleste. Enfin, parvenu à la 65^e année de son âge, il alla se réunir à son divin maître, dont il avait toujours eu la gloire pour objet de ses entretiens et de ses efforts. Illustré par l'éclat des miracles et par celui des éminents services qu'il avait rendus à l'Eglise, il fut inscrit par Grégoire XV sur le catalogue des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui, dans le dessein de procurer une plus grande gloire à votre nom, avez, par le moyen du bienheureux Ignace, fortifié l'Eglise militante du secours d'un ordre nouveau, accordez-nous qu'après avoir combattu sur la terre à l'exemple de votre serviteur, et aidés de son assistance, nous méritions de partager sa récompense dans le ciel. Ainsi soit-il.

1^{er} AOUT. — SAINT PIERRE-AUX-LIENS.

« Le roi Hérode, disent les Actes des apôtres, employa sa puissance pour maltraiter quelques-uns des disciples de Jésus-Christ. D'abord il fit mourir par l'épée Jacques, frère de Jean ; et voyant que cela plaisait aux Juifs, il fit encore prendre Pierre. Or, c'était durant la fête des Azymes. Ayant donc fait arrêter l'apôtre, il le mit en prison sous la garde de quatre bandes de soldats de quatre hommes chacune, dans le dessein de le faire mourir devant tout le peuple, après la Pâque. Pendant que Pierre était ainsi gardé, l'Eglise faisait de continuelles prières à Dieu pour lui. La nuit qui précéda le jour où Hérode avait résolu de l'envoyer au supplice, lorsque Pierre dormait entre deux soldats, lié de deux chaînes, et que les gardes étaient devant la porte de la prison, l'ange du Seigneur parut tout-à-coup ; le lieu fut rempli de lumière, et l'ange, poussant l'apôtre par le côté, le réveilla et lui dit : *Lève-toi promptement.* Au même instant les chaînes tombèrent de ses mains. L'ange ajouta : *Prends ta ceinture, attache tes sandales.* Pierre obéit. *Prends ton manteau et suis-moi,* dit encore l'envoyé céleste. Pierre sortit donc, et il suivait son libérateur, ne sachant pas que ce qui s'accomplissait par le moyen de l'ange fût véritable, mais s'imaginant que ce qu'il voyait n'était qu'un songe. Lorsqu'ils eurent passé la première et la

seconde garde, ils vinrent à la porte de fer par où l'on va à la ville, et cette porte s'ouvrit devant eux; de sorte qu'étant sortis ils allèrent ensemble jusqu'au bout de la rue. Après quoi l'ange disparut. Alors Pierre, étant revenu à soi, dit en lui-même : *Je connais certainement à cette heure que le Seigneur a envoyé son ange, et qu'il m'a délivré de la main d'Hérode et des machinations des Juifs.* » Ce qui suit n'est plus tiré du livre des Actes.

Sous l'empire de Théodose-le-Jeune, Eudoxie, femme de ce prince, étant venue à Jérusalem, y reçut divers présents, et entre autres le don inappréciable d'une chaîne de fer, ornée d'or et de pierreries, que l'on assurait être celle dont l'apôtre saint Pierre avait été chargé par le roi Hérode. L'impératrice rendit ses pieux hommages à cet objet sacré, et l'envoya ensuite à Rome à sa fille, qui s'appelait comme elle Eudoxie, et qui le présenta au pape. Le pontife à son tour montra à la princesse une autre chaîne qu'avait portée le même apôtre sous l'empire de Néron. Ensuite, au moment où le pape comparait ensemble les deux chaînes, elles s'attachèrent l'une à l'autre et ne furent plus qu'une même pièce dont toutes les parties semblaient faites par le même ouvrier. Ce prodige inspira une vénération si grande pour les saintes reliques, qu'une église bâtie par Eudoxie sur le mont Esquilin fut dédiée sous l'invocation de saint Pierre-aux-Liens, et que le premier jour d'août fut consacré à en célébrer la dédicace. Depuis ce temps on célébra en l'honneur des fers de saint Pierre la fête que les païens avaient coutume de solenniser en ce jour. L'application de ces chaînes sacrées guérissait les malades et chassait les démons. Ainsi, l'an 969 de Jésus-Christ, un comte de la cour de l'empereur Othon, et qui était possédé du démon, se déchirait lui-même avec les dents. L'empereur le fit conduire au pape Jean, qui toucha avec la relique le cou de l'énergumène. Aussitôt le mauvais esprit quitta le corps de sa victime, et le comte se trouva délivré. Ce prodige contribua à propager encore la dévotion à ces liens sanctifiés.

PRIONS. — O Dieu, qui avez délivré des liens le bienheureux Pierre, votre apôtre, et l'en avez fait sortir exempt de tout mal, daignez nous délivrer des liens de nos péchés, et, dans votre miséricorde, éloignez de nous tous les maux. Ainsi soit-il.

2 AOÛT. — SAINT ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.—L'AN 1787.

Alphonse-Marie de Liguori, né à Naples, de parents nobles, donna dès l'âge le plus tendre des marques évidentes de sainteté. Son père et sa mère l'ayant présenté encore enfant à saint François Girolamo, de la Compagnie de Jésus, le saint religieux le bénit et prédit qu'il parviendrait à sa quatre-vingt-dixième année, qu'il serait élevé à la dignité épiscopale, et qu'il ferait les plus grands fruits dans

l'Eglise. Dès les premières années de son enfance, il dédaignait les jeux et ne pensait qu'à former les jeunes nobles, ses compagnons, à la modestie par ses paroles et ses exemples. Arrivé à l'adolescence, il s'associa à de pieuses sodalités, et mit son bonheur à servir les malades dans les hôpitaux, à prier fréquemment au pied des saints autels, et à assister tous les jours aux divins mystères. A la piété il sut si bien allier le goût des lettres, qu'à peine âgé de 16 ans, il obtint à l'Université de Naples le bonnet de docteur dans l'un et l'autre droit. Pour obéir aux vœux de son père, il exerça les fonctions d'avocat; mais, quoiqu'il se fût bientôt acquis une grande réputation dans cette carrière, il la quitta spontanément pour avoir fait l'expérience des dangers dont elle est remplie. Il dédaigna aussi un mariage avantageux que son père lui proposait, renonça à ses droits d'aîné sur les biens de sa famille, suspendit son épée à l'autel de Notre-Dame-de-la-Merci, et se dévoua au service des autels. Devenu prêtre, il attaqua les vices avec tant de zèle, qu'en s'acquittant du ministère apostolique, il opérait d'innombrables conversions parmi les pécheurs partout où le transportaient les ailes de la charité. Plein de compassion pour les pauvres surtout et pour les habitants de la campagne, il institua la congrégation des Prêtres du Très-Saint-Rédempteur, qui, à l'exemple du Rédempteur lui-même, devait évangéliser les pauvres dans les campagnes, les villages et les bourgs. Pour s'empêcher lui-même de jamais s'écarter de son but, il s'engagea par un vœu perpétuel à ne perdre aucune partie de son temps. Enflammé du zèle des âmes, il s'appliqua à les gagner toutes à Jésus-Christ, et à les amener à une vie plus parfaite tant par la prédication de la divine parole que par des écrits remplis de science et de piété. On ne saurait assez admirer combien il a éteint de haines, combien d'hommes égarés il a ramenés dans le chemin du salut. Serviteur de la Vierge Marie et singulièrement dévoué à son culte, il composa un livre de ses gloires, et plusieurs fois en prêchant il parla d'elle avec une ardeur extraordinaire. On vit un jour tout son visage éclairé par un rayon de gloire qui se détachait d'un tableau de la Vierge et resplendissant d'un éclat merveilleux; lui-même fut ravi en extase en présence de tout le peuple.

Assidu contemplateur de la passion de Jésus-Christ et de la divine Eucharistie, Alphonse propagea d'une manière étonnante la dévotion à ces divers mystères. Lorsqu'il priait à l'autel du Saint-Sacrement, son âme semblait se fondre sous l'impression de ses ardeurs séraphiques; ou bien encore, il était agité de mouvements extraordinaires; d'autres fois il paraissait avoir perdu l'usage de ses sens. En lui, une parfaite innocence, qu'il ne souilla jamais d'aucune tache mortelle, fut unie à une pénitence également admirable. Il châtiât son corps par le jeûne, le tourmentait par des chaînettes de fer, des cilices, des disciplines avec lesquelles il se flagellait jusqu'au sang. Le Seigneur le revêtit de la gloire des miracles et lui donna le don de prophétie ainsi que celui de pénétrer les secrets des cœurs. Plus d'une fois il

fut rendu présent dans plusieurs lieux en même temps. Il montra toujours un éloignement extrême pour les dignités ecclésiastiques qu'on lui offrit. Mais l'autorité du pape Clément XIII l'obligea de prendre en main le gouvernement de l'église de Sainte-Agathe-des-Goths. Evêque, il garda toute l'austérité de sa manière de vivre, et ne changea quelque chose qu'à son habit. Il pratiqua la même frugalité, déploya un zèle sans bornes pour le maintien de la discipline chrétienne, une ardeur infatigable à réprimer les vices, à combattre l'erreur, et à remplir les autres devoirs de sa charge pastorale. Généreux envers les pauvres, il leur distribuait tous les revenus de son église; il alla même, dans un temps de cherté, jusqu'à vendre pour les nourrir le mobilier de sa maison. Se faisant tout à tous, il introduisit dans plusieurs couvents de femmes une réforme salutaire, et fonda un monastère de religieuses de sa congrégation. Ayant abdiqué l'épiscopat à cause de graves et habituelles infirmités dont il souffrait, il retourna auprès de ses disciples, pauvre comme il était en les quittant. Enfin, quoique son corps fût accablé par la vieillesse, par les fatigues, et qu'il fût depuis longtemps en proie aux douleurs de la goutte et à bien d'autres maux, il conserva toute la vigueur de son esprit et ne cessa de conférer et d'écrire sur les choses du ciel jusqu'à sa mort, qui arriva l'an 1787, le 1^{er} août, jour auquel il expira doucement à Nocéra-des-Païens, entre les bras de ses disciples, qui fondaient en larmes. Aussi glorieux par ses miracles que par ses vertus, il fut béatifié par le souverain-pontife Pie VII, l'an 1816. L'éclat de nouveaux prodiges qu'il opéra depuis déterminâ Grégoire XVI à l'inscrire solennellement au catalogue des saints, le jour de la très sainte Trinité de l'année 1839.

PRIONS. — O Dieu, qui, par votre bienheureux confesseur et pontife Alphonse-Marie, homme vraiment embrasé de zèle pour le salut des âmes, avez donné à votre Église de nouveaux enfants, faites, nous vous en supplions, qu'instruits par ses salutaires avertissements et fortifiés par ses exemples, nous puissions parvenir heureusement jusqu'à vous. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT ÉTIENNE, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 257.

Etienne, né à Rome, exerça le pontificat sous l'empire de Valérien et de Gallien. Il statua que les prêtres et les diacres ne se serviraient des ornements sacrés que dans l'église. Il défendit de renouveler le baptême à ceux qui l'avaient reçu des hérétiques, et répondit sur ce point à saint Cyprien : *Qu'on n'innove rien, mais qu'on s'attache à la tradition.* Il convertit à Jésus-Christ beaucoup d'infidèles, entre autres le tribun Olympius, avec son épouse Exupérie et son fils Théodule. Nemésius, autre tribun, embrassa le christianisme avec toute sa maison, après qu'Etienne eut rendu la vue à sa fille Lucille. Tous ces nouveaux chrétiens remportèrent la couronne du

martyre. La persécution que les empereurs exerçaient étant devenue plus violente, Etienne, après avoir convoqué son clergé, l'exhortait à souffrir courageusement, et ne cessait d'offrir le sacrifice de la messe et de célébrer des conciles dans les catacombes. Un jour que les infidèles l'avaient entraîné dans le temple de Mars pour sacrifier, le saint pontife déclara généreusement qu'il ne rendrait jamais aux démons l'honneur qui n'est dû qu'au vrai Dieu. A ces mots la statue de Mars fut renversée par un tremblement de terre et le temple fut ébranlé. Tous ceux qui tenaient le serviteur de Jésus-Christ prirent la fuite, et il put retourner vers les siens, au cimetière de Lucine. Il leur adressa quelques instructions sur les commandements divins et leur donna la communion sacramentelle du corps du Seigneur. Tandis qu'il achevait le saint sacrifice, les satellites des empereurs arrivèrent de nouveau et lui tranchèrent la tête sur son siège. Les restes du martyr, avec le siège tout arrosé de sang, fut enseveli par les clercs dans le cimetière de Calixte, le 2 du mois d'août. Etienne vécut dans le pontificat trois ans trois mois et vingt-deux jours. Il fit deux ordinations au mois de décembre, et créa six prêtres, cinq diacres, trois évêques.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Etienne, pape, accordez-nous, dans votre miséricorde, de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

3 AOUT. — INVENTION DU CORPS DE SAINT ETIENNE, PREMIER MARTYR. — L'AN 415.

Les corps des saints Etienne, premier martyr, Gamaliel, Nicodème et Abilon, qui longtemps étaient demeurés sans honneur dans un lieu obscur et tout-à-fait indigne, furent trouvés près de Jérusalem, au temps de l'empereur Honorius, sur un avis que le prêtre Lucien reçut du Ciel. Gamaliel lui apparut en songe sous les traits d'un vénérable vieillard, lui indiqua le lieu où gisaient les corps, et lui ordonna d'aller trouver Jean, patriarche de Jérusalem, afin que ce pontife donnât à ces restes sacrés une sépulture plus convenable. A cette nouvelle le patriarche convoqua les évêques et les prêtres du voisinage, se rendit avec eux à l'endroit désigné, et, faisant creuser la terre, trouva des cercueils d'où s'exhalait une très douce odeur. Le bruit de cette découverte attira une grande multitude, et un nombre considérable de personnes affligées de diverses maladies et d'infirmités s'en retournèrent dans leur maison parfaitement guéries. Le précieux corps de saint Etienne, qu'on porta dans la sainte église de Sion, fut transféré à Constantinople sous Théodose-le-Jeune. Au temps du pape Pélage I^{er}, on l'apporta à Rome, où il fut placé dans le tombeau du martyr saint Laurent, dans le champ Vêran. Quelques-uns des miracles opérés par la vertu des reliques de saint Etienne sont

rapportés dans le passage suivant de la Cité de Dieu de saint Augustin : « L'évêque Projecte ayant apporté à Tibilis les reliques du très glorieux martyr Etienne , un concours et une affluence considérable de peuple venaient prier devant elles. Une femme qui était aveugle demanda à être conduite auprès de l'évêque qui les portait. Elle donna des fleurs pour les faire toucher aux reliques. On les lui rendit ensuite , et dès qu'elle les eut approchées de ses yeux elle recouvra la vue. Tous les témoins de ce miracle furent extrêmement étonnés de voir cette femme aller devant eux sautant de joie et suivre son chemin sans réclamer le secours d'aucun guide. Les reliques, déposées à Synice, non loin de la colonie d'Hippone, étaient portées par Lucille, évêque du lieu, que son peuple accompagnait. Cet évêque fut guéri par ce précieux fardeau d'une fistule dont il souffrait depuis longtemps, et pour laquelle il attendait la main de l'opérateur.

PRIONS. — Seigneur, accordez-nous la grâce d'imiter ce que nous honorons, afin que nous apprenions à aimer jusqu'à nos ennemis, parce que nous célébrons la naissance éternelle d'un saint qui a su prier pour ses persécuteurs notre Seigneur Jésus Christ votre Fils. Ainsi soit-il.

4 AOUT. — SAINT DOMINIQUE, CONFESSEUR. — L'AN 1221.

Dominique, né à Calahorra, en Espagne, de la noble famille des Gusmans, s'appliqua à Palentia aux belles-lettres et à la théologie. Après avoir étudié avec beaucoup de succès, il fut d'abord chanoine-régulier de l'église d'Osna, et ensuite fondateur de l'ordre des Frères-Prêcheurs. Sa mère, étant enceinte de lui, eut un songe. Il lui semblait qu'elle portait dans ses flancs un petit chien tenant dans sa gueule un flambeau, avec lequel il incendiait l'univers. Ce songe indiquait que Dominique brillerait par l'éclat de sa sainteté et de sa doctrine, et qu'il embraserait les peuples du feu de la charité chrétienne. L'événement vérifia le présage, car Dominique opéra d'abord ce bien-là par lui-même, et il le continua ensuite par les religieux de son institut. Son génie et sa vertu éclatèrent surtout dans les travaux auxquels il se livra pour l'anéantissement de l'hérésie, qui s'efforçait de répandre dans le comté de Toulouse le poison de ses pernicieuses erreurs. Il employa sept années à une affaire si importante. Ensuite il vint à Rome, au concile de Latran, avec l'évêque de Toulouse, pour faire confirmer par Innocent III l'ordre qu'il avait institué. Pendant qu'on délibérait sur cette affaire, Dominique reçut du souverain pontife le conseil de se rendre auprès de ses religieux pour leur donner une règle. De retour à Rome, le saint obtint du pape Honorius III, successeur immédiat d'Innocent, la confirmation des Frères-Prêcheurs. Il établit à Rome deux monastères, l'un d'hommes, l'autre de femmes. Il ressuscita trois morts et fit beaucoup d'autres miracles, qui facilitèrent considérablement la propagation de sa so-

ciété. Déjà, grâce à ses soins, des couvents s'élevaient de tous les côtés, et une multitude innombrable de fidèles se dévouaient à la piété et embrassaient la vie religieuse, lorsqu'il fut attaqué de la fièvre à Bologne, l'an 1221. Comprenant qu'il ne guérirait pas de cette maladie, Dominique réunit autour de lui ses frères et les novices, et les exhorta tous à vivre dans l'innocence et dans la perfection de leur état. Il leur laissa par testament, comme le fonds le plus assuré, la charité, l'humilité, la pauvreté; et lorsque les frères en furent à ces mots des prières : *Venez à son secours, saints de Dieu ; anges du ciel, venez à sa rencontre*, il s'endormit dans le Seigneur, le 10 août. Dans la suite le pape Grégoire IX l'a mis au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu éclairer votre Église par les mérites et la doctrine de votre bienheureux confesseur Dominique, faites que par son intercession elle ne manque point des secours temporels, et qu'elle reçoive toujours un accroissement de biens spirituels. Ainsi soit-il.

5 AOUT. — SAINTE MARIE-DES-NEIGES. — IV^e SIÈCLE.

Sous le pontificat de Libère, Jean, patrice de Rome, et son épouse, qui était d'une noblesse égale à la sienne, n'ayant point d'enfants pour héritiers, firent vœu de consacrer tous leurs biens à la très sainte Vierge Mère de Dieu, lui demandant chaque jour, par d'instantes prières, qu'elle fit connaître de quelque façon la bonne œuvre à laquelle ils devaient employer leur fortune. La bienheureuse Vierge écouta favorablement ces supplications et ces vœux, qui portaient du cœur, et elle montra par un miracle combien ils lui étaient agréables. Le 5 août, dans le temps où les chaleurs sont extrêmes à Rome, la neige couvrit pendant la nuit une partie du mont Esquilin. La même nuit, la Mère de Dieu apparut en songe à Jean et à sa femme, et les avertit, chacun de leur côté, de faire bâtir dans le lieu qu'ils trouveraient couvert de neige une église qui lui serait consacrée; elle ajouta que c'était de cette sorte qu'elle voulait être leur héritière. Jean rapporta sa vision au pape, qui affirma avoir eu le même songe. Libère vint donc solennellement, en procession, avec un cortège nombreux de prêtres et de peuple, à la colline qui était couverte de neige, et il assigna un lieu pour une église, qui fut construite aux frais de Jean et de son épouse. Plus tard, Sixte III la rebâtit. Elle porta d'abord les noms de basilique Libérienne et de Sainte-Marie-de-la-Crèche. Mais comme il y avait à Rome un grand nombre d'églises dédiées à la sainte Vierge, on voulut que la dénomination même du nouvel édifice exprimât la prééminence que lui assuraient sur les autres églises du même nom ses dimensions grandioses. Elle fut donc appelée Sainte-Marie-Majeure. La commémoration de la dédicace de ce monument sacré se fait tous les ans avec solennité à l'anniversaire du jour où tomba la neige miraculeuse.

PRIONS. — Daignez, Seigneur, accorder à nous, qui sommes vos serviteurs, la grâce de jouir continuellement de la santé de l'esprit et du corps, et faites que, par l'intercession de la bienheureuse Marie toujours vierge, nous soyons délivrés des afflictions présentes et que nous jouissions du bonheur éternel. Ainsi soit-il.

6 AOUT. — LA TRANSFIGURATION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Jésus ayant pris avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, les mena à l'écart sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Son visage devint brillant comme le soleil, et ses vêtements blancs comme la neige. En même temps les apôtres qui l'accompagnaient virent paraître Moïse et Elie qui s'entretenaient avec lui. Alors Pierre, prenant la parole, dit à Jésus : *Seigneur, nous sommes bien ici ; faisons-y, s'il vous plaît, trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie.* Lorsqu'il parlait encore, une nuée lumineuse les couvrit, et il sortit de cette nuée une voix qui fit entendre ces paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le.* Les disciples ayant entendu ces mots, tombèrent le visage contre terre et furent saisis d'une extrême frayeur. Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : *Levez-vous, ne craignez point.* Alors, levant les yeux, ils ne virent plus que Jésus seul. Lorsqu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur fit ce commandement : *Ne parlez à personne de ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité d'entre les morts.* (Evangile selon saint Mathieu.)

PRIONS. — O Dieu, qui, dans la glorieuse Transfiguration de votre Fils unique, avez procuré aux mystères de la foi le témoignage des anciens pères, et qui avez merveilleusement exprimé, par une voix sortie d'un nuage lumineux, l'adoption parfaite par laquelle nous sommes vos enfants, accordez-nous, dans votre bonté, de devenir les co-héritiers de Jésus, le Roi de gloire, et de partager un jour la glorification que vous nous faites espérer. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LES SAINTS SIXTE, FÉLICISSIME ET AGAPIT, MARTYRS. — L'AN 257.

Sixte II, né à Athènes, de philosophe devint chrétien. Accusé dans la persécution de Valérien de prêcher publiquement Jésus-Christ, il fut arrêté et traîné au temple de Mars, où on le menaça de la mort s'il ne sacrifiait à l'idole. Le saint pontife, s'étant refusé courageusement à cette impiété, fut conduit au martyre. Alors Laurent, un de ses diacres, accourut à sa rencontre et lui dit d'un ton plein de douleur : *Où allez-vous sans votre fils, ô mon père ? Prêtre saint, où courez-vous sans le ministre qui doit vous servir ?* — Mon fils, répondit

le pontife, je ne vous abandonne pas : vous êtes réservé à soutenir pour la foi chrétienne de plus grands combats ; dans trois jours vous me suivrez. Après le prêtre viendra le lévite. En attendant, si vous avez quelque chose dans le trésor de l'église, distribuez-le aux pauvres. Le même jour furent mis à mort, avec saint Sixte, les diacres Félicissime et Agapit, et les sous-diacres Janvier, Magnus, Vincent et Etienne. Sixte fut enseveli dans le cimetière de Calixte, le 6 août. On porta les autres au cimetière de Prétextat. Le saint pape occupa le siège apostolique onze mois et douze jours. Pendant ce temps il fit au mois de décembre une ordination où il créa quatre prêtres, sept diacres et deux évêques.

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Sixte, Félicissime et Agapit, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

7 AOUT. — SAINT GAÉTAN, CONFESSEUR. — L'AN 1547.

Gaétan, de la noble famille de Thienne, naquit à Vicence, et fut aussitôt présenté par sa mère à la très sainte Vierge. On vit briller en lui dès ses plus tendres années une admirable innocence, au point que tout le monde le surnommait le saint. Ayant obtenu à Padoue le titre de docteur dans l'un et l'autre droit, il se rendit à Rome, où Jules II le mit au nombre des prélats romains et où il fut promu au sacerdoce. Mais l'ardeur de l'amour divin qui l'embrasait l'engagea à quitter la cour pontificale pour se livrer tout entier au service de Dieu. Il fonda à ses frais des hôpitaux où il servait de ses propres mains les infirmes, ceux mêmes qui étaient atteints de maladies contagieuses. Il donnait des soins assidus au salut du prochain, et mérita ainsi d'être appelé un chasseur d'âmes.

Plein du désir de relever la discipline et de ramener à la forme apostolique la manière de vivre des ecclésiastiques, il institua un ordre de clercs-réguliers qui, mettant entièrement de côté la sollicitude des choses de la terre, devaient ne posséder aucun revenu ni réclamer les secours des fidèles, mais vivre des seules aumônes que leur offrirait la charité. Son dessein ayant été approuvé par Clément VII, Gaétan prononça les vœux solennels à l'autel principal de la basilique Vaticane, avec Jean-Pierre Caraffe, évêque de Théate, qui fut depuis le pape Paul IV, et deux autres personnages d'une éminente piété. Lors du pillage de Rome, le saint fut tourmenté avec la dernière barbarie par les soldats pour qu'il livrât des richesses qu'il n'avait point, puisque depuis longtemps les mains des pauvres avaient transporté tout son avoir dans les trésors du ciel. Il souffrit les coups, les tortures et la prison, avec une patience invincible. Il persévéra aussi avec courage dans le genre de vie qu'il avait embrassé, ne s'appuyant que sur la Providence, qui ne lui manqua jamais, comme le prouvent les miracles qu'elle accomplit quelquefois en sa

faveur. Très ardent pour le culte divin, pour l'éclat de la maison de Dieu, pour l'observation des rites sacrés, et surtout pour l'usage fréquent de la sainte Eucharistie, il fit de tous ces points l'objet de son zèle. Plus d'une fois il parvint à découvrir l'hérésie dans les ténèbres où elle se cachait, et il la combattit courageusement. Il prolongea souvent pendant huit heures de suite son oraison, que des larmes continuelles accompagnaient. Il éprouvait de fréquentes extases et il fut favorisé du don de prophétie. A Rome, la nuit de Noël, prosterné devant la crèche du Seigneur, il mérita de recevoir l'Enfant Jésus des mains de la Mère de Dieu, qui déposa son Fils entre les bras du saint. Il lui arrivait de passer des nuits entières à mortifier son corps par la flagellation. On ne put jamais lui persuader d'adoucir la rigueur de son genre de vie, et il déclara toujours qu'il voulait mourir sur la cendre et sous le cilice. Enfin, étant tombé malade du chagrin qu'il ressentit de voir Dieu outragé dans une sédition populaire, il fut consolé par une vision céleste, et gagna le séjour des bienheureux, laissant à Naples sa dépouille mortelle. Son corps, enseveli dans l'église de Saint-Paul de cette ville, est devenu l'objet d'une religieuse vénération. Glorifié par un grand nombre de miracles qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, Gaétan fut mis au nombre des saints par le pape Clément X.

PRIONS. — O Dieu, qui avez accordé au bienheureux Gaétan, votre confesseur, la grâce d'imiter la vie des apôtres, faites que par son intercession et ses exemples nous mettions toujours notre confiance en vous, et que nous ne désirions que les biens célestes. Ainsi soit-il.

**MÊME JOUR. — SAINT DONAT, ÉVÊQUE ET MARTYR. —
L'AN 361.**

Donat, après la mort de ses parents, qui moururent pour la foi de Jésus-Christ, s'enfuit avec Hilarion à Arezzo, ville d'Etrurie, dont il fut ensuite élu évêque. Le préfet Quadraticien ayant ordonné à ces deux chrétiens, sous le règne de l'Apostat, de sacrifier aux idoles, ils protestèrent qu'ils ne commettraient jamais ce crime abominable. Hilarion fut alors battu de verges sous les yeux du magistrat jusqu'à ce qu'il rendit l'âme. Quant à Donat, après avoir été soumis à d'aussi cruels supplices, il fut frappé par le glaive. Les chrétiens donnèrent aux deux martyrs une sépulture honorable près de leur ville.

PRIONS. — O Dieu, la gloire de vos prêtres, faites, nous vous en supplions, que nous ressentions l'assistance de votre saint évêque et martyr Donat, dont nous célébrons la fête. Ainsi soit-il.

**8 AOUT. — LES SAINTS CYRIAQUE, LARGE ET SMARAGDE,
MARTYRS. — L'AN 303.**

Le diacre Cyriaque fut longtemps détenu en prison avec Sisinius,

Large et Smaragde. Il y fit de nombreux miracles et délivra d'un démon Arthémie, fille de Dioclétien. Envoyé vers Sapor, roi de Perse, il arracha aussi au pouvoir de l'esprit malin la fille de ce prince, laquelle s'appelait Jobie. Après avoir baptisé le roi lui-même avec 430 autres catéchumènes, il revint à Rome, où l'empereur Maximien le fit arrêter et marcher devant son char tout enchaîné. Tiré de prison après quatre jours, le saint fut arrosé de poix fondue, étendu ensuite sur l'instrument de torture, et enfin frappé de la hache, avec Large, Smaragde et vingt autres, sur la voie Salaria, près des jardins de Salluste. Leurs corps, ensevelis près de la même voie par les soins du pape Marcel et de la noble femme Lucine, le 17 mars, furent ensuite enveloppés dans des voiles de lin, embaumés avec des parfums précieux, et transportés dans une terre de la même Lucine, sur le chemin d'Ostie, à sept milles de Rome. Cette translation eut lieu le 8 d'août.

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de vos saints martyrs Cyriaque, Large et Smaragde, accordez-nous, dans votre miséricorde, d'être animés par l'exemple de ceux dont les mérites nous apportent tant de joie. Ainsi soit-il.

9 AOUT.—LES SAINTS JUSTE ET PASTEUR, MARTYRS.— III^e SIÈCLE.

Juste et Pasteur, nés à Complute (Alcala), étaient frères. Ils rendirent au Seigneur Jésus un illustre témoignage sous l'empire de Dioclétien et de Maximien. Le gouverneur Dacien, étant venu à Complute, avait donné ordre qu'on recherchât tous les chrétiens pour qu'ils renoncassent à la foi de Jésus-Christ et sacrificassent aux idoles, ou qu'ils mourussent dans les plus cruels tourments. Juste et Pasteur, encore enfants, se sentirent enflammés du désir de donner leur vie pour le Seigneur. Ils laissent donc les livres où ils étudiaient les premiers éléments des lettres, pour mieux apprendre Jésus-Christ, et sortant de l'école, ils courent à la maison du magistrat sans y avoir été appelés. Ils déclarent hautement qu'ils sont chrétiens ; et montrant un courage supérieur à leur âge et à la faiblesse de leur corps, ils s'offrent d'eux-mêmes, pleins de joie, à souffrir les plus cruels supplices. Dacien les traite comme des enfants, et commande qu'on se serve seulement du fouet pour les faire changer de dessein.

Tandis qu'on les mène à l'endroit où cet ordre devait s'exécuter, ces tendres agneaux s'exhortent l'un l'autre à souffrir courageusement. Juste, le plus jeune, craignant peut-être que son frère ne se défiât de sa constance, prit la parole et dit : *Courage, Pasteur, ne crains pas la mort corporelle, qui est tout près de nous, ni les tourments qui nous sont préparés ; ne pense pas qu'ils soient au dessus de la faiblesse de notre âge ; présente hardiment ta gorge au*

glaive. Le Dieu qui daigne nous appeler à une si grande grâce nous donnera aussi une force proportionnée à nos souffrances. — Pasteur lui répondit : *Juste, mon frère, c'est vraiment à toi qu'il convient de donner de tels encouragements. Tu réalises ainsi par tes actes la justice qui est annoncée par ton nom, et dont tu recueilleras les fruits avec moi. Je t'accompagnerai volontiers au martyre, afin d'acquérir aussi la gloire de ce combat.* Ces discours ayant été rapportés à Dacien par ses satellites, le tyran craignit qu'un pareil exemple n'encourageât les autres chrétiens, et que sa cruauté, si elle en venait à une lutte ouverte, ne fût vaincue par des enfants. Il ordonna donc que les jeunes saints fussent emmenés hors de la ville, loin des lieux fréquentés, pour être mis à mort secrètement. On les conduisit dans la plaine, qui depuis s'est appelée Louable, et on les y frappa du glaive, le 6 du mois d'août. D'après une ancienne tradition, ils furent égorgés sur une pierre qui est en honneur à Alcala, et qui garde encore empreintes les traces de leur saint martyre. Après le départ de Dacien, les chrétiens ensevelirent honorablement, dans le même lieu, les corps de ces bienheureux enfants. La persécution qui continua à sévir, et surtout les guerres auxquelles l'Espagne fut en proie, firent oublier ces saintes reliques, jusqu'à ce que, dans la suite des temps, une révélation divine les découvrit à Asture, archevêque de Tolède, homme d'une haute sainteté. Estimant autant qu'il le méritait ce trésor céleste, le pontife se rendit à Alcala, où il renferma les précieuses reliques dans un superbe tombeau. Sa dévotion pour ces martyrs fut si grande, qu'abandonnant son archevêché de Tolède, il vint fonder à Alcala un siège épiscopal, et passa le reste de sa vie à honorer ces très saints enfants, sans plus vouloir se séparer de leurs restes vénérables, à l'occasion desquels s'accomplissaient de nombreux et éclatants miracles. *(Espagne.)*

PRIONS. — O Dieu, objet de la foi de ceux qui sont à la mamelle, espérance de ceux qui ne parlent pas encore, amour des plus jeunes enfants, vous qui, par les louanges que vous offrirent les innocents martyrs Juste et Pasteur, nous encouragez à l'affaire de notre salut, daignez nous accorder la pureté de l'âge le plus innocent, afin que, justes comme des enfants, nous soyons associés aux saints dans la possession des récompenses décernées à la foi. Ainsi soit-il.

10 AOUT. — SAINT LAURENT, MARTYR. — L'AN 258.

Dans le temps où la fureur des puissances païennes sévissait contre les membres les plus illustres du Christ, attaquant de préférence ceux qui appartenaient à l'ordre sacerdotal, la colère de l'impie persécuteur s'enflamma contre le diacre Laurent, qui tenait un rang très élevé, non-seulement parce qu'il prêtait son ministère aux choses les plus saintes de la religion, mais encore parce qu'il avait l'administration des biens de l'église. Le ministre de Satan se promettait qu'en

mettant la main sur Laurent, il remporterait, par l'arrestation d'un seul homme, une double victoire : il comptait que le saint renoncerait à Jésus-Christ en même temps qu'il livrerait les biens qu'il avait en garde. Homme à la fois plein de cupidité pour l'argent et de haine contre la vérité, il s'arme en même temps d'avarice pour arracher à Laurent les trésors dont il le croit possesseur, et d'impiété pour enlever le Christ de son cœur. Il demande donc que les richesses de l'église, objet de ses convoitises les plus ardentes, lui soient apportées par l'irréprochable gardien du trésor sacré. Mais l'incorruptible Laurent lui montra le lieu où ces richesses étaient placées, en lui présentant les troupes nombreuses de pauvres qu'entretenait l'église. C'était dans le sein de ces pauvres, nourris et vêtus par ses soins, que le saint diacre avait renfermé ces biens, devenus par là inamissibles, et dont la conservation était d'autant plus assurée, que l'emploi en avait été plus saint. Le brigand, frustré dans son espoir, frémit de rage. Enflammé de haine contre une religion qui commandait un pareil emploi des richesses, c'est en cherchant à enlever un trésor plus précieux qu'il attaque celui entre les mains duquel il n'avait pu trouver la moindre pièce d'argent. Il veut lui ravir sa foi, sa plus grande richesse. Il commande que Laurent renonce à Jésus-Christ ; et pour vaincre l'incébranlable force d'âme que lui oppose le lévite, il emploie les supplices les plus cruels. Aux premiers, qui paraissent impuissants, en succèdent de plus atroces. Ainsi, ce corps qui vient d'être déchiré et mis en lambeaux par d'innombrables coups de fouet, le juge impie donne l'ordre barbare qu'il soit étendu sur des charbons enflammés, pour être brûlé lentement ; et il veut qu'au moyen d'un gril de fer, déjà rendu brûlant par un feu continu, et sur lequel il pourra faire retourner les membres du martyr et les rôtir les uns après les autres, la souffrance soit rendue plus cuisante et le supplice soit prolongé.

Tu as beau faire, atroce cruauté, tu n'obtiens rien, tu n'as aucun succès. L'élément mortel est soustrait à tes tourments ; Laurent prend son essor vers les cieux ; tu succombes malgré tes flammes. La charité de Jésus-Christ n'a pu être vaincue par le feu ; les ardeurs qui brûlaient au dehors ont été surpassées par celles qui embrasaient l'âme du confesseur. Persécuteur, tu as exercé ta rage contre le martyr, et ta fureur n'a fait que donner à sa palme un nouvel éclat à mesure que tu t'efforçais de le tourmenter davantage. Toutes les inventions de ta barbarie ont tourné à la gloire du vainqueur, et les instruments mêmes de son supplice se sont changés en ornement de triomphe. Réjouissons-nous donc de la fin bienheureuse de cet illustre martyr. Prenons-en occasion de nous glorifier dans le Seigneur, qui est vraiment admirable en ses saints, lui qui nous offre leur protection et leur exemple. Dieu, dans cette circonstance, a fait tellement briller sa gloire dans tout l'univers, que, de l'aurore au couchant, on voit resplendir l'éclat des deux flambeaux de l'ordre lévitique, et qu'autant Jérusalem a été glorifiée par son saint Etienne,

autant Rome a été illustrée par son bienheureux Laurent. (*Saint Léon-le-Grand.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites-nous la grâce d'éteindre les flammes de nos vices, vous qui avez accordé au bienheureux Laurent la force de surmonter les ardeurs du supplice du feu. Ainsi soit-il.

11 AOÛT. — LES SAINTS MARTYRS TIBURCE ET SUZANNE,
— L'AN 286.

Tiburce, fils de Chromatius, préfet de Rome, converti au christianisme par saint Sébastien, fut, en raison de sa foi, amené devant le juge Fabien. La généreuse confession qu'il fit de sa croyance mit en fureur le magistrat ; et cet homme impie ordonna que l'on répandît sur le sol de la braise enflammée. Puis s'adressant à Tiburce : *Il faut que tu sacrifies à nos dieux, lui dit-il, ou que tu marches les pieds nus sur ces charbons.* — Tiburce fit le signe de la croix, marcha plein de confiance sur le feu, et dit à son persécuteur : *Reconnais à présent pour vrai Dieu celui que les chrétiens adorent ; ces charbons me semblent des fleurs.* — Les païens attribuèrent ce miracle à la magie. Alors on conduisit Tiburce hors de la ville, et on le frappa du glaive à trois milles de Rome, sur la voie Lavicane, à l'endroit où il fut depuis enseveli par les chrétiens. Le même jour fut mise à mort la très noble vierge Suzanne, qui, ayant fait le vœu de virginité, refusa l'alliance de Galère-Maximien, fils de l'empereur Dioclétien. Après toutes sortes de tourments qu'on mit en œuvre pour la faire changer de résolution, elle fut, par ordre de l'empereur, frappée du glaive dans sa propre demeure, et alla recevoir aux cieux la double palme de la virginité et du martyre.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que l'assistance continuelle de vos saints martyrs Tiburce et Suzanne nous protège, parce que vous ne cessez point de regarder favorablement ceux à qui vous accordez de tels secours. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—SAINTE PHILOMÈNE, VIERGE ET MARTYRE.
— L'AN 303.

Parmi les nombreux tombeaux qu'on rencontre dans le cimetière de Priscille, sur la voie Salaria, existe celui dans lequel avait été déposé le corps de sainte Philomène, comme on l'apprend par l'inscription gravée sur les trois pierres qui fermaient le sépulcre. Bien que l'on ait trouvé la fiole qui renfermait le sang de la vierge, et que diverses sculptures attestassent également son martyre, on doit regretter cependant d'ignorer comment elle a vécu, ce qu'elle a souffert et quel a été son genre de mort. Au reste, aussitôt que ce corps sacré, reçu de la munificence de Pie VII, au commencement de son

pontificat, eut été exposé à la vénération du peuple fidèle, à Mugnano dans le diocèse de Nôle, la sainte martyre devint célèbre tout-à-coup, et la piété envers elle s'accrut de jour en jour, principalement à cause de ce que l'on racontait des miracles dont elle avait été en tout lieu l'occasion. D'où il arriva que le pape Grégoire XVI, touché des demandes que lui adressaient beaucoup d'évêques et de personnes dévouées au culte de sainte Philomène, après y avoir mûrement réfléchi, daigna permettre que l'on célébrât sa fête avec l'office et la messe, dans le diocèse de Nôle et ailleurs. (*Diverses contrées.*)

PRIONS. — O Dieu, qui, parmi les autres prodiges de votre puissance, avez donné au sexe le plus fragile la victoire du martyre, accordez, dans votre miséricorde, que nous, qui célébrons la naissance éternelle de la bienheureuse sainte Philomène, votre vierge et votre martyre, nous parvenions jusqu'à vous en imitant ses exemples. Ainsi soit-il.

12 AOUT. — SAINTE CLAIRE, VIERGE. — L'AN 1253.

La vierge Claire naquit d'une famille illustre, à Assise dans l'Ombrie. A l'imitation de saint François, habitant de la même ville, elle fit servir au soulagement des pauvres tous ses biens, qu'elle distribua en aumônes. Fuyant le tumulte du siècle, elle se rendit dans l'église de la Portioncule à la campagne, où le même saint lui coupa les cheveux, et elle résista courageusement à tous les efforts que firent ses parents pour la ramener. Enfin François la conduisit à l'église de Saint-Damien, où le Seigneur lui associa plusieurs compagnes, et elle institua ainsi elle-même une communauté de sœurs consacrées à Dieu, dont elle n'accepta le gouvernement que pour céder aux saintes importunités du bienheureux. Pendant quarante-deux ans, elle se montra admirable par la sollicitude, la prudence qu'elle déploya dans le gouvernement de son monastère, le maintenant dans la crainte de Dieu et dans la parfaite observance des statuts de l'ordre. Sa vie en effet était une leçon et un enseignement où ses sœurs puisèrent la connaissance des règles qui devaient les diriger. Afin de fortifier l'esprit en déprimant la chair, elle avait pour lit la terre nue, quelquefois des bottes de sarment, et pour oreiller un dur morceau de bois. Elle n'avait qu'une tunique avec un manteau d'une étoffe rude et grossière, et portait quelquefois sur la peau un cilice de crin. Elle se soumettait à une abstinence si grande, que pendant longtemps, trois jours de la semaine elle ne prenait absolument rien pour le soutien de son corps; et les autres jours elle se restreignait à une si petite quantité de nourriture, que ses sœurs admiraient comment elle pouvait subsister. Avant une certaine maladie qu'elle fit, elle jeûnait tous les ans deux carêmes au pain et à l'eau. Adonnée continuellement aux veilles et à la prière, c'était principalement à ces exercices qu'elle employait les nuits et les veilles. Des infirmités de longue durée ne lui permettant pas de se lever elle-même, elle se levait avec

l'aide de ses sœurs , puis se faisant appuyer le dos, elle travaillait de ses mains pour ne pas être oisive, même dans ses maladies.

Extraordinairement amie de la pauvreté, jamais pour aucune nécessité elle n'en abandonna la pratique, et elle refusa constamment les biens que Grégoire IX lui offrait pour le soutien de sa communauté. De nombreux miracles firent éclater le mérite de sa sainteté. Elle rendit l'usage de la parole à une des sœurs de son monastère, l'ouïe à une seconde qu'affligeait sa surdité. D'autres encore étaient sujettes à différentes infirmités, et notamment trois dont l'une était travaillée de la fièvre; la deuxième enflée d'une hydropisie, la dernière affligée d'une fistule : elles les délivra toutes de leurs divers maux. Elle guérit de la folie un frère de l'ordre des Mineurs. L'huile vint un jour à manquer totalement dans le monastère ; Claire prit une burette, qu'elle lava, et ce vase, grâce à la munificence divine, se trouva rempli d'huile. Elle multiplia la moitié d'un pain de manière à ce qu'il y en eût pour cinquante sœurs. Les Sarrazins assiégeaient Assise et s'efforçaient d'envahir le couvent de Claire : la sainte, toute malade qu'elle était, ordonna qu'on la portât à l'entrée de la maison avec le vase où était renfermé le très saint sacrement de l'Eucharistie ; et là elle adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, ne livrez pas aux bêtes féroces les âmes qui ont confiance en vous ; protégez vos servantes, elles que vous avez rachetées de votre sang précieux.* Pendant qu'elle priait, on entendit cette parole : *Je vous protégerai toujours.* En effet les Sarrazins prirent la fuite, et ceux d'entre eux qui étaient déjà montés sur les murailles furent frappés d'aveuglement et tombèrent renversés. Enfin Claire à ses derniers moments fut visitée par un cœur de vierges bienheureuses, toutes vêtues de blanc, au milieu desquelles on en voyait une plus auguste et plus brillante. Alors munie de la sainte Eucharistie, et enrichie par Innocent IV de l'indulgence plénière, elle rendit son âme à Dieu, le 12 août. Les nombreux prodiges qui la glorifièrent après sa mort ont engagé Alexandre IV à la mettre au nombre des saintes vierges.

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge Claire, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

15 AOUT. — LES SAINTS HIPPOLYTE ET CASSIEN, MARTYRS. — L'AN 252.

Hippolyte avait été baptisé par saint Laurent. Il fut arrêté dans sa propre maison au moment où il prenait la sainte Eucharistie, et amené à l'empereur Valérien, qui l'interrogea sur sa religion, et auquel il déclara avec une sainte liberté qu'il était chrétien. En conséquence il fut d'abord condamné à être meurtri à coups de bâton. Ce supplice ne servant qu'à rehausser l'éclat de sa constance dans la foi, le tyran essaya de le séduire par des présents et par l'éclat

des honneurs ; mais voyant toutes ses propositions inutiles , Valérien livra cet intrépide chrétien au préfet de Rome pour être mis à mort. Ce magistrat étant allé dans la maison d'Hippolyte afin d'opérer la confiscation de ses biens, apprit que toutes les personnes de la famille étaient chrétiennes. Il entreprit inutilement de les faire renoncer à leur sainte croyance , et condamna d'abord Concordien , nourricier d'Hippolyte, à périr sous les coups de verges plombées ; ensuite il fit mettre à mort tous les autres auprès de la porte Tiburtine. Hippolyte fut traîné par des chevaux indomptés dans des lieux tout couverts de chardons et d'épines. Tandis que les païens déchiraient son corps, il rendit son âme à Dieu, et fut enseveli avec tous les martyrs de sa maison, par le prêtre Justin, dans le champ de Véra-nus. Le même jour, à Imola, le martyr Cassien expira dans un supplice très cruel. Les mains liées derrière le dos, il fut livré à des enfants qu'il instruisait, afin qu'ils déchirassent son corps en le perçant avec leurs stylets de fer. La faiblesse même de ceux qu'on avait armés contre lui aggrava en les prolongeant les tourments de son martyre et rendit sa palme plus glorieuse.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos prières que l'auguste solennité de vos bienheureux martyrs Hippolyte et Cassien augmente la dévotion en nos âmes et contribue ainsi à notre salut. Ainsi soit-il.

14 AOUT. — SAINT ÉMYGDIUS, ÉVÊQUE ET MARTYR. — FIN DU III^e SIÈCLE.

Emygdius, né à Trèves, d'une famille illustre chez les Francs, embrassa la foi à l'âge de vingt-trois ans, malgré l'opposition de ses parents, qui étaient idolâtres, et demeura constamment attaché à la profession du christianisme. Il associa à son genre de vie trois disciples, Euplus, Germain et Valentin. N'ayant que du mépris pour les vains amusements de la terre, il appliquait toute son activité aux choses divines. L'ardeur de la charité dont il était embrasé pour le prochain le porta à se rendre à Rome afin de procurer le salut d'un grand nombre d'âmes. En retour du bienfait de l'hospitalité qu'il trouva dans l'île du Tibre, il guérit la fille de son hôte, qu'une maladie incurable faisait languir depuis cinq ans. Ayant, à l'aide du signe de la croix, ouvert les yeux à un aveugle en présence de la multitude, il fut pris pour le fils d'Apollon, et entraîné dans le temple d'Esculape. Mais il se déclara serviteur de Jésus-Christ, par l'invocation de qui il rendit la santé à un grand nombre de malades inutilement prosternés devant l'idole pour lui demander leur guérison ; puis il renversa l'autel et mit en pièces la statue d'Esculape, dont il jeta les débris dans le Tibre. Ces faits, et ce qui en fut le résultat, c'est-à-dire la conversion de treize cents païens, sans compter les prêtres d'Esculape, allumèrent le courroux de Posthumius Titianus, préfet de Rome. Emygdius, averti par un ange de se

soustraire à l'effet de ses menaces, alla trouver le pape saint Marcellin, qui l'ordonna évêque et l'envoya à Ascoli. Le nouveau pontife opéra dans le voyage beaucoup de miracles et convertit un grand nombre de personnes. Aussitôt qu'il fut arrivé à Ascoli, les démons firent entendre dans tous les temples des cris lamentables qui paraissaient sortir des idoles, et indiquèrent l'étranger comme la cause de leur douleur. Le peuple, ameuté, cherchait déjà l'évêque pour le mettre à mort, quand Polymius, gouverneur de la ville, attiré par le tumulte, cita le saint à son tribunal, et lui fit, mais en vain, mille instances pour lui persuader d'adorer Jupiter et la déesse Angaria, patronne d'Ascoli. Il alla même jusqu'à lui promettre en récompense la main de Polisia, sa propre fille. Mais Emygdus eut au contraire le bonheur de convertir à Jésus-Christ cette jeune vierge, et il la baptisa en même temps que mille soixante autres personnes avec une eau miraculeuse qui sortit d'un rocher en abondance. Alors Polymius, tombant dans une espèce de rage, coupa la tête au saint évêque. Le tronc, par un nouveau prodige, se releva, tenant en ses mains la tête, qu'il porta l'espace de trois cents pas, jusqu'à un oratoire. De là, ces restes précieux furent transportés à l'église principale, où ils n'ont pas cessé d'être honorés par le peuple d'Ascoli, qui a pour eux beaucoup de dévotion, et par les étrangers, dont le concours est très nombreux. Cette bienheureuse mort arriva durant la persécution de Dioclétien. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS — O Dieu, qui avez décoré le bienheureux Emygdus, votre martyr et pontife, de la victoire sur les idoles et de la gloire des miracles, accordez-nous, dans votre miséricorde, que, par son intercession, nous méritions de surmonter les attaques des malins esprits et de briller par l'éclat des vertus. Ainsi soit-il.

15 AOUT. — ASSOMPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

(Leçons de l'office de la fête et du 4^e jour de l'octave.)

Aujourd'hui, s'écrie saint Jean Damascène dans un sermon sur la mort de la bienheureuse Vierge Marie, aujourd'hui l'arche sainte et animée du Dieu vivant, celle qui a conçu le Créateur dans son sein, repose dans le temple du Seigneur, ce temple qui n'a point été construit de main d'homme. David, son aïeul, se livre à une allégresse que partagent les chœurs des anges. Les archanges célèbrent Marie, les vertus la glorifient, les principautés triomphent avec elle ; avec elle les puissances, les dominations se livrent aux démonstrations et au sentiment de la joie ; les thrones solennisent sa fête, les chérubins la louent, les séraphins proclament sa gloire. Aujourd'hui l'Eden céleste reçoit le paradis vivant du nouvel Adam, ce paradis où l'arrêt de notre condamnation a été déchiré, où a été planté l'arbre de vie, où notre nudité a été revêtue. Non, ce n'est pas à la terre qu'est re-

ournée aujourd'hui la Vierge immaculée, celle que n'a souillée aucune affection terrestre, qui n'a été nourrie que de pensées du ciel. Elle qui était un ciel animé a été placée dans les tabernacles célestes. Comment en effet participerait à la mort celle qui a produit la vie pour tout le genre humain ? Mais elle a obéi à la loi portée par celui qu'elle a engendré. Comme fille de l'ancien Adam, elle a subi l'ancienne sentence à laquelle s'était soumis son propre Fils, lui qui est la vie. Mais comme mère du Dieu vivant, elle s'élève vers lui par une glorieuse assumption. Eve, qui écouta les suggestions du serpent, est condamnée à enfanter dans la douleur, à mourir, et sa place est marquée dans le sein de la terre. Mais la Vierge véritablement bienheureuse qui a prêté l'oreille à la parole de Dieu, qui, par l'opération du Saint-Esprit, et à la salutation toute spirituelle de l'archange, sans aucune atteinte portée à sa virginité, a conçu le Fils de Dieu, l'a enfanté sans douleur, et s'est consacrée entièrement à Dieu, Marie serait-elle engloutie par la mort ? La terre pourrait-elle la garder ? La corruption envahirait-elle un corps qui a enfanté la vie ? Devant elle s'ouvre un chemin droit, uni, facile, pour la conduire au ciel. Car si Jésus, la vérité et la vie, a dit : Où je suis, là sera aussi mon ministre, comment à plus forte raison sa mère ne serait-elle pas avec lui ?

Une antique tradition nous a appris qu'au temps de la glorieuse mort de la bienheureuse Vierge Marie, tous les saints apôtres qui parcouraient l'univers pour le salut des nations, furent en un instant transportés par les airs et réunis à Jérusalem. Lorsqu'ils y furent arrivés, ils virent des anges, et ils entendirent la psalmodie des célestes puissances ; et Marie, entourée ainsi de la gloire divine, remit son âme sainte entre les mains de Dieu. Son corps, qui par un mystère ineffable avait enfanté l'Homme-Dieu, fut transporté au bruit des hymnes que chantaient les anges et les apôtres, et déposé à Gethsémani, dans un tombeau près duquel les anges continuèrent pendant trois jours entiers leurs mélodieux accents. Ensuite le chant cessa. Thomas, qui n'avait pas assisté à la mort de la bienheureuse Vierge, étant arrivé le troisième jour, voulut rendre ses hommages à ce corps qui avait enfanté le Dieu-Homme. Les apôtres qui avaient été témoins des derniers moments de Marie, ouvrirent son tombeau, mais ils n'y trouvèrent pas le saint corps. Ils ne virent que les linceuls dans lesquels il avait été enseveli, et d'où s'échappait une odeur ineffablement délicieuse par laquelle ils étaient tous embaumés. Ils fermèrent donc le sépulcre. Étonnés de ce prodige mystérieux, ils ne purent penser autre chose sinon que Dieu le Verbe, le Seigneur de la gloire, qui s'est plu, en se faisant homme, à recevoir un corps et à naître de la Vierge Marie, celui qui après l'enfantement divin conserva la virginité de sa mère, s'est plu encore, après qu'elle eut quitté ce monde, à conserver sans corruption son corps immaculé, et à l'honorer en le transportant au ciel avant la résurrection universelle du genre humain.

PRIONS. — Seigneur, nous vous en supplions, pardonnez les péchés de vos serviteurs, afin que nous, qui ne pouvons vous plaire par nos actes, nous soyons sauvés par l'intercession de la Mère de votre Fils, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

16 AOUT. — SAINT ROCH, CONFESSEUR. — XIV^{me} SIÈCLE.

Roch, né à Montpellier, donna surtout des preuves de l'ardente charité dont il était animé à l'égard du prochain, lorsque, pendant une peste cruelle qui ravageait toute l'Italie, il quitta la France, passa au-delà des Alpes, et parcourut les villes et les bourgades, secourant en tous lieux les malades, et s'exposant à mourir pour ses frères. Dieu fit connaître par des guérisons miraculeuses combien il avait pour agréable le zèle de son serviteur. En effet le saint homme arracha à une mort imminente, par la vertu du signe de la croix, un très grand nombre de pestiférés, à qui il rendit une santé parfaite. De retour dans sa patrie, comblé de vertus et de mérites, il mourut très saintement, et devint aussitôt l'objet de la vénération des fidèles. Cette dévotion s'augmenta considérablement par suite de ce qui arriva pendant la célébration du concile de Constance. Comme la peste menaçait, on éloigna ce fléau en portant processionnellement à travers les rues de la ville, avec l'approbation des évêques, et au milieu du concours de tout le peuple, l'image du bienheureux. Le culte de saint Roch se répandit merveilleusement dans tout l'univers, et la piété des peuples l'adopta lui-même comme un puissant patron contre la peste. Le pape Urbain VIII, après un sérieux examen, permit que l'on célébrât la fête et l'office du serviteur de Dieu dans tous les lieux où se trouveraient des églises dédiées sous son invocation. (*Divers lieux.*)

PRIONS. — Nous vous supplions, Seigneur, de protéger continuellement votre peuple, et de le préserver, en vertu des mérites du bienheureux Roch, de tous les fléaux contagieux tant pour l'âme que pour le corps. Ainsi soit-il.

17 AOUT — SAINT MAMMÈS, MARTYR. — VERS L'AN 275.

Saint Mammès ou Mamas, que les Grecs et les Syriens appellent par antonomase le Grand-Martyr, eut pour père Théodote, et pour mère Rufine, l'une et l'autre illustres pour leur foi et la noblesse que leur donnait une origine patricienne. Enflammés de l'amour de Jésus-Christ, ils retiraient tous ceux qu'ils pouvaient de l'erreur et des ténèbres de la gentilité, pour les amener à la lumière de l'Evangile. Dénoncés pour cette conduite, ils furent envoyés aussitôt chargés de fers à Césarée. Mais Théodote, ne pouvant supporter la fange, la mauvaise odeur et les rigueurs de sa prison, y rendit l'âme en répandant ses prières devant Dieu. Rufine, qui était enceinte, succomba aux mêmes tribulations, et suivit bientôt son mari, après avoir mis

au monde son fils avant le terme. Une dame riche nommée Amia, sur un avis qu'elle reçut du Ciel, adopta le petit enfant et se chargea de l'élever. Elle le forma elle-même aux exercices de la piété et lui fit donner de l'instruction. Mammès, lorsqu'il eut atteint les années de la raison, surpassa tous ceux de son âge, montra que son cœur et son esprit s'étaient développés d'une manière étonnante, et se donna tout entier à Dieu. Voyant que l'on exécutait les édits de l'empereur contre les chrétiens, il abandonna ses biens, qu'il distribua aux pauvres et aux indigents, et se retira sur une montagne au milieu d'une épaisse forêt. Là, il donna tout son temps à la prière et à la lecture, ne se nourrissant que de lait et de fruits sauvages. Le bruit de ses œuvres merveilleuses s'étant répandu, ordre fut donné d'arrêter le saint, qu'on amena chargé de chaînes devant l'empereur. Flatteuses paroles et promesses d'abord, ensuite menaces et apprêts de supplices, tout fut employé pour faire renoncer le saint jeune homme au culte de Jésus-Christ. Mais efforts inutiles. L'empereur, furieux à cause de la constance du confesseur, ordonne que son corps soit meurtri de coups, mis en lambeaux et brûlé par l'application des lames rougies au feu. Le martyr, embrasé au dedans, par l'amour de Jésus-Christ, d'un feu plus ardent que celui qui brûle ses chairs, se montre supérieur à la souffrance, qu'il paraît ne pas ressentir, tempérée qu'elle est par l'espérance de la couronne céleste. Le tyran frémit de rage et fait reconduire sa victime dans la prison. Mammès en ouvrit les portes à quarante prisonniers et demeura seul. Jeté ensuite dans une fournaise ardente, il en sortit sans que le feu eût laissé sur lui la moindre trace. [Alors une pointe de fer, qu'un bourreau lui enfonça violemment dans le ventre, fit sortir les entrailles. Le saint les porta lui-même jusqu'à deux stades de distance; et enfin appelé par une voix céleste à laquelle se joignaient les concerts des anges, il passa de ce monde au Seigneur. (*Supplément de Langres.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez fortifié votre bienheureux martyr Mammès en lui donnant la vertu de constance au milieu des supplices, accordez-nous de mépriser à son exemple, pour votre amour, les biens de ce monde, et de ne craindre aucun des maux d'ici-bas. Ainsi soit-il.

18 AOUT. — SAINT HYACINTHE, CONFESSEUR. — L'AN 1257.

Hyacinthe naquit en Pologne, de parents nobles et chrétiens, dans le diocèse de Breslau. Instruit dès son jeune âge dans les lettres humaines, il s'appliqua ensuite à la jurisprudence et à la théologie, et fut admis dans le chapitre de Cracovie, où il se distingua bientôt par son éminente sainteté et sa profonde érudition. S'étant engagé, à Rome, dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, à la persuasion du bienheureux Dominique, il observa fidèlement jusqu'à la fin de sa vie la parfaite discipline que lui avait enseignée le saint fondateur. Il con-

serva scrupuleusement la virginité, montra toujours un attachement extrême aux vertus de modestie, de patience, d'humilité, d'abstinence et à d'autres encore, les regardant toutes comme le vrai patrimoine d'un religieux. Dans son amour brûlant pour le Seigneur, il passait les nuits entières à répandre son âme en oraison et à châtier sa chair, à qui il n'accordait aucun repos, si ce n'est en s'appuyant contre une pierre ou en dormant sur la terre nue. Ayant reçu l'ordre de retourner dans sa patrie, il érigea sur son chemin, en Carinthie, un vaste monastère de Dominicains, et il en fonda ensuite un autre à Cracovie. Quatre autres couvents furent encore établis par ses soins en diverses provinces du royaume de Pologne. On ne saurait dire combien de fruits de salut il produisit par la prédication de la parole de Dieu et par la sainteté de sa vie. Il ne passa aucun jour sans donner des marques éclatantes de foi, de piété et d'innocence. Dieu glorifia par de très grands miracles le zèle de son serviteur pour le salut du prochain. L'un des plus remarquables est le suivant : La Vistule étant débordée auprès de Visgrade, Hyacinthe traversa ce fleuve et le fit passer aussi à ses compagnons, sans autre embarcation que son manteau étendu sur les flots. Sa vie admirable se prolongea quarante ans après sa profession religieuse. Enfin, après qu'il eut annoncé à ses frères le temps de sa mort, le jour même de la fête de l'Assomption de la Vierge, ayant achevé ses heures canoniales et reçu les sacrements de l'Eglise avec une profonde vénération, au moment où il prononçait ces mots : *Seigneur, je remets mon âme entre vos mains*, il rendit son âme à Dieu, l'an du salut 1257. Illustré par de nouveaux miracles qui s'accomplirent après sa mort, il fut mis au nombre des saints par le pape Clément VIII.

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de votre bienheureux confesseur saint Hyacinthe, accordez-nous, dans votre miséricorde, d'imiter les exemples de celui dont nous honorons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT AGAPET, MARTYR. — VERS L'AN 275.

Agapet, né à Préneste, montra à l'âge de quinze ans la plus grande ardeur pour le martyre. Par ordre de l'empereur Aurélien, il fut d'abord, à cause de son attachement à la foi, frappé longtemps à coups de nerfs de bœuf. Ensuite on le jeta dans un noir cachot, condamné qu'il était à ne recevoir aucune nourriture pendant quatre jours. Ce temps passé, on le tira de sa prison. Alors on lui mit des charbons ardents sur la tête ; mais il rendait grâces à Dieu au milieu de ce supplice. Il fut de nouveau accablé de coups, puis suspendu par les pieds au dessus d'un foyer dont il lui fallait respirer la fumée épaisse. Ensuite on lui versa de l'eau bouillante sur le ventre, et on lui brisa les mâchoires. A ce moment le juge tomba de son tribunal et expira presque aussitôt ; ce qui ne fit qu'enflammer la rage de l'em-

pereur. Ce tyran ordonna que le saint jeune homme fût exposé aux bêtes, qui n'osèrent le toucher. Agapet périt par le glaive à Préneste.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que votre Église recueille avec joie les fruits de sa confiance aux prières du bienheureux Agapet, votre martyr, et que par son intercession elle persévère dans la piété et conserve la paix. Ainsi soit-il.

19 AOUT. — SAINT LOUIS, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1297.

Louis, prince de la plus haute naissance, eut pour père Charles II roi de Sicile, et pour mère Marie, fille du roi de Hongrie. Appelé encore enfant à l'héritage du Seigneur, il méprisa les jeux du premier âge et s'appliqua uniquement au culte divin. Dans sa quatorzième année, il fut conduit comme ôtage en Catalogne, avec deux frères qu'il avait, pour procurer la liberté à son père, qui, dans un combat naval, était tombé au pouvoir du roi d'Aragon. Le jeune prince demeura près de sept ans à Barcelone, chez les Frères-Mineurs de Saint-François. Sous la conduite de ces religieux, il fit tant de progrès dans les sciences diverses auxquelles on l'appliqua, et il acquit dans les saintes lettres une érudition si profonde, qu'on attribua généralement à l'infusion de la grâce et non à des efforts purement humains, l'instruction dont il était pourvu. Dans son désir de pénétrer plus intimement son âme de la doctrine du divin Maître, il affligea sa chair par les cilices, les jeûnes, les disciplines armées de fer. Ayant appris, de la méditation assidue des vérités évangéliques, à ne faire aucun cas des biens périssables de ce monde, il résolut de fouler aux pieds le faste royal du trône, et par un rare exemple d'humilité il fit vœu d'embrasser l'institut séraphique. Engagé dans la cléricature, et ensuite dans les ordres sacrés, afin de réaliser effectivement la détermination intérieure qu'il avait prise, il renonça à son droit d'aînesse et à la couronne. Comme il ne put, malgré ses efforts, accomplir à Montpellier le vœu qu'il avait fait à Barcelone, parce que les religieux n'osaient le recevoir chez eux par la crainte qu'ils avaient du roi Charles, il renouvela son premier engagement. Peu après, Boniface VIII le nomma, malgré sa résistance, évêque de Toulouse. Le même pape l'appela presque en même temps à Rome, où il le reçut avec les plus grands honneurs ; mais le jeune saint déclara qu'il n'accepterait son élection qu'après qu'on lui aurait permis d'accomplir le vœu par lequel il s'était lié devant Dieu. Alors il prit, avec le consentement du pontife, l'habit des Frères-Mineurs, qu'il ne quitta jamais, et fit sa profession entre les mains du ministre-général. Après quoi se soumettant humblement aux ordres apostoliques, il se résigna à être consacré évêque de Toulouse. Etant arrivé dans cette ville pour y prendre le gouvernement de son église, il

s'appliqua tout entier à gagner les âmes à Dieu, et, voulant remplir avec un soin parfait le ministère dont il était chargé, il rappela les pécheurs à la pénitence par ses salutaires avis et par l'exemple de sa vie toute sainte. Ses prédications continuelles convertirent à la foi chrétienne beaucoup de juifs et de païens. Il fit refleurir la discipline ecclésiastique dans tout son diocèse. Libéral envers les pauvres, il en nourrissait chaque jour vingt-cinq dans sa maison. Depuis son enfance jusqu'à sa mort, il conserva dans tout son éclat la sainte virginité. Enfin revêtu d'humilité, de charité et de toutes les vertus, jeune encore il fut atteint d'une fièvre ardente au château de Brignoles en Provence, et quittant ce monde, il alla jouir des embrassements du Seigneur, objet constant de ses désirs pendant le cours de sa vie. Illustre par les services qu'il avait rendus à l'Eglise, et glorifié par des miracles au nombre desquels on compte la résurrection de plusieurs morts, Louis fut inscrit par le pape Jean XXII sur le catalogue des saints. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS — O Dieu, qui avez appris au bienheureux Louis, votre confesseur et pontife, à préférer le royaume du ciel à son trône de la terre, et qui l'avez orné merveilleusement d'une pureté sans tache et d'une éminente charité envers les pauvres, accordez-nous la grâce d'imiter ses vertus ici-bas et de mériter d'être couronnés avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

20 AOUT. — SAINT BERNARD, ABBÉ ET DOCTEUR. — L'AN 1153.

Bernard naquit d'une famille honorable à Fontaine, près de Dijon en Bourgogne. Dans sa jeunesse, sa beauté l'exposa à de grandes occasions de péché, mais jamais personne ne put le rendre infidèle à la résolution qu'il avait prise de garder la chasteté. Pour échapper à ces tentations du démon, il résolut, dès l'âge de vingt-deux ans, d'entrer au monastère de Cîteaux, berceau de l'ordre du même nom, et qui jouissait alors d'une haute réputation de sainteté. Ce dessein ne fut pas plus tôt connu, que les frères de Bernard firent d'incroyables efforts pour empêcher son exécution ; mais l'éloquence du saint jeune homme remporta la victoire, et triompha même de ceux qui voulaient lutter contre Dieu. Bernard persuada à ses frères et à beaucoup d'autres de penser comme lui ; si bien que trente jeunes gens le suivirent et entrèrent à sa suite à Cîteaux. Admis au nombre des religieux, il s'adonna tellement au jeûne, que ce lui devint un vrai supplice que de manger. Il veillait et priait avec une ardeur étonnante. Zélé partisan de la pauvreté chrétienne, il menait déjà sur la terre une vie en quelque sorte céleste, étrangère aux inquiétudes et aux désirs des choses périssables. On voyait briller en lui l'humilité, l'esprit de miséricorde, la bonté. Il était si adonné à la contemplation, qu'il n'usait guère de ses sens que pour l'accomplissement des devoirs de la charité, vertu qu'il pratiquait avec une extrême sagesse. Tel était le

genre de vie pour lequel il refusa plusieurs évêchés qu'on lui offrit, entre autres ceux de Gênes et de Milan, se déclarant indigne d'être chargé d'un aussi important ministère. Abbé de Clairvaux, il fonda en divers lieux un grand nombre de couvents, où la règle et la discipline qu'il institua furent longtemps en vigueur. Lorsque le pape Innocent II eut rétabli à Rome le monastère des saints Vincent et Anastase, Bernard mit à la tête de cette maison et lui donna pour abbé celui qui fut depuis le souverain-pontife Eugène III, et à qui il adressa le livre de la Considération. Le saint fondateur de Clairvaux composa beaucoup d'autres écrits où l'on voit clairement que la science dont il était rempli était plutôt l'effet des divines révélations que le résultat du travail. Ayant atteint par ses vertus la plus grande gloire à laquelle un homme puisse parvenir, il fut prié par les princes les plus distingués de régler leurs différends et de statuer sur les affaires de l'Eglise. Il fit à ce sujet beaucoup de voyages en Italie. Ses démarches auprès de l'empereur et de Henri, roi d'Angleterre, aidèrent puissamment le pape Innocent II à éteindre le schisme de Pierre de Léon. Ce qu'il fit au concile de Pise contribua aussi considérablement à amener cette heureuse fin. Bernard s'endormit dans le Seigneur à l'âge de 63 ans. Les miracles qui glorifièrent sa mémoire le firent mettre au nombre des saints par Alexandre III. De nos jours, le pape Pie VIII, de l'avis de la congrégation des Rites, a déclaré et reconnu saint Bernard docteur de l'Eglise universelle ; il a ordonné de dire et de célébrer la messe et l'office des docteurs au jour de sa fête, accordant à perpétuité indulgence plénière à tous ceux qui chaque année visiteront à cette occasion les églises des Cisterciens.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux saint Bernard pour ministre du salut éternel, faites, nous vous en supplions, que nous méritions d'avoir pour intercesseur dans le ciel celui que nous avons pour docteur ici-bas. Ainsi soit-il.

21 AOUT. — SAINTE JEANNE-FRANÇOISE FRÉMIOT DE CHANTAL. — L'AN 1651.

Jeanne-Françoise Frémiot de Chantal, née à Dijon en Bourgogne, d'une famille illustre, donna dès son bas âge des marques éclatantes d'une rare sainteté. Car on rapporte qu'à peine âgée de cinq ans elle confondit un seigneur calviniste par une argumentation solide tout-à-fait au dessus de son âge ; et jetant dans les flammes un présent que lui offrait cet homme : *Voilà, dit-elle, comment dans les enfers seront brûlés les hérétiques qui refusent de croire à la parole de Jésus-Christ.* Ayant perdu sa mère, elle se mit spécialement sous la protection de la sainte Vierge et fit chasser une servante qui voulait la porter à l'amour du monde. Ne montrant dans toute sa conduite rien qui tint de l'enfance, abhorrant les délices du siècle,

et soupirant après le martyre, elle se donnait tout entière avec la plus grande ardeur à la religion et à la piété. Après que son père l'eut mariée au baron de Chantal, elle continua à s'appliquer à la pratique de toutes les vertus, s'efforçant de faire pénétrer la doctrine de la foi dans l'âme de ses enfants, de ses serviteurs, de toutes les personnes qui étaient sous sa dépendance, et de les former aux bonnes mœurs. Elle soulageait la misère des pauvres avec une libéralité sans bornes ; souvent les secours se multiplièrent miraculeusement entre ses mains, ce qui l'engagea à promettre que jamais elle ne refuserait l'aumône à ceux qui la lui demanderaient au nom de Jésus-Christ. Son mari ayant été tué à la chasse, elle forma le projet d'une vie plus parfaite et se lia par le vœu de continence. Elle supporta la mort de son époux non seulement avec patience, mais, pour donner un témoignage public du pardon qu'elle accordait à celui qui avait été l'auteur involontaire de ce meurtre, elle voulut, victorieuse d'elle-même, tenir le fils de cet homme sur les saints fonts du baptême. Se contentant de quelques domestiques, de la nourriture et de l'habillement les plus simples, elle fit servir à de pieux usages ses plus riches vêtements. Tout ce que les soins de sa maison lui laissèrent de temps, elle le consacrait à la prière, à de pieuses lectures, et au travail. Jamais on ne put l'amener à contracter un second mariage, quelque avantageux et quelque brillants que fussent les partis qui s'offraient. Pour s'affermir encore dans la résolution de garder perpétuellement la chasteté, elle grava sur sa poitrine avec un fer chaud le très saint nom de Jésus-Christ. S'enflammant chaque jour de plus en plus du feu de la charité, elle se faisait amener les pauvres, les délaissés, les infirmes, ceux-mêmes qui étaient infectés des maladies les plus dégoûtantes, et non seulement elle leur donnait l'hospitalité, mais elle les consolait, les soignait, nettoyait quelquefois leurs sales vêtements, qu'elle réparait au besoin, et n'avait pas horreur d'approcher ses lèvres des ulcères les plus horribles. Saint François de Sales, son guide spirituel, lui ayant fait connaître la volonté divine, elle quitta son propre père, son beau-père, enfin son fils lui-même, qui, s'opposant à sa vocation, se coucha en travers du seuil de sa maison. Jeanne, dans sa constance invincible, n'hésita pas à sortir en lui passant sur le corps, et elle alla jeter les fondements de l'institut religieux de la Visitation de la Sainte-Vierge. Elle garda très exactement les lois de cet institut, et elle fut si amie de la pauvreté, qu'elle se réjouissait de se voir privée des objets mêmes de première nécessité. Elle fournit en sa personne un modèle accompli d'humilité chrétienne, d'obéissance, en un mot de toutes les vertus. Disposant dans son cœur les degrés spirituels dont parle le Psalmiste, elle s'engagea par le plus difficile des vœux à faire toujours ce qu'elle jugerait être plus parfait. Enfin lorsque le saint ordre de la Visitation eut été, grâce surtout à ses efforts, répandu de tous côtés, après avoir toute sa vie porté ses sœurs à la piété et à la charité par sa parole, par son exemple et même par des écrits qui respirent une sagesse toute di-

vine, pleine de mérites et soutenue par la réception sainte des sacrements, elle termina sa carrière à Moulins, et passa au Seigneur l'an 1641, le 13 décembre. Saint Vincent de Paul, alors fort éloigné, vit son âme monter aux cieux avec saint François de Sales, venu à sa rencontre. Son corps fut dans la suite transporté à Annecy. Illustre par ses miracles avant et après sa mort, Jeanne fut béatifiée par Benoît XIV et canonisée par Clément XIII. Le souverain-pontife Clément XIV ordonna que sa fête fût célébrée par toute l'Eglise le 21 du mois d'août.

PRIONS. — Dieu tout-puissant et plein de miséricorde, qui avez embrasé du feu de votre amour la bienheureuse Jeanne-Françoise, qui lui avez donné une force d'âme admirable pour marcher à travers tous les sentiers de la vie dans le chemin de la perfection, et qui, par elle, avez voulu enrichir votre Eglise d'une nouvelle famille de religieuses, accordez-nous, par ses mérites et ses prières, que nous, qui, connaissant notre infirmité, avons confiance en votre puissant secours, nous surmontions, à l'aide de votre grâce céleste, tout ce qui s'oppose à notre salut. Ainsi soit-il.

22 AOUT. — SAINT TIMOTHÉE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Timothée, d'Antioche, vint à Rome sous le pontificat de Melchiade. Après y avoir prêché pendant un an la foi de Jésus-Christ, il fut mis dans les fers par Tarquin, préfet de Rome. Lorsqu'il eut longtemps enduré les souffrances de la prison, il fut conduit aux idoles pour qu'il leur offrit un sacrifice ; mais, avec une liberté héroïque, il témoigna la plus grande horreur de cette impiété. Alors il fut accablé des traitements les plus cruels, et son corps, après avoir été déchiré par les bourreaux, fut plongé dans la chaux vive. Il souffrit tous ces supplices et d'autres encore avec une admirable constance, et ensuite on le décapita. Son corps fut enseveli sur la voie d'Ostie, près du tombeau du bienheureux apôtre Paul. A pareil jour, sous l'empire d'Alexandre Sévère, Hippolyte, évêque de Porto, mérita, par une glorieuse confession de la foi, d'être précipité, les mains et les pieds liés, dans une fosse profonde pleine d'eau, et de recevoir la couronne du martyr. Il mourut à Ostie, et fut enseveli par les fidèles. Le même jour encore, sous l'empire d'Aurélien, à Autun, le jeune Symphorien souffrit divers tourments pour la cause de la foi chrétienne. Lorsqu'on le conduisait au dernier supplice, sa mère lui criait : *Mon fils, mon cher fils, souviens-toi de la vie éternelle ; regarde le ciel, et contemples en le divin Roi. Tu ne perds pas la vie, tu l'échanges contre une meilleure.* Ce fut en entendant ces encouragements qu'il présenta généreusement la tête au bourreau pour le nom de Jésus-Christ.

PRIONS. — Seigneur, daignez apaiser votre courroux et nous accorder votre assistance, et, par l'intercession des bienheureux martyrs Timothée,

Hippolyte et Symphorien, étendez sur nous votre main pleine de miséricorde. Ainsi soit-il.

23 AOUT. — SAINT PHILIPPE BÉNITI, CONFESSEUR. —
L'AN 1285.

Philippe, né à Florence, de la famille des Béniti, donna dès le berceau une marque de sa sainteté future : car il était à peine entré dans son cinquième mois, que sa langue s'étant déliée miraculeusement, il parla et exhorta sa mère à faire l'aumône aux Servites de la Mère de Dieu. Tandis que dans sa jeunesse il alliait, à Paris, l'application aux belles-lettres avec l'ardeur de la piété, il alluma dans beaucoup de cœurs le désir de la patrie céleste. De retour à Florence, il fut favorisé d'une apparition extraordinaire de la bienheureuse Vierge, qui l'appela dans l'ordre nouveau des Servites. Alors il se retira dans une grotte du mont Sénare, où il mena une vie de continue mortification, dont la rigueur était adoucie pour lui par la méditation des souffrances de notre Seigneur. Ensuite parcourant presque toute l'Europe et une grande partie de l'Asie, en prêchant la parole évangélique, il institua de nombreuses confréries des Sept-Douleurs de la Mère de Dieu, et il propagea son ordre par l'exemple admirable de ses vertus. Enflammé du désir le plus ardent de répandre l'amour de Dieu et la foi catholique, il fut nommé, malgré ses résistances et la peine qu'il en ressentit, général de son ordre. Alors il envoya ses frères prêcher la religion de Jésus-Christ dans les régions idolâtres ; lui-même parcourut plusieurs villes de l'Italie, apaisant les discordes civiles, et ramenant de nombreuses populations à l'obéissance du souverain-pontife. Son assiduité à employer tous les moyens que suggère le zèle pour le salut du prochain, lui fit retirer les hommes les plus corrompus de la fange des vices, et les amener à la pénitence ainsi qu'à l'amour du Seigneur. Dans l'oraison, sainte pratique à laquelle il s'adonnait tout entier, il fut aperçu souvent ravi en extase. Il conserva si fidèlement la virginité, que jusqu'à son dernier soupir il se condamna lui-même aux austérités les plus rigoureuses pour la garder sans tache. On vit briller continuellement en lui une charité extraordinaire pour les pauvres, qui éclata particulièrement un jour où le saint rencontra un lépreux qui lui demanda l'aumône. Philippe donna le vêtement que lui-même portait ; et le malade ne s'en fut pas plus tôt revêtu, que sa lèpre le quitta. Le bruit de ce miracle s'étant répandu de tous côtés, les cardinaux réunis à Viterbe pour élire le successeur de Clément IV, qui venait de mourir, jetèrent les yeux sur Philippe, dont ils connaissaient la prudence toute céleste. A cette nouvelle, l'homme de Dieu, craignant d'être contraint à subir le fardeau du pontificat, se tint caché jusqu'à ce que Grégoire X eût été nommé souverain-pontife. Ce fut dans cette retraite qu'il obtint par ses prières, pour les bains qui portent encore son nom, la vertu de guérir les

maladies. Enfin, l'an 1285, il quitta cette vie par la mort la plus sainte. Il mourut à Todi en embrassant le crucifix, qu'il appelait son livre. A son tombeau des aveugles recouvrèrent la vue, des boiteux l'usage des jambes, et même des morts revinrent à la vie. L'éclat de ces miracles, et d'autres plus grands encore, détermina le pape Clément X à le mettre au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui nous avez offert dans votre bienheureux confesseur Philippe un exemple de rare humilité, accordez à vos serviteurs la grâce de mépriser à son imitation les grandeurs du monde, et de rechercher toujours les biens éternels du ciel. Ainsi soit-il.

24 AOUT. — SAINT BARTHÉLEMI, APOTRE. — I^{er} SIÈCLE.

L'apôtre Barthélemi était Galiléen. L'Inde citérieure fut la contrée qui, dans le partage des différentes régions de la terre, lui fut assignée pour la prédication de l'Evangile. Il s'avança dans ce pays et prêcha aux populations la venue du Seigneur Jésus selon l'Evangile de saint Matthieu. Il convertit à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes, et après des travaux et des peines de tout genre, il arriva dans la Grande-Arménie. Il y convertit à la foi chrétienne le roi Polymius avec la femme de ce prince, et de plus douze villes. Ces succès excitèrent contre lui la haine des prêtres païens de cette nation. Ils surent faire si bien passer leur colère dans le cœur d'Astiage, que ce frère du roi Polymius donna l'ordre cruel d'écorcher vif Barthélemi et de lui couper ensuite la tête. Ce fut dans ce martyre que l'apôtre rendit son âme à Dieu. Son corps fut enseveli à Albanopolis, ville de la Grande-Arménie, qui avait été le théâtre de son supplice. Dans la suite il fut transféré dans l'île de Lipari, et de là à Bénévent. Enfin l'empereur Othon III le fit porter à Rome, où il repose dans l'île du Tibre, au milieu d'une basilique qui a été consacrée à Dieu sous son invocation. Sa fête se fait à Rome le 25 du mois d'août, et pendant huit jours consécutifs l'église est visitée par une grande affluence de peuple.

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, qui nous avez accordé de célébrer ce jour dans une joie sainte et pleine de religion, à l'occasion de la fête de votre bienheureux apôtre Barthélemi, donnez à votre Église, nous vous en supplions, d'aimer ce qu'il a cru et de prêcher ce qu'il a enseigné. Ainsi soit-il.

25 AOUT. — SAINT LOUIS, ROI ET CONFESSEUR. — L'AN 1270.

Louis IX, roi de France, ayant perdu son père à l'âge de douze ans, fut formé à la sainteté par les pieuses leçons de Blanche, sa mère. Au bout de quelques années, étant tombé malade, il pensa à faire

rentrer Jérusalem en la possession des chrétiens. C'est pourquoi, lorsqu'il fut guéri, il reçut la croix des mains de l'évêque de Paris ; ensuite, passant la mer avec une armée nombreuse, il mit en fuite les Sarrazins dès la première bataille. Mais la peste ayant exercé des ravages immenses parmi ses soldats, il fut vaincu, et tomba lui-même au pouvoir des musulmans. Après que la paix eut été conclue, Louis fut renvoyé libre avec ses troupes. Il demeura en Orient cinq années, pendant lesquelles il racheta une multitude de chrétiens qui gémissaient en captivité chez les infidèles. Il amena beaucoup de mahométans à la foi de Jésus-Christ et réédifia plusieurs villes chrétiennes. Pendant ce temps-là, la mère du saint roi mourut. Louis fut alors obligé de revenir en France, où il s'adonna entièrement aux devoirs de la piété. Outre un grand nombre de monastères qu'il fonda, il institua des hôpitaux en faveur des pauvres ; il soulageait les indigents par ses largesses, visitait fréquemment les malades ; et non seulement il pourvoyait à tous leurs besoins de ses deniers, mais il les servait de ses propres mains. Il ne portait que des vêtements très simples, et il mortifiait assidument son corps par le cilice et le jeûne. Il venait de repasser la mer dans le dessein de faire de nouveau la guerre aux Turcs, et déjà il avait établi son camp sous leurs yeux, lorsqu'il mourut de la peste, près de Tunis, en prononçant cette prière : *J'entrerai dans votre saint temple, et je louerai votre nom.* Son corps fut transporté à Paris, pour être conservé et honoré dans la célèbre église de Saint-Denis. Le chef en fut détaché et placé dans la Sainte-Chapelle. Décoré de la gloire des miracles, Louis a été mis au nombre des saints par le pape Boniface VIII.

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait passer le bienheureux Louis, votre confesseur, d'un royaume de la terre à la gloire du royaume céleste, faites, nous vous en supplions, que par ses mérites et son intercession nous soyons associés au Roi des rois, Jésus-Christ, votre Fils. Ainsi soit-il.

26 AOUT. — SAINT ZÉPHYRIN, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 219.

Zéphyrin, né à Rome, fut élevé au gouvernement de l'Eglise au temps de l'empereur Sévère. Il décréta que ceux qui devaient être promus aux ordres les recevraient, selon l'usage, en temps opportun, et devant un nombre considérable de clercs et de laïques. Il commanda aussi de ne choisir pour le ministère ecclésiastique que des hommes savants et d'une vie éprouvée. Il ordonna encore que tous les prêtres assisteraient l'évêque dans la célébration des divins mystères. Il statua qu'un patriarche, un primat, un métropolitain, ne pourraient porter de sentence contre un évêque que par l'autorité du siège apostolique. Il occupa la chaire pontificale dix-huit ans et dix-huit jours. Il fit quatre fois les ordinations, au mois de décembre, et il consacra treize prêtres, sept diacres, et treize évêques pour di-

vers lieux. Il fut couronné par le martyre sous le règne d'Antonin-Héliogabale, et fut enseveli sur la voie Appienne, près du cimetière de Calixte, le 26 du mois d'août.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que par l'intercession de votre bienheureux martyr saint Zéphyrin, nous soyons délivrés de tous les maux qui nous menacent dans notre corps, et purifiés de pensées mauvaises qui assaillent notre esprit. Ainsi soit-il.

27 AOUT. — SAINT JOSEPH CALASANZ. — L'AN 1648.

Joseph Calasanz de la Mère de Dieu naquit à Pétralte en Aragon, d'une famille noble. Dès ses plus tendres années il donna des marques de la charité qu'il devait exercer un jour à l'égard des enfants, et du zèle qu'il déploierait pour leur procurer le bienfait de l'instruction. Il était encore très jeune, que déjà il rassemblait autour de lui ses petits compagnons pour leur apprendre les mystères de la foi et les prières chrétiennes. Très versé dans la connaissance des lettres divines et humaines, tandis qu'il s'appliquait aux études théologiques à Valence, il triompha courageusement des efforts que fit pour le séduire une femme noble et puissante, et par une insigne victoire il conserva sans atteinte la virginité qu'il avait vouée au Seigneur. Devenu prêtre en exécution d'un vœu, il fut employé comme collaborateur par plusieurs évêques, dans les royaumes de Nouvelle-Castille, d'Aragon et de Catalogne. Il surpassa l'attente générale, et partout il corrigea les mœurs dépravées, rétablit la discipline ecclésiastique, montra un talent admirable pour éteindre les inimitiés et désarmer les factions qui ensanglantaient les villes. Averti par une vision céleste, et appelé en plusieurs circonstances par la voix même de Dieu, il partit pour Rome. Dans cette ville il affligeait son corps par la rigueur extrême de son régime de vie, par ses veilles et ses jeûnes. Il passait les jours et les nuits dans la prière et la contemplation des choses célestes, ayant coutume de visiter les sept basiliques presque toutes les nuits, ce qu'il observa pendant plusieurs années. Il s'enrôla dans de pieuses confréries, et l'on ne saurait s'imaginer l'ardeur avec laquelle il soulageait par l'aumône et par tous les services de la charité les pauvres, et particulièrement ceux d'entre eux qui étaient malades ou détenus dans les prisons. Pendant une peste qui dépeupla la ville de Rome, de concert avec saint Camille de Lellis, il fut porté si loin par l'élan de sa charité, qu'en outre des secours distribués généreusement aux pauvres que le fléau avait atteints, il transportait encore sur ses épaules les cadavres de ceux qui avaient succombé, et leur donnait lui-même la sépulture. Ayant appris par révélation divine qu'il était destiné à former les enfants, principalement ceux des pauvres, à la science et à la piété, il fonda l'ordre des Pauvres-Clercs-Réguliers de la Mère de Dieu pour les Ecoles Pies. Les règles propres de l'institut obligeaient ces reli-

gieux à s'appliquer avec un soin tout spécial à l'instruction des enfants. Cette association fut hautement approuvée par Clément VIII, Paul V et plusieurs autres souverains-pontifes ; et bientôt Joseph la propagea d'une manière étonnante dans beaucoup de provinces et de royaumes de l'Europe. A ce sujet, il eut à essuyer tant de fatigues et souffrit avec une constance invincible tant de tribulations, qu'il fut d'une voix unanime appelé un prodige de force et la copie parfaite du saint homme Job.

Quoiqu'il fût chargé du gouvernement de tout son ordre, et qu'il s'appliquât de tout son pouvoir au salut des âmes, jamais cependant il ne cessa d'instruire les enfants, ceux des pauvres de préférence. Il balayait lui-même leurs écoles, et les reconduisait après les classes dans leur famille. Il persévéra cinquante-deux ans dans cette œuvre de patience et d'humilité, et il ne l'abandonna pas même à une époque où sa santé était considérablement altérée. Ce dévouement lui mérita que Dieu le glorifiât par de nombreux miracles, dont ses disciples furent témoins, et que la bienheureuse Vierge lui apparût tenant entre ses bras l'enfant Jésus, lequel bénit les écoliers pendant qu'ils faisaient la prière. Ce saint homme, qui avait refusé les plus hautes dignités, brillait encore par le don de prophétie, par celui de connaître les secrets du cœur ainsi que les événements éloignés, et par la gloire des miracles. Il fut souvent favorisé de l'apparition des habitants du ciel, et notamment de la Vierge Mère de Dieu, pour qui, dès son enfance, il eut cette tendre piété qu'il recommandait si fortement à ses disciples. Après avoir prédit le jour de sa mort, le rétablissement par lequel son ordre presque détruit se relèverait un jour, et les accroissements qu'il prendrait, arrivé à sa 92^e année, il s'endormit dans le Seigneur, à Rome, le 25 août de l'an 1648. Son cœur et sa langue furent, après un siècle, retrouvés intacts et sans aucune marque de corruption. Illustré encore par de nombreux miracles qui s'accomplirent après sa mort, Joseph fut d'abord honoré par Benoît XIV du culte des bienheureux, et ensuite Clément XIII le plaça solennellement au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui, par le moyen du bienheureux Joseph, votre confesseur, avez daigné accorder à votre Eglise un nouveau secours pour instruire la jeunesse et la former à la science et à la piété, faites, nous vous en supplions, qu'à son exemple et par son intercession, nous devenions dignes, par nos actions et nos enseignements, d'obtenir les récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

28 AOUT. — SAINT AUGUSTIN, ÉVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR. — L'AN 430.

Augustin naquit à Tagaste en Afrique, de parents honnêtes. Dès son enfance, il laissa loin derrière lui tous ceux de son âge, par l'appétitude de son esprit à l'étude, et bientôt il éclipsa tous ses rivaux

par sa science. Mais dans sa jeunesse, lorsqu'il était à Carthage, il se laissa aller à l'hérésie des manichéens. Il vint ensuite à Rome, d'où il fut envoyé à Milan pour enseigner la rhétorique. Auditeur assidu de l'évêque Ambroise, il recueillit de ses prédications un zèle ardent pour la foi, et à l'âge de trente-trois ans il reçut le baptême de la main du pontife. De retour en Afrique, Augustin unit la pratique de la perfection à la profession du christianisme, et fut ordonné prêtre par Valère, évêque d'Hyppone, homme célèbre par sa sainteté. Il institua en ce temps une communauté de religieux qui mangeaient avec lui à la même table, portaient le même costume, et qu'il formait avec le plus grand soin à la pratique d'un règle conforme à la vie et à la doctrine des apôtres. L'hérésie des manichéens avait alors de nombreux partisans. Augustin l'attaqua avec vigueur, et réfuta victorieusement son plus habile défenseur, Fortunat. L'évêque Valère, touché de la piété du saint prêtre, l'ordonna son coadjuteur dans l'épiscopat. Le nouveau pontife continua à se montrer un prodige d'humilité et de tempérance. Son lit, son habillement étaient des plus simples; sa table ne se couvrait que de mets communs, ayant pour tout assaisonnement de saintes lectures et de pieux entretiens. Telle était la charité d'Augustin pour les pauvres, que n'ayant plus d'autre moyen de les soulager, il vendit les vases sacrés pour subvenir à leurs besoins. Evitant la familiarité des personnes du sexe, il ne voulut en laisser aucune demeurer dans sa maison, pas même sa sœur ni la fille de son frère. *A la vérité, disait-il, mes parentes ne seraient point suspectes, mais les personnes qui viendraient les voir pourraient le devenir.* Jamais il ne manqua à annoncer la parole de Dieu, si ce n'est lorsqu'il était empêché par de graves maladies. Il poursuivait sans relâche les hérétiques par ses discours et ses écrits, et il ne les laissa se fixer nulle part. Il délivra presque entièrement l'Afrique de l'erreur des manichéens, des donatistes, des pélagiens et d'autres adversaires de la foi. Il a composé tant d'ouvrages remplis de piété, d'esprit et d'éloquence, qu'il a mis la doctrine chrétienne dans le jour le plus éclatant. C'est à lui surtout que se sont attachés ceux qui, dans la suite, ont enseigné la science théologique avec règle et méthode. Les Vandales assiégeaient Hyppone depuis trois mois, après avoir promené auparavant dans l'Afrique les ravages de la guerre, quand Augustin fut pris de la fièvre. Sentant que sa mort approchait, il fit placer sous ses yeux les psaumes pénitenciaux de David, et il les lisait en versant des torrents de larmes. Il disait souvent que personne, même celui qui n'aurait la conscience d'aucun péché, ne doit se hasarder à quitter la vie sans avoir fait pénitence. Il avait encore toute sa connaissance, mais il était absorbé dans la prière, quand, au milieu de ses frères, qu'il avait exhortés à la charité, à la piété et à toutes les vertus, il échangea ce monde pour le ciel. Il avait vécu 66 ans, dont il passa environ 36 dans l'épiscopat. Son corps, transporté d'abord en Sardaigne, fut ensuite racheté à grand prix par Luitprand, roi des Lombards, qui le fit transporter à Pavie, où il est enseveli avec honneur.

PRIONS. — Soyez favorable à nos supplications ; Dieu tout-puissant , et faites que ceux à qui vous permettez d'espérer en votre clémence, obtiennent de votre bonté, par l'intercession du bienheureux Augustin, votre confesseur et pontife, l'effet de votre miséricorde accoutumée. Ainsi soit-il.

29 AOUT. — DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

Le roi Hérode avait fait arrêter Jean et l'avait jeté en prison chargé de fers, à cause d'Hérodiade, femme de Philippe, son frère, que ce prince avait épousée. Le saint avait dit au roi : *Il ne vous est pas permis de prendre la femme de votre frère.* Hérodiade tendait depuis ce temps des pièges à l'homme de Dieu, et voulait le faire mourir ; mais elle n'en trouvait pas le moyen, parce que Hérode, qui craignait Jean, sachant que c'était un homme juste et saint, le faisait garder, agissait même en beaucoup de choses par son conseil, et l'écoutait volontiers. Mais enfin arriva un jour favorable. C'était l'anniversaire de la naissance du roi, jour auquel Hérode fit un festin aux grands de sa cour, aux premiers officiers de ses troupes, et aux principaux de la Galilée. La fille d'Hérodiade étant entrée et ayant dansé devant le prince, elle lui plut tellement, et à ceux qui étaient à table, qu'Hérode lui dit : *Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai.* Et il ajouta même avec serment : *Je vous donnerai tout ce que vous me demanderez, quand ce serait la moitié de mon royaume.* La jeune fille sortit, et dit à sa mère : *Que demanderai-je ?* Hérodiade lui répondit : *Demande la tête de Jean-Baptiste.* La princesse rentra aussitôt où était le roi, et elle lui dit : *Je veux que vous me donniez présentement sur un plat la tête de Jean-Baptiste.* Hérode fut affligé de cette demande ; néanmoins, à cause du serment qu'il avait fait devant toute une nombreuse assemblée, il ne voulut pas contrister la fille d'Hérodiade. Ayant donc envoyé un de ses gardes, il lui commanda d'aller chercher la tête de Jean. Celui-ci décolla le saint dans la prison, et ayant apporté sa tête sur un plat, il la donna à la jeune fille, qui elle-même la présenta à sa mère. Ce que les disciples de Jean ayant appris, ils vinrent prendre le corps et le mirent dans un tombeau. (*Évangile selon saint Luc.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que la sainte solennité de votre précurseur et martyr Jean nous procure l'effet d'une assistance salutaire. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE SABINE, MARTYRE. — II^e SIÈCLE.

Sabine, dame romaine, femme de Valentin, personnage distingué, fut instruite par la vierge Séraphie dans les principes de la foi chrétienne. Après la mort de cette sainte fille, elle recueillit ses restes précieux et leur fit de pieuses obsèques. Arrêtée à cause de cela quelque

temps après, sous l'empire d'Adrien, elle comparut devant le juge Elpidius, qui lui dit : « *Es-tu cette Sabine si illustre par sa naissance et son mariage ? — Je suis celle dont tu parles*, répondit-elle ; *mais je rends grâce à Jésus-Christ, mon Seigneur, qui, par le moyen de Séraphie, ma servante, a bien voulu me délivrer de la servitude des démons.* Après avoir employé divers moyens pour changer sa résolution, le préfet, ne pouvant ébranler sa constance dans la foi, la condamna à mort comme coupable de mépris contre les dieux. Les chrétiens ensevelirent son corps dans le tombeau où elle avait mis elle-même Séraphie, sa maîtresse dans la foi.

PRIONS. — O Dieu, qui, parmi les autres prodiges de votre puissance, avez donné au sexe le plus fragile la victoire du martyre, accordez, dans votre miséricorde, que nous qui célébrons la naissance éternelle de la bienheureuse sainte Sabine, votre vierge et votre martyre, nous parvenions jusqu'à vous en imitant ses exemples. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR (Mart. Rom.) — SAINTE SAVINE, VIERGE. —
IV^e SIÈCLE.

Savine, sœur du bienheureux Savinien, quitta le lieu de sa naissance pour venir auprès de son frère dans les Gaules. Chemin faisant, elle passa par Rome, où elle demeura quelque temps, alors que le siège apostolique était occupé par le souverain-pontife Eusèbe, qui gouvernait toute l'Eglise. La puissance impériale était entre les mains de Constantin-le-Grand, de ce prince sous le règne de qui la persécution cessant enfin de sévir, on put proclamer heureusement le nom de Jésus-Christ. On croit que Savine arriva à Troyes à peu près l'an 313, 38 ans environ après le martyre de saint Savinien. Rendue enfin au terme de sa course, elle apprit que son frère avait péri par le glaive en confessant le nom du Seigneur. Elle avait accompli son vœu et achevé son pèlerinage ; elle mourut alors et gagna la patrie céleste, illustre par les miracles qu'elle accomplit pendant sa vie et après sa mort. Il existe dans la partie occidentale de la banlieue de Troyes une église qui a été dédiée sous l'invocation de la sainte. Ses reliques y sont conservées religieusement avec celles de sainte Exupérance, autre vierge de Troyes. Usuard fait mention de sainte Savine en ces termes : « A Troyes, fête de sainte Savine, vierge, qui, après avoir entrepris pour l'amour de Jésus-Christ un très pénible voyage, fut glorieuse par ses vertus et ses miracles, et mourut en paix. » (*Diocèse de Troyes.*)

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Savine, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

 30 AOUT. — SAINTE ROSE DE LIMA, VIERGE. —
L'AN 1617.

La première fleur de sainteté que produisit l'Amérique méridionale fut la vierge Rose, qui naquit à Lima, de parents chrétiens, et en qui on vit briller dès le berceau des témoignages éclatants de ce qu'elle serait un jour par sa vertu. Elle était encore petite enfant, lorsque son visage, transfiguré miraculeusement, offrit l'aspect d'une rose et lui en fit donner le nom. Dans la suite, la Vierge Mère de Dieu lui imposa un surnom et voulut qu'elle fût appelée Rose de Sainte-Marie. A cinq ans elle fit le vœu de virginité perpétuelle. Plus tard, pour n'être pas contrainte au mariage par ses parents, elle coupa secrètement sa chevelure qui était de la plus grande beauté. Pratiquant des jeûnes qui surpassaient les forces humaines, elle passa des carêmes entiers sans manger, ne soutenant un peu ses forces qu'en prenant cinq pépins de citron par jour. Après avoir revêtu l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique, elle redoubla ses premières austérités, se couvrit le corps d'une cilice long et très rude, hérissé de pointes aiguës, et porta nuit et jour sous son voile une couronne armée en dedans d'une multitude d'aiguillons. Fidèle à suivre les traces de sainte Catherine de Sienne dans la voie ardue où celle-ci avait marché, elle se ceignit d'une chaîne de fer qui faisait trois fois le tour de son corps, et se composa un lit de troncs nouveaux, dont les intervalles vides étaient remplis avec des morceaux de pots cassés. Elle se construisit une cellule très étroite dans un angle de l'extrémité du jardin. Là s'appliquant à la contemplation des choses célestes, elle exténua son corps, déjà si faible, par de fréquentes disciplines, par le jeûne et les veilles ; mais son âme prenant alors une nouvelle vigueur, elle opposa une intrépidité victorieuse à de certaines attaques extérieures du démon, et dans de nombreux combats elle triompha de ses ennemis et les foula aux pieds. Au milieu des cruelles épreuves qu'il lui fallut supporter, souffrances des maladies, insultes des domestiques, morsures de la calomnie, elle se plaignait de n'être pas encore affligée autant qu'elle le méritait. Pendant quinze ans, bien des heures par jour, elle fut en proie à des désolations d'esprit et à des aridités intérieures qui la faisaient dépérir, elle supporta toujours avec courage des combats qui étaient plus cruels que la mort même la plus douloureuse. Ensuite elle commença à être inondée de délices célestes, favorisée de visions et remplie d'ardeurs séraphiques. Les fréquentes apparitions dont il lui fut donné de jouir lui permirent une sainte familiarité avec son ange gardien, sainte Catherine de Sienne et la Vierge Mère de Dieu. Elle mérita aussi d'entendre ces paroles, que lui adressa le Sauveur : *Rose, soit l'épouse de mon cœur.* — Enfin transportée par une mort bienheureuse dans le paradis de son divin fiancé, et glorifiée par de nombreux miracles avant et après sa mort, elle a été solennellement inscrite par le pape Clément X sur le catalogue des saintes vierges.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, distributeur de tous les biens, qui avez voulu que la bienheureuse Rose, prévenue de la grâce céleste, brillât aux Indes de l'éclat de sa virginité et de sa patience, accordez à nous, qui sommes vos serviteurs, que courant à l'odeur de suavité qu'elle exhale, nous méritions de devenir la bonne odeur de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LES SAINTS FÉLIX ET ADAUCTE, MARTYRS.

Félix, arrêté sous l'empire de Dioclétien et de Maximien pour avoir embrassé la foi, fut traîné dans le temple de Sérapis. Comme on voulait l'obliger à sacrifier, il cracha au visage de la statue, qui tomba aussitôt à terre. Le même prodige s'étant renouvelé dans le temple de Mercure et dans celui de Diane, Félix fut accusé d'impiété et de magie, puis torturé sur le chevalet, et conduit enfin sur le chemin d'Ostie pour être frappé de la hache. Dans le trajet, il fut rencontré par un chrétien de sa connaissance, qui, le voyant mené au martyre, s'écria : *Et moi aussi, je vis sous les mêmes lois que celui-ci. J'adore le même Jésus-Christ.* — Ensuite il embrassa Félix et eut la tête tranchée en même temps que lui, le 30 du mois d'août. Son nom n'étant point connu des fidèles, il fut appelé Adaucte, qui veut dire adjoint, parce qu'il avait été adjoint à saint Félix pour la couronne du martyre.

PRIONS. — Seigneur, nous implorons votre souveraine majesté, et nous vous supplions de faire que, comme nous sommes réjouis sans cesse par la mémoire de vos saints, nous soyons protégés par leur intercession. Ainsi soit-il.

31 AOUT. — SAINT RAYMOND NONNAT, CONFESSEUR. — L'AN 1240

Raymond fut surnommé Nonnat, ou Non-né, parce que, sa mère étant morte avant sa naissance, l'enfant, contre les lois ordinaires de la nature, ne dut qu'à une opération chirurgicale de voir le jour. Il naquit à Portel, en Catalogne, de parents pieux et nobles, et dès son enfance il donna des marques de sa future sainteté; car, dédaignant les jeux de son âge et les charmes du monde, il s'appliquait tellement à la piété, que tout le monde admirait comment tant de vertu pouvait se trouver dans un enfant. Il s'appliqua de bonne heure à l'étude des lettres; mais ensuite, astreint aux travaux de la campagne par l'ordre de son père, il se rendait souvent à une chapelle de saint Nicolas, située sur le territoire de Portel, pour y visiter une sainte image de la bienheureuse Vierge, qui maintenant encore est un objet de grande vénération pour les fidèles. Là, se répandant en prières, il conjurait ardemment la Mère de Dieu de l'adopter pour son fils et

de lui enseigner la voie du salut et la science des saints. La bonne et miséricordieuse Vierge exauça ses vœux, et révéla à son serviteur qu'il lui serait très-agréable s'il entrait dans l'ordre religieux fondé récemment, d'après son commandement, sous le titre de la Merci ou de la Miséricorde pour la Rédemption des captifs. Raymond, sur cet avis, se rendit aussitôt à Barcelone et y embrassa l'institut qui vient d'être nommé et que sa charité envers le prochain a rendu si admirable. Devenu de la sorte membre d'un ordre religieux, le saint fut perpétuellement fidèle au vœu de virginité que depuis longtemps déjà il avait fait à la sainte Vierge, et il pratiqua excellemment les autres vertus, surtout la charité à l'égard des chrétiens qui gémissaient captifs dans les fers des infidèles. Envoyé en Afrique pour les racheter, il en retira un grand nombre de l'esclavage. Quand tout l'argent qu'il avait apporté fut épuisé, il se donna lui-même en gage pour quelques prisonniers qui se trouvaient exposés au danger prochain d'abjurer la foi. Mais comme l'ardent désir qu'il avait du salut des âmes lui faisait convertir à Jésus-Christ par ses instructions beaucoup de musulmans, il fut jeté dans une étroite prison où il souffrit plusieurs sortes de tourments. On lui perça les lèvres et on lui ferma la bouche avec un cadenas, cruel genre de supplice qu'il endura longtemps, jusqu'à sa délivrance. Ces traits et d'autres preuves encore de son courage héroïque, répandirent de toutes parts la renommée de sa sainteté. Grégoire IX en fut si touché, qu'il associa Raymond au collège des cardinaux. Dans cette dignité, l'homme de Dieu ne montra que de l'horreur pour la pompe et l'éclat, et conserva toujours un attachement extrême à l'humilité religieuse. Il se rendait à Rome, quand il fut atteint à Cordoue de sa dernière maladie. Alors il demanda instamment les sacrements de l'Eglise. La maladie s'étant aggravée promptement, et le prêtre tardant à venir, Raymond reçut le pain fortifiant du viatique du salut par le ministère de deux anges, qui lui apparurent sous l'habit des religieux de son ordre. Après la sainte communion et l'action de grâce, il passa au Seigneur, le dernier dimanche d'août, l'an 1240. Lorsqu'il fut mort, une contestation s'étant élevée au sujet du lieu de sa sépulture, on mit son corps dans un coffre qu'on fit porter à une mule aveugle. L'animal, par la volonté de Dieu, se dirigea vers la chapelle de Saint-Nicolas. Ainsi Raymond fut enseveli à l'endroit où il avait jeté les fondements de sa haute sainteté. Un monastère de son ordre a été fondé en ce lieu ; et le saint, que glorifièrent plusieurs miracles, y est honoré par les peuples fidèles, qui y accourent par vœu de tous les points de la Catalogne.

PRIONS. — O Dieu, qui avez rendu le bienheureux Raymond admirable dans son zèle à délivrer vos serviteurs de la captivité des impies, accordez-nous, par son intercession, que, délivrés des liens du péché, nous accomplissions avec un esprit vraiment libre ce qui vous est agréable. Ainsi soit-il.

1^{er} SEPTEMBRE — SAINT GILLES, ABBÉ — VII^e SIÈCLE.

Gilles appartenait à l'une des premières familles d'Athènes, sa patrie. Dès ses premières années, il s'adonna aux lettres divines et aux devoirs de la charité avec tant d'ardeur, qu'il ne paraissait pas avoir d'autres pensées. Aussi, après la mort de ses parents, donna-t-il tout son patrimoine aux pauvres. Il se dépouilla même de sa tunique pour en revêtir un indigent qui était malade, et qui n'en fut pas plus tôt couvert que son infirmité disparut. Des miracles nombreux l'ayant rendu encore plus célèbre, il craignit sa propre renommée, et se rendit à Arles auprès du bienheureux Césaire. Au bout de deux ans, il quitta ce saint homme, et se retira dans un désert, où il pratiqua une sainteté admirable, ne vivant pendant de longues années que de racines et du lait que lui fournissait une biche qui venait à lui à des heures réglées. Cette bête, poursuivie un jour par la meute du prince qui régnait sur cette partie de la Gaule, vint se réfugier dans la caverne où demeurait le solitaire : ce qui fit que le roi pria instamment le saint de laisser bâtir en ce lieu une maison pour des religieux. Gilles gouverna ce monastère bien à regret, et seulement pour obéir aux sollicitations que lui fit le fondateur. Après avoir rempli les devoirs de supérieur avec autant de prudence que de sainteté, il passa de la terre au ciel.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Gilles nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

2 SEPTEMBRE — SAINT ETIENNE, ROI ET CONFESSEUR. —
L'AN 1038.

Etienne introduisit la religion chrétienne dans la Hongrie, dont il fut le premier prince décoré du titre de roi. Il reçut la couronne royale du pontife romain, fut sacré par son ordre, et offrit son royaume au siège apostolique. Il fonda divers établissements de piété à Rome, à Jérusalem et à Constantinople. En Hongrie, l'archevêché de Strigonie et dix évêchés sont également dus à son zèle admirable pour la religion et à sa munificence. A ces vertus il joignait une charité et une libéralité non moins grandes envers les pauvres. Voyant en eux Jésus-Christ lui-même, il n'en renvoya jamais un seul le cœur triste et les mains vides. Au contraire, après avoir employé d'immenses trésors à soulager leur misère, souvent sa bonté sans bornes alla jusqu'à distribuer les meubles de son palais. Il lavait de ses propres mains les pieds des pauvres ; la nuit, il allait seul et inconnu dans les hopitaux, y servait les malades, et leur rendait tous les offices de la charité : bonnes œuvres qui méritèrent à sa main droite de demeurer sans corrup-

tion dans le tombeau après la dissolution du reste de son corps. Son ardeur pour la prière lui faisait passer sans dormir les nuits presque entières, tout attaché à la contemplation des choses célestes. Ravi quelquefois hors des sens, on le vit même élevé de terre.

Souvent par le secours de la prière il dissipa comme miraculeusement et les conspirations de sujets rebelles, et les attaques d'ennemis puissants. Il avait épousé Liselle de Bavière, sœur de l'empereur saint Henri. Son fils Eméric, qu'il eut de ce mariage, puisa dans les principes et dans l'éducation si pieuse qu'il reçut d'Etienne cette haute sainteté à laquelle il parvint dans la suite. Le saint roi voulant mettre un ordre parfait dans son gouvernement, fit venir de toutes parts les hommes les plus prudents et les plus vertueux, et il n'entreprit jamais rien sans leur conseil. Cependant, prosterné sous la cendre et le cilice, il demandait à Dieu avec les plus humbles prières de le rendre digne de voir avant de mourir tout le royaume de Hongrie catholique. Par la grandeur de son zèle pour la dilatation de la foi, il mérita pleinement le titre d'apôtre de cette nation, et le pontife romain lui permit de faire porter la croix devant lui, privilège qui devait passer aux rois ses successeurs.

Il avait pour la Mère de Dieu la dévotion la plus ardente. Après avoir bâti en son honneur une magnifique église, il la constitua patronne de la Hongrie. En retour la sainte Vierge le reçut au ciel le jour même de son Assomption, que les Hongrois, par ordonnance du saint roi, appellent jour de la Grande-Dame. Son saint corps, qui entre autres prodiges exhalait une odeur suave et laissait échapper une eau miraculeuse, fut par l'ordre du pontife romain transporté dans un lieu plus convenable et enseveli avec plus d'honneur. Le pape Innocent XI fixa la célébration de sa fête au 2 décembre à cause d'une insigne victoire que ce jour-là l'armée de Léopold 1^{er}, empereur élu des Romains et roi de Hongrie, avait, avec le secours divin, remportée sur les Turcs lors du siège de Bude.

PRIONS. — Exaucez nos prières en faveur de votre Église, ô Dieu tout-puissant. Vous lui avez donné votre confesseur, le bienheureux Etienne, pour propagateur de la foi, tandis qu'il régnait sur la terre ; faites qu'elle mérite de l'avoir pour son glorieux défenseur dans les cieux. Ainsi soit-il.

3 SEPTEMBRE. — LES BIENHEUREUX JEAN ET PIERRE, MARTYRS. — VERS L'AN 1230.

Le bienheureux père saint François destina deux frères pour le royaume d'Aragon, à savoir, Jean, qui était prêtre, et Pierre, religieux convers. Lorsqu'ils furent arrivés à Téruel, ayant bâti de pauvres cellules, à l'aide de la prédication et de la prière ils répandirent la bonne odeur de leur sainteté. En ce temps-là, c'est-à-dire vers l'an du Seigneur 1230, la ville de Valence était occupée par les Sarrazins et soumise à la domination de ces infidèles. Le roi qui y demeurait

s'appelait Zeit-Abou-Zeit, et était un persécuteur acharné des chrétiens. Les deux religieux, embrasés par le zèle de la foi et la passion du martyre, vinrent à Valence, où ils prêchèrent la parole de Dieu avec une sainte ardeur, et entreprirent de prouver aux habitants la fausseté de la loi de Mahomet. Dès que le roi eut appris ces choses, il fit arrêter les frères, et commanda qu'on les mit en prison. Ensuite il essaya à force de promesses de les amener à professer la religion de son prophète et à quitter la foi de Jésus-Christ: Mais voyant qu'ils repoussaient avec horreur toutes ses propositions, il leur fit trancher la tête sur la place publique. On les enterra ensuite, et ils commencèrent dès ce moment à faire beaucoup de miracles.

Jacques, roi d'Aragon, prince très attaché à la foi, était alors en guerre avec le roi de Valence. Ce dernier, depuis le jour où il avait mis à mort les deux religieux, voyait les forces de son armée diminuer et la victoire passer du côté de l'ennemi. Pendant donc que les chrétiens devaient leurs avantages journaliers à la grâce divine et à la vertu de Jésus-Christ, il se mit à traiter avec le roi d'Aragon de sa propre conversion à la foi, et il offrit à ce prince de lui céder sa capitale et tout son royaume, pourvu qu'on lui assurât avec la vie une existence convenable. Ces propositions furent écoutées favorablement. Jacques se réjouit de la conversion de l'infidèle, et fit alliance avec lui. L'année donc du Seigneur 1258, la veille de Saint-Michel, le roi d'Aragon entra dans la ville de Valence, dont il prit possession. Zeit-Abou-Zeit reçut alors le baptême, et ayant abdiqué sa puissance, il reçut un palais dans la ville avec un titre qu'il devait transmettre à ses héritiers. C'est ainsi que la religion de Mahomet fit place dans la cité de Valence à la foi et au culte des chrétiens. Le nouveau baptisé manda ensuite plusieurs Frères-Prêcheurs, et leur dit : « C'est moi qui, dans mon infidélité, ai fait périr ceux de vos compagnons qui étaient venus de Téruel : je m'en repens de tout mon cœur, et je voudrais qu'en réparation de ma faute vous prissiez le palais que j'habite pour en faire votre couvent. Acceptez-le, car j'ai répandu dans ce lieu le sang d'un si grand nombre de martyrs à l'exemple de mes prédécesseurs, que le sol est comme consacré par ce sang précieux. C'est ici que le bienheureux martyr Vincent, objet de vénération pour toute la chrétienté, a été couronné pour la foi. Priez donc le roi d'Aragon de vous donner ce palais. Il cédera à votre demande, et quant à moi j'en éprouverai un vif contentement. » — Les religieux suivirent ce conseil. Jacques de son côté accorda ce qu'on lui demandait, quand il sut que son ancien ennemi, à qui il avait laissé ce palais, ne désirait rien autre chose. Telle a été l'origine du couvent des religieux Mineurs à Valence. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, secourez-nous dans notre faiblesse; nous vous en supplions, afin que, comme nous nous glorifions du triomphe de vos bienheureux martyrs Pierre et Jean; nous ne craignons point d'imiter le courage que nous célébrons avec tant de bonheur en leur personne. Ainsi soit-il..

4 SEPTEMBRE. — SAINTE ROSALIE, VIERGE. — L'AN 1160.

La vierge Rosalie naquit à Palerme, d'une famille noble, par laquelle elle descendait de Charlemagne. Dédaignant l'opulence et les délices de la maison paternelle, ainsi que l'espérance de nouvelles grandeurs que lui promettaient la parenté et la faveur des rois de Sicile, elle se retira sur la montagne de Quisquina, éloignée d'environ quarante milles du château de ses ancêtres, dont elle échangea les délices contre l'horreur d'une caverne ténébreuse. Elle descendit courageusement dans cet antre par l'unique et étroite ouverture qui y donnait entrée par le haut, et elle exprima son intention d'y demeurer en ces mots qu'elle traça sur le rocher, et qu'on peut y voir encore à présent : *Moi Rosalie, fille de Sinibaud, seigneur de Quisquina et de Roses, pour l'amour de Jésus-Christ mon maître, j'ai résolu d'habiter dans ce lieu.* Ayant sans cesse cette inscription devant les yeux, elle s'animait de plus en plus au genre de vie qu'elle avait embrassé, et profitait de toutes les marques de la bonté de Dieu à son égard pour s'exciter à mériter l'accroissement de la douce volupté qui accompagne l'innocence.

Dans cette grotte souterraine, morte au monde et à elle-même, ensevelie avec Jésus-Christ, pour ne vivre plus qu'en Dieu, Rosalie demeura cachée le jour et la nuit, prenant bien garde qu'on ne pût la découvrir sur ces montagnes qui dépendaient de la principauté de sa famille, de peur d'être ramenée malgré elle à la ville et dans la maison de son père. Elle eut à se défendre contre les pièges artificieux du démon, qui représentait à son imagination l'ennui d'une vie toute de privations et l'horreur de la solitude. D'antiques images nous indiquent qu'elle triompha courageusement, employant pour cela, contre sa personne, toutes les rigueurs de la mortification, la chaîne de fer, les veilles, la dureté de sa couche. Lorsque, privée de secours humains, elle ne pouvait plus demander de la consolation qu'au Ciel, Dieu, qui soutient et couronne les saints, la fortifiait souvent en la comblant de délices semblables à celles que goûtent les anges. Dans la suite, sur un avis qu'elle en reçut d'en haut, Rosalie quitta l'antre de Quisquina, et alla s'enfoncer dans une caverne plus affreuse encore, sur le mont Pélégrino, à trois milles environ de Palerme. La difficulté du combat qu'elle allait engager avec elle-même, à la vue pour ainsi dire de la maison paternelle, devait accroître la gloire de son triomphe sur le monde, qu'elle foulait aux pieds. Au côté gauche de cette montagne était cachée une étroite caverne. Ce fut là que la solitaire passa un temps considérable de sa vie, comme on l'a appris par la révélation qu'elle en fit quand elle apparut à un chasseur qui, ayant dirigé ses pas vers cet endroit, avait découvert ses reliques. Là, gémissant comme la colombe dans les creux de la pierre, abîmée dans la contemplation des choses célestes, conformant sa vie à la règle parfaite du divin amour, elle passa

ses jours dans la solitude. Saintement couronnée des roses immortelles de la charité ainsi que des lis de la virginité, elle quitta ce monde le 4 septembre. Sous le pontificat d'Urbain VIII, le corps de cette sainte, retrouvé par la permission du Ciel, l'année du Jubilé, aux applaudissements de toute la Sicile, délivra cette île d'une peste cruelle.

PRIONS. — O Dieu, qui êtes notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge Rosalie, nous apprenions à avoir envers vous les sentiments d'une pieuse dévotion, et nous soyons délivrés miséricordieusement, par son intercession, des fléaux de votre colère. Ainsi soit-il.

5 SEPTEMBRE. — SAINT LAURENT JUSTINIEN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1455.

Laurent, né à Venise de l'illustre famille des Justiniani, montra dès son enfance une gravité de mœurs remarquable. Après une jeunesse passée dans l'accomplissement fidèle des devoirs de la piété, il se sentit invité par la sagesse divine à une chaste union de son âme avec le Verbe, et il commença à réfléchir sérieusement s'il embrasserait la vie religieuse. Alors préluant en secret à une nouvelle carrière, il joignit aux autres mortifications corporelles la pratique de coucher à même sur le plancher; puis se posant comme juge, il considérait d'un côté les attraits du siècle, ceux d'un mariage brillant que sa mère lui proposait, de l'autre les austérités du cloître; enfin tournant les yeux sur une image de Jésus en croix : *Seigneur*, lui dit-il, *vous êtes mon espérance, c'est là que vous m'avez préparé un asile très assuré*. Aussitôt il courut au monastère des chanoines de Saint-Georges-en-Alga. Là il imagina de nouveaux moyens de crucifier sa chair, et renouvela contre lui-même, comme s'il eût été son plus cruel ennemi, une guerre plus vive que jamais. Il se refusait si rigoureusement toute espèce de plaisir, qu'il ne mit jamais le pied dans le jardin de la maison, et qu'il n'entra même plus dans la maison de ses parents que le jour où il rendit à sa mère mourante les derniers devoirs de la piété, sans qu'une larme ait trahi l'héroïsme de sa foi. Egalemeut zélé pour la pratique de l'obéissance et de la douceur, il se portait avec plus d'ardeur encore à celle de l'humilité. Aussi le voyait-on rechercher toujours pour lui-même les plus vils emplois du monastère, parcourir les endroits les plus fréquentés de la ville pour y mendier, moins encore le pain de la pauvreté religieuse que les dérisions et les outrages, et supporter sans émotion et en silence toutes sortes d'affronts et de calomnies. Une si haute vertu se soutenait surtout par l'assiduité de son oraison. Souvent dans la prière il éprouvait des extases qui le ravissaient en Dieu, et son cœur était le foyer d'ardeurs si brûlantes, qu'il les communiquait à ceux mêmes de ses frères dont la vertu

était moins affermie , ranimant leur persévérance et les enflammant d'amour pour Jésus-Christ. Le choix d'Eugène IV l'ayant désigné pour le siège épiscopal de sa patrie , il fit d'abord les plus grands efforts pour décliner cette charge , et ensuite la remplit avec une gloire plus grande encore : car loin de rien changer à sa manière de vivre , il garda toujours pour sa table , pour son ameublement , et pour son coucher , la pauvreté qu'il avait pratiquée jusque-là. Il avait très peu de domestiques , ne voulant avoir qu'une petite famille à nourrir chez lui , quand ailleurs il en avait une si grande , c'est-à-dire les pauvres de Jésus-Christ. A quelque heure qu'on vint le demander , il était toujours prêt à recevoir toutes sortes de personnes. Il trouvait dans sa paternelle charité des soulagemens pour toutes sortes d'afflictions , aimant mieux se charger de dettes que de faire défaut à la détresse des malheureux. Interrogé sur quoi il comptait pour faire honneur à ses engagements : *Sur Jésus, mon Seigneur , qui pourra bien*, répondait-il, *satisfaire aisément à mes dettes*. Des secours inattendus envoyés soudainement par la Providence montrèrent toujours qu'il n'avait pas vainement espéré en Dieu. Il éleva beaucoup de monastères de vierges , et par sa vigilance il forma les religieuses à une règle de vie plus parfaite. Il s'appliqua sérieusement à détourner les femmes des pompes du siècle et des vaines parures , à maintenir la discipline ecclésiastique et à réformer les mœurs : bien digne assurément d'être appelé par le même Eugène IV , parlant en présence des cardinaux , la gloire et l'ornement de l'épiscopat , et d'être nommé par le successeur de ce pontife , Nicolas V , le premier patriarche de Venise , lorsque le titre de cette dignité fut transféré à cette église , au lieu qu'il appartenait auparavant à celle de Grade. Le bienheureux fut favorisé du don des larmes quand il offrait à Dieu chaque jour la victime de propitiation. Une nuit de Noël où il célébrait le saint sacrifice , il mérita de voir Jésus-Christ sous la forme d'un très bel enfant. Il était pour le troupeau commis à sa garde une protection si puissante , que l'on sut quelquefois par révélation divine que la république de Venise dut sa conservation aux prières et aux mérites de son patriarche. Inspiré par l'esprit de prophétie , il prédit plusieurs choses tout-à-fait en dehors de la portée de l'esprit humain. Par ses prières il guérit les maladies et mit en fuite les démons. Il écrivit des livres d'un style assez peu correct , mais où respiraient une doctrine céleste et une tendre piété. Lorsqu'il tomba dans la maladie dont il mourut , ses domestiques préparèrent le lit plus commode que réclamaient sa vieillesse et son état ; mais Laurent repoussa cet adoucissement comme une délicatesse condamnée par la croix si dure sur laquelle son maître était mort. Il se fit étendre sur son lit ordinaire , puis sentant sa fin approcher : *Je viens à vous , ô bon Jésus*, s'écria-t-il , les yeux tournés vers le ciel , et , le 8^e jour de janvier , il s'endormit dans le Seigneur. Cette mort fut précieuse aux yeux de Dieu ; c'est ce qu'attestèrent des concerts angéliques entendus par quelques Chartreux , et la conservation du saint corps , qui , laissé pendant plus

de deux mois sans sépulture, resta sans se corrompre, toujours vermeil et exhalant une suave odeur, et enfin d'autres miracles opérés après sa mort. Toutes ces choses déterminèrent le souverain-pontife Alexandre VIII à l'inscrire au nombre des saints. Innocent XII a assigné pour la célébration de sa fête le 5 de septembre, jour auquel le saint avait été élevé sur le siège épiscopal.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Laurent Justinien augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

6 SEPTEMBRE. — TRANSLATION DE SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY. — MORT L'AN 604.

Augustin, premier archevêque de Cantorbéry, apôtre des Anglais, vint en Angleterre d'après la mission qu'il en reçut de saint Grégoire-le-Grand, l'an 597. Le royaume de Kent était alors gouverné par Ethelbert, prince très puissant, qui avait reculé les limites de ses Etats jusqu'à l'Humber. Le monarque ayant appris quel motif amenait l'homme de Dieu, le reçut favorablement. Bientôt après, ravi en admiration par la sainte vie d'Augustin et de ses compagnons, ainsi que par la sublimité de leur doctrine, à laquelle de nombreux miracles rendaient témoignage, Ethelbert invita les envoyés de Rome à faire leur entrée à Cantorbéry, capitale de son royaume. Les missionnaires s'avancèrent donc processionnellement vers la ville, portant pour étendard une croix d'argent avec un tableau qui représentait l'image de notre divin Sauveur, et chantant de saintes litanies.

Il y avait à l'orient de la cité, à peu de distance des murs, une église déjà ancienne, élevée en l'honneur de saint Martin, où la reine, qui était chrétienne, allait habituellement pour prier. Les missionnaires se réunirent en ce lieu pour chanter l'office divin; ils prirent aussi la coutume d'y célébrer la messe, d'y prêcher et d'y administrer le baptême. Au bout de quelque temps, le roi se convertit à la foi, et la plus grande partie de son peuple embrassa la religion de Jésus-Christ, entraînée par le pieux exemple du prince, mais sans y être contrainte par son autorité, car Ethelbert avait appris de ses maîtres dans la foi que les hommes doivent être attirés au ciel, mais non forcés d'y entrer. Quand Augustin eut été ordonné archevêque des Anglais et de la Grande-Bretagne, ne voulant pas qu'il manquât rien pour la culture de la vigne du Seigneur, il demanda une nouvelle recrue d'ouvriers au siège apostolique. Saint Grégoire lui envoya Mellit, Juste, Paulin et Rufinien, qu'il chargea aussi de porter en Angleterre des parements d'autels, des ornements d'église, des reliques des apôtres et des martyrs. Le pontife leur recommanda de détruire les idoles et d'en consacrer les temples à la vraie religion, après les avoir purifiés avec de l'eau bénite; d'y ériger des autels et d'y mettre des reliques.

Augustin eut des conférences avec les évêques des Bretons, qui depuis environ 150 ans avaient été refoulés aux extrémités de l'île. Il les engagea fortement à renoncer à leur erreur touchant le jour où il faut célébrer la Pâque, et à joindre leurs efforts aux siens pour la conversion des Anglais. Les Bretons n'acceptèrent pas les offres du saint archevêque. Augustin supporta de grands travaux pour le salut des âmes ; il devint illustre par ses miracles et plus encore par ses vertus ; il établit Mellit évêque de Londres, Juste évêque de Rochester, et il désigna Laurent pour lui succéder à lui-même sur le siège de Cantorbéry. Les jours de son service sur la terre se terminèrent dans la paix, et il passa à la vie bienheureuse le 26 mai, sous le règne d'Ethelbert. (*Supplément d'Angleterre.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez accordé au peuple anglais pour premier docteur le bienheureux pontife Augustin, daignez nous procurer le bonheur de ressentir dans les cieux l'effet de la protection de celui dont nous célébrons les mérites sur la terre. Ainsi soit-il.

7 SEPTEMBRE. — SAINT MESMIN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.

Mesmin, archidiaque de saint Loup, fut envoyé par ce pontife avec sept clercs à la rencontre d'Attila, lorsque ce roi barbare s'avancait vers Troyes. Pendant qu'il adressait au farouche conquérant d'humiles supplications, et qu'il s'efforçait de l'amener à des sentiments d'humanité, Attila le fit arrêter et le soumit, en haine du nom chrétien, à de cruels supplices. Enfin le serviteur de Jésus-Christ fut frappé du glaive à cinq milles de Troyes, sur les bords de la Seine. Six d'entre les clercs qui étaient avec lui furent mis à mort en même temps. Le septième échappa, par le secours de Dieu, et vint raconter à saint Loup ce qui s'était passé. Le bienheureux évêque, aidé de la grâce d'en-haut, apaisa le prince persécuteur, et se transportant au lieu où les saints avaient accompli leur martyre, il y ensevelit leurs corps en louant le Seigneur. (*Supplément de Troyes.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Mesmin et ses compagnons, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LE BIENHEUREUX MATTHIEU CARRIÉRI. — L'AN 1470.

Matthieu, de la noble famille des Carriéri, naquit à Mantoue de parents distingués par leur piété. Dès sa jeunesse il embrassa, sans quitter sa patrie, l'ordre des Frères-Prêcheurs, et commença à vivre dans une très grande austérité, qu'il modéra cependant quelque peu pour

obéir à ses supérieurs. Toutefois il ne laissa point, toute sa vie, d'être d'une abstinence vraiment extraordinaire pour le boire et le manger. Il avait aussi tant de goût pour le silence et la solitude, qu'autant que cela lui était possible, il ne sortait qu'à peine de sa cellule, et ne parlait que de Dieu ou des choses de Dieu. Il pratiqua merveilleusement la pureté de l'esprit et du corps; pour ce qui est de l'humilité, il se distingua même parmi les plus avancés, et il ressentait une horreur extrême pour la vaine gloire, qu'il avait coutume d'appeler le vice subtil. Il éprouvait une si vive ardeur de piété en chantant les louanges divines, qu'il paraissait souvent ravi hors de lui-même. Le ministère de la prédication apostolique fut rempli par lui jusqu'à la mort avec une activité infatigable, et il se préparait à ce saint exercice par une oraison continuelle. Le zèle ardent dont il brûlait pour le salut des âmes lui fit ramener de très grands pécheurs dans la voie du salut. Il était si sensible aux peines du prochain, qu'on le vit un jour se livrer comme esclave pour racheter une jeune fille et sa mère, retenues en captivité par un brigand impie. Une charité si extraordinaire fit une telle impression sur cet homme, que, rempli d'admiration, il mit en liberté les deux femmes et le saint avec elles. La haute et continuelle contemplation des choses divines, dans laquelle il était plongé, le faisait souvent fondre en larmes, surtout pendant la célébration du saint sacrifice. Il désira ardemment de souffrir, avant de quitter ce monde, les douleurs du Christ, et il vit ses vœux exaucés. En effet, un jour que, l'esprit appliqué à méditer la passion du Sauveur, il demandait avec instance à Jésus de pouvoir participer à son calice, il se sentit comme traverser le cœur par une flèche aigue et fut pénétré d'une telle souffrance, qu'il faillit tomber à demi-mort. Connaissant à ce signe que sa dernière heure approchait, il reçut avec beaucoup de dévotion les sacrements de l'Eglise, demanda humblement pardon à son supérieur, et expira doucement à Vigevano, dans la haute Italie, l'an du salut 1470. Aussitôt après sa mort il commença à briller de la gloire des miracles et à être honoré par un grand concours des fidèles. Sixte IV, touché de ces choses, permit après douze ans de faire la translation du serviteur de Dieu et de célébrer sa mémoire dans les divins offices. Benoît XIV accorda l'office tout entier et la messe, dans les églises de Mantoue et de Vigevano, ainsi que dans tout l'ordre des Frères-Prêcheurs. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, excitez dans nos cœurs l'amour de la croix et de votre passion, afin que par l'intercession et l'exemple du Bienheureux Matthieu, nous devenions participants des souffrances et de la gloire du Christ. Ainsi soit-il.

8 SEPTEMBRE. — NATIVITÉ DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Voici, mes frères, le jour si impatiemment attendu où est née la

bienheureuse et vénérable Marie toujours vierge. Qu'elle se réjouisse donc, qu'elle se livre à la plus vive allégresse, cette terre, notre séjour, que vient illustrer la naissance d'une vierge si auguste. Marie est la fleur qui a porté sur sa tige le précieux lis de la vallée; elle a mis au monde celui qui a changé la nature de nos premiers parents et effacé leur faute. En elle a été abolie cette sentence malheureuse : *Tu enfanteras dans la douleur*; car c'est dans la joie qu'elle a mis au monde le Seigneur. Eve a gémi; Marie a triomphé. Eve a porté dans son sein une source de larmes, à savoir l'homme pécheur; Marie, au contraire, a senti se développer en elle l'auteur de la joie, Jésus, l'innocence et la sainteté. D'Eve est venu au genre humain tout le mal, et Marie a apporté le salut. A Eve nous devons le péché, à Marie une ample moisson de mérites. Eve nous a été funeste en nous donnant la mort, Marie nous a été utile en nous apportant la vie : elle a guéri les maux qu'Eve nous avait légués : car la désobéissance de l'une est remplacée par l'obéissance de l'autre, la foi de la seconde compense l'infidélité de la première. Que Marie fasse retentir à présent des cantiques d'allégresse, que les doigts de la Vierge Mère touchent avec vélocité de joyeux instruments. Que des chœurs empressés chantent avec elle, et que les accents les plus doux entrecoupent ses gracieuses paroles. Ecoutez comme elle fait retentir une harmonieuse mélodie : « Mon âme glorifie le Seigneur; mon esprit a tressailli de joie en Dieu, qui est mon salut. Il a regardé la bassesse de sa servante, et voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse, parce que celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses. » Le péché se multipliait parmi les hommes; mais un miraculeux enfantement a tout à coup arrêté ses progrès, et les lamentations d'Eve font place au cantique triomphant de Marie. (*Saint Augustin.*)

PRIONS. — Nous vous supplions, Seigneur, d'accorder à vos serviteurs le don de la grâce céleste, afin que ceux pour qui la naissance de Marie a été le commencement du salut, trouvent dans la solennité présente l'accroissement de la paix. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—SAINT ADRIEN, MARTYR.—L'AN 506 ENVIRON.

Adrien persécutait à Nicomédie les disciples de Jésus-Christ, par ordre de l'empereur Maximien. Leur constance à confesser la foi et à endurer tous les tourments l'avait souvent frappé d'admiration. Enfin, il en fut si vivement touché, qu'il se déclara lui-même chrétien. Telle fut la cause pour laquelle il fut jeté en prison avec vingt-trois autres fidèles. Natalie, sa femme, qui déjà était chrétienne, vint le visiter et l'enflamma d'ardeur pour le martyre. On le tira de sa prison et on le flagella jusqu'à ce que les entrailles lui sortissent du corps. Enfin on lui brisa les jambes et on lui coupa les mains et les pieds. C'est ainsi qu'il remporta heureusement avec beaucoup d'autres la couronne du martyre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que nous qui célébrons la naissance éternelle de votre bienheureux martyr saint Adrien, nous soyons par son intercession fortifiés dans l'amour de votre nom. Ainsi soit-il.

9 SEPTEMBRE.—SAINT GORGONIUS, MARTYR. — L'AN 304.

Gorgonius, né à Nicomédie, chambellan de l'empereur Dioclétien, gagna à Jésus-Christ, avec le secours de son collègue Dorothée, tous ceux des officiers du prince qui exerçaient le même emploi que lui. Voyant un jour cruellement tourmenter un chrétien en présence du persécuteur, ils se sentirent l'un et l'autre enflammés du désir de souffrir pour la foi, et ils s'écrièrent tous deux en même temps : *Seigneur, puisque vous avez porté une sentence de condamnation contre les chrétiens, pourquoi ne punissez-vous que celui-ci ? Nous avons la même foi, à laquelle nous tenons autant que lui.* L'empereur les fit charger de chaînes et battre de verges, au point que la peau de leurs corps en fut toute déchirée. Ensuite, par ordre du tyran, on versa du vinaigre mêlé de sel dans leurs plaies, on les attacha à un gril placé sur des charbons ardents, on les tortura de toutes les façons, et on les tua après les avoir suspendus en l'air. Le corps de saint Gorgonius fut apporté à Rome et enterré entre deux lauriers, près de la voie Latine. Plus tard, le pape Grégoire IV le transféra dans la basilique du prince des apôtres.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que votre serviteur Gorgonius nous procure, par son intercession, une sainte joie avec laquelle nous célébrions pieusement le jour de sa fête. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—LA BIENHEUREUSE SÉRAPHINE, VEUVE. — L'AN 1478.

Séraphine, fille de Gui-Antoine, comte d'Urbain, et de Marie Colonne, naquit à Urbain d'une famille distinguée, et donna dès son bas âge des marques éclatantes de sa future sainteté. Jeune encore, ayant perdu ses parents, elle reçut une éducation chrétienne et libérale, et prouva à tout le monde que même au sein de la grandeur domestique, on peut jeter les fondements des plus excellentes vertus. Elle devint pour ceux qui l'entouraient un vrai modèle et un sujet d'admiration, par son mépris pour la vanité et pour les choses périssables, par la douceur de son naturel, sa chasteté parfaite, son amour pour la solitude et son assiduité à la prière. Cédant aux sollicitations de ceux à qui elle avait confié le soin de sa jeunesse, elle épousa Alexandre Sforce, seigneur de Pésaro, grand connétable du royaume de Sicile, et remplit parfaitement les fonctions si relevées de mère de famille. Chargée de l'administration de l'État en l'absence de son mari, elle gouverna quelque temps de manière à mériter les

éloges de tout le monde à cause de l'attention qu'elle apporta aux affaires, de son équité et de sa justice. On admira aussi l'innocence et la pureté de ses mœurs. Tant de belles qualités dont son âme était douée ne la mirent pas à l'abri des offenses de son mari; mais elle supporta très patiemment les plus criants outrages, et enfin, avec le consentement du prince, elle se retira dans un monastère de Pésaro, chez les vierges franciscaines du Corps du Seigneur. Là, elle continua si bien les exercices de sa vie pénitente, que, par ses pieux exemples de tous les jours, elle alluma dans l'esprit des sœurs un zèle ardent pour la piété. Ayant encore obtenu la permission de son mari, elle engagea sa foi au Seigneur par des vœux solennels, et, toujours ferme dans sa sainte résolution, elle se livra à la pratique de toutes les vertus. Elle observait tous les points de la règle de son institut, même ceux qui pouvaient paraître sans aucune importance. Elle supporta l'adversité courageusement et sans se plaindre jamais; elle assistait à l'église à tous les offices, pratiquait la pauvreté, remplissait toutes les fonctions les plus humbles du monastère, ne s'épargnait en rien, comme si elle eût été animée d'une extrême aversion pour elle-même. Les suffrages de toutes ses sœurs l'ayant élue abbesse du couvent, on ne peut dire avec quelle prudence, quelle charité, quelle justice elle gouverna, ni quel était son zèle pour le maintien de la discipline, combien d'éloges elle mérita dans l'accomplissement de sa charge, ni comment elle put s'acquitter en même temps des diverses fonctions que lui imposait sa charge de supérieure. Elle passa ainsi dix-huit années dans cette sainte maison; et enfin, quand il parut que rien ne lui manquait de ce qui fait la consommation de la vertu, elle tomba dangereusement malade, reçut les sacrements de l'Eglise, et gagna la patrie céleste, le 8 septembre de l'an 1478. On remarqua comme un effet de la disposition divine qu'elle fut tirée des misères de ce monde et naquit pour le ciel au jour anniversaire de la naissance de la Vierge Marie, qu'elle avait prise pour son unique patronne. Le corps de la servante de Dieu, laissé sans sépulture pendant trois jours, pour satisfaire la dévotion des habitants, reçoit à Pésaro les témoignages d'une très grande vénération. Son culte, qui n'a cessé de se maintenir jusqu'à nos jours, a été approuvé dans les formes canoniques par le pape Benoît XIV. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de la bienheureuse sainte Séraphine, nous apprenions de ses exemples à devenir pieux et fervents. Ainsi soit-il.

10 SEPTEMBRE. — SAINT NICOLAS DE TOLENTINO, CONFESSEUR. — L'AN 1308.

Nicolas, appelé de Tolentino à cause de son long séjour dans cette ville, naquit à San-Angélo dans la Marche d'Ancône, de parents pieux, qui, dans le désir d'avoir des enfants, firent le vœu d'aller en

pèlerinage à Bari. Ayant reçu de saint Nicolas l'assurance que leurs souhaits seraient exaucés, ils donnèrent le nom de cet ami de Dieu au fils qui leur fut accordé. Dès son enfance, Nicolas se distingua par d'éclatantes vertus et surtout par une abstinence extraordinaire. Il avait à peine sept ans, qu'à l'imitation de son saint patron il commença à jeûner plusieurs jours de la semaine, et il garda cette pratique le reste de sa vie, se contentant de pain et d'eau. Dès sa jeunesse, enrôlé déjà dans la cléricature et promu à un canonicat, il entendit un jour un prédicateur de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin parler sur le mépris du monde. Enflammé par ce discours, il entra aussitôt dans l'ordre dont faisait partie ce religieux, et pratiqua avec la plus grande rigueur toutes les austérités que prescrivait la règle, domptant son corps par la rudesse de ses vêtements, par l'usage de la discipline et d'une chaîne de fer, se privant de viande et de toute nourriture tant soit peu recherchée. Il surpassait tous les autres par l'éclat de sa charité, de son humilité, de sa patience et de toutes les vertus. Son zèle assidu à l'oraison ne connaissait point de relâche; il n'interrompait jamais ce pieux exercice, malgré les attaques diverses et les vexations qu'il eut à souffrir de la part de Satan, lequel alla quelquefois jusqu'à le battre de verges. Six mois avant sa mort, il entendait toutes les nuits les concerts des anges, dont la mélodie lui offrait un avant-goût des joies du paradis et lui faisait répéter souvent cette parole de l'apôtre : *Je souhaite de mourir et d'être avec Jésus-Christ*. Enfin, il prédit à ses frères le jour de sa mort, et rendit son âme à Dieu le 10 septembre. Il fut encore glorifié après son trépas par de nombreux miracles. Le pape Eugène IV les reconnut dans les formes canoniques, et mit Nicolas au nombre des saints.

PRIONS. — Seigneur, rendez-vous présent aux supplications que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur saint Nicolas de Tolentino, afin que nous, qui n'avons pas confiance en notre justice, nous soyons aidés par les prières de celui qui vous a été agréable. Ainsi soit-il.

11 SEPTEMBRE. — SAINT PROTE ET SAINT HYACINTHE, MARTYRS. — L'AN 257.

Prote et Hyacinthe étaient frères. Attachés l'un et l'autre au service de la vierge Eugénie, ils furent baptisés avec elle par l'évêque Hélénius, et s'étant adonnés à l'étude des saintes lettres, ils se retirèrent quelque temps dans un monastère d'Egypte, où ils vécurent dans la pratique la plus parfaite de l'humilité et de la sainteté. Dans la suite, ayant accompagné Eugénie à Rome, ils furent arrêtés comme chrétiens au temps où Gallien gouvernait l'empire. Après qu'on eut inutilement essayé par tous les moyens de les faire renoncer à la foi du Christ pour adorer les dieux, ils furent cruellement frappés de verges, et périrent sous la hache du bourreau le 11 septembre.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que la précieuse confession de vos bienheureux martyrs Prote et Hyacinthe nous anime, et que leur pieuse intercession nous protège perpétuellement. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LE BIENHEUREUX BERNARD D'OPHYDA, CONFESSEUR. — L'AN 1694.

Bernard, né dans le territoire d'Ophyda au diocèse d'Ascoli, de parents pauvres, que leur piété rendait recommandables, donna dès son enfance des signes remarquables de sainteté. Chargé de conduire le troupeau de son père, il s'appliquait soit à prier Dieu dans la solitude, ce qui lui plaisait infiniment, soit à enseigner les principes de la foi chrétienne et de la vertu à de jeunes enfants, ses compagnons. Tout le temps que duraient ces pieux exercices, son troupeau, comme on put l'admirer plus d'une fois, ne quittait pas les limites qu'il lui avait fixées, et même, sur un signe de sa part, demeurait immobile auprès de lui. Il vint aussi à bout de mettre sous le joug et de rendre dociles contre toute espérance deux génisses indomptées et presque sauvages. Son respect à l'égard de ses parents, sa charité pour ses frères le portaient souvent à s'offrir au châtimement pour ces derniers, à qui il faisait recouvrer par ses soins l'affection des auteurs de leurs jours. Gardien vigilant de sa propre innocence, quand sa piété le portait à aller à Ophyda, il évitait la compagnie des jeunes gens et ne visitait que les églises, où il assistait si dévotement à l'office, qu'on l'appelait le saint ermite. Mais Dieu, qui avait sur lui des desseins plus relevés, lui inspira de s'attacher à la religieuse famille des frères qui portent le nom de Capucins. Dans cette nouvelle voie de perfection, il parut tout-à-coup, même aux plus avancés, un modèle de sainteté, tellement que saint Félix de Cantalice, religieux du même ordre, pour qui Bernard eut toujours une singulière vénération, se proposant comme modèle à imiter la sainteté du serviteur de Dieu, s'appliqua de toutes ses forces à retracer en sa propre personne ce qu'il admirait en lui. Rien de plus chaste que Bernard, rien de plus humble, rien de plus ardent pour une perfection qui s'augmentait de jour en jour. Il brûlait d'un si grand amour pour Dieu, que, lorsqu'il priait dans l'église, il fut surpris très souvent poussant de profonds soupirs, élevé de terre, ravi hors de ses sens, le visage enflammé, entouré d'une vive et éclatante lumière. En même temps qu'il se haïssait lui-même, suivant le précepte de l'Evangile, et qu'il pratiquait des pénitences sanglantes, il se montrait animé d'une très grande charité et d'une commisération pleine de douceur et toute maternelle à l'égard des pauvres et des infirmes. Cette incroyable piété, qui lui faisait secourir par ses actions et ses conseils toutes les misères du prochain, fut rendue célèbre par d'éclatants miracles, que Dieu accomplit pour lui rendre témoignage. Tant et de si hautes vertus furent couronnées par la splendeur des dons célestes. Bernard reçut à un tel degré le don de guérir les malades, que les affligés de

toute sorte, attirés auprès de lui grâce à sa réputation de charité, recevaient par les miracles les plus signalés la guérison de leurs maux. Tout illettré qu'il était, il pénétra jusque dans les puissances du Seigneur, et résolut les questions les plus difficiles avec une prudence, une habileté, une facilité tout à fait surprenantes; ce qui fit que les hommes les plus distingués avaient recours à ses lumières et professaient une profonde estime pour sa personne. Il lui était ordinaire de découvrir les secrets des cœurs, d'annoncer l'avenir, de connaître, comme s'ils se fussent accomplis sous ses yeux, des événements qui se passaient au loin ou qui avaient eu lieu depuis longtemps. Enfin, devenu célèbre par l'éclat et la multitude de ses miracles, il tomba dans une maladie mortelle, que son ardent amour pour Jésus crucifié lui fit supporter sans se plaindre. Il demanda à son supérieur, avec sa bénédiction, la permission de partir pour le ciel; et au moment où celui-ci prononçait ces paroles : *Partez, âme chrétienne*, il s'endormit dans le Seigneur en répétant les noms de Jésus et de Marie. Il avait alors 90 ans. Cette mort arriva le 22 août de l'an 1694. Les miracles innombrables qui s'accomplirent depuis ce temps par l'intercession de l'homme de Dieu, déterminèrent le pape Pie VI à l'inscrire sur le catalogue des bienheureux. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Bernard d'Ophya nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

12 SEPTEMBRE (Mart. Rom.). — LE NOM DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

« *Le nom de la Vierge était Marie*, dit l'évangéliste. Parlons un peu de ce nom, qui signifie étoile de la mer et qui convient parfaitement à une mère vierge. On compare très justement Marie à un astre. L'astre en effet envoie son rayon sans altération de sa propre substance; ainsi la vierge enfante son fils sans détriment de sa virginité. Le rayon ne préjudicie en rien à la clarté de l'astre, ni le fils à l'intégrité de la vierge. Marie est donc cette noble étoile qui s'élève de Jacob, dont le rayon éclaire tout l'univers, dont la splendeur brille dans les cieux, pénètre jusqu'aux enfers et se répand aussi sur la terre, où, échauffant plus les âmes que les corps, elle fait éclore les vertus et sèche la racine des vices. Elle est, dis-je, cette glorieuse et éclatante étoile qui s'élève au dessus de l'immensité des flots d'ici-bas, pour faire briller l'éclat de ses mérites et projeter la lumière de ses exemples. O vous, qui que vous soyez, qui comprenez que sur la mer de ce siècle vous êtes plutôt ballottés au milieu des vagues et des tempêtes que vous ne marchez sur un terrain solide, ne détournez pas les yeux de la clarté de cet astre, si vous ne voulez pas être abîmés par les vagues. Si les vents des tempêtes s'é-

lèvent contre vous, si vous échouez contre les écueils des tribulations, regardez l'étoile, invoquez Marie. Si vous êtes agités par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance, de la jalousie, regardez Marie, invoquez Marie. Si la colère, l'avarice, la séduction de la chair ébranlent le vaisseau de votre âme, regardez du côté de Marie. Si, troublé par l'énormité de vos crimes, couvert de confusion à cause des souillures de votre conscience, troublé par la crainte du jugement, vous commencez à tomber dans le gouffre de la tristesse et du désespoir, pensez à Marie, invoquez Marie. Que son nom soit toujours dans votre bouche, toujours dans votre cœur ; et pour mériter le secours de ses prières, imitez fidèlement les exemples de sa sainte vie. En la suivant, vous ne pouvez errer ; en la priant, vous conservez l'espoir ; en pensant à elle, vous n'avez rien à redouter. Qu'elle vous soutienne, et vous ne ferez point de chutes ; qu'elle vous protège, vous ne craignez rien ; qu'elle vous conduise, vous ne vous fatiguerez pas. Si elle vous vient en aide, vous atteindrez votre but ; et ainsi vous éprouverez en vous-même combien justement il a été dit : *Le nom de la Vierge était Marie. (Saint Bernard.)*

« Ce nom vénérable, ajoute ici la légende du Bréviaire romain, était depuis longtemps honoré d'un culte spécial en certaines parties du monde chrétien, quand le pape Innocent XI, à la suite d'une insigne victoire remportée à Vienne en Autriche, par la protection de la vierge Marie, sur le redoutable chef des musulmans, qui jetait l'insulte et la menace à toute la chrétienté, ordonna que chaque année, en souvenir d'un si grand bienfait, la fête du saint Nom de Marie fût célébrée par toute l'Eglise le dimanche dans l'octave de la Nativité de la bienheureuse Vierge. » (*Saint Bernard.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez, s'il vous plaît, à vos fidèles serviteurs, qui se réjouissent sous le nom et la protection de la très sainte Vierge Marie, que, par sa compatissante intercession, ils soient délivrés de tous les maux sur la terre, et qu'ils méritent de parvenir aux joies éternelles dans le ciel. Ainsi soit-il.

13 SEPTEMBRE. — SAINTE HILDEGARDE, VIERGE. — L'AN 1181.

Hildegarde naquit en Allemagne. Elle eut pour père Hildebert, et pour mère Mechtilde, tous deux illustres par leur noblesse et leur piété. Favorisée de visions miraculeuses dès l'âge le plus tendre, à 8 ans environ on la vit, pleine de mépris pour les plaisirs de ce monde, se retirer avec la bienheureuse Jutta sur la montagne de Saint-Désibode pour y vivre en solitude. Elle embrassa ensuite la vie monastique, et brilla par les dons éclatants de la grâce divine. Tourmentée de douleurs très aiguës et presque continuelles, fréquemment alitée et pouvant rarement marcher, elle donna au monde un exemple prodigieux de patience. Entièrement crucifiée avec Jésus-Christ, elle

présentait dans sa vie le spectacle d'un martyr presque continu. Elle avait environ 40 ans, quand elle fut éclairée miraculeusement par un globe de feu et de lumière qui descendit du ciel. Une faveur singulière de Dieu lui départit le don d'intelligence et d'interprétation des saintes Ecritures. Elle composa des livres admirables et presque divins, qui montrent qu'elle fut instruite surnaturellement par l'esprit du Seigneur. Douée du don de prophétie, elle voyait accourir des régions les plus éloignées une foule de consultants, à qui elle déroulait les mystères de l'avenir, en même temps qu'elle pénétrait leurs pensées et les secrets les plus cachés des cœurs. Il y eut des gens qui vinrent la trouver avec des intentions mauvaises et perfides, poussés par la curiosité ou par le désir de se jouer de la sainte. Hildegarde les reprenait fortement de leur faute; et ne pouvant résister à l'Esprit qui parlait en elle, ils se sentaient comme forcés de s'avouer coupables et de revenir à de meilleurs sentiments. Jamais personne ne la quitta sans avoir reçu de salutaires avertissements et sans avoir pris la résolution de mener une vie meilleure. Pour obéir à l'impulsion divine elle se transporta souvent, tout enflammée d'un zèle apostolique, à Cologne, Trèves, Metz, Wurtzbourg, Bamberg, et en diverses contrées, où, par l'ordre de Dieu, elle annonça ce que le Ciel lui avait fait connaître. Elle parla et écrivit vigoureusement contre les hérétiques et surtout contre les pernicieuses erreurs des cathares, qui avaient alors des partisans dans quelques provinces de l'Allemagne. Elle composa aussi contre les doctrines renaissantes de Bérenger un livre très savant, où elle les réfuta victorieusement et les pulvérisa. Le grand abbé de Clairvaux, saint Bernard, eut pour elle tant d'estime et une telle vénération pour ses écrits, qu'à ses instances principalement justice fut faite des calomnies de ceux qui les attaquaient; et le souverain-pontife Eugène III les approuva par une sentence publique au concile de Trèves, en présence d'un grand nombre de cardinaux, d'archevêques et d'évêques. L'illustre servante de Dieu rendit des services étonnants à toute l'Eglise par ses travaux assidus et par l'exemple de sa haute sainteté; aussi Eugène III et ses trois successeurs immédiats, des prélats, des empereurs et d'autres princes souverains, en France, en Italie et en Allemagne; les hommes les plus doctes et les plus saints lui écrivirent-ils pour recommander à ses prières, avec leurs propres personnes, l'Eglise romaine, l'empire ou la province respective dans laquelle chacun d'eux exerçait son autorité. Enfin, après des preuves innombrables de vertu et d'une science divinement infuse, Hildegarde, glorifiée par le don des révélations célestes et par celui des miracles, alla, dans la 82^e année de son âge, se réunir à son divin époux. Elle avait prédit l'heure de sa mort, que Dieu lui avait fait connaître, et qui arriva le 17 septembre de l'an du Seigneur 1181. (*Bénédictins de Saint-Viton.*)

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Hildegarde, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

14 SEPTEMBRE. — EXALTATION DE LA SAINTE-CROIX. —
L'AN 629.

Vers la fin du règne de l'empereur Phocas, Chosroës, roi des Perses, s'empara de l'Égypte et de toute l'Afrique romaine, prit Jérusalem, où il fit périr des milliers de chrétiens, et transporta dans son royaume la croix de notre Seigneur, qu'Hélène avait placée sur la montagne du Calvaire. Le successeur de Phocas, Héraclius, épuisé par des désastres multipliés et par les calamités de la guerre, demanda la paix. Mais Chosroës, devenu insolent par suite de ses victoires, ne voulait pas la lui accorder, même aux conditions les plus dures. Dans ce péril extrême, Héraclius jeûnait continuellement et priait, implorant avec ardeur le secours divin. Sur un avis que le Ciel lui donna, il leva des troupes, livra bataille à l'ennemi, et défit trois généraux et trois armées de Chosroës. Ces défaites abattirent le monarque persan. Dans sa fuite, sur le point de passer le Tigre, il s'associa au trône son fils Midarse. Mais l'aîné de ses enfants, Siroës, outré de cet affront qui lui était fait, trama en même temps la mort de son père et de son frère. Les ayant atteints dans leur fuite, il exécuta ses desseins criminels, et obtint d'Héraclius le royaume de ses ancêtres moyennant certaines conditions, dont la première fut la restitution de la croix du Seigneur. Cette croix sainte fut donc recouvrée 14 ans après qu'elle fut tombée au pouvoir des Perses. Héraclius revint à Jérusalem, la rapportant en grande pompe sur ses épaules, jusqu'à la montagne sur laquelle Jésus-Christ l'avait lui-même portée. Le prince, qui se trouvait en ce moment tout couvert d'or et de pierreries, fut contraint de s'arrêter à la porte qui conduit vers la montagne du Calvaire. Plus il s'efforçait d'avancer, plus il se sentait repoussé. Héraclius et tous les témoins de ce prodige étaient dans l'étonnement et la stupeur, lorsque Zacharie, patriarche de Jérusalem, s'adressant à l'empereur, lui dit : *Prince, n'y a-t-il pas à craindre que dans cet appareil de triomphe où vous êtes, vous ne soyez trop peu conforme à la pauvreté et à l'humiliation du Seigneur portant sa croix?* Héraclius se dépouilla aussitôt de ses magnifiques ornements, se mit les pieds nus, revêtit un habit des plus simples, et acheva ensuite facilement le reste du chemin. Il replaça la croix dans le même lieu d'où elle avait été enlevée par les Perses. Depuis ce temps, la solennité de l'Exaltation de la Sainte-Croix, qui se célébrait tous les ans en ce jour, se fit avec plus d'éclat, en mémoire de ce qui s'était passé lorsque Héraclius avait remis ce bois sacré à l'endroit même où il avait été planté pour le Sauveur une première fois.

PRIONS. — O Dieu, qui, chaque année, nous donnes en ce jour un grand sujet de joie dans la solennité de l'Exaltation de la Sainte-Croix, faites, nous vous en prions, qu'ayant connu sur la terre le mystère de Jésus crucifié, nous méritions de recevoir dans le ciel les fruits de sa rédemption. Ainsi soit-il.

15 SEPTEMBRE. — SAINT NICOMÈDE, MARTYR. —
VERS L'AN 90.

Le prêtre Nicomède fut arrêté pendant la persécution de l'empereur Domitien, pour avoir donné la sépulture à la vierge Félicule, qui avait été mise à mort pour la foi par le comte Flaccus. Amené auprès des simulacres des faux dieux, il reçut l'ordre de sacrifier; mais il refusa constamment, disant qu'on ne devait de sacrifice qu'au seul vrai Dieu, qui règne dans les cieux. Condamné à être frappé avec des verges plombées, il rendit son âme au Seigneur dans ce cruel supplice. Flaccus fit jeter le corps dans le Tibre; mais un clerc du martyr nommé Juste le retrouva, et l'enterra honorablement près des murs de Rome, sur la voie Nomentane.

PRIONS. — Seigneur, assistez votre peuple, afin que profitant des mérites abondants de votre bienheureux martyr Nicomède, il puisse sous sa protection obtenir plus sûrement votre miséricorde. Ainsi soit-il.

TROISIÈME DIMANCHE DE SEPTEMBRE.

LES SEPT DOULEURS DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

• Le martyre de la Vierge se trouve exprimé autant par la prophétie de Siméon que par l'histoire de la passion du Seigneur. *Celui-ci*, dit le saint vieillard au sujet de l'enfant Jésus, *celui-ci est établi pour être en butte à la contradiction; et votre âme* (il parlait à Marie) *sera percée par un glaive*. O heureuse mère, il est bien vrai que le glaive a traversé votre âme, car il lui a fallu la transpercer pour arriver à la chair de votre Fils. La lance cruelle qui a ouvert le côté de Jésus l'a percé seulement après que le Sauveur eut rendu le dernier soupir; elle n'a point touché son âme, au lieu qu'elle a vraiment percé la vôtre. L'âme de Jésus avait cessé d'être unie à son corps, tandis que la vôtre n'en pouvait être arrachée. La violence de la douleur qui a traversé votre âme, ô Marie, nous fait dire avec vérité que vous avez été plus que martyre, vous qui avez plus souffert par la compassion que vous n'auriez fait si vous aviez enduré dans votre corps les tourments de la passion. Cette parole de Jésus : *Femme, voilà votre fils*, n'a-t-elle pas été pour vous plus qu'une épée, elle qui, traversant votre âme, a pénétré jusqu'au point qui unissait cette âme avec la vie? Quel échange! Jean au lieu de Jésus, le serviteur à la place de son Seigneur, le disciple au lieu du maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, rien qu'un homme pour remplacer un Dieu! Comment votre âme si affectueuse n'aurait-elle pas été transpercée par la parole qui vous a été dite, quand il nous suffit de nous en souvenir pour en avoir le cœur tout déchiré?

• Mes frères, ne vous étonnez pas de m'entendre répéter que Marie a été martyre dans son âme. Celui-là seul peut en être surpris qui a

oublié que saint Paul met au nombre des plus grands crimes des païens d'avoir été sans affection. Ce ne sont pas certes les entrailles de Marie qui ont manqué d'affection. Puissent ses serviteurs lui ressembler en cela ! Mais, dira quelqu'un, ne savait-elle pas à l'avance que Jésus mourrait ? — Oui, indubitablement. — N'espérait-elle pas qu'il ressusciterait ? — Oui, et très fermement. — Avec cela, a-t-elle pu partager les douleurs de son fils crucifié ? — Oui, et bien cruellement. Et qui êtes-vous, mon frère ; d'où vous vient cette sagesse, pour que la compassion de Marie vous étonne plus que ne fait la passion de son Fils ? Jésus a pu mourir corporellement, et sa mère n'aurait pu mourir avec lui par le cœur ? La mort du Fils de Marie a été l'effet d'une charité que personne ne peut surpasser ; la compassion de Marie a été produite par la plus grande charité possible après celle de Jésus. (Saint Bernard.)

PRIONS. — O Dieu, dans la passion duquel, suivant la prophétie de Siméon, un glaive de douleur a percé l'âme si douce de la glorieuse Vierge Marie, votre mère, accordez dans votre bonté, à nous qui vénérons les souffrances de sa transfixion, de recevoir les heureux effets de votre passion. Nous vous le demandons par les mérites et par l'intercession de tous les saints personnages qui se tenaient fidèlement debout au pied de votre croix. Ainsi soit-il.

16 SEPTEMBRE. — LES SAINTS CORNEILLE ET CYPRIEN, PONTIFES ET MARTYRS.

Corneille, né à Rome, gouverna l'Eglise au temps des empereurs Gallus et Volusien. De concert avec Lucine, très pieuse dame romaine, il retira des catacombes les corps des bienheureux apôtres Pierre et Paul, pour les transférer dans un lieu plus convenable. Lucine plaça le corps de Paul dans sa maison de campagne, sur la voie d'Ostie, près du lieu où le saint avait été frappé par le glaive. Corneille ensevelit les restes du prince des apôtres non loin du lieu où il avait été crucifié. Les empereurs, informés de ce fait et du nombre des prosélytes que le pontife attirait à la religion chrétienne, envoyèrent Corneille en exil à Centumcelles, aujourd'hui Civita-Vecchia, où saint Cyprien, évêque de Carthage, lui adressa des lettres de consolation. L'assiduité avec laquelle ces deux illustres personnages se rendirent mutuellement ce devoir de la charité, fut mal interprétée par les empereurs. Ils firent venir Corneille à Rome, et le traitèrent en coupable de lèse-majesté. Ils ordonnèrent qu'il fût battu à coups de verges plombées, et ensuite ils le firent traîner devant la statue de Mars pour qu'il offrît un sacrifice à cette fausse divinité. Mais Corneille ayant manifesté une vive horreur pour un telle impiété, on lui trancha la tête, le 16 septembre. Il avait vécu dans le pontificat environ deux ans. La bienheureuse Lucine ensevelit son corps, avec l'aide des clercs, dans sa maison de campagne, près du cimetière de Calixte. L'an 252.

Cyprien, né en Afrique, enseigna d'abord la rhétorique avec honneur. Ensuite devenu chrétien à la persuasion du prêtre Cécilius, dont, par reconnaissance, il ajouta le nom au sien, il donna tout son bien aux pauvres. Peu après il fut promu à la prêtrise et devint même évêque de Carthage. Il est inutile de donner la liste des productions de son génie, l'éclat de ses ouvrages surpasse celui du soleil. Cyprien souffrit le martyre sous les empereurs Valérien et Gallien, dans la huitième persécution, le même jour où Corneille souffrit à Rome, mais non pas la même année. L'an 258.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que la fête de vos bienheureux martyrs et pontifes saint Corneille et saint Cyprien nous protège, et que leur vénérable intercession nous recommande auprès de vous. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—SAINTE EUPHÉMIE, SAINTE LUCIE ET SAINT GÉMINIEN, MARTYRS.

Euphémie, Lucie et Gémilien furent couronnés du martyre dans la persécution de Dioclétien, à des jours différents, mais dans le même lieu, à Chalcédoine. Sous le proconsulat de Priscus, la vierge Euphémie souffrit avec courage divers genres de supplices, les fouets, le chevalet, la roue, le feu. Enfin, elle fut exposée aux bêtes, dont l'une la déchira, tandis que les autres lui léchaient les pieds. Elle rendit ainsi son âme pure entre les mains de Dieu. Lucie, veuve romaine, accusée par son propre fils Eutrope d'adorer Jésus-Christ depuis plusieurs années, fut plongée dans une chaudière pleine de poix et de plomb fondu. Elle en ressortit sans aucun mal et fut conduite dans les rues de Rome encore toute couverte de plomb. La constance de sa foi au milieu des tourments convertit Gémilien, personnage de distinction, qui, après divers genres de supplices, décapité avec elle, fut, ainsi que plusieurs autres nouveaux convertis, le compagnon de son glorieux martyre. Leurs corps furent ensevelis honorablement par Maxima, femme chrétienne.

PRIONS. — Accordez-nous, Seigneur, de recueillir ce fruit de nos prières, que, marchant sur les traces de vos saints martyrs Euphémie, Lucie et Gémilien, dont le jour anniversaire de leurs souffrances est l'objet de notre dévotion, nous imitions la constance de leur foi. Ainsi soit-il.

17 SEPTEMBRE. — IMPRESSION DES STIGMATES DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

François, ce fidèle serviteur et ministre de Jésus-Christ, s'était retiré, deux ans avant sa mort, sur le mont Alverne, où il avait commencé un carême en l'honneur de l'archange Michel. Surabondant alors des douceurs de la contemplation divine, plus embrasé

que jamais du feu des désirs célestes, il se sentit inondé par une affluence extraordinaire des dons qui découlent d'en haut. Tandis que l'ardeur séraphique de ses aspirations l'élevait vers Dieu, et que, pénétré d'une tendre compassion, il se transformait en celui à qui dans l'excès de sa charité il a plu d'être crucifié, un matin, aux environs de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, comme il priaît sur le flanc de la montagne, il lui sembla voir un séraphin qui avait six ailes aussi éclatantes que le feu, descendre des hauteurs du ciel. L'envoyé céleste, s'étant transporté d'un vol rapide à cet endroit de l'espace qui était proche de l'homme de Dieu, lui parut non-seulement ailé, mais crucifié. Il avait les mains et les pieds étendus et attachés à la croix, et les ailes disposées de cette manière : il en élevait deux au-dessus de sa tête ; il en étendait deux pour voler ; des deux autres, qu'il repliait autour de son corps, il se faisait comme un vêtement. A cette vue, François fut dans un grand étonnement et ressentit une joie mêlée de douleur, car l'aspect si plein de charmes du séraphin, qu'un miracle rapprochait de lui avec tant de familiarité, lui causait une vive allégresse ; mais, d'un autre côté, le cruel spectacle de son crucifiement pénétrait le saint d'une vive compassion, et il en avait le cœur comme transpercé d'un glaive.

François, instruit au dedans par celui qui lui avait apparu au dehors, comprit que, bien que les douleurs de la passion fussent incompatibles avec l'immortalité d'un esprit séraphique, cependant cette vision lui avait été présentée pour l'avertir qu'étant lui-même ami de Jésus-Christ, il devait être transformé tout entier en une vive image du Sauveur crucifié, non par le martyre du corps, mais par un feu intérieur qui dévorerait son âme. En effet, après un entretien secret et intime, la vision disparut ; mais elle embrasa le saint d'une ardeur séraphique, et elle imprima sur sa chair des signes extérieurs qui retraçaient les plaies de Jésus crucifié comme un cachet qui laisse son empreinte à l'endroit que l'activité dissolvante du feu a rendu susceptible de la recevoir. On vit aussitôt apparaître aux mains et aux pieds du serviteur de Dieu des clous dont les têtes étaient en dedans des mains et sur le revers des pieds, et dont les pointes se montraient sur la partie opposée. Le côté droit du saint fut aussi comme percé d'une lance, et demeura marqué d'une cicatrice rouge. Un sang miraculeux qui en coulait souvent, pénétrait la tunique et les autres habits de François. Devenu ainsi un homme nouveau, honoré d'un privilège inoui jusque-là, par suite du plus extraordinaire et du plus étonnant prodige, le bienheureux patriarche, décoré des saints stigmates, descendit de la montagne, portant l'image du crucifié non sur des tables de pierre ou de bois, mais dans ses propres membres, où l'avait tracée le doigt du Dieu vivant. Cet homme séraphique, sachant très bien qu'il est bon de tenir caché le secret du roi, gardait pour lui la connaissance de cette faveur mystérieuse du Roi du ciel, et s'efforçait de cacher ces saintes plaies. Mais, parce qu'il importe à la gloire de Dieu de révéler les merveilles que le Sei-

gneur lui-même a faites, celui qui avait secrètement imprimé ces stigmates les mit au grand jour par des miracles, et fit éclater par des signes manifestes leur vertu admirable et cachée. En mémoire d'un si grand prodige, attesté par les témoignages les plus imposants, honoré des plus singuliers éloges, mis au rang des plus hautes faveurs de Dieu dans les bulles pontificales, Benoît XI a ordonné la célébration d'une solennité annuelle, et le pape Paul V, pour embraser les cœurs des fidèles des flammes de l'amour le plus vif à l'égard de Jésus crucifié, a étendu cette fête à toute l'Eglise.

PRIONS. — Seigneur Jésus, qui, dans le refroidissement du monde, pour embraser les cœurs du feu de votre amour, avez renouvelé sur la chair du bienheureux François les sacrés stigmates de votre passion, accordez-nous, dans votre bonté, que par ses mérites et ses prières nous portions continuellement notre croix, et que nous fassions de dignes fruits de pénitence. Ainsi soit-il.

18 SEPTEMBRE.—SAINT JOSEPH DE CUPERTINO, CONFESSEUR. — L'AN 1664.

Joseph dit de Cupertino, petite ville des environs de Salente, au diocèse de Nardó, naquit dans ce lieu, l'an de grâce 1605, de parents pieux. Prévenu de l'amour de Dieu, il passa son enfance et sa jeunesse dans une grande simplicité et innocence de mœurs. La sainte Mère de Dieu l'ayant délivré par son secours d'une longue et cruelle maladie, dans laquelle il fit preuve d'une patience admirable, il s'appliqua avec une nouvelle ardeur à la pratique des vertus; et pour s'unir plus intimement à Dieu, qui l'appelait à une perfection plus relevée, il résolut de s'enrôler dans l'ordre séraphique de Saint-François. Après divers événements, il parvint à la réalisation de ses désirs, et entra chez les Franciscains Conventuels *della Grotella*, où, vu son ignorance des lettres humaines, il fut d'abord reçu parmi les frères-lais. Dieu permit que dans la suite il fût admis au nombre des religieux du chœur. Promu au sacerdoce, après l'émission de ses vœux solennels il se proposa un plan de vie encore plus parfait. Quittant donc tout attachement aux choses de ce monde, renonçant à tout ce qui n'est pas absolument indispensable à la vie, il affligea son corps par les cilices, les flagellations, les chaînes, enfin par tous les genres d'austérités et de pénitences, tandis qu'il fortifiait son âme en lui procurant de célestes douceurs puisées dans l'oraison et dans la plus sublime contemplation. Aussi l'amour de Dieu qui l'avait animé dès le premier âge, fit-il en lui de jour en jour les plus remarquables progrès. Une des preuves principales de l'ardeur de sa charité, ce furent les délicieuses extases et les étonnants transports qui souvent le ravissaient en Dieu. Toutefois, lors même que son esprit était ainsi élevé au-dessus de l'empire des sens, il suffisait de lui parler au nom de l'obéissance pour le rappeler à lui-même. Il s'attachait avec un

zèle extrême à la pratique de cette vertu, et il disait-habituellement qu'il voulait être conduit par elle en toutes ses démarches comme un aveugle, et qu'il aimerait mieux mourir que de manquer à l'obéissance. Il imita si parfaitement la pauvreté du patriarche de l'ordre séraphique, que, près de mourir, il put affirmer à son supérieur qu'il n'avait rien à léguer, même de ce qui était permis aux religieux. Mort au monde et à lui-même, il retraçait en sa personne la vie de Jésus ; et tandis qu'à l'odorat il reconnaissait en quelques-uns la présence du vice honteux, un parfum miraculeux qui s'exhalait de son corps était l'indice de la pureté sans tache qu'il conserva toujours. Il eut pourtant à défendre cette vertu contre les tentations violentes par lesquelles le démon s'efforça de lui en ravir le mérite. Mais tous les efforts de l'esprit immonde vinrent échouer contre l'exacte vigilance de Joseph à garder ses sens, contre ses mortifications continues et la protection spéciale dont la très pure Vierge Marie récompensait sa piété. Il avait coutume de l'appeler sa mère, et ressentait pour elle, comme pour la plus tendre des mères, un amour affectueux, une vénération profonde, et il souhaitait vivement que les autres partageassent sa dévotion, afin que, disait-il, avec la protection de Marie ils puissent obtenir toutes les faveurs de Dieu. Ce désir véhément du bienheureux Joseph avait son principe dans la charité à l'égard du prochain. Son zèle brûlant pour le salut des âmes le portait à travailler sans relâche, et de toutes les manières, à leur sanctification. Etendant sa charité sur toutes sortes de personnes, il soulageait selon l'étendue de son pouvoir le pauvre et l'infirme, tous ceux enfin qui souffraient de quelque tribulation. Son cœur compatissant se dilatait pour ceux mêmes qui l'attaquaient par des reproches, des outrages et des injures. Il accueillait tous ces affronts avec la même patience, la même mansuétude, la même hilarité qui brillait sur son visage lorsque, à travers de grands périls où sa vie se trouvait souvent en danger, il lui fallut parcourir diverses contrées pour obéir aux ordres de ses supérieurs et à ceux de la sainte Inquisition.

Les princes aussi bien que les peuples admiraient sa haute sainteté et les grâces surnaturelles dont il était favorisé; et néanmoins, son humilité était telle, que, se réputant un insigne pécheur, il suppliait Dieu avec les plus vives instances de lui retirer des privilèges si éclatants dont il l'avait comblé, et conjurait les hommes de jeter son corps en un lieu où sa mémoire serait ensevelie à jamais dans l'oubli. Mais le Dieu qui élève les humbles, et qui pendant la vie de son serviteur lui avait très abondamment accordé, avec une sagesse céleste, le don de prophétie, la connaissance des cœurs, la grâce des guérisons, et d'autres grâces singulières, voulut encore environner de gloire sa mort et son tombeau. Cette fin, précieuse aux yeux du Seigneur, arriva au lieu et au jour que le saint avait prédits, à Osimo, dans la 61^e année de son âge. Des miracles étonnants opérés depuis son trépas engagèrent Benoît XIV à le béatifier, et Clément XIII à l'inscrire au catalogue des saints. Clément XIV, religieux du même ordre que Joseph, étendit son office et sa messe à toute l'Eglise.

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu tout attirer à votre Fils unique après qu'il eut été élevé de terre, faites, dans votre bonté, que par les mérites et à l'exemple de votre séraphique confesseur Joseph, nous nous élevions au-dessus de tous les désirs terrestres, pour arriver jusqu'à notre divin Sauveur. Ainsi soit-il.

19 SEPTEMBRE.—SAINT JANVIER ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.—L'AN 305.

Janvier, évêque de Bénévent, fut arrêté durant la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, et conduit comme chrétien à Nôle, devant Timothée, gouverneur de la Campanie. Après que sa constance eut été mise à l'épreuve des tourments, il fut jeté dans une fournaise embrasée, d'où il sortit sans aucun mal, la flamme ayant respecté même ses vêtements et jusqu'à ses cheveux. Ce prodige excita la colère du magistrat, qui fit tirailler le corps du martyr jusqu'à rupture des nerfs et dislocation des membres. Cependant Festus, diacre de Janvier, et Didier, son lecteur, furent arrêtés et chargés de chaînes ainsi que le saint évêque, puis trainés devant le char de Timothée jusqu'à Pouzzoles. Là, ils furent jetés dans la prison, au milieu d'autres confesseurs condamnés aux bêtes, parmi lesquels se trouvaient Sosie et Procule, diacres l'un de Misène, l'autre de Pouzzoles, ainsi que les laïques Eutychès et Acace. Le lendemain on les exposa tous aux bêtes dans l'amphithéâtre. Mais ces animaux, oubliant leur férocité naturelle, vinrent se coucher aux pieds de Janvier. Le gouverneur attribua ce fait à des enchantements, et prononça la sentence de mort contre les martyrs de Jésus-Christ. Tout-à-coup, par un juste châtiment de Dieu, il fut privé de la vue. Il la recouvra grâce aux prières du bienheureux évêque. Ce miracle fit embrasser la foi de Jésus-Christ à environ cinq mille personnes. Le juge ingrat, au lieu de se laisser désarmer par un si grand bienfait, tomba dans une espèce de rage en voyant la conversion d'une telle multitude; il eut peur des décrets de ses maîtres, et il fit décapiter Janvier avec ses compagnons. Les villes voisines, animées par le désir de s'assurer chacune dans l'un de ces martyrs un protecteur auprès de Dieu, prirent à l'envi le soin d'ensevelir les corps. Les habitants de Naples, sur un avis du Ciel, donnèrent la sépulture aux restes de saint Janvier. Ces précieuses reliques, transportées plus tard à Bénévent, et ensuite à l'abbaye de Monte-Vergine, furent enfin ramenées à Naples et déposées dans la cathédrale de cette ville. Beaucoup de miracles les glorifièrent. Le plus mémorable est celui qui arrêta les irrptions du Vésuve. Des globes de feu qui s'échappaient du volcan et menaçaient de porter la ruine et la dévastation dans les contrées voisines, et même dans les provinces éloignées, s'éteignirent plus d'une fois par la vertu de saint Janvier. Un autre prodige non moins remarquable, c'est que le sang du martyr, qui se conserve desséché dans une fiole de verre, lorsqu'il est mis en présence de la tête du

même saint se liquéfie et se met en ébullition, comme s'il venait d'être répandu : merveille qui s'est accomplie jusqu'à ce jour.

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de vos saints martyrs Janvier et ses compagnons, accordez-nous, dans votre miséricorde, d'être animés par l'exemple de ceux dont les mérites nous apportent tant de joie. Ainsi soit-il.

20 SEPTEMBRE.—SAINT EUSTACHE ET SES COMPAGNONS, MARTYRS.—VERS L'AN 110.

Eustache, appelé aussi Placide, jouissait d'une grande réputation à Rome, à cause de sa naissance, de sa fortune et de sa gloire militaire. Sous l'empire de Trajan, il mérita le titre de maître des soldats. Un jour qu'il se livrait à l'exercice de la chasse, et qu'il courait un cerf d'une taille extraordinaire, l'animal s'arrêta tout à coup et laissa voir entre ses ramures une grande image de Jésus crucifié, d'où partaient des rayons lumineux et d'où sortit une voix qui invita le chasseur à faire de la vie éternelle l'objet de ses poursuites. Eustache s'enrôla donc dans la milice chrétienne, avec sa femme Théopista et ses deux enfants en bas âge, Agapit et Théopiste. Peu après, sur l'ordre du Seigneur, il revint au lieu où il avait eu sa vision, et il y entendit l'annonce des grandes afflictions qu'il aurait à souffrir pour la gloire de Dieu. Bientôt en effet d'incroyables malheurs commencèrent à exercer sa patience, et il fut réduit à la dernière misère. Obligé de se retirer dans un asile inconnu, il eut, au milieu du chemin, la douleur de se voir enlever de la manière la plus cruelle son épouse d'abord, et ensuite ses enfants. Dans cette complication d'infortunes, il se mit au service d'un laboureur d'une région éloignée, et demeura longtemps caché jusqu'à ce que, encouragé par un avertissement céleste, et rappelé à Rome dans un danger de l'empire, il reçut de l'empereur Trajan le commandement des armées. Dans le cours de son expédition, il recouvra d'une manière inespérée sa femme et ses enfants; et plus tard il rentra à Rome victorieux, aux applaudissements de tous les citoyens. Mais le successeur de Trajan, Adrien, lui ayant commandé peu après d'offrir un sacrifice aux dieux à cause de sa victoire, Eustache refusa d'obéir avec une fermeté invincible. Tous les moyens furent mis en œuvre inutilement pour lui faire abjurer la foi de Jésus-Christ. Exposé aux lions avec sa femme et ses enfants, il fut épargné par eux. Le tyran redoubla de fureur à cette vue, et fit jeter les confesseurs dans les flancs embrasés d'un taureau d'airain. Ils consommèrent ainsi leur martyre en louant Dieu, et prirent leur essor vers le séjour de l'éternelle félicité, le 20 septembre. Leurs corps, retrouvés sans altération, furent ensevelis religieusement par les fidèles. On les transféra ensuite avec honneur dans l'église qui a été érigée sous leur invocation.

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle

de vos saints martyrs Eustache et ses compagnons, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

21 SEPTEMBRE. — SAINT MATTHIEU, APÔTRE. — I^{er} SIÈCLE.

Matthieu, nommé aussi Lévi, fut apôtre et évangéliste. Appelé par Jésus-Christ un jour qu'il était assis au bureau des impôts, il suivit aussitôt le Seigneur et lui donna dans sa maison un festin auquel il avait invité les autres disciples. Après la résurrection du Sauveur, Matthieu, avant de partir pour la contrée où il devait aller prêcher le salut, le premier d'entre les Juifs écrivit l'Evangile de Jésus-Christ dans la langue hébraïque, en faveur de ceux des circoncis qui avaient embrassé la foi. Ensuite il partit pour l'Ethiopie, où il confirma sa prédication par de nombreux miracles. Le prodige par lequel il ressuscita la fille du roi de la contrée fut la principale cause pour laquelle ce prince se convertit avec sa femme et presque tout son peuple. Après la mort du roi, Hirtacus, son successeur, qui aurait voulu en épouser la fille Iphigénie, plein de fureur contre Matthieu, à la persuasion de qui cette princesse avait voué à Dieu sa virginité et persévérerait dans sa sainte résolution, fit massacrer le saint à l'autel pendant qu'il célébrait les divins mystères. Ce fut le 21 septembre que l'apôtre couronna ainsi sa vie par la gloire du martyre. Son corps, transporté à Salerne, et plus tard, sous le pontificat de saint Grégoire VII, déposé dans une église consacrée en cette ville sous l'invocation même de l'évangéliste, est honoré par un grand concours de pieux fidèles.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que nous soyons aidés par les prières du bienheureux Matthieu, apôtre et évangéliste, afin que nous recevions par son intercession ce qu'il ne nous est pas possible d'obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

22 SEPTEMBRE — SAINT THOMAS DE VILLENEUVE, EVÊQUE ET CONFESSEUR — L'AN 1556.

Thomas, né à Fuentana, au diocèse de Tolède en Espagne, ressentit dès l'âge le plus tendre une charité et une compassion extraordinaires envers les pauvres. Il en donna dans son enfance même plusieurs exemples. L'un des plus frappants, c'est que plus d'une fois il se dépouilla de ses propres habits pour couvrir les indigents. D'abord il avait été envoyé à Alcalá pour apprendre les belles-lettres dans le grand collège de Saint-Ildephonse; mais il fut obligé de quitter cette ville par suite de la mort de son père. Il y retourna presque aussitôt reprendre le cours de ses études, après avoir auparavant consacré tout son héritage à nourrir de pauvres filles. Quand il eut achevé de s'instruire dans les lettres divines, sa science remarquable le fit élever à une chaire de l'université d'Alcalá. Il s'y montra admirable par la clarté avec laquelle il résolut les questions de

philosophie et de théologie. Cependant il demandait à Dieu par des prières continuelles et ferventes la science des saints, celle surtout qui consiste à bien régler la vie et les mœurs. C'est pour ce'a que, sous l'inspiration du Seigneur, il embrassa l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Aussitôt qu'il eut fait profession, il excella dans la pratique de toutes les vertus qui font l'ornement d'un religieux, et se montra admirable par son humilité, sa patience, sa continence, et principalement par sa charité. Au milieu de travaux divers et incessants, il était toujours invinciblement appliqué à l'oraison et à la méditation des choses célestes. L'éminence de sa sainteté et de sa science lui ayant fait imposer la charge de prédicateur, aidé de la grâce d'en haut, il retira de la fange du vice des milliers de pécheurs, qu'il fit entrer dans le chemin du salut. Employé ensuite au gouvernement de ses frères, il allia par un juste tempérament la prudence, l'équité, la douceur, l'exactitude et la sévérité. Aussi réussit-il à restaurer en plusieurs endroits l'ancienne discipline de son ordre. Elu archevêque de Grenade, il montra une humilité et une constance admirables dans le refus qu'il fit de cette haute dignité. Mais peu après, l'autorité de ses supérieurs l'obligea d'accepter le gouvernement de l'église de Valence. Pendant onze ans environ qu'il occupa ce siège, il remplit toutes les fonctions du pasteur le plus pieux et le plus vigilant. Au reste il ne changea absolument rien à sa manière ordinaire d'agir; seulement il donna un élan beaucoup plus libre à son intarissable charité, et il alla jusqu'à distribuer aux pauvres les immenses revenus de son église, sans se laisser à lui-même un misérable lit, car la couche où il reposait dans la maladie qui devait le conduire à la possession du ciel, lui avait été prêtée par un homme à qui peu de temps auparavant il l'avait donnée en aumône. Il s'endormit dans le Seigneur le 8 septembre, âgé de 68 ans. Dieu, pendant la vie et après la mort de son serviteur, attesta sa sainteté par des miracles dont voici les plus éclatants : Un grenier qui était resté entièrement vide après la distribution aux pauvres de tout le grain qu'il renfermait, se trouva subitement rempli; et un enfant ressuscita au tombeau du bienheureux Thomas. L'éclat de ces prodiges et de beaucoup d'autres engagea le souverain-pontife Alexandre VII à inscrire au nombre des saints celui au nom de qui ils s'opéraient, et à fixer au 18 septembre la célébration de sa fête.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné au bienheureux pontife Thomas une compassion insigne envers les pauvres, nous vous prions de répandre libéralement les richesses de votre miséricorde sur tous ceux qui vous invoquent. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR — SAINT MAURICE ET SES COMPAGNONS. MARTYRS — L'AN 286.

L'empereur Maximien ayant conduit une armée dans la Gaule, s'arrêta à Sion pour offrir un sacrifice aux dieux. Or il arriva que la légion

Thébaine, craignant de se souiller par la participation à ces mystères impies, se sépara du reste des troupes. L'empereur envoya dire à ses soldats que, s'ils ne voulaient être mis à mort, ils eussent à revenir au camp pour le sacrifice. Ils répondirent que la religion chrétienne ne le leur permettait pas. Le tyran, outré de ce langage, sentit redoubler sa fureur. Une partie de l'armée fut envoyée contre la légion fidèle avec ordre de la décimer. De leur propre mouvement, et animés encore par les exhortations de Maurice, les soldats désignés pour la mort préférèrent le martyre à l'exécution des ordres impies de l'empereur. Maximien voyant que tous ceux qui restaient persévéraient constamment dans la confession de Jésus-Christ, donna ordre à toute l'armée de les égorger; ce qui arriva le 22 septembre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos prières que la fête solennelle de vos saints martyrs Maurice et ses compagnons nous soit un sujet de joie, en sorte que, ayant confiance en leur protection, nous ayons part à la gloire de leur naissance au ciel. Ainsi soit-il.

23 SEPTEMBRE — SAINT LIN, PAPE ET MARTYR — L'AN 76.

Le souverain-pontife Lin, né à Volterra en Etrurie, fut le premier successeur de saint Pierre dans le gouvernement de l'Eglise. Sa foi et sa sainteté furent si grandes, que non seulement il chassait les démons, mais que même il ressuscitait des morts. Il écrivit les actes du bienheureux Pierre, et s'attacha surtout à faire connaître la manière dont cet apôtre avait agi contre Simon-le-Magicien. Ce saint pape eut la tête tranchée à cause de sa constance dans la foi, sur ordre de l'impie Saturnin, personnage consulaire, dont l'affreuse ingratitude traita ainsi celui qui avait délivré sa fille obsédée par le démon. Il fut enseveli au Vatican, près du tombeau du prince des apôtres, le 23 septembre. Il occupa le saint-siège onze ans deux mois et vingt-trois jours, ayant en deux ordinations, au mois de décembre, créé quinze évêques et dix huit prêtres.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Lin, accordez-nous, dans votre miséricorde, de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR — SAINTE THÈCLE, VIERGE ET MARTYRE, I^{er} SIÈCLE.

La vierge Thècle, née à Icone, de parents illustres, instruite par l'apôtre saint Paul dans les préceptes de la foi, a été célébrée avec les plus grands éloges par les saints pères. A l'âge de dix-huit ans elle fit connaître à Thamisir, son fiancé, la résolution où elle était de demeurer vierge, ce qui fit que ses parents la dénoncèrent comme chrétienne. Un bûcher allumé fut préparé pour elle, et on la menaça de

l'y jeter si elle ne renonçait à Jésus-Christ. La vierge, s'étant armée du signe de la croix, s'élança elle-même au milieu des flammes; mais une pluie qui survint tout-à-coup ayant éteint le feu, Thècle fut conduite à Antioche. Elle y fut d'abord exposée aux bêtes, ensuite attachée à des taureaux furieux pour être écartelée. Enfin on la jeta dans une fosse remplie de serpents. La protection de Jésus-Christ la délivra de tous ces dangers. Elle convertit par l'ardeur de sa foi et la sainteté de sa vie un grand nombre d'infidèles. De retour dans sa patrie, elle se retira seule sur une montagne, et passa au Seigneur à l'âge de 90 ans. Son corps fut enseveli à Séleucie.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos prières que nous tous qui honorons la naissance au ciel de la bienheureuse Thècle, votre vierge et martyr, nous nous réjouissons au jour anniversaire de sa solennité, et nous profitons des exemples admirables de sa foi. Ainsi soit-il.

24 SEPTEMBRE. — NOTRE-DAME DE LA MERCI.

Au temps où la plus grande et la plus belle partie des Espagnes gémissait sous la rigueur du joug des Sarrazins, et que d'innombrables et infortunés chrétiens étaient détenus dans les fers d'un horrible esclavage, au très grand péril de leur foi et de leur salut, la bienheureuse Reine du ciel, voulant en sa bonté remédier à tant de maux affreux, fit éclater sa charité sans bornes dans l'œuvre de la rédemption de ces pauvres captifs. Un jour que saint Pierre Nolasque, homme très riche et très pieux, appliqué à de saintes méditations, cherchait, comme il ne cessait de le faire depuis longtemps, par quel moyen on pourrait soulager la misère de tant de chrétiens prisonniers chez les Maures, la bienheureuse Vierge elle-même lui apparut, la sérénité sur le front, et lui dit que son divin Fils et elle-même désiraient vivement qu'on instituât en son honneur un ordre de religieux dont le but serait de travailler à délivrer de la tyrannie des infidèles les chrétiens captifs. Animé par cette vision céleste, l'homme de Dieu se sentit embrasé d'une ardeur de charité incroyable, et dès lors il n'eut plus qu'une pensée : c'était que l'ordre à instituer et lui en même temps s'appliqueraient à pratiquer ce degré sublime de vertu qui consiste à donner sa vie pour le prochain. La même nuit, la très sainte Vierge apparut au bienheureux Raymond de Pennafort et à Jacques I^{er}, roi d'Aragon, leur donnant le même avis au sujet d'un ordre religieux, et leur recommandant de concourir autant qu'ils le pourraient à la création d'une œuvre si importante. Pierre alla tout aussitôt se jeter aux pieds de Raymond, qui était son confesseur, lui découvrit ce qui lui était arrivé, et le trouvant déjà instruit de tout par une révélation céleste, se soumit très humblement à sa direction. Le roi d'Aragon survint alors, résolu à mettre à exécution ce que la bienheureuse Vierge lui avait révélé à lui-même. Après en avoir donc conféré ensemble, ces trois hommes entreprirent d'un commun accord d'instituer, en l'honneur de la

Vierge-Mère, un ordre religieux sous le titre de Notre-Dame de la Merci pour la Rédemption des captifs. Ainsi, le 10 août de l'année 1218, le roi Jacques entreprit d'établir l'institut conçu depuis longtemps, et obligea les religieux à un quatrième vœu, celui de demeurer otages au pouvoir des musulmans, quand cela serait nécessaire pour la délivrance des chrétiens. En même temps il accorda aux profès le privilège de porter sur la poitrine ses armes royales, et il fit confirmer par Grégoire IX l'institut qui se devouait par amour du prochain à l'exercice d'une charité si sublime. Dieu lui-même donna par le moyen de la Vierge-Mère un accroissement considérable à cet ordre, lequel en peu de temps se répandit heureusement sur toute la terre et eut la gloire de compter dans ses rangs de saints personnages distingués par leur charité et leur piété, qui employaient à racheter leurs frères les aumônes des chrétiens. Quelquefois on les vit se donner eux-mêmes pour occuper la place des malheureux dont ils réclamaient la liberté. Or, afin que de dignes actions de grâces fussent rendues à Dieu et à la Vierge-Mère pour un si grand bienfait, le siège apostolique, après des privilèges presque innombrables octroyés à l'ordre, a accordé la célébration de cette fête particulière avec la récitation d'un office propre.

PRIONS. — O Dieu, qui, par la très glorieuse Mère de votre Fils, avez daigné accroître votre Église d'une nouvelle famille de religieux pour délivrer les chrétiens de la captivité des infidèles, faites, nous vous en prions, que par l'intercession et les mérites de celle que nous vénérons pieusement comme l'institutrice d'une œuvre si grande, nous soyons délivrés de tous nos péchés et de l'esclavage du démon. Ainsi soit-il.

25 SEPTEMBRE (Mart. Rom.) — SAINT FIRMIN, EVÊQUE ET MARTYR. — VERS L'AN 287.

Firmin naquit à Pampelume, de parents nobles, Firmus et Eugénie, avec qui il fut baptisé par le bienheureux Saturnin, évêque de Toulouse. Ce pontife ayant chargé un vénérable prêtre de l'instruire dans la religion chrétienne, il y fit tant de progrès, qu'il parcourut ensuite beaucoup de contrées en les éclairant par ses prédications évangéliques et par la sainteté de ses exemples. Lorsqu'il eut été élu évêque de Pampelume, il distribua tous ses biens aux pauvres, pour se dévouer entièrement au ministère apostolique. Ayant appris qu'une persécution cruelle s'exerçait contre les chrétiens dans toute la région qui est au-delà des Pyrénées, il quitta Pampelume et parcourut plusieurs villes des Gaules. A Agen et à Angers, il convertit une multitude innombrable d'idolâtres, le Seigneur confirmant sa doctrine par de fréquents miracles. De là il se rendit à Beauvais. Mais pendant qu'il travaillait avec ardeur à ruiner la superstition de l'idolâtrie, il fut arrêté par ordre du gouverneur Valère, frappé de fouets presque jusqu'à la mort, et jeté en prison. Mis ensuite à la discrétion de Sergius, successeur de Valère, il vit longtemps sa

patience éprouvée par le supplice de la faim et par l'infection du cachot. Délivré dans un mouvement populaire, il prêcha un temps assez considérable à Beauvais, où il bâtit quelques églises, une entre autres en l'honneur du premier martyr saint Étienne. De là il passa à Amiens, et dans l'espace de quarante jours il y fit beaucoup de miracles et convertit à la foi de Jésus-Christ trois mille personnes, qu'il baptisa. Les gouverneurs Sébastien et Longin, ayant été informés qu'à la prédication du saint évêque plusieurs villes de leur province avaient abandonné le culte des idoles pour embrasser le culte chrétien, se rendirent en toute hâte de Trèves à Amiens. Ils reprochèrent à Firmin d'introduire contrairement aux édits impériaux une nouvelle religion, et le firent emprisonner. Mais craignant une sédition de la part du peuple, ils commandèrent qu'on décapitât le saint dans le silence de la nuit, le 25 septembre. Son corps, enseveli secrètement par le sénateur Faustinien, que l'évêque avait régénéré dans les eaux du baptême, demeura caché jusqu'au règne de Thierry. Alors le vénérable évêque d'Amiens Salvius obtint de Dieu, par ses longues prières, que les reliques du saint martyr lui fussent révélées. Une vive lumière qui rayonna sur le lieu de la sépulture, ainsi qu'une délicieuse odeur qui s'en exhala et se répandit au loin, indiqua ce que l'on cherchait. La nature elle-même parut se prêter aux désirs de Salvius dans la translation des restes précieux de son bienheureux prédécesseur. Car, le 13 janvier, au plus fort d'un hiver rigoureux, tous les arbres de la contrée se montrèrent tout-à-coup ornés de fleurs et de feuillage, et les prairies, couvertes de lis et de roses, offrirent le plus riant aspect. Plusieurs malades ou infirmes furent guéris en ce jour par les mérites de saint Firmin. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez récompensé le bienheureux Firmin, évêque et martyr, de la palme de l'immortalité, qu'il a acquise par ses prédications et par ses combats, accordez-nous, dans votre miséricorde, qu'après avoir célébré son triomphe, nous obtenions aussi de partager sa couronne. Ainsi soit-il.

26 SEPTEMBRE. — LES SAINTS CYPRIEN ET JUSTINE, MARTYRS. — L'AN 304.

Cyprien, qui d'abord avait exercé la magie, et qui fut ensuite martyr, s'était efforcé, par ses enchantements et ses maléfices, de faire consentir la vierge chrétienne Justine à la passion d'un jeune homme épris de son amour. Ne pouvant réussir dans son dessein, il demanda la cause de son impuissance au démon, qui lui répondit qu'aucun moyen ne lui réussirait contre les vrais adorateurs du Christ. Cyprien, vivement impressionné par cet oracle, regretta amèrement dès lors la manière dont il avait vécu jusque-là. Il renonça à la magie et se convertit entièrement à la foi du Seigneur Jésus. En conséquence on l'arrêta en même temps que la vierge Justine, et tous deux furent meurtris de coups au visage et flagellés par tout le corps. Ensuite

on les mit en prison pour essayer de les faire changer de sentiment. Mais ils montrèrent encore après cette épreuve la plus grande constance dans la foi. Ils furent alors jetés dans une chaudière remplie de poix, de graisse et de cire bouillantes. Enfin ils eurent la tête tranchée à Nicomédie. Leurs corps, exposés sur la voie publique, restèrent six jours sans sépulture. Quelques matelots, au bout de ce temps, les embarquèrent en secret pendant la nuit, et les transportèrent à Rome. D'abord ils furent ensevelis hors des murs dans la maison de campagne de Rufine, noble romaine, et ensuite on les transféra dans la ville, pour les placer dans la basilique Constantienne, près du baptistère.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que l'intercession continuelle des bienheureux martyrs Cyprien et Justine nous protège, parce que vous ne cessez de regarder avec miséricorde ceux à qui vous accordez l'assistance d'un aussi puissant secours. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE DELPHINE, ÉPOUSE-VIERGE. —
L'AN 1360.

Delphine de Glandève, dame de Pui-Michel, illustre par la noblesse de sa naissance, mais plus encore par sa réputation de sainteté, naquit dans l'ancien diocèse de Riez, qui fait aujourd'hui partie du diocèse actuel de Digne. Dès son enfance, elle ne montra que de l'éloignement pour les parures mondaines ; et dédaignant les amusements de ce premier âge, elle plaça ses délices dans la pratique continuelle de l'oraison. Elle fit éclater un si grand amour pour la vertu de chasteté, qu'elle excita l'admiration des religieuses du couvent de Sainte-Catherine, à qui elle avait été confiée. Lorsqu'elle eut perdu ses parents, elle fut fort maltraitée par son oncle, à raison de ce que, contre le désir de Charles, roi de Sicile, elle refusait d'épouser Elzéar, baron de Sabran et comte d'Arian. Delphine ne cessa point de gémir et de se répandre en prières devant Dieu jusqu'à ce que, fortifiée par une vision céleste, elle eut été assurée d'une assistance toute particulière de la sainte Mère de Dieu pour protéger sa virginité dans des circonstances si périlleuses. Elle obéit donc à la volonté de son oncle, et épousa Elzéar à Marseille. L'appareil solennel des noces avait été disposé par le roi de Sicile lui-même avec une pompe royale. Mais au sortir du banquet nuptial, Delphine se présenta suppliante à son mari, et lui découvrit, fondant en larmes, le dessein qu'elle avait de garder la virginité. Elle parla d'une manière si persuasive, qu'aidée de Dieu, qui touchait intérieurement son époux, et agissait doucement sur son cœur, elle l'engagea à partager son héroïque résolution d'observer dans le mariage la chasteté qui convient à des vierges. Ils se lièrent l'un et l'autre par un vœu, et pendant vingt-sept années que dura leur union, ils conservèrent le lis de la virginité dans tout son éclat, sans que jamais l'ardeur de l'amour conjugal ait pu en altérer la fraîcheur. Lorsque Elzéar eut rendu à Dieu son âme

très pure, à Paris, où le roi Charles l'avait envoyé en ambassade, il apparut à Delphine couronné de gloire, et lui adressa ces paroles de David : *Le filet s'est rompu, et nous avons été délivrés*. Alors au vœu de virginité perpétuelle la servante de Dieu ajouta celui de pauvreté. Elle vendit les terres du comté d'Arian et du château de Pui-Michel, en distribua le prix aux pauvres, et se mit à demander l'aumône, contente de souffrir des affronts pour Jésus-Christ et de s'entendre souvent appeler une femme folle ou hypocrite. Cependant elle s'appliquait à l'étude de l'Ecriture-Sainte, et elle retira de l'écorce de la lettre des pensées d'une si haute spiritualité, dont elle faisait son profit, que le pape Clément VI, siégeant à Avignon, dit à son sujet qu'il n'avait jamais entendu un théologien expliquer d'une manière si profonde les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, la pauvreté, l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Enfin, comblée de mérites, et modèle des épouses, des veuves et des vierges, Delphine s'endormit dans le Seigneur, le 26 novembre, l'an 1360, à l'âge de 76 ans. Urbain V, par un décret solennel, a rendu hommage à la grandeur de ses vertus, et a constaté divers miracles qui l'ont glorifiée avant et après sa mort. (*Supplément de Digne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous avez donné dans la bienheureuse Delphine, épouse-vierge, un insigne exemple de pureté, daignez nous accorder que, fortifiés par son exemple et son secours, nous combattons continuellement pour la chasteté, et nous soyons couronnés avec elle des lis de la victoire. Ainsi soit-il.

27 SEPTEMBRE. — LES SAINTS COSME ET DAMIEN, MARTYRS. — VERS L'AN 303.

Cosme et Damien étaient frères. Ils avaient vu le jour en Arabie, et appartenaient à la ville d'Egée. Renommés comme médecins au temps où Dioclétien et Maximien gouvernaient l'empire, ils guérissaient les maladies regardées comme incurables, autant par la vertu de Jésus-Christ que par leur science médicale. Le préfet Lysias ayant appris qu'ils étaient chrétiens, les fit comparaître et les interrogea sur leur manière de vivre et sur la religion qu'ils professaient. Tous deux déclarèrent avec une sainte liberté qu'ils étaient chrétiens, et que la foi de Jésus-Christ est nécessaire au salut. Sur cette réponse, le magistrat leur ordonna d'adorer les dieux, les menaçant en cas de refus des tourments les plus cruels et de la mort. Il vit bientôt l'inutilité de ses efforts. *Qu'on leur mette les fers aux mains et aux pieds*, s'écria-t-il ; *qu'on emploie contre eux les supplices les plus rigoureux*. On exécuta ces ordres sans que Cosme et Damien fussent aucunement ébranlés. Alors on les jeta à la mer avec les chaînes dont ils étaient liés. Mais ils sortirent du sein des flots pleins de vie et libres de leurs entraves. Le préfet, attribuant ce prodige à la magie, les envoya en prison. Le lendemain il les tira de leur cachot

et les fit précipiter sur un bûcher ardent. Comme la flamme les épargnait, Lysias, après diverses autres cruautés, ordonna qu'ils fussent frappés de la hache. C'est ainsi qu'ils obtinrent la palme du martyre en confessant le nom du Seigneur.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites, nous vous en supplions, que nous, qui honorons la naissance au ciel des saints martyrs Cosme et Damien, nous soyons délivrés par leur intercession de tous les maux qui nous menacent. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT ELZÉAR DE SABRAN, CONFESSEUR.
L'AN 1325.

Elzéar, comte d'Arian et baron d'Ansois, était de l'illustre famille de Sabran, et naquit à Ansois, en Provence. Dès ses premières années, il donna des marques admirables de sainteté, et il commença dès lors à dompter sa chair par des jeûnes et d'autres abstinences. A cinq ans, confié pour son instruction à son oncle Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor de Marseille, sous la direction d'un si habile maître, il fit des progrès étonnants dans les vertus chrétiennes. Ayant épousé dans la suite Delphine de Glandève, dont la haute naissance égalait la fortune, chose qui se renouvelle bien rarement, il garda avec son épouse une continence perpétuelle. Afin de conserver sans tache dans le mariage le lis de la virginité, il portait le jour un rude cilice sous ses riches vêtements, et la nuit il entourait son corps avec une corde noueuse. Dieu fit connaître plus d'une fois combien cette conduite lui était agréable. Ne pouvant jouir dans le château d'Ansois de la tranquillité qu'il désirait, Elzéar obtint de ses parents la permission de se retirer avec sa chaste épouse au château de Pui-Michel, qui appartenait à Delphine. Il y vécut presque en religieux, ayant parfaitement réglé le temps, pour toutes les personnes de sa maison, de manière à ce que tous les instants du jour fussent sanctifiés par les exercices de la piété. De Montpellier, où il avait fait un voyage, il envoya cette réponse à son épouse, qui s'inquiétait de sa santé : *Je suis sain de corps et bien portant, grâce à Dieu. Si vous désirez me voir, cherchez-moi dans la plaie du côté de Jésus-Christ. C'est là que vous me trouverez ; mais vous me chercheriez vainement ailleurs.* Il mit au rang de ses premiers devoirs de s'inquiéter des besoins des pauvres et des indigents, afin de soulager leur misère. Il visitait les prisonniers, servait les malades dans les hôpitaux, soignait les lépreux et essuyait de ses propres mains leurs ulcères. Plusieurs fois alors les malades recouvrèrent miraculeusement la santé ; les greniers vidés par les largesses du serviteur de Dieu se remplirent souvent aussi d'une manière miraculeuse. Après la mort de son père, Elzéar alla en Italie pour prendre possession du comté d'Arian, que lui disputaient des rebelles. Aussitôt qu'il eut été reconnu, il rendit public son vœu de chasteté, et entra dans le tiers-ordre de Saint-François avec sa pieuse épouse. Peu après,

Robert, roi de Sicile, lui confia le soin d'élever son fils le prince de Calabre, et l'administration du royaume. Pendant qu'il remplissait ces fonctions avec une prudence et une habileté admirables, il fut envoyé au roi de France pour proposer le mariage de son élève avec la fille de Charles de Valois. Tandis qu'il traitait de cette affaire à Paris, sa grande sainteté étant connue de tout le monde, il tomba tout-à-coup malade de la fièvre, fit une confession générale de toute sa vie, et reçut la sainte communion en viatique. Ensuite, dans une défaillance qu'il éprouva, il parut lutter longtemps contre l'ennemi du genre humain; mais l'ayant enfin vaincu, il rendit paisiblement l'esprit en disant : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*. Sa mort arriva le 27 septembre de l'an 1323. Il fut inscrit par Urbain V au catalogue des saints. (*Supplément de Digne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à saint Elzéar, parmi les autres dons de la vertu, la gloire de la chasteté virginalle jusque dans le mariage, daignez nous accorder par la protection de ses mérites, qu'ornés de l'éclat de la pureté, nous puissions parvenir jusqu'à vous, qui êtes la pureté par essence. Ainsi soit-il.

28 SEPTEMBRE. — SAINT WENCESLAS, MARTYR. —
L'AN 938.

Wenceslas, duc de Bohême, fils d'un père chrétien et d'une mère idolâtre, qui s'appelaient Uratislas et Drahomire, fut élevé dans la piété par Ludmille, son aïeule, femme d'une grande sainteté. Ce prince, qui réunissait toutes les vertus à un degré remarquable, garda toute sa vie une virginité parfaite. Sa mère, qu'un meurtre abominable commis sur la personne de Ludmille avait aidée à s'emparer du pouvoir, et qui se livrait aux abominations du paganisme avec son jeune fils Boleslas, excita le mécontentement des grands de la nation. Fatigués de son gouvernement tyrannique et impie, ils secoururent le joug, vinrent trouver Wenceslas à Prague, et le saluèrent roi. Ce prince s'appliqua à gouverner plutôt par la bonté que par la force, secourant les orphelins, les veuves, les indigents, avec une charité admirable. Ainsi quelquefois, la nuit, il portait sur ses propres épaules du bois aux malheureux; souvent il assistait à l'enterrement des pauvres; il délivrait des captifs, et prenait sur le temps de son sommeil pour visiter les prisonniers, qu'il consolait de ses aumônes et de ses conseils. Souverain débonnaire, il gémissait amèrement lorsqu'un malheureux, quelle que fût sa faute, était condamné à mort. Plein d'un religieux respect pour les prêtres, il semait de ses mains le froment et faisait lui-même le vin dont ils devaient se servir pour le sacrifice de la messe. La nuit, il allait nu-pieds, à travers la glace et la neige, visiter les églises; et sous ses pas la terre se teignait de sang et devenait en quelque sorte brûlante. Des anges se chargèrent de veiller à la garde de sa personne. En effet, lorsque le

saint roi se fut engagé dans un combat singulier avec Radislas, duc de Gurime, dans la vue d'épargner le sang de ses sujets, on vit des anges qui, lui fournissant des armes, disaient à son adversaire : Ne le frappe pas. L'ennemi, épouvanté, tomba aux pieds de Wenceslas, et implora son pardon. Un jour qu'il assistait à une diète en Allemagne, quand il s'approcha de l'empereur, celui-ci aperçut deux anges qui le décoraient d'une croix d'or. A cette vue, Othon se leva de son trône impérial et reçut Wenceslas dans ses bras ; puis il le revêtit des insignes de la royauté, et lui donna le bras de saint Vitus. L'impie Boleslas, à la persuasion de sa mère, trama la mort du serviteur de Dieu. Après l'avoir reçu à sa table, il s'adjoignit quelques compagnons de son crime, se rendit dans une église où Wenceslas, présentant le sort qui le menaçait, était occupé à prier, et le tua de sa main. Le sang rejaillit sur les murailles, où l'on en voit encore les traces aujourd'hui. La vengeance de Dieu éclata sur cette mère inhumaine, qui fut engloutie dans le sein de la terre, et sur les meurtriers, qui périrent tous misérablement.

PRIONS. — O Dieu, qui, en accordant la palme du martyr au bienheureux Wenceslas, l'avez fait passer d'une principauté terrestre à la céleste gloire, préservez-nous par ses prières de toute adversité, et accordez-nous la joie d'être associés à son bonheur. Ainsi soit-il.

29 SEPTEMBRE. — SAINT MICHEL, ARCHANGE.

Nous disons qu'il y a neuf chœurs d'anges, parce que les divines Ecritures énumèrent les Anges, les Archanges, les Vertus, les Puissances, les Principautés, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins. C'est ce qu'attestent presque toutes les pages des livres sacrés. Les Chérubins et les Séraphins, sont, comme on le sait, mentionnés souvent dans les livres des prophètes. L'apôtre saint Paul, écrivant aux Ephésiens, nomme quatre autres ordres quand il dit : *Au dessus de toute Principauté, de toute Puissance, de toute Vertu, de toute Domination.* Et dans son épître aux habitants de Colosses : *Soit les Trônes, soit les Puissances, soit les Principautés, soit les Dominations.* Si donc aux quatre hiérarchies dont il parle aux Ephésiens on ajoute les Trônes, on aura cinq ordres ; et si on y joint encore les Anges, les Archanges, les Chérubins et les Séraphins, on trouvera incontestablement les neufs chœurs des anges. Mais il faut savoir que le mot d'ange est le nom de l'office de ces bienheureux, et n'est point celui de leur nature. Car ces saints esprits, habitants de la céleste patrie, sont et peuvent s'appeler en tout temps esprits ; mais ils ne peuvent pas en tout temps s'appeler anges dans l'acceptation propre de ce mot, qui signifie envoyé. Ils ne sont anges que quand ils sont envoyés pour quelque message. C'est pourquoi le Psalmiste a dit : *Dieu fait ses anges (ou ses envoyés) des esprits célestes.* Ce qui signifie évidemment que des esprits qu'il a continuel-

lement au pied de son trône il fait quand il le veut ses anges, ses ambassadeurs. Ceux que le Seigneur emploie aux messages moins importants portent le nom d'anges. Ceux à qui il confie les missions les plus relevées sont appelés archanges. C'est pour cette raison que ce n'est pas simplement un ange, mais l'archange Gabriel qui fut envoyé à la Vierge Marie. Il fallait en effet un esprit du plus haut rang pour l'ambassade la plus importante qui fût jamais. C'est pourquoi ces esprits supérieurs portent des noms particuliers dont la signification indique la puissance de leur action. Ainsi le nom de Michel veut dire *Qui est semblable à Dieu* ? Celui de Gabriel , *Force de Dieu* ; et Raphael signifie *Remède de Dieu*. Toutes les fois qu'il s'agit de déployer une puissance prodigieuse, c'est à saint Michel que nous en voyons confier la mission , afin que, par son intervention comme par son nom, nous comprenions que nul ne peut faire ce que Dieu seul est capable d'opérer. C'est pourquoi au sujet de cet antique ennemi qui dans son orgueil désira être semblable à Dieu, et qui osa dire : *Je monterai au plus haut des cieux, j'élèverai mon trône au dessus des astres du firmament, je serai semblable au Très-Haut*, nous savons qu'il doit lutter contre l'archange saint Michel jusqu'à ce que, à fin du monde, il soit malgré sa force précipité dans le dernier supplice. Saint Jean parle de ce combat quand il dit : *Un grand combat est livré contre l'archange Michel*. Pareillement Gabriel est envoyé à Marie, lui qui est nommé *Force de Dieu* : car il venait annoncer celui qui pour vaincre les puissances répandues dans l'air a daigné venir dans l'appareil de l'humilité. Enfin Raphael signifie, comme nous avons dit, *Remède donné de Dieu*, parce que quand il toucha les yeux de Tobie pour les guérir, il dissipa les ténèbres qui le rendaient aveugle. (*Saint Grégoire-le-Grand.*)

PRIONS. — O Dieu, qui distribuez dans un ordre admirable les ministères des anges et des hommes, accordez-nous, dans votre bonté, que ceux qui entourent continuellement votre trône dans le ciel pour vous servir, nous accordent sur la terre le secours dont nous avons besoin dans la vie présente. Ainsi soit-il.

30 SEPTEMBRE. — SAINT JÉRÔME, CONFESSEUR ET DOCTEUR. — L'AN 420.

Jérôme, fils d'Eusèbe, né à Stridon en Dalmatie, sous l'empire de Constance, fut baptisé dans sa jeunesse à Rome, et eut pour maîtres dans les belles-lettres Donat et d'autres hommes fort savants. Il parcourut ensuite la Gaule dans le désir d'apprendre, et il cultiva dans cette province quelques personnages distingués par leur piété et leur instruction dans les lettres divines. Il transcrivit de sa propre main plusieurs livres qui traitaient de matières religieuses. Il alla aussi en Grèce, où, tout en étudiant la philosophie et l'éloquence, il obtint l'amitié des plus illustres théologiens. Il s'attacha particulièrement à Grégoire de Nazianze, évêque de Constantinople, à l'école duquel il

déclare avoir appris les saintes lettres. Alors sa piété le porta à visiter le berceau du Seigneur Jésus-Christ et à parcourir toute la Palestine, accompagné de quelques juifs fort érudits. Il atteste quelque part avoir retiré de ce pèlerinage un grand profit pour l'intelligence des Ecritures. Ensuite il se confina dans une vaste solitude de Syrie, où il passa quatre ans appliqué à la lecture des livres saints et à la contemplation de la céleste béatitude, se mortifiant par un jeûne continu, par l'abondance de ses larmes et la continuité de ses macérations corporelles. Ordonné prêtre par Paulin, évêque d'Antioche, il alla à Rome trouver le pape Damase au sujet des différends qui séparaient certains évêques de Paulin et d'Epiphane. Damase le fit son secrétaire pour la correspondance ecclésiastique. Toutefois le regret de sa solitude ramena le saint en Palestine. Retiré à Bethléem près de la crèche du Seigneur, dans un monastère que Paule, dame romaine, avait construit en cet endroit, il y mena une vie qu'on pouvait appeler céleste; et quoiqu'il eût beaucoup à souffrir de diverses maladies et de cruelles infirmités, il triomphait de ses souffrances corporelles par les pieux travaux auxquels il se livrait, en étudiant et en écrivant sans cesse.

De toutes les parties de la terre on lui adressait sur l'Ecriture-Sainte des questions dont on lui demandait l'explication. Le pape Damase, saint Augustin, le consultèrent souvent sur les endroits les plus difficiles de la Bible. C'est qu'il avait réellement une science extraordinaire; et de plus, outre le grec et le latin, il entendait encore l'hébreu et le chaldaïque. Saint Augustin affirme même qu'il avait lu presque tous les auteurs. Les ouvrages vigoureux qu'il lança contre les hérétiques ne laissèrent aucun repos aux ennemis de l'Eglise. Les hommes pieux et catholiques le trouvèrent toujours disposé à les défendre. Il traduisit l'Ancien-Testament sur l'Hébreu. Par ordre de Damase, il revisa le Nouveau sur le texte grec, et l'accompagna d'un commentaire à peu près complet. De plus, il traduisit en latin nombre d'écrits de savants personnages, et lui-même enrichit la littérature chrétienne de nouveaux monuments, œuvres de son génie. Parvenu à une extrême vieillesse, illustre par sa sainteté et sa science, il passa de la terre au ciel, sous l'empire d'Honorius. Son corps, enseveli à Bethléem, fut dans la suite transféré à Rome, dans la basilique de Sainte-Marie de la Crèche.

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné accorder à votre Eglise, pour l'explication des saintes Ecritures, un docteur éminent en la personne de votre bienheureux confesseur Jérôme, faites, nous vous en supplions, que par l'intercession de ses mérites nous puissions, avec l'aide de votre grâce, accomplir ce qu'il a enseigné par sa parole et par ses œuvres. Ainsi soit-il.

1^{er} OCTOBRE. — SAINT REMI, EVÊQUE ET CONFESSEUR.
L'AN 533.

Remi, évêque de Reims, florissait au temps de Clovis, roi des

Francs, que même il baptisa de sa main. Il était né à Laon de parents distingués par leur noblesse, et il avait à peine 22 ans lorsque la sagesse de vieillard qui paraissait en lui le fit élire d'un commun consentement évêque de Reims. Le premier il eut la gloire d'amener, par ses prédications et par ses miracles, la nation des Francs à la foi du Seigneur Jésus. Au combat de Tolbiac, les Francs pliaient déjà devant les Allemands, lorsque le roi Clovis, que souvent la pieuse reine Clotilde avait engagé à recevoir le baptême, promit qu'il croirait en Jésus-Christ s'il remportait la victoire. Aussitôt les ennemis tournèrent le dos et s'enfuirent. « Alors, raconte Grégoire de Tours, la reine manda secrètement saint Remi et le pria de faire arriver des paroles de salut aux oreilles du roi. Le pontife ayant donc obtenu d'avoir des entretiens particuliers avec le prince, le pressa de reconnaître le vrai Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et d'abandonner des idoles qui étaient incapables de le secourir ni lui ni qui que ce soit. Père très saint, lui répondit Clovis, *je vous écouterai volontiers; mais il me reste une difficulté. Le peuple qui me suit ne voudra peut-être pas abandonner ses dieux; toutefois, je vais lui parler conformément à vos instructions.* Or, tout le peuple s'écria : *Nous quittons nos dieux mortels, ô pieux roi, et nous sommes prêts à suivre le Dieu immortel que prédiche Remi.* Cette réponse est portée au pontife, qui, plein de joie, ordonne les préparatifs nécessaires pour le bain de la régénération. Le roi demanda à être baptisé par l'évêque. Lorsqu'il fut entré dans le baptistère, le serviteur de Dieu lui dit : *Courbe humblement la tête, prince sicambre; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré.* Clovis ayant confessé le Dieu tout-puissant en trois personnes, fut baptisé et oint du saint-chrême par le signe de la croix. Plus de 3,000 hommes de son armée reçurent aussi le baptême, ainsi que la sœur du roi, Alboflède, qui peu de temps après passa au Seigneur. Dans la profonde affliction que le prince ressentit de cette mort, saint Remi lui adressa une lettre de consolation. Lanthilde, autre sœur du roi, qui était tombée dans l'hérésie des Ariens, se convertit aussi, et après avoir confessé que le Fils est égal au Père et au Saint-Esprit, elle reçut l'onction du saint-chrême. Remi était remarquable par sa science et par ses talents oratoires; mais sa sainteté le rendait encore plus illustre. Il usait envers les pénitents d'une douceur particulière. C'est que, disait-il, le Seigneur nous a confié à l'égard des hommes un ministère de charité et non pas de rigueur. Sa prière rendit la vie à une jeune fille. Il a composé aussi des commentaires sur plusieurs livres de la divine Ecriture. L'église de Reims fut gouvernée par lui pendant plus de 70 ans; et enfin il s'endormit dans le Seigneur, plein de jours, au mois de janvier, environ l'an 533. Son corps, enseveli d'abord dans la chapelle de Saint-Chrystophe, ensuite transféré en divers lieux, parce que Reims était dépourvu de remparts, fut placé par le pape Léon IX dans la basilique qui porte le nom du saint évêque. Les miracles qui n'ont pas cessé de s'opérer au tombeau de saint

Remi ont prouvé la sainteté de sa vie et de sa mort. (*Bréviaire romain et supplément de Langres.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Remi augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

2 OCTOBRE. — LES SAINTS ANGES GARDIENS.

Il a ordonné à ses anges de veiller sur vous. Magnifique témoignage de charité et de dilection ! Quel est celui qui a commandé ? A qui a-t-il donné ses ordres ? De qui a-t-il parlé ? Quel commandement a-t-il fait ? Considérons attentivement, mes frères, cet ordre si important ; confions-le à notre mémoire et ne l'oublions jamais. Qui donc a commandé ? N'est-ce pas celui à qui appartiennent les anges, celui à qui ils obéissent et dont ils accomplissent toutes les volontés ? Il a ordonné à ses anges *de vous garder dans toutes vos voies* ; aussi n'hésitent-ils pas même à vous soutenir de leurs mains. Ainsi la souveraine Majesté a fait un commandement aux anges, à ses anges. Elle a signifié à ces sublimes esprits, dont la félicité est d'autant plus grande qu'ils approchent de plus près de Dieu, et qui sont à proprement parler ses familiers, un ordre dont vous êtes l'objet. Qui êtes-vous donc ? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu, pour que vous vous souveniez de lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour qu'il occupe votre pensée ? Comme s'il n'était pas que pourriture ! comme si le fils de l'homme était plus qu'un ver de terre ! Mais quel a été, croyez-vous, le commandement que Dieu a fait à votre sujet ? *Il a ordonné à ses anges de vous garder.*

De quel respect, de quelle dévotion, de combien de confiance cette parole ne vous doit-elle pas remplir ? Respect pour la présence des anges, dévotion pour leur charité, confiance en leur protection. Marchez avec circonspection, comme étant accompagnés par les anges, qui sont chargés de vous garder dans toutes vos voies, selon l'ordre qu'ils en ont reçu. En quelque lieu que vous soyez, quelque secret qu'il puisse être, portez respect à votre ange. Oseriez-vous faire en sa présence ce que vous craindriez de faire devant moi ou devant quel homme que ce soit ? Doutez-vous de la présence d'un être parce que vous ne le voyez pas ? Et pourtant, si vous l'entendiez, si vous le touchiez, si vous le sentiez ! Voyez donc que la présence des objets peut être constatée autrement que par le témoignage de la vue. Aimons tendrement en Dieu les anges, ces esprits bienheureux avec qui nous partagerons un jour l'héritage du ciel, et que Dieu nous a donnés pour être nos guides, nos tuteurs et nos maîtres sur la terre. Qu'avons-nous à craindre sous la garde de ces puissants défenseurs ? Ils ne peuvent être vaincus ni se détourner du but que Dieu leur a marqué ; encore bien moins peuvent-ils nous en détourner, eux qui nous gardent dans toutes nos voies. Ils sont fidèles, ils

sont prudents, ils sont puissants; que redouterions-nous donc? Ayons seulement le soin de les suivre, attachons-nous à eux, demeurons sous la protection du Dieu du ciel. Toutes les fois que quelque tentation violente viendra vous assaillir, ou que quelque tribulation fondera sur vous, invoquez celui qui est votre ange gardien, votre guide, votre défenseur dans vos besoins et dans vos peines. Appelez-le à votre secours et dites : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons.* (Saint Bernard.)

PRIONS.—O Dieu, qui par une bonté ineffable de votre providence, daignez commettre vos saints anges à notre garde, accordez à nos prières que nous soyons toujours défendus par leur protection, et que nous nous réjouissions en leur société pendant toute l'éternité. Ainsi soit-il.

3 OCTOBRE. — SAINT BAVON, CONFESSEUR. — L'AN 631.

Allouin, surnommé Bavon, appartenait à la famille princière des ducs d'Austrasie. Il eut pour père Agilulfe, comte d'Hasbain, oncle de Carloman, père du duc de Brabant Pépin de Landen. Sa mère s'appelait Adeltrude. Dès son enfance il fut élevé religieusement, sous la pieuse direction des auteurs de ses jours. Il contracta un mariage digne de sa naissance en épousant, bien jeune encore, la fille du comte Adilon. Il en eut une fille, nommée Agletrude, qui se distingua par une grande sainteté. Ensuite, il prit longtemps une part très active aux guerres sanglantes que se faisaient les rois francs et les ducs d'Austrasie, à qui l'attachait la parenté. Mais lorsque, après la fin lamentable de la reine Brunehault, la monarchie fut soumise au roi Clotaire II, Bavon forma le dessein d'embrasser une vie plus parfaite. Ayant reçu de saint Amand, évêque de Tongres et de Maëstricht, des instructions particulières sur la gloire que procure le service de Jésus-Christ, il méprisa les richesses et les honneurs du siècle; et après de solides réflexions il se détermina à ne plus combattre que sous les étendards du Dieu crucifié. Il s'appliqua à exécuter sa résolution, s'exerçant à la pratique de toutes les vertus avec sa noble et pieuse épouse et sa sainte fille Agletrude. La première étant morte, Bavon répondit à l'inspiration de l'Esprit-Saint, et accomplit avec ardeur un dessein sur lequel il avait mûrement délibéré. Distribuant donc aux pauvres son argent et ses trésors, il consacra à de pieux usages les terres et les nombreux domaines qu'il possédait dans le Brabant et ailleurs. Toujours d'après l'avis de saint Amand, il construisit et dota généreusement en l'honneur de saint Pierre, le prince des apôtres, un magnifique monastère qui devint célèbre et qui dans la suite porta son nom. Cet édifice religieux fut élevé à Gand en faveur du clergé séculier, près du confluent de l'Escaut et de la Lys. Alors, ayant mis ordre à ses affaires et tout réglé avec piété et sagesse, le serviteur de Dieu prit encore conseil de son guide ordinaire, qui l'enrôla dans la milice cléricale. Ainsi engagé au service du Seigneur, Bavon s'attacha à suivre, par la pratique d'une vie sainte, les

exemples des hommes vraiment pieux et s'avança de vertu en vertu, soupirant de toute son âme après les charmes de la solitude. Bientôt il choisit pour demeure les flancs d'un hêtre creux dans un désert voisin. Là, couvert du sac et du cilice, se contentant pour nourriture de quelques fruits sauvages, il mena quelque temps une vie sur laquelle l'oraison et la méditation des choses de Dieu répandait de célestes douceurs. Lorsque les clercs pour qui il avait établi son monastère de Gand eurent été remplacés dans cette maison par des moines, Bavon retourna au lieu qui avait été le théâtre de sa conversion, et s'y renferma dans une étroite cellule qu'avait construite saint Amand. C'était une espèce de grotte où l'on pouvait à peine se tenir debout. Il s'y livra à la mortification la plus effrayante, en vrai soldat de Jésus-Christ. Sa prière était continuelle. Cependant, la vive sollicitude qui l'animait pour le bien des églises le faisait travailler assiduellement au salut de ceux qui venaient en foule auprès de lui, et parmi lesquels il établissait toujours la paix et la concorde. Il passa ainsi plus de deux ans dans une grande austérité et sainteté de vie. Enfin, Dieu appelant à lui son serviteur, Bavon, plein de bonnes œuvres et de mérites, échangea heureusement cette vie du temps contre celle de l'éternité, le 1^{er} octobre, l'an du Seigneur 651. A son exemple, sainte Gertrude et sainte Begga, filles de Pépin, duc de Brabant, qui lui étaient attachées par les liens du sang, embrassèrent une vie parfaite. Plusieurs autres princes et princesses marchèrent encore sur ses traces, et s'illustrèrent par leurs vertus religieuses et leur sainteté. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez accordé au bienheureux Bavon, votre confesseur, de renoncer au monde pour ne servir que votre Fils crucifié, faites, nous vous en prions, que sa protection nous défende contre tous nos ennemis, et qu'après vous avoir servi heureusement dans ce monde, nous soyons couronnés de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

4 OCTOBRE. — SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, CONFESSEUR. L'AN 1226.

François, né à Assise en Ombrie, suivit l'exemple de son père et fit le commerce dans sa jeunesse. Un jour que, contre sa coutume, il avait refusé l'aumône à un pauvre qui la demandait pour l'amour de Dieu, il fut sur-le-champ touché d'un vif repentir, et fit à ce malheureux une aumône très abondante. Dès lors il s'engagea par un vœu à ne jamais repousser la prière d'aucun mendiant. Étant tombé ensuite dans une dangereuse maladie, quand il fut guéri il se livra avec une ardeur toute nouvelle à toutes les œuvres de la charité, pieux exercices dans lesquels son ardent désir de la perfection évangélique lui fit faire tant de progrès, qu'il donnait aux pauvres tout ce qu'il avait. Son père, mécontent de cette sainte prodigalité, le conduisit devant l'évêque d'Assise, pour exiger de lui une renoncia-

tion à tous ses biens. François, se dépouillant même de ses habits, abandonna tout à son père en disant qu'il pourrait désormais dire avec bien plus de raison : *Notre Père, qui êtes aux cieux*. Un jour qu'il entendit réciter ce passage de l'Evangile : *N'ayez ni or ni argent ; ne portez point de monnaie dans vos ceintures ; ne prenez point de sac pour le voyage ni deux habits ; n'ayez ni souliers ni bâton*, il se proposa de faire de ce conseil la règle qu'il observerait désormais. Il ôta donc ses souliers, ne conserva qu'un vêtement, et prenant avec lui douze compagnons, il institua avec eux l'ordre des religieux Mineurs. Ensuite il se rendit à Rome, l'an du salut 1209, afin de faire confirmer sa règle par le siège apostolique. Le pape Innocent III refusa d'abord de l'écouter ; mais ayant vu en songe, pendant la nuit, celui qu'il avait repoussé soutenir de ses épaules la basilique de Latran qui chancelait sur ses bases, il le fit rechercher, le manda auprès de lui, et l'accueillant avec bonté, il confirma tout le plan de son institut. François envoya ses religieux dans toutes les parties du monde pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ ; et lui-même, désirant trouver quelque occasion du martyre, s'embarqua pour la Syrie. Le sultan le traita avec beaucoup d'égards ; ce qui fit que le saint ne trouvant pas les souffrances qu'il désirait, revint en Italie. Il fonda un grand nombre de maisons de son ordre, et se retira ensuite dans une solitude du mont Alverne. Il y avait commencé un carême de 40 jours en l'honneur de l'archange saint Michel, lorsque, le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, il fut favorisé de l'apparition d'un séraphin qui, entouré de ses ailes, présentait en sa personne l'apparence d'un crucifié. L'envoyé céleste imprima sur les pieds, les mains et le côté de l'homme de Dieu la représentation des plaies du Sauveur. Ces saints stigmates ont été vus par le pape Alexandre IV. Saint Bonaventure, qui a entendu l'attestation de ce fait de la bouche même de ce souverain-pontife, au milieu d'une prédication, en parle dans ses écrits. Ces marques de l'amour sans bornes de Jésus-Christ rendirent François d'Assise l'objet de l'admiration universelle. Deux ans après, étant tombé dangereusement malade, le saint demanda à être transporté dans l'église de Sainte-Marie-des-Anges, voulant mourir et rendre son âme à Dieu à l'endroit même où l'inspiration de la grâce l'avait frappé. Ayant exhorté ses frères à demeurer fidèles à la pauvreté, à la patience et à la foi de l'Eglise romaine, il commença le psaume : *J'ai crié vers le Seigneur* ; et quand il en fut à ce verset : *Les justes sont dans l'attente de la justice que vous me rendrez*, il exhala son âme, le 4 octobre. Célèbre par ses miracles, il fut mis au nombre des saints par le pape Grégoire IX.

PRIONS. — O Dieu, qui, par les mérites du bienheureux François, avez donné à votre Eglise un nouvel ordre religieux, accordez-nous qu'à son exemple et à son imitation nous méprisions les biens de la terre, pour ne mettre notre joie que dans la participation des biens célestes. Ainsi soit-il.

5 OCTOBRE.—SAINT PLACIDE ET SES COMPAGNONS , MARTYRS.—L'AN 539.

Placide, né à Rome, eut pour père Tertullus, personnage fort distingué. Il fut offert à Dieu dans son enfance, et, sous la conduite de saint Benoît, auquel il fut confié, il devint un si parfait observateur des règles de la vie monastique, qu'il fut un des principaux coadjuteurs du saint. Envoyé par Benoît en Sicile, il fonda près du port de Messine un monastère et une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, et la sainteté de sa vie le rendit un sujet d'admiration pour les religieux. Ses frères Eutyche et Victorin et sa sœur la vierge Flavie vinrent le visiter. Dans le même temps un farouche pirate nommé Manucha aborda en cet endroit et s'empara du monastère. Ayant employé inutilement tous les moyens pour obliger Placide et ses parents à renier Jésus-Christ, il donna l'ordre cruel de les mettre tous à mort. Avec eux périrent aussi Donat, le diacre Firmat, Fauste et 30 autres moines. Ils remportèrent la victoire du martyre le 5 octobre de l'an du salut 539.

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Placide et ses compagnons, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—SAINTE GALLA, VEUVE.—V^e SIÈCLE.

Galla, jeune Romaine d'une haute naissance et fille de Symmaque, qui était consul et patrice, vivait au temps des Goths. Elle fut mariée très jeune encore, et devint veuve dès la première année. Tandis que tout lui souriait dans le monde et que son âge ainsi que sa fortune semblait l'inviter à former de nouveaux liens, elle aima mieux s'unir à Dieu, préférant une alliance spirituelle qui commence par le deuil et finit par la joie éternelle, au joug d'un mariage charnel qui commence par la joie et se termine par la tristesse. Peu de temps donc après la mort de son mari, elle quitta ses vêtements séculiers et se consacra au service du Dieu tout-puissant dans un monastère auprès de l'église de l'apôtre saint Pierre. Pendant plusieurs années, tout entière à la simplicité du cœur et à l'oraison, elle répandit au sein des pauvres d'abondantes aumônes. Le Dieu tout-puissant, qui avait résolu d'accorder à ses vertus la récompense éternelle, permit qu'elle eût le sein dévoré par un ulcère chancreux. Deux flambeaux brillaient toujours près de son lit pendant la nuit; car, amie de la lumière, elle étendait aux ténèbres corporelles la haine qu'elle éprouvait pour les ténèbres spirituelles. Une nuit que les souffrances la tenaient sur sa couche, elle vit l'apôtre saint Pierre qui se tenait debout entre les deux lumières. Cette apparition ne l'effraya nullement; mais puisant une sainte hardiesse dans son amour, elle s'écria : *Qu'y*

a-t-il, mon Seigneur; mes péchés sont-ils remis? Le saint alors, avec ce visage qui respire une si grande bonté, inclina la tête et lui dit : Ils sont remis ; viens. Mais l'amitié de prédilection que Galla portait à une religieuse du même monastère, fit ajouter à la servante de Dieu : Je vous en prie, faites que ma sœur Benoite vienne avec moi. — Non, lui dit saint Pierre, ce sera telle autre qui t'accompagnera. — Benoite, que tu réclames, te suivra dans trente jours. Après que l'apôtre eut ainsi parlé, la vision disparut. Galla fit venir la supérieure et lui fit connaître ce qu'elle avait vu et entendu. Trois jours après elle mourut avec la sœur qui avait été désignée. Benoite les suivit au trentième jour. La mémoire de ces faits s'est conservée jusqu'à présent dans le monastère, dit saint Grégoire, pape, qui est l'auteur de tout ce récit; et les jeunes religieuses qui vivent aujourd'hui, ayant appris ces détails de celles qui les ont précédées, les racontent avec autant d'exactitude que si elles avaient assisté elles-mêmes à un miracle si remarquable. (*Rome et autres lieux.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et plein de miséricorde, qui avez rempli sainte Galla d'une charité sans bornes à l'égard des pauvres, accordez-nous, par ses mérites et ses prières, qu'exerçant les œuvres de la charité nous méritions d'être traités miséricordieusement. Ainsi soit-il.

6 OCTOBRE. — SAINT BRUNO, CONFESSEUR. — L'AN 1101.

Bruno, instituteur de l'ordre des Chartreux, naquit à Cologne. Etant encore au berceau, il donna des marques de sa future sainteté. Il évitait les puérilités de l'enfance, et se distinguait avec le secours de la grâce par une telle gravité de mœurs, que dès lors on voyait en lui le père d'un ordre de religieux et le futur restaurateur de la vie des anachorètes. Ses parents, distingués par leur naissance et leur vertu, l'envoyèrent à Paris, où il fit tant de progrès dans la philosophie et la théologie, qu'il obtint le titre de docteur dans l'une et l'autre faculté; peu après, son éminente piété lui mérita un canonicat dans l'église de Reims. Au bout de quelques années, renonçant au monde avec six autres de ses amis, il alla trouver Hugues, évêque de Grenoble. Ce prélat, informé du motif qui les amenait, et reconnaissant en eux les hommes que figuraient sept étoiles qu'il avait vues en songe se prosterner devant lui, leur donna les montagnes les plus sauvages de son diocèse, dans le désert de Chartreuse. Bruno s'y retira avec ses compagnons, accompagné qu'il fut jusqu'à son nouveau séjour par l'évêque lui-même. Après avoir mené la vie érémitique pendant quelques années, il fut appelé à Rome par le pape Urbain II, qui avait été son disciple. Au milieu des nombreuses calamités de l'Eglise, ce pontife eut recours nombre de fois aux conseils et à l'instruction de son ancien maître, jusqu'à ce que Bruno ayant refusé l'archevêché de Reggio, il obtint la liberté de se retirer. Il suivit alors son attrait pour la solitude et gagna le désert de

Squillace en Calabre. Roger, comte de cette province, étant un jour à la chasse, fut attiré par les aboiements de sa meute près de la grotte du solitaire, qu'il y trouva en oraison. Touché de la sainteté du serviteur de Dieu, le prince lui donna ainsi qu'à ses compagnons des marques de sa protection et de sa munificence. Sa libéralité ne tarda pas à être récompensée. Roger, dans le temps où il faisait le siège de Capoue, allait être victime de la trahison d'un certain Sergius, qui commandait un corps de troupes. Bruno, qui vivait encore dans sa solitude de Squillace, apparut en songe à son bienfaiteur, lui découvrit le complot, et le délivra ainsi d'un péril imminent. Enfin, plein de vertus et de mérites, et non moins illustre par l'éclat de sa sainteté que par la renommée de son érudition, le saint s'endormit dans le Seigneur, et fut enseveli au monastère de Saint-Etienne, que le comte Roger avait édifié, et où jusqu'à présent il reçoit les honneurs d'un culte religieux.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que nous soyons aidés par les intercessions de saint Bruno, votre confesseur, afin que nous qui par nos péchés offensons grièvement votre majesté, nous obtenions par ses mérites et ses prières le pardon de nos fautes. Ainsi soit-il.

7 OCTOBRE. — SAINT MARC, PAPE ET CONFESSEUR. — L'AN 336.

Marc, né à Rome, souverain-pontife au temps de l'empereur Constantin-le-Grand, ordonna que l'évêque d'Ostie, qui a le privilège de consacrer le pape, ferait usage du pallium. Deux basiliques, l'une dans Rome, l'autre sur le chemin d'Ardée, furent élevées par ses soins et enrichies des présents de sa munificence. Il occupa le siège apostolique seulement huit mois, et fut enseveli dans le cimetière de Balbine.

PRIONS. — Seigneur, exaucez nos prières, apaisez votre courroux, et par l'intercession du bienheureux Marc, votre confesseur, accordez-nous votre miséricorde. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — NOTRE-DAME-DE-LA-VICTOIRE, FÊTE DU SAINT-ROSAIRE.

Au temps où l'hérésie des Albigeois exerçait ses ravages impies dans le comté de Toulouse, et qu'elle jetait de jour en jour des racines plus profondes, saint Dominique, qui venait de poser les fondements de l'ordre des Frères-Prêcheurs, s'appliqua de toutes ses forces à la détruire. Pour réussir plus sûrement dans l'exécution de son dessein, il implora par de ferventes prières le secours de la sainte Vierge, dont la haute dignité était attaquée audacieusement par ces erreurs, et à qui il a été donné de détruire toutes les hérésies.

sies dans le monde entier. La tradition nous apprend qu'il fut averti par cette Reine du ciel de prêcher aux peuples la dévotion du Rosaire comme un puissant moyen de combattre les hérésies et les vices. On ne saurait croire avec quel ferveur et quel succès il exécuta cet ordre. Or, le Rosaire est une certaine forme de prières consistant dans la récitation de quinze dixaines d'*Ave Maria*, séparées l'une de l'autre par l'Oraison dominicale, et accompagnées de pieuses méditations sur quinze mystères de notre rédemption. Depuis ce temps, cette sainte manière de prier fut publiée et propagée par saint Dominique, à qui les souverains-pontifes ont donné en divers endroits de leurs lettres apostoliques le titre d'instituteur et d'auteur de cette dévotion.

La république chrétienne recueillit des fruits abondants de cette institution salulaire, entre autres la célèbre victoire que le très saint pape Pie V et les princes chrétiens enflammés par ses exhortations remportèrent à Lépante sur la formidable armée des Turcs. Ce triomphe en effet fut obtenu le jour même où les confréries du Saint-Rosaire faisaient dans tout le monde chrétien leurs processions et leurs prières ordinaires; aussi l'a-t-on justement attribué à ces saintes supplications. Tel fut le jugement du pape Grégoire XIII. Ce pontife voulut que, pour un bienfait si extraordinaire, d'éternelles actions de grâces fussent rendues dans tout le monde à Notre-Dame-du-Rosaire. Il ordonna que toutes les églises où se trouverait un autel du Rosaire célébrent à perpétuité l'office de cette confrérie le premier dimanche d'octobre, sous le rit double-majeur. Les papes suivants accordèrent aux fidèles qui réciteraient le Rosaire et aux confréries de ce nom des indulgences presque innombrables. Dans un temps plus rapproché de nous, Clément XI, réfléchissant aussi sur la victoire signalée qui en 1716 a été remportée en Hongrie par Charles VI, empereur élu des Romains, sur une armée innombrable de Turcs, pensa pieusement qu'il fallait attribuer ce succès à la protection de la très sainte Vierge, ainsi que la délivrance de l'île de Corfou, assiégée par les infidèles. En effet, la victoire des chrétiens avait été obtenue le jour de la fête de la Dédicace de Sainte-Marie-des-Neiges, et presque dans le moment où les confrères du Saint-Rosaire faisant à Rome une procession publique et solennelle, au milieu d'un grand concours de peuple qui donnait les marques de la plus grande dévotion, offraient à Dieu des prières ferventes pour la défaite des Turcs, et imploraient humblement la puissante protection de Marie, en l'invoquant comme le secours des chrétiens. Ce fut dans le dessein de rendre éternelles la mémoire et la reconnaissance d'un si grand bienfait que le saint pontife étendit à toute l'Eglise la fête du Rosaire pour le même jour et sous le même rit qu'avait réglés Grégoire XIII. Benoit XIII fit consigner tous ces détails dans le Bréviaire romain. Honorons donc perpétuellement la très sainte sainte Mère de Dieu d'un culte qui lui est si agréable, afin que celle qui, implorée par la récitation du saint Rosaire, a tant de fois accordé aux fidèles de

Jésus-Christ de terrasser et d'exterminer leurs ennemis terrestres , nous donne aussi la victoire sur les ennemis de notre salut.

PRIONS. — O Dieu, de qui le Fils unique nous a acquis les récompenses du salut éternel par sa vie, sa mort et sa résurrection, daignez nous accorder qu'unissant la méditation de ces mystères à la récitation du très-saint Rosaire de la bienheureuse Vierge Marie, nous imitions ce qu'ils expriment et nous obtenions ce qu'ils promettent. Ainsi soit-il.

8 OCTOBRE. — SAINTE BRIGITE, VEUVE. — L'AN 1373.

Brigite, née en Suède de parents pieux et illustres, vécut dans une haute sainteté. En sa faveur, sa mère fut préservée du naufrage lorsqu'elle la portait encore dans son sein. A dix ans , après un sermon qu'elle avait entendu sur la passion, elle vit en songe Jésus crucifié. Il était tout couvert d'un sang nouvellement répandu, et il s'entretint avec elle de ses souffrances. Elle fut dès lors si vivement impressionnée par la méditation de ce mystère, qu'elle ne pouvait y penser sans verser des larmes. Mariée à Ulfon, prince de Néricie , elle porta son époux à l'accomplissement de tous les devoirs de la piété , autant par la sainteté de ses exemples que par la force de ses exhortations. Elle se montra pleine de dévouement dans le soin qu'elle prit de l'éducation de ses enfants. Elle rendait les services les plus empressés aux pauvres et surtout aux malades , dans une maison destinée à les recevoir. Elle avait même coutume de leur baiser les pieds après les leur avoir lavés. Revenant avec son mari du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, elle eut la douleur de voir celui-ci tomber dangereusement malade à Arras. Mais saint Denis lui apparut en songe et lui prédit, avec la guérison d'Ulfon , d'autres événements à venir. Le prince se fit moine dans l'ordre de Cîteaux, et mourut quelque temps après. Alors Brigite, sur un avertissement que Jésus lui donna, embrassa un genre de vie plus austère. Dieu la favorisa aussi d'un grand nombre de révélations mystérieuses. Elle institua le monastère de Walstein, sous la règle du Saint-Sauveur, qu'elle avait reçue de Dieu lui-même. Inspirée divinement de se rendre à Rome , elle embrasa les cœurs des feux brûlants du divin amour. De là elle passa à Jérusalem, et revint ensuite à Rome accablée d'une fièvre violente que lui avait causée la fatigue de son pèlerinage. Après avoir été pendant une année entière éprouvée par de cruelles maladies, elle annonça le jour de sa mort et gagna, comblée de mérites , la céleste demeure. Son corps fut transféré au monastère de Walstein , et l'éclat de ses miracles la fit canoniser par le pape Boniface IX.

PRIONS. — Seigneur, notre Dieu, qui avez révélé les secrets du ciel à la bienheureuse Brigite, par Jésus-Christ, votre Fils, faites qu'à l'aide de son intercession, nous qui sommes vos serviteurs, nous soyons remplis de la joie la plus vive au jour de la manifestation de votre gloire. Ainsi soit-il.

 9 OCTOBRE. — LES SAINTS DENIS, RUSTIQUE ET ELEUTHÈRE, MARTYRS. — L'AN 272.

Denis, athénien, un des juges de l'Aréopage, fut versé dans tous les genres de connaissances. Lorsqu'il vivait encore au sein des erreurs du paganisme, le jour où notre Seigneur fut attaché à la croix, il remarqua, dit-on, que le soleil s'était éclipsé contrairement à l'ordre naturel, et il s'écria : *Où le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se détraque.* Lorsque l'apôtre saint Paul vint à Athènes, et qu'au milieu de l'Aréopage il exposa sa doctrine, affirmant que Jésus est ressuscité et que tous les morts doivent aussi un jour revenir à la vie, Denis fut un des nombreux prosélytes qui crurent en Jésus-Christ. Il reçut le baptême de la main même de saint Paul, qui le préposa au gouvernement de l'église d'Athènes. Denis alla ensuite à Rome, d'où le pape Clément l'envoya dans la Gaule prêcher l'Evangile. Le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère l'accompagnèrent jusqu'à Lutèce, ville capitale des Parisiens. Là, le saint fut battu de verges avec ses compagnons, par ordre du préfet Fescennius, à cause du grand nombre de conversions qu'il avait provoquées. Comme il persévérait courageusement dans la prédication de la foi du Christ, le magistrat le condamna à être couché sur un gril brûlant et à endurer encore d'autres supplices, ainsi que ceux qui travaillaient avec lui à répandre la religion. Ils se montrèrent tous pleins de joie au milieu des tourments. Denis, qui avait alors plus de cent ans, fut frappé de la hache, le 9 octobre, avec Rustique et Eleuthère. La tradition nous apprend que le saint, après avoir été décapité, prit sa tête entre ses mains et la porta à une distance de deux mille pas. Ce grand évêque avait composé des écrits admirables et presque célestes ; entre autres le traité des Noms divins, celui de la Double Hiérarchie du ciel et de l'Eglise, le livre de la Théologie mystique et quelques autres.

PRIONS. — O Dieu, qui en ce jour avez fortifié votre martyr et pontife saint Denis par la vertu de constance à souffrir pour votre nom, et qui avez daigné lui associer Rustique et Eleuthère pour faire connaître votre gloire aux gentils, accordez à nos prières qu'à leur imitation nous méprisions par amour pour vous, les biens de ce monde, et que nous ne redoutions aucunement les adversités d'ici-bas. Ainsi soit-il.

 10 OCTOBRE. — SAINT FRANÇOIS DE BORGIA, CONFESSEUR.
L'AN 1572.

François, quatrième duc de Gandie, fils de Jean de Borgia et de Jeanne d'Aragon, nièce de Ferdinand-le-Catholique, passa son enfance au sein de sa famille dans une piété et une innocence de vie admirables. Mais il devint plus remarquable encore par les exemples

de vertu chrétienne qu'il donna et par l'austérité qu'il pratiqua, d'abord à la cour de l'empereur Charles-Quint, et ensuite dans la charge de gouverneur de la Catalogne. Après avoir transporté le corps de l'impératrice à Grenade, où la sépulture devait se faire, il fut si frappé de l'horrible changement accompli par la mort sur le visage de cette princesse, que, réfléchissant à la fragilité des choses de la terre, il s'engagea par un vœu à renoncer à tout, aussitôt qu'il le pourrait, pour s'appliquer uniquement au service du Roi des rois. Dès lors il fit de si grands progrès dans la vertu, qu'au milieu même du trouble des affaires il retraçait dans sa vie l'image fidèle de la perfection religieuse, et méritait d'être appelé un prodige parmi les princes. Après la mort d'Eléonore de Castro, son épouse, il entra dans la Compagnie de Jésus, pour y trouver une retraite plus sûre et pour se fermer par les vœux de religion tout accès aux dignités. Son exemple fut suivi par plusieurs princes, qui embrassèrent ainsi que lui la sévérité de la profession religieuse; et Charles-Quint ne faisait pas difficulté d'avouer que la conduite de François l'avait encouragé ou guidé dans la démarche par laquelle il avait abdiqué l'empire. Les jeûnes que pratiqua le nouveau religieux dans cette vie pénitente, ses chaînes de fer, son rude cilice, ses longues et sanglantes flagellations, le peu de sommeil qu'il prenait, réduisirent son corps au dernier état de maigreur; ce qui n'empêchait pas le travail excessif auquel il se livrait, tant pour vaincre sa propre nature que pour procurer le salut des âmes. De si excellentes vertus réunies en sa personne le firent nommer par saint Ignace commissaire du général en Espagne, et l'élevèrent bientôt malgré sa vive résistance au gouvernement de tout l'ordre, après la mort de celui qui avait succédé dans cette charge au saint fondateur. François remplit ces nouvelles fonctions avec une prudence et une sainteté qui le firent aimer d'une manière toute spéciale par les princes et les souverains-pontifes. Beaucoup de maisons de la Société furent fondées ou augmentées par ses soins, et il fit pénétrer ses religieux en Pologne, dans les îles de l'Océan, au Mexique et au Pérou, sans parler des hommes apostoliques qu'il envoya en d'autres régions, où ils propagèrent la foi romaine par leurs prédications, au prix de leurs sueurs et de leur sang. Néanmoins, celui qui opérait tant de grandes choses avait de lui-même des sentiments si peu relevés, qu'il ne cessait de s'appeler un misérable pécheur, et qu'il refusa constamment par humilité la pourpre romaine, dont plusieurs papes avaient voulu le revêtir. Son mépris pour sa propre personne et pour le monde lui faisait trouver ses délices à balayer la maison, à mendier son pain de porte en porte, et à servir les malades dans les hôpitaux. Tous les jours il passait plusieurs heures de suite, souvent huit, quelquefois jusqu'à dix, dans la contemplation des choses célestes. Cent fois le jour il adorait Dieu à genoux. Jamais il ne manqua de célébrer la sainte messe; et le feu qui le dévorait parut souvent jusque sur son visage, soit lorsqu'il élevait la sainte Hostie, soit quand il prêchait la parole de Dieu. Un instinct céleste lui faisait discerner la présence de Jésus-Christ dans

les lieux où se conservait la divine Eucharistie. Lorsque le cardinal Alexandrin fut envoyé comme légat pour liquer les princes chrétiens contre les Turcs, François lui fut donné pour compagnon par le bienheureux pape Pie V ; et le serviteur de Dieu, malgré l'épuisement de ses forces, entreprit ce pénible voyage par obéissance. Il fut fidèle à cette vertu jusqu'à sa mort, qui arriva heureusement à Rome, comme le saint l'avait désiré, l'an du salut 1572, de son âge le soixante-deuxième. La vierge Thérèse, qui eut souvent recours à ses conseils, lui donnait le titre de saint, et Grégoire XIII l'appelait un administrateur fidèle. Les nombreux et éclatants miracles qu'il opéra le firent canoniser par Clément X.

PRIONS. — Seigneur Jésus-Christ, modèle et récompense de la vraie humilité, faites, nous vous en conjurons, que comme vous avez glorifié votre bienheureux serviteur et imitateur François par le mépris qu'il a eu pour les honneurs terrestres, vous nous fassiez retracer ses vertus et partager sa gloire. Ainsi soit-il.

11 OCTOBRE. — SAINT LOUIS BÉRTRAND, CONFESSEUR. L'AN 1581.

Louis Bertrand naquit à Valence, dans l'Espagne tarragonaise, de parents honnêtes et pieux. Il commença pour ainsi dire dès son bas âge l'apprentissage d'une vie toute sainte et toute pénitente. Au sortir de l'enfance, il couchait quelquefois sur la terre nue ; passait souvent des nuits sans dormir, et s'appliquait avec ardeur aux devoirs de la piété et de la charité. Plein de mépris pour le monde et de zèle pour la vie religieuse, il triompha par son admirable constance des artifices au moyen desquels ses parents s'efforçaient de le détourner de sa sainte résolution. Arrivé enfin à la réalisation de ses désirs, il s'enrôla dans l'ordre des Frères-Prêcheurs. Tout novice qu'il était, il avança rapidement dans la perfection, et devint le modèle de ceux mêmes qui étaient plus âgés que lui. Après qu'il eut prononcé ses vœux, il couronna la sainteté de sa première vie par ses admirables progrès dans toutes les vertus. Domptant son corps par les jeûnes, les disciplines, les cilices et les veilles, il nourrissait continuellement son âme du pain spirituel de l'oraison. Il puisait dans cet exercice tant d'amour pour la pureté et pour les actes qu'elle inspire, qu'on pouvait lire ce sentiment dans ses yeux et sur les traits de sa figure. Institué préfet des novices bien jeune encore, il les formait à toutes les vertus par sa parole et ses exemples. Il fut envoyé en qualité de prédicateur évangélique aux Indes occidentales, et quoiqu'il ne parlât que l'espagnol, des peuples divers répandus en d'immenses contrées le comprenaient comme s'il se fût exprimé dans la langue de chacun d'eux. Une multitude innombrable d'infidèles fut ainsi convertie à la religion chrétienne. Plus d'une fois le serviteur de Dieu avala du poison que lui avaient donné les sauvages,

sans en ressentir aucun mal. Un chef qui avait pris pour une attaque personnelle les reproches généraux dans lesquels le saint se déchaînait contre les vices, se laissa entraîner par la soif de la vengeance jusqu'à attenter à ses jours. Mais son arme, au moment où il la dirigeait contre Louis, se changea en un crucifix. A la vue de ce miracle, l'assassin converti se jeta à genoux et implora le pardon de son horrible forfait. Aussi remarquable par son humilité que par sa patience, le bienheureux disait souvent : *Seigneur, ici brûlez, ici tranchez, ici ne m'épargnez pas, pourvu que vous me fassiez miséricorde dans l'éternité.* Inspiré de l'esprit prophétique, il fit plusieurs prédictions. Il éteignit un incendie avec le signe de la croix, apaisa une tempête, arrêta la fureur des bêtes féroces, et rendit la vie aux morts, la vue aux aveugles, la marche aux boiteux, l'ouïe aux sourds. Enfin, brisé par les pratiques laborieuses d'une austère pénitence, il tomba malade, reçut avec piété les sacrements de l'Eglise, et passa de la terre au ciel le 9 octobre 1581, dans la cinquante-cinquième année de son âge. Illustré par de nombreux miracles avant et après sa mort, il fut béatifié par le pape Paul V. Clément X l'inscrivit plus tard sur le catalogue des saints. (Espagne.)

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait partager à votre bienheureux confesseur Louis la gloire des saints, qu'il a acquise par ses mortifications corporelles et ses prédications évangéliques, faites que nous mettions continuellement en pratique par les œuvres de la piété ce que nous faisons profession de croire. Ainsi soit-il.

12 OCTOBRE. — LE BIENHEUREUX JACQUES D'ULM, CONFESSEUR. — L'AN 1491.

Jacques, né à Ulm en Allemagne, d'une famille honnête, et formé par son père à la piété et à la sainteté, mettait son bonheur à entendre les prédications et à assister aux saints offices. Arrivé à l'adolescence, il alla à Rome, du consentement de son père, pour contempler à loisir les lieux qui ont été illustrés par les combats du prince des apôtres et par ceux de tant d'autres athlètes du Christ. Il revenait dans sa patrie, lorsque passant par Bologne, Dieu le permettant ainsi, il entra de préférence pour prier dans l'église des Frères-Prêcheurs. Il y oublia peu à peu son père et son pays, et se résolut à prendre l'habit religieux de Saint-Dominique. Bien qu'il eût quelque connaissance des lettres, il voulut cependant par humilité rester au rang des frères convers. A peine fut-il entré en religion, qu'il se donna tout entier au Seigneur, n'omettant rien de ce qui convenait à un vrai serviteur de Dieu. Il avait de sa propre personne des sentiments si humbles, que lui qui surpassait tous les autres en perfection, ne voulut prononcer ses vœux solennels qu'après avoir été se prosterner devant chacun des religieux, les suppliant instamment de ne pas avoir égard à ses crimes, et de ne point le chasser

de leur société. Les vœux qu'il prononça à sa profession, il les garda si fidèlement, qu'il fut pour tous un modèle admirable d'obéissance, de pauvreté et de patience. Il mit en œuvre les jeûnes, les veilles, les oraisons, pour conserver toute sa vie la chasteté. Son application à contempler les tourments et la mort si cruelle du Sauveur faisait couler ses larmes par torrents, et il répandait de continuelles prières devant Dieu pour les vivants et pour les défunts. Rien ne lui était plus agréable que de servir les malades du couvent. Dans son désir d'exécuter tout ce que la règle commandait, il déclara une guerre continuelle à l'oisiveté, et il parvint ainsi à un si haut degré de sainteté, qu'il mérita d'être comblé des dons célestes. Enfin, ayant supporté patiemment les souffrances les plus cruelles, et étant plus qu'octogénaire, il sentit que le terme de son pèlerinage approchait, reçut avec la plus grande piété les sacrements de l'Eglise, et exhala son âme bienheureuse, après avoir pris soin lui-même que ses mains et ses pieds fussent disposés selon les règles de la décence. Il se fit un grand concours de peuple pour vénérer son corps, qui fut enseveli à part, et que l'on dit avoir été glorifié par de nombreux miracles. Telle fut la cause du culte religieux que le serviteur de Dieu n'a cessé de recevoir, et qui, n'ayant jamais été interrompu jusqu'à nos jours, fut approuvé par le pape Léon XII, d'après l'avis de la congrégation des Rites. Le même souverain-pontife a accordé à tout l'ordre des Frères-Prêcheurs et au diocèse de Bologne la permission de réciter l'office et de célébrer la messe en l'honneur du bienheureux.

(*Breviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez décoré votre bienheureux confesseur Jacques d'un admirable degré d'humilité et d'obéissance, faites que, par son intercession, nous méprisions les choses de la terre, pour nous attacher inviolablement à vos préceptes. Ainsi soit-il.

13 OCTOBRE. — SAINT ÉDOUARD, ROI ET CONFESSEUR. L'AN 1066.

Edouard, surnommé le Confesseur, neveu du roi martyr saint Edouard, et le dernier des rois anglo-saxons, de qui un très saint homme appelé Brithwald avait prédit, par une révélation divine, qu'il monterait sur le trône, fut recherché, à peine âgé de 10 ans, par les Danois, qui ravageaient l'Angleterre, et qui voulaient le mettre à mort; ce qui le força de se réfugier chez le duc de Normandie, son oncle. Il sut, à la cour de ce prince, au milieu des séductions du vice, faire l'admiration de tout le monde par la pureté de sa vie et l'innocence de ses mœurs. Il avait aussi dès-lors pour le Seigneur une piété extraordinaire, ainsi qu'un vif attrait pour toutes les choses divines. Son naturel était la douceur même, et ne le portait aucunement à désirer le pouvoir. On rapporte de lui cette parole, qu'il aimerait mieux ne jamais être roi que de le devenir par le meurtre

et au prix du sang répandu. Après la mort des tyrans qui avaient arraché à ses frères le sceptre avec la vie, Edouard fut rappelé en Angleterre et monta sur le trône au milieu de l'allégresse générale et au grand contentement de la nation. Tous ses soins furent employés à faire disparaître les traces de la guerre, en commençant par les temples du Seigneur et les sanctuaires des saints. Il jeta les fondements des uns, répara les autres, leur donna des revenus et des privilèges, et parut n'avoir rien de plus à cœur que de faire refleurir la religion en ruine. Les grands de sa cour le pressèrent de contracter mariage; mais le témoignage des historiens nous apprend que, de concert avec son épouse, il garda la virginité. Il avait tant d'amour pour le Christ et une foi si grande, qu'il mérita de voir pendant la messe notre Seigneur lui-même tout resplendissant d'une lumière divine. Sa charité, qu'on pourrait presque appeler prodigue, le faisait nommer le père des orphelins et des pauvres. Jamais il n'était si joyeux que quand il avait épuisé ses trésors en faveur des malheureux.

L'esprit prophétique dont il était rempli lui fit prévoir d'une manière surnaturelle beaucoup de choses touchant l'avenir de l'Angleterre. Une de ses prédictions les plus remarquables fut d'annoncer, au moment même où elle arriva, la mort de Suénon, roi de Danemark, quand ce prince se noya dans la mer en montant sur sa flotte pour aller envahir l'Angleterre. Edouard honorait extrêmement saint Jean l'évangéliste, et était accoutumé à ne jamais rien refuser de ce qu'on lui demandait au nom de cet apôtre. Le saint lui-même se présenta un jour sous un vêtement déguenillé, et lui demanda l'aumône en son propre nom; Edouard, qui n'avait alors aucun argent, tira de son doigt un anneau et le donna au bienheureux, qui le lui rendit bientôt après et lui annonça sa mort prochaine. Le prince indiqua alors des prières qu'on devait faire à son intention, et mourut très pieusement, au jour que l'évangéliste avait marqué, le 5 janvier de l'an du salut 1066. Au siècle suivant, le pape Alexandre III le mit au nombre des saints à cause de ses miracles. Innocent XI commanda de célébrer sa mémoire par un office public dans toute l'Eglise, et mit sa fête au jour où, trente-six ans après sa mort, on transféra son corps, qui avait été trouvé sans corruption et exhalant une suave odeur.

PRIONS. — O Dieu, qui avez couronné de la gloire éternelle votre bienheureux confesseur le roi Edouard, faites, nous vous en prions, qu'après l'avoir vénéré sur la terre, nous puissions régner avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

14 OCTOBRE. — SAINT CALIXTE, PAPE ET MARTYR. — L'AN 219.

Calixte, romain de naissance, gouverna l'Eglise sous l'empire d'Antonin-Héliogabale. Il rendit obligatoire pour tous les chrétiens le

jeûne des Quatre-Temps, qui était de tradition apostolique, et il agrandit l'ancien cimetière de la voie Appienne, où furent ensevelis beaucoup de saints prêtres et de martyrs ; ce qui l'a fait appeler le cimetière de Calixte. On dut encore à sa piété la découverte des reliques du bienheureux Calépodius, prêtre et martyr. Après des recherches actives, Calixte retrouva son corps, qui avait été jeté dans le Tibre, et l'ensevelit avec honneur. Il purifia par le baptême Palmate et Simplicie, dont l'un était consulaire, l'autre sénateur, ainsi que Félix et Blanda, qui plus tard endurèrent la mort pour la foi. Ensuite il fut jeté en prison ; et là, après avoir guéri miraculeusement le soldat Privat, qui était couvert d'ulcères, il le gagna à Jésus-Christ, pour lequel bientôt le néophyte expira sous les coups des fouets plombés. Calixte occupa le saint-siège cinq ans un mois et douze jours. En cinq ordinations, il créa seize prêtres, quatre diacres, huit évêques. Il souffrit longtemps le supplice de la faim, subit plusieurs flagellations, et enfin, ayant été précipité dans un puits, il obtint la couronne du martyr au temps de l'empereur Alexandre. On transporta son corps au cimetière de Calépodius, sur la voie Aurélienne, à trois milles de Rome, le 15 octobre. Transféré depuis dans la basilique de Sainte-Marie au delà du Tibre, que le saint pape avait fait bâtir, ce précieux dépôt a été placé sous l'autel principal, où il est devenu l'objet de la vénération publique.

PRIONS. — O Dieu, qui voyez que notre faiblesse nous rend sujets à faillir, traitez-nous avec miséricorde, et fortifiez-nous dans votre amour par les exemples de vos saints. Ainsi soit-il.

15 OCTOBRE. — SAINTE THÉRÈSE, VIERGE. — L'AN 1582.

La vierge Thérèse naquit à Avila en Espagne, de parents illustres par leur naissance et leur piété. Nourrie par eux du lait de la crainte de Dieu, elle donna dès l'âge le plus tendre un témoignage admirable de sa future sainteté. Comme elle venait de lire les actes des martyrs, elle se sentit en les méditant embrasée des flammes de l'amour divin, au point qu'elle s'enfuit de la maison paternelle, afin de passer en Afrique et de donner sa vie pour la gloire de Jésus-Christ et le salut des âmes. Ramenée par son oncle, elle chercha à compenser, au moyen d'aumônes et d'autres bonnes œuvres, le martyre dont elle éprouvait un désir si ardent, et elle versait des larmes continuelles sur la perte inappréciable qu'elle avait faite. Après la mort de celle qui lui avait donné le jour, elle supplia la sainte Vierge de se montrer une tendre mère à son égard. Elle fut exaucée, et toute sa vie elle jouit de la protection de la Mère de Dieu, qui la traita comme sa fille. A vingt ans, elle entra chez les religieuses de Sainte-Marie du Mont-Carmel. Pendant dix-huit années elle ne cessa d'être éprouvée par les maladies les plus cruelles et par diverses tentations ; elle pratiqua aussi avec un courage héroïque les exercices de la pénitence.

tence chrétienne, sans être aucunement soutenue par les consolations célestes que, sur la terre même, les saints reçoivent souvent en si grande abondance. Enrichie de vertus angéliques, Thérèse ne se contenta point de travailler à son propre salut; elle étendit à celui du prochain sa sollicitude et sa charité. C'est ainsi qu'inspirée par le Seigneur et approuvée par Pie IV, elle rétablit dans sa sévérité primitive la règle du Carmel, d'abord pour les couvents de femmes, ensuite pour les monastères d'hommes. Il parut avec évidence que Dieu, dans sa miséricorde, accordait à cette entreprise sa toute-puissante bénédiction; car une vierge pauvre et déstituée de tout secours humain, contrariée même souvent par les princes, vint à bout de fonder trente-deux monastères.

Thérèse pleurait continuellement sur l'aveuglement des infidèles et des hérétiques; dans le dessein d'apaiser la colère de Dieu et de désarmer sa vengeance, elle lui offrait pour le salut de ces infortunés les châtimens volontaires qu'elle infligeait à son propre corps. Son cœur en vint à s'embraser des feux de l'amour divin à un si haut degré, que la sainte mérita de voir un ange qui lui perça le côté avec un trait enflammé, et qu'elle entendit Jésus-Christ s'exprimer de la sorte en lui tendant la main : *Désormais devenue ma fiancée, efforce-toi de procurer ma gloire.* D'après le conseil que lui en donna le Sauveur, Thérèse s'engagea par le vœu le plus difficile à faire toujours ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Elle composa plusieurs ouvrages pleins d'une sagesse divine et bien capables de porter dans les cœurs des fidèles les desirs les plus ardents de la patrie céleste. En même temps qu'elle ne cessait de donner l'exemple de toutes les vertus, elle brûlait d'un désir extraordinaire de mortifier son corps. Sans égard aux cuisantes douleurs que lui causaient ses maladies, elle affligeait continuellement sa chair par les cilices, les chaînes, les rigoureuses flagellations qu'elle se donnait avec divers instruments ou même avec des poignées d'orties; quelquefois elle se roulait au milieu des épines; et elle disait habituellement à Dieu; *Seigneur, ou souffrir, ou mourir*, estimant la plus misérable des morts de se voir éloignée de la source céleste de la vie éternelle. Dieu l'enrichit du don de prophétie et lui dispensa si libéralement ses faveurs surnaturelles, que souvent elle lui demandait à grands cris de mettre un terme à ses divins bienfaits, et de ne pas couvrir d'un si prompt oubli la mémoire de ses fautes. Succombant donc plutôt à l'effet des intolérables ardeurs de l'amour qui la consumait qu'à la force de la maladie, elle fut obligée de prendre le lit à Alve, et prédit le jour de sa mort; puis fortifiée par les sacrements de l'Eglise, ayant exhorté ses filles à la paix, à la charité, à l'observance régulière, elle rendit à Dieu son âme très pure, qui fut aperçue montant au ciel sous la forme d'une colombe. Thérèse mourut âgée de 67 ans, l'an 1582, le 15 octobre, selon le calendrier romain réformé. Au moment où elle rendit l'esprit, Jésus-Christ apparut au milieu des chœurs des anges, et un arbre mort qui était voisin de la cellule se couvrit de fleurs en

un instant. Le corps de la sainte, demeuré jusqu'à ce jour à l'abri de la corruption, laisse échapper une huile oloriférante et reçoit les hommages de la vénération publique. Glorifiée par des miracles avant et après sa mort, Thérèse fut mise au nombre des saints par le pape Grégoire XV.

PRIONS — O Dieu, qui êtes notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge Thérèse, nous soyons nourris par le pain de sa céleste doctrine, et nous apprenions d'elle à vous aimer avec une pieuse dévotion. Ainsi soit-il.

16 OCTOBRE (Mart. Rom.) — SAINT BERCHAIRE, MARTYR. —
L'AN 696.

Berchaire, né d'une famille noble d'Aquitaine, fut dès son enfance destiné au saint ministère par saint Nivard, évêque de Reims. Ce pontife le confia à d'excellents maîtres, sous lesquels il fit de grands progrès dans les lettres et dans la vertu. Nivard l'envoya ensuite à Luxeuil, où, sous la conduite de saint Walbert, successeur de saint Eustase, il fit son noviciat religieux. Il y demeura plusieurs années dans la stricte observance de la discipline régulière, et devint lui-même un maître consommé de la vie monastique. Le saint évêque l'ayant ensuite appelé auprès de lui, Berchaire bâtit par ses ordres et à ses frais le monastère de Hautvillers, où il rassembla une nombreuse communauté de moines que Nivard le chargea de gouverner. Après la mort de son protecteur, le saint mit en ordre toutes les affaires de cette maison, puis enflammé du désir d'accroître le culte divin et de procurer le salut des âmes, il se retira dans la forêt du Der, et y bâtit deux monastères, l'un de femmes, l'autre d'hommes, qu'il gouverna vingt ans avec une rare sagesse. Il fit un pèlerinage à Jérusalem pour visiter les saints lieux, et alla plusieurs fois à Rome, au tombeau des saints apôtres. Après bien des travaux accomplis pour le bien de la religion, Berchaire couronna une sainte vie par la mort d'un martyr. Tandis que reposant sur son lit il se délassait de ses fatigues, un moine indigne nommé Daguin, qu'il avait tenu sur les fonts baptismaux, et qui ne pouvait se plier au joug de la discipline, le perça d'un fer meurtrier quelque temps avant la solennité de Pâques. Berchaire rendit sa bienheureuse âme à Dieu le matin même du jour de la résurrection du Seigneur, le 27 mars. Ses reliques, conservées dans l'église de Montiérender, qui est aujourd'hui paroissiale, sont l'objet d'une grande dévotion. Une partie considérable de la tête fut transférée à Château-Villain et conservée dans une église collégiale qui portait le nom du saint. (*Langres, 27 mars.*)

Nous trouvons ce qui suit dans le bréviaire bénédictin :

Après le crime inoui qu'il avait commis, le parricide Daguin jeta dans un puits le fer dont il s'était servi. Surpris de voir alors cet instrument nager sur les eaux, il fut frappé de terreur et tomba en dé-

mence. On le conduisit au saint abbé, qui allait rendre le dernier soupir ; et Berchaire, déployant à son égard la clémence la plus admirable, lui pardonna son crime, l'engagea à faire pénitence, et conjura le Seigneur de le traiter avec miséricorde. La fête de saint Berchaire se célèbre principalement le 16 octobre, jour où son corps, que les ravages des Hongrois et des Normands avaient fait transporter en Bourgogne, fut ramené en grande pompe à Montiérender, au milieu des nombreux miracles par lesquels il plut à Dieu d'attester la sainteté de son serviteur.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que par l'intercession de votre bienheureux martyr saint Berchaire, nous soyons délivrés de tous les maux qui nous menacent dans notre corps, et purifiés de pensées mauvaises qui assaillent notre esprit. Ainsi soit-il.

17 OCTOBRE. — SAINT HEDWIGE OU AVOIE, VEUVE. —
L'AN 1243.

Hedwige, illustre par sa naissance, qui l'alliait aux rois, était plus distinguée encore par l'innocence de sa vie. Tante de sainte Elisabeth, fille du roi de Hongrie, elle devait le jour à Bertold et à Agnès, possesseurs du marquisat de Moravie. Dès son bas âge, elle fit preuve d'une grande sagesse. Mariée à douze ans par sa famille à Henri, duc de Pologne, elle garda religieusement la foi conjugale, et instruisit dans la crainte de Dieu les enfants qu'elle eut de cette union. Afin d'avoir plus de facilité à servir Dieu, elle engagea son mari à faire avec elle le vœu de continence, et après la mort de celui-ci, la pieuse veuve, répondant à l'inspiration de Dieu, dont elle avait longtemps imploré les lumières dans l'oraison, prit l'habit de Cîteaux au monastère de Trebnitz. Appliquée tout entière à la contemplation, assidue à l'office divin et à la célébration du saint sacrifice, elle donnait à ces saintes pratiques tout le temps qui s'écoulait depuis le lever du soleil jusqu'à midi. C'est ainsi qu'elle triompha de l'antique ennemi du genre humain. Jamais les conversations du dehors n'eurent pour elle aucun intérêt ; à moins qu'elles ne se rapportassent à Dieu ou au salut des âmes, elle ne voulait pas même les écouter. Tant de prudence brillait dans sa conduite, qu'elle faisait chaque chose en son temps et avec l'application convenable, se montrant toujours remplie de douceur et d'affabilité envers le prochain. A l'aide des jeûnes, des veilles, et des rudes vêtements par lesquels elle macérât sa chair, elle remporta sur elle-même un glorieux triomphe, s'éleva aux plus sublimes vertus de la perfection chrétienne, et devint, par la sagesse de ses conseils, la candeur et la paix de son âme, un rare modèle de sainteté religieuse. Se soumettre d'elle-même à toutes ses sœurs, remplir avec joie, de préférence à toutes les autres, les fonctions les plus basses, servir les pauvres à genoux, laver les pieds des lépreux et les couvrir de ses baisers, étaient ses délices

habituelles. Victorieuse même des répugnances de la nature, elle n'eut pas horreur des ulcères les plus affreux. La grandeur de sa patience et de sa force d'âme éclata surtout à la mort de son fils Henri, duc de Silésie, qu'elle aimait comme la plus tendre des mères, et qui fut tué en combattant les Tartares : car elle donna en cette occasion plus de louanges à Dieu que de larmes à son fils. La gloire de ses miracles se répandit au loin. On l'invoqua pour un enfant qui s'était noyé et qui avait été brisé et entièrement broyé par les roues d'un moulin : elle le rendit à la vie et opéra encore d'autres prodiges, qui furent constatés par Clément IV. Ce pontife inscrivit Hedwige au nombre des saints, et accorda pour le 15 octobre la célébration de sa fête dans la Pologne, où elle est l'objet d'une grande vénération, en qualité de patronne du pays. Dans la suite Innocent XI étendit cette solennité à toute l'Eglise, et la fixa au 17 du même mois.

PRIONS. — Dieu, qui avez appris à la bienheureuse Hedwige à quitter les pompes du siècle pour suivre votre croix avec humilité et avec amour, faites que par son intercession et à son exemple nous foulions aux pieds les délices périssables du monde, et qu'attachés à votre croix, nous surmonitions tous les obstacles qui s'opposent à notre salut. Ainsi soit-il.

18 OCTOBRE. — SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE. — 1^{er} SIÈCLE.

Luc, médecin d'Antioche, savant dans la langue grecque, comme l'indiquent ses écrits, fut disciple de l'apôtre saint Paul et le compagnon de ses courses apostoliques. Il écrivit un des Evangiles, et c'est à son sujet que le même saint Paul a dit : *Nous avons envoyé avec Tite unde nos frères dont on a fait l'éloge dans toutes les églises à cause de l'Evangile.* Et dans son épître aux habitants de Colosses ; *Luc, médecin, notre très cher frère, je vous salue.* Et en écrivant à Timothée : *Luc seul est avec moi.* Cet écrivain sacré a encore composé un autre ouvrage très remarquable intitulé les *Actes des Apôtres*, dont le récit s'étend jusqu'à la seconde année du séjour de saint Paul à Rome, c'est-à-dire jusqu'à la quatrième année du règne de Néron, et dans lequel on voit que ce livre a été écrit dans la capitale de l'empire. Nous mettons au nombre des écritures apocryphes les voyages de Paul et de Thècle, et toute la fable du baptême de Léon. Car comment se pourrait-il que le compagnon inséparable du saint apôtre ait ignoré ce fait, lui qui a connu tout le reste ? Tertullien, écrivain rapproché de ces temps, rapporte qu'un certain prêtre de l'Asie, admirateur enthousiaste de saint Paul, ayant été convaincu par saint Jean d'être l'auteur de ce livre, avait avoué l'avoir composé par amour pour le grand apôtre ; et il ajoute qu'il avait pour cela été interdit de ses fonctions. Quelques-uns pensent que quand saint Paul dit dans ses épîtres, *selon mon Evangile*, il veut désigner par là l'ouvrage de saint Luc. Ce ne fut pas seulement de saint Paul, qui n'avait pas été compagnon du Seigneur dans sa vie mortelle, que

saint Luc apprit l'Evangile ; il s'instruisit aussi à l'école des autres apôtres : il le déclare lui-même au commencement de son Evangile, lorsqu'il dit : *Comme nous l'ont appris ceux qui dès le commencement ont vu eux-mêmes et ont été ministres de la parole.* Il a donc écrit l'Evangile sur les témoignages qu'il a recueillis ; mais il a composé les *Actes* d'après ce qu'il a vu de ses propres yeux. Il a vécu 80 ans dans le célibat. On l'ensevelit à Constantinople, où ses ossements furent apportés avec ceux de l'apôtre saint André, la vingtième année de Constantin.

PRIONS. — Accordez-nous, Seigneur, que votre évangéliste saint Luc intercède pour nous, lui qui, pour la gloire de votre nom, a toujours porté en son corps la mortification de la croix. Ainsi soit-il.

19 OCTOBRE. — SAINT PIERRE D'ALCANTARA, CONFESSEUR. — L'AN 1562.

Pierre, né à Alcantara, en Espagne, de parents nobles, donna dès sa plus tendre enfance des marques de sa sainteté future. A seize ans il entra dans l'ordre des Mineurs, où il se montra un modèle de toutes les vertus. Il exerça ensuite le ministère de la prédication par obéissance, et amena à une pénitence sincère une foule innombrable d'hommes qui étaient livrés au vice. Le désir qu'il avait de rétablir dans toute sa vigueur l'institut primitif de Saint-François, lui fit fonder, avec l'aide du saint et l'autorité du siège apostolique, un monastère très petit et très pauvre, auprès de Pédroso. Le genre de vie austère qui fut mené dès lors dans cette maison se propagea merveilleusement dans les diverses provinces de l'Espagne et jusque dans les Indes. Pierre aida sainte Thérèse, dont il avait approuvé l'esprit, à procurer la réformation de l'ordre du Carmel. Ayant appris de Dieu lui-même qu'on ne demandait rien au nom de son serviteur sans être aussitôt exaucé, Thérèse avait coutume de se recommander à ses prières et de l'appeler saint de son vivant. Se dérobant avec une parfaite humilité aux hommages des princes, qui le consultaient comme un oracle, il refusa d'être le confesseur de l'empereur Charles-Quint. Très rigide observateur de la pauvreté, il se contentait d'une tunique, la plus mauvaise de toutes. Il garda avec tant de soin la vertu de pureté, qu'il ne voulut jamais souffrir que le frère qui le servait dans sa dernière maladie le touchât même légèrement. Les veilles, les jeûnes, les disciplines, le froid, la pauvreté des vêtements, tous les exercices de mortification, lui servaient continuellement à réduire sa chair en esclavage, et il avait fait avec son corps le pacte de ne lui donner jamais de repos en cette vie. L'amour de Dieu et du prochain qui embrasait son cœur, y excitait quelquefois un si violent incendie, qu'il était obligé de quitter son étroite cellule pour aller en pleine campagne demander à la vivacité de l'air un rafraîchissement capable de tempérer les ardeurs qui le consumaient. Pierre posséda à un de-

gré admirable le don de contemplation. Pendant qu'il faisait de cet exercice la nourriture ordinaire de son âme, il passait souvent plusieurs jours sans boire ni manger. Plus d'une fois on le vit élevé en l'air, resplendissant d'un éclat merveilleux ; il lui arriva aussi de traverser à pied sec des fleuves rapides. Ses frères se trouvant dans une grande détresse, il les nourrit avec des aliments descendus miraculeusement du ciel. Son bâton planté par lui en terre fut transformé en un figuier verdoyant. Dans un voyage que faisait le saint, il entra une nuit dans uneasure découverte, où la neige épaisse qui tombait lui servit de toit en restant suspendue au dessus de sa tête. Sans ce miracle, il aurait péri étouffé. Sainte Thérèse atteste qu'il fut favorisé du double don de prophétie et de discernement des esprits. Enfin, dans la 73^{me} année de son âge, à l'heure qu'il avait prédite, il passa au Seigneur, après avoir été favorisé d'une vision miraculeuse et de la présence des saints. Au même instant la bienheureuse Thérèse, quoique bien éloignée, le vit s'élever vers le ciel, et le saint lui apparaissant, dit ces paroles : *O heureuse pénitence qui m'a mérité une si grande gloire.* Après sa mort, il fut glorifié par plusieurs miracles, qui engagèrent le pape Clément IX à le mettre au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné accorder au bienheureux Pierre, votre confesseur, le don d'une pénitence admirable et d'une sublime contemplation, accordez à nos prières qu'à l'aide de son intercession, mortifiés dans notre chair, nous obtenions plus facilement les récompenses célestes. Ainsi soit-il.

20 OCTOBRE. — SAINT JEAN DE KENTY, CONFESSEUR. —
L'AN 1473.

Jean naquit de parents pieux et honnêtes, Stanislas et Anne, au diocèse de Cracovie, dans la ville de Kenty, d'où il a tiré son surnom. Dès l'enfance, il fit concevoir par la suavité de ses mœurs, par son innocence et sa gravité, l'espérance qu'il s'élèverait à une haute vertu. Il étudia d'abord la philosophie et la théologie en l'université de Cracovie ; ensuite ayant passé par les divers grades académiques, devenu professeur et docteur, il ne se bornait pas à éclairer ses auditeurs par la sainte doctrine qu'il leur enseigna pendant plusieurs années, mais il les embrasait du feu de la piété, les instruisant à la fois de parole et d'exemple. Devenu prêtre, il ne diminua rien de son ardeur pour l'étude, mais il s'appliqua avec un zèle plus grand encore à acquérir la perfection chrétienne. Il gémissait profondément de voir offenser Dieu, et il s'appliquait à l'apaiser en offrant quotidiennement avec des torrents de larmes, pour lui-même et pour le peuple, le sacrifice non sanglant. Il gouverna quelques années d'une manière admirable la paroisse d'Ilkusie ; mais effrayé de la charge des âmes, il abandonna bientôt ce ministère, et reprit ses anciennes

fonctions de professeur, à la demande de l'université. Tout le temps que lui laissait l'étude, il l'employait soit à travailler au salut du prochain par le moyen de la prédication, soit à vaquer à la prière. On rapporte qu'il fut souvent favorisé alors de visions et d'entretiens célestes. Il avait tant de dévotion à la passion de Jésus-Christ, qu'il passait quelquefois des nuits entières à la contempler, et que, pour en mieux retracer le souvenir dans son esprit, il fit le pèlerinage de Jérusalem et prêcha Jésus-Christ aux musulmans eux-mêmes, tant était véhément le désir qui l'embrasait de mourir pour la foi. Quatre fois aussi il alla aux tombeaux des apôtres, à pieds, et portant lui-même tout son bagage de pèlerin. Il se proposait le double but d'honorer le siège apostolique, auquel il fut toujours très dévoué, et de racheter, disait-il, les peines de son purgatoire par le moyen des indulgences, dont la source est journellement ouverte dans la capitale du monde chrétien. Des voleurs qui le rencontrèrent sur sa route lui demandèrent, après l'avoir dépouillé, s'il lui restait encore quelque chose. Il leur avait répondu non. Mais venant ensuite à se souvenir qu'il avait quelques pièces d'or cousues dans son vêtement, il rappela les voleurs, que ses cris effrayaient, et leur offrit ce qu'il venait de retrouver. Ceux-ci, admirant la candeur et la libéralité du saint homme, lui rendirent spontanément même ce qu'ils lui avaient d'abord enlevé. Pour empêcher autant qu'il était lui qu'on ne portât atteinte à la réputation du prochain, Jean fit écrire sur les murailles de sa maison, à l'exemple de saint Augustin, des vers qui étaient pour lui et pour les autres un perpétuel avertissement. Il prenait même sur sa nourriture pour donner à manger à ceux qui étaient dans le besoin. Il fournissait à ceux qui en manquaient des habits qu'il achetait pour eux ; quelquefois il leur distribuait même les siens. Il leur donna souvent jusqu'à ses chaussures ; et alors il faisait traîner son manteau jusqu'à terre pour qu'on ne vît pas ses pieds nus. Le sommeil qu'il prenait était très court ; il n'avait point d'autre lit que la terre, ne possédait que le vêtement nécessaire pour le couvrir, et mangeait seulement assez pour soutenir son existence. Comme un lis au milieu des épines, il garda la pureté virginale à l'aide des rigueurs du cilice, de la discipline et du jeûne. Pendant les 35 dernières années de sa vie il s'abstint tout-à-fait de l'usage de la viande. Enfin, plein de jours et de mérites, après s'être longtemps et sérieusement préparé à la mort, quand il vit que son heure était proche, pour n'être plus attaché par aucun lien à ce monde, il distribua entièrement aux pauvres le peu qui lui restait encore. Alors fortifié par la réception toute sainte des sacrements de l'Eglise, ne désirant plus que la dissolution de son corps, afin d'être avec Jésus-Christ, la veille de Noël il prit son essor vers le ciel. Il fut couvert de la gloire des miracles avant et après le trépas. Ses restes, transportés à l'église de Sainte-Anne, la plus voisine de l'université, furent ensevelis avec honneur. La dévotion et l'affluence des peuples à son tombeau s'étant accrues de jour en jour, Jean Kenty fut mis au nombre des principaux patrons de la Pologne et de la Lithuanie, et il est devenu l'objet d'un culte très-

répandu. L'éclat de nouveaux miracles opérés par ce bienheureux l'ont fait mettre au nombre des saints par le pape Clément XIII, le 16 juillet de l'an 1767.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, accordez à nos prières, que nous avançant dans la science des saints, qu'a possédée saint Jean, votre confesseur, et remplis de charité pour le prochain, nous obtenions de vous par ses mérites le pardon de nos péchés. Ainsi soit-il.

21 OCTOBRE. — SAINT HILARION, ABBÉ. — L'AN 372.

Hilarion, né à Tabathe, en Palestine, de parents infidèles, fut envoyé à Alexandrie pour y étudier, et obtint dans cette ville une grande réputation de vertu et de talent. Après avoir embrassé la religion de Jésus-Christ, il fit des progrès admirables dans la foi et la charité. Il visitait souvent les églises, jeûnait et priaît continuellement. Rempli d'un saint mépris pour la volupté et pour toutes les choses de la terre, il savait en réprimer dans son cœur jusqu'aux moindres désirs. Le nom de saint Antoine étant alors très célèbre dans l'Egypte, Hilarion se rendit à la cellule du serviteur de Dieu dans l'intention de le voir. Il resta deux mois auprès de lui, et apprit tous les détails de la règle de vie que pratiquait ce grand saint. De retour à la maison paternelle, il distribua tous ses biens aux pauvres après la mort de ses parents, et n'ayant pas encore quinze ans accomplis il reprit le chemin du désert. Une humble cabane à peine capable de le contenir devint sa demeure ; son lit était la terre nue. Jamais il ne lava ni ne changea le sac qui lui servait de vêtement, disant que ce serait du superflu que d'affecter de la pauvreté dans un cilice. Il donnait beaucoup de temps à la lecture et à la méditation des saintes Ecritures. Il se nourrissait de quelques figues et de simples herbes, et il ne mangeait qu'après le coucher du soleil. Il pratiqua le détachement et l'humilité à un degré presque incroyable. Toutes ces vertus et d'autres encore lui méritèrent la victoire qu'il remporta sur des tentations horribles suscitées par le démon, et la puissance de chasser dans beaucoup de circonstances cet esprit infernal des corps de ceux qu'il possédait. Dans sa 80^{me} année, après avoir bâti de nombreux monastères et obtenu de Dieu la gloire des miracles, Hilarion tomba malade. Dans les luttes de son agonie, il disait : *Sors, mon âme : que crains-tu ? Sors : pourquoi hésites-tu ? Il y a près de 70 ans que tu sers Jésus-Christ, et tu redoutes de mourir.* — En parlant ainsi il rendit le dernier soupir.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Hilarion nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE URSULE ET SES ONZE MILLE COMPAGNES, VIERGES ET MARTYRES.

Ursule, fille d'un roi de Cornouailles, termina sa vie par un glorieux martyre, au temps de l'empereur Gratien. Pendant le règne de ce prince, Flavius-Clément-Maxime, chef des armées romaines dans la Grande-Bretagne, s'empara de la puissance suprême et fut proclamé empereur par ses soldats. Alors il fit passer des troupes dans les Gaules, chassa de l'Armorique ses anciens habitants, et partagea cette fertile contrée aux soldats de l'armée bretonne qu'il avait amenés avec lui. Afin que cette nouvelle colonie se perpétuât, il envoya des députés dans la Grande-Bretagne demander pour chacun de ses soldats devenus colons une jeune fille à épouser. La demande de Maxime parut raisonnable aux Bretons; lesquels, sachant bien que leurs filles seraient honorablement établies en se mariant à ces soldats, qui tous étaient de bonne naissance, et que le don d'une nouvelle province rendait très riches, voulant de plus être agréables au nouvel empereur, choisirent autant de vierges qu'il y avait de soldats, c'est-à-dire onze mille, à la tête desquelles fut placée Ursule. On les rassembla toutes à Londres, et on les embarqua malgré leur répugnance. Mais quand on eut levé les ancres, au lieu d'aborder sur les côtes de l'Armorique, comme les pilotes le désiraient, la flotte fut poussée par une violente tempête sur les rivages de la Germanie occupés en ce moment par les armées des Huns, que Gratien avait appelés, dit-on, pour les faire combattre contre l'usurpateur. Ces barbares firent subir mille outrages aux vierges chrétiennes, qui, encouragées par les exhortations d'Ursule, s'armèrent d'un courage invincible, préférant la mort au péché. Les Huns les massacrèrent toutes jusqu'à la dernière. C'est ainsi qu'Ursule, glorieuse victime, tombant sur les corps de ses compagnes comme sur un monceau de perles célestes, fut décorée de la pourpre de son sang versé pour Jésus-Christ. C'est ainsi que, guidant l'armée triomphale de tant de vierges, toutes décorées de la double palme du martyre et de la virginité, elle entra victorieuse dans le royaume du ciel. Les habitants de Cologne ensevelirent les corps avec de grands honneurs, et l'univers chrétien célèbre cet illustre combat dont la mémoire se conserve toujours. A raison du bel exemple qu'elle a donné, Ursule est invoquée spécialement par les vierges; et depuis l'an 1611 il existe en France un institut de religieuses qui portent son nom et la regardent comme leur patronne. (*Divers et autres lieux.*)

PRIONS. — Seigneur, notre Dieu, nous vous en supplions, donnez-nous de vénérer avec une dévotion continuelle les palmes des saintes vierges et martyres sainte Ursule et ses compagnes Ainsi soit-il.

**22 OCTOBRE. — LE BIENHEUREUX PIERRE DE TIFERNE,
CONFESSEUR. — L'AN 1445.**

Pierre, né à Tiferne, l'an 1390, de la noble famille des Cappuci, prévenu des célestes bénédictions, se montra si éloigné des amusements du premier âge et si appliqué aux choses de Dieu, qu'on voyait paraître en lui des signes évidents de la haute sainteté à laquelle il devait parvenir. Plein de dégoût pour les vanités du siècle, de peur que le monde, qui est tout entier livré au mal, ne changeât les dispositions de son esprit, il entra avec empressement dès sa quinzième année dans l'ordre des Frères-Prêcheurs. Il reçut l'habit de Saint-Dominique au monastère de Tiferne, fit sa profession solennelle, et se distingua d'une manière étonnante par l'innocence de ses mœurs, par ses belles qualités, par la ferveur avec laquelle il se portait à tout ce qui était du culte divin, par sa charité, son abnégation et sa fidélité à accomplir tous les points de la règle. Il aimait la solitude, s'appliquait sans relâche à la contemplation, paraissait n'avoir jamais en vue autre chose que de s'unir à Dieu davantage, d'enrichir son âme de la connaissance des sciences ecclésiastiques, afin de pouvoir travailler plus utilement au salut des âmes, selon le but de l'ordre des Dominicains, non-seulement par ses prières et par ses exemples, mais aussi par un zèle selon la science. Ses supérieurs l'ayant envoyé à Cortone, il reçut le sacerdoce et s'attira l'admiration générale par l'éclat avec lequel brillaient en lui toutes les vertus. Il excella tellement dans la pratique de l'humilité, que malgré la naissance distinguée qu'il avait reçue de ses pères et la haute considération dont il jouissait parmi ses concitoyens, il se portait avec empressement à remplir les offices les moins relevés, aussi bien au-dehors du monastère que dans l'enceinte du couvent. Il désirait particulièrement être employé à demander l'aumône par la ville et à servir les pauvres et les malades. Le zèle dont il était embrasé pour le salut des âmes lui fit ramener à une vie meilleure nombre d'hommes qui vivaient dans le désordre. Il en convertit deux entr'autres, lesquels, coupables de plusieurs crimes et plongés dans un cachot, désespéraient déjà de leur salut éternel, et même, comme l'attestent les monuments publics, il les délivra miraculeusement du supplice qu'ils étaient sur le point de subir. Ayant appris encore par l'inspiration de l'Esprit divin, comme on le croit pieusement, les projets criminels que roulait dans sa pensée un jeune homme déréglé, il lui adressa de sages réprimandes, l'avertit que le lendemain même il devait mourir, ce qui arriva en effet, et l'amena ainsi à pleurer ses péchés en versant des torrents de larmes. Ces miracles rendirent très célèbre le serviteur de Dieu; il eut aussi le don de prophétie, celui d'éprouver des extases, de faire des miracles, dont voici les plus renommés. Il guérit avec le signe de la croix le bras desséché d'une femme; et un tonneau qui'était vide auparavant fut trouvé rempli de

vin par l'effet de sa puissance surnaturelle. Enfin décoré de tant de mérites, il vit approcher avec joie la mort, sur laquelle il avait longtemps médité, et dont il avait tenu si souvent la représentation à la main dans la prière ou au milieu de ses prédications. Il reçut avec une extrême dévotion les sacrements de l'Eglise, et gagna la patrie céleste, du couvent de Cortone, le 21 octobre de l'an 1445. Le souverain-pontife Pie VII permit au clergé de Cortone et de Tiferne ainsi qu'à l'ordre des Frères-Prêcheurs de célébrer l'office et la messe en l'honneur du bienheureux Pierre. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez dit que ceux d'entre vos fidèles qui penseraient à leurs fins dernières ne pêcheraient jamais, accordez-nous, par les prières et les exemples du bienheureux Pierre, votre confesseur, de penser tellement à la mort temporelle, que pleurant sans cesse nos péchés passés, nous évitions la mort éternelle. Ainsi soit-il.

23 OCTOBRE. — SAINT JEAN DE CAPISTRAN, CONFESSEUR.
L'AN 1456.

Jean, né à Capistran dans le pays des Marses, fils d'un seigneur allemand dont l'épouse appartenait à une famille de la contrée, fut envoyé à Pérouse pour y suivre le cours de ses études. Ses progrès dans les sciences chrétiennes et profanes lui donnèrent la réputation d'un jurisconsulte si distingué, que le roi de Naples Ladislas lui confia le gouvernement de plusieurs villes, charge dont il s'acquitta très saintement. Au milieu des troubles qui arrivèrent à Pérouse, et qu'il s'efforça d'apaiser, il fut arrêté et jeté dans une prison, où il eut la vision d'un homme vêtu en Franciscain, qui l'engagea à embrasser une plus sainte carrière. Ce fut par suite de cette apparition que Jean reçut la tonsure cléricale et fut admis après de rudes épreuves au nombre des Frères-Mineurs de l'Observance. Il eut pour maître dans les lettres divines saint Bernardin de Sienne, dont il imita les vertus, s'attachant surtout à lui ressembler dans son zèle à propager le culte très saint de Jésus et de Marie. Après la mort du serviteur de Dieu le disciple mit tout en œuvre pour accroître la renommée de son maître. Sa profonde humilité lui fit refuser avec une constance inébranlable l'évêché d'Aquila. Dans les légations qu'il eut à remplir, à la vue des populations empressées à sa rencontre, et qui le regardaient moins comme un nonce apostolique que comme un nouvel apôtre, ou plutôt comme un ange envoyé du Ciel, peu touché de ce concours et de ces honneurs, il avait coutume de répéter ces mots du Psalmiste : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. La gloire n'en est pas à nous, Seigneur ; donnez la tout entière à votre nom.* L'austérité de sa vie, non moins que les nombreux écrits qu'il composa pour la réformation des mœurs, lui procura une grande célébrité. Il fut deux fois supérieur des Observantins en qualité de vicaire ; et il agit de telle sorte par ses réglemens et ses exemples,

que cette branche de la famille de saint François devint la gloire de l'ordre entier et fit faire beaucoup de progrès à la foi.

Le zèle de l'homme de Dieu à prêcher la parole divine lui fit parcourir toute l'Italie, avec tant de succès, qu'une multitude presque innombrable de personnes, cédant à la force de son éloquence et à l'éclat de ses miracles, fut ramenée par lui dans la voie du salut. Martin V lui confia la charge d'inquisiteur pour éteindre la secte des fraticelles ; et l'heureuse issue de cette mission fit que le souverain-pontife le nomma inquisiteur général contre tous les hérétiques. Il vint à bout de faire cesser sur les terres de l'Eglise romaine la pratique impie de l'usure que les juifs exerçaient. Eugène IV le donna pour aide et adjoint à saint Laurent-Justinien pour examiner la cause des Jésuites, dont il mit l'innocence au grand jour. En Orient, il rendit à la religion des services importants, et prépara la réunion des Arméniens à l'Eglise catholique : réunion qui se consumma au concile de Florence, où le saint qui l'avait préparée brilla lui-même comme un soleil. Nicolas V l'ayant fait inquisiteur-général contre les juifs et les Sarrazins dans toute l'Italie, Jean convertit à Rome le principal rabbin avec quarante de ses coréligionnaires. Le même pape, sur la demande de l'empereur Frédéric III, l'envoya ensuite en Germanie avec le titre de nonce, travailler à la conversion des hérétiques et rétablir la concorde parmi les princes. Six années de courses dans cette partie de l'Europe et dans d'autres régions lui servirent à procurer merveilleusement la gloire de Dieu et à ramener à l'Eglise par ses prédications et ses miracles une multitude de juifs et de sectaires hussites, adamites ou thaborites. Il rendit très souvent la santé aux malades, la parole aux muets, la vie aux morts. Plus d'une fois pour traverser des fleuves avec ses compagnons, il ne se servit pas d'autre barque que de son manteau, qu'il étendait sur les ondes. L'esprit prophétique qui l'animait lui fit faire plusieurs prédictions. Il annonça la mort de Martin V et l'élection d'Eugène IV, successeur de ce pontife.

Les princes allemands entendirent souvent le saint homme provoquer dans leurs assemblées la croisade contre les Turcs et la prêcher avec une ardeur infatigable. Mais son zèle se déploya surtout lorsque Calixte III, pressé par ses supplications, eut résolu la guerre sainte. Jean parcourut avec la rapidité de l'éclair la Hongrie et les autres provinces. Il anima tellement les princes par ses discours et par ses lettres, que bientôt 70,000 chrétiens se trouvèrent prêts à partir. C'est principalement à son courage et à ses conseils qu'on doit d'avoir remporté la victoire de Belgrade, où 120,000 Turcs furent mis en fuite ou massacrés. La nouvelle de cet événement étant parvenue à Rome le 6 août, le pape Calixte ordonna qu'à perpétuité on en fit mémoire le jour de la Transfiguration du Seigneur. Enfin succombant à tant de travaux et à d'autres fatigues non moins glorieuses, Jean de Capistran tomba dans une maladie mortelle, et fut transporté à Villack. Des princes étant venus le visiter sur son lit de douleur, il

les exhorta à défendre la religion chrétienne et rendit son âme à Dieu l'an 1456, homme vraiment apostolique, et martyr par les vœux de son cœur. La Hongrie, l'Allemagne et l'Italie célébrèrent ses funérailles pendant trois jours ; mais à Villack, où son corps demeura exposé, on employa sept jours à lui rendre les derniers honneurs. Dieu le glorifia après sa mort par de nombreux miracles, dont le pape Alexandre VIII fit faire l'examen canonique. Ce pontife le mit au nombre des saints, et célébra à Rome par une fête très solennelle le nom si formidable aux Turcs de cet illustre défenseur de la foi. (*Bréviaire franciscain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez merveilleusement glorifié votre Église par les mérites et les enseignements du bienheureux Jean, et qui vous êtes servi de lui pour faire triompher vos fidèles de leurs perfides oppresseurs par la vertu du nom très saint de Jésus, accordez à nos prières que, par son intercession, triomphant de nos ennemis sur la terre, nous méritions d'être récompensés avec lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

24 OCTOBRE. — SAINT PIERRE PASCHASE, ÉVÊQUE ET MARTYR. — L'AN 1300.

Pierre, surnommé Paschase, naquit à Valence de parents chrétiens, dans le temps que cette ville était sous la domination des Arabes. Il fut instruit dans les lettres humaines et divines, et devint chanoine de la cathédrale de Valence. Bientôt après il distribua aux pauvres ses abondants revenus, pour se livrer entièrement à la piété, et entra dans l'ordre de Notre-Dame-de-la-Merci pour la Rédemption des captifs. Sous la direction de saint Pierre Nolasque lui-même, il mena la vie la plus sainte, vie de jeûnes et de mortifications, qui fit de lui un vrai modèle pour tout le monde. Ensuite il enseigna publiquement la théologie, au grand avantage de ses auditeurs. Sur la réputation de son vaste savoir, Jacques I^{er}, roi d'Aragon, le choisit pour précepteur et directeur de son fils Sanche, archevêque de Tolède, religieux du même ordre, auquel Pierre s'était attaché. Revêtu par le pape Urbain IV du titre d'évêque de Grenade *in partibus*, le serviteur de Dieu s'appliqua et réussit à propager merveilleusement son ordre à Tolède et en d'autres lieux. Sanche étant mort, il fut élevé par le vœu général sur le siège de Jaën. Mais tandis qu'occupé du gouvernement de son diocèse, il veillait avec activité au salut de son troupeau, il fut pris par les Maures et retenu dans les fers à Grenade, étant déjà septuagénaire. Exposé au péril de perdre la vie, accablé de peines et d'afflictions, Pierre défendit la religion catholique avec un courage invincible, procura des secours aux chrétiens qui gémissaient dans la servitude des bagnes, et les aida plusieurs fois de l'argent destiné à le racheter lui-même. Au mépris de sa propre conservation, il délivra des enfants et des femmes que la faiblesse de l'âge ou du sexe exposait au danger de perdre leur âme. Son zèle à soutenir la foi

catholique en présence même des infidèles, et l'habileté avec laquelle il réfutait les erreurs de l'islamisme, furent cause que le roi musulman de Grenade le fit massacrer tandis qu'il était à l'autel. Dieu glorifia la sainteté du martyr par de nombreux miracles ; et déjà Pierre Paschase jouissait depuis longtemps de la vénération des chrétiens, quand le Pape Clément X autorisa le culte religieux qu'on lui rendait. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, consolateur des humbles, force des fidèles, dont l'amour embrasa le bienheureux martyr et pontife Pierre Paschase au point qu'il se dévoua à l'esclavage pour racheter de la servitude chez les infidèles la faiblesse de l'âge et l'infirmité du sexe, daignez, par son intercession, nous absoudre de toutes les fautes auxquelles nous expose la fragilité humaine, afin que nous soyons remplis d'une nouvelle force pour toutes les œuvres de la charité, et qu'après nous avoir rendu l'innocence par votre pardon, vous nous fassiez produire des actes de vertu par le secours de votre grâce. Ainsi soit-il.

25 OCTOBRE. — SAINT CHRYSANTHE ET SAINTE DARIA, MARTYRS.

Chrysanthé et Daria, deux époux illustres par leur naissance, étaient encore plus distingués à cause de la foi qu'ils professaient. Le premier avait procuré à sa femme le bienfait de la religion ainsi que celui du baptême, et tous deux convertirent à Rome une multitude d'infidèles, Chrysanthé parmi les hommes, Daria parmi les femmes. A cause de cela, le préfet Célérin les fit arrêter et les livra au tribun Claude. Celui-ci ordonna que Chrysanthé fût enchaîné et torturé par des soldats ; mais les liens du confesseur se rompirent, et les entraves dans lesquelles il avait été jeté se brisèrent. On l'enferma ensuite dans une peau de bœuf qu'on exposa à un soleil très ardent ; puis, les pieds et les mains chargés de fers, il fut plongé dans un cachot obscur. Encore une fois ses chaînes se rompirent, et une clarté resplendissante illumina la prison. Quant à Daria, elle fut exposée dans un lieu de débauche, où, tandis qu'elle était appliquée à l'oraison, Dieu la garantit de tout outrage par l'entremise d'un lion qui la défendit. Enfin, conduits tous deux à la catacombe qui s'ouvre sur la voie Salaria, ils furent lapidés dans une fosse qu'on avait creusée, et ils obtinrent ainsi la couronne du martyre.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que la prière de vos bienheureux martyrs Chrysante et Daria nous protège, afin que les honorant de nos hommages, nous éprouvions le secours de leur continuelle assistance. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT CRÉPIN ET SAINT CRÉPINIEN, MARTYRS. — L'AN 287.

Crépin et Crépinien, envoyés par le souverain-pontife dans les

Gaules, avec Quentin et d'autres hommes apostoliques, vinrent à Soissons ; et pour pouvoir prêcher sans être à charge aux fidèles, ils travaillaient la nuit, ne rougissant pas, bien qu'ils fussent de noble naissance, d'appliquer leurs honorables mains au métier de cordonnier. Ils s'occupaient de la sorte, et déjà ils avaient converti à la foi un très grand nombre d'infidèles, lorsqu'ils furent arrêtés et décapités après avoir souffert d'affreux tourments, sous le préfet Rictiovere. Presque tous les martyrologes de l'Église d'Occident font mention de ces saints. Au sixième siècle, on construisit à Soissons sous leur invocation une église où fut enseveli Clodobert, fils du roi Chilpéric. Saint Eloi retira leurs corps d'une crypte où ils étaient ensevelis, et déploya toutes les ressources de son art pour décorer leur tombeau. Il voulut aussi que l'église d'un monastère bâti par lui à Limoges fût consacrée sous leur invocation. (*Diocèse de Digne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de vos saints martyrs Crépin et Créprien, donnez-nous de nous réjouir de leur société dans la béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

26 OCTOBRE.—SAINT EVARISTE, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 112.

Evariste, né en Grèce d'un père qui était juif, occupa le siège apostolique sous l'empire de Trajan. Il fut le premier qui divisa Rome en titres ou paroisses, assignant un prêtre à chacune. Il régla que sept diacres entoureraient l'évêque lorsque celui-ci exercerait le ministère de la prédication. S'appuyant sur la tradition des apôtres, il commanda que les mariages se célébrassent publiquement et qu'ils fussent sanctifiés par la bénédiction du prêtre. Il gouverna l'Église neuf ans trois mois. Dans quatre ordinations faites au mois de décembre, il consacra dix-sept prêtres, deux diacres et quinze évêques. Couronné par le martyre, il fut enseveli, le 26 octobre, au Vatican, près du tombeau du prince des apôtres.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, ayez égard à notre faiblesse ; et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife Evariste nous protège. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—FÊTE DES SAINTES RELIQUES.

Le Seigneur, dit saint Jean de Damas, nous offre dans les reliques des saints des sources salutaires d'où découlent pour nous de nombreux bienfaits et les plus suaves parfums. Que personne ne fasse difficulté de reconnaître la vérité de mes paroles. Car si, par la volonté de Dieu, l'eau jaillit d'une roche dure et solide dans le désert, si elle sortit en abondance de la machoire d'un âne pour apaiser la soif de Samson, pourquoi quelqu'un refuserait-il de croire qu'un dé-

licieux parfum s'exhale des reliques des martyrs ? Certes, l'incrédule ne sera pas celui qui connaît la puissance de Dieu et qui sait de quel honneur il entoure ses saints. L'ancienne loi, il est vrai, avait déclaré que quiconque toucherait un mort serait réputé immonde ; mais les saints ne doivent pas être comptés au nombre des morts. En effet, depuis que celui qui est la vie et l'auteur de la vie a été inscrit parmi les morts, nous ne donnons point le nom de morts à ceux qui ont terminé leur vie dans l'espérance de la résurrection et dans la foi du Christ. Comment un mort pourrait-il faire des miracles ? Or, par les reliques des saints les démons sont chassés, les maladies disparaissent, les malades sont guéris, et les lépreux purifiés, les aveugles recouvrent la lumière, les tentations et les afflictions sont repoussées bien loin ; enfin, en vertu de leurs mérites, tout don parfait descend du Père des lumières en faveur de ceux qui demandent avec une foi inébranlable. Quelles peines ne vous résignez-vous pas à supporter pour trouver un protecteur qui vous présente à un roi mortel et lui parle pour vous ? Et nous n'honorons pas ceux qui veulent bien être les protecteurs de tout le genre humain et intercéder pour nous auprès de Dieu ? Oui, sans doute, il nous faut les honorer, en élevant au Seigneur des églises sous leur invocation, en leur offrant des dons, en révéran leur mémoire, en nous livrant le jour de leur fête à une allégresse toute spirituelle. Il faut que notre joie soit de nature à plaire à ceux qui nous invitent à célébrer leur triomphe, et nous devons prendre garde de les irriter et de les offenser dans les honneurs que nous leur rendons. Ce qui honore Dieu honore pareillement ses serviteurs, mais ce qui offense Dieu déplaît aussi aux soldats de ce divin Monarque. Honorons donc les saints par le chant des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, par la componction, par la charité à l'égard des pauvres, toutes œuvres saintes qui nous concilient la faveur de Dieu. Erigeons-leur des statues et des images visibles ; ou plutôt efforçons-nous par l'imitation de leurs vertus d'être leurs statues et leurs images vivantes. (*Divers lieux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui opérez des merveilles par les reliques de vos saints, augmentez en nous la foi de la résurrection et faites-nous participer à cette gloire immortelle dont ils jouissent, et dont nous vénérons les gages dans leurs cendres sacrées. Ainsi soit-il.

27 OCTOBRE. — SAINT FRONT ET SAINT GEORGES.

Le bienheureux saint Front, ordonné évêque par des hommes apostoliques, fut un de ceux qui, au rapport de la tradition, reçurent du Saint-Siège la mission de prêcher l'Évangile dans la Gaule et répandirent la foi de Jésus-Christ en diverses provinces. Il parcourut plusieurs contrées avec le bienheureux Georges, en annonçant la parole de Dieu, et il arracha à la superstition un grand nombre de païens.

Georges étant passé dans le Vélai, Front entreprit d'amener à la connaissance du vrai Dieu les idolâtres du Périgord. Il entra donc à Périgueux, prêcha la foi chrétienne dans cette cité avec un zèle infatigable, une incroyable constance, et convertit à Jésus-Christ une multitude d'habitants. Enfin, après avoir accompli d'innombrables travaux et opéré beaucoup de miracles pour confirmer sa prédication, il s'endormit dans la paix du Seigneur. Son corps fut enseveli auprès de Périgueux, à l'endroit qui prit le nom de Puy-Saint-Front, et qui devint lui-même une ville. L'évêque Frotérius y commença, au ^x^e siècle, la construction d'un monastère, qui au temps de Guillaume de Haute-Roche fut détruit en quelques moments par un incendie. Il y eut pourtant de sauvé l'insigne basilique, qui, sous Gérard de Gordon, avait été consacrée par l'archevêque de Bourges, le 21 mars de l'an 1407. (*Diocèse de Périgueux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui par la prédication du bienheureux Front nous avez appelés des ténèbres de l'incrédulité à l'admirable lumière de votre Évangile, daignez faire que par son intercession nous croissions dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

Georges, envoyé dans la Gaule par le Siège apostolique avec le bienheureux Front, pour annoncer aux peuples de cette contrée la foi et la religion chrétienne, fut un si fidèle collaborateur de son évêque dans l'accomplissement de cette mission, que leurs efforts réunis, leurs prédications et leurs miracles, réussirent à retirer un grand nombre de païens du culte des idoles et à les convertir au Seigneur. Afin de sauver plus de personnes, ils convinrent de travailler chacun séparément. Front se rendit dans le Périgord; Georges passa dans le Vélai, où il établit une église et où il eut le bonheur de procurer la lumière de l'Évangile à une multitude innombrable d'idolâtres. Accablé enfin par ses travaux apostoliques, couvert de la gloire des miracles et des vertus, il entra dans le repos de la paix éternelle. (*Périgueux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui vous êtes servi du ministère du bienheureux Georges, votre confesseur, pour la propagation de la vraie foi au milieu des nations, accordez-nous, par son intercession et par ses mérites, d'observer fidèlement les préceptes de la perfection évangélique, qu'il nous a enseignés. Ainsi soit-il.

28 OCTOBRE.—SAINT SIMON ET SAINT JUDE, APOTRES. — I^{er} SIÈCLE.

Simon le Chananéen, surnommé le Zélé, et Thaddée, frère de Jacques, qui est aussi appelé Jude dans l'Évangile, auteur de l'une des Épîtres catholiques, parcoururent en prêchant la foi, celui-ci la Mésopotamie, celui-là l'Égypte. Ensuite ils se réunirent dans la Perse, où ils enfantèrent à Jésus-Christ d'innombrables chrétiens. Ils répandirent la connaissance de l'Évangile dans ces vastes régions, au milieu

des peuples les plus barbares. Leur doctrine, leurs miracles et leur illustre martyr, glorifièrent le nom très saint de notre Seigneur Jésus-Christ.

PRIONS. — O Dieu, qui, par vos bienheureux apôtres Simon et Jude, nous avez fait arriver à la connaissance de votre nom, faites qu'en nous avançant dans la vertu nous célébrions leur gloire, et qu'en célébrant leur gloire nous avancions dans la vertu. Ainsi soit-il.

29 OCTOBRE. — SAINTE MANÉHILDE OU MENEHOULD ET SES SŒURS, VIERGES.

Manéhilde et ses sœurs Lintrude, Pusinne, Hoilde, Ama, Francule et Libère ou Libérie, naquirent vers le milieu du v^e siècle, de parents distingués qui s'appelaient Sigmare et Lintrude. Dès le bas âge elles menèrent une vie sainte dans la maison paternelle, sous la direction d'un prêtre vertueux nommé Eugène, uniquement appliquées aux exercices de la religion et aux œuvres de la piété. Méprisant les alliances qu'on leur offrait dans le siècle, elles se vouèrent à Jésus-Christ, qu'elles se choisirent pour époux, et reçurent le voile des vierges de la main du bienheureux Alpin, évêque de Châlons-sur-Marne. Après la mort de leurs communs parents, Lintrude, cédant à l'attrait qu'elle ressentait pour la vie solitaire, se retira d'abord dans une petite maison qui faisait partie de son héritage. Au bout de quelques années elle entreprit le pénible pèlerinage du tombeau des apôtres. Revenue ensuite à sa solitude, elle bâtit sous l'invocation de saint Maurice un oratoire dans lequel elle fut enterrée, après avoir passé le reste de ses jours dans l'exercice continuel de la prière, des veilles et des jeûnes. Quant à Pusinne, le désir de mener un genre de vie plus austère la porta à se retirer au diocèse d'Amiens, dans un lieu appelé Bansion, où elle devint la mère et la maîtresse d'un grand nombre de vierges. Elle se rendit admirable par la patience avec laquelle elle supporta les souffrances qui remplirent la fin de sa vie, et passa au Seigneur, illustre par les miracles qui suivirent son glorieux trépas. Toutes les autres sœurs parurent de dignes imitatrices d'une si haute piété, et méritèrent d'être comptées au nombre des saintes. La plus jeune, Manéhilde, se retira sur les bords de la Marne en un lieu appelé Bienville, dont elle avait hérité de ses parents. Elle y vécut dans la pratique assidue de la prière et de la mortification de son corps. Elle ne sortait presque jamais ; on ne la voyait au dehors que lorsqu'elle y était forcée par la nécessité de remplir quelque devoir de charité à l'égard du prochain et surtout des pauvres. On dit que ses sœurs Ama et Hoilde menaient avec elle la vie commune, ou que du moins elles avaient une retraite dans le voisinage. Manéhilde étant morte fut ensevelie à Bienville. Ses saintes reliques demeurèrent en ce lieu jusqu'à ce que, dans le cours du ix^e siècle, elles furent en grande partie transférées solennellement dans l'église abbatiale de

Saint-Urbain. C'est de là que longtemps après un bras et une côte furent apportés dans la ville qui s'honora depuis de porter le nom de sa protectrice et de s'appeler Sainte-Menehould. Le corps de la vierge Hoilde fut transféré à Troyes par Henri, comte de Champagne. (*Supplément de Langres.*)

PRIONS. — O Dieu, qui êtes notre salut, exaucez-nous, afin que, comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge Manéhilde et de ses sœurs, nous apprenions à ressentir pour vous les sentiments d'une pieuse dévotion. Ainsi soit-il.

30 OCTOBRE. — LE BIENHEUREUX ALPHONSE RODRIGUEZ, CONFESSEUR. — L'AN 1617.

Alphonse Rodriguez, fils d'un marchand de Ségovie en Espagne, qui s'appelait Diégo, donna dès son bas âge des signes éclatants de sa future sainteté. Plein de docilité pour ses pieux parents, il était encore enfant que déjà il mettait son bonheur à servir les prêtres à l'autel et à honorer par un culte assidu la très sainte Mère de Dieu. On l'envoya à Alcalá pour ses études; mais la mort de son père, qui arriva presque aussitôt, obligea la veuve à rappeler son fils et à se reposer sur lui du soin de continuer les affaires de la maison. Ce fut aussi par suite des instances de sa mère qu'Alphonse contracta mariage avec une personne très vertueuse. Cependant plein de sollicitude pour le service de son divin maître, il vivait dans la pratique continue des œuvres de la piété. Ayant perdu successivement sa femme et ses deux enfants, il se sentit appelé à une vocation plus sublime, et résolut de dire adieu au commerce et à toutes les choses de la terre, pour entrer dans la voie de la perfection. Il fit donc avec le plus grand soin la confession générale des péchés de toute sa vie et s'adonna uniquement à la prière, à la contemplation des choses célestes, aux veilles, aux jeûnes, aux flagellations et à tous les genres d'austérités, afin de s'élever par la mortification de la chair à la vie de l'esprit.

Au milieu des progrès qu'il faisait si heureusement et avec tant de courage dans la perfection, Alphonse songea à s'attacher à Dieu d'une manière plus étroite et plus solide en embrassant un institut religieux. Il réfléchissait au parti auquel il devait s'arrêter, lorsqu'une sorte de vision lui fit comprendre qu'il était appelé à la Société de Jésus; et comme il reconnaissait que ses études antérieures avaient été si incomplètes qu'elles devaient être comptées pour rien, il demanda instamment et obtint d'être admis au sein de la Compagnie dans l'humble condition des coadjuteurs-temporels. Une fois entré dans la carrière de la vie religieuse, le saint brilla de l'éclat des vertus, admirable surtout par la grandeur de son humilité et de son obéissance, par son mépris de lui-même et du monde, par son application à la prière, son amour de la pauvreté, et sa fidélité à observer jusqu'aux

points les moins importants de la règle. Afin de garder plus sûrement la chasteté, il joignit la mortification de la chair à la garde des sens. Après avoir, pendant plus de quarante années, souffert avec une patience invincible les infirmités les plus cruelles, il se vit en butte aux attaques violentes et furieuses des malins esprits. Mais toujours il déjoua leurs ruses et surmonta victorieusement leurs assauts, grâce au secours de la bienheureuse Vierge, qui le fortifiait souvent par ses apparitions et ses doux entretiens.

Son ardente charité pour le prochain lui faisait procurer autant qu'il était en lui le bien des âmes. Il ne bornait pas son zèle à la prière, mais il faisait de pieuses exhortations et donnait de salutaires avis à ceux avec qui le mettait en rapport sa charge de portier, place qu'il remplit plus de trente ans au collège de Majorque, et dans laquelle il donna de grands exemples d'humilité, de patience et de charité. Par ces moyens et surtout par une multitude d'écrits pleins d'une sagesse vraiment céleste, Alphonse eut de grands succès en ce genre. On aurait peine à dire l'ardeur de son amour, la vivacité de sa piété pour la Vierge Mère de Dieu, dont il honorait particulièrement la Conception immaculée, et l'abondance de grâces qu'il reçut en retour. On découvrit à sa mort que la peau de ses doigts avait durci au contact continuel des grains du rosaire, saint exercice dont il avait pris l'habitude dès son enfance. Rien ne lui procurait plus de bonheur que de servir la messe, et notre Seigneur lui apparut plusieurs fois pendant qu'il remplissait cette honorable fonction. Le saint religieux posséda à un très haut degré le don de la contemplation et celui des larmes. Son union continuelle avec le Seigneur était pour lui l'occasion de nombreux ravissements. Il eut aussi l'esprit de prophétie, la puissance des guérisons, et beaucoup d'autres grâces singulières, à l'aide desquelles il croissait tous les jours en mérites. Ses pénitences volontaires, ses incessantes infirmités et son âge très avancé ayant usé ses forces, il comprit qu'il touchait à la fin de son pèlerinage. Il reçut donc les sacrements, et s'endormit dans le Seigneur après avoir prononcé amoureusement les noms sacrés de Jésus et de Marie, l'avant-veille de la fête de tous les saints, la 96^e année de son âge et la 46^e de sa profession religieuse, l'an du salut 1617. Cette heureuse mort arriva au collège de Palma dans l'île de Majorque. Les funérailles furent honorées par le concours du clergé tant séculier que régulier, de la noblesse et de presque toute la ville. Les nombreux miracles qui commencèrent dès-lors à s'accomplir, joints aux vertus qu'Alphonse avait pratiquées, furent l'objet d'un examen canonique, après lequel le pape Léon XII inscrivit solennellement leur auteur au catalogue des bienheureux pendant le jubilé de l'année 1825. (*Société de Jésus.*)

PRIONS. — O Dieu, force des faibles, grandeur des humbles, qui avez voulu glorifier votre serviteur Alphonse par son zèle pour une mortification continuelle et par le mérite d'une profonde humilité, accordez-nous que mortifiant notre chair à son exemple, et marchant avec humilité et constance à la suite de votre Fils crucifié, nous obtenions la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

31 OCTOBRE. — SAINT WOLFGAND, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 994.

Wolfgang, issu d'une illustre famille de Souabe, montra le plus grand mépris pour lui-même et pour les choses de la terre. Ne cherchant que Dieu dans toute la sincérité de son cœur, il refusa les plus hautes dignités que lui offrait Henri, évêque de Trèves. Après la mort de ce prélat, il repoussa encore les offres qui lui furent faites par d'autres évêques, et embrassa la vie monastique, depuis longtemps l'objet de ses desirs les plus ardents. Elevé aux saints ordres par le bienheureux Ulric, il alla en Hongrie pour y prêcher l'Evangile. C'est alors que la prudence qui s'alliait en lui à une rare piété le fit élever à l'épiscopat. Les efforts de l'empereur Othon et le suffrage unanime du clergé et du peuple le placèrent canoniquement sur le siège de Ratisbonne. Quand il fut revêtu de la charge épiscopale, il nourrit le troupeau du Seigneur par ses instructions et par ses exemples, et il fit les règlements les plus saints pour le gouvernement de son église. Il renonça aux revenus du monastère de Saint-Emmeran, dont les évêques de Ratisbonne jouissaient depuis longtemps, et chargea de l'intendance de ces grands biens l'illustre Romuald. Il donna de si saintes règles à un couvent de religieuses fondé par lui, que l'exemple de cette maison aida à rétablir la discipline dans plusieurs autres monastères où elle avait dégénéré. Le parfum de vertu qui s'exhala de ce saint lieu attira Brigide, fille du duc de Bavière, et lui persuada de s'y réunir aux religieuses pour suivre le céleste Epoux. Désirant que la foi prit des accroissements plus rapides chez les Bohémiens, il consentit très volontiers à ce que ces peuples fussent détachés de son diocèse; et sans s'inquiéter de la perte qu'aurait à subir son église, sans écouter ceux qui voulaient l'en détourner, il permit que la Bohême eût son évêque particulier. La sainteté de Wolfgang fut prouvée par les miracles qu'il opéra sur des possédés et sur divers autres malades. Inspiré par l'esprit prophétique, il prédit à saint Henri qu'il deviendrait empereur; à Brunon, frère de ce prince, sa promotion à l'épiscopat; à l'une de leurs sœurs qu'elle serait reine; à l'autre qu'elle deviendrait abbesse. Enfin, après plus de vingt ans passés dans l'accomplissement de tous les devoirs d'un bon pasteur, comprenant que sa fin était proche, le saint évêque envoya devant lui, par les mains des pauvres, ce que ses libéralités habituelles lui avaient laissé, et muni du saint viatique, fit une fin digne de sa vie. Il mourut, comme une révélation divine le lui avait appris, dans le couvent de Saint-Othmar, et fut enseveli à Ratisbonne, dans l'église de Saint-Emmeran.

(Supplément pour divers lieux.)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Wolfgang augmente notre dévotion. Ainsi soit-il.

1^{er} NOVEMBRE. — LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Aujourd'hui nous célébrons dans la joie d'une même solennité la fête de tous les saints. Leur présence répand l'allégresse dans le ciel, leur patronage réjouit la terre ; la sainte Eglise triomphe ; elle est fière de la gloire qui leur a été départie en proportion du courage avec lequel ils ont confessé le nom de Jésus-Christ dans les souffrances du martyre. Chaque tourment qu'ils ont enduré leur a mérité un nouveau degré d'honneur ; et chacun d'eux porte sur sa couronne, comme un ornement précieux, le signe des diverses épreuves qui ont tenté sa foi. Des récompenses plus magnifiques sont le prix des plus rudes combats. C'est que l'Eglise catholique notre mère, qui est répandue dans tout l'univers, a appris de Jésus-Christ son chef à ne craindre ni les opprobres, ni les tourments, ni la mort. Toujours plus forte au milieu des périls, elle anime le courage de ses nombreux enfants prisonniers pour la foi, non point en leur recommandant de résister aux persécuteurs, mais en les exhortant à souffrir. Elle les enflamme ainsi de sa divine ardeur et les conduit à la gloire.

O Eglise, mère vraiment heureuse, que la bonté divine éclaire de ses inspirations, que pare le sang glorieux des invincibles martyrs, que la virginité de la foi, conservée au milieu des supplices, revêt comme un robe sans tache ! Elle mêle parmi les fleurs qui leur servent d'ornement les roses avec les lis. Que chacun travaille donc à parvenir à l'une ou à l'autre de ces deux gloires si éminentes, soit à la blanche couronne qui est le prix de cette virginité, soit à celle qui est teinte de pourpre et que reçoivent les martyrs. On voit briller dans le séjour céleste les fleurs de la paix et celles du combat, destinées les unes et les autres à être tressées en couronnes pour les soldats de Jésus-Christ. Car l'ineffable et infinie bonté de Dieu, au lieu de multiplier les jours de la fatigue et de la lutte, a voulu que ce temps ne fût ni éternel ni de longue durée. Il l'a fait court, et pour ainsi dire d'un instant. Il a mis dans ce monde fugitif les travaux et les combats, réservant pour la vie qui n'aura pas de fin les récompenses et les couronnes. Ainsi, par un effet de la bénignité de Dieu, ce qui est difficile passe rapidement, et le prix des bonnes actions demeure pendant l'éternité. Après la nuit d'ici-bas brillera la plus pure lumière, et nous jouirons d'une félicité plus grande que n'auront été cruelles nos souffrances, selon cette parole de l'apôtre : *Les peines de ce monde ne peuvent être comparées avec la gloire à venir, qui sera manifestée en nous.* (Vénérable Bède.)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, qui nous avez fait la grâce de célébrer dans une même solennité la gloire de tous vos saints, nous vous prions que, multipliant nos intercesseurs, vous nous accordiez selon les vœux de notre cœur une plus abondante miséricorde. Ainsi soit-il.

2 NOVEMBRE. — COMMÉMORATION DES FIDÈLES TRÉPASSÉS.

PRIONS. — O Dieu, qui êtes le créateur et le rédempteur de tous vos fidèles, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leurs péchés, afin que nos pieuses supplications leur obtienne l'indulgence qu'elles ont toujours désirée. Ainsi soit-il.

**MÊME JOUR. — SAINT MALACHIE, EVÊQUE ET CONFESSEUR.
L'AN 1148.**

Malachie naquit en Irlande, de parents aussi illustres par leur vertu que par leur noblesse et leur puissance. Il fut élevé dès son jeune âge dans la piété et les lettres ; et comme ses études ne lui laissaient pas le temps de faire de fréquentes visites aux églises, partout où il se trouvait il élevait vers le ciel ses mains pures et innocentes. Il apprit dès sa jeunesse à porter le joug du Seigneur. Mais quand il eut été, quoique malgré lui, élevé au diaconat, il se prépara à toutes les œuvres de la piété en donnant la sépulture aux pauvres. Promu peu de temps après au sacerdoce et à la dignité de vicaire épiscopal, il s'acquitta avec un soin diligent de la charge qui lui était confiée. Il travailla avec une ardeur infatigable à prêcher la parole de Dieu, à détruire les anciennes superstitions, et à rétablir dans toute leur pureté les rites ecclésiastiques. Enflammé de zèle pour le culte divin, il alla trouver Malchi, évêque de Lismore, pour être instruit plus à fond des pratiques de l'Eglise. Il fut alors donné pour guide au roi de Munster, qui après être descendu du trône avait embrassé la vie monastique. Par ses prières, il délivra sa propre sœur des flammes du purgatoire. Rappelé de Lismore, il rebâtit le couvent de Bangor, qu'avaient détruit les pirates, et il le gouverna quelque temps avec une justice et une sainteté parfaites. Lorsqu'il eut été consacré évêque de Connor, il obtint tant de succès par ses travaux, ses prières et ses veilles, que malgré des obstacles innombrables, il retira son peuple de la corruption et lui fit prendre des mœurs chrétiennes. Des églises furent bâties, des clercs furent ordonnés, les saints mystères furent célébrés. Malachie devint ensuite archevêque d'Armagh et primat de toute l'Eglise d'Irlande. Alors il divisa en deux son premier évêché, et ne tarda pas à abandonner son siège métropolitain, pour n'occuper que celui de Down. Il établit dans cette église une communauté de chanoines réguliers tirés d'entre ses disciples, et, par un sage tempéramment, il sut allier la rigueur de la discipline religieuse avec les fonctions ecclésiastiques. Il alla à Rome pour obtenir l'usage du pallium, et reçut du souverain-pontife Innocent II l'accueil le plus favorable. Cependant il n'obtint pas du pape la permission qu'il lui demanda de vivre dans le monastère de Clairvaux. Au contraire le pontife lui donna les pouvoirs de légat

pour toute l'Irlande. De retour vers les siens, il fut encore le modèle de son troupeau, et vécut sans avoir rien qui lui appartînt. Il ne s'appropriâ même aucun des revenus soit ecclésiastiques, soit séculiers de son évêché. Il n'eut point de maison à lui, mais il ne cessa de visiter les différentes églises de son diocèse, vivant de ce qu'on lui donnait dans ses courses apostoliques. Si cependant il avait besoin de repos, il s'arrêtait dans les monastères, se contentant de la table commune. Glorifié par le don des miracles, et doué de l'esprit de prophétie, il prédit lui-même le lieu et le jour de sa mort. Dans un second voyage qui devait le conduire à Rome, il passa par Clairvaux. Il y fut pris de la fièvre, reçut l'extrême-onction et le saint viatique, réclama les prières des religieux, qu'il recommanda lui-même à Dieu, et mourut comme il avait vécu, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Il fut enseveli dans la chapelle de la Sainte-Vierge, l'an de Jésus-Christ 1148, le 2 novembre. (*Supplément d'Irlande.*)

PRIONS. — Seigneur, nous demandons humblement à votre Majesté la grâce d'être fortifiés par l'intercession de votre bienheureux pontife et confesseur Malachie, aussi bien que nous sommes aidés par ses exemples. Ainsi soit-il.

3 NOVEMBRE. — SAINT HUBERT, EVÊQUE ET CONFESSEUR. L'AN 667.

Hubert, premier évêque de Tongres après saint Lambert, n'eut pas plus tôt été promu à la dignité pontificale, qu'il distribua aux indigents tous les biens qui lui restaient et se consacra aux devoirs de la charité avec un dévouement qui le fit regarder comme le réparateur de la misère des pauvres, le père des orphelins, le protecteur des veuves et de tous les malheureux. Il pratiqua parfaitement la chasteté [de l'esprit et du corps, s'adonnant avec un zèle admirable aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Ayant abandonné entièrement le soin des choses temporelles, il s'appliquait avec sollicitude au bien de son troupeau, se dévouant pour lui à toutes sortes de fatigues. Grâce à ses pieux travaux, les infidèles qui restaient encore dans le pays de Liège, où son prédécesseur Lambert avait planté la foi, dans le Brabant et les Ardennes, abjurèrent le paganisme et crurent en Jésus-Christ. Les temples des démons furent renversés; Hubert construisit à leur place nombre d'églises chrétiennes, il en releva d'autres qui étaient tombées, et les dota richement. A Liège, il dédia une basilique au prince des apôtres et une plus magnifique encore à saint Lambert, à l'endroit où ce pontife avait été couronné par le martyre. La treizième année de son épiscopat, il enleva de Maestricht, par ordre de Dieu, le corps de cet illustre prédécesseur et le transféra à Liège, où il établit aussi son siège épiscopal. Cette translation s'accomplit avec les marques de la dévotion et de la vénération la plus profonde. Dans l'ardeur qui l'animait pour la propaga-

tion de la foi, Hubert éprouvait une peine cuisante, qui allait souvent jusqu'à lui faire répandre des larmes. C'était qu'ayant pu, au péril de sa vie, détruire le règne du démon et faire glorifier le nom de Jésus-Christ au milieu de ces nations barbares, il n'avait pourtant pas le bonheur de remporter, comme saint Lambert, l'éclatante couronne du martyre. Averti une année à l'avance, par la révélation d'un ange, du moment de sa mort, il ne s'occupa plus qu'à visiter les tombeaux des saints et à implorer les miséricordes de Dieu sur son âme, par ses prières, ses jeûnes et ses larmes, réclamant sans cesse la patrie céleste par ses gémissements et ses soupirs. Enfin, comme il revenait du Brabant, où il avait consacré une nouvelle église à la prière de quelques seigneurs, il fut pris en route de la fièvre, à Fur, village situé à trente milles de Liège. Il donna de pieux avertissements à ses disciples, récita le symbole des apôtres avec l'oraison dominicale, leva les mains au ciel et mourut. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez accordé la gloire éternelle à l'âme de votre bienheureux confesseur et pontife Hubert, daignez nous faire la grâce d'être aidés auprès de vous par sa protection, afin que nous possédions la vie éternelle. Ainsi soit-il.

4 NOVEMBRE. — SAINT CHARLES, ÈVÈQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 1584.

Charles naquit à Milan, de la noble famille des Borromées. Une lumière divine qui parut au-dessus du lit de sa mère au moment où elle le mettait au monde, fut un présage de l'éclat futur de sa sainteté. Enrôlé dès l'enfance dans la cléricature, et pourvu ensuite d'une abbaye, il avertit son père de ne pas en appliquer les revenus à l'enrichissement de sa famille. Lorsqu'il eut pris lui-même l'administration de ce bénéfice, il donnait généreusement aux pauvres tout ce qui ne lui était pas absolument nécessaire. Jeune encore il étudia les belles-lettres à Pavie. Telle était sa chasteté, que plusieurs fois il mit en fuite, avec une résolution invincible, des femmes impudiques qui lui avaient été envoyées pour triompher de sa vertu. Pie IV, son oncle, le fit cardinal quand il n'avait encore que 23 ans; et dès-lors il brilla au sein du sacré-collège par sa piété et par toutes ses vertus. Le même souverain-pontife l'ayant élevé ensuite sur le siège archiepiscopal de Milan, il déploya un zèle ardent à régler son église conformément aux décrets du saint concile de Trente, qui venait d'être terminé grâce surtout à sa sollicitude. Jaloux de faire refluer la sainteté du christianisme au milieu de son peuple, il célébra de fréquents synodes, et surtout il s'appliqua à donner lui-même l'exemple de la perfection chrétienne. Il travailla avec une activité extrême à combattre dans leurs erreurs les hérétiques des endroits de son diocèse qui s'étendaient chez les Grisons et les Suisses, et il convertit à la foi orthodoxe un grand nombre de personnes. Sa charité éclata prin-

cipalement lorsque, ayant vendu la principauté d'Oria, il en distribua aux pauvres, en un seul jour, tout le prix, qui s'élevait à 40,000 pièces d'or. Il employa de la même manière 20,000 autres pièces qu'il avait reçues par succession. Il abandonna les revenus ecclésiastiques que son oncle avait accumulés entre ses mains, et n'en conserva que très peu, dont il faisait usage pour ses propres besoins et pour le soulagement des malheureux. Dans le temps que la peste exerçait ses ravages à Milan, il employa à secourir les pauvres jusqu'au mobilier de sa maison, ne se réservant pas même un lit, et se réduisant à coucher sur une planche toute nue. Continuellement il visitait ceux que le fléau avait atteints, les soignait avec une tendresse vraiment maternelle, leur administrait de ses propres mains les sacrements de l'Eglise, et réussissait admirablement à les remplir de consolation. Toutefois il s'efforçait par ses très humbles prières de réconcilier son peuple avec le Ciel et de détourner la colère de Dieu. Pour cela il indiqua une procession solennelle, dans laquelle, s'offrant lui-même en sacrifice pour les péchés de son troupeau, il marchait une croix à la main, la corde au cou, les pieds nus et ensanglantés par un clou qui se rencontra sur son passage. Il ne cessa jamais d'agir en vaillant défenseur de la liberté ecclésiastique. Son zèle pour le rétablissement de la discipline fut cause que des rebelles attentèrent à ses jours et le frappèrent d'une balle lancée par une arquebuse au milieu de sa prière. La protection de Dieu fit qu'il n'en reçut aucun mal.

La rigueur extraordinaire avec laquelle le saint archevêque se mortifiait le faisait jeûner très souvent au pain et à l'eau; quelquefois même il ne mangeait pas autre chose que des légumes grossiers. Il domptait son corps par des veilles prolongées dans la nuit, par un cilice très rude et de continuelles flagellations. Il s'appliquait avec grand soin à pratiquer l'humilité et la douceur. Les hautes fonctions dont il était chargé ne lui firent jamais abandonner l'exercice de la prière et la prédication de la parole de Dieu. Beaucoup d'églises, de monastères, de collèges, lui sont redevables de leur fondation, et il a écrit des ouvrages très utiles surtout pour l'instruction des évêques. C'est lui qui fit rédiger le Catéchisme des curés qu'on appelle aussi Catéchisme du concile de Trente. Enfin il se retira dans la solitude du mont Varalli, où les mystères de la passion avaient été représentés à l'aide de la sculpture. Après quelques jours passés en ce lieu dans la pratique volontaire de mortifications très pénibles à la nature, mais dont la rigueur se changeait en délices, grâce à la méditation des souffrances de Jésus-Christ, Charles fut attaqué de la fièvre. On le ramena à Milan; mais la maladie s'augmenta, et le saint, étendu sur la cendre et couvert du cilice, les yeux fixés sur l'image du crucifix, passa de ce monde au ciel, dans la quarante-septième année de son âge, le 3 novembre de l'an 1584. Ses éclatants miracles l'ont fait mettre au nombre des saints par le pape Paul V.

PRIONS. — Seigneur, protégez votre Eglise par l'assistance continuelle de votre confesseur et pontife saint Charles, afin que, comme sa sollicitude pastorale l'a rendu glorieux, ainsi son intercession nous aide à demeurer toujours fervents en votre amour. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — LES SAINTS VITAL ET AGRICOLA ,
MARTYRS. — L'AN 304.

Vital, ainsi que son maître Agricola, fut arrêté à Bologne pour la cause de la foi, pendant la persécution de Dioclétien et de Maximien. Les promesses et les menaces que l'on employait pour le faire renoncer à la religion ne servirent qu'à le rendre plus ardent à se déclarer adorateur et serviteur de Jésus-Christ. Il endura courageusement divers genres de supplices, et il exhala son âme en invoquant le Seigneur. Le martyre d'Agricola fut différé. On espérait qu'il serait effrayé par les souffrances de son esclave; mais l'exemple de Vital enflamma son courage. Alors on l'attacha à une croix, et il mourut glorieusement pour le nom de Jésus-Christ. Les restes de ces deux martyrs furent enterrés dans l'endroit qui était destiné à la sépulture des juifs. Saint Ambroise les découvrit plus tard, et les transféra dans une église où ils sont devenus pour les peuples un objet de vénération.

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, qu'en même temps que nous célébrons la fête de vos saints martyrs Vital et Agricola, nous soyons aidés auprès de vous par leur intercession. Ainsi soit-il.

5 NOVEMBRE. — LES SAINTS SERVANT ET GERMAIN ,
MARTYRS. — II^e ou III^e SIÈCLE.

Servant et Germain étaient frères, et fils d'un habitant de la ville de Léon nommé Marcel, qui fut célèbre non seulement par son martyre, mais aussi par l'heureuse naissance des douze fils que Dieu lui donna. Nonne, leur mère, était une femme d'une haute vertu. Ces pieux parents ne négligèrent rien pour former leurs enfants à la pratique de la religion et leur donner des mœurs très saintes. Servant et Germain s'appliquaient infatigablement à régler leur vie suivant les leçons des auteurs de leurs jours, annonçant la gloire de Jésus-Christ et se déclarant ouvertement ses disciples. Arrêtés dans la persécution qui sévissait à cette époque, ils furent conduits devant le gouverneur et avouèrent avec une courageuse liberté qu'ils étaient chrétiens. Pressés de renoncer à la foi et d'offrir de l'encens aux idoles, ils se montrèrent insensibles à la promesse qu'on leur fit de les délivrer et même de les combler d'honneurs, et ils répondirent que Jésus-Christ étant pour eux la source d'assez de gloire et de richesses, ils ne voulaient rendre qu'à lui, en sa qualité de vrai Dieu,

des hommages qu'ils refusaient de prostituer aux idoles. Le magistrat, irrité de ce langage, soumit les deux frères à divers genres de supplices très cruels ; mais rien ne fut capable d'ébranler leur ferme résolution. C'est qu'ils avaient posé le fondement de leur foi sur la pierre solide. Ils remportèrent de ce glorieux combat le titre de confesseurs, fortifiés qu'ils avaient été dans ce péril par l'exemple de leur invincible père et par celui de beaucoup d'autres membres de leur famille.

Quand la paix fut rendue à l'Eglise, ils prêchèrent plus librement le Christ, et retirèrent des ténèbres de l'idolâtrie un grand nombre de païens, en même temps qu'ils confirmaient les chrétiens dans la foi. Ils parlaient ouvertement et avec un courage héroïque contre les idoles et contre les pratiques criminelles du paganisme, partout où ils en trouvaient l'occasion. Leur courage à professer la religion chrétienne leur faisait beaucoup d'admirateurs, qui se convertissaient à la religion de Jésus en voyant leur sainteté admirable, leur puissance contre les démons et contre les maladies, ainsi que tous leurs autres miracles. Un nouvel édit des empereurs ayant ranimé la persécution, les deux athlètes du Seigneur furent entraînés de nouveau devant le magistrat de la province, qui les fit cruellement battre de verges et déchirer avec des peignes de fer. Mais la foi était si profondément enracinée en eux, que rien ne fut capable de l'arracher. Au milieu même des plus affreux tourments, ils proclamaient avec une joie ineffable les louanges du Christ et le néant des idoles. Le gouverneur ayant déclaré que leur cause serait déferée au vicaire du préfet du prétoire, lequel se trouvait alors dans la Mauritanie, il leur fit entreprendre un long et pénible voyage, les conduisant à sa suite nu-pieds, chargés de fers, exposés à toutes sortes d'incommodités et d'outrages, exténués de faim et de soif. Servant et Germain supportaient sans se plaindre ces tourments et ces peines pour Jésus-Christ ; ils s'encourageaient et reprenaient des forces en pensant que leur père Marcel, ainsi que leurs frères Héméthère et Célidoine, avaient souffert des maux pareils aux leurs, sur le même chemin et pour une cause semblable. Quand on fut à Ossuna dans la Bétique, arriva la sentence qu'avait prononcée le vicaire en tournée. Les serviteurs de Dieu furent frappés de la hache, et entrèrent en possession du ciel le 23 octobre. Le corps de Germain, comme l'écrivait saint Isidore, fut transféré à Mérida. Quant aux reliques de Servant, on les apporta à Séville et on les plaça entre les restes des saintes vierges Justa et Ruffine. Elles reposent à présent dans l'église cathédrale, où elles reçoivent un culte religieux. On fait l'exposition de la châsse au jour anniversaire de la fête des deux frères martyrs.

(Espagne.)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, qui avez accordé aux saints frères Servant et Germain une admirable constance dans la foi, accordez-nous par votre bonté de jouir de la protection de ces illustres martyrs, et d'être fortifiés par le secours de leur perpétuelle intercession. Ainsi soit-il.

6 NOVEMBRE. — SAINT BÉNIGNE, MARTYR. — II^e SIÈCLE.

Bénigne, apôtre de la Bourgogne, disciple du bienheureux Polycarpe, évêque de Smyrne, fut ordonné prêtre par ce saint pontife et envoyé pour prêcher l'Évangile dans la Gaule avec le prêtre saint Andoche et le diacre saint Thyrese. Etant arrivés à Autun, ils furent reçus avec toutes sortes d'égards par Fauste, frère de Léonille, dame de Langres. Ce Fauste était noble et chrétien; mais la crainte de la persécution l'empêchait de faire profession publique de la foi. Les saints missionnaires convertirent à Autun beaucoup d'idolâtres, autant par l'exemple de leurs vertus que par leurs instructions et leurs miracles. Entre ceux qu'ils amenèrent à la foi, il faut distinguer Symphorien, fils de Fauste, qui alors avait seulement trois ans, et que depuis la gloire du martyr a rendu célèbre. Bénigne l'enfanta à Jésus-Christ par la grâce du baptême. Enflammé du zèle le plus ardent pour propager de plus en plus la religion chrétienne, ce saint homme laissa ses compagnons à Autun et se rendit à Langres. Il consacra cette ville au Seigneur en lui offrant comme prémices les trois frères jumeaux Speusippe, Eléosippe et Mélasippe, qu'il baptisa, secondé par les efforts de Léonille, leur aïeule. Enfin, après avoir opéré dans la cité de Langres un grand nombre de conversions, Bénigne vint à Dijon, à peu près dans le temps où l'empereur Marc-Aurèle y arrivait pour examiner les nouveaux remparts qu'on avait construits par ses ordres. Déjà le saint avait par ses travaux assidus produit des fruits abondants et gagné bien des âmes à Dieu; déjà il avait rassemblé une église nombreuse qu'il éclairait de la lumière évangélique, nourrissait de la parole divine, et formait aux vertus chrétiennes. Tant de succès furent pour les païens la cause d'une haine violente, et l'empereur ordonna qu'on recherchât Bénigne. Il fut trouvé près de Dijon. On se saisit de lui, on l'amena enchaîné devant le tribunal, où il subit un interrogatoire. Tous les moyens furent employés pour le faire renoncer à la foi, les douces paroles aussi bien que les menaces. Mais les artifices des persécuteurs se trouvant inutiles, le généreux apôtre fut condamné d'abord à être frappé avec des nerfs très durs, ensuite à être suspendu par des cordes et tiré violemment par tous les membres. Au milieu de ces tourments, il pria Dieu en ces termes : *Je vous rends grâce, Seigneur Jésus-Christ, de ce que j'ai eu le bonheur de souffrir pour votre nom.* L'empereur, irrité d'un tel courage, fit renfermer dans une tour l'invincible athlète du Christ. Là, des bourreaux s'armèrent contre lui d'une nouvelle fureur. Ils lui mirent les pieds dans une pierre creusée et les scellèrent avec du plomb fondu. Ensuite ils l'exposèrent à des chiens affamés, qui oublièrent alors la faim qui les dévorait, et respectant la sainteté du serviteur de Dieu, ne lui firent aucun mal. Marc-Aurèle, qui en fut informé, ordonna qu'on meurtrit la tête et le cou du martyr avec des barres de fer, et qu'on perçât son corps

de part en part avec des lances enfoncées dans les flancs. L'illustre Léonille, qui survint par la permission de Dieu, embauma le saint corps et l'ensevelit non loin de la prison.

(Supplément de Langres.)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que nous qui célébrons la naissance éternelle de votre bienheureux martyr saint Bénigne, nous soyons par son intercession fortifiés dans l'amour de votre nom. Ainsi soit-il

7 NOVEMBRE. — SAINT WILLIBRORD, ÉVÊQUE ET
CONFESSEUR. — L'AN 758.

Saint Willibrord naquit au pays de Rippon, chez les Anglo-Saxons du Northumberland. Il était prêtre, et âgé de 33 ans, lorsqu'il fut choisi avec onze autres missionnaires également illustres par leur vertu et leur instruction, pour aller convertir les païens de la Frise et de la Saxe. Ces douze chefs du troupeau du Seigneur, ayant reçu la bénédiction du vénérable Egbert, leur évêque, arrivèrent à Utrecht. L'assiduité de leur prédication évangélique convertit bientôt à la foi un grand nombre d'idolâtres. Le duc Pépin envoya Willibrord à Rome vers le pape Sergius, qui le consacra archevêque des Frisons, dans l'église de Sainte-Cécile. Le nouveau pontife produisit des fruits immenses dans la Frise, l'Over-Yssel, à Utrecht, ainsi que dans la Hollande, la Zélande, la Gueldre et la Flandre, témoin les nombreux catholiques dont furent peuplés depuis dans ces contrées les villes, les bourgs et les villages; témoin encore les églises et les congrégations religieuses qui s'y sont élevées. Tant de succès engagèrent l'illustre Pépin d'Héristal et après lui son glorieux fils Charles-Martel à céder par une donation souveraine à Willibrord et à ses successeurs sur le siège d'Utrecht, cette ville avec ses dépendances. D'autres personnages dont la piété égalait la noblesse donnèrent encore au même saint divers domaines dont les revenus devaient être appliqués au service de Dieu. Ce que Willibrord enseignait par ses paroles et ses exemples, le Seigneur le confirmait par des signes surnaturels et des prodiges. Ainsi, tandis que le saint prêchait la foi aux Zélandais et qu'il employait le produit des offrandes qu'on lui faisait à construire des églises, la divine bonté procura par des miracles l'accroissement de la religion. Un jour entre autres que le zélé missionnaire brisait une idole à Walcheren, le gardien du temple lui déchargea sur la tête un coup de hache qui ne lui fit aucun mal, grâce à la protection divine. Au même endroit, Willibrord fit sortir d'un terrain tout-à-fait aride une fontaine d'eau douce pour soulager un peuple qui souffrait beaucoup de la soif. Souvent il multiplia miraculeusement du vin que contenaient différents vases, et il rendit à la santé les malades qui en buvaient. Il chassa aussi la peste en faisant une aspersion d'eau qu'il avait bénite après avoir offert le saint sacrifice

pour les malades, et il obligea le démon à quitter des lieux qu'il infestait. Animé d'un zèle infatigable à procurer la gloire de Dieu, Wilibrord répandait de tous côtés et notamment sur le Brabant les rayons de sa science et de sa sainteté. La ville d'Anvers elle-même dans le canton de Rien, dont elle était le chef-lieu, ne put se soustraire à la bienfaisante chaleur de sa charité, et elle se glorifie à bon droit d'avoir eu pour docteur un si grand saint. Afin de célébrer par un monument la gloire de son apôtre, elle lui a élevé une magnifique église hors de l'enceinte de ses murs. Enfin cet homme vénérable, rempli de l'amour de Dieu, orné de toutes les vertus, doué d'un talent merveilleux pour la parole, d'une prudence vigilante, d'une ardente activité, devenu plus respectable encore par sa vieillesse, mourut dans la 80^e année de son âge, et alla recevoir la récompense de la céleste couronne le 7 novembre de l'an du Seigneur 936. Son corps fut enseveli dans le monastère d'Epternai, que le saint avait fondé au diocèse de Trèves en l'honneur de saint Benoît, et où il est glorifié jusqu'à ce jour par l'éclat des miracles. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS — O Dieu, qui avez daigné destiner le bienheureux pontife Wilibrord à annoncer votre gloire aux nations, afin qu'elles reçussent la parfaite adoption de vos enfants, accordez-nous par son intercession la grâce de persévérer à vous servir selon votre volonté, afin qu'en nos jours le peuple fidèle croisse en mérite et en nombre. Ainsi soit-il.

8 NOVEMBRE. — LES SAINTS QUATRE-COURONNÉS, MARTYRS. — L'AN 304.

Sévère, Séverien, Carpophore et Victorin, qui étaient frères, furent fouettés avec des cordes plombées, dans la persécution de Dioclétien, à raison de la liberté chrétienne avec laquelle ils témoignaient leur mépris pour le culte des faux dieux, et rendirent témoignage à Jésus-Christ en expirant sous les coups. Leurs corps, exposés aux chiens, furent respectés par ces animaux. Les chrétiens les ensevelirent dans le cimetière de la voie Lavicane, à trois milles de Rome, près du tombeau des martyrs Claude, Nicostrate, Symphorien, Castorius et Simplicie, qui avaient souffert sous le même empereur. Conduits devant l'image du Soleil pour lui rendre leurs hommages, ces saints avaient déclaré que jamais ils ne commettraient le crime d'adorer les ouvrages de la main des hommes. (Ils étaient eux-mêmes d'habiles sculpteurs, et il n'avait été jamais possible de les déterminer à faire des statues idolâtriques.) On les relégua dans une prison. Après y être demeurés plusieurs jours sans changer de résolution, ils furent flagellés avec des fouets garnis de pointes de fer, puis jetés au milieu des flots, après avoir été enfermés vivants dans des cercueils de plomb. Il y a à Rome une église sous l'invocation des Quatre-Couronnés. Leurs noms, qui avaient été longtemps inconnus, furent manifestés

dans la suite par une révélation divine. L'église qui porte leur nom possède, outre les corps de ces martyrs, les restes des cinq dont l'histoire vient d'être racontée. La fête des Quatre-Couronnés se célèbre le 8 novembre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites, nous vous en supplions, que ces glorieux martyrs qui ont fait éclater leur courage dans la confession de leur foi, nous donnent des marques de leur charité en intercédant pour nous. Ainsi soit-il.

9 NOVEMBRE. — DÉDICACE DE LA BASILIQUE DU SAUVEUR.

Les rites que l'Eglise romaine observe dans la consécration des églises et des autels ont été institués par le pape saint Sylvestre I^{er}. Il est vrai que dès le temps des apôtres, on avait consacré à Dieu des endroits particuliers appelés tantôt oratoires, tantôt églises, où se faisaient les collectes le premier jour de la semaine, et où le peuple chrétien avait coutume de prier, d'entendre la parole de Dieu, et de recevoir la sainte Eucharistie ; mais ces lieux de réunion n'étaient pas encore dédiés avec autant de solennité qu'ils l'ont été depuis, et il n'y avait pas dans chacun d'eux un autel érigé en titre et consacré par le saint chrême, pour représenter notre Seigneur Jésus-Christ, qui a été à la fois pour nous autel, victime et pontife. Lorsque l'empereur Constantin eut obtenu par le sacrement de baptême la santé de l'âme et du corps, il porta une loi pour permettre aux chrétiens de bâtir des églises dans tout l'univers ; et ce ne fut pas seulement par son édit, ce fut aussi par son exemple qu'il encouragea ces saintes constructions ; car il dédia une église au Sauveur dans son propre palais de Latran, avec une basilique contiguë sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, à l'endroit même où il avait été baptisé et guéri de la lèpre par le pape saint Sylvestre. Ce saint pontife consacra l'édifice le 9 novembre. La mémoire de cette dédicace se célèbre en ce jour, qui est celui où pour la première fois on fit à Rome la consécration publique d'une église, et où l'image du Sauveur apparut au peuple romain peinte miraculeusement sur la muraille.

Le bienheureux Sylvestre avait ordonné, quand il avait consacré l'autel du prince des apôtres, qu'on ne construirait désormais que des autels de pierre ; néanmoins l'autel de la basilique de Latran était seulement de bois : ce dont il ne faut pas être surpris, car les persécutions ayant empêché les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Sylvestre, de se fixer dans un lieu déterminé, ils célébraient la sainte messe partout où la nécessité les conduisait, dans les cryptes, les cimetières, les maisons des pieux fidèles ; et ils se servaient d'un autel de bois ayant la forme d'un coffre. En l'honneur du prince des apôtres, que l'on dit avoir offert le saint sacrifice sur cet autel, et des autres souverains-pontifes, qui jusqu'au temps de l'empereur

Constantin y avaient célébré les saints mystères, le pape Sylvestre plaça ce meuble précieux dans l'église-mère de Latran lorsque la paix eut été rendue aux fidèles ; mais il décréta que personne, à l'exception du chef suprême de l'Eglise, ne pourrait y célébrer la sainte messe. La même basilique, après avoir été ruinée et entièrement détruite par des incendies, des dévastations et des tremblements de terre, fut réparée grâce aux soins diligents des souverains pontifes. Le pape Benoît XIII, de l'ordre des Dominicains, la consacra de nouveau solennellement le 28 avril de l'an 1726, et ordonna que la mémoire de cette dédicace fût célébrée le 9 novembre.

PRIONS — O Dieu, qui renouvelez chaque année en notre faveur le jour anniversaire de la dédicace de cette église, et qui nous donnez la santé pour assister à ces saints mystères, exaucez les vœux de votre peuple, et faites que quiconque entrera dans ce temple pour y demander vos grâces puisse se réjouir de les avoir obtenues. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT THÉODORE, MARTYR. — L'AN 306.

Théodore, soldat chrétien, fut arrêté sous l'empire de Maximien pour avoir brûlé un temple d'idoles. Le préfet de sa légion lui promit sa grâce, si montrant du repentir il renonçait à Jésus-Christ. Mais le courageux chrétien persévéra dans la foi et fut jeté en prison. On lui déchira les côtés avec des oncles de fer. Pendant que l'on mettait à nu tous ses os, il chantait avec joie ces paroles : *Je bénirai le Seigneur en tout temps*. Ayant été précipité sur un bûcher ardent, il rendit son âme à Dieu en priant et en chantant des cantiques de louange le 9 novembre. Eusébie, dame illustre, enveloppa son corps dans un linceul et l'ensevelit au milieu de son héritage.

PRIONS. — O Dieu, qui nous faites un rempart et une protection de la glorieuse confession de votre bienheureux martyr Théodore, faites que nous profitons de ses exemples et que nous soyons secourus par son intercession. Ainsi soit-il.

10 NOVEMBRE. — SAINT ANDRÉ AVELLIN, CONFESSEUR. L'AN 1608.

André Avellin, appelé auparavant Lancelotti, naquit à Castro-Nuovo, au royaume de Naples. Dès le commencement de sa vie, il donna des marques éclatantes de sa sainteté future. Lorsque, au sortir de l'enfance, il eut quitté la maison paternelle pour suivre le cours de ses études, il traversa le sentier glissant de cet âge sans perdre jamais la crainte du Seigneur, qui est le commencement de la sagesse. A l'extérieur le plus distingué il joignit un amour extrême de la chasteté, qui lui fit éviter les pièges tendus à son innocence par des femmes impudiques, et repousser même quelquefois leurs attaques

violentes. Il était enrôlé depuis longtemps dans la cléricature, quand il se rendit à Naples pour étudier le droit. Décoré de la palme de docteur, il fut fait prêtre à peu près dans le même temps, et plaïda des causes, mais seulement devant la cour ecclésiastique et pour quelques personnes privées, conformément aux décrets des saints canons. Un jour que dans sa plaidoirie il avait laissé échapper un léger mensonge, il tomba par hasard sur ce verset de la sainte Ecriture ; *La bouche qui ment tue l'âme* ; il fut saisi d'un regret, d'un repentir si grand de sa faute, qu'il résolut d'abandonner sur-le-champ la profession d'avocat. Il quitta donc toutes les occupations du barreau pour se donner entièrement au service de Dieu et au saint ministère. La perfection avec laquelle il pratiqua les vertus sacerdotales le fit proposer par l'archevêque de Naples au gouvernement d'une communauté religieuse. Dans cette charge il eut beaucoup à souffrir de la haine des méchants. Une fois même sa vie fut menacée ; mais il échappa à ce péril. Ayant reçu dans une autre circonstance trois coups qu'un assassin lui porta au visage, il souffrit patiemment une injure aussi cruelle. Le désir dont il brûlait de mener un genre de vie plus parfait lui fit demander avec instance d'être reçu parmi les Clercs-Réguliers. Ses vœux furent réalisés, et il sollicita encore la faveur d'être appelé André, satisfaction qu'on accorda à son ardent amour pour la croix. Dès ce moment il s'avança avec allégresse dans la carrière de la pénitence, et s'appliqua à pratiquer les exercices de la vertu la plus rigide ; ce à quoi il s'astreignit même par deux vœux bien difficiles à accomplir : à savoir, de combattre toujours sa propre volonté, et de s'avancer toujours dans la voie de la perfection chrétienne. Il ne cessa d'observer avec le plus grand soin la discipline régulière ; et quand il eut été établi supérieur de ses frères, il se montra très zélé à la maintenir. Tout le temps que lui laissaient l'accomplissement de ses devoirs et les prescriptions de la règle, il le donnait à la prière et au salut des âmes. Sa piété et sa prudence étaient admirables dans l'administration du sacrement de pénitence. Ses fréquentes prédications aux habitants des villages et des bourgs voisins de Naples produisirent beaucoup de fruits de salut. Dieu se plut à glorifier par des prodiges la charité de son serviteur envers le prochain. C'est ainsi qu'une nuit où le saint revenait d'entendre la confession d'un malade, ni lui ni ses compagnons ne furent mouillés par la pluie, qui tombait à torrents. L'eau et le vent ayant éteint les flambeaux qui éclairaient la marche, une lumière extraordinaire, dont les rayons s'échappaient miraculeusement du corps du bienheureux, guida ceux qui marchaient avec lui et leur permit de distinguer le chemin au milieu des plus épaisses ténèbres. André se distingua aussi par l'abstinence à laquelle il se livrait, par sa patience, par le mépris et la haine qu'il éprouvait pour sa propre personne. Son neveu ayant été assassiné, non-seulement il n'en fut pas troublé, mais il réprima dans ses proches tout désir de la vengeance ; il alla même jusqu'à implorer en faveur des meurtriers l'assistance et la compassion des juges. Il établit en divers lieux l'ordre des Clercs-

Réguliers, pour qui il fonda des maisons à Milan et à Plaisance. Les cardinaux Charles Borromée et Paul d'Arezzo, Clerc-Régulier, qui tous deux avaient pour lui beaucoup d'affection, s'aidèrent de ses services dans l'accomplissement des devoirs que leur imposait la charge pastorale. Le serviteur de Dieu éprouvait un amour et une dévotion extraordinaires à l'égard de la sainte Vierge ; il mérita de jouir de l'entretien des anges, et il attesta qu'en récitant l'office divin, il avait entendu ces esprits bienheureux faire chœur avec lui. Enfin, après des exemples héroïques de vertu, illustré par le don de prophétie, qui lui fit découvrir les secrets des cœurs et annoncer des événements dont le séparait l'éloignement des lieux ou la distance des années, il succomba sous le poids de l'âge ainsi que des travaux, et fut frappé d'apoplexie au moment où, se préparant à célébrer le saint sacrifice, il répétait pour la troisième fois ces paroles : *Introibo ad altare Dei*. Il reçut presque aussitôt les derniers sacrements, et exhala paisiblement son âme au milieu de ses frères. Son corps, transporté à Naples au milieu d'un concours immense de peuple, reçoit continuellement dans cette ville les hommages d'une affluence considérable de personnes. Glorifié par d'insignes miracles après sa mort comme pendant sa vie, André fut mis solennellement au nombre des saints par le souverain-pontife Clément XI.

PRIONS. — O Dieu, qui, en inspirant à votre confesseur le bienheureux saint André le vœu difficile d'avancer chaque jour en vertu, avez disposé dans son cœur les degrés admirables par lesquels on s'élève jusqu'à vous, nous vous prions, par ses mérites et son intercession, de nous faire participer à la même faveur, afin que nos progrès continus dans la pratique des bonnes œuvres nous conduisent heureusement au faite de la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT TRYPHON ET SES COMPAGNONS, MARTYRS. — L'AN 250.

Au temps de l'empire de Dèce, Tryphon s'efforçait par ses prédications de convertir les infidèles à la foi et au culte de Jésus-Christ. Saisi par les satellites de l'empereur, il fut mis à la torture sur le chevalet et déchiré avec des ongles de fer. Ensuite on le suspendit les pieds en haut avec des clous rougis au feu, on le meurtrit de coups de bâton, et on lui appliqua sur le corps des torches enflammées. Le tribun Respice, le voyant supporter ces tourments avec un courage invincible, se convertit et se déclara chrétien. Il fut aussitôt torturé de diverses manières, puis on le traîna avec Tryphon devant la statue de Jupiter, laquelle tomba en pièces au moment où ce dernier commença à prier le Seigneur. Alors ils furent tous deux cruellement flagellés à coups de verges plombées, et ils terminèrent leur glorieux martyre le 10 novembre. Le même jour, une vierge nommée Nympha qui publiait à haute voix la divinité de Jésus-Christ, joignit la palme du martyre à la couronne de la virginité.

PRIONS. — Faites, Seigneur, que nous célébrions toujours fidèlement la fête de vos saints martyrs Tryphon, Respice et Nympha, afin que leurs prières nous assurent votre protection. Ainsi soit-il.

11 NOVEMBRE. — SAINT MARTIN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 400.

Martin, naquit à Sabarie en Pannonie. Il était à peine parvenu à sa dixième année, qu'il se rendit à l'église malgré ses parents, et se fit inscrire au nombre des catéchumènes. A quinze ans, il s'engagea dans la milice, et servit dans les armées de Constance puis dans celles de Julien. Ayant été abordé à Amiens par un pauvre qui lui demanda l'aumône au nom de Jésus-Christ, et ne possédant rien autre chose que ses armes et le vêtement qui le couvrait, il donna au mendiant une partie de son manteau. La nuit suivante le Sauveur lui apparut couvert de ce lambeau de vêtement, et fit entendre ces paroles : *Martin, qui n'est encore que catéchumène, m'a revêtu de cet habit.* Ce généreux chrétien reçut le baptême à l'âge de dix-huit ans, puis il quitta le métier des armes et se rendit auprès de saint Hilaire, évêque de Poitiers, qui le mit au nombre des acolytes. Devenu dans la suite évêque de Tours, le saint bâtit un monastère où il vécut quelque temps avec 80 disciples dans la pratique de la plus haute sainteté. Etant tombé dangereusement malade à Cande, village de son diocèse, il ne cessait de demander à Dieu d'être délivré de cette prison mortelle. Ses disciples l'entendant parler ainsi, lui disaient : *Père, pourquoi nous abandonner ? A qui laisserez-vous le soin de vos enfants désolés ? Des loups ravissants viendront fondre sur votre troupeau. Nous savons combien est grand le désir que vous avez d'être avec Jésus-Christ ; mais votre récompense est assurée. Ayez plutôt pitié de ceux que vous voulez quitter.* Martin, touché de leurs gémissements, adressa cette prière à Dieu : *Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail. Que votre volonté soit faite.* Au milieu de la violence de sa fièvre, il était étendu sur le dos et ne cessait de prier. Ses disciples le voyant en cet état incommode, le conjurèrent instamment de souffrir qu'on lui procurât un peu de repos et de soulagement ; mais il leur dit : *Laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, afin que mon âme tende vers le Seigneur, à qui elle va se réunir.* Lorsqu'il fut sur le point de mourir, apercevant l'ennemi du genre humain : *Que fais-tu ici, bête cruelle ?* s'écria-t-il. *Artisan de mal, tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne.* En prononçant ces mots, il rendit son âme à Dieu, dans la 81^e année de son âge. Il fut accueilli au sortir de ce monde par les chœurs des anges ; plusieurs personnes, entre autres saint Séverin, évêque de Cologne, entendirent ces esprits célestes chanter les louanges de Dieu.

PRIONS. — O Dieu, qui voyez que nous ne saurions subsister par nos

propres forces, faites dans votre bonté que nous soyons fortifiés par l'intercession de votre saint confesseur Martin, contre tous les maux qui nous assiègent Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT MENNAS, MARTYR. — L'AN 304.

Mennas, Egyptien de nation, était un soldat chrétien qui, lors de la persécution des empereurs Dioclétien et Maximien, avait pris le parti de se retirer dans une solitude pour faire pénitence. Le jour de la fête des empereurs, au milieu d'un grand spectacle à l'occasion duquel tout le peuple était assemblé, le serviteur de Jésus-Christ vint s'élancer sur le théâtre et reprocha aux gentils en toute liberté leur coupable superstition. On l'arrêta, et le préfet Pyrrhus le fit garrotter et flageller cruellement à Cotyée, ville de Phrygie. Le saint fut ensuite étendu sur le chevalet; on brûla son corps avec des torches enflammées, et on excita la douleur de ses plaies en les frottant avec un tissu de crin. Les chardons, les verges de fer, les cordes plombées, tout était mis en usage contre lui, tandis qu'on le traînait indignement les pieds et les mains liés au lieu où il devait périr sous le tranchant du glaive. Son corps, que les flammes avaient à demi-consumé, fut enlevé par les chrétiens, qui lui donnèrent la sépulture. On le transféra dans la suite à Constantinople.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que nous, qui célébrons la naissance éternelle de votre bienheureux martyr saint Mennas, nous soyons par son intercession fortifiés dans l'amour de votre nom. Ainsi soit-il.

12 NOVEMBRE. — SAINT MARTIN, PAPE ET MARTYR. — L'AN 655.

Martin, né à Todi, dans l'Ombrie, s'efforça dès le commencement de son pontificat, par ses lettres et ses légations, de retirer de l'hérésie pour le ramener à la foi catholique, Paul, patriarche de Constantinople. Mais celui-ci, excité par l'empereur Constant, se laissa entraîner par la plus aveugle démenche, et alla jusqu'à reléguer en diverses fies les envoyés du siège apostolique. Le pape, indigné de cet attentat, rassembla à Rome un concile de 105 évêques et condamna le patriarche. Alors Constant envoya en Italie l'exarque Olympius, avec ordre de tuer le souverain-pontife ou de l'amener prisonnier à Constantinople. Olympius arriva à Rome et ordonna à un licteur de massacrer le saint pape tandis qu'il célébrait la messe dans la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Au moment où le soldat se préparait à exécuter son crime, il fut frappé d'aveuglement. Depuis ce temps de nombreux malheurs fondirent sur le prince hérétique; mais, loin d'en profiter pour s'en convertir, Constant envoya à Rome Théodore Caliope, à qui il avait commandé de s'emparer du pontife. L'officier im-

périal saisit Martin par trahison et l'amena à Constantinople, d'où on le relégua dans Chersonèse. Le vicaire de Jésus-Christ succomba le 12 novembre aux souffrances et aux mauvais traitements qu'il eut à endurer pour la foi. Son corps, à qui la gloire des miracles n'avait pas manqué, fut dans la suite apporté à Rome et enseveli dans l'église qui avait été dédiée sous le nom de saint Sylvestre et de saint Martin. Ce pontife avait gouverné l'Eglise six ans un mois vingt-six jours. Il avait fait au mois de décembre deux ordinations et créé onze prêtres, cinq diacres, et trente-trois évêques pour divers lieux.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Martin, pape, accordez-nous dans votre miséricorde de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

13 NOVEMBRE — SAINT STANISLAS KOSTKA, CONFESSEUR, L'AN 1563.

Stanislas naquit en Pologne, de la famille sénatoriale de Kostka. Le nom de Jésus, qui se trouva miraculeusement inscrit sur le sein de sa mère lorsqu'elle le portait, annonça d'avance dans quelle sainte milice il s'engagerait un jour. Dès son enfance, il fut si attaché à la vertu de virginité, que quand, à la table de son père, il entendait quelque parole qui blessât tant soit peu la pudeur, il en était ému jusqu'au point de s'évanouir. Envoyé pour faire ses études au séminaire de Vienne en Autriche, il fut en même temps le modèle de ses condisciples et l'objet de leur vénération. Forcé ensuite d'habiter la maison d'un luthérien, il eut pendant deux ans à lutter contre son frère Paul, qui voulait le porter au désordre, et qui employa pour le séduire tous les genres de vexations. Stanislas soutint avec un grand courage cette lutte domestique, répétant toujours qu'il était né pour l'éternité et non pour ce monde, qui passe. Il n'avait de désir que pour les choses du ciel, s'entretenait sans cesse avec Dieu, et ressentait une si tendre dévotion pour la Vierge Marie, qu'il éprouvait une douceur infinie à l'appeler sa mère. Aux attaques continuelles de son frère ajoutant lui-même des jeûnes fréquents, des flagellations et d'autres austérités qui affligeaient sa chair innocente, il tomba dans une maladie mortelle. Trois fois, dans le cours de cette pénible épreuve, il mit en fuite avec le signe de la croix le démon, qui s'élançait sur lui sous la forme d'un chien horrible; et le mal empirant toujours, il reçut de la main des anges le saint viatique, que, dans la maison hérétique où il se trouvait, il avait en vain demandé aux hommes. Bientôt après, la sainte Mère de Dieu lui apparut pleine de bénignité et présenta à ses embrassements le divin Enfant. Stanislas reçut encore de Marie l'ordre de s'engager dans la Société de Jésus, et tout-à-coup il revint à la santé. Mais comme la crainte que l'on avait de son père lui fermait la porte de toutes les maisons de la Compagnie en Allemagne,

le pieux jeune homme prit la fuite sous un habit de pèlerin, seul, à pied, demandant l'aumône, résolu à ne pas s'arrêter que son vœu n'eût été accompli. La route fut heureuse, grâce à une suite continue de bienfaits de Dieu. Ce fut par l'effet de cette protection que les chevaux de Paul, qui s'étaient mis à la poursuite de son frère et qui étaient près de l'atteindre, furent frappés d'engourdissement et s'arrêtèrent. Stanislas, que les esprits célestes nourrirent une seconde fois du pain des anges, après avoir fait 1200 milles, arriva enfin à Rome, et mérita d'être reçu dans la Compagnie de Jésus par saint François de Borgia, qui remplissait alors la charge de général. Les vertus d'un novice si accompli brillèrent d'un plus grand éclat dans les exercices de la vie religieuse, principalement sa charité pour le Seigneur, en qui son âme, soustraite à l'empire des sens, était continuellement absorbée. De là le feu qui brillait toujours sur son visage, et les rayons enflammés qui paraissaient quelquefois s'échapper de sa tête; de là ses larmes et la chaleur de poitrine qu'au plus fort de l'hiver il était obligé de tempérer en se mouillant avec de l'eau glacée. Consumé de la sorte plus encore par l'amour que par la fièvre, moins rempli de jours que comblé de mérite, dans la dix-huitième année d'une vie toute d'innocence, le jour même de l'Assomption de la Vierge Marie, dans le temps où il était encore au noviciat du Quirinal, il fut appelé au ciel par la Reine des anges, qu'une troupe de saintes vierges accompagnait en ce moment. De nombreux miracles accomplis principalement dans la Pologne, patrie du serviteur de Dieu, rendirent son nom célèbre. Plus d'une fois il apparut aux armées polonaises et combattit à leur tête contre les Turcs. Bien des villes ont dû à son intercession d'être délivrées de la peste, d'autres d'échapper aux ravages de l'incendie. Toutes ces raisons ont engagé le pape Clément X à placer Stanislas au nombre des principaux patrons de la Pologne. Benoît XIII a célébré sa canonisation, dont le décret avait été rendu par Clément XI. (*Société de Jésus.*)

PRIONS. — O Dieu, qui parmi tous les autres miracles de votre sagesse, avez donné à l'âge le plus tendre la grâce d'une sainteté parfaite, accordez-nous qu'à l'exemple du bienheureux Stanislas, nous rachetions le temps par un travail assidu, et méritions d'arriver promptement au repos éternel. Ainsi soit-il.

14 NOVEMBRE — SAINT DIDACE OU DIÉGO, CONFESSEUR. L'AN 1463.

Didace ou Diégo naquit en Espagne, dans la petite ville de Saint-Nicolas-du-Port au diocèse de Séville. Placé dès son bas âge sous la conduite d'un prêtre pieux, il fit l'apprentissage de la sainteté dans une retraite solitaire. Ensuite pour s'unir plus étroitement à Dieu, il embrassa en qualité de frère-convers, dans le couvent d'Arrizaza, les règles des Mineurs-Observantins. Ce fut avec une joie extrême qu'il

porta en cette maison le joug de la plus humble obéissance et de la discipline monastique. Adonné à la contemplation, il recevait de Dieu des lumières admirables ; et tout illettré qu'il était, il parlait des choses du ciel d'une manière sublime et vraiment surnaturelle. Il eut beaucoup à souffrir aux îles Canaries, où on lui avait confié la charge de gardien dans un couvent de son ordre. Mais son zèle, qu'enflammait la passion du martyre, gagna à la foi de Jésus-Christ un grand nombre d'infidèles, convertis par ses instructions et par ses exemples. Didace vint à Rome l'année du Jubilé, sous le pontificat de Nicolas V. Ses supérieurs lui donnèrent le soin des malades dans le couvent d'Ara-Coeli, charge dont il s'acquitta avec une charité si affectueuse, qu'il allait quelquefois jusqu'à essuyer avec ses lèvres les ulcères des malades, et qu'au milieu d'une disette à laquelle la ville était en proie, il ne laissa jamais manquer du nécessaire ceux dont on lui avait confié le soin. La foi admirable qu'il fit éclater fut récompensée par la grâce des guérisons. Avec l'huile de la lampe qui brûlait devant l'image de la sainte Mère de Dieu, pour laquelle il avait une dévotion extrême, il faisait sur les malades le signe de la croix, et il procura ainsi miraculeusement à une multitude d'affligés la délivrance de leurs maladies. Enfin, lorsqu'il était à Alcala, il comprit lui-même que sa mort était proche. Alors revêtu d'une misérable tunique tout en lambeau, les yeux fixés sur la croix, il prononça avec une dévotion singulière ces paroles d'une hymne sacrée : *O bois aimable, clous bénis, qui soutenez un fardeau si précieux ! Arbre sacré, qui avez mérité de porter le Roi et le Seigneur des cieux !* puis il rendit son âme à Dieu le 12 novembre, l'an 1463. Son corps, demeuré plusieurs mois sans sépulture, pour satisfaire la pieuse dévotion des fidèles qui accouraient de toutes parts, exhalait une très suave odeur, comme s'il eût déjà revêtu l'incorruptibilité. De nombreux et éclatants miracles illustrèrent le serviteur de Dieu et engagèrent le pape Sixte V à l'inscrire sur le catalogue des saints.

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, qui par une admirable disposition de votre providence, choisissez ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qui est le plus fort, daignez accorder à notre humilité la grâce de nous élever, avec le secours des prières de votre confesseur Didace, à la gloire éternelle des cieux. Ainsi soit-il.

15 NOVEMBRE.—SAINTE GERTRUDE, VIERGE — L'AN 1292.

Gertrude naquit à Eisleben, en Saxe, d'une famille illustre. A cinq ans elle entra dans l'abbaye de Rodersdorf, de l'ordre de Saint-Benoit, et y consacra sa virginité et sa personne à Jésus-Christ. Depuis ce temps, tout-à-fait étrangère aux biens de ce monde, et uniquement adonnée à la vertu, elle mena un genre de vie tout céleste. Elle joignit à une grande instruction dans les lettres humaines une profonde connaissance des choses de Dieu. La méditation qu'elle en fai-

sait l'embrasant d'amour pour la pratique du bien, elle arriva bientôt à la perfection. Souvent elle parlait de Jésus et de ses mystères avec une piété affectueuse ; et ne pensant qu'à la gloire divine, elle rapportait à cet objet tous ses désirs et toutes ses œuvres. Bien que Dieu l'eût comblée des dons les plus relevés de la nature et de la grâce, elle était si vile à ses propres yeux, qu'elle comptait au nombre des principaux miracles de la bonté céleste la miséricorde avec laquelle le Seigneur la supportait malgré sa profonde indignité. Elle avait trente ans lorsqu'elle fut élue abbesse du couvent de Roderdorf ; elle le devint ensuite de celui de Heldebs. Pendant quarante ans qu'elle remplit cette charge, elle déploya tant de charité, de prudence, de régularité, que son monastère paraissait le séjour de la perfection religieuse. Mère et maîtresse des autres, elle ne cessa de vouloir être traitée comme la dernière des sœurs, et parut toujours si humble, qu'elle se faisait la servante des autres. Pour être plus entièrement à Dieu, elle tourmentait son corps par les veilles, les jeûnes, et par toutes sorts d'austérités, pratiquant sans se démentir jamais une innocence de mœurs, une mansuétude, une patience extraordinaires. Elle s'appliqua de tout son pouvoir au salut du prochain et produisit des fruits abondants par les efforts de sa pieuse sollicitude. L'ardeur de son amour pour Dieu lui causait de fréquentes extases, et elle mérita le double don de la contemplation et de l'union avec le Seigneur. On aura une idée de la sainteté de cette épouse chérie du Sauveur en pensant à ce que Jésus lui-même a attesté : qu'il avait dans le cœur de Gertrude une demeure très agréable. Cette pieuse vierge ressentait une dévotion toute particulière pour la Reine du ciel, la regardant comme une mère et une tutrice que lui avait donnée le Fils de Dieu. Marie lui dispensa en retour de nombreux bienfaits. Gertrude ressentait tant d'amour pour le très-saint sacrement de l'Eucharistie, la passion du Sauveur excitait en elle de si vifs sentiments de gratitude, qu'on la voyait quelquefois verser des larmes abondantes. Chaque jour elle s'exerçait à soulager par des prières faites à leur intention les âmes des justes qui étaient condamnées à subir les feux du purgatoire. Elle a composé plusieurs ouvrages bien capables de favoriser les progrès de la piété. Dieu la décora du don de prophétie et de celui des révélations surnaturelles. Enfin consumée par les langueurs de son amour brûlant pour le Seigneur plutôt que par la maladie, elle quitta ce monde l'an 1292. Pendant sa vie et après sa mort son nom fut illustré par des miracles.

PRIONS. — O Dieu, qui vous êtes préparé une demeure agréable dans le cœur de la bienheureuse vierge Gertrude, nous supplions votre bonté par ses mérites et son intercession de purifier les souillures de notre cœur et de nous associer au bonheur dont elle jouit. Ainsi soit-il.

16 NOVEMBRE. — LA BIENHEUREUSE LUCIE DE NARNI, VIERGE. — L'AN 1544.

Lucie de Narni appartenait à une famille distinguée, et parut avoir

sucé avec le lait l'esprit de prophétie et de piété. En effet, dès ses premiers ans elle fit beaucoup de prédictions. On la voyait laissant là les jeux de l'enfance, méprisant les plaisirs de son âge, se plaire uniquement à honorer les saintes images et à répandre son cœur en prières pleines de piété. Elle fut atteinte en grandissant de maladies très dangereuses, dont elle fut guérie miraculeusement par l'apparition fréquente des saints. Elle voua une perpétuelle virginité à l'époux des vierges, de qui, entre autres dons et grâces spirituels, elle avait reçu en arrhes de son union future un anneau qu'il était facile d'apercevoir. Elle refusa d'abord avec constance un mariage que ses parents voulaient lui faire contracter; ensuite elle y consentit sur l'ordre même de Dieu, après avoir obtenu de son fiancé qu'il respecterait sa virginité, vertu qu'elle conserva entière jusqu'à sa mort, comme l'affirment les auteurs de sa vie, dont le témoignage a été confirmé par le siège apostolique. Dans le mariage, Lucie ne retranscha rien du genre de vie pénitent qu'elle avait mené jusque-là, et ne se relâcha en aucune façon. Par ses prières, ses jeûnes et ses autres mortifications, elle domptait admirablement son corps, en même temps qu'elle nourrissait son âme par la réception fréquente de la divine Eucharistie. Dédaignant le luxe du siècle et toutes les vanités, elle distribuait aux pauvres, qu'elle embrassait dans une ardente charité, le prix de ses riches vêtements, prenait des habits plus communs, et se portait de tout son cœur à l'accomplissement des fonctions les moins relevées. Elle souffrit avec beaucoup de patience et supporta sans se laisser ébranler les peines longues et rigoureuses que lui suscita le démon. Son époux lui-même se montra cruel à son égard et la retint quelque temps dans une étroite prison; mais l'innocence de sa vie et sa résignation lui firent enfin obtenir de pouvoir vivre dans la retraite. Lucie reçut alors avec dévotion l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique, et partit pour Rome, d'où elle fut envoyée à Viterbe. Le Seigneur Jésus la marqua miraculeusement en ce lieu des saints stigmates, qu'elle porta visibles et sanglants. Après qu'elle eut rétabli parmi les religieuses de son ordre à Viterbe la discipline régulière, elle alla à Ferrare par le commandement du souverain-pontife, sur la demande du duc Hercule I^{er}. On bâtit dans cette ville un très grand monastère, où elle fut chargée longtemps d'élever des jeunes filles nobles et de diriger les vierges sacrées, soins dont elle s'acquitta en joignant à une extrême charité beaucoup de sagesse et de vigilance. Pendant 38 ans, elle fut éprouvée de la part des hommes par des calomnies, des injures, des outrages, des moqueries; elle eut aussi à souffrir des maladies cruelles; mais au milieu de ces afflictions elle fut souvent favorisée de visions célestes. Enfin elle passa à son divin époux l'an 1544, à l'âge de 60 ans. En 1710, son corps, qui reposait à Ferrare, fut retrouvé entier et sans corruption, portant encore bien visibles les cicatrices des sacrés stigmates. (*Bréviaire dominicain.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez décoré miraculeusement la bienheureuse

vierge Lucie des signes de la passion de votre Fils, et qui l'avez fait triompher par le don de patience des caresses du monde et de ses persécutions, accordez-nous, par son intercession et à son exemple, de n'être ni vaincus par les attrails du siècle, ni abattus par les revers. Ainsi soit-il.

17 NOVEMBRE. — SAINT GRÉGOIRE THAUMATURGE,
ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 270.

Grégoire, évêque de Néocésarée dans le Pont, brilla d'un vif éclat par sa sainteté et sa science, et plus encore par ses miracles, dont la multitude et l'importance l'ont fait surnommer Thaumaturge. Digne, au témoignage de saint Basile, d'être comparé à Moïse, aux prophètes et aux apôtres, il transporta d'un lieu dans un autre, par la vertu de sa prière, une montagne qui gênait la construction d'une église, et il dessécha un marais qui était une cause de discorde entre des frères. Le Lycus dévastait souvent les campagnes par ses débordements; Grégoire arrêta les eaux de ce fleuve en plantant un bâton sur la rive. Ce bois, desséché, devint tout aussitôt un arbre qui se couvrit de feuillage; et depuis ce moment les flots ne franchirent pas cette limite. Le saint évêque en bien des circonstances chassa les démons de leurs simulacres et délivra des possédés. Doué de l'esprit prophétique, il prédit l'avenir; le grand nombre de miracles qu'il opéra attira à la religion chrétienne une multitude innombrable d'infidèles. Sur le point de quitter ce monde, il demanda combien il restait encore de païens dans la ville de Néocésarée; on lui répondit qu'il n'y en avait plus que dix-sept. *C'est autant que j'y ai trouvé de chrétiens quand j'ai pris l'administration de ce diocèse*, répliqua-t-il. Il est l'auteur de plusieurs écrits par lesquels autant que par ses miracles il illustra l'Eglise de Dieu.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Grégoire-le-Thaumaturge augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

18 NOVEMBRE. — DEDICACE DES BASILIQUES DE SAINT-PIERRE ET DE SAINT-PAUL.

Entre les lieux sacrés qui ont été autrefois en vénération chez les chrétiens, il n'y en eut pas de plus célèbres et de plus fréquentés que ceux où reposaient les corps des saints, et dans lesquels se trouvait quelque souvenir ou quelque relique des martyrs. Mais rien n'égale le respect qu'on a toujours porté à cette partie du Vatican que l'on appelait la Confession de saint Pierre; car les chrétiens y accourant de toutes les parties de l'univers, comme à la pierre sur laquelle est bâti l'édifice de la foi, et au fondement de l'Eglise, entouraient des pieux hommages de leur profonde religion l'endroit

consacré par le tombeau du prince des apôtres. L'empereur Constantin y vint lui-même huit jours après avoir été baptisé. Il y déposa sa couronne, et prosterné sur le sol répandit un torrent de larmes ; puis , faisant usage de la bêche et du hoyau, il enleva douze corbeilles de terre en l'honneur des douze apôtres , et marqua la place d'une basilique qu'il fit bâtir en l'honneur de saint Pierre. Le pape saint Silvestre , qui déjà avait consacré l'église de Latran le 9 novembre , dédia celle du chef des apôtres le 18 du même mois. Il y éleva un autel de pierre, qu'il oignit du saint-chrême, et décréta que désormais les autels ne pourraient être que de pierre. Lorsque ce même édifice, qui depuis longtemps tombait de vétusté, eut été, grâce à la piété de plusieurs souverains-pontifes, entièrement reconstruit sur un plan plus vaste et plus grandiose, Urbain VIII le consacra solennellement le 18 novembre de l'an 1626. Le bienheureux Silvestre dédia encore la basilique de l'apôtre saint Paul, laquelle avait été bâtie avec beaucoup de magnificence par Constantin sur la voie d'Ostie. L'empereur dota ces églises de plusieurs grandes terres, et leur offrit les ornements les plus riches. Dans son zèle ardent pour la religion, ce prince détruisit plusieurs temples d'idoles et construisit beaucoup d'églises dans tout l'univers, et particulièrement à Rome. De ce nombre furent, entre beaucoup d'autres, la basilique de Sainte-Croix-de-Jérusalem dans le champ de Sessorius, celle de Saint-Laurent-hors-des-murs dans le champ Vêran, et celles des saints Marcellin et Pierre sur la voie Lavicane.

PRIONS. — O Dieu, qui renouvelez chaque année en notre faveur le jour anniversaire de la dédicace de cette église, et qui nous donnez la santé pour assister à ces saints mystères, exaucez les vœux de votre peuple et faites que quiconque entrera dans ce temple pour y demander vos grâces, puisse se réjouir de les avoir obtenues. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT FRIGIDIAN, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. VI^e SIÈCLE.

Frigidian, fils d'Hultache, roi d'Ulster, apprit dès son enfance les mystères de la religion chrétienne, et fut régénéré dans les eaux salutaires du baptême à l'insu de ses parents. Plein de zèle pour la foi, il ne craignit pas de venir, pour l'amour de Jésus-Christ, des contrées les plus éloignées jusqu'à Rome, où le courageux pèlerin fut reçu avec de grands honneurs par le pape Pélagie I^{er}. Ce pontife l'admit dans la cléricature et lui donna place parmi les chanoines de Latran, avec lesquels il vécut quelque temps, pratiquant dans toute sa perfection la règle de leur institut. Frigidian retourna ensuite dans sa patrie, où ses parents s'efforcèrent de le ramener au culte des idoles et l'engagèrent à se marier. Mais secondé par la grâce divine, le saint eut au contraire le bonheur de retirer sa famille de l'impiété idolâtrique et de la convertir à la foi. Il affermit merveilleusement tous les

siens dans leur nouvelle croyance en ressuscitant sous leurs yeux sa propre cœur. Ensuite il quitta sa parenté et fonda un monastère dans lequel il établit des chanoines vivant suivant la règle qu'il avait pratiquée lui-même à Rome. Il passa quelque temps avec eux dans la plus grande perfection. Mais sa réputation de sainteté et le bruit de ses miracles s'étant répandus au loin, l'homme de Dieu voulut se dérober aux applaudissements du monde. C'est pour cela qu'il retourna de nouveau en Italie, et se rendit à Lucques. Le délicieux parfum de vertu qu'il exhala dans ces contrées, la vénération profonde que professèrent pour lui les habitants de la ville, furent cause que d'une voix unanime on le demanda pour évêque. Dès qu'il eut reçu la consécration épiscopale, il commença à donner un tel accroissement au culte divin, que dans les 28 années pendant lesquelles il gouverna son troupeau, il construisit 28 églises baptismales. La principale est celle qui, dédiée d'abord aux *Trois saints Lévités*, porte aujourd'hui le titre de Saint-Frigidian. Pour la bâtir, le saint évêque transporta sans aucune peine un bloc énorme de pierre que plusieurs hommes n'avaient pu remuer, et que l'on conserve encore aujourd'hui dans l'église comme un souvenir de ce fait. Le miracle signalé dont le pape saint Grégoire parle au livre de ses Dialogues est bien capable aussi de montrer quels étaient devant Dieu les mérites de Frigidian. L'Arno, en se débordant sur la campagne de Lucques, causait de fréquents dommages aux laboureurs. L'évêque, après s'être mis à prier, indiqua sur le sol un autre lit au fleuve, et aussitôt, prenant une nouvelle direction, les eaux laissèrent à sec l'endroit où elles coulaient auparavant. Enfin, après de nombreux travaux, le saint, riche en mérites et plein de jours, s'endormit heureusement dans le Seigneur. Son corps, qui avait été enseveli dans l'église des *Trois-Lévités*, fut, au temps de Charlemagne, touché par le cadavre d'une jeune fille qu'on enterrait au-dessus de lui. Tout-à-coup la morte se ranima : *Enlevez-moi d'ici*, s'écria-t-elle ; *vous m'avez mise auprès du corps du bienheureux Frigidian*. Après ces mots elle rentra dans le sommeil de la mort. C'est ainsi que les restes du serviteur de Dieu, après avoir été ignorés environ 200 ans, furent révélés miraculeusement, et commencèrent à devenir l'objet d'une très grande vénération. La fête de cette invention est célébrée à Lucques le 18 novembre. (*Espagne.*)

PRIONS. — Exaucez, Seigneur, nous vous en supplions, les prières que nous vous adressons dans la fête de votre bienheureux confesseur et pontife saint Frigidian, et par la considération des mérites de celui en qui vous avez eu un si digne serviteur, accordez-nous le pardon de tous nos péchés. Ainsi soit-il.

19 NOVEMBRE. — SAINTE ÉLISABETH, VEUVE. — L'AN 1231.

Elisabeth, fille d'André, roi de Hongrie, commença dès son enfance à craindre Dieu. A mesure qu'elle avançait en âge, elle crois-

sait aussi en piété. Mariée à Louis, landgrave de Hesse et de Thuringe, elle s'appliquait avec le même soin à servir Dieu qu'à remplir ses obligations envers son mari, car elle se levait la nuit pour vaquer longtemps à l'oraison ; elle s'employait aux diverses œuvres de miséricorde, servant avec ardeur les veuves, les orphelins, les malades, les indigents. Pendant une grande famine, elle distribua libéralement tous les produits de ses domaines. Elle donnait l'hospitalité aux lépreux, à qui elle baisait les mains et les pieds. Elle fonda un magnifique hôpital, dans lequel les pauvres trouvèrent abondamment la nourriture et tous les soins dont ils avaient besoin. Après la mort de son époux, voulant servir Dieu avec plus de liberté, elle déposa les ornements et la pompe du siècle, se revêtit d'une tunique grossière, et étant entrée dans l'ordre de la Pénitence chez les Franciscains, elle se distingua particulièrement en pratiquant la patience et l'humilité. En effet, dépouillée de tous ses biens, chassée de sa propre maison, abandonnée de tout le monde, elle supporta avec un courage invincible les affronts, les sarcasmes, les calomnies, et s'estima heureuse de souffrir tant de maux pour Dieu. Descendant aux offices les plus bas à l'égard des pauvres et des malades, elle leur procurait toutes les nécessités de la vie, se contentant pour sa propre nourriture d'herbes et de légumes. Après la vie la plus sainte passée dans l'exercice de ces œuvres de charité et de bien d'autres, elle arriva enfin au terme de sa vie. Elle annonça aux personnes qui l'entouraient que sa dernière heure approchait ; puis, les yeux levés vers le ciel, pendant qu'elle était absorbée dans la contemplation des choses célestes et jouissait de saintes communications avec Dieu, elle s'endormit dans le Seigneur, munie des sacrements. De nombreux miracles commencèrent dès lors à s'accomplir auprès de son tombeau. C'est après les avoir examinés canoniquement que le pape Grégoire IX a inscrit Elisabeth au nombre des saints.

PRIONS. — O Dieu, qui êtes rempli de miséricorde, éclairez les cœurs de vos fidèles, et faites que, par la glorieuse intercession de la bienheureuse Elisabeth, nous méprisions les biens de la terre, et nous ne mettions notre bonheur que dans les consolations célestes. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT PONTIEN, PAPE ET MARTYR. — L'AN 230.

Pontien était de Rome. Il gouverna l'Eglise au temps de l'empereur Alexandre, qui l'exila à cause de sa foi dans l'île de Sardaigne, avec le prêtre Hippolyte. Le saint pape mourut dans cette île, après avoir beaucoup souffert pour le nom de Jésus-Christ. Il quitta ce monde le 19 novembre. Son corps fut apporté à Rome par le pape Fabien entouré de ses clercs, et fut enseveli dans le cimetière de Calixte, sur la voie Appienne. Pontien avait créé en deux ordinations au mois de décembre, six prêtres, cinq diacres et six évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Pontien nous protège. Ainsi soit-il.

20 NOVEMBRE. — SAINT FÉLIX DE VALOIS, CONFESSEUR. L'AN 1212.

Félix, qui s'appelait d'abord Hugues, né en France de la royale famille des Valois, donna dès son jeune âge de grandes marques de sa sainteté future, et notamment de sa charité compatissante envers les pauvres. Encore petit enfant, il distribuait l'aumône aux indigents de sa propre main, comme aurait pu faire une grande personne dont le jugement est mûr et formé. Un peu plus tard, il s'accoutuma à envoyer aux malheureux quelque chose des mets qu'on servait sur sa table, et il choisissait ce qu'il y avait de plus recherché pour en régaler les enfants des pauvres familles. Arrivé à l'adolescence, on le vit souvent se dépouiller de ses habits pour en revêtir les nécessiteux. Il obtint de son oncle Thibaut, comte de Champagne et de Blois, la vie d'un condamné, et déclara que celui qui avait été auparavant un infâme assassin deviendrait un homme d'une sainteté éminente. L'événement justifia la prédiction. Après une jeunesse entièrement passée dans la pratique des bonnes œuvres, plein du désir de se livrer à la contemplation des choses célestes, Félix commença à se sentir attiré vers la vie solitaire. Toutefois, avant de mettre son dessein à exécution, il voulut recevoir les saints ordres et s'ôter ainsi toute espérance du trône, dont il était assez rapproché par suite des dispositions de la loi salique. Aussitôt qu'il eut été promu au sacerdoce, ayant célébré sa première messe avec la ferveur d'un saint, il se retira dans un désert, où il pratiqua la plus rigoureuse abstinence, n'ayant presque pas d'autre nourriture que l'abondance des délices célestes. Il vécut ainsi très saintement quelques années avec Jean de Matha, docteur de Paris, à qui Dieu avait inspiré de se mettre à la recherche de Félix et qui finit par le découvrir. Ensuite, avertis par un ange de la part du Seigneur, les deux saints allèrent à Rome pour demander au souverain-pontife un règlement de vie particulier. Innocent III, qui dans la célébration même du saint sacrifice avait eu une révélation touchant un ordre religieux à instituer pour la rédemption des captifs, revêtit lui-même les deux pèlerins d'un manteau blanc orné d'une croix de deux couleurs et modelé sur le vêtement d'un ange qui lui était apparu à lui-même. De plus, à cause de cet habit de trois couleurs, le pontife voulut que le nouvel ordre fût décoré du titre de la Très-Sainte-Trinité. Félix ayant obtenu la règle qu'il demandait et l'approbation du pape Innocent III, donna des dimensions plus considérables à un monastère qu'il avait bâti peu de temps auparavant avec son compagnon à Cerfroy, au diocèse de Meaux, et dont il fit le chef-lieu de l'ordre nouveau. Là il rendit

florissante la discipline régulière, donna ses soins à l'institut religieux de la Rédemption des Captifs, et propagea cet ordre naissant avec une activité admirable dans les diverses régions où pénétrèrent ses disciples. Voici le récit d'une éclatante faveur que le saint reçut de la bienheureuse Vierge Mère de Dieu : « La veille de la Nativité de la glorieuse Reine du ciel, les frères demeurant endormis et ne se levant point pour réciter les matines à minuit, Félix avec sa vigilance ordinaire prévint l'heure de l'office ; et lorsqu'il entra à la chapelle, il vit au milieu du chœur la sainte Vierge portant l'habit et la croix de l'ordre, entourée d'un grand nombre de bienheureux revêtus du même costume. Le saint se mêla aux habitants du ciel, et répondant pieusement à la bienheureuse Mère de Dieu, qui commença la récitation des psaumes, il accomplit pieusement le divin office. Appelé à chanter désormais avec les saints dans le ciel les grandeurs de celui qu'il avait commencé à louer avec eux sur la terre, Félix fut averti par un ange de sa mort prochaine. Ayant donc exhorté ses disciples à la charité envers les pauvres et les captifs, plein d'années et de mérites, il rendit son âme à Dieu l'an 1212, sous le pontificat d'Innocent III.

PRIONS. — O Dieu, qui avez daigné faire sortir du désert par une révélation votre bienheureux confesseur Félix, pour l'appliquer au rachat des captifs, faites, nous vous en supplions, qu'à son intercession, délivrés par votre grâce de la captivité de nos péchés, nous méritions de parvenir à la patrie céleste. Ainsi soit-il.

21 NOVEMBRE. — PRÉSENTATION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Joachim épousa Anne, femme très vertueuse et qui mérite les plus grands éloges. Or, de même que l'ancienne Anne, qu'affligeait la stérilité, enfanta Samuel par la vertu de sa prière et de la promesse de Dieu, ainsi la nouvelle, par la ferveur de ses supplications et l'effet de la promesse céleste, a reçu du Seigneur celle qui est devenue Mère de Dieu, pour que même en ce point elle ne le cédât à aucune des mères les plus illustres. Ainsi la *Grâce* (sens que présente le nom d'Anne) enfante la *Maîtresse* (c'est en effet ce que signifie le mot de Marie). Marie a été réellement constituée Maîtresse de toute la création, lorsqu'elle est devenue Mère du Créateur. Elle vient au jour dans la maison de Joachim (nom qui veut dire *Préparateur du Seigneur*), et elle est présentée au temple. Plantée dès lors dans la maison de Dieu, nourrie d'une sève abondante par l'Esprit-Saint, elle grandit comme un olivier fertile, et devient le séjour de toutes les vertus. Elle préserva en effet son cœur de la concupiscentia et de la corruption du siècle présent, et elle conserva son âme vierge aussi bien que son corps, comme il convenait à celle qui devait porter Dieu dans ses chastes entrailles. (*Saint Jean de Damas.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu que la bienheureuse Marie toujours vierge, rendue par vous la demeure de l'Esprit-Saint, vous fût présentée en ce jour dans le Temple, faites-nous mériter par son intercession de vous être présentés dans le temple de votre gloire. Ainsi soit-il.

22 NOVEMBRE — SAINTE CÉCILE, VIERGE ET MARTYRE. —
L'AN 230.

Cécile, vierge romaine, issue d'une noble famille, reçut la foi dès sa première enfance, et voua à Dieu sa virginité. Ses parents l'ayant mariée contre son gré à Valérien, elle parla ainsi à son époux la première nuit de ses noces : *Valérien, je suis sous la tutèle d'un ange que Dieu a établi protecteur de ma virginité. Garde-toi de rien faire qui puisse attaquer ma vertu. Ce serait exciter contre toi la colère du Seigneur.* Etonné de ce langage, Valérien respecta son épouse, et dit qu'il croirait en Jésus-Christ s'il voyait l'ange qui gardait Cécile. La pieuse vierge répondit qu'il fallait être baptisé pour cela; et Valérien, toujours plus animé du désir de voir le céleste envoyé, déclara qu'il était prêt à recevoir le sacrement de la régénération. Il alla donc de l'avis de son épouse trouver le pape Urbain, qui, à cause de la persécution, était réfugié dans le cimetière des martyrs sur la voie Appienne, et il fut baptisé par lui.

A son retour, Valérien vit Cécile en prières et aperçut à ses côtés l'ange qui resplendissait d'un éclat tout divin. Il en fut d'abord effrayé; mais revenu de son saisissement, il alla chercher son frère Tiburce, que Cécile avait converti et qui avait été aussi baptisé par le pape. Tiburce ainsi que Valérien fut favorisé de la vision de l'ange. Les deux frères souffrirent bientôt après le martyre courageusement sous le préfet Almachius. Cécile elle-même fut arrêtée sur l'ordre du magistrat, et on commença à la presser de découvrir les trésors de son mari et de son beau-frère. Elle répondit qu'elle avait tout distribué aux pauvres; ce qui rendit furieux le préfet. Il la fit donc reconduire chez elle et jeter dans le foyer des bains, où elle demeura un jour et une nuit sans que la flamme l'atteignît aucunement. Le bourreau qui fut ensuite envoyé la frappa de trois coups de hache; mais ne pouvant parvenir à lui couper la tête, il la laissa à demi-morte. Trois jours après, le 22 novembre, parée de la double palme du martyre et de la virginité, la sainte alla recevoir au ciel la récompense qui l'attendait. Son corps fut inhumé par le pape Urbain dans le cimetière de Calixte, et la maison qu'elle avait habitée fut changée en une église qui porta son nom. Le pape Pascal I^{er} transféra dans la ville ses restes précieux, et les plaça dans ce temple vénéré ainsi que ceux des papes Urbain et Lucius, et les corps des glorieux martyrs Tiburce, Valérien et Maxime.

PRIONS. — O Dieu, qui nous donnez tous les ans un nouveau sujet de joie dans la fête de la bienheureuse vierge Cécile, votre martyre, accordez-nous d'imiter par la sainteté de notre vie celle à qui nous rendons aujourd'hui l'hommage de notre vénération. Ainsi soit-il.

23 NOVEMBRE. — SAINT CLÉMENT, PAPE ET MARTYR. —
L'AN 100.

Clément, fils de Faustinus, du quartier du mont Coelio, était romain et disciple du bienheureux Pierre. C'est de lui que parle saint Paul quand il écrit dans sa lettre aux Philippiciens : *Cher compagnon de mes fatigues, je te conjure d'aider ceux qui ont travaillé avec moi pour l'Evangile, avec Clément et les autres qui ont été mes coadjuteurs, et dont les noms sont au livre de vie.* Il partagea la ville de Rome en sept régions, dans chacune desquelles il établit des notaires chargés de recueillir avec le plus grand soin les actes des martyrs et de raconter leurs combats. Il a laissé lui-même nombre d'écrits excellents, qui n'ont pas peu contribué à la gloire de la religion. Après qu'il eut, par ses leçons et la sainteté de sa vie, attiré de nombreux prosélytes à la foi de Jésus-Christ, il fut relégué par Trajan au delà de la mer du Pont, dans la ville de Chersone, où il trouva deux mille chrétiens que l'empereur y avait exilés. Pendant que les condamnés travaillaient à extraire et à tailler des blocs de marbre, ils vinrent à manquer d'eau. Clément se mit d'abord à prier, et ensuite il monta sur une éminence voisine au sommet de laquelle il aperçut un agneau qui indiquait de son pied droit une fontaine d'eau douce, dans un lieu où jamais il n'y en avait eu jusque-là. Chacun y étancha sa soif. Ce miracle convertit beaucoup de païens, qui se prirent d'une grande admiration pour la sainteté du pontife.

Troublé par le récit de ces merveilles, Trajan envoya des satellites chargés d'attacher au cou de Clément une ancre marine et de le jeter à la mer : ce qui fut exécuté. Mais ensuite la mer se retira de trois milles, Dieu récompensant ainsi la prière des chrétiens qui étaient sur le rivage, et laissa voir aux fidèles une petite construction de marbre bâtie en forme de temple, et dans laquelle une pierre creusée renfermait le corps du martyr ainsi que l'ancre avec laquelle on avait précipité le saint. Les habitants du lieu, touchés de ce miracle, embrassèrent la foi de Jésus-Christ. Le corps de saint Clément fut dans la suite apporté à Rome, sous le pontificat de Nicolas I^{er}, et déposé dans la basilique qui porte le nom du martyr. Une église fut bâtie sous son invocation à l'endroit où avait jailli la fontaine miraculeuse. Ce saint pape avait occupé le suprême pontificat neuf ans six mois six jours. Il a créé en deux ordinations dans le mois de décembre dix prêtres, deux diacres et quinze évêques pour divers lieux.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez chaque année un nouveau sujet de joie dans la fête du bienheureux pontife Clément, votre martyr, accordez-nous dans votre bonté d'imiter les vertus de celui dont nous célébrons le triomphe. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINTE FÉLICITÉ, MARTYRE.

La bienheureuse Félicité, dont nous honorons aujourd'hui le triomphe, dit le pape saint Grégoire, craignait de laisser ses sept fils après elle en ce monde autant que les parents ordinaires redoutent de voir mourir avant eux les enfants qu'ils ont engendrés. Ayant été arrêtée au plus fort de la persécution, elle excita le courage de ses fils en leur parlant du bonheur de la patrie céleste. Elle a été la mère spirituelle de ceux à qui elle avait donné la vie temporelle, et ainsi elle enfanta à Dieu par ses exhortations ceux qu'elle avait enfantés au monde selon la chair. L'appellerons-nous martyre ! Oui, certes ; et plus que martyre, car elle a envoyé dans le ciel, avant d'y entrer elle-même, comme autant de gages de sa foi, les sept fils qu'elle a vus mourir avant elle. Elle a commencé son sacrifice avant eux, mais elle n'a été couronnée qu'après.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, faites que, célébrant la fête de votre bienheureuse martyre Félicité, nous ressentions les effets protecteurs de ses mérites et de ses prières. Ainsi soit-il.

24 NOVEMBRE. — SAINT JEAN DE LA CROIX, CONFESSEUR.
L'AN 1591.

Jean de la Croix, né à Fontibère en Espagne, de parents pieux, parut dès ses premières années le protégé de la Vierge Marie. Il n'avait que cinq ans lorsque, étant tombé dans un puits, il fut soutenu dans sa chute par la main de la Mère de Dieu et préservé ainsi de tout malheur. A neuf ans on le voyait, enflammé du désir de souffrir, préférer à un lit plus commode un paquet de sarments sur lequel il prenait son sommeil. Jeune encore il s'engagea comme serviteur des pauvres malades à l'hôpital de Médine, et dans cette humble condition il s'appliquait avec un zèle brûlant de charité à remplir les plus bas offices de la maison. Son exemple excita tous ceux dont il partageait les fonctions à mieux s'acquitter de leur charge. Mais Dieu l'ayant appelé à un genre de vie plus parfait, Jean embrassa l'institut de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Il reçut le sacerdoce par obéissance ; et se sentant un très vif attrait pour une discipline plus sévère et pour une vie plus pénitente, il obtint de son supérieur la permission de pratiquer la règle primitive de l'ordre. Ce fut alors que, pour avoir toujours présente à l'esprit la passion du Seigneur, il se déclara la guerre à lui-même comme s'il eût été son plus mortel ennemi, et crucifia sa chair avec ses convoitises par les veilles, les jeûnes, les verges armées de fer, et par toutes sortes d'autres pratiques de pénitence : bien digne d'être rangé par sainte Thérèse au nombre des âmes les plus pures et les plus saintes qui illustraient alors l'Eglise de Dieu.

Digitized by Google

Un genre de vie si austère, joint à la pratique de toutes les vertus et à la contemplation assidue des choses divines, éleva le saint religieux à un état si sublime, qu'il éprouvait fréquemment de longues et admirables extases. L'amour de Dieu, qui remplissait son cœur, ressemblait à un feu divin qui, ne pouvant demeurer au dedans, rompait les digues et donnait au visage du saint un aspect radieux. Au milieu de tant de prodiges, Jean de la Croix s'appliquait de toutes ses forces à procurer le salut du prochain par son assiduité à prêcher la parole de Dieu et à administrer les sacrements. Riche de tant de mérites, zélé partisan, infatigable promoteur d'une discipline sévère, il fut associé par Dieu à la vierge Thérèse pour rétablir parmi les frères du Carmel la règle primitive, que cette sainte avait déjà fait refleurir dans les couvents de filles. On ne saurait dire combien il lui fallut supporter de travaux pour mener à bonne fin l'œuvre divine qu'il avait entreprise de concert avec la servante de Dieu. Sans se laisser effrayer par les dangers qui le menaçaient ni abattre par le dénuement de toutes choses, il visita dans toute l'Espagne chacun des monastères que Thérèse avait établis ; il en fonda lui-même beaucoup d'autres, et partout il mérita par son ardeur à propager la réforme, par ses discours et par ses actions, d'être regardé, après sainte Thérèse, comme le premier maître et fondateur des Carmes-Déchaussés.

Ce saint homme garda constamment la virginité ; et peu content de repousser les séductions de quelques femmes débauchées qui essayèrent de le séduire, il les gagna à Jésus-Christ. Instruit par Dieu lui-même aussi bien que sainte Thérèse, comme l'a déclaré le siège apostolique, il écrivit sur la théologie mystique des livres qui respirent une sagesse vraiment céleste. Jésus-Christ lui demanda un jour quelle récompense il voulait pour tant et de si grands travaux : *Seigneur, répondit-il, souffrir et être méprisé pour votre amour.* Dieu le rendit très célèbre par l'empire qu'il lui donna sur les démons, dont il délivra plusieurs fois les corps des possédés ; par le discernement des esprits, le don de prophétie et celui des miracles. Et cependant il demeurait si humble, que souvent il demanda à Dieu de mourir en un lieu où il pût être tout-à-fait ignoré. Ses vœux furent réalisés, car une cruelle maladie l'atteignit au couvent d'Ubéda. Son impatience de souffrir eut de quoi se satisfaire par cinq plaies purulentes qui se déclarèrent à une de ses jambes, et qu'il supporta avec une patience admirable. Enfin après avoir reçu avec la piété d'un saint les sacrements de l'Eglise, il embrassa le crucifix, qu'au plus fort de ses douleurs il n'avait cessé de porter à ses lèvres et de presser sur son cœur, et il s'endormit dans le Seigneur au moment où il venait de prononcer ces paroles : *Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains.* Il avait prédit le jour et l'heure de sa mort, qui arriva l'an du salut 1591, de son âge le 49^e. Son âme monta au ciel portée sur un globe de feu d'un éclat éblouissant, et son corps exhala l'odeur des parfums les plus doux. Il se conserve encore à présent à l'abri de la corruption, à Ségovie, où on lui rend de grands honneurs. Les mi-

racles éclatants que le bienheureux a opérés pendant sa vie et après sa mort l'ont fait mettre au nombre des saints par le souverain-pontife Benoît XIII.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné au saint confesseur Jean de la Croix une parfaite abnégation de lui-même et un amour extrême de la croix, accordez-nous de nous appliquer constamment à suivre ses exemples, et de parvenir ainsi à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT CHRYSOGONE, MARTYR.

Chrysogone fut mis en prison à Rome sous le règne de Dioclétien, et il y vécut deux ans des secours que lui faisait parvenir une dame romaine qui se nommait Anastasie. Cette sainte femme, persécutée elle-même pour la foi par son mari, écrivait au saint confesseur pour lui demander le secours de ses prières, et Chrysogone ne cessait de la consoler dans ses réponses. Lorsque le persécuteur envoya à Rome l'ordre de mettre à mort tous les prisonniers, il excepta Chrysogone de cette condamnation, et commanda qu'on le lui amenât à Aquilée. Quand il y fut arrivé : *Je t'ai fait venir*, lui dit-il, *pour te combler d'honneurs ; je ne te demande pour cela que d'adorer les dieux.* — *J'adore et je prie celui qui est vraiment Dieu*, répondit Chrysogone. *Quant à ceux qui ne sont pas autre chose que des démons, je les fais, je les exécute.* A ces mots, enflammé de colère, l'empereur fit tuer le saint à coups de hache à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui la Lagune de Grao ; ce qui arriva le 24 novembre. Le corps fut jeté dans la mer ; mais un prêtre nommé Zoïle le retrouva sur le rivage et lui donna la sépulture dans sa maison.

PRIONS. — Seigneur, rendez-vous attentif à nos supplications, et faites que nous, qui nous reconnaissons coupable par nos iniquités, nous obtenions notre délivrance en vertu de l'intercession de votre bienheureux martyr Chrysogone. Ainsi soit-il.

25 NOVEMBRE.—SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE. IV^e SIÈCLE.

Catherine, vierge d'Alexandrie, distinguée par sa naissance, joignit dès ses premières années une foi vive à la noble ambition de s'instruire dans les lettres profanes. A dix-huit ans, elle pouvait être comparée avantageusement à ce qu'il y avait dans sa ville natale de plus saint et de plus érudit. Voyant traîner au supplice, par ordre des persécuteurs, un grand nombre de fidèles qu'on avait cruellement tourmentés, elle alla trouver le tyran, lui reprocha sa barbarie, et entreprit de lui démontrer qu'il faut croire en Jésus-Christ si on veut être sauvé. Maximien, surpris de trouver en une simple fille une si grande capacité, la fit arrêter, et manda les hommes les plus instruits qu'on

put lui indiquer, promettant de les récompenser magnifiquement s'ils parvenaient à convaincre Catherine et à lui persuader d'adorer les idoles. Ce fut le contraire qui arriva : car plusieurs de ceux qui avaient mission de séduire la jeune chrétienne, éclairés par ses discours, crurent en Jésus-Christ et se déclarèrent disposés à mourir pour la foi. L'empereur essaya de réaliser lui-même, par des promesses et des menaces, ce que les sages n'avaient pu faire. Mais voyant ses efforts inutiles, il fit frapper Catherine avec des verges plombées et la confina dans un cachot où elle demeura onze jours sans prendre de nourriture. Elle eut la joie de convertir à la foi la femme même de Maximien et un général appelé Porphyre, qui étaient venus la visiter dans sa prison, et qui tous deux moururent pour Jésus-Christ. Enfin on la tira de son cachot pour l'attacher sur une roue hérissée tout autour de glaives aigus qui devaient déchirer son corps. Mais l'instrument de supplice se brisa presque aussitôt pendant la prière de la sainte. A la vue de ce miracle beaucoup de païens se convertirent ; mais le tyran n'en devint que plus acharné dans son impiété et sa barbarie. Il condamna Catherine à périr sous la hache. La vierge de Jésus-Christ donna sa tête et reçut du même coup le prix de la virginité et celui du martyre. C'était le 25 novembre. Le corps fut transporté par les anges sur la célèbre montagne de Sinaï.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné votre loi à Moïse sur la montagne de Sinaï, et qui avez commandé à vos saints anges de transférer dans ce lieu vénérable le corps de la bienheureuse vierge et martyre Catherine, faites que par ses mérites et son intercession nous puissions arriver à la montagne sainte qui est Jésus-Christ lui-même. Ainsi soit-il.

26 NOVEMBRE. — SAINT PIERRE D'ALEXANDRIE, EVÊQUE ET MARTYR. — L'AN 511.

Ce saint évêque succéda sur le siège d'Alexandrie à un homme d'une grande piété, appelé Thomas, ce qui ne l'empêcha pas d'acquiescer en peu de temps lui-même, en Egypte et dans toute l'Eglise, une haute réputation de science et de vertu. Pendant la cruelle persécution de Maximien Galère, il édifia tellement son peuple par sa patience, que beaucoup de personnes se sentirent animées à mener une vie plus chrétienne qu'elles ne faisaient auparavant. Ce fut lui qui le premier reconnut les sentiments mauvais d'Arius, alors diacre d'Alexandrie. Il l'excommunia comme favorisant le schisme des mélécien. Prisonnier pour la foi et condamné à perdre la tête, le saint évêque fut visité par deux prêtres, Achillas et Alexandre, qui venaient intercéder en faveur du diacre coupable. Mais il leur répondit : « Cette nuit j'ai vu en songe Jésus-Christ couvert d'un vêtement déchiré, et comme je lui demandais la cause de cet état dans lequel il se trouvait, il m'a répondu : « Arius a déchiré mon vêtement, qui est l'Eglise. » Le saint pontife ajouta en parlant à ces prêtres, que tous deux deviendraient

évêques d'Alexandrie, et il les conjura de ne jamais recevoir Arius dans leur communion parce que le malheureux était tout-à-fait mort à Dieu. La suite ne prouva que trop combien ces paroles étaient prophétiques. Pierre reçut la couronne du martyre. On lui coupa la tête la douzième année de son épiscopat, le 26^e jour de novembre.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, considérez notre faiblesse, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que l'intercession du bienheureux Pierre, qui a été martyr et pontife, nous protège auprès de vous. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR. — SAINT SILVESTRE, ABBÉ. — L'AN 1261.

Silvestre, né à Osimo, dans le Picenum, d'une famille illustre, se distingua dans son enfance par son application à l'étude et par la pureté de sa vie. Quand il fut parvenu à l'âge de l'adolescence, envoyé par son père à Bologne pour y étudier le droit, il se livra, par l'inspiration de Dieu, à l'étude des saintes lettres, et encourut ainsi, de la part de l'auteur de ses jours, une indignation qu'il supporta patiemment durant l'espace de dix années. Ses éminentes vertus lui méritèrent d'être élu par les chanoines de la cathédrale d'Osimo membre de leur chapitre, position dans laquelle il s'adonna à procurer le bien du peuple par ses prières, ses exemples et ses discours.

Pendant les funérailles d'un personnage distingué, et qui était son parent, Silvestre, apercevant dans le sépulcre ouvert le cadavre hideux d'un homme dont on avait admiré la beauté, se dit à lui-même : Je suis ce que celui-ci a été ; je serai ce qu'il est. Après la cérémonie, cette sentence du Seigneur se présenta à son esprit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Le désir d'une plus grande perfection le conduisit alors dans la solitude ; et il s'y livra aux veilles, à la prière et au jeûne, ne se nourrissant pour l'ordinaire que d'herbes crues. Pour se dérober aux recherches des hommes, il changea plusieurs fois de demeure, et enfin il arriva à Monte-Fano, endroit peu éloigné de Fabriano, et cependant désert. Il y construisit un oratoire en l'honneur du très saint père abbé Benoît, et jeta les fondements de la congrégation des Silvestrins, à qui il donna une règle et un habit conformes à ce que le saint lui avait indiqué dans une vision. Satan s'efforça de troubler, en les effrayant de différentes manières, les compagnons de Silvestre, attaquant la nuit les portes du couvent comme une armée ennemie aurait pu le faire. L'homme de Dieu lui résista de telle sorte, que ses moines n'en furent que plus affermis dans la fidélité à leur saint institut, et admirèrent de plus en plus la sainteté de leur père. Celui-ci d'ailleurs devint célèbre par son esprit prophétique et par les autres dons que le Ciel lui départit : dons que lui conserva toujours sa profonde humilité, et qui excitèrent contre lui la jalousie du démon. Un jour la rage de cet ennemi l'ayant précipité du haut de l'escalier de la chapelle, Silvestre aurait certai-

nement péri sans la protection bien sensible de la Vierge, qui le guérit de ses blessures. Le saint ne cessa de se montrer reconnaissant de ce bienfait par la charité constante et extraordinaire dont il fut animé toute sa vie pour la Mère de Jésus-Christ. Il rendit son âme à Dieu presque nonagénaire, illustre pour sa sainteté et ses miracles, l'an du salut 1261, le 26 novembre. (*Supplément pour les Etats-Romains.*)

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que l'intercession du bienheureux abbé saint Sylvestre nous recommande auprès de vous, afin que nous recevions à cause de lui ce que nous ne pouvons obtenir par nos mérites. Ainsi soit-il.

27 NOVEMBRE.—SAINT VIRGILE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR, L'AN 780.

Virgile, né en Irlande, d'une famille noble, se montra dès son enfance enflammé d'ardeur pour la vertu et mérita l'admiration de tous ceux qui le connurent. Le goût des lettres divines, les sentiments du plus tendre amour de Dieu, et l'application aux devoirs de la piété, s'unissaient en sa personne à un degré qui lui faisait mépriser tout le reste. Étant venu en France dans le dessein d'enraser les cœurs du feu sacré de la foi chrétienne, il se concilia l'affection du roi Pépin. Il parut digne aussi d'être promu aux plus hautes dignités et placé sur le chandelier comme une lampe ardente et brillante. C'est pourquoi le souverain-pontife Etienne II le nomma évêque de Saltzbourg. La prudence dont il usa dans cette charge, la sainteté avec laquelle il s'acquitta des devoirs pastoraux en gouvernant le peuple confié à ses soins, le firent considérer universellement comme un père plein de bonté. Il dépensa des sommes immenses pour édifier entièrement la cathédrale de Saltzbourg, dans laquelle il transporta en grande pompe et au milieu du plus profond respect de la multitude, les reliques de saint Rupert, son prédécesseur immédiat. Par un miracle dont la mémoire a été conservée, les ouvriers dont le saint évêque se servit pour la construction de son église, puisant librement dans un bassin où se trouvait l'argent destiné à les payer, ne pouvaient en prendre plus que chacun n'avait gagné pour son travail particulier. Virgile gouverna l'évêché de Saltzbourg avec une réputation de piété qui égala l'abondance des fruits opérés par ses travaux pour le salut des âmes. Il envoya pour évangéliser la Carinthie l'évêque Modeste, homme d'une haute sainteté. Enfin, accablé par ses soins assidus et par le poids des années, il passa de cette terre au céleste séjour, sous le règne de l'empereur Charlemagne. Son corps est conservé honorablement dans l'église qu'il a bâtie. (*Supplément au bréviaire pour le diocèse de Passau.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Virgile augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

MÊME JOUR.—LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE SAVOIE.
L'AN 1404.

La bienheureuse Marguerite, de la maison royale des ducs de Savoie, donna dès son enfance des gages de sa future sainteté. Quand elle fut en âge d'être mariée, ses parents l'unirent à Théodore, marquis de Montferrat. Saint Vincent Ferrier ayant allumé dans son cœur le désir de parvenir à une plus haute perfection, elle se dévoua à Dieu autant qu'il lui était permis de le faire dans l'état du mariage; et quand les liens qui l'attachaient à son mari eurent été brisés, elle revêtit publiquement l'habit de Saint-Dominique tel que les sœurs de la Pénitence ont coutume de le porter. Dans la suite elle fit vœu de rester veuve toute sa vie et de garder la continence perpétuelle. Elle refusa modestement la dispense du souverain-pontife qu'on lui offrait pour la faire convoler à de secondes noces avec Philippe, duc de Milan. Elle brûlait d'une si admirable charité pour les pauvres et les infirmes, qu'elle sortait de son palais, couverte de son costume du tiers-ordre, pour aller elle-même procurer toutes sortes de soulagemens aux indigents et aux malades, et nettoyer de ses propres mains les plaies, les ulcères et les autres saletés qui sont la suite des maladies. Le désir de s'éloigner davantage de tout commerce avec le siècle la porta à se bâtir à Albe, pour elle et pour des vierges consacrées à Dieu, un monastère qui fut mis sous la conduite des Frères-Prêcheurs, et dans lequel elle consacra au Très-Haut le reste de sa vie par des vœux solennels.

Ayant donc ainsi adopté un nouveau genre de vie, Marguerite s'exerça avec plus d'ardeur encore qu'auparavant aux pratiques de la piété et de la vie religieuse. Elle observait avec tant d'exactitude les règles et les saintes constitutions, qu'elle n'en laissait pas échapper un iota ni le moindre point. Elle obéissait et pratiquait l'humilité comme si avant d'entrer en religion elle eût appartenu aux rangs les plus infimes du peuple. Soumise avec une docilité d'esprit sans pareille aux ordres de ses supérieurs, et principalement de celui qui dirigeait sa conscience, elle se portait d'elle-même aux offices les plus bas de la maison et les remplissait avec un saint empressement. Ses habits et son ameublement se composaient du strict nécessaire. Notre Seigneur Jésus-Christ lui ayant un jour donné le choix entre trois épreuves très pénibles, la calomnie, la maladie et la persécution, elle demanda à les ressentir toutes trois. Sa prière fut accomplie, et elle supporta patiemment tous ces maux, afin de devenir le plus possible semblable à Jésus crucifié.

Pendant ses oraisons, Marguerite était souvent ravie en extase, et toute son âme était pénétrée de la douceur de l'onction divine. Elle devint si puissante par ses prières et par ses larmes, que tout ce qu'elle demandait à Dieu, elle l'obtenait. C'est ainsi qu'elle guérit parfaitement sa nièce Amédée, au sujet de laquelle les médecins avaient cessé d'espérer; c'est ainsi encore qu'elle changea en une

moisson abondante les tristes débris qui restaient sur le champ d'un pauvre qu'une grêle épaisse avait ravagé. Elle mit en fuite, après les avoir empêchés de réaliser leurs projets, les démons qui s'efforçaient de détruire de fond en comble le monastère d'Albe. Pour rendre la paix à l'Église universelle, elle se donna des soins considérables qui réussirent heureusement. Enfin, mûre pour le ciel, après 44 ans passés sous l'habit de Saint-Dominique, elle gagna la patrie céleste, l'an 1404. Les miracles qu'elle a accomplis pendant sa vie et après sa mort l'ont rendue célèbre ; et c'est après les avoir fait juridiquement examiner que le pape Clément X permit de célébrer la fête de Marguerite dans tout l'ordre des Frères-Prêcheurs. Benoît XIII étendit cette concession à toutes les provinces qui dépendent du roi de Sardaigne et à l'église nationale que ce royaume possède à Rome. (*États du roi de Sardaigne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez appris à la bienheureuse Marguerite à quitter les pompes du siècle pour suivre humblement votre croix, accordez-nous d'apprendre, par ses mérites et par ses exemples, à fouler aux pieds les délices périssables du monde, et de surmonter, en embrassant votre croix, toutes les attaques de l'ennemi. Ainsi soit-il.

28 NOVEMBRE.—SAINT JACQUES DE LA MARCHÉ, CONFESSEUR. — L'AN 1476.

Jacques naquit à Monte-Brandonio, petite ville du Picenum, dans le diocèse d'Ascoli, de parents qui étaient remplis de piété. Dès son enfance il joignit à une grande dévotion beaucoup d'application à l'étude des lettres et des sciences. Jeune encore, et connaissant déjà la vanité de ce monde, il avait résolu de s'engager dans l'ordre des Chartreux ; mais, sous la conduite de Dieu, qui le destinait au salut des âmes et à la propagation de la foi, il entra dans la famille des religieux Mineurs. Pendant son noviciat, qu'il fit à Assise dans le monastère des *Prisons*, il se distingua tellement par son obéissance, son amour pour la pauvreté, et par toutes les autres vertus, que chacun le regardait comme le modèle le plus parfait de la perfection religieuse. Il garda toujours intacte la virginité, et se contentait de trois heures de sommeil, passant le reste de la nuit à louer Dieu, à se flageller cruellement, et à contempler les choses célestes. Pendant presque vingt années il porta sur la chair une cuirasse de fer, qu'ensuite il changea contre un rude cilice, d'après l'avis de son confesseur. Il ne mangeait qu'une fois par jour, encore n'était-ce que du pain avec de l'eau, à quoi il ajoutait, bien rarement encore, des fèves crues et des herbes sauvages : genre de vie extrêmement rigoureux, qu'il pratiqua jusqu'à ce que son âge avancé, la mauvaise santé qui était la suite de ses travaux assidus, et l'autorité de saint Bernardin de Sienna, l'eurent obligé à se traiter un peu moins durement.

Devenu prêtre et chargé des fonctions de prédicateur, Jacques reprit constamment et en toute liberté, dans un langage vif et efficace,

les vices de son temps. Il ne craignit jamais de reprendre les nobles eux-mêmes et les puissants quand il en trouvait quelques-uns qui menaient une vie scandaleuse. On venait en foule pour l'entendre ; tellement que les églises les plus vastes ne pouvant contenir la multitude, on lui élevait des estrades çà et là sur les places et au milieu des champs. Les empereurs, les rois, les prélats les plus distingués se disputaient l'avantage de l'avoir pour prédicateur. Un sermon qu'il prêcha à Milan au sujet des larmes de la Madeleine fit sortir de leur honteuse profession trente-six femmes débauchées, à qui il donna ensuite une maison et de l'argent pour les aider à vivre dans la piété. Ce fut alors que le duc de Milan Sforce et les habitants de cette ville le pressèrent fortement de devenir leur archevêque, dignité que le religieux ne voulut jamais accepter. On dit qu'il amena au baptême deux cent mille infidèles, et qu'en Hongrie il fit rentrer dans le sein de l'Eglise cinquante mille hérétiques. En Italie il éteignit tout à fait la secte criminelle des fraticelles, laquelle avait reparu une seconde et une troisième fois. Il assista au concile qui fut transféré à Florence après avoir été commencé à Ferrare ; il aida de ses conseils et de ses actions les empereurs Sigismond et Albert dans des circonstances difficiles ; surtout il les excita à faire une expédition contre les Turcs et à combattre les hérétiques. Lorsque saint Jean Capistran mourut en Hongrie, Jacques le remplaça en qualité de légat pontifical, pour exciter les princes à la guerre sainte contre les Turcs. Les papes Martin V, Eugène IV, Nicolas V, Calixte III, Pie II, Paul II et Sixte IV, lui donnèrent des missions à remplir contre les hérétiques fraticelles, manichéens, patares, hussites et taborites. Ces nombreuses expéditions lui donnèrent occasion de parcourir plusieurs fois l'Italie et trois fois l'Illyrie, la Pannonie, la Sarmatie, la Bohême et les provinces voisines. Il fit tous ces voyages sans sac, sans besace et à pied, comme les apôtres, uniquement appuyé sur la protection divine, laquelle se montra principalement lorsque, le conducteur d'une barque ayant refusé de le recevoir, le saint étendit son manteau sur les eaux, et sans autre secours que cette frêle embarcation, traversa le Pô avec son compagnon. Enfin Jacques fut atteint d'une dangereuse maladie à Naples, où il s'était rendu par ordre de Sixte IV, sur les instances du roi Ferdinand. Il reçut alors avec piété les sacrements de l'Eglise, et rendit son âme à Dieu, l'an 1476, dans sa 95^e année, le 28 novembre. Les nombreux miracles qu'il accomplit après sa mort ayant été juridiquement examinés, Urbain VIII permit aux Frères-Mineurs ainsi qu'au clergé de Naples, qui regardait Jacques comme un de ses patrons, de célébrer l'office et la messe en son honneur. Le corps du saint se conserve sans corruption et flexible dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve. Un jour que le cardinal Orsini, depuis Benoît XIII, le touchait de ses mains pour le faire vénérer par Philippe V, roi d'Espagne, ces restes précieux exhalèrent une très suave odeur. C'est ce pape qui, à l'occasion des miracles que ne cessait d'opérer le serviteur de Dieu, le mit au nombre des saints, en 1726. (*Suppl. des Franciscains.*)

PRIONS. — O Dieu, qui pour sauver les âmes et ramener les pécheurs du borbier du vice dans le chemin de la vertu, avez fait de votre bienheureux confesseur Jacques un héraut distingué de l'Évangile, accordez-nous dans votre bonté que par son intercession, après avoir expié nos péchés, nous arrivions à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

29 NOVEMBRE. — SAINT SATURNIN, EVÊQUE ET MARTYR. L'AN 250.

Dans le temps où, après la naissance selon la chair de Dieu notre Sauveur, le soleil de justice, se levant au milieu des ténèbres, avait commencé d'éclairer les régions de l'Occident par la lumière de la foi, sous le consulat de Dèce et de Gratus, la ville de Toulouse eut pour premier évêque du Christ saint Saturnin. L'homme de Dieu, dont la petite église était auprès du Capitole, passait souvent, soit en allant, soit en revenant, auprès de cet édifice qui se trouvait entre le lieu où demeurait le saint et la maison du Seigneur. Sa présence étant devenue insupportable à la multitude des démons qui trompaient les peuples en cet endroit, les nombreux simulacres sous lesquels ils se rendaient visibles pour recevoir des hommages sacrilèges et répondre aux questions qu'on leur adressait, ne rendirent plus aucun oracle. Les ministres de cette superstition impie cherchèrent à savoir le motif du silence inusité que persistaient à garder leurs idoles. Alors un ennemi de notre foi leur dit qu'une secte inconnue jusque-là d'hommes ennemis de la religion des peuples, et qui portaient le nom de chrétiens, s'efforçait de renverser l'empire de leurs dieux. Il désigna Saturnin comme le chef de la nouvelle doctrine, et déclara que c'était sa présence qui fermait la bouche aux divinités du Capitole.

Cependant les païens, réunis en grand nombre, se disposaient à immoler un taureau, afin d'essayer par une victime si importante de rappeler les dieux et de les rendre propices, lorsque quelqu'un de la foule aperçut de loin le ministre du Christ qui allait offrir le sacrifice solennel. Voilà l'ennemi de notre religion, s'écria-t-il : vengeons l'injure qu'il nous a faite en insultant à nos dieux. Qu'il les apaise par des sacrifices, ou que sa mort devienne pour eux un sujet d'allégresse. Excitée par cette voix impie, la multitude se précipite furieuse, laisse échapper un prêtre et deux diacres qui accompagnaient Saturnin, et le traîne lui-même seul au Capitole. On le presse de sacrifier ; mais il répond à haute voix : « Je ne connais qu'un seul vrai Dieu, c'est à lui que j'immole des victimes de louange. Quant à vos dieux, je sais qu'ils ne sont que des démons et que vous les honorez vainement par des sacrifices d'animaux, au prix de la perte de vos âmes. Comment d'ailleurs voulez-vous que je craigne ceux pour qui vous dites que je suis un sujet d'épouvante ? » — Le saint évêque parlait encore, quand tout à coup on l'attacha avec une corde derrière le taureau qu'on se disposait à immoler, et qu'on chassa à grands coups d'aiguillon du haut du Capitole dans les campagnes environnantes. Aussitôt, et dès

les premiers degrés qu'il descendit de la sorte, Saturnin eut la tête brisée, sa cervelle se répandit, tous ses membres furent mis en pièces, et il rendit à Jésus-Christ son âme digne de Dieu. Le corps, déjà sans vie, fut traîné par le taureau furieux jusqu'à l'endroit où deux faibles femmes, surmontant la timidité naturelle à leur sexe, et plus courageuses que les hommes, ensevelirent les restes du bienheureux. (*Diocèse de Montauban.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous permettez de célébrer la naissance éternelle de votre bienheureux martyr Saturnin, accordez-nous d'être secourus par ses mérites. Ainsi soit-il.

30 NOVEMBRE. — SAINT ANDRÉ, APOTRE. — I^{er} SIÈCLE.

L'apôtre saint André naquit à Bethsaïde, bourg de la Galilée. Il était frère de saint Pierre et disciple de Jean-Baptiste. Il était présent quand le Précurseur s'écria en voyant Jésus : *Voici l'Agneau de Dieu*. C'en fut assez pour qu'André se déterminât à s'attacher au Sauveur. Bientôt après il persuada à son frère de suivre son exemple. Ce ne fut cependant que plus tard que tous deux se donnèrent entièrement à Jésus ; et voici ce qui détermina leur changement de vie. Les deux frères étaient occupés à pêcher sur les bords de la mer de Galilée, quand Jésus se présenta à eux et leur dit : *Venez avec moi, et je vous ferai pêcheurs d'hommes*. Aussitôt ils laissèrent là leurs filets et le suivirent. Après la passion et la résurrection du Sauveur, André prêcha dans la Scythie d'Europe, province qui avait été assignée à son zèle pour la prédication de l'Évangile. Il passa ensuite dans l'Épire, la Thrace et l'Achaïe, confirmant par les plus éclatants prodiges la foi qu'il annonçait ; et partout il avait la consolation de voir de nombreux prosélytes embrasser sa doctrine et adorer Jésus-Christ. Il eut de grands succès à Patras, et ne craignit pas de s'adresser directement au proconsul Égée pour lui reprocher de ce que lui, homme mortel, qui revendiquait le titre de juge, se refusait, abusé par le démon, à reconnaître pour juge suprême Jésus-Christ, qui est Dieu. *Cesse de me parler du Christ*, lui dit Égée, *le titre que tu lui donnes et qu'il a pris lui-même n'a servi qu'à le faire crucifier par les Juifs*. Comme l'apôtre continuait à prêcher en toute liberté Jésus-Christ, qui pour le salut du genre humain s'était offert au supplice de la croix, le proconsul l'interrompit en termes impies et l'engagea à ne pas se perdre et à sacrifier aux dieux. *C'est au Dieu tout-puissant, l'unique et véritable*, répondit André, *que j'immole tous les jours, non la chair des taureaux et des boucs, mais l'Agneau immaculé, présent sur l'autel, et qui y demeure entier et plein de vie, après avoir été immolé et donné en nourriture à tout le peuple chrétien*. A ces mots Égée, enflammé de colère, ordonne que l'apôtre soit jeté en prison, malgré le peuple, qui l'aurait délivré, si le généreux confesseur n'eût apaisé la multitude, suppliant qu'on ne s'oppo-

sât point à son empressement à saisir la couronne du martyre, l'objet le plus ardent de ses vœux.

Bientôt en effet il fut traduit devant le tribunal, où il ne cessa d'exalter le mystère de la croix. Âgée, qui ne pouvait supporter plus longtemps de s'entendre accuser d'impiété, le condamna à mourir crucifié, afin qu'il pût ressembler au Christ. Amené sur le lieu de son martyre, André, du plus loin qu'il aperçut l'instrument du supplice : *O Croix, s'écria-t-il, ô bonne Croix, qui êtes devenue si belle depuis que vous avez porté le Seigneur ; vous après laquelle j'ai si longtemps soupiré, vous que j'ai si ardemment aimée, vous que j'ai si persévéramment cherchée, et que mon impatience trouve enfin préparée : recevez-moi, prenez-moi du milieu des hommes, pour me rendre à mon divin maître, afin que par vous me reçoive celui qui par vous m'a racheté.* Il fut donc attaché à la croix. Il y demeura deux jours pendant lesquels il prêcha continuellement la foi en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'il fut enfin réuni à celui dont il avait ambitionné le genre de mort. Tous ces détails nous sont attestés par les prêtres et les diacres de l'Achaïe, qui en ont rendu témoignage, déclarant ne rien affirmer que ce qu'ils ont vu et entendu. Le corps du saint apôtre a été apporté à Constantinople sous le règne de Constantin. On le transféra depuis à Amalphi. La tête fut apportée à Rome, sous le pontificat de Pie II, pour être placée honorablement dans la basilique de Saint-Pierre, au Valican.

PRIONS. — Seigneur, nous demandons avec instance à votre divine majesté que votre bienheureux apôtre saint André, après avoir été dans votre Eglise un ardent prédicateur, soit pour nous dans le ciel un perpétuel intercesseur. Ainsi soit-il.

1 DÉCEMBRE. — SAINT ÉLOI, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR. — L'AN 659.

Eloi de Limoges exerçait la profession d'orfèvre, et vint à Paris, où sa réputation d'habileté dans son art le fit connaître du roi Clotaire II. Animé du désir de mener une vie plus sainte, il fit à un prêtre la confession de tous les péchés qu'il avait commis depuis sa jeunesse, et se livra dès ce moment avec ardeur à toutes les œuvres de piété. En même temps qu'il travaillait de son état, il avait toujours devant les yeux les livres sacrés, de telle sorte que son esprit était tout entier au Seigneur, alors même que ses mains s'appliquaient aux affaires du siècle présent. Tout ce qu'il retirait de sa profession, il l'employait à secourir les indigents et racheter les captifs, se privant lui-même du nécessaire. D'où il arriva que les pauvres se pressaient tellement autour de sa maison, que quand on demandait où demeurerait le saint, on répondait : *Là où vous verrez une troupe de pauvres, vous trouverez Eloi.*

Dans l'intérieur de sa maison il s'adonnait à la prière avec ses

serviteurs, qui le jour et la nuit accomplissaient solennellement dans sa chambre l'office canonial. Le roi Dagobert, fils de Clotaire II, eut pour lui la même estime que son père, et l'envoya auprès du roi d'Armorique pour traiter de la paix. Eloi établit entre les deux princes une heureuse alliance. Il usa aussi de son crédit et de ses richesses pour bâtir des églises et des monastères ; à diverses époques il décora avec des ornements d'or, d'argent et de pierres précieuses, les tombeaux d'un grand nombre de saints. Plein de sollicitude pour le maintien de la discipline ecclésiastique, il vint à bout d'extirper la simonie, qui avait jeté de profondes racines dans les Gaules. Enfin, élevé à l'évêché de Noyon, Eloi ne se borna pas à veiller au salut du peuple qui lui était confié, il s'employa de toutes ses forces, et même au péril de sa vie, à convertir à Jésus-Christ les habitants de la Flandre, de la Frise, et des autres contrées septentrionales. Il siégea au concile de Châlons-sur-Saône sous le règne de Clovis II, composa plusieurs écrits remarquables, chassa les démons et fut inspiré de Dieu pour annoncer l'avenir. Célèbre par de nombreux miracles, il mourut âgé de 70 ans, à la fin du mois de novembre de l'an 659, et fut enterré à Noyon. (*Supplément pour divers lieux.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Eloi augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

2 DÉCEMBRE. — SAINTE BIBIANE, VIERGE ET MARTYRE. — L'AN 363.

Bibiane, vierge de Rome, se rendit plus illustre encore par sa foi qu'elle ne l'était par sa naissance. Sous le règne de Julien l'Apostat, son père, qui se nommait Flavien, fut arrêté et dépouillé d'un emploi considérable. On le marqua d'un signe infamant avec un fer chaud et on le bannit à Acqua-Pendente, où il mourut martyr. La femme de ce courageux chrétien, Dafrose, fut d'abord enfermée avec ses filles dans sa propre maison pour y mourir de faim ; ensuite on la traîna hors de la ville afin de lui trancher la tête. Après la mort de ses pieux parents, Bibiane ainsi que sa sœur Démétrie, vit tous ses biens confisqués par l'avidé préteur Apronien, qui les réduisit à manquer des choses les plus nécessaires à la vie. Mais Dieu, qui donne la nourriture à ceux qui ont faim, leur fournit miraculeusement les aliments dont elles avaient besoin ; en sorte que le magistrat les ayant vues pleines de force et de santé, en fut rempli d'admiration. Cet homme impie n'en continua pas moins de les persécuter. Il voulut leur persuader d'adorer ses faux dieux, et pour les gagner plus sûrement, il promit de les rétablir dans la jouissance de leurs biens, les assurant de la faveur du prince, et faisant briller à leurs yeux l'aspect des magnifiques alliances qui leur étaient réservées. Il déclara en même temps que la prison, les verges, la hache du bourreau, puniraient

leur opiniâtreté, si elles persistaient dans la religion du Christ. Mais Bibiane et Démétrie, aussi peu ébranlées par les menaces que séduites par les promesses, protestèrent qu'elles aimaient mieux mourir que de souiller leur âme par les pratiques du paganisme. Alors, Dieu le permettant ainsi, Démétrie tomba morte en présence de sa sœur. Bibiane fut livrée à une femme débauchée appelée Rufine, qui devait mettre tout en œuvre pour la corrompre. Mais la sainte, qui dès le berceau avait appris à observer les lois du Christ et à garder intacte la fleur de la virginité, se surpassa elle-même par la force dont elle parut revêtue, triompha des pièges de la courtisane, et déjoua les ruses du préteur. A la vue de l'inutilité des efforts de Rufine, qui cependant, pour détourner la vierge de ses saintes résolutions, passait chaque jour de la feinte douceur de ses paroles artificieuses à l'emploi de la violence et d'une flagellation barbare, Apronien, frustré dans son espoir, s'irrita violemment de ce que ses tentatives échouaient ainsi contre Bibiane. Il commanda à ses licteurs de la dépouiller de ses habits, de l'attacher à une colonne, de la frapper avec des verges plombées jusqu'à la mort. Ce fut au milieu de ces affreux tourments qu'elle rendit son âme à Dieu. Son corps fut laissé deux jours sur la place publique pour être dévoré par les chiens. Mais le Seigneur prit soin qu'il ne souffrît aucune atteinte. Un prêtre appelé Jean l'ensevelit la nuit et l'enterra près du sépulcre de Dalfrose et de Démétrie, non loin du palais de Licinius, à l'endroit où se voit maintenant une église consacrée à Dieu sous l'invocation de Sainte-Bibiane. Les restes de ces martyres ont été relevés de terre, et reposent à présent sous l'autel principal de la basilique que le pape Urbain VIII a restaurée en leur honneur.

PRIONS. — O Dieu, qui êtes le dispensateur de tous les biens, et qui avez donné à votre servante Bibiane avec la fleur de la virginité la palme du martyre, accordez-nous à son intercession de vous être unis par les liens de la charité, afin que surmontant tous les périls nous puissions parvenir aux récompenses éternelles. Ainsi soit-il.

3 DÉCEMBRE. — SAINT FRANÇOIS XAVIER, CONFESSEUR. — L'AN 1552.

François reçut le jour au château de Xavier dans le diocèse de Pampelune, d'une famille qui était noble. Il alla à Paris pour suivre le cours de ses études ; et ce fut dans cette capitale qu'il devint à la fois le compagnon et le disciple d'Ignace de Loyola. Il fit de lui son guide spirituel, et avança tellement sous sa conduite, que souvent on le voyait, tout abîmé en Dieu, s'élever de terre. Ce prodige se renouvela plusieurs fois pendant qu'il célébrait la messe au milieu de l'assemblée des fidèles. Dieu récompensait par ces grâces extraordinaires les pénitences volontaires que s'imposait son serviteur. En effet, comme s'il ne lui eût pas suffi de renoncer à l'usage de la

viande et du vin, Xavier ne se croyait pas digne de manger du pain de froment ; il ne se nourrissait que de mets les plus grossiers, et souvent même il passait deux ou trois jours sans prendre aucune sorte d'aliment. Il domptait son corps en le frappant avec des verges de fer, dormait peu, et n'avait d'autre lit que la terre.

Tant de sainteté l'avait rendu capable d'exercer avec des fruits merveilleux le ministère apostolique, lorsque le roi du Portugal pria le pape Paul III de lui donner quelques prêtres de la nouvelle compagnie pour les envoyer dans les Indes. Le saint-père, d'après l'avis de saint Ignace, désigna Xavier, qu'il revêtit de la charge et des pouvoirs de nonce apostolique pour ces lointaines contrées. Dès qu'il y fut arrivé, le saint parut avoir appris par révélation divine les langues si difficiles et si variées des différentes nations à qui il était envoyé. Bien plus, des hommes qui ne se comprenaient pas les uns les autres, réunis dans une même assemblée, l'entendaient tous parler la langue de leur pays. Il parcourut à pied et souvent sans chaussures des provinces innombrables, et porta la foi dans les îles du Japon et dans six autres grandes contrées. Ayant gagné à Jésus-Christ dans les Indes plusieurs centaines de milliers d'hommes, il baptisa des princes illustres et même des rois. Cependant toujours humble au milieu de tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu, quand il écrivait en Europe à Ignace, son supérieur, il ne le faisait qu'à genoux.

Dieu donna plus de puissance au zèle qu'il déployait pour étendre le règne de l'Evangile, par la grandeur et la multitude des miracles. François rendit la vue à un aveugle et changea en eau douce au moyen du signe de la croix, de l'eau de mer autant qu'il en fallut, pour un long voyage, à un équipage de cinq cents hommes exposés à mourir de soif. On apporta de cette eau dans beaucoup de contrées, où elle guérit subitement un grand nombre de malades. Xavier ressuscita plusieurs morts, un qui était enterré de la veille, et à qui il commanda de sortir du tombeau, et deux autres qu'il rendit à leur famille, les ayant fait sortir vivants du cercueil en les prenant par la main. Animé de l'esprit prophétique, il annonça très souvent des choses qui se passaient dans les pays étrangers, ou qui ne devaient arriver que longtemps après. Il mourut à Sancian, île de la Chine, le deuxième jour de décembre, plein de mérites et épuisé par d'immenses travaux. Son corps, qu'on avait enseveli dans la chaux vive, fut retrouvé après plusieurs mois frais et vermeil, exhalant une douce odeur. On le transporta à Malaca, où il fit cesser une peste cruelle. Des prodiges si éclatants signalèrent dans tout l'univers la sainteté de François, que le pape Grégoire XV le plaça au nombre des saints honorés d'un culte public.

PRIONS. — O Dieu, qui avez fait entrer dans votre Eglise les peuples de l'Inde par la prédication et les miracles de saint François, accordez-nous dans votre bonté d'imiter les exemples de ses vertus en même temps que nous admirons l'excellence de ses mérites. Ainsi soit-il.

**4 DÉCEMBRE. — SAINTE BARBE, VIERGE ET MARTYRE. —
VERS L'AN 306.**

Barbe, vierge de Nicomédie, fille de Dioscore, homme aussi connu par son attachement à l'idolâtrie que par la noblesse de sa naissance, parvint bientôt, à l'aide de la grâce divine, à connaître les choses invisibles de Dieu par le moyen des choses visibles. Dès lors elle ne voulut plus penser qu'à Dieu et à l'éternité. Son père, voyant l'éclat remarquable de sa beauté, chercha à la dérober aux regards des hommes en l'enfermant dans une tour. Là, cette pieuse vierge, uniquement appliquée à la méditation et à la prière, n'avait d'autre désir que de plaire à Dieu seul, choisi par elle pour son unique époux. Plusieurs fois son père lui proposa d'illustres alliances qu'elle dédaigna généreusement. Dioscore, espérant qu'il parviendrait plus facilement à gagner sa fille en se séparant d'elle quelque temps, lui fit construire une chambre de bain dans la tour qu'elle habitait, afin que rien ne lui manquât, et partit pour une contrée lointaine.

Pendant l'absence de son père, Barbe fit ajouter aux deux fenêtres de sa tour une troisième ouverture en l'honneur de la divine Trinité, et traça sur le bord de sa baignoire le signe vénéré de la croix. Quand Dioscore à son retour vit ces nouveautés et qu'il apprit ce qu'elles signifiaient, il s'emporta si violemment contre sa fille, qu'il se précipita sur elle l'épée à la main, et menaça de la percer dans sa colère. Mais Dieu vint au secours de sa servante. Un énorme rocher favorisa en tombant la fuite de la vierge chrétienne, et lui ouvrit un passage par où elle put gagner le sommet d'une montagne et se cacher ensuite dans une caverne. Dioscore l'y découvrit bientôt. Ce père dénaturé l'accabla inhumainement de coups, la foula aux pieds ; puis la saisissant par les cheveux, il la traîna sur des chemins pierreux, et finit par la livrer au gouverneur Marcien, qui devait la punir à cause de sa foi. Cet homme impie mit en œuvre tous les moyens pour la séduire, mais ce fut sans succès. Barbe, dépouillée de ses vêtements, fut frappée par les ordres du tyran à coups de nerfs de bœuf. Bientôt après on renouvela ses plaies avec des têts de pots cassés et on la jeta en prison. Jésus-Christ lui apparut revêtu d'une vive lumière et la remplit d'une force merveilleuse, afin de l'aider à supporter les derniers tourments. A la vue de ce prodige, une dame nommée Julienne se convertit et partagea avec Barbe la palme du martyre. Quant à la vierge, elle eut les membres déchirés par des ongles de fer, les côtés brûlés avec des torches, la tête brisée à coups de maillet. Au milieu de ces cruels supplices, elle consolait sa compagne et l'exhortait à combattre jusqu'à la mort. Enfin on leur coupa le sein à toutes deux et on les traîna nues sur les places publiques. Elles subirent encore d'autres outrages. Alors le plus barbare des pères, ou plutôt un monstre étranger à l'humanité, trancha de sa main la tête de sa fille. Cette affreuse cruauté ne resta pas

longtemps impunie, car Dioscore périt sur le lieu même, frappé de la foudre. Le corps de la bienheureuse vierge fut transféré de Nicomédie à Constantinople par les soins de l'empereur Justin. Dans la suite les Vénitiens ayant obtenu des empereurs Constantin et Basile le don de ces saintes reliques, les placèrent solennellement dans la basilique de Saint-Marc à Venise. En dernier lieu, sur les instances de l'évêque de Torcellano et de sa sœur, qui était abbesse, ce précieux corps fut transporté dans l'église des religieuses de Saint-Jean l'évangéliste, au diocèse de Torcellano, où on l'ensevelit avec de grands honneurs. Il y est encore à présent l'objet de la pieuse vénération des peuples. (*Supplément pour l'Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui parmi les autres prodiges de votre puissance, avez donné au sexe le plus fragile la victoire du martyre, accordez, dans votre miséricorde, que nous qui célébrons la naissance éternelle de la bienheureuse sainte Barbe, votre vierge et martyre, nous parvenions jusqu'à vous en imitant ses exemples. Ainsi soit-il.

5 DÉCEMBRE. — SAINT PIERRE CHRYSOLOGUE, ÉVÊQUE, CONFESSEUR ET DOCTEUR. — L'AN 450.

Pierre, à qui son éloquence toute d'or a fait donner le nom de Chrysologue, naquit de parents honnêtes, au lieu appelé Forum-Cornelii, aujourd'hui Imola, dans l'ancienne province de l'Emilie, et s'adonna dès l'enfance à la piété. L'évêque de ce pays était alors Corneille, romain de naissance, qui, voyant son instruction et sa sainteté croître de jour en jour, l'ordonna diacre dans son église. Il arriva vers ce temps-là que les habitants de Ravenne eurent à user du droit qui leur était reconnu de désigner le successeur d'un archevêque dont ils pleuraient la mort toute récente. Celui sur qui leurs suffrages se réunirent partit pour Rome avec leurs envoyés pour demander l'institution canonique au pape saint Sixte III. Corneille fit le voyage avec eux et fut accompagné de son diacre. Cependant l'apôtre saint Pierre et le martyr Apollinaire apparurent pendant la nuit au souverain-pontife et lui présentèrent un jeune homme de qui ils lui dirent qu'il fallait le faire archevêque de Ravenne plutôt qu'à tout autre. Le pape n'eût pas plus tôt aperçu le diacre de Corneille, qu'il reconnut en lui l'élu du Seigneur. Il cassa donc l'élection et créa Pierre archevêque, l'an de Jésus-Christ 433. Les envoyés de Ravenne furent d'abord mécontents, mais ils changèrent de dispositions quand le pape saint Sixte leur eut fait part de sa vision ; et ils reçurent leur nouveau pasteur avec toutes sortes de respects.

Pierre obéit à la volonté de Dieu, et reçut la consécration épiscopale. Il revint ensuite à Ravenne, où il fut accueilli avec le plus vif enthousiasme par l'empereur Valentinien, par l'impératrice-mère Placidie, et par tout le peuple. Profitant de ces bonnes dispositions, il déclara aux habitants que puisqu'il avait consenti à recevoir pour leur salut la charge pesante de l'épiscopat, il les conjurait de ne pas

se montrer rebelles à ses leçons et d'observer en tout la loi du Seigneur. Dieu lui ménagea la consolation de rendre les derniers devoirs à deux saints qui moururent à cette époque à Ravenne, le prêtre Barbatien, et Germain, évêque d'Auxerre, dont il garda comme un précieux héritage le cilice et le manteau. Il consacra deux évêques, Project et Marcellin, et bâtit dans la petite ville de Classe une fontaine magnifique; il fonda aussi en divers lieux de belles églises en l'honneur de saint André et de plusieurs autres bienheureux. Son zèle se deploya contre tous les désordres, et particulièrement contre les comédies accompagnées de danses par lesquelles on avait coutume de célébrer le premier jour de l'an. Il vint à bout de les supprimer. C'est à l'occasion de ces divertissements coupables qu'il prononça cette admirable sentence : Celui qui veut se réjouir avec le démon ne pourra pas régner avec le Christ.

Telle était la renommée du saint évêque, que le pape saint Léon I^{er} le chargea d'adresser au concile de Chalcédoine un mémoire contre l'hérésie d'Eutychès. Pierre écrivit aussi à l'hérésiarque lui-même une lettre qui a été insérée dans les nouvelles éditions des actes du concile et dans les Annales ecclésiastiques. Il parlait avec tant de chaleur dans les discours publics qu'il adressait à son peuple, que plus d'une fois la voix finit par lui manquer. C'est ce qui lui arriva particulièrement un jour qu'il prêchait sur le sujet de l'Hémorrhôisse dont parle l'Evangile. L'auditoire tout entier, attristé de cet événement, se mit à gémir, à pleurer, à prier, au point que le saint remercia Dieu, qui avait fait fructifier son discours par cela même qui devait le rendre tout-à-fait inutile.

Enfin, après avoir environ dix-huit ans gouverné saintement l'église de Ravenne, Pierre apprit par révélation qu'il touchait à la fin de ses travaux. Il alla donc dans sa ville natale, se rendit à l'église de Saint-Cassien et offrit sur l'autel principal, avec une couronne d'or enrichie de pierres très précieuses, un calice du même métal et une patène d'argent, qui eut depuis la vertu de rendre efficace contre la rage et la fièvre l'eau qu'on faisait découler de ses bords. Il renvoya ensuite à Ravenne ceux d'entre les habitants qui étaient venus avec lui, les avertissant de mettre tous leurs soins à se choisir un bon évêque. Puis il se recommanda au saint patron de l'église, pria Dieu de recevoir son âme avec miséricorde, et mourut tranquillement le 3 décembre, environ l'an 450. Son corps sacré, accompagné jusqu'à la tombe par les larmes et la piété de toute la ville, fut mis honorablement à côté de celui de saint Cassien, et il reçoit encore à présent les hommages religieux des peuples. Un de ses bras, enchâssé dans l'or et les pierreries, fut porté à Ravenne, où il est devenu l'objet de la vénération publique.

PRIONS. — O Dieu, qui avez pris soin de désigner vous-même pour la charge de l'épiscopat le saint docteur Chrysologue, faites qu'après l'avoir eu pour maître ici-bas, nous trouvions en lui dans le ciel un puissant intercesseur. Ainsi soit-il.

**6 DÉCEMBRE.—SAINT NICOLAS, CONFESSEUR ET PONTIFE.
IV. SIÈCLE.**

Nicolas naquit à Patara en Lycie, d'une famille distinguée. Dieu l'accorda aux longues prières de ses parents ; et la sainteté à laquelle il était destiné se manifesta en lui dès ses plus jeunes années. Il était encore tout enfant, que déjà on remarquait en lui un vif attrait pour les pratiques de la pénitence. Le mercredi et le vendredi il ne prenait qu'une fois le sein de sa nourrice ; encore attendait-il pour cela jusqu'au soir, commençant ainsi le jeûne régulier auquel il s'astreignit jusqu'à la mort. Orphelin de bonne heure, il employa tout son patrimoine à soulager les indigents. Voici la manière toute chrétienne dont il en employa une partie. Ayant su qu'un de ses concitoyens méditait de livrer à la débauche trois filles qu'il ne pouvait doter convenablement, Nicolas vint lui-même pendant la nuit, à trois différentes reprises, jeter par la fenêtre dans la maison de cet homme ce qui était nécessaire pour établir ses trois enfants. Le zélé serviteur de Dieu s'embarqua ensuite pour la Palestine afin d'y vénérer Jésus-Christ aux lieux mêmes qu'il avait sanctifiés. Pendant la traversée, qui avait commencée sous d'heureux auspices, il prédit aux matelots une horrible tempête, qui arriva comme il l'avait annoncé ; mais il l'apaisa par l'ardeur de sa prière, au plus fort du danger.

De retour dans sa patrie après son pèlerinage, Nicolas continuait à acquérir de plus en plus la réputation d'un saint, quand une inspiration divine l'obligea à se rendre à Myre, capitale de la Lycie. Il y arriva au moment où les évêques de la province étaient assemblés pour désigner le successeur du métropolitain, qui venait de mourir. L'esprit de Dieu leur révéla qu'ils devaient donner leurs suffrages à un certain Nicolas qui le lendemain entrerait le premier dans l'église. On veilla donc auprès de l'édifice, et on se saisit de Nicolas dès qu'il mit le pied sur le seuil, et on le proclama évêque de Myre. Il parut dans sa haute dignité ce qu'il avait été auparavant, d'une pureté angélique, d'une conduite irréprochable, homme de prière, pénitent, dévoué à toutes les œuvres qu'inspire la charité, plein de bonté dans ses exhortations, ne craignant pas non plus de se montrer sévère quand il fallait reprendre et corriger. Il était la providence, le conseil et l'appui de la veuve et de l'orphelin ; toutes les misères avaient droit à implorer son assistance. Au temps où Constantin n'était encore que déclaré Auguste, il apparut en songe à ce prince et lui commanda, au nom du Seigneur, de pardonner à trois tribuns qu'il avait condamnés à mort sur des rapports calomnieux, et qui, entendant parler des miracles qu'opérait au loin le saint évêque, s'étaient recommandés à ses prières. Peu touché des édits que donnèrent contre la religion Dioclétien et Maximien, Nicolas continua à instruire le peuple de Myre comme il agissait pendant la paix. C'en fut assez pour le faire arrêter, traîner en exil, et jeter en prison. Il

Il y demeura jusqu'à ce que Constantin, devenu seul empereur, lui eût facilité le moyen de retourner en son église. Un peu plus tard il assista au concile de Nicée parmi les 318 évêques qui condamnèrent l'hérésie d'Arius. Il revint ensuite au milieu de son peuple, et mourut les yeux fixés vers le ciel, assisté par les anges, qui venaient pour ainsi dire à la rencontre de son âme; et répétant le psaume de David qui commence par ces mots : *Seigneur, j'ai espéré en vous*, quand il en fut à ce verset : *Je remets mon âme entre vos mains, ô mon Dieu*, il ferma les yeux à la lumière de ce monde, pour gagner la patrie céleste. Son corps, transféré à Bari, ville de la Pouille, y reçoit des témoignages continuels de la vénération publique.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné au bienheureux évêque Nicolas la puissance d'opérer d'innombrables miracles, accordez-nous par ses mérites et par ses prières d'échapper aux feux éternels de l'enfer. Ainsi soit-il.

7 DÉCEMBRE.—SAINT AMBROISE, CONFESSEUR ET PONTIFE. L'AN 397.

Ambroise, évêque de Milan, eut pour père un citoyen romain dont il porta le nom, et qui était préfet de la Gaule quand Dieu lui donna son fils. Un présage céleste annonça de bonne heure l'éloquence toute divine à laquelle était appelé cet enfant, car un essaim d'abeilles vint, dit-on, se reposer sur ses lèvres quand il était encore au berceau. Ambroise suivit à Rome le cours de ses études, et fut ensuite chargé par le préfet Probus de gouverner les deux provinces de la Ligurie et de l'Emilie, ce qui l'obligea de demeurer à Milan. A cette époque, Auxence, évêque arien de cette ville, étant venu à mourir, et le peuple ne pouvant s'accorder sur le choix de son successeur, il y eut un grand tumulte dans l'église; ce qui fit que le gouverneur se trouva obligé d'intervenir et de rappeler à l'assemblée les avantages de la paix et de la concorde. Tout-à-coup un enfant se mit à crier : *Ambroise évêque*, et le peuple répéta après lui tout d'une voix : *Ambroise évêque, Ambroise évêque!*

Ce fut en vain que le nouvel élu opposa de constants refus aux prières de la multitude. L'empereur Valentinien lui-même témoigna qu'on ne pouvait lui faire un plus grand plaisir que d'élever au sacerdoce les hommes qu'il avait choisis pour en faire des magistrats. Probus, ce préfet qui avait reconnu le premier le mérite d'Ambroise, ressentit la joie la plus vive, et se plut à se rappeler ce qu'il avait dit à son protégé en l'envoyant dans son gouvernement : *Allez, et agissez moins en juge qu'en évêque*. Ne pouvant résister aux vœux du peuple chrétien et aux volontés de l'empereur, Ambroise, qui n'était encore que catéchumène, reçut le saint baptême, puis successivement selon la loi de l'Eglise chacun des ordres ecclésiastiques. Le huitième jour seulement, 7 décembre, il fut promu à l'épiscopat. Ambroise, évêque, agit constamment en courageux défenseur de la foi.

et de la sainte discipline. Il convertit beaucoup d'Ariens et d'hérétiques de toute sorte ; il eut aussi la gloire d'enfanter à Jésus-Christ saint Augustin, cette illustre lumière de l'Eglise.

Après la mort de l'empereur Gratien, que Maxime fit assassiner, l'évêque de Milan fut envoyé par l'impératrice Justine pour traiter avec l'usurpateur. Il en obtint des conditions favorables, mais il refusa néanmoins toute communication personnelle avec un homme qui s'était souillé du sang de son maître et qui ne paraissait point se repentir. A peu de temps de là il refusa l'entrée de l'Eglise à Théodose par suite du massacre accompli à Thessalonique sur les ordres de ce prince. L'empereur cherchait une excuse dans l'exemple du roi David, qui avait été homicide et adultère. *Vous avez imité sa conduite coupable*, répondit l'évêque, *imites à présent son repentir*. Théodose accepta humblement la pénitence que lui imposa le pontife. Ambroise avait passé ainsi de longues années appliqué à de pénibles travaux, adonné à des soins difficiles pour l'Eglise de Dieu; il avait aussi composé nombre d'écrits que la postérité admire, lorsque, sans paraître atteint par aucune maladie, il prédit que sa dernière heure approchait. L'évêque de Verceil, saint Honorat, averti par une voix divine qui retentit jusqu'à trois fois, vint le voir à ses derniers moments et lui donna le corps du Seigneur; ensuite le serviteur de Dieu se mit les bras en croix, pria et mourut le 4 avril de l'an de Jésus-Christ 397.

PRIONS. — O Dieu, qui avez donné à votre peuple le bienheureux Ambroise comme ministre du salut éternel, aidez-nous à mériter que celui qui a été pour nous sur la terre un docteur de la vérité, soit notre intercesseur dans le ciel. Ainsi soit-il.

8 DÉCEMBRE. — CONCEPTION DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Représentez-vous comme décrites sur un tableau la virginité et la vie de la bienheureuse Marie : miroir, pour ainsi dire, d'où jaillit le modèle de la chasteté et le type de la vertu ; vous y trouverez des exemples pour régler votre conduite. Les leçons de sagesse qu'il renferme vous montreront ce que vous devez corriger en vous, ce qu'il faut fuir, ce que vous avez à pratiquer. Le premier mobile de l'ardeur d'un disciple, c'est la renommée de son maître. Or, qui est plus noble que la Mère de Dieu ? Où trouver plus de grandeur que dans celle que la Grandeur même a choisie ? Qui surpasse en pureté celle qui est devenue mère sans cesser d'être vierge ?

Pourquoi parler de ses autres vertus ? Elle était vierge, non pas seulement de corps, mais d'esprit, elle dont les pures affections n'ont jamais été souillées par le moindre souffle du vice. Humble de cœur, grave dans son langage, pleine de prudence, elle parlait peu, aimait beaucoup à s'instruire, et mettait son espérance moins dans la possession de richesses incertaines que dans l'effet de la prière du

pauvre. Appliquée au travail, modeste dans son langage, elle communiquait ses pensées non pas aux hommes, mais à Dieu. Loin de jamais blesser personne, elle voulait du bien à tous, se levait en présence de tous ceux que l'âge mettait au-dessus d'elle, n'était point jalouse de ses compagnes, fuyait la jactance, suivait la raison, aimait en tout la vertu.

Quand a-t-on vu sur son visage rien qui fût capable d'offenser ses parents ? Quand a-t-elle eu des discussions avec ses proches ? Quand a-t-elle rebuté les petits, tourné les faibles en dérision, évité la rencontre du pauvre ? Pour ce qui est des assemblées où se trouvaient des hommes, elle y allait seulement quand des motifs charitables lui permettaient de s'y trouver sans rougir, et que sa modestie n'avait rien à y redouter. Il n'y avait rien de faux dans ses regards, rien de mordant en ses paroles, rien d'immodeste dans ses actions. Son geste n'était point saccadé, ni sa démarche légère, ni le ton de sa voix trop haut. Son extérieur exprimait l'état de son âme : c'était l'image de la sagesse. (*Saint Ambroise.*)

PRIONS. — Nous vous supplions, Seigneur, d'accorder à vos serviteurs le don de la grâce céleste, afin que cette fête annuelle de la Conception de la bienheureuse Vierge soit l'occasion d'un accroissement de paix pour ceux à qui sa maternité a été le commencement du salut. Ainsi soit-il.

9 DÉCEMBRE. — SAINTE LÉOCADIE, VIERGE ET MARTYRE. VERS L'AN 395.

Léocadie, vierge de Tolède, illustre par sa naissance et plus encore par sa piété, souffrit le martyre sous le règne des empereurs Dioclétien et Maximien, dans un temps où s'exerçait contre l'Eglise de Dieu la plus cruelle persécution. Les chrétiens étaient alors recherchés dans tout l'univers et contraints de renier la foi du Christ sous peine de subir la mort. Dacien, que les empereurs avaient chargé du gouvernement de l'Espagne, vint dans cette province, en qualité de ministre de la persécution, pour y abolir le culte du vrai Dieu. Il avait déjà parcouru plusieurs villes, et ses ordres cruels les avaient consacrées par le sang des martyrs. A Tolède, il se fit amener Léocadie, et il essaya d'abord de la gagner par ses douces paroles. Ensuite il entreprit de l'effrayer à force de menaces, afin de lui faire renier Jésus-Christ ; mais Léocadie ne témoigna que de l'horreur pour ses discours impies. Alors on la jeta en prison, condamnée qu'elle était à changer de sentiments ou à subir les plus affreux supplices. Pendant qu'on la menait à son cachot, elle remerciait Dieu humblement de ce qu'il lui avait offert l'occasion de verser son sang pour Jésus-Christ. Puis, tournant un visage serein vers ceux qui l'accompagnaient en pleurant : *Allons, leur dit-elle, soldats du Christ, félicitez-moi d'avoir été jugée digne de souffrir pour le nom de Jésus.* Elle languit longtemps dans une obscure prison. Mais

enfin, ayant appris les cruautés atroces que Dacien avait exercées en faisant tourmenter jusqu'à la mort une multitude de chrétiens, elle fut touchée d'une pieuse douleur; fléchissant les genoux, elle conjura Dieu que, s'il le jugeait convenable, il la retirât de la prison de son corps pour la gloire du nom divin. Elle fut exaucée; car pendant qu'elle était appliquée à sa prière, de son corps souillé par l'infection du cachot son âme s'éleva pure et sans tache vers le ciel. Les restes de Léocadie furent ensevelis par les chrétiens dans un faubourg de Tolède. Plus tard, trois églises qui existent encore furent consacrées dans cette ville sous son invocation. Deux sont des collégiales, dont l'une s'élève sur le tombeau de la sainte, l'autre a été bâtie à l'endroit où elle a rendu le dernier soupir. La troisième, qui est paroissiale, a remplacé la maison que Léocadie habitait. Ces églises ont été en si grand honneur au temps des Goths, que ce fut principalement dans leur enceinte que se tinrent les nombreux conciles de Tolède, et que les saints archevêques de ce diocèse, Eugène III, Julien, Ildephonse, y furent ensevelis en signe de vénération pour la glorieuse martyre. Cette vierge si sainte sortit de son tombeau en présence du roi Réceswinthe et d'une grande foule de peuple, pour louer le bienheureux Ildephonse du zèle avec lequel il soutenait l'honneur de la très glorieuse Mère de Dieu. *(Espagne.)*

PRIONS. — Faites, Seigneur, nous vous en supplions, que nous soyons aidés par les prières et les supplications de la bienheureuse vierge et martyre Léocadie, afin que celle qui, pour la confession de votre nom, a enduré les prisons et la mort, nous préserve par sa protection de l'éternelle captivité du démon. Ainsi soit-il.

10 DÉCEMBRE. — TRANSLATION DE LA SAINTE MAISON DE LORETTE. — L'AN 1294.

La maison où naquit la sainte Vierge, ce sanctuaire que les mystères divins avaient consacré, fut enlevée par les anges à la domination des infidèles, et transférée d'abord en Dalmatie, ensuite sur le territoire de Lorette dans la marche d'Ancône, sous le pontificat de saint Célestin V. Elle est la véritable maison dans laquelle le Verbe s'est fait chair afin d'habiter parmi nous. Ce qui le prouve, c'est, avec le témoignage des bulles apostoliques, la vénération extraordinaire de toute la chrétienté, la multitude des miracles qui s'y opèrent et l'abondance des dons célestes qu'on y reçoit tous les jours. Le pape Innocent XII, touché de tant de merveilles, voulut entretenir et même augmenter dans le cœur des fidèles la dévotion pour Marie, cette mère qui mérite tant d'amour; et il commanda de célébrer chaque année dans toute la marche d'Ancône, par une fête solennelle, la Translation si vénérable de la sainte maison de Nazareth. *(Congrégation des Saints Cœurs de Jésus et de Marie.)*

PRIONS. — O Dieu, qui avez consacré par le mystère de l'Incarnation

du Verbe la maison de la bienheureuse vierge Marie, et qui l'avez merveilleusement transférée dans le centre de votre Eglise, faites que, nous séparant des tabernacles des pécheurs, nous devenions de dignes habitants de votre sainte maison. Ainsi soit-il.

11 DÉCEMBRE. — SAINT DAMASE, PAPE ET CONFESSEUR. L'AN 384.

Damase, Espagnol de nation, joignait à un mérite distingué une connaissance approfondie des saintes Ecritures. C'est lui qui convoqua le premier concile général de Constantinople et qui anéantit de la sorte les enseignements impies d'Eunomius et de Macédonius. Il condamna le concile de Rimini, que Libère avait déjà réprouvé : concile dans lequel, comme l'a écrit saint Jérôme, Ursace et Valens par leurs menées artificieuses firent rejeter la foi de Nicée, et par suite duquel l'univers gémit et s'étonna de se trouver arien. Damase fit élever à Rome deux basiliques : l'une consacrée à saint Laurent, près du théâtre de Pompée, qu'il enrichit de magnifiques présents et à qui il donna des maisons et des terres ; l'autre sur le chemin d'Ardée, non loin des Catacombes. Il consacra aussi la basilique Platonienne, dans laquelle avaient reposé quelque temps les corps de saint Pierre et de saint Paul, et il fit pour cet édifice des épigraphes en vers dont on admire l'élégance. Ce saint pape a composé d'autres poésies sur différentes matières, et en particulier sur la virginité, sujet qu'il traita aussi en prose. Il établit la peine du talion contre ceux qui intenteraient de fausses accusations, et il régla, ce qui déjà se pratiquait en beaucoup de lieux, que dans toutes les églises les offices du jour et de la nuit se chanteraient à deux chœurs, et que l'on dirait à la fin de chaque psaume : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit*. Ce fut pour obéir à ses ordres que saint Jérôme corrigea le texte grec du Nouveau-Testament. Après avoir gouverné l'Eglise dix-sept ans deux mois vingt-six jours, et fait au mois de décembre, en cinq ordinations, trente et un prêtres, onze diacres et soixante-deux évêques pour diverses provinces, il s'endormit dans le Seigneur, presque octogénaire, renommé pour ses vertus, sa science, son habileté, sous le règne du grand Théodose. On l'ensevelit avec sa mère et sa sœur dans la basilique qu'il avait fait bâtir sur le chemin d'Ardée. Ses reliques furent dans la suite transférées à l'église de Saint-Laurent, qu'on a appelée de son nom *Saint-Laurent-in-Damaso*.

PRIONS. — Seigneur, exaucez nos prières, et par l'intercession de votre bienheureux confesseur et pontife Damase, accordez-nous dans votre miséricorde le pardon et la paix. Ainsi soit-il.

12 DÉCEMBRE. — SAINTE EULALIE DE MÉRIDA, VIERGE ET MARTYRE. — VERS L'AN 295.

La vierge Eulalie, fille de Libérius, noble citoyen de Mérida, fut instruite dans la foi de Jésus-Christ par le prêtre Donus. Son père, qui craignait la persécution de l'empereur Maximien, la fit garder dans un domaine de famille appelé Porciana, sur les confins de la Bétique, à trente milles de Mérida. Elle s'y trouvait avec le confesseur Félix, la vierge Julie et d'autres personnes craignant Dieu. Eulalie s'attacha avec une si vive ardeur à ce que lui enseignait cet homme de bien, qu'elle ne se contenta pas de pratiquer exactement les préceptes du christianisme, elle soupirait encore après l'occasion de s'élever au ciel par le martyre. Ayant donc appris que Dacien faisait souffrir un grand nombre de chrétiens pour le nom de Jésus-Christ, elle sortit de sa maison la nuit et se rendit à pied par des chemins inconnus à la ville de Mérida, suivie de Julie, la compagne de sa virginité et de son martyre.

A peine entrée dans la ville; elle alla trouver à son tribunal Calphurnien, que le tyran avait délégué en sa place, et lui reprocha la cruauté avec laquelle il persécutait les serviteurs du vrai Dieu, ainsi que la folie qui le portait à faire adorer les simulacres des démons. Le ministre de Dacien tenta d'abord de la gagner par de douces paroles et de lui persuader de ne pas s'exposer à perdre la vie dans un âge si tendre (Eulalie n'avait que 13 ans). Il lui commanda aussi de brûler de l'encens en l'honneur des idoles. Mais la bienheureuse vierge, opposant un refus invincible à ses vives instances, on la frappa à coups de bâton et on lui déchira les côtés jusqu'aux os avec des ongles de fer. Au milieu de ces tourments la servante de Jésus-Christ montrait un visage riant et s'occupait à compter ses blessures. Tout-à-coup elle s'écria : *Seigneur, c'est vous-même que l'on grave en moi. Que j'aime à lire ces caractères qui expriment vos victoires ! O Christ, la pourpre de ces flots de sang proclame votre nom !* A ces mots, Calphurnien, que la fureur transporte, commande que la sainte soit plongée jusqu'au cou dans une fosse remplie de chaux vive mêlée avec de l'eau, et qu'ensuite on arrose ses membres avec du plomb fondu. Eulalie n'en ayant ressenti aucun mal, elle fut étendue sur un chevalet, et on lui brûla les côtés avec des torches et des lampes. Lorsque la flamme enveloppa sa tête et couvrit son visage, la vierge ouvrit la bouche pour aspirer ces feux. Alors une colombe d'une blancheur éblouissante s'élança de ses lèvres et prit son essor vers le ciel à la vue de la multitude. C'était le 10 décembre. Les licteurs s'enfuirent, laissant le saint corps étendu sur l'instrument de supplice. En cet instant tomba une neige abondante qui couvrit le forum et servit d'un blanc linceul au corps de la sainte martyre. Les chrétiens enlevèrent secrètement ces restes précieux et leur donnèrent la sépulture. A l'époque de la dévastation de l'Espagne par

les Arabes, les reliques d'Eulalie furent transportées à Oviédo, où elles sont l'objet d'une religieuse vénération. (Espagne.)

PRIONS. — Dieu tout-puissant et éternel, qui choisissez ce qu'il y a de plus faible dans le monde pour confondre ce qui est le plus fort, donnez-nous d'être animés d'une dévotion convenable en cette fête de votre sainte vierge et martyre Eulalie, afin que nous exaltions votre puissance, qui a éclaté dans ses tourments, et que nous recevions le secours que vous nous promettez. Ainsi soit-il.

13 DÉCEMBRE. — SAINTE LUCIE, VIERGE ET MARTYRE. — L'AN 304.

Lucie, vierge de Syracuse, illustre par sa naissance et la piété qui se manifesta en elle dès son enfance, vint vénérer à Catane le tombeau de sainte Agathe avec sa mère Eutychia, qui souffrait d'une perte de sang. Elle pria avec une foi si vive, qu'elle obtint par l'intercession de la sainte la guérison de la malade. Elle profita de la circonstance pour demander à sa mère la permission de distribuer aux pauvres la dot qu'on devait lui donner : et aussitôt qu'elle fut de retour à Syracuse elle vendit tous ses biens et en donna le prix aux indigents. Le jeune homme à qui ses parents l'avaient promise en mariage malgré elle, ayant appris ce qu'elle venait de faire, alla aussitôt trouver le préfet Paschase et dénonça Lucie comme chrétienne. Celui-ci essaya inutilement par des promesses et des menaces de persuader à la vierge d'adorer les idoles ; ses efforts pour changer sa résolution ne servaient au contraire qu'à l'exciter à exalter davantage la foi chrétienne. *Ces belles paroles cesseront*, dit le préfet, *quand on aura essayé des coups.* — *La parole ne saurait manquer aux fidèles*, reprit Lucie, *puisque le Sauveur a dit : « Quand vous serez devant les juges, ne vous mettez point en peine de prévoir ce que vous direz ou comment vous parlerez : il vous sera donné à cette heure ce qu'il vous faudra dire. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est le Saint-Esprit qui parle en vous. »* Paschase lui fit alors cette question : *Est-ce que tu portes en toi le Saint-Esprit ?* Elle répondit : *Tous ceux qui vivent dans la chasteté et la piété sont le temple du Saint-Esprit.* — *Je te ferai conduire dans un lieu de débauche*, dit le préfet, *afin que le Saint-Esprit t'abandonne.* La vierge reprit : *Si je suis déshonorée malgré moi, cette violence que j'aurai soufferte doublera le prix et le mérite de ma virginité.* Paschase, enflammé de colère, voulut la faire traîner dans un lieu infâme ; mais quoi qu'on fit, Dieu le permettant ainsi, il ne fut pas possible de l'arracher de la place où elle était en ce moment. Ce que voyant le préfet, il la fit environner d'un grand feu, sur lequel on jeta en abondance de la poix, de la résine et de l'huile bouillante. La flamme ne causa aucun mal à la sainte. Alors on lui fit subir toutes sortes de tourments, jusqu'à ce qu'enfin, ayant eu la gorge

percée par un glaive, elle rendit son âme à Dieu, le 13 novembre, en prophétisant à l'Eglise la tranquillité dont elle devait jouir après la mort de Dioclétien et de Maximien. Son corps fut enterré à Syracuse. On le transféra ensuite à Constantinople, et enfin à Venise.

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que comme nous nous réjouissons à la fête de votre bienheureuse vierge sainte Lucie, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

14 DÉCEMBRE. — SAINT NICAISE, ÉVÊQUE ET MARTYR. V^e SIÈCLE.

Nicaise, évêque de Reims, lorsque les barbares assiégeaient cette ville et paraissaient altérés du sang des citoyens, voyant son peuple lui demander secours dans sa cruelle affliction, excitait les habitants à recevoir courageusement la couronne du martyr; car il avait appris par une révélation divine que la cité serait ravagée en punition de ses crimes. En même temps Eutropia, sœur du saint pontife, les mains levées vers le ciel, s'efforçait d'apaiser la colère de Dieu, qui frappait si sévèrement la ville. Au moment où les ennemis donnaient l'assaut, elle accompagnait son frère et se tenait sans crainte, aussi bien que lui, devant la porte de l'église, laquelle faisait partie de la citadelle. Nicaise, s'adressant alors aux barbares, les exhorta à épargner le sang et à laisser pénétrer dans leurs cœurs des sentiments d'humanité; mais ces hommes cruels, incapables d'être attendris, le tuèrent au moment où priant prosterné il chantait ce verset de David : *Mon âme a été abaissée jusqu'à terre*. Quant à Eutropia, qu'ils épargnèrent à cause de sa beauté, comprenant le motif pour lequel ils lui laissaient la vie, elle se jeta sur un de ces homicides et lui arracha les yeux, aimant mieux succomber sous le glaive des païens que de devenir le jouet de leurs passions. Ainsi elle obtint avec l'évêque et les autres compagnons de sa mort la palme du martyr. Mais aussitôt une terreur panique se répandit parmi les assiégeants. Ils voyaient des armées célestes qui paraissaient disposées à venger les crimes dont ils s'étaient rendus coupables. Laissant donc tout le butin qu'ils avaient fait dans la ville, ils s'enfuirent. Les corps des saints martyrs demeurèrent au lieu où ils avaient succombé. Ils y furent sous la garde des anges tant que dura l'éloignement des citoyens, qui s'étaient retirés dans les montagnes au moment où la victoire s'était déclarée pour les ennemis. Beaucoup de personnes virent briller pendant la nuit des lumières célestes autour de ces restes sacrés, et on entendit au même lieu des chants qui n'étaient pas de ce monde. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, jetez un regard sur notre infirmité, et puisque le poids de nos péchés nous accable, faites que la glorieuse intercession de votre bienheureux martyr et pontife saint Nicaise nous protège. Ainsi soit-il.

15 DÉCEMBRE (Mart. Rom.).— SAINT EUSÈBE, ÉVÊQUE ET MARTYR.— IV^e SIÈCLE.

Eusèbe, Sarde de nation, lecteur de l'Eglise romaine et ensuite évêque de Vercell, fut regardé comme ayant été choisi par Dieu lui-même pour gouverner son troupeau. Ceux qui devaient faire l'élection ne le connaissaient nullement, lorsque l'ayant aperçu ils le désignèrent tout aussitôt de préférence à des concitoyens. Il leur suffit de le voir pour découvrir son mérite. Le premier en Occident, Eusèbe régla que dans son église les clercs mènassent la vie monastique, voulant ainsi réunir dans les mêmes hommes le mépris du monde et l'accomplissement des fonctions cléricales. De son temps l'hérésie d'Arius était répandue dans tout l'Occident. Il la combattit avec tant de courage, que sa foi invincible procura une grande consolation au pape Libère. Ce pontife, reconnaissant dans l'évêque de Vercell un homme animé de l'esprit de Dieu, lui ordonna de se rendre avec les légats auprès de l'empereur pour défendre la foi devant lui. Le saint se rendit en effet avec les envoyés du pape à la cour de Constance, et remplit si bien sa mission, qu'il obtint ce qu'il était chargé de demander, à savoir, le concours impérial pour la célébration d'un concile qui se réunit l'année suivante à Milan. L'empereur se joignit aux légats pour presser Eusèbe d'assister à cette assemblée, où l'on désirait ardemment de le voir. Les Ariens, acharnés contre saint Athanase, essayèrent de le gagner à leur parti; mais il leur déclara hautement tout d'abord que plusieurs évêques présents au concile lui étaient connus comme étant entachés d'hérésie; et il proposa de ne rien entreprendre avant que tous les assistants aient souscrit la foi de Nicée. Les Ariens, irrités, refusèrent en termes pleins de colère. Eusèbe déclara que quant à lui il ne souscrivait point à la condamnation d'Athanase. Bien plus, voyant qu'on avait abusé artificieusement de la simplicité de l'évêque Denis, qui fut depuis martyr, pour lui extorquer sa signature, il la lui fit révoquer; ce qui augmenta beaucoup contre lui l'animosité des hérétiques. Ils lui prodiguèrent toutes sortes d'injures et le firent exiler. Mais Eusèbe, sans craindre ni les menaces de l'empereur, que la secte avait séduit, ni le tranchant du glaive, secoua la poussière de ses pieds et accepta l'exil comme un devoir de son ministère. Relégué à Scythopolis, il y souffrit la faim, la soif, les coups et d'autres tourments, méprisant généreusement la vie quand il s'agissait de défendre la foi. Il envisageait la mort sans frayeur et se livrait lui-même aux bourreaux.

Pour ce qu'il eut à souffrir de la cruauté des Ariens et de leur impudence, qui ne savait pas même respecter sa dignité d'évêque, Eusèbe en fait le tableau dans des lettres touchantes, pleines de force, de piété et de foi, qu'il écrivit de Scythopolis au clergé et au peuple de Vercell, aussi bien qu'aux populations voisines. On y voit

que les menaces et la cruauté la plus inhumaine furent employées vainement pour effrayer son courage, et que jamais les ruses les plus adroites pas plus que les flatteries ne purent le déterminer à communiquer avec les sectaires. Sa fermeté inébranlable dans la foi fut cause qu'on le déporta successivement en Cappadoce et dans la Haute-Thébaïde. Il demeura ainsi exilé jusqu'à la mort de Constance. Quand il lui fut permis de retourner à son troupeau, il ne voulut point revenir avant d'avoir assisté à un synode qui se tenait à Alexandrie pour remédier aux maux de cette église. Ensuite il parcourut, semblable à un habile médecin, les provinces de l'Orient, ramenant à l'orthodoxie ceux dont la foi était malade, et leur enseignant la vraie doctrine de l'Eglise. Le même désir de faire triompher partout la pureté de la foi le porta à s'écarter de sa route pour aller en Illyrie. Son arrivée en Italie fit cesser le deuil que portait pour ainsi dire cette portion du peuple chrétien. Le saint évêque s'appliqua ensuite à corriger et à publier les commentaires d'Origène sur le livre des Psaumes, et à traduire du grec en latin les ouvrages d'Eusèbe de Césarée. Ses belles actions l'avaient rendu célèbre, quand il mourut à Verceil, sous le règne de Valentinien et de Valens, et alla recevoir la couronne impérissable de la gloire céleste, qu'il avait méritée par tant de pénibles épreuves.

PRIONS. — O Dieu, qui nous procurez une sainte joie par la fête annuelle de votre bienheureux martyr et pontife saint Eusèbe, accordez-nous dans votre miséricorde de nous réjouir de la protection de celui dont nous célébrons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

16 DÉCEMBRE. — SAINT AUTBERT, EVÊQUE ET CONFESSEUR. — VII SIÈCLE.

Autbert, évêque de Cambrai, successeur de saint Ablebert, florissait au temps de Dagobert, roi des Francs, époque très féconde en saints. Il avait une telle réputation de vertu et de sagesse, que de tous côtés on accourait auprès de lui. Le roi, déposant la majesté royale, allait souvent le trouver, et l'écoutait avidement parler avec abondance et facilité des sollicitudes qui sur la terre assiègent le trône, du bonheur que procure le royaume céleste, de la crainte que doit nous inspirer le jugement de Dieu, de l'espérance de la bienheureuse éternité, et d'autres sujets de cette nature. Il tenait même à faveur de jouir de l'hospitalité du vertueux évêque et de recevoir sa bénédiction. Grâce à son pasteur, l'église de Cambrai éprouva les effets signalés de la libéralité du prince. Toutefois ces hommages rendus aux mérites d'Autbert par une si haute majesté ne l'enflèrent jamais d'orgueil; au milieu de ses honneurs, son humilité fut toujours constante et inébranlable. Landelin, jeune seigneur qu'il avait instruit et admis dès son enfance dans le clergé, ayant abandonné la cléricature, et s'étant jeté dans le mal jusqu'à se livrer

au brigandage, le saint évêque le ramena par ses prières à la pénitence et à une sainteté de vie admirable. Il arracha le comte Madelgaire et son illustre épouse Waldetrude aux délices de la cour et aux habitudes mondaines, et leur fit pratiquer les exercices d'une vie toute céleste. Les deux nobles époux construisirent plusieurs grands monastères et propagèrent la vie cénobitique. Autbert fut secondé par l'Athénien Gislène, lequel, sur une révélation divine qu'il avait eue à Rome, se rendit à Cambrai, ainsi que plusieurs hommes apostoliques de la Gaule et de l'Ecosse. Leurs travaux firent fleurir admirablement la piété chrétienne dans les contrées qui en furent le théâtre. Un jour qu'Autbert se trouvait à Arras, église dont il avait le gouvernement ainsi que ses prédécesseurs, étant sorti après matines, il vit un homme tout éclatant de lumière qui prenait avec une baguette les dimensions d'une basilique. Il reconnut que c'était saint Vaast, ancien évêque d'Arras, qui se choisissait une place pour une sépulture plus distinguée que celle qu'il avait eue jusque-là. Autbert invita donc Omer, évêque du pays des Morins, homme très renommé à cause de sa sainteté, et il transporta avec lui en grande pompe les restes de saint Vaast à l'endroit qui avait été miraculeusement désigné. On rapporte un fait bien mémorable arrivé dans cette translation. Omer, qui était aveugle depuis longtemps, y recouvra la vue ; mais comme il faisait peu de cas de la lumière du corps en comparaison de la lumière intérieure qui découvre les choses divines, il ne tarda pas à redevenir aveugle. Autbert fut après sa mort enseveli à Cambrai, dans l'église de Saint-Pierre. Dieu rehaussa la gloire de son serviteur en multipliant les miracles à son tombeau. (*Ancien diocèse d'Anvers.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Autbert augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

17 DÉCEMBRE. — RÉSURRECTION DE LAZARE.

Lazare de Béthanie, homme distingué par sa naissance, mais plus noble encore par sa vertu, eut pour sœurs Marthe et Marie, qui donnaient souvent l'hospitalité au Seigneur. Lazare donna aussi à Jésus l'hospitalité dans son cœur ; et Jésus, le payant de retour, le mit au nombre de ses amis. Or, il arriva que, dans l'absence du Christ, Lazare tomba dangereusement malade. Les deux sœurs, pleines d'inquiétude à son sujet, envoyèrent prévenir leur hôte divin du danger de son ami. Mais pendant les retards que mit Jésus à son voyage, Lazare mourut. Quand le Seigneur fut arrivé et qu'on lui eut montré son ami, qui était mort, il frémit à ce spectacle, et à la vue du chagrin des deux sœurs, il pleura ; puis poussant un grand cri, il fit sortir vivant du tombeau celui qui était mort depuis quatre jours, et qui sentait déjà mauvais.

Ce miracle fit briller aux yeux de tout le monde, d'une manière plus éclatante, la vertu et la doctrine du Christ ; mais les Juifs n'en furent que plus irrités, et ils songèrent à faire périr Lazare avec ses sœurs. Afin donc de ne laisser subsister aucun témoin de ce miracle de Jésus, ils les mirent tous trois, avec Marcel, Maximin et d'autres chrétiens, sur un vieux vaisseau, qu'ils exposèrent en pleine mer, sans voile, sans rames, sans provisions, pour qu'ils périssent de faim ou par un naufrage. Mais le vaisseau, conduit par Dieu, aborda à Marseille, sans qu'un seul de ceux qu'il portait eût péri. Lazare, devenu évêque de cette ville, convertit beaucoup de personnes à Jésus-Christ, par la prédication et par l'exemple d'une vie toute céleste.

Après que, pendant à peu près trente années, il eut nourri avec le pain de la doctrine évangélique le troupeau chéri qui lui était confié, il fut enfin saisi par les païens et conduit devant le proconsul, qui lui laissa le choix de sacrifier aux idoles ou de mourir. Le saint répondit qu'il avait un ami dont la puissance l'avait déjà une fois rappelé à la vie, et pour l'amour de qui il mourrait volontiers de nouveau. Déchiré avec des peignes de fer, entouré d'une cuirasse brûlante, rôti sur un gril d'airain, Lazare ne put être vaincu. Le proconsul commanda qu'on le perçât à coups de flèches ; mais comme malgré ce supplice il demeurait vivant, on lui coupa la tête. Ce fut ainsi que l'ami de Jésus consumma son martyre, et alla se réunir au Seigneur, l'an du salut 80. (*Supplément de Digne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez ressuscité le bienheureux Lazare, disciple du Christ, mort depuis quatre jours, et qui l'avez décoré du pontificat ainsi que du martyre, accordez-nous par ses mérites de ressusciter de la mort du péché et de nous réjouir dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

18 DÉCEMBRE. — EXPECTATION DE L'ENFANTEMMENT DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE.

Ce qui suit est tiré d'un discours de saint Ildephonse, archevêque de Tolède :

« Ma dame, ma maîtresse, ma souveraine, mère de mon Seigneur, servante de votre Fils, vous qui avez enfanté le Créateur du monde, je vous prie, je vous conjure, je vous supplie de me faire participer à l'esprit de mon Seigneur, votre Fils et mon Rédempteur, afin qu'il n'y ait à votre sujet dans ma pensée, sur mes lèvres et dans mon cœur, que des choses qui soient dignes de vous et conformes à la vérité. Car vous êtes celle que Dieu a élue, qu'il a enlevée de ce monde, qu'il a appelée à lui. Vous êtes près de Dieu, attachée à Dieu, unie à Dieu. Un ange vous a visitée, un ange vous a saluée, un ange vous a bénie, un ange vous a béatifiée. Vous avez été troublée par les paroles qui vous ont été dites, étonnée en pensant à ce qu'elles signifiaient, stupéfaite par la salutation qui vous été adressée,

pleine d'admiration pour les choses que l'on vous annonçait. Vous entendez un ange vous dire que vous avez trouvé grâce devant Dieu ; et cet ange vous défend de rien craindre. Alors enhardie par la confiance, éclairée par la révélation d'un si grand miracle, vous vous élevez à l'état nouveau pour vous d'une gloire qui n'a point d'égale ici-bas. L'ange vous parle d'un fils, et après avoir conçu ce fils vous restez pure et toujours vierge. Vous êtes vierge, la foi nous l'apprend ; Gabriel vous a pourtant annoncé que de vous naîtrait le Fils sacré du Très-Haut. Il vous a dit d'une manière admirable quelle serait la puissance du Roi qui devait naître. Vous demandez comment cela pourra se faire, d'où viendra ce Fils : inquiète de savoir par quel moyen s'accomplira ce prodige, vous alléguez ce qui se passe ordinairement, vous demandez comment la loi commune sera intervertie. Ecoutez un oracle inoui ; considérez une œuvre sans pareille ; remarquez bien un secret que personne ne saurait deviner ; faites attention à un évènement qui ne s'est jamais accompli : *L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*. Toute l'adorable Trinité opérera en vous invisiblement la conception, mais la seule personne du Fils de Dieu s'incarnera dans votre sein, afin de naître corporellement. A cause de cela, le Saint que vous concevrez, qui naîtra de vous, qui sortira de vous, qui germera en vous, qui sera enfanté par vous, s'appellera le Fils de Dieu. Car il sera grand, il sera le Dieu des vertus, le Roi de tous les siècles, celui qui a créé toutes choses. Voilà que vous êtes la plus heureuse des femmes, la plus pure des vierges, maîtresse au milieu des autres, qui ne sont que des servantes ; reine parmi vos sœurs. Toutes les générations vous proclameront bienheureuse ; toutes les vertus des cieux connaissent votre félicité, les prophètes l'annoncent, tous les peuples la célèbrent ; notre foi, nos pensées, notre amour, nos éloges et nos prédications la rediront sans cesse. (*Etats-Romains*.)

PRIONS — O Dieu, qui avez voulu que votre Verbe s'incarnât à la voix de l'ange dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, accordez à nos supplications que nous qui la croyons vraiment Mère de Dieu, nous soyons aidés auprès de vous par son intercession. Ainsi soit-il.

19 DÉCEMBRE. — LES SAINTS CYPRIEN, SORE ET AMAND, ANACHORÈTES. — VERS L'AN 580.

Cyprien, originaire de l'Auvergne, quitta son pays et vint sur le territoire de Périgueux avec deux compagnons, Sore et Amand. Ils prirent ensemble l'habit religieux dans le monastère de Génoliac, sous l'abbé Salain. Le désir ardent qu'ils avaient de mener la vie d'anachorètes les obligea ensuite de se séparer. Sore s'établit dans un lieu très écarté, qui avait été jusque-là à peu près impraticable. Il y vécut environ quarante ans, menant une vie admirable, ayant pour cellule une caverne qui se trouvait dans les fentes d'un rocher non

loin du cours de la Vézère. Sa sainteté extraordinaire et les miracles que Dieu opérait par son moyen attiraient de toutes parts une multitude de personnes. Gontran, roi d'Orléans, vint lui-même le trouver, et le saint le guérit avec de l'eau, d'une dartre dont il souffrait. Pour prix d'un si grand bienfait, le prince fit bâtir auprès de la cellule de Sore un hospice et un monastère qu'il le chargea de gouverner. Quand celui-ci sentit la mort approcher, il en avertit ses frères; et tous étant réunis autour de lui, il expira doucement dans le Seigneur, à la fin du sixième siècle, et fut enseveli dans l'église de Saint-Julien de Terasson.

Amand brilla par ses vertus dans une cellule qu'il s'était construite non loin du monastère de Sore. Mais la foule innombrable de ceux que sa réputation de sainteté faisait accourir, l'obligea de bâtir un couvent dans lequel il mourut célèbre par ses miracles, plein de jours et de mérites, sous le règne de Clotaire, roi des Francs. Quant à Cyprien, il édifia aussi à quelque distance de la Dordogne un monastère qu'il gouverna saintement, et dans lequel il mérita d'obtenir une mort qui fut précieuse devant Dieu. Grégoire de Tours parle de lui en ces termes : Cyprien, abbé de Périgueux, fut un homme d'une admirable sainteté, par qui le Seigneur a daigné opérer beaucoup de miracles dans ce monde. (*Diocèse de Périgueux.*)

PRIONS. — O Dieu, qui nous réjouissez par la fête annuelle de vos bienheureux confesseurs saint Cyprien, Sore et Amand, accordez-nous dans votre miséricorde d'imiter les exemples de ceux dont nous honorons la naissance éternelle. Ainsi soit-il.

20 DÉCEMBRE. — SAINT DOMINIQUE DE SYLOS, CONFESSEUR. — L'AN 1074.

Dominique naquit de parents honnêtes, à Cannes, village situé au pied du mont Jubéda, dans le pays des Cantabres. Dès son enfance il ressentit un si violent désir d'embrasser la vie monastique, qu'abandonnant le soin du troupeau de son père, il se retira dans une solitude. Mais comme le lieu de sa retraite lui paraissait peu sûr, il entra dans le célèbre monastère de Saint-Emilien. Après y avoir vécu longtemps sous la discipline religieuse, il fut, à cause de la haute opinion qu'on avait de sa sainteté, chargé de gouverner la paroisse de Cannes. Rappelé ensuite au couvent de Saint-Emilien, il en fut fait prieur. La courageuse résistance qu'il opposa à de certaines exigences injustes du roi des Cantabres, l'obligea de se réfugier avec deux moines pour compagnons dans l'endroit le plus sauvage du mont Jubéda. Pour échapper à la fureur de ce prince, il alla demander un asile à Ferdinand I^{er}, roi de Castille et de Léon; lequel, touché de ses éminentes vertus, le reçut à son arrivée avec bienveillance et avec honneur. Il voulut de plus que le saint prit le gouvernement du monastère de Saint-Sébastien avec le titre d'abbé, que lui conféra l'évêque

du diocèse. C'était à peu près un désert que ce lieu, situé au pied de quelques monts stériles de la chaîne du Jubéda, qui touche elle-même au pays des Celtibériens. Mais l'éclat des miracles que chaque jour Dieu y opérait par son serviteur attira une population si nombreuse et donna tant de célébrité à cette solitude, que bientôt elle devint l'endroit le plus renommé de toute l'Espagne. Il n'y avait presque aucune sorte d'infirmités dont les malades ne fussent délivrés par les prières de Dominique. Aussi les rois et les peuples lui faisaient à l'envi de riches offrandes, avec lesquelles il agrandit son monastère, qui se remplit d'un grand nombre de religieux. Le saint fut même honoré par le Seigneur d'un privilège singulier, à savoir que les chrétiens qui gémissaient dans les fers chez les mahométans n'avaient qu'à invoquer son nom pour recouvrer leur liberté. Etant tombé dangereusement malade, Dominique reçut avec la dévotion d'un saint les sacrements de l'Eglise; puis il quitta ce monde l'an 1074. Le jour même de son trépas quelques enfants virent son âme monter au ciel ornée d'une triple couronne. Le corps fut enseveli dans le monastère de Saint-Sébastien, qui depuis a été appelé du nom du serviteur de Dieu, Saint-Dominique de Sylos. Ces restes précieux y reposent encore aujourd'hui. L'épouse de Félix Gusman, depuis longtemps stérile, vint prier au tombeau du saint et obtint un fils que par reconnaissance elle appela Dominique. Cet enfant de bénédiction, par l'admirable sainteté de sa vie et par l'établissement des Frères-Prêcheurs, a grandement rehaussé l'éclat de celui dont le nom était déjà si glorieux. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez décoré votre Eglise par les mérites éclatants de la vie du bienheureux Dominique, votre confesseur, et qui l'avez réjoui par les miracles glorieux que ce saint a opérés pour la délivrance des captifs, accordez à vos serviteurs de profiter de ses exemples et de se voir sous sa protection délivrés de la servitude du péché. Ainsi soit-il.

21 DÉCEMBRE. — SAINT THOMAS, APOTRE. — 1^{er} SIÈCLE.

L'apôtre saint Thomas, appelé aussi Didyme, était de Galilée. Après avoir reçu le Saint-Esprit, il alla en beaucoup de provinces pour y prêcher l'Evangile de Jésus-Christ. Les Parthes, les Mèdes, les Perses, les Hircaniens, les Bactriens reçurent de lui la connaissance des principes de la foi et des préceptes de la morale évangélique. En dernier lieu il pénétra dans les Indes, où il répandit la religion chrétienne. La sainteté de sa vie et de sa doctrine, la grandeur de ses miracles lui gagnèrent dans tout le pays de zélés partisans, et allumèrent en beaucoup de cœurs l'amour de Jésus-Christ. Mais le roi de la contrée, protecteur déclaré de l'idolâtrie, n'en conçut qu'une colère plus ardente. Thomas, condamné au dernier supplice, fut percé de traits par ses ordres à Calamine, et joignit ainsi à l'honneur de l'apostolat l'éclat de la couronne du martyre.

PRIONS. — Accordez-nous, Seigneur, nous vous en supplions, de célébrer avec allégresse la glorieuse solennité de votre bienheureux apôtre Thomas, afin que nous ressentions sans cesse le secours de sa protection, et que nous suivions avec un zèle convenable la foi qu'il a prêchée. Ainsi soit-il.

22 DÉCEMBRE. — LE BIENHEUREUX GABRIEL FERRETTI, CONFESSEUR. — L'AN 1456.

Gabriel naquit dans la Marche d'Ancône, de parents nobles qui l'élevèrent soigneusement dans la piété et la crainte de Dieu ; de telle sorte que dès ses premières années il détourna son esprit des jouissances temporelles qu'il trouvait au sein de sa famille, et des vanités de ce monde. Aussitôt que son âge le lui permit, il entra au noviciat des Frères-Mineurs de l'Observance, fit profession, et pratiqua avec ardeur les vertus auxquelles il s'était depuis longtemps accoutumé. Il surpassait tous les autres religieux en humilité et en abnégation. La renommée que lui procurèrent au loin ses vertus le fit charger d'abord du soin de gouverner le couvent d'Ancône, ensuite toute la province de la Marche. Il remplit chacun de ces deux offices avec une vigilance infatigable et qui ne se démentit jamais. Quelquefois il fit usage de son autorité afin de réduire des coupables ; mais le plus souvent il suffisait de ses exemples pour exciter les autres à la vertu. Dans le temps même où il était supérieur, il regardait comme ses plus saintes fonctions d'accomplir dans le couvent les ministères les moins relevés, et de mendier de porte en porte pour la nourriture des frères. Il gouvernait toute la province en qualité de vicaire, lorsque étant entré seul un jour dans l'église de Fuligno, et n'étant point reconnu, il fut requis par le sacristain pour servir un prêtre à l'autel. Il y consentit sur-le-champ, et se mit à servir la messe. Un frère qui survint presque aussitôt fit savoir qui il était ; mais Gabriel témoigna combien il était satisfait d'avoir rempli l'office de servant, et excusa humblement le sacristain, à qui on voulait faire de vifs reproches. A San-Sévérino il restaura un monastère que lui offrirent les habitants. Il en édifia totalement un autre près d'Osimo. Il agrandit celui d'Ancône, afin que l'accroissement du nombre des frères donnât à l'ordre Séraphique plus d'enfants et à la moisson évangélique plus d'ouvriers. Son zèle à parler des choses saintes et à prêcher la parole de Dieu lui fit employer tous les moyens pour ramener les pécheurs dans la voie de la vérité et du salut. Il brûlait d'une dévotion incroyable pour Dieu et la bienheureuse Vierge Marie. Soit qu'il priât, soit qu'il parlât avec des frères ou avec des étrangers, il pensait à Dieu, parlait de Dieu. Il faisait souvent dans ses prédications l'éloge de l'auguste Mère de Jésus-Christ, et il obtint ainsi la délicieuse faveur de jouir de la sainte apparition du Fils et de la Mère. Enfin, comblé de vertus et de mérites, orné du don de prophétie et de la gloire des miracles, le 12 novem-

bre de l'an du salut 1456 il s'endormit dans le Seigneur au monastère de son ordre, à Ancône, entouré de ses frères, parmi lesquels se trouvaient saint Jacques de la Marche et Grégoire d'Albano. Il mourut en prononçant ces mots : *Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse, parce que vos noms sont écrits au livre de vie.* Saint Jacques de la Marche, son admirateur et le témoin de ses vertus, prononça l'éloge funèbre du serviteur de Dieu. Son corps, qui avait été enterré simplement dans l'église du couvent, fut ensuite avec la permission du pape Innocent VIII enseveli dans le marbre et transféré dans la magnifique chapelle de la Mère de Dieu. Il s'y conserve entier, exhalant une suave odeur, et reçoit de nombreux témoignages de la vénération des peuples. (*Bréviaire des Franciscains.*)

PRIONS. — O Dieu, qui du trône de votre majesté regardez avec bienveillance ce qui est humble, tandis que vous dédaignez ce qui s'élève, accordez à vos serviteurs qu'à l'exemple et par l'intercession de votre bienheureux confesseur Gabriel, méprisant les choses du siècle, nous méritions d'obtenir la récompense promise aux humbles. Ainsi soit-il.

23 DÉCEMBRE. — LE BIENHEUREUX NICOLAS FACTOR, CONFESSEUR. — L'AN 1583.

Nicolas, né à Valence de parents pieux, donna dès sa naissance des marques de sa sainteté future : car à l'âge de cinq ans il jeûnait trois fois par semaine au pain et à l'eau. Il était heureux de donner aux pauvres les mets qu'on lui avait préparés, et il baisait humblement les pieds et les mains des indigents ainsi que des lépreux, sans avoir horreur de leurs plaies. Ces exemples de perfection chrétienne et d'autres encore touchèrent la servante de la maison, qui était Maure de naissance, et lui firent abjurer les superstitions mahométanes. Quand il fut arrivé à l'adolescence, Nicolas visitait souvent les malades dans les hôpitaux, les servait de ses propres mains, et déployait un zèle extraordinaire pour engager à suivre son exemple les personnes d'un rang distingué, hommes et femmes. Jusqu'à la mort le serviteur de Dieu se livra à des œuvres semblables, où brillèrent d'un éclat merveilleux sa piété et sa charité. Il professait le plus grand mépris pour le monde et pour lui-même ; il refusa constamment une somme d'argent qu'on lui offrait pour l'établir, et il résista avec un courage invincible aux sollicitations par lesquelles sa famille le pressait de contracter mariage. Cette circonstance fut cause que dès lors il pensa sérieusement à embrasser la vie religieuse. Il prit donc la résolution d'entrer chez les Franciscains de l'étroite observance, et se présenta en secret au couvent de Sainte-Marie de-Jésus à Valence, où ses prières et ses larmes déterminèrent le supérieur à lui donner l'habit. Il fit profession après son noviciat, reçut les ordres sacrés, et se livra entièrement à la prédication de la parole de Dieu. Il était d'une innocence de vie, d'une affabilité, d'une modestie extraordi-

naires, et on ne saurait dire combien , grâce à ces bonnes qualités, il engagea de personnes à une vie plus parfaite, combien il en retira de la fange du vice pour les faire entrer dans le chemin du salut. Jamais il ne prêchait qu'après s'être donné trois fois la discipline. Il macérait continuellement sa chair par la rigueur du cilice , par les flagellations et les jeûnes. Son vêtement était une simple tunique et il marchait toujours nu-pieds, ne se servant de sandales que lorsqu'il y était contraint par la maladie. Souvent il passait les nuits à veiller ; et l'on a dit que , dans l'ardeur de sa dévotion pour la passion de Jésus-Christ, il coucha pendant deux années entières au pied d'une croix. Bien que amaigri par la pénitence, son visage pourtant, grâce à une assistance particulière de Dieu , montra toujours les apparences de la santé, et ne cessa de refléter la beauté de son âme. L'obéissance, la pauvreté, la chasteté furent pratiquées par le bienheureux à un degré héroïque. Non seulement il conserva la pureté de sa conscience à ce point qu'il ne la fiétrit jamais par aucun péché mortel, mais ayant eu à lutter contre des attaques extraordinaires du démon, qui pour faire succomber sa vertu avait eu recours à des ruses honteuses accompagnées de violences, il triompha de son ennemi et déjoua ses desseins. Chargé du soin de diriger les novices, Nicolas ne négligea rien pour les porter à la perfection par ses paroles et ses exemples. Des scélérats étant prêts à se pendre dans un moment de désespoir, le saint fut averti de leur projet par une lumière surnaturelle. Aussitôt il vint à leur secours, les retira des portes de la mort, de la gueule du lion infernal, et les amena à la confession de leurs crimes. Saint Louis Bertrand, saint Paschal Baylon, d'autres hommes encore remarquables par leur sainteté et leur doctrine, l'ont eu en grande affection et ont donné les plus grands éloges à ses éminentes vertus. Jeanne d'Autriche, sœur de Philippe II, l'ayant appelé à Madrid, il remplit glorieusement les fonctions de confesser des religieuses déchaussées appelées les Royales. L'oraison et la méditation absorbaient tous ses instants, et plus d'une fois, dit-on, pendant ces saints exercices il fut aperçu élevé de terre. Il éprouvait de si fréquentes extases, qu'il jouissait de ces faveurs divines sans distinction de temps et de lieu, la nuit et le jour, ravi quelquefois hors de lui-même pendant plus de vingt-quatre heures sans interruption. Ordinairement alors son visage, tout enflammé, rayonnait de lumière et son corps devenait brûlant. Ces prodiges se renouvelaient fréquemment lorsque le saint méditait les divins mystères de la foi, mais ils avaient pour cause plus ordinaire l'amour si fervent dont Nicolas était embrasé pour l'adorable Eucharistie. Aussi est-il rapporté que plusieurs fois, pendant qu'il distribuait le pain de la communion, non-seulement il fut ravi hors de ses sens, en proie à d'admirables extases, mais que par un prodige inoui les saintes hosties s'élancèrent d'elles-mêmes pour venir se reposer entre ses doigts. Son amour extraordinaire envers Dieu, sa piété pour la Vierge-Mère, furent récompensés par plusieurs dons surnaturels. Enfin, plein de mérites et de travaux, il tomba malade, et par un

acte d'humilité bien digne d'être remarqué, il demanda par deux fois avec instance d'être couché dans une étable. Ayant reçu la nouvelle de sa mort prochaine, il fit éclater la joie de son âme par ces paroles : *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : Je me suis réjoui de l'annonce qui m'a été faite ;* puis il mourut paisiblement à Valence dans le couvent de Jésus, après avoir reçu saintement les sacrements de l'Eglise. Son corps, qui demeura sans sépulture pendant neuf jours à cause de l'affluence des fidèles, exhalait une suave odeur et n'avait rien perdu de sa flexibilité pas plus que de sa fraîcheur. Trois ans après on l'exhuma et on le trouva préservé de toute corruption. Philippe II, roi des Espagnes, fut du nombre de ceux qui le virent en ce moment. Les miracles qui illustrèrent sa mémoire l'ont fait mettre au nombre des bienheureux par le pape Pie VI. (*Espagne.*)

PRIONS. — O Dieu, qui avez voulu que le bienheureux confesseur Nicolas, tout embrasé du feu de votre amour, vous suivît avec un cœur pur, accordez à vos serviteurs la grâce d'être remplis du même esprit, de brûler des feux de la charité, et de courir sans faire aucun faux pas dans la voie de vos commandements. Ainsi soit-il.

24 DÉCEMBRE. — SAINTE THRASILLE, VIERGE. —
VI^e SIÈCLE.

Mon père, dit saint Grégoire-le-Grand dans ses Dialogues, mon père eut trois sœurs, qui toutes trois furent consacrées à Dieu en qualité de vierges. L'une se nommait Thrasille, l'autre Gordienne, et la troisième Emilienne. Elles s'étaient converties ensemble, avaient été consacrées en même temps ; soumises à une discipline régulière, elles menaient la vie commune dans leur maison. Beaucoup de temps se passa de la sorte. Thrasille et Emilienne faisaient tous les jours de nouveaux progrès dans l'amour du Créateur : elles ne vivaient ici-bas que par le corps, leur âme étant appliquée tout entière aux choses de l'éternité. Gordienne au contraire diminuait sensiblement de charité, paraissait tiède de plus en plus, et revenait peu à peu à l'amour de ce siècle. Souvent Thrasille disait à Emilienne, en poussant de profonds soupirs : « Je vois bien que Gordienne, notre sœur, ne partage plus nos pensées ; elle se répand au dehors ; elle ne garde point son cœur pour les résolutions qu'elle a prises. Thrasille et Emilienne s'appliquaient donc à reprendre doucement leur sœur et à la faire renoncer à sa légèreté, pour la ramener à une gravité plus conforme à son état. Celle-ci se montrait sérieuse dans le moment de la correction ; mais au bout de quelques instants, elle rejetait une gravité prise seulement par bienséance, et revenait à ses entretiens frivoles. Elle ne se plaisait que dans la société des filles du monde, et toute personne qui n'aimait pas le siècle lui était souverainement à charge.

Or une nuit, Thrasille, ma tante, qui avait surpassé de beaucoup ses sœurs par ses continuelles oraisons, ses mortifications assidues,

son abstinence extraordinaire, la gravité de sa vie, et qui à cause de cela était parvenue au sommet de la sainteté, eut une vision dans laquelle lui apparut Félix, mon aïeul, qui avait été pape de cette église romaine. Cet illustre personnage lui montra la demeure de l'éternelle clarté, et lui dit : *Venez, je vous attends dans ce séjour de la lumière.* Thrasille fut, quelques moments après, saisie de la fièvre et réduite à l'extrémité. Beaucoup de monde se pressa alors autour du lit de cette sainte vierge, selon que cela se fait ordinairement à la mort des gens distingués. Parmi ces personnes, hommes et femmes, qui vinrent en cette occasion, se trouvait ma mère. Tout-à-coup Thrasille regarda en haut. « Je vois Jésus qui vient, » s'écria-t-elle; et s'adressant avec vivacité à tous ceux qui étaient là, elle leur dit : « Retirez-vous; voici Jésus qui vient. »

Pendant qu'elle le regardait fixement, sa sainte âme se sépara de son corps. Aussitôt un parfum d'une admirable odeur se répandit dans toute la chambre, et prouva aux assistants que l'auteur de toute suavité était venu en ce lieu. Quand le corps eut été dépouillé de ses vêtements pour être lavé, comme cela se pratique à l'égard des morts, on vit que dans ses longues prières la peau des coudes et des genoux de la vierge s'était durcie et épaissie comme la peau d'un chameau. Ainsi ce corps privé de la vie attestait à quoi sur cette terre Thrasille avait appliqué son âme. Ces choses arrivèrent la veille de la Nativité du Seigneur.

PRIONS. — O Dieu, notre salut, exaucez-nous, afin que comme nous nous réjouissons en la fête de votre bienheureuse vierge sainte Thrasille, nous apprenions à éprouver les sentiments d'une vraie dévotion. Ainsi soit-il.

25 DÉCEMBRE. — NATIVITÉ DU SEIGNEUR.

Un édit ayant été publié par César-Auguste pour le dénombrement des habitants de toute la terre, chacun alla se faire inscrire en la ville d'où il tirait son origine. Joseph quitta Nazareth, ville de Galilée, et vint en Judée dans la cité de David qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David. Il y vint avec Marie, son épouse, qui était enceinte. Pendant qu'ils étaient à Bethléem, les jours de l'enfantement de Marie se trouvant arrivés, elle mit au monde son fils premier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie. Dans la même contrée des pasteurs veillaient pendant la nuit au milieu des champs, prenant soin tour-à-tour de la garde de leur troupeau. L'ange du Seigneur ayant paru au milieu d'eux, une clarté divine les environna, et ils furent saisis d'une grande frayeur; mais il leur dit : « Ne craignez point, car je vous apporte une heureuse nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet de beaucoup de joie; c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici le signe auquel vous le re-

• connaissez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. • Aussitôt une grande troupe de l'armée céleste se joignit à l'ange, louant Dieu et disant : • Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. • Après que les anges les eurent quittés pour remonter vers le ciel, les bergers se dirent les uns aux autres : • Passons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé, et ce que le Seigneur nous a fait connaître. • Ils vinrent donc en toute hâte, et ils trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant couché dans une crèche. A ce spectacle, ils connurent la vérité de ce qui leur avait été dit au sujet du nouveau-né. Tous ceux qui les entendirent admirèrent ce que les bergers leur racontaient. Quant à Marie, elle conservait le souvenir de toutes ces choses, les méditant dans son cœur. (*Evangile selon S. Luc.*)

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en conjurons, faites que la nouvelle naissance de votre Fils unique, qui s'est revêtu de notre chair, nous procure la liberté, à nous que l'ancienne servitude tient captifs sous le joug du péché. Ainsi soit-il.

26 DÉCEMBRE. — SAINT ETIENNE, PREMIER MARTYR. — L'AN 33.

Le nombre des disciples s'augmentant, il s'éleva un murmure des juifs grecs contre les juifs hébreux, parce que les veuves de ceux-ci étaient négligées dans les distributions quotidiennes. Alors les douze apôtres ayant rassemblé la multitude des disciples leur dirent : • Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole de Dieu pour le service des tables. Choisissez donc entre vous sept hommes d'une probité reconnue, remplis de l'Esprit-Saint et du don de sagesse, à qui nous puissions confier cet emploi. Pour nous, nous nous appliquerons au ministère de la prière et de la parole. • Ce discours plut à la multitude; et les disciples choisirent Etienne, homme plein de foi et de l'Esprit-Saint; et avec lui Philippe, Prochore, Nicanor, Timon, Parménas et Nicolas, prosélyte d'Antioche. Ils les amenèrent devant les apôtres, qui après avoir prié leur imposèrent les mains. Cependant la parole du Seigneur faisait des progrès, et le nombre des disciples se multipliait considérablement dans Jérusalem. Beaucoup même d'entre les prêtres juifs obéissaient à la foi. Or, Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et des miracles parmi le peuple. Quelques membres de la synagogue qu'on appelait *des Affranchis*, et de celle où se rassemblaient les juifs de Cyrène, d'Alexandrie, de Silicie et d'Asie, s'étant mis à disputer contre lui, ne pouvaient résister à l'esprit et à la sagesse qui parlaient par sa bouche. Ils apostérèrent donc des gens pour dire qu'ils l'avaient entendu proférer des blasphèmes contre Moïse et contre Dieu. Ils excitèrent ainsi le peuple, les anciens et les scribes; puis, se précipitant sur Etienne, ils l'entraînèrent et l'amènèrent au conseil. Ensuite ils produisirent de

faux témoins qui disaient : « Cet homme ne cesse de parler contre le lieu saint et contre la loi. » Tous ceux qui étaient dans le conseil regardant Etienne, virent son visage semblable à celui d'un ange. Mais quand ils l'entendirent parler, ils conçurent contre lui une rage qui leur déchirait le cœur, et ils grinçaient des dents. Quant à Etienne, rempli qu'il était du Saint-Esprit, il leva les yeux au ciel, vit la gloire de Dieu et Jésus à la droite du Père, et dit : *Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu.* Alors poussant de grands cris et se bouchant les oreilles, ses ennemis se jetèrent sur lui tous ensemble, l'entraînèrent hors de la ville et le lapidèrent. Ceux qui assistaient à cette exécution avaient mis leurs vêtements sous la garde d'un jeune homme nommé Saul. Pendant qu'ils lançaient des pierres contre lui, Etienne priait et disait : *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* Et s'étant mis à genoux, il s'écria : *Seigneur, ne leur imputez point ce péché.* Après avoir ainsi parlé il s'endormit dans le Seigneur. Saul était de ceux qui avaient consenti à la mort d'Etienne. Il s'éleva en ce temps-là une cruelle persécution contre l'église de Jérusalem; et tous les fidèles, excepté les apôtres, se dispersèrent en divers lieux de la Judée et de la Symarie. Quelques hommes craignant Dieu prirent soin d'ensevelir Etienne et lui firent des funérailles avec un grand deuil. (*Actes des apôtres.*)

PRIONS. — Seigneur, accordez-nous la grâce d'imiter ce que nous honorons, afin que nous apprenions à aimer jusqu'à nos ennemis, parce que nous célébrons la naissance éternelle d'un saint qui a su prier pour ses persécuteurs notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il.

27 DÉCEMBRE. — SAINT JEAN, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE. L'AN 100.

L'apôtre saint Jean, disciple bien-aimé de Jésus, était fils de Zébédée et frère de l'apôtre saint Jacques, qu'Hérode fit décapiter après la passion du Seigneur. Ce ne fut qu'après tous les autres qu'il composa son Evangile; et il le fit à la prière des évêques d'Asie pour s'opposer à Cérinthe et aux autres hérétiques. Il s'attacha surtout à combattre l'erreur naissante des ébionites, qui annonçaient que le Christ n'avait point existé avant Marie. C'est ce qui l'obligea à s'étendre sur la génération divine du Verbe.

Lorsque Domitien, dans la quatorzième année qui suivit le règne de Néron, excita une seconde persécution, l'apôtre fut relégué dans l'île de Pathmos. Il y écrivit son Apocalypse, ce livre que saint Justin-le-Martyr et saint Irénée ont travaillé à interpréter. Après la mort de Domitien, dont le sénat cassa les actes à cause de leur excessive cruauté, saint Jean sous l'empire de Nerva revint à Ephèse, où il vécut jusqu'au règne de Trajan. Il fonda et gouverna toutes les églises d'Asie. Enfin, accablé de vieillesse, il mourut dans la 78^e année qui suivit la passion du Seigneur, et fut enseveli près de la ville où il avait fixé sa résidence.

Le bienheureux Jean l'évangéliste, dit encore saint Jérôme, à qui on a emprunté ce qui précède, demeura à Ephèse jusqu'à la vieillesse la plus avancée. Comme il ne pouvait plus qu'à peine être transporté à l'église sur les bras de ses disciples, à cause de son âge, n'ayant plus la force de faire de longs discours, il avait coutume dans chaque assemblée de dire pour toute instruction : *Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* A la fin les disciples et les frères, ennuyés d'entendre toujours les mêmes choses : *Maitre, lui dirent-ils, pour-quoi ne cessez-vous de nous répéter cela ?* Et l'apôtre leur fit une réponse bien digne de saint Jean : *C'est le précepte du Seigneur,* répondit-il ; *et si on l'accomplit, il suffit.*

PRIONS. — Seigneur, qui êtes plein de bonté, éclairez votre Église, et faites que devenue toute lumineuse par la doctrine du bienheureux Jean, apôtre et évangéliste, elle arrive à la possession des biens éternels. Ainsi soit-il.

28 DÉCEMBRE. — LES SAINTS INNOCENTS.

Voici comment le saint Evangile raconte le martyre des saints Innocents, dans le passage que l'Eglise nous fait lire en cette fête :

• L'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil et lui dit : *Lève-toi ; prends l'enfant et sa mère ; fuis en Egypte, et reste dans ce pays jusqu'à ce que je te dise d'en partir : car Hérode cherchera l'enfant pour le mettre à mort.* Joseph s'étant levé, prit Jésus et Marie pendant la nuit, et se retira en Egypte, où il demeura jusqu'à la mort d'Hérode, afin que fût accomplie cette parole que le Seigneur a dite par le prophète : *J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte.* Cependant Hérode, voyant qu'il avait été joué par les mages, entra dans une grande colère et fit tuer tous les enfants qui, à Bethléem et dans les pays d'alentour, étaient âgés de moins de deux ans. Alors fut accompli ce qui avait été annoncé par le prophète Jérémie : *Une voix s'est fait entendre dans Rama, accompagnée de pleurs et de cris lamentables. C'est Rachel, qui pleure ses enfants, et qui ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne vivent plus.* •

Salut, dirons-nous donc en ce jour avec l'Eglise en empruntant à sa liturgie cette belle hymne qu'elle a consacrée à la gloire des saints Innocents : Salut, ô fleurs des martyrs ; vous que sur le seuil même de la vie le persécuteur du Christ a moissonnés comme l'orage brise les roses naissantes. Vous êtes les premiers qui avez souffert pour Jésus. Tendre troupeau d'enfants immolés, sous l'autel même du ciel vous jouez dans votre simplicité avec les palmes et les couronnes.

PRIONS. — O Dieu, de qui en ce jour les Innocents martyrs ont proclamé la gloire non par leurs paroles mais par leur mort, faites périr en nous le germe mauvais de tous les vices, afin que votre foi, publiée par notre bouche, soit aussi confessée par nos mœurs et toute la suite de notre vie. Ainsi soit-il.

29 DÉCEMBRE.—SAINT THOMAS DE CANTORBÉRY, MARTYR.
L'AN 1171.

Thomas, né à Londres en Angleterre, succéda à Thibaut, évêque de Cantorbéry. Il avait auparavant rempli avec beaucoup de distinction la charge de chancelier. Elevé à l'épiscopat, il se montra fort et invincible. Henri II, roi d'Angleterre, ayant voulu dans une assemblée des évêques et des grands de son royaume porter des lois contraires à l'intérêt et à la dignité de l'Eglise, Thomas s'opposa à ses desseins avec un courage que ni les promesses ni les menaces ne furent capables d'ébranler. Il lui fallut se dérober secrètement par la fuite à la prison dont il était menacé. Alors le roi chassa d'Angleterre tous les parents, les amis et les partisans du saint, après avoir fait jurer à tous ceux que leur âge n'en rendait point incapables, qu'ils iraient trouver l'évêque. Il espérait que la vue de leur misère toucherait ce cœur que ses propres malheurs avaient trouvé inflexible. Mais Thomas n'eut égard ni à la chair ni au sang ; aucun sentiment humain ne put triompher de sa constance pastorale. Il se rendit auprès du pape Alexandre III, qui le reçut avec bonté, et lui donna à son départ une lettre de recommandation pour les religieux de Pontigny, de l'ordre de Cîteaux. Henri en ayant eu connaissance, écrivit une lettre menaçante au chapitre de l'ordre, dans le but de faire chasser le saint de sa retraite. L'homme de Dieu craignit alors d'être une cause de persécution pour ceux qui lui donnaient asile, et il se retira de lui-même. Sur l'invitation du roi de France Louis VII, il alla trouver ce prince, à la cour duquel il demeura jusqu'à ce que par l'entremise du souverain-pontife et de son royal protecteur il fut rappelé de l'exil, et rentra en Angleterre aux acclamations de tout le royaume. Il s'appliquait tranquillement à remplir les devoirs d'un bon pasteur, lorsque des calomniateurs vinrent dire au roi Henri qu'il tramait mille intrigues contre l'Etat et la tranquillité publique, ce qui donna à ce prince l'occasion de répéter souvent qu'à cause d'un prêtre il ne pouvait avoir la paix dans son royaume. Cette parole du monarque fit concevoir à quelques misérables l'espérance d'accomplir une chose très agréable au roi en ôtant la vie à l'évêque. Ils allèrent donc secrètement à Cantorbéry et se mirent en mesure d'attaquer le pontife dans son église au moment de l'office des vêpres. Les clercs voulurent fermer le temple ; mais Thomas accourut, commanda qu'on laissât ouvert le lieu saint, et dit à ceux qui l'entouraient : *La maison du Seigneur ne doit pas être gardée comme une citadelle. Quant à moi, je souffrirai volontiers la mort pour l'Eglise de Dieu.* Alors s'adressant aux meurtriers : *De la part de Dieu, leur dit-il, je vous défends de faire le moindre mal à aucun de ceux qui m'accompagnent.* Ensuite il fléchit les genoux, invoqua le Seigneur Jésus, la bienheureuse Marie, saint Denis et les autres patrons de sa métropole, à qui il recommanda et l'Eglise et lui-même ; puis avec la même constance

qu'il avait montrée en résistant aux lois d'un prince impie, il présenta sa tête au fer sacrilège, l'an du Seigneur 1171. La cervelle alla couvrir en divers endroits le pavé de l'édifice. Devenu bientôt célèbre par de nombreux miracles, Thomas fut mis au nombre des saints par le pape Alexandre.

PRIONS. — O Dieu, pour l'Église duquel le glorieux pontife Thomas est tombé sous le glaive des impies, faites, nous vous en supplions, que tous ceux qui implorent son secours obtiennent le salutaire effet de leur demande. Ainsi soit-il.

30 DÉCEMBRE. — TRANSLATION DE L'APÔTRE SAINT JACQUES. — IX^e SIÈCLE.

Les traditions de l'église de Compostelle rapportent que le corps de saint Jacques, fils de Zébédée, qui était d'abord à Jérusalem, après avoir traversé une vaste étendue de mer, aborda par une singulière providence de Dieu sur les côtes de l'extrémité de l'Espagne. Elles disent qu'il s'arrêta en premier lieu dans le port d'Iria-Flavia, ville de la Galice, et qu'il fut enseveli non loin de là, dans un endroit appelé aujourd'hui Compostelle, où il resta longtemps caché à cause des fréquentes persécutions. Sous le règne d'Alphonse, roi de Léon, qui mérita par sa rare pudeur le surnom de chaste, une révélation divine indiqua ce sacré trésor. Le prince lui fit élever une superbe basilique et enrichit ces restes précieux par des offrandes vraiment royales. Depuis ce temps de nombreux et insignes miracles mirent en grande renommée la mémoire de saint Jacques. Le glorieux apôtre daigna apparaître dans les batailles les plus sanglantes, et secourut merveilleusement les Espagnols dans leurs combats contre les infidèles. Aussi l'Espagne entière a-t-elle adopté saint Jacques comme un premier patron, donné par Dieu lui-même, et elle l'a honoré jusqu'à ce jour d'un culte tout spécial. Au reste la réputation des innombrables miracles du grand apôtre ne s'est pas arrêtée dans les limites de la péninsule; elle s'est répandue dans toute la chrétienté; et il en est résulté que, comme on se rend à Jérusalem au Saint-Sépulcre, et à Rome aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, des pèlerins partis de tous les points de l'univers chrétien accourent par dévotion et pour accomplir des vœux à Compostelle auprès des reliques de saint Jacques. *(Espagne.)*

PRIONS. — O Dieu, qui par une disposition admirable avez voulu que le corps du bienheureux Jacques, votre apôtre, fût transporté de Jérusalem en Espagne et enseveli glorieusement à Compostelle, faites que par ses mérites et ses prières nous devenions dignes d'être reçus dans la céleste Jérusalem. Ainsi soit-il.

31 DÉCEMBRE. — SAINT SILVESTRE, PAPE ET
CONFESSEUR. — L'AN 335.

Silvestre, fils de Rufin et Romain de naissance, s'attacha dès son bas âge au prêtre Cyrinus, dont il imita la doctrine et les mœurs. A 30 ans il fut créé prêtre de la sainte Eglise romaine par le pape Marcellin. Il parut dans ce ministère supérieur aux autres clercs sous tous les rapports ; et pour cette raison il succéda au pape Melchiade sous l'empire de Constantin. Ce prince, voulant se guérir de la lèpre, avait ordonné par le conseil des médecins qu'on lui préparât un bain fait avec le sang de plusieurs enfants ; mais les saints apôtres Pierre et Paul lui apparurent dans son sommeil, et lui dirent que s'il voulait être délivré de son mal, il ne fallait plus penser à ce bain impie et cruel, mais ils l'engagèrent à faire venir Silvestre, qui était caché sur le mont Soracte, afin d'être guéri par lui dans le bain salutaire du baptême ; ajoutant qu'après cela il devrait faire bâtir des temples chrétiens dans toutes les contrées où s'étendait la domination de Rome, rendre hommage au vrai Dieu et détruire les statues des fausses divinités. Constantin, docile à ces divins avertissements, fit chercher avec soin le pontife et le manda auprès de lui. Silvestre montra à l'empereur les images des apôtres que celui-ci reconnut pour ceux qu'il avait vus en songe ; ensuite il le baptisa, le guérit et le remplit d'un zèle ardent pour la défense et la propagation de la foi chrétienne. Par son conseil, Constantin bâtit plusieurs basiliques qu'il orna de saintes images ainsi que de riches présents. Ce prince accorda aussi aux chrétiens la faculté qui jusqu'alors leur avait été refusée d'édifier publiquement des églises.

Durant le pontificat de Silvestre furent célébrés deux conciles. Le premier, à Nicée, où, sous la présidence des légats du Saint-Siège, en présence de Constantin et de trois-cent dix-huit évêques, la sainte croyance catholique fut expliquée, en même temps que l'on condamna Arius et ses sectateurs. Les actes de cette assemblée furent confirmés par Silvestre à la demande de tous les pères. L'autre concile, qui se tint à Rome, et dans lequel on compta deux cent quatre-vingt-quatre évêques, condamna de nouveau Arius. Le saint pape fit aussi plusieurs décrets pour le bien de l'Eglise de Dieu. Il ordonna que le chrême serait consacré seulement par l'évêque ; que le prêtre oindrait avec le chrême le sommet de la tête du baptisé ; que les diacres porteraient la dalmatique dans l'église, et qu'ils auraient sur le bras gauche un ornement de lin ; que le sacrifice de l'autel se célébrerait sur un voile qui serait aussi de lin. Il défendit aux laïques de porter une accusation contre un prêtre, aux clercs de plaider devant les juges laïques. Il conserva leurs noms au samedi et au dimanche, mais il voulut que les autres jours portassent le titre de fêtes, comme il était déjà d'usage dans l'Eglise, pour signifier que les clercs doivent se détacher de tous les soins temporels et va-

quer uniquement au service de Dieu. Une sainteté de vie admirable et une extrême bonté pour les pauvres furent toujours unies dans Silvestre à la prudence toute céleste qu'il déploya pour le gouvernement de l'Eglise. Ce grand pape pourvut à ce que les clercs pauvres vécussent en commun avec les autres plus riches , et à ce que les vierges sacrées ne manquassent jamais du nécessaire. Il vécut dans le pontificat vingt et un ans dix mois et un jour. Il fut enseveli au cimetière de Priscille sur la voie Salaria. Il avait fait au mois de décembre, en sept ordinations , quarante-deux prêtres , vingt-cinq diacres, et soixante-cinq évêques pour divers lieux.

PRIONS. — Dieu tout-puissant, nous vous en supplions, faites que l'auguste solennité de votre bienheureux confesseur et pontife saint Silvestre augmente notre dévotion et assure notre salut. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

S. Abdon.	30 juillet.
S. Achillée	12 mai.
S. Adaucte	30 août.
S. Adrien.	8 sept.
S. Agapet	18 août.
S. Agapit.	6 août.
S ^e Agathe	5 février.
S ^e Agnès.	21 et 28 j.
S. Agricole	4 novem.
S. Alexandre.	3 mai.
S. Alexandre Sauli	23 avril.
S. Alexis.	17 juillet.
S. Alphonse Rodriguez.	30 octobre
S. Alphonse-Marie de Liguori.	2 août.
S. Amand.	6 février.
S. Amand	19 décem.
S. Ambroise	7 décem.
S. Ambroise Sansédoni.	23 mars.
S. Amédée	30 mars.
S. Anaclet	13 juillet.
S. Anastase	22 janvier.
S. André	30 novem.
S. André Corsini	9 février.
S. André Avellini	10 novem.
B. Ange de Clavasio.	12 avril.
Les SS. Anges gardiens	20 octobre
S ^e Angèle Mérici	31 mai.
S. Anicet	17 avril.
S ^e Anne	26 juillet.
Annonciation de la très sainte Vierge	25 mars.
S. Anseaire	3 février.
S. Anselme	21 avril.
S. Antoine	17 janvier.
B. Antoine Neyrot	10 avril.

S. Antoine de Padoue	13 juin.
S. Antonin	10 mai.
S. Apollinaire	23 juillet.
S ^e Apollonie	9 février.
Apparition de s Michel	8 mai.
Assomption de la très sainte Vierge	15 août.
S. Athanase	2 mai.
S. Autbert	16 décem.
S. Augure	21 février.
S. Augustin d'Hippone	28 août.
S. Augustin d'Angleter.	6 sept.
S. Aventin	4 fév.
S. Avit	17 juin.

B

S ^e Barbe	4 décem.
S. Barnabé	11 juin.
S. Barthélemi	24 août.
S. Basile	14 juin.
S. Basilide	12 juin.
S. Bavon	3 octobre
S. Bénigne	6 novem.
S. Benoît	21 mars.
S. Benoît de St-Phila- delphe.	5 avril.
S. Berchaire	16 octobre
S. Bernard	20 août.
B. Bernard d'Ophida.	11 sept.
S. Bernardin	20 mai.
S ^e Bibiane	2 décem.
S. Blaise	3 février.
S. Bonaventure	14 juillet.
S. Boniface	19 février.
S. Bonifacio	29 mars.
S. Boniface	14 mai.
S. Boniface	5 juin.

S. Braule 1 avril.
 S^e Brigide 17 février.
 S^e Brigitte 8 octobre
 S. Bruno. 6 octobre

C

S. Caius 22 avril.
 S. Calixte 14 octobre
 S. Camille de Lellis . . 18 juillet.
 S. Canut 19 janvier.
 Carmel (Notre-Dame-du-Mont) 16 juillet.
 S. Casimir 4 mars.
 S. Cassien 13 août.
 S^e Catherine 25 novem.
 S^e Catherine de Ricci . 15 février.
 S^e Catherine de Bolog. 11 mars.
 S^e Catherine de Sienn. 30 avril.
 S^e Cécile 22 novem.
 S. Célédoine 3 mars.
 S. Célestin 6 avril.
 S. Celse 28 avril.
 Chaire de s. Pierre à Rome (la) 18 janvier.
 Chaire de s. Pierre à Antioche (la) 22 février.
 S. Charles 4 novem.
 S. Chrysanthé 25 octobre
 S. Chrysogone 24 novem.
 Circoncision de N. S. . 1 janvier.
 S^e Claire Gambacorti . 8 avril.
 S^e Claire 12 août.
 S. Claude 7 juin.
 S. Clément 23 novem
 S. Clet 26 avril.
 S^e Clotilde 3 juin.
 S^e Colette 6 mars.
 Commémoration des Morts 2 novem.
 Conception de la très sainte Vierge 8 décem.
 Conversion de s. Paul. 25 janvier.
 S. Corneille 16 sept.
 S. Cosme 27 sept.
 Couronnés (les Quatre) . 8 novem.
 S. Crépin 25 octobre
 S. Crépinien 25 octobre
 S^e Crescence 15 juin.
 S^e-Croix (Invention de la) 3 mai.
 S^e-Croix (Exaltat. de la) 14 sept.

S^e Cunégonde 27 juillet.
 S. Cuthbert. 24 mars.
 S. Cyprien 19 décem.
 S. Cyprien 26 sept.
 S. Cyprien de Carthage 16 sept.
 S. Cyriaque 18 juin.
 S. Cyriaque 8 août.
 S. Cyrin. 12 juin.

D

S. Damase. 11 décem.
 S. Damien 27 sept.
 S^e Daria 25 octobre
 Décollation de s. Jean-Baptiste 29 août.
 Dédicace de la basilique de Saint-Pierre. . 18 novem.
 Dédicace de la basilique du Sauveur 9 novem.
 Dédicace de la basilique Libérienne 5 août.
 S^e Delphine, ... 26 sept.
 S. Denis 9 octobre
 S. Désiré 25 mai.
 S. Didace 14 novem.
 S. Didier. 25 mai.
 S. Diégo 14 novem.
 S. Dominique 4 août.
 S. Dominique de Sylos. 20 décem.
 S^e Domitilla. 12 mai.
 S. Donat. 7 août.
 S^e Dorotheé. 6 février.

E

S. Edouard 15 octobre
 S. Eleuthère 26 mai.
 S. Eleuthère 9 octobre
 S^e Elisabeth de Portugal 8 juillet.
 S^e Elisabeth de Hongrie 19 novem.
 S. Eloi 1 décem.
 S. Elzéar 27 sept.
 S^e Emérentienne 25 janvier.
 S. Emygdus 14 août.
 S. Epinaque 10 mai.
 Epiphanie de N. S. J. C. 6 janvier.
 S. Erasme 2 juin.
 S. Etienne, pape 2 août.
 S. Etienne de Hongrie. 2 sept.
 S. Etienne 26 décem.

S. Etienne (Invention des reliques de) . . .	3 août.
S ^e Eulalie de Mérida . . .	12 décem.
S ^e Eulalie de Barcelone . . .	12 février.
S. Euloge	21 février.
S ^e Euphémie	16 sept.
S. Eusèbe	15 décem.
S. Eustache	20 sept.
S. Evariste.	26 octobre
S. Eventius	3 mai.
Exaltation de la Sainte- Croix	16 sept.
Expectation de l'Enfan- tement de la très- sainte Vierge . . .	18 décem.

F

S. Fabien	20 janvier.
S. Faustin	15 février.
S. Félicien	9 juin.
S. Félicissime	6 août.
S ^e Félicité	23 novem.
S. Félix de Nôle . . .	14 janvier.
S. Félix de Cantalice . .	21 mai.
S. Félix	30 mai.
S. Félix	30 août.
S. Félix de Valois . . .	20 novem.
S. Ferdinand	30 mai.
S. Fidèle.	24 avril.
S. Firmin	25 sept.
S ^e Florentine	14 mars.
S. François de Sales . . .	29 janvier.
S. François de Paulo . .	2 avril.
S. François Girolamo . .	11 mai
S. François Caracciolo . .	4 juin.
S. François Régis . . .	16 juin.
S. François (stigmat de) .	17 sept.
S. François d'Assise. . .	4 octobre
S. François de Borgia . .	10 octobre
S. François Xavier . . .	3 décem.
S ^e Françoise	9 mars.
S. Frigidian	18 novem.
S. Front	27 octobre
S. Fructueux	21 février.
S. Fulgence.	16 janvier.
S. Fursy	12 janvier.

G

B. Gabriel Ferretti . . .	22 décem.
---------------------------	-----------

S. Gaétan	7 août.
S ^e Galla	5 octobre
S. Gallican	25 juin.
S. Geminien	16 sept.
S ^e Geneviève	3 janv.
S. Georges	27 octobre
S. Germain	28 mai.
S. Germain.	5 novem.
S ^e Gertrude.	16 mars.
S ^e Gertrude	15 novem.
S. Gervais	19 juin.
S. Gilles	1 sept.
B. Gonzalve	11 janvier
Gorcum (les martyrs de) .	9 juillet.
S. Gordien	10 mai.
S. Gorgonius	9 sept.
S. Grégoire de Langres . .	4 janvier.
S. Grégoire-le-Grand. . .	12 mars.
S. Grégoire de Nazianze .	9 mai.
S. Grégoire VII	25 mai.
S. Grégoire Thaumaturge .	17 novem.
S ^e Gudule	8 janvier.
S. Guillaume	8 juin.
S. Guillaume	27 juin.

H

S ^e Hedwige	17 octobre
S. Héméthère	3 mars.
B. Henri Suzon.	2 mars.
S. Henri.	15 juillet.
S. Herménigilde	15 avril.
S. Hilaire.	15 janvier.
S. Hilarion	21 octobre
S ^e Hildegarde	13 sept.
S. Hippolyte	13 août.
S. Hubert.	5 novem.
B. Humbert.	28 mars.
B. Humilienne	29 mai.
S ^e Hyacinthe	18 février.
S. Hyacinthe	18 août.
S. Hyacinthe	11 sept.

I

S. Ignace	1 février.
S. Ignace de Loyola. . .	30 juillet.
S. Ildephonse	23 janvier.
SS. Innocents	28 décem.
S. Innocent, pape.	28 juillet.

Invention de la Sainte-
Croix 3 mai.
Invention des reliques
de s. Etienne . . . 3 août.
S. Irénée. 6 juillet.
S. Isidore 4 avril.
S. Isidore 15 mai.

J

S. Jacob 23 juin.
S. Jacques-le-Mineur . 1 mai.
S. Jacques Kissi . . . 5 mars.
B. Jacques de Voragine 15 juillet.
B. Jacques d'Ulm. . . 12 novem.
S. Jacques de la Marche 28 novem.
S. Jacques (translat. de) 30 déc.
S. Jacques-le-Majeur . 23 juillet.
S. Janvier 19 sept.
S. Jean Chrysostome . 27 janvier
S. Jean de Matha . . . 8 février
B. Jean de la Concept. 14 février
B. Jean de Parme . . . 20 février.
S. Jean de Goto . . . 5 mars.
S. Jean de Dieu . . . 8 mars.
S. Jean devant la porte
Latine 6 mai.
S. Jean Népomucène . 17 mai.
S. Jean, pape 27 mai.
S. Jean de St-Fagondet. 12 juin.
S. Jean-Baptiste (Nati-
vité de). 24 juin.
Les SS Jean et Paul. . 26 juin.
S. Jean Gualbert . . . 12 juillet.
S. Jean-Baptiste (décol-
lation de) 29 août.
Les BB. Jean et Pierre . 3 sept.
S. Jean de Kenti . . . 20 octobre
S. Jean de Capistran. . 23 octobre
S. Jean de la Croix . . 24 novem.
S. Jean Évangéliste . . 27 décem.
S^e Jeanne de Valois . . 4 février.
B. Jeanne d'Orviété. . 24 juillet.
S^e Jeanne-Françoise. . 21 août.
S. Jérôme 30 septem.
S. Jérôme Emiliani. . 20 juillet.
S. Joachim 20 mars.
S. Joseph. 19 mars.
S. Joseph de Cupertino. 18 septem.
S. Joseph Calasanz . . 27 août.
S. Jovite 15 février.

S. Jude 28 octobre
S^e Jule 21 juillet.
S. Julien 28 janvier.
S^e Julienne 19 juin.
SS. Jumeaux (les trois). 9 janvier.
S^e Junille 15 mars
S. Juste. 9 août.
S^e Justine. 26 septem.
S. Juvénal. 3 mai.

L

S. Large 8 août.
S. Laurent 10 août.
S. Laurent Justinien. . 5 septemb.
S. Lazare (résurrect. de) 17 décem.
S. Léandre 13 mars
S^e Léocadie. 9 décem.
S. Léon I. 11 avril.
S. Léon IX 19 avril.
S. Léon III 28 juin.
S^e Léonille 15 mars.
S. Liboire. 23 juillet.
S. Liguori. 2 août.
S. Lin 25 septem.
Lorette (Translation de
la sainte maison de) 10 décem.
S. Louis, roi. 25 août.
S. Louis de Gonzague . 21 juin.
S. Louis de Toulouse . 19 août.
S. Louis Bertrand. . . 11 octobre
B. Louise de Savoie . . 31 mars.
S. Loup 29 juillet.
S. Luc 1^{er} octobre
S^e Lucie 15 décem.
B. Lucie de Narni. . . 16 septem.
S. Ludger. 26 mars.

M

S^e Madeleine. 22 juillet.
S^e Madeleine de Pazzi . 27 mai.
S. Malachie 2 novem.
S. Mamès. 17 août.
S^e Manéhilde 29 octobre
S. Marc, évangéliste. . 25 avril.
S. Marc 18 juin.
S. Marc 7 octobre
S. Marcel. 16 janvier.
S. Marcellien. 18 juin.
S. Marcellin. 2 juin.

S. Marcellin 20 avril.
 S^e Marguerite de Cortone 22 février.
 S^e Marguerite d'Ecosse. 10 juin.
 B. Marguerite de Savoie. 27 novem.
 S^e Marianne de Jésus. . 17 avril.
 S^e Marie d'Egypte. . . 6 avril.
 B. Marie de l'Incarnation 18 avril.
 S^e Marie-Madeleine . . 22 juillet.
 S. Marius. 19 janvier.
 S^e Marthe 29 juillet.
 S. Martial. 3 juillet.
 S. Martin de Tours . . 11 novem.
 S. Martin (Translat. de). 4 juillet.
 S. Martin, pape. . . . 12 novemb
 S^e Martine. 30 janvier.
 S. Martinien. 2 juillet.
 S^e Mâthie 7 mai.
 S. Matthias 24 février.
 S. Matthieu. 21 septem.
 B. Matthieu Carriéri. . 7 septem.
 S. Maur 15 janvier.
 S. Maurice 22 septem.
 S. Maxime 14 avril.
 S^e Menehould 29 octobre
 S. Mennas 11 novem.
 S. Mesmin 7 septem.
 S. Michel (apparition de) 8 mai.
 S. Michel des Saints. . 5 juillet.
 S. Michel, archange. . 29 septem.
 S. Modeste 15 juin.
 S^e Monique 4 mai.
 Morts (commémoration
 des) 2 novem.

N

S. Nabor 12 juin.
 S. Nabor 12 juillet.
 Nativité de N. S. J.-C. . 25 décem.
 Nativité de la b. Vierge . 8 septem.
 Nativité de saint Jean-
 Baptiste 24 juin.
 S. Nazaire. 12 juin.
 S. Nazaire. 28 juillet.
 S. Néon 1 mars.
 S. Nérée 12 mai.
 S. Nicaise. 14 décem.
 S. Nicolas. 6 décem.
 B. Nicolas de Flue . . . 22 mars.
 S. Nicolas de Tolentino. 10 septem.
 S. Nicolas Factor. . . . 23 décem.

S. Nicomède. 15 septem.
 S. Nom de Jésus . . . 1 janvier.
 S. Nom de Marie. . . . 12 septem.
 S. Norbert 6 juin.
 N.-D. Auxiliatrice. . . 24 mai.
 N.-D. du Mont-Carmel. 16 juillet.
 N.-D. des Neiges. . . . 5 août.
 N.-D. des Sept-Douleurs 15 septem.
 N.-D. de-la-Merci. . . . 24 septem.
 N.-D. de-la-Victoire . . 7 octobre
 S^e Nympha 10 novem.

O

S. Odilon 2 janvier.

P

S. Pancrace. 12 mai.
 S. Pantaléon. 27 juillet.
 S. Parre 21 janvier
 S. Pascal Baylon. . . . 22 mai.
 S. Pasteur. 9 août.
 S. Patrice 17 mars.
 S. Patrocle 21 janvier
 S. Paul, ermite. 10 janvier
 S. Paul (Conversion de) 25 janvier
 S. Paul Miki 5 mars.
 S. Paul. 26 juin.
 S. Paul (Commémora-
 tion de). 50 juin.
 S^e Paule 26 janvier
 S^e Paule 18 juin.
 S. Paulin. 22 juin.
 S^e Pétronille. 31 mai.
 S. Philippe 1 mai.
 S. Philippe de Néri . . . 26 mai.
 S. Philippe Bénéti. . . . 23 août.
 S^e Philomène 11 août.
 S. Pie V 5 mai.
 S. Pie. 11 juillet.
 S. Pierre à Rome (chaire
 de) 18 janvier
 S. Pierre à Antioche
 (chaire de). 22 février.
 S. Pierre de Nolasque . 31 janvier.
 S. Pierre Damien. . . . 23 février.
 S. Pierre Gonzalez . . . 15 avril.
 S. Pierre martyr. 29 avril.
 S. Pierre Célestin. . . . 19 mai.
 S. Pierre. 2 juin.

S. Pierre et S. Paul	29 juin.
S. Pierre-ès-liens	1 août.
B. Pierre	3 sept.
S. Pierre d'Alcantara	19 octobre
B. Pierre de Tiferne	22 octobre
S. Pierre Paschase	24 octobre
S. Pierre d'Alexandrie	26 novem.
S. Pierre Chrysologue	5 décem.
S. Placide	5 octobre
S. Polycarpe	26 janvier
S. Pontien	19 novem.
S. Pothin	1 juin.
S ^e Praxède	21 juillet.
Présentation de la B. V. Marie	21 novem.
S. Prime	9 juin.
S ^e Prisque	18 janvier
S. Processe	2 juillet.
S. Protais	19 juin.
S. Protus	11 sept.
S. Prudence	28 avril.
S ^e Pudentienne	19 mai.
S ^e Pulchérie	7 juillet.
Purification de la B. V. Marie	2 février.

Q

Quarante Martys (les)	10 mars.
Quatre-Couronnés (les)	8 nov.

R

S. Raymond de Pénna- fort	7 janvier
S. Raymond Nonnat	31 août.
Saintes Reliques	26 octobre
S. Remi	1 octobre
S. Respice	10 novem.
S. Richard	7 avril.
S. Roch	16 août.
S. Rombault	1 juillet.
S. Romuald	7 février.
S. Rosaire (Fête du)	7 octobre
S ^e Rosalie	4 sept.
S ^e Rose	30 août.
S. Rudesinde	27 février.
S ^e Rufine	10 juillet.
S. Rumold	1 juillet.
S. Rupert	27 mars.
S. Rustique	9 octobre

S

S ^e Sabine	29 août.
Saints (fête de tous les)	1 novem.
B. Salvator d'Horta	18 mars.
S. Saturnin	29 novem.
S ^e Savine	29 août.
S. Savinien	24 janvier
S ^e Scolastique	10 février
S. Sébastien	20 janvier
B. Sébastien d'Apparition	25 février.
S. Second	13 mai.
S ^e Seconde	10 juillet.
S. Sennen	30 juillet.
Sept Frères (les)	10 juillet.
B. Séraphine Sforce	9 sept.
S. Servant	5 novem.
Servites (les fondateurs des)	11 février.
S. Silvère	20 juin.
S. Silvestre	26 novem.
S. Silvestre	31 décem.
S. Siméon Stylite	5 janvier
S. Siméon	18 février
S. Simon	25 octobre
S. Sixte	6 août.
S. Smaradgè	8 août.
S. Sore	19 décem.
S. Soter	22 avril.
Stigmatés de s. François	17 sept.
S. Stanislas	7 mai.
S. Stanislas Kostka	13 novem.
S ^e Suzanne	11 août.
S ^e Symphorose	18 juillet.

T

S. Telme	15 avril.
S ^e Thècle	23 septem.
S. Théodore	9 novem.
S. Théodule	3 mai.
S ^e Thérèse	15 octobre
S. Thomas d'Acquin	7 mars.
S. Thomas, apôtre	21 décem.
S. Thomas Becket	29 décem.
S. Thomas de Ville- neuve	22 septem.
S ^e Thrasille	24 décem.
S. Thuribe	16 avril.
S. Tiburce	14 avril.
S. Tiburce	11 août.

S. Timothée 24 janvier.
 S. Timothée 22 août.
 Tous les Saints (Fête de) 1 novem.
 Transfiguration de N. S.
 J.-C. 6 août.
 S. Tryphon. 10 novem.
 S. Turbon. 1 mars.

U

S. Ubald 16 mai.
 S. Urbain 25 mai.
 S^e Ursule. 21 octobre

V

S. Valère 29 février.
 S. Valérien 14 avril.
 S. Venant. 18 mai.
 S. Venceslas. 28 septem.

S^e Véronique. 11 juillet.
 S. Victor. 26 février.
 S. Victor. 28 juillet.
 B. Villana de Bottis . . 28 février.
 S. Villibrord. 7 novem.
 S. Vincent. 22 janvier.
 S. Vincent Ferrier. . . . 5 avril.
 S. Vincent de Paul . . . 19 juillet.
 S. Virgile. 27 novem.
 Visitation de la b. Vierge

Marie. 2 juillet.
 S. Vital. 28 avril.
 S. Vital 4 novem.
 S. Vitus 15 juin.
 S. Volfgand. 31 octobre

Z

S. Zéphyrin. 26 août.
 S^e Zite. 27 avril.

FIN DE LA TABLE



